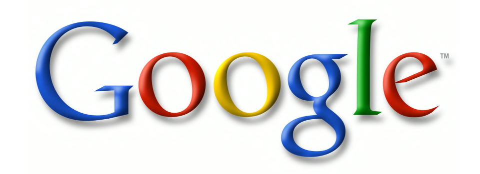
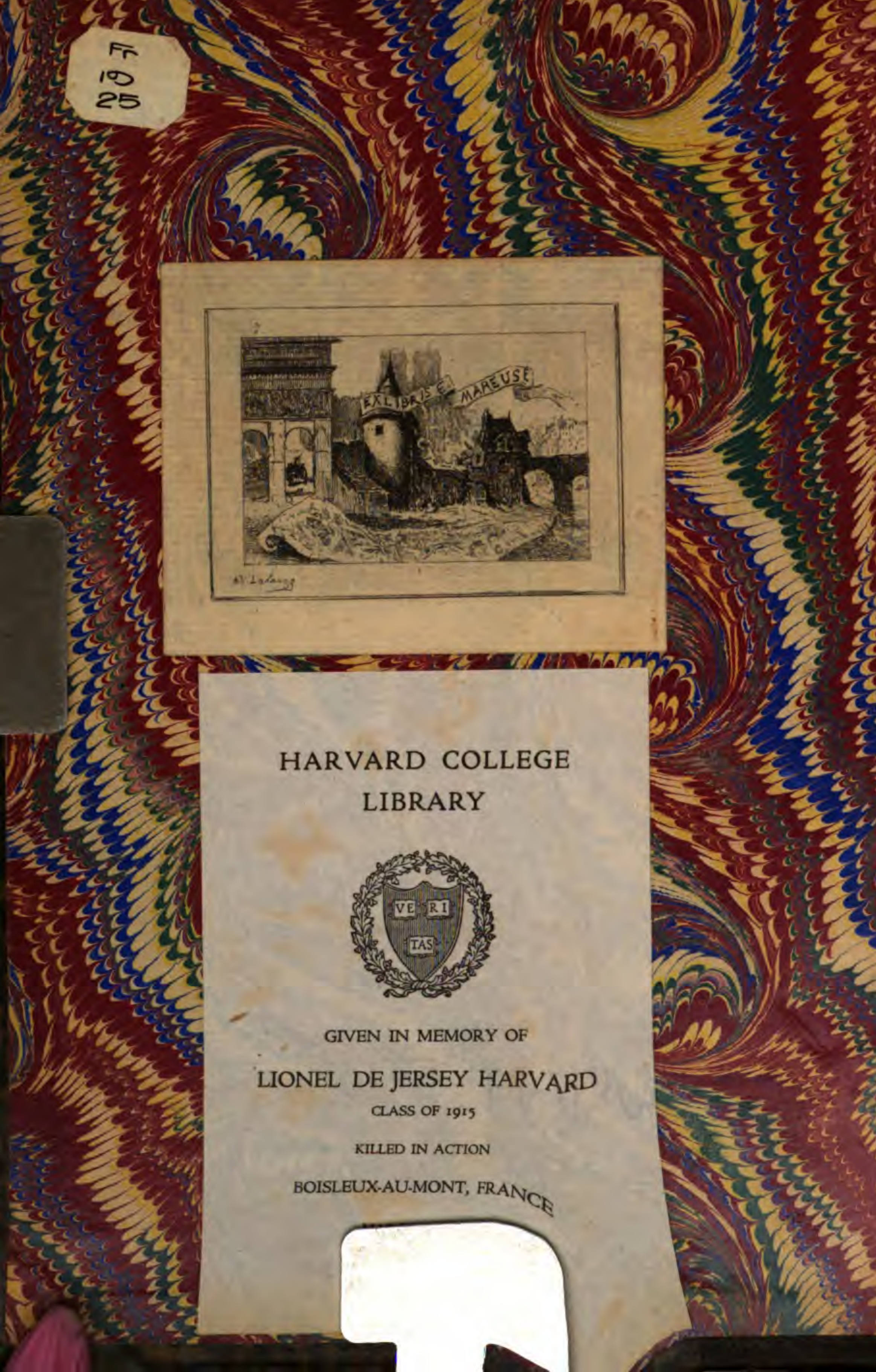





EX LIBRIS E. MAREUSE
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
VE RI TAS
GIVEN IN MEMORY OF
LIONEL DE JERSEY HARVARD
CLASS OF 1915
KILLED IN ACTION
BOISLEUX-AU-MONT, FRANCE



Souvenirs et Mémoires

RECUEIL MENSUEL

DE

Documents autobiographiques — Souvenirs — Mémoires Correspondances

---

DIRECTEUR : PAUL BONNEFON, BIBLIOTHÉCAIRE A L'ARSENAL

TOME V

15 JUILLET — 15 DÉCEMBRE 1900

PARIS
LUCIEN GOUGY, LIBRAIRE
5, QUAI DE CONTI, 5

1900

CONDITIONS DE PUBLICATION

La Revue « **Souvenirs et Mémoires** », publiée dans le format in-8° jésus, paraît une fois par mois par fascicule de 6 feuilles d'impression donnant 96 pages de texte.

Les abonnements sont annuels et partent du 15 juillet de chaque année. Le prix en est :

PARIS	**20** fr.
DÉPARTEMENTS	**22** fr.
ETRANGER	**24** fr.

S'adresser :

Pour tout ce qui concerne la rédaction à M. PAUL BONNEFON, Bibliothécaire à l'Arsenal, 1, rue de Sully, Paris.

Pour tout ce qui concerne l'administration à M. LUCIEN GOUGY, Libraire, 5, quai de Conti, Paris.

Souvenirs

et

Mémoires

UN AMOUR DE NAPOLÉON

A l'aube d'une de ces belles matinées d'automne, si douces à vivre sous le ciel italien, en septembre 1794, une jeune femme gravissait gaiement les crêtes chauves de l'Apennin, appuyée au bras d'un officier. Elle tentait de discerner dans la vallée qui s'ouvrait à ses pieds, les villages où s'abritaient les Autrichiens. L'officier, un général, au costume simple et sombre, petit, maigre, jaune, aux cheveux ébouriffés, la guidait à travers les sentiers escarpés et pierreux où glissaient et s'écorchaient ses fines chaussures.

Jolie, coquette, fringante, enjouée, cette « jeune beauté », comme l'on disait alors, cherchait en vain à apercevoir à l'aide d'une lorgnette quelqu'ennemi. Elle s'impatientait avec une moue gracieuse à la pensée qu'aucun engagement, aucun coup de feu ne viendrait rompre la monotonie de sa promenade matinale, si doux qu'en put être le tête-à-tête. Le jeune général, au profil pâle et sévère, qui l'accompagnait sans mot dire, devina sa pensée. Il fit prescrire une reconnaissance en avant des positions que l'on parcourait, dans le secret espoir de complaire à la jeune femme en donnant à son caprice blasé le spectacle d'une petite guerre. On attaqua les avant-postes ennemis. Pendant quelques instants la fusillade crépita, soulignée par la basse grondante du canon ébranlant les échos de l'Apennin. « Nous fûmes vainqueurs, il est vrai; mais évidemment il ne pouvait y avoir de résultat; l'attaque était une pure fantaisie et pourtant quelques hommes y restèrent. Aussi, plus tard, toutes les fois que le souvenir m'en

est revenu à l'esprit, je me le suis fort reproché » (1).

Le général, si peu soucieux du sang de ses soldats, qui, pour attirer un sourire sur des lèvres roses, venait de faire gratuitement tuer plusieurs hommes, s'appelait le général Bonaparte, commandant l'artillerie de l'armée d'Italie. La jeune femme, dont il avait ainsi voulu conquérir les bonnes grâces, était Mme Turreau de Linières, épouse de l'un des représentants du peuple alors en mission à l'armée, l'un de ces représentants qui « dans ce temps de l'absence des lois ou de leur improvisation était une véritable puissance » (2).

A vrai dire, c'était plutôt par reconnaissance que par désir de plaire ou par flatterie que Bonaparte avait commis cet « abus d'autorité » et ainsi sacrifié gaiement la vie de quelques pauvres diables. Il avait cherché, dit-il lui-même plus tard, à reconnaître par toutes les attentions en son pouvoir, la faveur dont il jouissait auprès du représentant et de sa femme. Mme Turreau de son côté s'est défendue d'avoir provoqué cet acte cruel; elle a nié qu'il eut été ordonné à cause d'elle. Elle convenait bien de la réalité de l'anecdote, mais elle assurait que Bonaparte la fit seulement avertir en temps voulu de l'heure et du lieu de l'attaque. Turreau était « assez insignifiant ». Mais en revanche, sa femme était « extrêmement jolie, fort aimable »; et comme elle partageait et « parfois dirigeait » la mission de son mari, il y avait à la fois plaisir et profit à lui plaire, à s'en faire bien venir. Elle n'avait pas tardé d'ailleurs à distinguer dans l'Etat-major, malgré sa mine chétive et la simplicité de sa mise, le jeune officier, à peine échappé aux vengeances de la réaction thermidorienne. Aussi, « le ménage faisait le plus grand cas du général d'artillerie; il s'en était tout à fait engoué et le traitait au mieux sous tous les rapports. »

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène,* 1er au 6 septembre 1815. Récit répété par Stendhal : *Vie de Napoléon*, page 69, et par de Coston : *Les premières années de Napoléon*, Tome 1er p. 343 à 345.

(2) Ibidem.

« Ce qui était un avantage immense », observe naïvement Napoléon ; plus immense encore pour lui, alors pauvre et méconnu. A l'époque en effet où se place cette scène tragi-comique, Bonaparte venait bien, au sortir de prison, d'être investi de nouveau des importantes fonctions de commandant en chef de l'artillerie de l'armée, mais la fortune ne lui avait pas encore pleinement souri, et quoiqu'il eût déjà su toucher et enchaîner des cœurs féminins, la conquête d'une personne aussi « extrêmement jolie » que M[me] Turreau, était assurément de nature à le ravir. Il convient que, bien jeune alors, il était heureux et fier de son petit succès.

C'était le premier rayon de bonheur après une longue période d'obscurité et de détresse, le premier sourire de femme, et sourire de femme, c'est sourire d'avenir. On peut même dire que ce fut son premier amour. C'est le seul en tous cas qu'il ait avoué publiquement, le seul dont il ait proclamé l'authenticité d'une manière à peine voilée, déguisée sous une initiale facile à percer, dans ses confidences de Sainte-Hélène.

Certes, en 1794, Bonaparte, qui avait 25 ans, n'en était point à sa première aventure galante, si réservé qu'il fut dans ses mœurs. En dehors de la jeune Nantaise qui avait eu, un soir d'hiver en 1787, ses prémices de jeune homme dans un hôtel borgne de la rue du Four-Saint-Honoré (1). et sans compter les amourettes de garnison de Valence ou d'Auxonne, les inclinations, les tendres *flirts*, les velléités de mariage tant avec M[lle] Désirée-Eugénie Clary, qu'avec M[lle] Caroline du Colombier, et M[lle] de Lauberie de St-Germain, et aussi avec M[lle] X..., cette petite bourgeoise de Nice si charmante, ce « criquet » de Bonaparte, si maigre, si étriqué, si morose, si taciturne, ce « vrai parchemin », avait su inspirer sinon des

(1) M. G. Lenôtre a retrouvé par de patientes et sagaces recherches l'immeuble de la rue du Four (aujourd'hui, 38, rue Vauvilliers) où se trouvait l'hôtel de Cherbourg, habité par Bonaparte en 1787, et où il ramena dans la chambre n° 9, au 3e étage, le 22 novembre, la jeune nymphe qu'il avait rencontrée au Palais-Royal, en revenant du Théâtre Italien. (Voir *le Temps* du 25 janvier 1899).

passions, du moins des caprices. Le père de Michelet avait connu une dame qui s'était « éprise de cette noire et jaune figure uniquement à cause de ses dents » (1); il est vrai que c'était après Marengo et que le prestige de la victoire devait, pour beaucoup de filles d'Eve, rehausser la beauté du jeune Corse et aviver l'éclat de ses dents, petites, blanches et serrées.

Même avant l'auréole victorieuse d'Italie et d'Egypte, l'amour avait lui cependant autour de cette sombre figure; l'amour avait égayé ce beau ténébreux. Non qu'il y ait eu chez lui passion au sens propre du mot, même naissante, mais c'était plus et mieux que des passades, c'était des liaisons d'apparence plus sérieuse et plus durable. Avant celle qu'il entretint avec Mme Turreau, on peut en compter pour le moins deux autres dans sa vie : l'une avec une dame de Valence, une belle royaliste, qui voulut le faire émigrer avec elle; l'autre avec une dame d'Ajaccio qui, délaissée pour quelque rivale, folle de jalousie, tenta de se venger en jetant du poison dans le verre de Bonaparte (2).

Le caprice ressenti par Bonaparte pour Mme Turreau fut-il plus vif, de sentiment plus profond que pour les deux anonymes de Valence et d'Ajaccio? C'est peu probable, et il est à présumer qu'en dépit des charmes de la belle et douce représentante, c'est un peu son appui, autant que sa personne, qu'il recherchait, afin d'acquérir influence sur son mari et de s'ouvrir enfin l'avenir.

Bonaparte semble d'ailleurs avoir été quelque peu coutumier du fait, et sans pouvoir le taxer d'avoir voulu arriver par les femmes, on a pu, non sans apparence de raison, lui imputer des relations intéressées avec les femmes de certains de ses supérieurs.

La générale Carteaux, par exemple, en raffolait et le soutenait contre son mari. L'on a pu dire, avec quelque

(1) Michelet, *Histoire du XIXe siècle,* tome 1er, page 287.

(2) Bon Larrey, *Madame Mère*, tome 1er, pages 168 et 187.

fondement, qu'en le traquant après Thermidor, en l'accusant, pour le perdre, d'avoir été robespierriste, Saliceti n'avait été poussé que par le désir d'assouvir contre lui une *vendetta* de mari trompé. On lui a prêté également des complaisances vis-à-vis de Madame Ricord, femme d'un autre représentant, qui le paya de retour, complaisances auxquelles il dût de capter la confiance et l'appui de cet obscur conventionnel, confiance qui faillit le perdre ensuite en lui faisant décerner des missions secrètes, autant que délicates, à Gênes, dont plus tard on incrimina le but. Décidément, il y a toujours quelque chose de secret chez les Ricord ; chez l'un ce sont les missions ; chez l'autre ce sont les remèdes.

Il faut dire, au surplus, à la décharge de Bonaparte, que ce n'est pas aux bons offices du couple Turreau qu'il dut sa nomination au poste de général en chef de l'artillerie. Il était déja, depuis quelque temps, en possession de cet emploi, quand le représentant Turreau parvint à l'armée d'Italie. S'il sollicita et obtint quelques menues faveurs, telle que le grade de lieutenant d'artillerie pour son frère Louis (1), du moins peut-on croire que sa liaison avec Madame Turreau fut en grande partie désintéressée et qu'il n'y rechercha en première ligne que les satisfactions d'amour-propre et d'amour qu'un homme jeune peut prétendre d'une femme jeune, jolie, légère et facile. Si l'amour, l'amour vrai, l'amour profond, en fut absent, et s'il n'y eut de part et d'autre que caprice passager, passion d'épiderme, il ne faut cependant pas y voir uniquement le fruit d'un calcul de carrière mesquin et de bas intérêt.

Bonaparte, au reste, il l'a dit, redit et écrit à vingt reprises, n'aima jamais réellement qu'une femme, Joséphine, « l'incomparable » Joséphine. Tout ce qui fut avant, tout ce qui vint ensuite, pur caprice à fleur de peau, même la tendre et

(1) C'est le 25 octobre 1794 que Bonaparte obtint la nomination de son jeune frère.

mélancolique comtesse Walewska, qu'il prétendit que Talleyrand lui jeta dans les bras sans qu'elle se soit défendue. Les prototypes de ces amours à la houssarde, au quart-d'heure, furent d'abord ceux qu'il eut avec Giuseppina Grassini, la séduisante cantatrice milanaise de 1800, comme avec la toute belle Mademoiselle Georges, et il en compta plusieurs de ce genre, avec diverses femmes de théâtre, bien qu'il ait assuré, oubliant tout au moins la Grassini, qu'il n'avait connu intimement d'autre actrice que Mademoiselle Georges.

Quoi qu'il en soit, premier amour ou simple caprice chez l'un comme chez l'autre, l'amitié de Madame Turreau constituait pour Bonaparte un régal de choix. La représentante « extrêmement jolie » était alors dans l'épanouissement de ses vingt-quatre ans ; c'était, à tout prendre, un morceau de roi et l'on comprend que bien des années plus tard, sur le navire qui l'emportait en exil vers un rocher de l'Océan, le doux souvenir en soit revenu au vaincu de Waterloo comme un mirage de ses années de jeunesse et d'espoir. Alors que son astre déclinait pour disparaître à l'horizon, l'évocation de ce gracieux visage qui l'avait accueilli, au moment où « il venait de mettre le pied à l'étrier du coursier de la gloire », — comme on disait en langage de l'époque, — présentait un trop heureux contraste avec sa destinée présente, pour qu'il n'y arrêtât pas quelque temps, avec une joie intime, sa pensée qui en avait été si longtemps distraite aux jours de sa grandeur. L'image de Madame Turreau devait alors charmer ses rêves d'exilé, tout comme celle de la pauvre petite Corse Giacominetta, cette compagne des jeux de son enfance, morte toute jeunette, et dont Napoléon, cinquante ans plus tard, n'avait pas encore oublié les grâces enfantines.

II

Qui était-ce donc cette belle Madame Turreau de Linières, qui mérita, ne fut-ce qu'un jour, d'être aimée de celui qui devait être Napoléon ? Est-ce bien à elle que s'applique l'anecdote par laquelle Bonaparte épancha ses souvenirs amoureux dans l'oreille du conteur de Sainte-Hélène ? L'auteur du *Mémorial* se borne à publier le récit relaté plus haut, sans y inscrire aucun nom. Le baron de Coston, le camarade et le biographe consciencieux des premières années de Bonaparte, en reproduisant dans son ouvrage le récit dicté à Las Cases, le complète par les initiales erronées « M[me] de T. », qu'il rectifie plus loin en écrivant « M[me] T. » (1). Stendhal copie textuellement le *Mémorial* en se bornant à ajouter, sans doute d'après Coston, l'initiale M[me] T. Dans *Napoléon et les Femmes*, M. Frédéric Masson, si supérieurement documenté sur son héros, écrit le nom en toutes lettres, mais sans le rattacher au récit antérieur, sans indiquer qu'il s'agit de la même personne que la représentante à laquelle Bonaparte fait allusion dans l'anecdote du *Mémorial de Sainte-Hélène* (2).

Napoléon dit qu'elle était de Versailles, Coston et Stendhal le répétèrent après lui. M. Frédéric Masson, ainsi que l'avait déjà fait le général Jung (3), précise davantage lorsqu'il dit que le conventionnel Turreau avait épousé la fille d'un chirurgien de Versailles et que Bonaparte la retrouva plus tard dans cette ville.

Dès lors le doute n'est plus possible et, grâce à l'aveu même de Napoléon, le seul qui lui soit échappé sur ses relations amoureuses, il est établi que la femme du conventionnel dont

(1) Baron de Coston, tome 1[er], pages 343 et 344, note 2.
(2) Frédéric Masson, pages 11 et 12.
(3) Général Jung, *Bonaparte et son temps*, tome II, page 458, en note.

il obtint les bonnes grâces est bien Madame Turreau de Linières. En rapprochant les multiples petits faits que le récit discret du *Mémorial* laisse apparaître, il est permis de fixer l'identité de l'héroïne du petit roman d'amour napoléonien qui précéda, qui servit de préface au grand amour pour Joséphine Beauharnais. Qu'on en juge !

Louise-Félicité-Marie-Charlotte Gauthier, était fille de Jean Gauthier, écuyer, chirurgien-major des chevau-légers de la maison du roi, et de Pauline Decuillé (1). Elle naquit à Versailles, le 28 juin 1770, dans une dépendance de l'hôtel ou caserne des chevau-légers (2), vaste bâtiment à quatre étages qui a gardé jusqu'à nos jours, son aspect massif, presque monumental, où s'aperçoit encore dans le balcon de fer le chiffre, la foudre, leur emblême, et la devise des chevau-légers : *Sensere gigantes*.

Sans être noble, la famille était de bonne et ancienne bourgeoisie, des mieux apparentées, comptant de nombreuses et belles relations à la cour et dans l'armée. D'ailleurs, le titre d'écuyer et la décoration de l'ordre de Saint-Michel, qu'il avait obtenue en 1775 (3), classaient le chirurgien Jean Gauthier dans une catégorie quelque peu à part, supérieure à la simple bourgeoisie sans toutefois appartenir à la noblesse. Il n'était plus jeune lors de la naissance de la petite Louise-Félicité, étant né à Montainville, auprès de Maule, le 16

(1) Ce nom, dans divers actes que nous avons vus, est orthographié différemment ; tantôt Decuilhé, De Cuilhé, Cuillé, Cuillié, Cuillier et même Quillier.

(2) Situé rue de Satory, au n° 17 actuel, autrefois le n° 10, en face de la rue du Vieux-Versailles. — Elle n'était guère éloignée de la maison n° 21, rue de Satory, où s'éteignit, le 27 décembre 1808, la fameuse Mlle de Romans (devenue Mme de Cavanac), l'une des bien-aimées de Louis XV, qui lui avait acquis à Passy un nid discret, non loin de la Muette (Cte Fleury, *Louis XV et les petites maîtresses*, page 236).

(3) En 1769, ce même ordre de St-Michel avait été conféré à un Moreau de la Rochette, inspecteur des pépinières royales, à la Rochette, près Melun qui est certainement de la famille, le père vraisemblablement, de Jean Etienne Moreau de la Rochette qui devait épouser une autre des filles du chirurgien Gauthier.

juillet 1717 (1) et il était déjà père d'une assez nombreuse famille. Marié deux fois (2), il avait eu tant du premier lit que de son second mariage avec Pauline Decuillé, beaucoup moins âgée que lui (3), au moins dix enfants (4).

Dix ans avant la fille qui devait être Mme Turreau, le 17 octobre 1764, il lui était né un fils, Jean-Jacques-Bernard-Alphonse, lequel eut pour marraine une sœur aînée, Claire-Pauline-Honorine, dite Jeanne Gauthier, qui ne sut signer, étant alors fort petite (5). Une autre fille, Marie-Henriette, issue du premier lit probablement, fut mariée au médecin

(1) Fils de Jean Gautier (*sic*) et de Françoise Foucos ; le parrain était Jean Foucos, père ou frère de la mère, et la marraine Catherine Gautier, de St-Nicolas de Maule, sans doute sœur du père. Malgré l'orthographe de cet acte, le chirurgien a toujours signé Gauthier.

(2) Il s'était marié, vers 1741, n'étant encore que maître-chirurgien juré, avec Marie-Madeleine (ou Magdelaine) Ducap (on écrit aussi Ducape ou du Cap), née en 1720 ; elle mourut à Versailles, le 4 juin 1752 ; ses deux sœurs avaient épousé, l'une, Marie Pierre Devillard, valet de pied du roi (elle mourut jeune également, à 31 ans, le 10 septembre 1750). L'autre, René Girard de Lompré, marchand aubergiste à Versailles.

(3) Elle était née à Bagnères-de-Bigorre, en 1737. — Nous eussions désiré consulter le contrat de mariage passé à Paris, le 25 avril 1757, chez Me Baron, notaire royal. Mais le successeur de cet officier ministériel qui possède toutes les minutes de l'étude, Me Tourillon, nous en a refusé la communication, sous prétexte que l'acte en question était trop récent !!!

(4) Six du premier lit, nés respectivement en 1742, 1746, 1748, 1749, 1750 et 1752 ; quatre du 2e lit, nés en 1758, 1759, 1764 et 1770.

(5) Née le 26 avril 1758, à Versailles, elle eut pour parrain le duc de Penthièvre, et pour marraine, la comtesse de Chalus. Mariée à Jean-Etienne Moreau de la Rochette, propriétaire à la Rochette, près de Melun, elle en eut une fille, Antoine-Françoise-Pauline qui, mariée à Claude-Jacques-Denis Guespereau (né à Paris, le 27 mars 1774), en eut deux fils. Claude-Jacques-Denis Guespereau, ancien soldat au 12e dragons, entra en 1803 dans l'administration des douanes, où il parvint, en 1815, au grade d'inspecteur et fut retraité en 1831. De ses deux fils, l'aîné appartint aussi à l'administration des douanes, Pierre-Paul-Gustave, né le 5 juin 1798, qui devint inspecteur en 1833 et fut retraité en 1853. Marié à Barbe Joséphine de la Boulinière, il eut de ce mariage, à Paris, le 27 novembre 1837, un fils, Charles-Henri, qui devint colonel d'artillerie en 1888, fut retraité en 1893, et mourut le 12 juin 1896. Madame Moreau de la Rochette, née Gauthier, eut également un fils, qui fut lui-même en 1797, père d'un fils. Celui-ci fut en 1815, nommé sous-préfet de Provins et mourut à Lons-le-Saunier en fonctions, préfet du Jura, bien jeune encore, à 35 ans, le 8 août 1822.

Jean-Baptiste Fray-Fournier (ou Defrays, ou de Frays, ou Fray), qui, en 1787, succéda à Jean Gauthier, son beau-père, comme chirurgien-major des chevau-légers, puis devint ensuite commissaire des guerres (1).

Sans être une illustration, le chirurgien Gauthier jouissait d'une certaine notoriété professionnelle et militaire. La *Bio-*

(1) Fray-Fournier (Jean-Baptiste Léonard), né à Limoges, faubourg Manigue, paroisse St-Maurice, le 2 janvier 1764, était lui-même fils d'un chirurgien des armées pendant la guerre de Hanovre, Joseph Fournier, devenu chirurgien de l'hôpital de Limoges. Il y avait épousé Marie-Geneviève Varroquier dont il eut son fils Jean-Baptiste. Le grand-père qui fut parrain de l'enfant, et lui donna ses noms et prénoms, était lui aussi chirurgien-juré. Il est donc vraisemblable que c'est par ces relations médicales que Jean-Baptiste Léonard entra dans la famille du chirurgien Gauthier qui avait été sans doute le compagnon d'armes de son père ou de son grand-père, peut-être des deux, pendant les guerres de Louis XV. Entré comme chirurgien-adjoint, le 24 juin 1785, dans la compagnie des chevau-légers, il y fut chirurgien en pied, le 1er janvier 1787, à la démission de son beau-père. Mais, le 1er octobre suivant, le licenciement de la compagnie avec une partie de la Maison du Roi, le laissa sans emploi. Il habita sans doute avec ses beaux-parents. Garde national de Versailles (2e légion, 8e baton, 6e cie) en 1789, il ne semble avoir repris du service que le 26 décembre 1792, lorsqu'il fut nommé, sur la recommandation de Dubois-Dubais, commissaire des guerres, à Castres d'abord, puis à l'Armée des Pyrénées-Occidentales, dans la vallée d'Arrau, où sous les ordres du commissaire ordonnateur Dubreton, il créa le service des hôpitaux militaires de façon à mériter des éloges. Commissaire des guerres de 1re classe, le 13 juin 1795 (25 prairial III), bien qu'il eut été nommé, le 28 février précédent (10 ventôse III), commissaire-ordonnateur, par les représentants du peuple Baudot et Chaudron-Roussau, en mission à Bayonne, il ne fut pas maintenu dans ce grade, auquel il ne fut promu de nouveau que le 13 juin 1813, et dont il exerça les fonctions à Magdebourg avec le corps du général Le Marois, dont le général Mathieu-Dumas était intendant général. Retraité, le 30 juin 1816, il demanda en vain le 27 décembre 1830 et le 15 janvier 1831 à être placé dans le cadre de réserve de l'Intendance. On ignore la date de sa mort.

Il avait été estropié de la main gauche, en 1791, à la suite d'un accident, ce qui l'empêcha de reprendre son métier de chirurgien. Haut de 5 pieds, 5 pouces, 6 lignes, il avait le visage rond et plein, le front couvert, le menton rond, les cheveux châtains, les yeux gris, nez moyen, bouche moyenne. (Dossier Fray ; Arch. guerre).

Veuf d'assez bonne heure de Marie-Henriette Gauthier (avant 1803). il en avait eu vers 1785, une fille, Pauline Félicité, dont la future Madame Turreau fut la marraine, et qui épousa à Limoges, le 4 novembre 1805, Antoine Grellet ou Gallet.

graphie des hommes remarquables du département de Seine-et-Oise des frères E. et H. Daniel lui consacre une assez longue notice; J.-A. Le Roi dans sa savante *Histoire des rues de Versailles* cite Gauthier comme doyen des maîtres en chirurgie de la ville et il figure en la même qualité sur les annuaires de Versailles de l'époque. L'*Almanach royal de France* relate son nom parmi les chevaliers de Saint-Michel. Il avait le titre de 1er chirurgien ordinaire de Monsieur, frère du Roi, auquel il joignit, le 25 juin 1777, les fonctions d'Inspecteur du département de la Guerre qu'il remplissait d'ailleurs gratuitement depuis plus de sept années sous le titre de chirurgien en chef attaché aux établissements des hôtels de la Guerre et de la Marine, auxquels on adjoignit ensuite ceux des Affaires Etrangères. Enfin lorsqu'il mourut à Versailles, le 22 septembre 1803, âgé de plus de 86 ans, il portait le titre de chirurgien-major en chef des armées françaises.

Gauthier avait fait en Allemagne, avec les chevau-légers, la campagne de 1761 et s'y était « distingué par un grand nombre de cures difficiles et importantes » qui lui avaient valu d'être « décoré du titre de consultant », en même temps que le cordon des Ordres du Roi. Il était membre des Académies de Berlin et de Londres, ainsi que de la Société d'Emulation des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Liège. Il avait publié plusieurs ouvrages médicaux et laissa sur des matières scientifiques divers manuscrits.

Gauthier avait 53 ans lorsque lui naquit, le 28 juin 1770, la jeune Louise-Félicité-Marie-Charlotte qui nous occupe. Elle eut comme les autres enfants du chirurgien, de hauts et puissants personnages pour parrain et marraine : le lieutenant-général Emmanuel-Armand du Plessis, duc d'Aiguillon, pair de France, commandant la compagnie de chevau-légers, et la duchesse, sa femme, née Louise-Félicité de Bréhan de Plélo. Les deux nobles parrains s'étaient fait représenter d'ailleurs par le capitaine de cavalerie Bernard de Lespicier de Villars,

sous-aide-major des chevau-légers (1), lequel avait déjà été parrain du frère aîné de Louise-Félicité, né en 1764, et par Madame Daymery, née Marie-Charlotte de Paillard de Grandvillée, épouse du chevalier seigneur Daymery (2), patron et fondateur de la paroisse de Viroflay, mestre-de-camp de cavalerie et maréchal-des-logis des chevau-légers. Louise-Félicité-Marie-Charlotte reçut au baptême, on le voit, les prénoms de ses deux aristocratiques marraines.

Sur son enfance, on ne possède aucun détail. La petite Louise-Félicité grandit sans incidents notables au milieu de cette famille simple et peu fortunée, voyant passer, frôlant parfois, les brillants officiers de la Garde, les dames de la cour, sa puissante marraine, tout ce monde élégant et frivole de la fin du XVIIIe siècle, si joli, si délicat, si séduisant et si près de mourir. Peut-être, connut-elle, dans ses jeux, le petit Lazare Hoche, né deux ans avant-elle, dans la maison qui fait presque face à la sienne (3). Un tel rapprochement serait curieux à établir, car il constituerait un point d'analogie de plus entre elle et Joséphine Beauharnais qu'elle aurait devancé à deux reprises, puisqu'elle en aurait ainsi connu par anticipation le futur amant et le futur mari. Il n'est pas téméraire de supposer qu'ils se connurent, malgré les fréquentes absences du jeune Hoche à la campagne, chez son oncle à Marly ; puis son précoce départ, après la mort de sa mère, alors qu'il fut élevé par sa tante, la fruitière de Mont-

(1) Bernard de Lespicier de Villars (ou de l'Espicier de Villars), était chevau-léger depuis le 25 octobre 1749 ; capitaine depuis le 17 avril 1757 ; sous-aide-major depuis le 9 août 1766, il devint aide-major-maréchal des logis le 3 juillet 1780, avec grade de mestre de camp (colonel), et occupait encore ce poste le 30 septembre 1787 lors du licenciement de la compagnie de chevau-légers. Il était chevalier de St-Louis du 30 décembre 1773, et le fils de Louis-Gervais de Lespicier de Villars, natif de La Palice en-Bourbonnais, lui aussi chevau-léger en 1726, retraité le 7 août 1766.

(2) Daymery ou d'Aymery (François-Gabriel-Théodore), était entré dans la compagnie de chevau-légers le 15 septembre 1741 et y était devenu aide-major le 19 juin 1756. Son fils, François-Thérèse-Auguste, chevau-léger le 4 avril 1777, passa peu après dans le régiment de Beaujolais.

(3) Au n° 18 de la rue de Satory ; Hoche y naquit le 24 février 1768.

reuil. Elle connut certainement, car elle était à tous égards du même monde qu'elle. la belle Joséphine-Jeanne-Marguerite Desbance d'Aiguillon, sa presque contemporaine, « jeune et bien faite » (1), sur laquelle la chronique s'exerça si souvent à l'armée d'Italie en 1796, et qui après avoir épousé le versaillais Berthier, frère du maréchal, divorça d'avec lui, après de nombreuses frasques, et épousa l'illustre général Lasalle, le héros fameux de mille exploits amoureux ou guerriers.

Quoiqu'il en soit, rien de remarquable ne signale les années d'enfance de Louise Gauthier, qui s'écoulèrent sans doute paisiblement à Versailles, où elle vit se dérouler sous ses yeux quelques-unes des scènes tragiques de la Révolution; où elle assista à l'écroulement de ce décor magique qui avait charmé ses yeux d'enfant, que résume, qu'incarne et peint encore à notre imagination le mot de Chevau-légers.

Il faut attendre jusqu'en 1794, alors qu'elle devint Mme Turreau, et qu'elle comptait déjà 24 printemps, pour trouver trace de sa sémillante et frétillante personne. Qu'était ce Turreau auquel elle allait, pour quelques mois, associer sa vie, et comment avait-elle été amenée à le connaître, au cours de l'orage révolutionnaire qui avait dépeuplé Versailles?

III

Louis Turreau de Linières, bien qu'au dire d'un bon juge il fut « assez insignifiant », n'en fut pas moins en vedette à

(1) Notes du général Desaix au cours d'un voyage en Italie en 1797 (Arch. guerre). Fille de James-Joseph-Robert, gendarme de la Maison du Roi, elle était née à Versailles, le 25 décembre 1771. Elle avait épousé en 1796 le général Léopold Berthier (1770-1807). De ce mariage naquirent 3 fils dont on a, non sans raisons, attribué la paternité à Lasalle. Il épousa sa maîtresse à Duravel, le 5 décembre 1803, et eut d'elle en 1806, de ce mariage une fille, Joséphine-Charlotte, qui devint la comtesse Yermoloff. Elle mourut à Paris le 8 mars 1850. Sa sœur cadette, Louise-Thérèse-Augustine Desbance d'Aiguillon, née en 1772, épousa un troisième frère Berthier, le général César Berthier (1765-1819); elle mourut à Paris, le 8 février 1848.

diverses époques de la Révolution. Quoiqu'il n'ait siégé qu'à une seule des assemblées révolutionnaires, – il est vrai que ce fut à la Convention, — il y joua un certain rôle, moins par ses talents d'orateur, assurément médiocres, que par son zèle et son exaltation démocratiques, par sa fougue jacobine. Appartenant à une famille noble, officier dans l'armée de l'ancien régime, rien ne semblait le destiner, non plus que tant d'autres, aux agitations et aux orages d'une démocratie en éruption ; rien, sinon l'impétuosité d'un caractère indomptable, emporté, d'une nature impatiente de tout frein, si toutefois l'on veut en croire les insinuations de certains biographes trop passionnés, trop sectaires pour que leurs affirmations soient acceptées sans un sérieux contrôle.

A les entendre, le jeune Turreau aurait dérobé à son père de l'argent qu'il aurait dépensé dans la débauche, et on l'aurait contraint à s'enrôler dans un régiment. Les moins mal intentionnés pensent qu'il aurait quitté la maison paternelle par un coup de tête. Rien ne permet, après tant d'années, de contredire ces haineuses allégations d'adversaires politiques, puisées on ne sait où. Les inexactitudes d'un autre genre qui se sont glissées dans les diverses notices qui lui ont été consacrées, suffisent d'ailleurs pour nous mettre en garde contre de semblables assertions qui ne reposent que sur le témoignage suspect de leurs auteurs. C'est ainsi qu'à s'en rapporter à ces écrivains, Turreau serait né à Orbec (Calvados) en 1760, ou en 1761, ou en 1765 et toutes les biographies ont répété complaisamment cette indication erronée (1). La vérité est que Louis Turreau de Linières naquit à Evreux (Eure), comme son cousin, Louis-Marie, le futur général républicain, mais cinq ans plus tard, le 18 septembre 1761 (2).

(1) Michaud, même le consciencieux *Dictionnaire des Parlementaires* de Robert et de Cougny.

(2) Louis-Marie Turreau de Garambouville, naquit à Evreux, le 4 juillet 1756, lieutenant-colonel du 3e bon de l'Eure, puis adjudant-général en 1792 ; général de brigade, 30 juillet 1793 ; général de division, 18 septembre 1793 ; il mourut à Conches (Eure), le 10 décembre 1816.

Son père, prénommé aussi Louis Turreau de Linières, était receveur-ambulant des domaines du Roi; sa mère, Jeanne-Antoinette d'Anfray ou Danfray était qualifiée de « noble dame » (1).

Il avait du côté paternel trois tantes; l'une, Marie-Louise-Adélaïde, mariée à Nicolas Dutocq, alors bailli de Gacé (Orne), conseiller du Roi au bailliage, et juge-gruyer au même siège (2); l'autre, Anne-Françoise, restée fille, qui était allée se fixer en Bourgogne, à Ravières (Yonne), originaire, parait-il, de la famille Turreau de Linières (3), où le père du futur conventionnel serait né, et aurait exercé les fonctions d'huissier. Il est plus plausible d'admettre que demoiselle Anne-Françoise Turreau vint habiter le village de Ravières, afin de vivre auprès d'une autre sœur, la troisième tante paternelle du conventionnel, Marie-Jacques, mariée à Pierre-Maurice Millot, receveur fiscal à Ravières, où l'avaient conduit les hasards de carrière.

Quel que soit le motif pour lequel il s'engagea au service militaire, et sans ajouter foi aux accusations de larcin dans la caisse paternelle, il semble positif que Louis Turreau de Linières appartint à l'armée et qu'il y devint officier. Nous n'avons pu découvrir dans quel corps il servit, sous la monarchie.

(1) Elle vivait encore en 1789, consentante au premier mariage de son fils; en 1794, lors du second mariage, elle est notée comme défunte.

(2) Dutocq ou du Tocq (Nicolas), né à Gacé (Orne), le 11 septembre 1753, devint juge à la vicomté d'Evreux en 1789; juge au tribunal du district en 1791; président du tribunal criminel de l'Eure en 1792; juge au tribunal de Cassation du 8 janvier 1795 au 20 mai 1797; fut nommé de nouveau par le Directoire à ce même poste, 23 octobre 1797; confirmé par le Sénat, 9 avril 1800; il prit le titre de conseiller à la Cour de Cassation en 1805, et fut exclu par la Restauration, le 15 février 1815. Dutocq mourut à Paris, le 8 novembre 1819; il était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 14 juin 1804.

(3) La famille Turreau de Linières (que l'on trouve aussi écrit Lignières), parait être cependant de vieille souche normande. En tous cas, les époux Turreau, dans tous les actes, sont indiqués comme étant d'Evreux, diocèse d'Evreux. La branche à laquelle appartient le général était également depuis longtemps fixée à Evreux.

Libéré du service, soit que sa tante Anne, qui paraît avoir été pour lui une sorte de tante-gâteau, lui ait acheté son congé ; soit qu'il la rejoignit seulement après l'expiration de son engagement ; soit par démission ; on le trcuve à Ravières en 1788, demeurant chez sa tante, et y complétant ses études, faisant son droit, et finalement se faisant recevoir avocat au Parlement de Bourgogne.

Dans ce petit pays, où il faisait ses plus fréquents séjours, Turreau se lia avec un jeune homme, moins âgé que lui de neuf ans, qui l'introduisit chez sa mère resté veuve avec quatre enfants et qui résidait dans le château de Ravières (1). La veuve n'était plus jeune ; elle frisait la cinquantaine ; mais sans doute, possédait-elle encore tous les charmes d'une avenante maturité. Elle était surtout la châtelaine du pays et passait pour riche. C'en était assez pour allécher le jeune avocat, fort léger d'argent et peut-être plus encore de scrupules. Il se montra fort assidu dans le salon de la mère de son ami, et bientôt il l'épousa.

C'était Mme d'Avout, née Marie-Adélaïde Minard de Velors, veuve depuis le 3 mars 1779, de Jean François d'Avout, mort d'accident à la chasse au sanglier. Le fils, qui sans méfiance avait servi d'intermédiaire entre son ami Turreau et sa mère, était le futur maréchal de France, Louis-Nicolas d'Avout, alors âgé de 19 ans (2). Turreau n'avait pas plus de 28 ans ; l'épouse comptait vingt années de plus, étant née le 3 octobre 1741. Ce mariage disproportionné ne fut pas, on le présume, du goût des enfants de la nouvelle mariée, ni des autres membres de sa famille, et lors de la cérémonie nuptiale, qui eut lieu le

(1) Ce château existe encore et est la propriété de Mlles de Chappedelaine, arrière-petites-filles de Mme d'Avout, devenue un moment Mme Turreau de Linières.

(2) Né à Annoux, le 10 mai 1770, il était l'aîné des quatre enfants ; sa sœur Julie, la future générale Beaumont, avait 18 ans ; son frère Alexandre, le futur général, n'avait que 16 ans et le plus jeune, Charles, celui qui fut père du Grand-Chancelier de la Légion d'honneur, n'en avait que 13.

31 août 1789, dans l'église paroissiale St-Pantaléon de Ravières, célébrée par le curé Soufflet, si le futur époux eut auprès de lui sa mère, ses tantes, ses oncles accourus pour assister à son union, la veuve qui reconvolait ainsi, contre le gré des siens, ne fut entourée d'aucun d'eux, et dut prendre pour témoins, ses domestiques, les époux Parquiot, et deux bourgeois des environs. Par une coquetterie bien inutile, elle se donna dans l'acte de mariage « environ quarante-sept ans » alors qu'elle était toute prête d'en avoir quarante-huit (1).

Une union aussi mal assortie ne pouvait pas être, ne fut pas heureuse. Si la fougue du jeune époux pouvait quelque temps faire oublier à la mûre épouse le poids de ses années et sa quadruple maternité, les attentions, plutôt maternelles, de celle-ci envers un mari dont elle eût pu être la mère ne pouvâient empêcher Turreau d'établir des comparaisons désavantageuses entre la femme à laquelle il avait donné son nom et les jeunes filles ou jeunes femmes qu'il rencontrait. Une fois le mariage consommé, les enfants d'Avout ne persévérèrent pas cependant dans leur bouderie désapprobatrice et leur affection pour leur mère n'en fut point affaiblie. Le futur maréchal qui aimait beaucoup sa mère, continua à la voir et à fréquenter son ex-ami, devenu son jeune beau-père, dont l'influence le détermina vraisemblablement à embrasser avec ardeur la cause populaire.

Cependant les événements de la Révolution s'accomplissaient avec une rapidité et une ampleur sans égales. Turreau, élu maire de la commune de Ravières, dès la création des municipalités, en mars 1790, se jeta avec son exaltation coutumière dans le mouvement, pérorant dans les clubs d'Auxerre, et se liant étroitement avec les principaux meneurs patriotes,

(1) Le pére de Turreau n'assista pas au mariage, et se borna à envoyer, le 2 juin 1789, son consentement et sa procuration. Il était alors devenu « conseiller du Roi, receveur des consignations, commissaire aux saisies réelles des bailliage et siège présidial d'Evreux, Cry-Pacy, Nonancourt et justices en dépendant ».

surtout avec le fameux président Le Peletier de Saint-Fargeau, transfuge de la noblesse, député aux Etats-Généraux, et destiné à expier d'un coup de poignard au cœur son vote régicide.

Fort de l'aisance que lui avait valu son union avec Adélaïde d'Avout (1), et grâce aussi à l'appui tout-puissant de Le Peletier, Turreau fut élu, le 24 Avril 1790, administrateur du département de l'Yonne, c'est-à-dire conseiller général. Il fut chargé, en cette qualité, d'aller défendre à Dijon, en 1791, les intérêts de son département nouvellement créé avec l'ancien duché de Bourgogne, afin d'opérer équitablement le départ des comptes communs jusqu'alors au duché, scindé dès lors en deux départements.

Son influence semble avoir grandi aussi vite que les événements, car on le voit, dès septembre 1791, toujours sans doute grâce à l'instante recommandation de Le Peletier, être élu 3e député-suppléant de l'Yonne à l'Assemblée Législative.

Il n'eut pas d'ailleurs occasion d'aller siéger à l'Assemblée, aucune vacance ne s'étant produite durant la session dans la députation de l'Yonne. Son rôle politique n'en fut pas moins actif, car il devint alors, grâce au même patronage, membre du directoire du département de l'Yonne, dont Le Peletier, sorti de l'Assemblée Constituante, était devenu le président. Turreau y représentait plus particulièrement le district de Tonnerre.

Dans ces fonctions plus permanentes que celle de simple administrateur, et qui motivaient sa présence plus fréquente à Auxerre, Turreau resserra davantage son intimité avec Le Peletier, avec le secrétaire de celui-ci, le peintre Claude

(1) Bien qu'au dire de M. le comte Vigier dans son bel ouvrage sur le maréchal d'Avout (page 9), il y eut un contrat excluant toute communauté, contrat reçu par Me Lamare, tabellion au bailliage et marquisat de Cruzy-le-Châtel.

Gautherot, (1) et parut souvent à la tribune du club des Jacobins d'Auxerre, affilié à celui de Paris, dont il fut un des orateurs les plus applaudis.

Aussi, lorsque l'Assemblée Législative, après une année à peine d'exercice, céda sa place à la Convention Nationale, Louis Turreau de Linières fut-il élu, toujours à la faveur de l'amitié de Le Peletier, le 5 septembre 1792, représentant du peuple de l'Yonne à la Convention, le troisième sur neuf députés, par 363 voix sur 539 votants. L'épicier Maure était le premier élu ; Le Peletier, le second.

On ne sait si Madame Turreau-Minard suivit son mari à Paris, lorsqu'il s'y rendit siéger à la Convention. C'est assez peu probable ; un refroidissement sensible s'étant déjà produit entre les deux époux en raison d'incompatibilité d'humeur que la différence d'âge suffit à expliquer.

D'ailleurs, la loi établissant le divorce allait bientôt leur rendre à tous deux la liberté. Turreau alla habiter au Palais de l'Egalité (Palais-Royal), au n° 116, en plein centre de Paris, au rendez-vous de toutes les filles et près des maisons de jeu et de joie.

A la Convention, Turreau siégea à la Montagne, parmi les plus fougueux révolutionnaires. Lors du procès de Louis XVI, le 17 janvier 1793, il fut un des 360 Conventionnels qui votèrent la mort du Roi, sans conditions ni réserves ; et le 19 janvier, il se prononçait contre le sursis. L'assassinat de son puissant patron et ami Le Peletier, égorgé par l'ex-garde du corps Paris dans un restaurant du Palais-Egalité, dût l'attrister profondément. Il ne reste cependant de lui aucune manifestation particulière de deuil ou d'indignation. On prétend seulement que ce tragique événement lui causa une

(1) Elève de David, né à Paris en 1769, mort en 1825. Il déploya une rare violence d'opinions, puis fut peintre de Napoléon et de Louis XVIII. D'après la biographie Michaud et les notices de M. Léger sur les représentants de l'Yonne à la Convention, Gautherot était gendre de Benoist, intendant des biens de Le Peletier de Saint-Fargeau.

telle peur, qu'il redouta de partager le sort de Le Peletier et que, pour mieux y échapper, il se fit donner une mission qui l'éloigna de Paris en même temps que du fer des assassins.

Ce n'est cependant que le 9 mars 1793 qu'il fut envoyé en mission, avec le représentant Garnier, dans l'Aube et dans l'Yonne, où il avait déjà fait déléguer, le 9 octobre 1792, les représentants Rovère et Fauchet, pour empêcher, à Sens, l'arrêt des voitures de blé destinées à l'alimentation de Paris (1).

Au cours de cette mission, on assure qu'il se montra en triomphateur à Noyers, à Tonnerre, à Ravières, étalant un faste asiatique ; mais c'est l'antienne commune, entonnée par les adversaires, contre les représentants en mission. C'est sans doute plus justement qu'on peut lui reprocher d'avoir souvent « manqué de sagesse » (2), dans les choix qu'il fit alors, destituant à tort et à travers une grande partie des autorités. Son rapport à ce sujet est au reste des plus vagues, et plus déclamatoire que précis (3).

Turreau devait peu après être investi d'une mission plus importante, où il put déployer à l'aise son exaltation républicaine, et prononcer des paroles malheureuses qui lui valurent les plus violentes attaques. Désigné, le 13 juin 1793, par le comité de Salut Public, pour remplacer à l'armée des Côtes de La Rochelle, le représentant Julien de Toulouse, qui avait démissionné, ce choix fut ratifié le lendemain par la Convention et Turreau se mit incontinent en route (4).

Turreau s'était déjà fait remarquer à plusieurs reprises à la Convention par l'exagération de ses principes et la véhémence de son langage. Dès le 28 novembre 1792, il attaquait

(1) Le rapport de Fauchet sur cette mission est du 6 novembre 1792 tome I, page 118 (Aulard).

(2) Biographie Hœfer, tome 45, page 746.

(3) Voir Aulard, tome II, pages 317 et 426.

(4) Aulard, tome IV, pages 541, 561. Le 20 juin, il est à Tours, s'occupant à rallier l'armée.

Roland et les Girondins ; le 19 janvier 1793, il faisait repousser la démission de Manuel. Il avait dénoncé le général Stengel, coupable d'avoir osé se qualifier de « sujet » chez des hommes libres, et réclamé sa destitution. Au 31 mai, il avait soutenu Robespierre, menacé les Girondins, applaudi à leur proscription (1) et le 2 juin, on l'avait vu apostropher violemment Lanjuinais.

C'est cette ferveur qui lui valut probablement l'approbation de la Convention pour la mission aux armées de l'Ouest, où il allait retrouver son cousin Turreau de Garambouville, devenu général, qui s'y était déjà signalé plus par sa férocité que par ses exploits. Le représentant Turreau passe pour s'être fait, lui aussi, en Vendée « l'instrument des mesures les plus extrêmes », mais il est à craindre pour lui qu'on l'ait confondu avec son cousin le général et qu'on ne lui ait gratuitement imputé nombre de méfaits à la charge de celui-ci. On a dit qu'il avait été l'un des auteurs du système d'extermination adopté par les représentants du peuple. Le général Danican l'accusa d'avoir fait brûler inutilement un faubourg de Saumur et ordonné de tuer, à Laval, les malades dans leur lit. D'autres lui reprochent d'avoir fait massacrer les prisonniers vendéens à l'île de Noirmoutiers ; de s'être réjoui des incendies qu'il ordonnait d'allumer dans les pays rebelles, incendies qu'il célébrait pompeusement, les traitant de « superbe illumination », et d'avoir eu le triste honneur d'être défendu par Carrier (2). Lui-même a donné en quelque sorte créance à ces bruits, lorsque, rappelé par la Convention, on lui accorda un congé qu'il vint passer dans l'Yonne, à Ravières, où il affecta de se promener, sortant le bras en écharpe parce qu'il était « lassé à force d'avoir sabré les royalistes » (3).

(1) Il prétendit cependant plus tard avoir tenté de sauver les Girondins ; voir plus loin.

(2) *Biographie de tous les députés à la Convention*, par Robert.

(3) Biographie Michaud, tome 42, pages 303 et 304. (Article de Guérard).

Il est fort vraisemblable que Turreau fut alors coupable de plus d'intempérances de langue, de vantardises, que d'actes réels d'implacable cruauté. Compagnon de mission de Prieur de la Marne, puis de son ami et collègue de la représentation de l'Yonne, l'ardent, colérique et généreux Bourbotte, tout débordant de chaude sève bourguignonne, un flot de vin vieux, Turreau partagea sa fièvre révolutionnaire et se répandit en propos violents et hâbleurs, en gestes passionnés, mais sans que cette ivresse dégénérât en folie et leur fît verser tant de sang.

Il semble que son absence se termina vers la fin de janvier 1794, après la mort de d'Elbée et la déroute de l'armée vendéenne à Savenay (1).

C'est au retour de cette mission en Vendée, de si sanglant souvenir, et qui pèse encore sur sa mémoire, malgré ses multiples dénégations, que Turreau, paraît-il, connut la fille du chirurgien Gauthier et s'éprit d'elle, au point de vouloir l'épouser (2). En tout cas, ce fut à cette époque que, d'un commun accord, son mariage avec Mme d'Avout fut rompu. Le divorce fut prononcé en 1793 (3) à Ravières, entre les deux époux, sur leur consentement mutuel. Toutefois, les ex-conjoints ne se brouillèrent pas à la suite de cet acte qui brisait définitivement les faibles liens qui les unissaient encore. Turreau qui avait continué à entretenir d'amicales

(1) Voir dans le Recueil de M. Aulard et dans l'ouvrage de M. Léger: *Les Représentants de l'Yonne à la Convention*, les divers rapports, lettres et pièces émanant de Turreau pendant cette mission, la dernière est du 8 janvier 1794 (19 nivôse an II), datée de l'Ile de la Montagne, ci-devant Noirmoutiers.

(2) A en croire du moins la Biographie Michaud et M. Léger, page 196.

(3) Et non pas aussitôt après que la loi sur le divorce leur eut permis de le faire, comme on l'a dit plusieurs fois ; rappelons que la loi établissant le divorce, votée le 20 septembre, fut promulguée le 25 septembre 1792. Nous n'avons pu connaître la date précise où fut prononcé le divorce Turreau, malgré la demande que nous adressâmes, avec timbre-poste pour réponse, à M. le maire actuel de Ravières, qui ne daigna même pas nous honorer d'une réponse.

relations avec le fils aîné de sa femme, qui l'avait conseillé, dirigé, recommandé, poussé, au point de le faire nommer général de brigade, le 30 juillet 1793 (1); Turreau ne cessa pas de correspondre avec sa première épouse, et aussi de la voir.

On prétend même qu'il lui présenta, quelques mois après, sa seconde femme, lors d'un voyage qu'il fit avec celle-ci dans l'Yonne. Turreau était un de ces mauvais sujets que les femmes qu'ils désolent, adorent même dans leurs infidélités et pour lesquels elles trouvent dans leur tendre cœur des trésors de souriante indulgence. Le divorce ne faisait d'ailleurs que consacrer une situation de fait, car depuis l'élection de Turreau à la Convention, la vie commune avait presque cessé d'exister entre les deux époux, qui ne purent avoir et n'eurent plus en effet que des rapports passagers, ce qui les rendit peu à peu encore plus étrangers l'un à l'autre, que ne le comportait leur différence d'âge, de goûts et d'éducation (2).

C'est durant ce congé passé dans l'Yonne que Turreau acquit au prix de 9.500 livres une partie de la ci-devant seigneurie de Jully, ainsi qu'une maison à Ravières qu'il

(1) Dans la même promotion que Turreau de Garambouville, Alexandre Dumas et Souham. Le général Davout, par une coïncidence étrange, marié à Ravières en 1791, divorça, lui aussi, à Ravières, en raison de l'inconduite de sa femme, le 4 janvier 1794.

(2) Il est toutefois assez curieux de remarquer que la protection de Turreau, soit qu'elle ne se fut pas expressément manifestée, soit qu'elle ne fut pas suffisante, ne sut pas empêcher l'arrestation, en septembre 1793, de Mme Davout (après le divorce, elle avait repris ce nom qu'elle orthographia désormais Davout au lieu de d'Avout); elle fut accusée d'avoir entretenu une correspondance avec les émigrés, emprisonnée à Tonnerre, puis à Auxerre, et finalement acquittée par le tribunal révolutionnaire de l'Yonne, grâce à son fils le général qui, rentré nuitamment au logis, put y détruire les pièces à conviction. Néanmoins, elle fut retenue en prison comme suspecte, ainsi que son fils, le général; ils ne furent libérés qu'après le 9 Thermidor. (Comte Vigier, *Davout maréchal d'Empire*, tome 1er, page 4). Mme Turreau-Davout mourut à Ravières, le 8 septembre 1810.

paya 8.000 livres. Peu de temps après, il put acquérir une grande partie des biens de l'émigré Clugny (1).

IV

Où, quand et comment le représentant rencontra-t-il Louise-Félicité Gauthier ? Est-ce à Versailles, où Turreau aurait fréquenté la maison du chirurgien ? Est-ce à Paris où, d'allures légères, la jeune fille, plus que majeure, qu'était alors Mlle Gauthier, aurait fait de fréquentes apparitions ? Fût-ce avant le divorce d'avec Mme Davout qui dès lors n'aurait eu lieu qu'afin de faciliter une nouvelle union, ou fut-ce seulement après que Turreau avait déjà reconquis sa liberté ? Les points de contact qui ont occasionné la première rencontre de Turreau avec la belle et jeune Versaillaise, et les circonstances qui les accompagnèrent, nous échappent absolument (2). Il est certain cependant que le divorce précéda de beaucoup le second mariage, puisque celui-ci n'eut lieu que tandis que la première femme de Turreau, redevenue veuve Davout, gémissait sous les verroux révolutionnaires.

C'est en effet à une date singulièrement fatidique, le jour

(1) Rapport au ministre des finances, du 7 novembre 1795 en réponse à la réclamation de Turreau (Arch. Yonne) cité dans la biographie de Turreau, de M. Léger, page 257.

(2) Nous avons cru un moment que Turreau, pendant sa courte carrière militaire, avait appartenu aux chevau-légers, et qu'il s'était trouvé ainsi en relation avec la famille Gauthier. L'examen des registres matricules de la compagnie nous a détrompé. Nous avons vérifié également aux Archives de la guerre, que Turreau ne fut pas incorporé dans la 1re compagnie de Gardes du Corps du Roi à laquelle appartenait Du Bois Du Bais qui fut témoin à son mariage et qui aurait pu être son présentateur dans la famille. Nous n'apercevons donc pas la cause, fortuite probablement, du rapprochement des deux familles.

même du 9 Thermidor, à l'heure même où son ami Robespierre voyait étouffer sa voix à la tribune de la Convention et allait tomber sous le pistolet du gendarme Méda, que Louis Turreau contractait joyeusement, dans la paisible ville de Versailles, son nouveau mariage avec Louise-Félicité-Marie-Charlotte Gauthier. Temps étrange où il semble que toute vie privée dût être suspendue quand la vie publique s'écoulait si tragique, si tumultueuse, si poignante, et où l'on vivait pourtant, où l'on aimait; comme si la guillotine n'eut pas fonctionné en permanence sur la place Louis XV et dans tous les départements; comme si, aux frontières, le sang des soldats ne coulait pas en flots aussi pressés et aussi rouges que sous le couteau de l'échafaud; comme si dans cette terrible Convention sur laquelle tous les yeux étaient alors fixés, on ne voyait pas se dénouer presque chaque trimestre un drame palpitant où les acteurs jouaient leur tête, au milieu des vociférations et des clameurs, tandis qu'un ami des protagonistes, loin de les disputer au bourreau, fêtait gaiement sous les ombrages d'un parc royal près du Palais de Louis XIV, son union avec une jolie fille !

Ce clair matin donc du 9 Thermidor an II, (27 juillet 1794), alors que l'orage révolutionnaire grondait déjà sur Paris, prêt à fondre sur les Tuileries où siègeait la Convention, « à huit heures de relevée », dans la salle publique de la maison commune de Versailles, l'officier municipal Remilly, remplissant les fonctions d'officier de l'état-civil, procédait au légitime mariage de Louis Turreau, âgé de 33 ans, représentant du peuple, demeurant à Paris, rue de Chabannais, n° 17 (1), avec Louise-Félicité-Marie-Charlotte Gauthier, dans

(1) Turreau avait depuis quelque temps quitté son logis du Palais-Egalité, et était allé habiter rue Cadet-Montmartre, n° 8, avant de se fixer rue de Chabannais. Après son mariage avec Mlle Gauthier, Turreau alla d'abord habiter rue d'Anjou-St-Honoré, n° 9, puis, à son retour d'Italie, rue de la Ville-l'Evêque, n° 1311. Ce fut fort probablement son dernier domicile à Paris. Singulière coïncidence, c'est également rue de la Ville-

toute la fleur et la fraîcheur de ses 24 ans, et le rayonnement de sa beauté, demeurant à Versailles, rue Satori (*sic*), n° 10. Dans l'acte de la cérémonie qui fut alors dressé, il n'est pas question, on le remarquera, du précédent mariage de Turreau, ni du divorce qui l'avait suivi. Le père et la mère de la mariée assistent seuls au mariage ; la mère de Turreau est décédée, et il n'est fait que mention de l'autorisation paternelle ; quant aux témoins, ce sont Pierre Dutocq, allié à Turreau par l'oncle de celui-ci Nicolas Dutocq, le mari d'Adélaïde Turreau ; Jean-Baptiste Benavent, « porteur de procuration du père de l'époux pour son consentement de mariage » ; un voisin, Louis-Thomas-Prudent Le Vicomte ; et enfin, un collègue de Turreau à la Convention, mais un modéré parmi les modérés, un ancien garde-du-corps de la 1re Compagnie Ecossaise, l'ex-comte et futur sénateur impérial, Louis Thibault Du Bois Du Bais (1).

Moins d'un mois après, Turreau se faisait offrir gratuitement son voyage de noces sur « la côte d'Azur » par la Convention qui, le 24 août, le désignait, avec le représentant Ritter (2), pour une mission à l'armée des Alpes et d'Italie. Le 29 août, le jeune ménage quittait Paris en voiture de poste pour gagner Marseille et Nice par la Bourgogne. C'est peut-être à ce moment, que, passant non loin de Ravières, Turreau se détourna de sa route pour aller revoir son épouse délaissée, récemment sortie de prison, et pour lui présenter la jolie Versaillaise qui lui avait succédé.

l'Evêque que vint se fixer, vieillir et mourir, en 1869, une autre aimée de Napoléon, la petite modiste Mme Fourès, devenue la comtesse de Ranchou.

(1) Dutocq, demeurant à Paris, rue de Cléry, 62 ; Bénavent ou Benaven demeurant à Paris, petite rue Roch, 4 ; Le Vicomte, demeurant à Versailles, rue du Vieux-Versailles, 5 ; Dubois-Dubais (son nom est écrit de cette façon démocratique), représentant du peuple, demeurant à Paris, rue de l'Université, 289 ; « Tous quatre majeurs ».

(2) Ritter (François-Joseph), représentant du Haut-Rhin ; né à Huningue en 1758 ; mort à Altkirch en 1809.

Qu'il ait fait ou non cet arrêt au cours de son voyage, le couple Turreau n'arriva à l'armée d'Italie que le 11 septembre au plus tôt à Nice ou à Loano ; peut-être même seulement le 21 septembre devant Cairo que l'armée devait occuper le lendemain (1).

A ce moment, l'armée d'Italie commandée par le général Dumerbion, s'apprêtait à exécuter le plan de Bonaparte adopté par Robespierre jeune, quelques semaines auparavant. L'armée avait quitté le quartier-général de Nice, le 7 septembre, se dirigeait sur Oneille et était parvenue le 11 à Loano. C'est là que la rejoignirent probablement les représentants Ritter et Turreau chargés d'apporter des modifications au plan primitif que n'avait pas agréé le Comité de Salut Public.

Bonaparte, arrêté à Nice, comme terroriste et robespierriste, le 10 août 1794, destitué et incarcéré le 12 à Antibes, au Fort-Carré, avait été mis en liberté le 23, après onze jours de détention ; le 24 août, le jour où la Convention désignait Turreau pour l'armée d'Italie, Bonaparte rentrait à Nice, libre, mais sans être réintégré dans son grade, ni dans son emploi (2).

(1) Le 11 septembre, d'après le général Jung, tome II, qui signale l'arrivée de Turreau ce jour-là à Loano ; et quelques pages plus loin, ne le fait arriver qu'à Nice à cette même date ; le 21 septembre seulement, d'après M. Frédéric Masson.

(2) Bonaparte nommé commandant en chef de l'artillerie de l'armée d'Italie, avait quitté Marseille où habitaient sa mère et ses sœurs, et était arrivé à Nice le 1er avril 1794. Le 6 avril, Masséna avait pris Vintimille ; le 8, Oneille, et Bonaparte arrivait le 9 dans cette ville. Le 17 avril, on s'emparait d'Orméa ; le 29, de Saorgio ; le 7 mai, du col de Tende, et le 8 mai, l'armée revenait à Nice ; mais Bonaparte y était revenu dès le 20 avril, n'assistant pas aux affaires de Saorgio et de Tende. Bonaparte, depuis son retour, ne quitta guère Nice qu'à deux reprises, les 27 mai et 6 juin, où il alla faire visite à sa famille qui était venue s'installer auprès d'Antibes. C'est à cette époque que le représentant Ricord, conseillé par Buonarotti, chargea le général Bonaparte d'une mission apparente et d'une mission secrète à Gênes. Le 11 juillet, Bonaparte quittait Nice avec le représentant Ricord et sa femme, avec son jeune frère Louis, Junot, Songis et Marmont ; la caravane arrivait le 13 à Loano où Ricord remettait à Bonaparte ses instructions, puis se dirigeait sur Orméa et Garessio,

Lorsque l'armée, cette armée dont il commandait naguère l'artillerie, se mit en marche en vue d'exécuter son propre plan, Bonaparte n'y put tenir, et quoique sans commandement, il voulut suivre les opérations. Bien lui en prit ; car le 14 septembre, tandis que l'armée séjournait à Loano, les représentants du peuple, soit qu'ils eussent constaté l'insuffisance du remplaçant de Bonaparte, le général Dujard, soit déjà par un effet de la bienveillance, de l'engouement de Mme Turreau arrivée pourtant depuis trois jours à peine (1), les représentants investirent Bonaparte des fonctions de commandant de l'artillerie du corps expéditionnaire qu'ils méditaient de débarquer en Corse. En attendant, le général, remis en pied, put suivre l'état-major de l'armée d'Italie, et sans doute y prit d'une façon prépondérante, la direction du service de l'artillerie. Par une bizarre coïncidence, à cette même date, le 15 septembre, Bonaparte était destitué par le Comité de Salut Public.

tandis que le général, par Savone, gagnait Gênes où il parvint dans la nuit du 15 au 16 juillet. Le 17, il fut reçu par Tilly, chargé d'affaires de France, et mena plusieurs jours des négociations qui n'aboutirent pas. Le 21 juillet, Bonaparte partait de Gênes ; le 23, il était à Garessio auprès de Buonarotti, dont il partagea le lit et la table jusqu'au 27 juillet ; le 28, juste le jour où expirait son protecteur Robespierre, le lendemain du mariage de Turreau, Bonaparte était de retour à Nice où vint le surprendre désagréablement la nouvelle du 9 Thermidor. Par une curieuse coïncidence, le 24 de ce même mois de juillet, le général Beauharnais périssait sur l'échafaud, laissant libre de sa main cette Joséphine La Pagerie qui, dix-huit mois plus tard, devait s'appeler la générale Bonaparte. Lucien s'était marié le mois précédent à Saint-Maximin, avec Christine Boyer ; Joseph se mariait à Cuges, le 1er août, avec Julie Clary, mais Bonaparte n'assista pas à la cérémonie ; le 2 août il était au camp de la Siagne, il y apprenait, le 5, les événements du 9 thermidor et le 6 il rentrait à Nice. Ce même jour, les représentants Albitte, Saliceti et Laporte, signèrent à Barcelonnette l'ordre d'arrestation et la destitution de Bonaparte, ordre qui arriva à Nice dans la nuit du 8 au 9 août. Bonaparte fut arrêté le 10 ; Ricord était parti pour Grasse, Haller s'était enfui à Gênes, Tilly, révoqué le 4 septembre, était arrêté ainsi que Buonarotti.

(1) Si on admet la date donnée par le général Jung, le 11 septembre, qui paraît la plus vraisemblable.

C'est donc entre ces deux dates extrêmes du 11 et du 21 septembre, qu'il faut placer le jour où se passa la scène du petit combat imaginé par Bonaparte pour distraire la belle représentante, cependant alors en pleine lune de miel. On peut fort bien admettre que Turreau et sa femme arrivèrent le 11 septembre à Loano et qu'ils suivirent dès lors l'armée qui arriva le 20 en vue de Cairo, qu'elle enleva le 21, ce qui concilie les deux dates différentes données par les historiens. Le fait ne peut être que postérieur au 11 septembre, puisque c'est ce jour là au plus tôt, que les représentants rejoignirent l'armée à Loano; peut-être même ne parvinrent-ils ce jour-là qu'à Nice et ne purent-ils gagner Loano que le 14 ou le 15. Il ne saurait être placé à une date ultérieure, puisque le 22, cette campagne de cinq jours était terminée par la prise de Cairo. Cinq jours de campagne suffirent à Bonaparte pour vaincre les Autrichiens ! il semble qu'il lui en avait fallu moins encore pour séduire Louise Turreau !

A quelque date que l'on place cet étrange épisode d'amour dans la vie de Bonaparte, soit entre le 11 et le 21, soit seulement entre le 14 et le 21, il est impossible d'admettre que le petit combat d'avant-postes dont le général voulut donner le spectacle à sa belle conquête, ait eu lieu, comme on le lit dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, « dans les environs du col de Tende ». Les souvenirs de Bonaparte sur ce point sont inexacts. Il aura sans doute confondu dans sa mémoire le combat livré le 11 mai 1794, cinq mois auparavant, par lequel on s'emparait de Tende, et en juillet à Loano, où Turreau ne pouvait être présent (1), avec ceux livrés

(1) Coston (page 344) fait remarquer que Turreau ne fut désigné par la Convention que le 21 août 1794, pour l'armée d'Italie, qu'il siégeait encore le 28 août, et que la première lettre, établissant trace de sa mission est écrite au Comité de Salut Public, datée de Cairo, du 23 septembre. Il ne pouvait donc assister aux engagements du 13 juillet. Du reste à cette date, Turreau était à la veille de son mariage, célébré quatorze jours plus tard, ce qui tranche définitivement le débat.

en septembre, beaucoup plus à droite sur le versant nord de l'Apennin. Loano est loin de Tende, et en septembre, il n'était plus question de ce dernier point.

Bonaparte fut-il, en l'espèce, aussi coupable qu'il s'accuse de l'avoir été, et fit-il gratuitement tuer de part et d'autre quelques hommes à seule fin d'égayer une jolie femme désœuvrée ? Ou celle-ci avait-elle raison lorsqu'elle se défendit, tout en avouant qu'elle avait été avisée, d'être spectatrice du combat, qu'il eut été livré uniquement pour elle, pour distraire son ennui ou satisfaire sa curiosité ?

Il est fort probable que c'est cette seconde version qui se rapproche le plus de la vérité. Si amoureux que fut Bonaparte, si ambitieux de plaire qu'on le suppose, la femme n'était guère pour lui qu'un accident, et il est fort douteux qu'il ait jamais sacrifié à ses penchants, si violents qu'ils fussent, quelques-uns de ses devoirs, quelque parcelle de son autorité ou de son prestige. Tout son passé le dément. Il n'y eut qu'une femme, Joséphine, qui put lui faire oublier parfois l'implacable rigueur de ses calculs.

D'ailleurs, en ces cinq jours de campagne, marqués chacun par un combat, quoi de plus fréquent qu'une alerte d'avant-postes, qu'une reconnaissance offensive, où la poudre parle, où le canon tonne ! Il n'était certes pas besoin d'inventer un prétexte pour procurer à une jeune évaporée la vue d'un spectacle grandiose dans un pareil cadre, dont elle était friande, spectacle pour ainsi dire quotidien en de semblables conjonctures.

A quelqu'hypothèse qu'on se range, le fait même du combat est admis, de l'aveu des deux témoins, l'auteur et la spectatrice, et c'est au milieu du mois de septembre 1794, qu'il a incontestablement eu lieu.

V

Louise Turreau méritait-elle que l'on versât pour elle, pour sa beauté, le sang de braves soldats dont elle ne put même payer la mort par un sourire? Elle était « extrêmement jolie, » nous dit son adorateur d'alors, mais il n'en a pas dit davantage et Bonaparte est demeuré volontairement fort sobre de détails. Aucun portrait d'elle, dûment identifié, n'est parvenu jusqu'à nous, et nous en sommes donc réduits aux conjectures. Mais avons-nous un portrait d'Elvire, de cette délicieuse et délicate jeune femme, si longtemps voilée de l'anonymat(1), que les vers de Lamartine ont pour jamais immortalisée? Bien que personne de nos jours n'ait pu voir la douce et mélancolique image de la brune et langoureuse créole, qu'adora le plus grand de nos poètes, n'est-elle pas présente, irrésistiblement présente, aux yeux de chacun de ceux qui suivent son amoureuse trace dans le *Lac*, le *Crucifix*, et autres élégies lamartiniennes tout embaumées de son délicat parfum?

Lamartine, il est vrai, l'a peinte dans *Raphaël*; mais Bonaparte a été plus discret que Lamartine. Ne pouvons-nous, à défaut d'effigie peinte, ou même dessinée, suppléer par l'imagination à l'absence de tout portrait de Louise Turreau pour nous la représenter, telle qu'elle devait être, à ces journées d'automne, sous le beau ciel italien, éprise du jeune artilleur qui, pour elle, allumait ses tonnerres et faisait gronder sa foudre? Telle que la vit Bonaparte, pour qui elle ne fut guère qu'un passe-temps lascif, amenant à peine

(1) Avant que M. Anatole France, dans une ravissante étude, nous eut révélé que Julie était la femme d'un membre de l'Institut, le savant physicien Charles, beaucoup plus âgé qu'elle.

l'ombre d'un sourire, plus égrillard que sentimental, sur les lèvres vieillies du captif de Saint-Hélène.

C'est pourtant à l'amour de Bonaparte, n'eût-il duré qu'une heure, que Louise Turreau doit aussi, non l'immortalité acquise à la délicate pâleur d'Elvire, mais du moins d'avoir surnagé jusqu'à ce jour, quand tant d'autres héroïnes, aussi belles, aussi aimantes, n'ont rien laissé sur cette froide terre dont elles furent l'ornement et la joie, pas même un ruban pâli ou une fleur séchée qui perpétue leur nom.

Et pourtant cet amour ne fut qu'un feu de paille ; l'un de ces feux qui s'allument et flambent aussi bien aux carrefours populaires, en plein champ, en plein vent, que dans le foyer secret et aimé, que ce soit celui du mari ou de l'amant. Si l'amour d'Elvire ne fut pas aussi immatériel, aussi éthéré que le poète l'a chanté, et s'il s'acheva, lui aussi, dans le baiser suprême, au sein de la riante et admirable nature qui entourait et qui berçait les deux amants, les vers sublimes du survivant de ce drame éternel entre deux créatures jeunes et amoureuses, ces vers ont si bien idéalisé leurs deux images, ennobli leurs gestes et leurs attitudes, transfiguré leurs prunelles et leurs paupières alourdies d'extase, qu'il semble, à nous qui ne les virent point, que rien d'innommable ne se passa entre ces deux êtres d'élite et que, dans les bras l'un de l'autre, à travers les langueurs brûlantes de la passion, il n'y eut place que pour le pur sentiment. Avec Louise Turreau, c'est un parfait contraste. Si l'expression « extrêmement jolie, » employée par celui qui l'aima, n'est pas suffisante dans sa banalité pour nous la peindre matériellement ; si elle ne nous apprend, ni la couleur de ses cheveux, ni l'éclair de son regard, ni l'éclat de son teint ; si elle ne nous renseigne en rien sur l'élégance de sa démarche, la sveltesse de sa taille, la finesse des extrémités, le ton et l'accent de sa voix ; en un mot sur tout ce qui fait la femme, la femme d'amour ; en revanche, l'expression qui suit « fort aimable », nous permet, il semble, d'entrevoir rapidement ce que fut, plus au moral

qu'au physique, Louise Turreau. Chez elle, c'est le coup de foudre, à ce qu'il semble, qui décide de ses affections, et aussi la bonté. Elle est de ces créatures adorablement bonnes, plutôt que perverses, qui sont si bonnes, si bonnes, comme on l'a dit de sa future rivale Joséphine, que personne ne les égale dans la complaisance. Avec elle, l'étincelle jaillit de suite au cœur et communique aussitôt l'embrasement à tout le corps. Telle elle apparaît à l'armée d'Italie, où arrivée le 11, elle est déjà le 14, engouée de Bonaparte, à la tête duquel on peut dire qu'elle se jeta ; telle on la retrouve par la suite. Mais ces incendies qui s'étendent avec tant de promptitude, ne ravagent heureusement rien sur leur passage et ils s'éteignent d'eux-mêmes, en quelques flambées d'amour, pour renaître un peu plus loin, tout aussi rapides, sur d'autres objets.

Ne se représente-t-on point dès lors Louise Turreau comme une de ces gracieuses et frivoles Parisiennes, éveillée, rieuse, pétulante, frétillante et piaffante, plus libertine peut-être que légère ou coquette, mais bonne, mais douce, mais souriante, et marchant dans la vie comme dans un rêve toujours inassouvi de gaieté et d'amour. Peu de cervelle, bien qu'intelligente; plus de tempérament que de cœur, malgré un fond réel de bonté, mais bonté de surface et trop facile; créature pleine de charmes pour ceux qui savent les prendre et les quitter à propos, mais désespérantes pour le naïf qui se laisse pincer à leurs grâces attendrissantes et ne sait pas voir qu'en elles, il n'y a qu'un suave et joyeux instrument d'amour. Ne la voit-on pas, en pensée, bondir capricieuse et légère comme ces dames de l'ancienne cour qu'elle a peut-être frôlées dans sa prime jeunesse, sur les pelouses de Trianon ou dans les allées de Versailles ? Elle est plutôt mignonne qu'élancée, plutôt brune que blonde; le teint plutôt mat; l'œil noir, vif et clair; la bouche bien rouge, prête et prompte au baiser, les dents blanches, le pied petit et mutin, la main même, blanche et belle, l'épaule frêle plus que

rebondie; du moins peut-on l'imaginer ainsi, en l'absence d'indications plus précises sur sa beauté.

Franche? Sans doute; on peut même la croire sincère, et pas fière! Elle sourit à qui lui plaît, dès qu'il plaît; pas l'ombre d'hypocrisie ou de réserve, sans qu'il y ait cependant alors chez elle dévergondage. C'est une délicieuse maîtresse pour des officiers en campagne; nul besoin de madrigaux; nul besoin avec elle de parcourir lentement et patiemment toutes les étapes sinueuses, de s'attarder à toutes les stations de la carte du pays du Tendre.

Pour Bonaparte qui va droit au but, sans ambages ni circonlocutions, nulle créature n'est mieux appropriée. Pour elle aussi qui fuit les détours et aime le premier jet, nul homme mieux fait pour s'imposer avec sa face maigre, ses yeux caves au fond desquels sourdent des éclairs de passion puissante; ses dents d'éblouissante blancheur; l'étreinte nerveuse de ses bras minces. Ils se voient et c'en est fait. De ce jour, elle est « tout à fait engouée » du général; elle « le traite au mieux sous tous les rapports », et comme elle « partageait et parfois dirigeait » la mission de son mari; comme celui-ci était « assez insignifiant », ce ne fut point seulement la femme, ce fut le mari, ce fut « le ménage » qui « fit le plus grand cas du général d'artillerie ». Cela au vu et au su de toute l'armée, sauf du mari.

Bonaparte l'aime aussi, pour sa beauté d'abord, puisqu'il la dit « extrêmement jolie », non moins pour ses allures qui se ressentent des façons de l'ancienne cour, et l'on sait que Bonaparte fut toujours sensible aux apparences de la noblesse. Chez cette Parisienne délurée (1), élégante et pimpante, qui a eu pour marraine une duchesse; qui s'est frottée dès son enfance aux brillants officiers des chevau-légers, et qui a, sinon vécu à la cour, du moins côtoyé le monde adorablement

(1) Elle est de Versailles, mais on peut la dire Parisienne. Versailles et Paris, n'est-ce pas tout un, surtout à cette époque?

frivole, léger, séduisant des seigneurs à talons rouges, à perruques poudrées, et des caillettes à paniers, à traînes de soie, où flotte comme un parfum discret de noblesse. Elle apparait au petit noble provincial, au petit Corse sauvage qu'est alors Bonaparte, comme une épave, mieux que cela, comme une résurrection des élégances exquises d'un monde évanoui.

Elle est d'ailleurs l'épouse de celui dont il dépend, de celui qui tient en mains son avenir, sa vie même. Sans se l'avouer peut-être, c'est le soin de sa carrière qui l'incite, au moins autant que l'amour, à courtiser la belle représentante, qui, de son côté, ne se fait point prier. Les distances sont rapidement franchies entre eux, et deux ou trois jours à peine après leur première rencontre, qui fut pour Bonaparte la première, la plus soudaine de ses victoires, il se plait à lui donner le divertissant spectacle d'un combat, comme jadis les rois conviaient leur belle à des joûtes et à des tournois; comme Louis XIV dansait la pavane ou le menuet pour la douce La Vallière, perdue dans la foule fastueuse des grands seigneurs, ou pour l'altière Montespan.

L'armée cependant, mise en marche le 19 septembre, avance sous l'impulsion de Dumerbion, sous celle de Bonaparte, qui ne s'endort point dans les délices de la possession. Par de simples démonstrations et l'occupation du col de San-Giacomo, elle débusque Argenteau et les Autrichiens de Coni et de Mondovi, de ce Coni où Turreau, deux ans et demi plus tard, reviendra pour y mourir. Elle force Colloredo à évacuer Carcare et le rejette sur Wallis en réserve à Dego. Enfin, couronnement de cette courte campagne, le 22 septembre (1er vendémiaire an III), les troupes françaises occupent le col de Cadibona et chassent l'ennemi de Cairo, le rejetant sur Acqui. Il y avait juste quinze jours qu'elles avaient quitté Nice, cinq qu'elles avaient entamé les opérations. Dès le 24, Bonaparte part de Cairo pour retourner à Nice, puis à Toulon. Madame Turreau l'accompagna-t-elle dans ce voyage? C'est au moins probable, car le représentant est à

Toulon le 1er octobre, et il y fait un séjour de plusieurs semaines. La Parisienne blasée et vicieuse, la fille d'Eve qu'elle est, récompense son amant du spectacle pimenté qu'il a su lui offrir, des émotions qu'il s'est dégradé à lui procurer indûment, férocement; car les femmes n'apprécient réellement que les bassesses que l'on fait pour elles, ne se croient aimées qu'en raison des sacrifices à la dignité ou des fautes que l'on commet pour leur complaire.

Bonaparte ne se confine pas dans Toulon, malgré la chère présence de sa bien-aimée. Il a hâte de revoir sa mère, ses sœurs, son petit frère Jérôme, qui, à sa prière, ont quitté Marseille, et pour lesquels il a obtenu l'autorisation de résider au château Sallé, près d'Antibes (1). C'est une villa confortable, « le plus charmant des réduits », sur une petite éminence, à un kilomètre de la ville, entre les bois touffus et la plage irrisée, entre le ciel et la mer d'un bleu sombre (2).

Depuis Nice, où était le quartier-général, il est à une courte distance de sa mère, et il peut venir la voir plus souvent. Depuis Toulon, il est également tout à portée. Sa famille qui a connu la misère à Marseille, vit dans l'aisance, au Château-Sallé, sous le beau ciel du Midi. Là, Pauline, la belle, l'irrésistible Paulette, qui n'a pas encore rencontré Fréron, est demandée en mariage, mais elle préfère attendre. Madame Bonaparte mère ne reçoit que peu de monde; quelques personnes à son gré, une élite d'officiers surtout, présentés par son fils qui préside de temps à autre, à côté d'elle, ces joyeuses réunions (3).

(1) Et non pas à la Maison-Carrée, comme l'écrit le général Jung (tome II, page 477) qui confond le nom de la résidence de Madame Bonaparte à Antibes, avec celui de la prison, le Fort-Carré, où fut détenu et incarcéré son fils après Thermidor, du 12 au 23 août 1794.

(2) Général Jung, tome II, page 471.

(3) Docteur Larrey, *Madame Mère*, tome 1er, pages 233 et 234. Larrey ne cite aucune date, mais ce ne peut être qu'en 1794, puisqu'en 1795, Bonaparte était à Paris. Il se trompe donc lorsqu'il dit que Pauline venait de renoncer à Fréron. La liaison de Paulette et de Fréron n'eut lieu qu'à la fin de 1795, à Marseille, où Fréron était alors commissaire du Directoire.

La belle Mme Turreau est parfois de la partie, elle « fit aussi, nous dit-on, quelques apparitions à la Maison Carrée. C'était plus qu'il n'en fallait pour donner une animation extraordinaire à ce petit coin de la France » (1).

Les visites de la maîtresse de Bonaparte chez sa mère sont-elles bien établies ? Elles sont assurément vraisemblables et si choquantes qu'elles puissent paraître, elles s'expliquent par la nécessité de ménager, de conquérir même les bonnes grâces de l'omnipotente épouse de l'omnipotent conventionnel.

Les manières de Mme Turreau, très femme du monde, étaient au surplus de nature à la faire admettre partout, car, par la situation du mari, par sa grâce propre, elle n'était déplacée nulle part et les apparences étaient sauves.

Quoiqu'il en soit, l'intimité persista entre elle et le général quelque temps encore. La preuve en est que lorsque Turreau, resté d'abord à Toulon, tandis que son collègue Ritter expéditionnait vers la Corse, se transporta peu après à Nice, il y signa, le 25 octobre 1794 (4 brumaire an III), certainement à l'instigation de sa femme, l'arrêté qui nommait Louis Bonaparte, à peine âgé de seize ans, lieutenant au 4e régiment d'artillerie (2), arrêté signé de lui seul, bien que le libellé porte qu'il est rendu par « les représentants près les armées d'Italie et des Alpes. »

Bonaparte est également à Nice, et cela dès le commencement d'octobre 1794. Le couple Turreau l'y rejoignit donc peu après et les relations reprirent. Si toutefois elles furent alors interrompues, ce ne fut que passagèrement. Aussi l'influence, l'appui de Mme Turreau lui restent-ils acquis, on le voit, pour son frère, ainsi que pour lui-même.

Quand survint la brouille, – car il y eut brouille, — entre les deux amants ? Et à quel propos ? On ne saurait le dire. Il

(1) Général Jung, tome II, page 471. Lisez au Château-Sallé.
(2) Général Jung, tome II, page 472.

est probable que déjà à cette époque, la belle, mais volage, mais insatiable Mme Turreau se jette à la tête d'autres officiers de l'armée, et que « à défaut de généraux, elle prend ce qu'elle trouve » (1). Bonaparte s'en fâcha-t-il, ou feignit-il de s'en fâcher pour rompre une liaison qui lui pesait et dont il avait tiré tous les profits ? Ce qui paraît certain, c'est que le 4 janvier 1795, après une excursion au col de Tende, où il passa la nuit du 31 décembre au 1er janvier, et d'où il contempla au soleil levant, l'admirable panorama d'Italie, Bonaparte quitta Nice afin de passer quelques jours à Marseille où sa famille était retournée, inventant comme prétexte à son départ, l'inaction de l'armée d'abord, et surtout l'obligation de surveiller à Toulon les préparatifs de l'expédition maritime contre la Corse (2). Ce qui est certain d'autre part, c'est que dès lors la protection du représentant du peuple lui fit défaut, soit que l'amante délaissée se vengeât en le desservant après l'avoir tant servi, son ancien adorateur, soit qu'il y ait eu réellement différend au sujet des affaires millitaires entre Bonaparte et les représentants Ritter et Turreau.

Ce qui est certain encore, c'est que, le 21 avril 1795, après une tournée d'inspection le long des côtes, Bonaparte revint à Marseille, et que, le lendemain, soit réformé, soit en congé, il part en voiture pour Paris avec Junot et Louis ; pour Paris où il va trouver tour à tour sa destitution par Aubry, sa nomination au bureau militaire du Comité du Salut Public, puis coup sur coup, le poste de général en chef de l'armée de l'Intérieur ; une femme qui succédera à Mme Turreau, une épouse qui appartient à la haute noblesse — il le croit du moins ! — et sous les jupes de celle-ci, le commandement en chef de l'armée d'Italie.

FÉLIX BOUVIER.

(La fin prochainement)

(1) Frédéric Masson, page 11.
(2) de Coston, pages 351 et et 352.

MÉMOIRES D'UN ANCIEN OFFICIER

de l'armée de Condé

M. Camille Deleuze, officier à l'armée de Condé, et plus tard lieutenant de roi (1) à Lauterbourg, a laissé des mémoires qu'un de ses petits-neveux à bien voulu nous communiquer, nous autorisant à les publier, si nous estimions que leur intérêt fut assez grand pour cela.

En mettant à profit son autorisation (dont, comme nous, le lecteur, nous l'espérons, lui saura gré), nous le remercions publiquement de son obligeance.

— « Né à St-Laurent-des-Arbres (2) en 1771, écrit M. Deleuze, « j'émigrai en 1791. Je servis, d'abord, dans l'armée des Princes, « frères du Roi, puis sous les ordres de M. le prince de Condé. Le « corps de Condé ayant été licencié en 1801, je restai à Hambourg « jusqu'en 1814. Je rentrai alors en France et je revis ma fa- « mille.

« Lors des événements de 1815, me trouvant à Paris, je pris du « service dans la maison du Roi et je sortis de nouveau de France « pour aller à Gand. Je revins avec Sa Majesté dans la capitale. « J'étais déjà chef de bataillon et chevalier de St-Louis. On me « nomma, peu après ma rentrée, lieutenant de roi, commandant « de place à Lauterbourg, et en 1823 je fus fait chevalier de la « Légion d'honneur. Envoyé en réforme, après les journées de 1830, « j'étais admis à la retraite un peu plus tard. »

M. Deleuze a jeté cette courte biographie dans un manuscrit autre que celui de ses mémoires et qui contient des notes sur dif-

(1) Lieutenant de roi ou commandant d'armes, celui qui commandait en l'absence du Gouverneur, dans une place de guerre.

(2) Commune du département du Gard, à 38 kil. de Nîmes.

férents sujets, voire de petits poëmes de sa composition; car il s'est essayé à rimer durant ses heures perdues. Ses vers sont d'ailleurs assez mauvais, ainsi qu'il le déclare lui-même.

On doit lui tenir compte de cette appréciation, les gens, qui entreprennent de gravir les pentes du Parnasse, ne nous ayant pas accoutumé à tant de modestie. Il faut y voir le signe d'un jugement sain et d'une bonhomie dont les mémoires nous fournissent fréquemment la preuve.

∴

Faute, sans doute, d'un plan primitif, des choses déjà dites se trouvaient répétées, d'autres fois des faits accessoires complétant quelque fait principal s'en trouvaient très éloignés, et obligeaient à des renvois. Nous avons supprimé les répétitions et juxtaposé les parties qui demandaient à l'être. Des phrases, qui se comprenaient difficilement, étant demeurées à demi-construites et la pensée qui devait les habiter restée comme en suspens, ont été poussées à leur fin. Ces corrections sont sans grande importance, si bien que non-seulement le fond de l'œuvre est intact mais que, même l'originalité de la forme demeure inaltérée, comme on pourra s'en convaincre à la lecture ; car le style est fortement marqué à l'empreinte du temps, et la personnalité littéraire de l'auteur s'accuse dès les premières pages.

Ce style est loin de manquer de qualités. Il est clair et rapide, rapide même à l'excès : l'auteur court sur la cime des faits qui se pressent, à cette époque tourmentée, comme les épis dans un champ; il en rase la pointe sans s'arrêter jamais. On désirerait qu'il prit le temps de souffler un peu : il n'a garde et va toujours. Il aime à « couper au court », c'est son expression. Et, malgré tout, ce style n'est pas sec. L'accumulation des faits lui donne de la vie; bien que dépourvu de métaphores et d'épithètes colorées, il a sa couleur : c'est une sorte de naïveté savoureuse dont le charme insinuant vous tient attentif et intéressé. « Où l'on s'attendait de voir un auteur, on trouve un homme, » dit Pascal. Voilà bien le secret du plaisir ressenti. Il s'échappe de ces pages rapides un parfum de sincérité

et de bonne foi qu'on aime à respirer, comme l'air pur et rafraîchissant de la bonne nature.

La plupart des « mémoires » sont moins intéressants par les faits qu'ils contiennent, et qui sont, en partie, déjà connus, que par la manière dont ces faits sont rapportés. D'une forme littéraire parfois médiocre, ces écrits ont la couleur des temps qu'ils retracent — et cela leur donne un grand charme. Ils font mieux que nous rapporter les choses d'autrefois ; ils sont eux-mêmes une de ces choses, et la plus précieuse ; car dans ces pages jaunies sommeille une âme. A mesure qu'on lit on la sent s'éveiller. L'homme de jadis se reprend à s'agiter, à vivre, à projeter, à craindre, à penser devant nous : il est là avec ses préjugés, avec ses faiblesses, ses petitesses, son courage et ses grandeurs, ses défaillances, tout à fait un homme, notre frère.

On reproche à ces sortes d'écrits leur partialité. Mais cette partialité, fille d'un cœur ému de passion, est précisément l'étincelle de vie qui les anime. On peut bien s'aider des mémoires pour faire l'histoire ; ils ne sont pas l'histoire, la sévère, l'équitable histoire; ils ne peuvent pas, nous oserions presque dire qu'ils ne doivent pas l'être.

∴

M. Deleuze appartenait à une famille noble — ou qui, du moins, faisait état de noblesse, était de celles dont l'on disait avant la Révolution qu'elles vivaient « noblement ». Elle habitait le petit castel de Beaupré dans la campagne de Saint-Laurent, en tirant vers le Rhône. Le Nisou, petit ruisseau d'eau courante, apportait la fertilité dans les champs environnants, car le sol aride et calcaire demeure stérile partout où il n'est point arrosé. Mais ici, sont des prés verts, des allées de grands arbres, un bosquet ombreux, une petite île embroussaillée, un jardin frais et bien abrité défendu contre les galopades furieuses du mistral par des rangées de cyprés et par des haies de cognassiers aux rameaux flexibles. Si vert, si frais, si doux à l'œil paraissait ce coin de terre, au milieu des horizons blanchâtres et brûlés de soleil qui l'entouraient, qu'un

naturaliste, ami du frère de l'auteur, et qui venait parfois le visiter, avait surnommé cette campagne « l'oasis ».

Dès 1656, un Benoit Deleuze, trisaïeul de l'auteur, ayant épousé une fille de Me Thomas Giber, notaire à Saint-Laurent-des-Arbres, était venu se fixer à Beaupré dans la maison de ce dernier abandonnant l'ancienne demeure paternelle des Palus près Saint-Victor (1) —ancienne, disons-nous, car cette famille suit ses origines jusqu'en 1551. Combien d'autres, et des plus titrées, n'en pourraient pas faire autant. Le père de ce Benoit était lieutenant de viguier (2) à Saint-Victor; lui-même obtint une pareille charge à Saint-Laurent, dans laquelle son fils Joseph lui succéda.

Michel-Benoit Deleuze, père de l'auteur, était mort à Beaupré, le 2 janvier 1781, laissant 7 enfants, dont le plus jeune n'avait que dix ans. Son fils aîné, Joseph-Louis, le remplaça dans ses fonctions de chef de famille, et il les remplit bien. Nature douce et pacifique, leur mère, Marguerite Ysanova, fille d'un notaire de Roquemaure, aimait particulièrement notre auteur, son dernier né, s'effrayant beaucoup de ses goûts précoces pour le métier militaire duquel elle s'efforça vainement de le détourner.

C'était une famille très unie. On y gardait les traditions, et il y régnait une certaine discipline intérieure comme dans la plupart des familles d'autrefois, où les rapports entre les divers membres étaient soumis à des formes convenues, à une véritable étiquette, où l'on ne connaissait point cet abandon, ce sans-façon, qui existent dans celles d'aujourd'hui. Les épanchements étaient plus rares qu'ils ne le sont dans le milieu familial, plus rares et plus contenus; mais il y avait en retour moins de gâterie, partant, moins d'égoïsme; il s'y trouvait un grand esprit de dévouement mutuel qui naissait d'un sentiment de solidarité très fort. Telle

(1) Saint-Victor de Lacoste, commune voisine de Saint-Laurent-des-Arbres.

(2) Juge, lieutenant de juge. Le régime féodal avait disparu ; mais on en avait conservé des droits et des coutumes... Les seigneurs avaient gardé le droit d'avoir dans leurs fiefs des justices particulières et d'instituer dans le ressort de leurs seigneuries, des juges, des lieutenants de juges, des procureurs fiscaux, des greffiers et des sergents. Les justices particulières étaient subordonnées aux agents du pouvoir royal. (Vte de Broc, *La France sous l'ancien régime*). Saint-Laurent était un fief appartenant aux archevêques d'Avignon.

quelle, avec ses qualités et ses défauts, la famille ainsi constituée était une parfaite école du devoir et du respect, respect des autres et de soi-même.

On avait, dans la famille Deleuze, des principes religieux très affirmés. Les garçons firent leurs premières études dans un petit séminaire, ainsi que cela se pratiquait assez communément alors. Un d'eux devint prêtre, un autre quittant la carrière commerciale dans laquelle on l'avait fait entrer, se fit trappiste; trois oncles, frères de leur père défunt, étaient prêtres et une tante religieuse.

M. Camille Deleuze, l'auteur des mémoires, est mort à Roquemaure, le 2 mars 1856, à l'âge de 85 ans. Les souvenirs de son petit-neveu, qui ne l'a vu qu'à la fin de sa vie, le représentent sous les traits d'un vieillard assez grand et très sec: il avait le teint rosé, les yeux gris bleu, quelques poils d'un blond ardent restés dans sa barbe blanche. D'allure vive encore, et de geste prompt, il se montrait très accueillant bien qu'un peu cérémonieux; grand causeur, il avait plaisir à manier en parlant une tabatière d'or, qu'il ouvrait et fermait à tout propos; on le voyait presque toujours souriant et gai, encore qu'il souffrit souvent d'une vieille blessure.

De ce portrait trop court nous ne retiendrons que ce qu'on dit sur la belle humeur persistante de l'ancien émigré. N'est-il pas surprenant de voir comment des hommes, qui, durant de longues années, ont souffert dans leurs corps recrus de fatigue et de misère, souffert dans toutes leurs espérances trompées, privés d'un foyer, et loin de leur patrie, ont su, pour la plupart, supporter tous ces maux avec une sérénité d'esprit inaltérable et, entre deux malheurs, trouver encore du temps pour la gaité? Certes, notre auteur a ses moments de tristesse, ayant vu beaucoup de souffrances : autrement il manquerait d'âme; mais s'il a quelquefois des phrases mouillées de douleur, il ne lui échappe point de ces paroles amères qui disent la vanité de tout et l'inutilité d'espérer. C'est là un mal de nos jours; et il n'est point naturel au génie de la France, ou notre pays a bien changé. Dans les matins limpides, la joyeuse alouette Gauloise ne se darde plus au ciel pour y boire la lumière, l'œil fixé sur l'astre radieux; au ras de la terre, les ailes serrées au corps et ne songeant plus que grains et vermisseaux, elle va où le sillon la mène. Où donc? Elle ne sait. Cependant, l'universelle

inquiétude tombe à flots des cieux assombris, triste comme une pluie d'hiver.

∴

Il va sans dire, que nous ne nous faisons, en aucune manière, l'éditeur responsable des opinions de l'auteur quelles qu'elles soient. — Particulièrement pour ce qui touche au fait même de l'émigration, nous formulons nos réserves. Notre jugement n'est pas suspect ; car nous-mêmes avons eu de notre famille à l'armée des Princes, à l'armée de Condé et à Quiberon. Mais pour désavouer pour si peu que ce soit, de nobles cœurs qui ont fait, à leur heure, ce qu'ils estimaient leur devoir — et qui l'ont fait tout entier comme ils savaient le faire — il est permis maintenant que l'histoire nous a instruits, et que ces événements cruels dorment, ensevelis sous tant d'années, il est permis d'avoir sur ce sujet, la même opinion qu'un ancien officier au corps de Condé, le comte de Puymaigre : « Il faut le dire franchement, en plaçant notre drapeau sous l'impulsion de l'étranger, notre cause ne paraissait plus nationale. Je pourrais défendre l'émigration, lorsqu'elle fut l'unique moyen de se soustraire à la mort, qu'elle devint alors une nécessité ; mais nul doute que l'émigration spontanée, comme système politique ne fut une très grande faute, qu'elle ne dépopularisât une belle cause, en semblant l'associer aux prétentions cupides et malveillantes de nos vieux ennemis » (1).

F. DE CASTEGENT.

(1) *Souvenirs sur l'émigration, l'empire et la restauration*, par le comte Alexandre de Puymaigre.

I

La Révolution éclate. — La Révolution en terre papale. — Catholiques et protestants. — Je suis nommé commandant d'un groupe de garde nationale. — Marche sur Nîmes. — Comment finit l'expédition. — La contre-Révolution. — L'Emigration et l'*Ami du Roi*. — Je demande à émigrer. — Douleur de ma mère. — Je pars pour Coblentz.

Né en 1771, je faisais mes études au séminaire de St-Charles à Avignon, quand la Révolution vint m'y surprendre. Ce grand événement, qui devait bientôt abattre tant d'institutions séculaires, commença par bouleverser toutes les têtes. On ne jurait plus que par ces mots : liberté, égalité. Ils coururent d'un bout de la France à l'autre avec la rapidité de l'éclair. Jusque dans les plus petits hameaux les esprits s'exaltèrent au plus haut degré et l'on s'y enivrait de l'espoir d'un avenir qui ne laisserait bientôt plus rien à désirer pour le bonheur de tous..... Erreur funeste ! Le meurtre, l'incendie et toutes sortes d'horreurs se répandirent sur la France : non moins que la noblesse et le clergé, le Tiers-Etat, qui le premier avait désiré et provoqué la Révolution, fut foulé aux pieds et ruiné de fond en comble.

Avignon, appartenant au Pape, était exempt d'impôts et traité de la manière la plus paternelle. Malgré tant de motifs de rester attachés à leur souverain, ses habitants embrassèrent avec fureur les principes qui commençaient de bouleverser le reste de la France. Les classes élevées cherchèrent vainement à maîtriser le parti populaire. Au mois de juin 1790 il secoua violemment l'autorité et s'empara du pouvoir. La consternation fut générale et le désordre à son comble. On ferma de suite les établissements publics et les maisons

d'éducation se virent dans la nécessité de renvoyer leurs élèves. Je faisais en ce moment ma seconde année de philosophie. Je partis dès le lendemain pour rentrer dans ma famille et mes études furent ainsi brusquement terminées.

Nîmes, devint cette même année, le théâtre de soulèvements encore plus violents. La Révolution, qui faisait partout des progrès, sévissait en Languedoc plus fort qu'ailleurs; car les Protestants, nombreux chez nous, adoptaient de grand cœur les nouvelles doctrines, qui les réhabilitaient dans l'opinion publique. Les nouvelles lois leur accordaient le libre exercice de leur religion et tous les droits civils, dont ils étaient privés, depuis 1685, par la révocation de l'Edit de Nantes.

On est extrême en tout dans le Midi et le fanatisme n'y connaît point de bornes. Dès le principe, les adeptes des deux religions, catholique et protestante, prirent parti en des sens opposés. Des menaces, des provocations et des querelles avaient lieu journellement. Les deux partis s'essayaient. Ils s'attaquèrent enfin. Les Protestants assaillent les Catholiques.

Les habitants de la Vannage et de la Gardonenque, tous calvinistes, prévenus par des signaux de leurs coréligionnaires, arrivent de toutes parts, inondent la ville, et le massacre commence. La nouvelle s'en répand bientôt sur la la côte du Rhône, dont tous les habitants sont catholiques. « Allons les venger ! » criait-on dans tous les villages. On s'arme partout d'un mouvement spontané, et, sans ordres supérieurs, chaque garde nationale se dirige de son côté sur la route de Nîmes.

C'est dans cette circonstance que, plein d'une ardeur belliqueuse, je jouai mon premier rôle. Nommé major de la garde de notre village, je me mis à sa tête vers le soir, et nous marchâmes toute la nuit. Mon frère Benoit était porte-drapeau. Le lendemain nous nous trouvâmes réunis à Remoulins avec beaucoup d'autres gardes nationales. Nous étions plus de 4,000 hommes. Un officier supérieur de la ligne prit le

commandement général et, dès le second jour, on se mit en route.

Les Nîmois, à la nouvelle de l'approche de la croisade catholique dont ils redoutaient les intentions, usèrent d'un stratagême qui leur réussit pleinement. Ils nous députent un parlementaire; celui-ci aborde notre chef. « Tout est rentré dans l'ordre, lui dit-il; la tranquillité est rétablie, la paix est faite entre les deux partis! » Ce bruit se répand aussitôt dans la colonne, et, sans plus attendre, nos paysans, qui, un peu auparavant, juraient comme des énergumènes qu'ils allaient égorger les Huguenots, laissent là leur colère et crient tous à la fois: « La paix est faite! La paix est faite! »

En même temps, ils enjambent les fossés de la route, courent dans les champs voisins, cassant des branches d'olivier, en parent leurs chapeaux et reprennent le chemin de leurs villages. Il n'y eut pas moyen de les arrêter. Telle fut toujours la mobilité d'esprit des masses populaires.

Cette retraite fut d'autant plus fâcheuse que les chefs du parti protestant, revenus de la terreur que leur avait inspirée la seule idée de nos gardes nationales, purent dès lors, et sans obstacles, s'abandonner à mille excès contre les malheureux Catholiques.

Les gens honnêtes et de bon sens s'indignaient des violences de toute espèce qui se commettaient dans toute la France, aussi beaucoup se prononcèrent-ils fortement contre la Révolution. Quoique bien jeune encore, je partageai l'indignation générale et les sentiments de ma famille. Que de Français de toutes classes se voyaient forcés de se cacher, et même de fuir, pour ne pas devenir la victime de leurs opinions!

Le régiment des gardes du corps qui avait protégé le roi et la reine en octobre 1790, lors de l'invasion de Versailles et du palais par une foule immense venue de Paris, fut supprimé bientôt après. Dès lors, les gardes prirent isolément la route de Coblentz où Monsieur et le comte d'Artois avaient établi leur résidence, et cette ville devint le point central de l'émi-

gration. En 1791, beaucoup d'officiers refusant de se soumettre au nouveau serment, quittèrent leurs régiments et vinrent se joindre aux gardes du corps.

L'émigration était, en outre, provoquée par quantité de journaux et surtout par l'*Ami du Roi*. Mon frère recevait cette feuille ; il la lisait tout haut à la famille assemblée ; elle flattait ses goûts et ses opinions. Je la lisais moi-même avec la plus grande avidité. Elle exaltait ma jeune imagination. Oh ! que j'ambitionnais l'honneur d'émigrer et de me réunir à la haute classe ! Je regardais comme le plus beau titre à la gloire de contribuer à la défense du trône et de l'autel ; je pensais que c'était à Coblentz seulement que je pourrais mériter mes éperons de chevalier, je brûlais nuit et jour d'y voler, mais je n'osais en rien dire à personne.

Cette idée d'émigration était tellement fixe dans mon esprit qu'elle m'avait altéré le moral à un degré étonnant. J'étais d'un caractère vif et enjoué, j'étais aussi très bavard et doué d'un excellent appétit. Tout à coup je devins grave, silencieux et je ne mangeais presque plus ; je puis dire avec vérité que je séchais sur pied.

Ma mère, qui m'observait, remarquait avec peine un changement si étrange. Enfin elle n'y tint plus. Nous étions à table et je ne touchais à rien. « Qu'avez-vous, Monsieur Camille, me dit cette excellente mère, avec impatience ? » A ce mot de « Monsieur », qu'elle employait seulement dans les grandes occasions, je tressaillis. — « Je n'ai rien, maman, lui répondis-je tout tremblant. — Mais vous ne mangez pas ? — Je n'ai pas faim. — Seriez-vous malade ? — Non, maman. — Etes-vous mécontent ? — Non maman. — Que voulez-vous donc ? » — Mon bon frère aîné, qui, sans le dire, m'avait deviné depuis longtemps, vint à mon secours. — « Hé ! ne voyez-vous pas, dit-il, que Camille veut émigrer. Oui, je veux émigrer ! repris-je alors avec vivacité. — Eh bien, tu émigreras, mon ami, sois tranquille, me dit mon frère avec bonté. » A la réponse de cet excellent frère je sautai

de plaisir et je repris ma gaîté, ma pétulance, ma loquacité, sans oublier mon appétit enchanteur. Mais ma pauvre mère, loin de partager mes transports, ne cessait de soupirer.

Quelques jours après cette scène, M. Montreuil de Grey, garde du corps, un de nos parents de Roquemaure, vint nous voir. Il partait pour Coblentz, dans le dessein de se joindre à ses camarades : mon frère lui apprit mes intentions et M. de Grey lui promit, qu'aussitôt arrivé à Coblentz, il écrirait pour nous dire s'il y avait place pour moi à l'armée des princes.

Dès ce moment mon frère me donna un maître d'escrime. J'allais prendre mes leçons à Roquemaure ; chaque jour je devais m'y rendre à cheval : je ne manquai pas une fois de le faire. Trois semaines s'étaient écoulées quand on reçut une lettre de M. de Grey. Il me recommandait de partir immédiatement, m'avisant que j'étais déjà inscrit dans le corps de la gendarmerie commandé par le marquis d'Autichamp et qui faisait partie de la maison du Roi.

Je ne me tenais pas de bonheur, j'allais donc émigrer et devenir officier, ainsi que je l'avais toujours ambitionné depuis ma plus tendre enfance, quelle joie ! Je serais bientôt un des héros, un des défenseurs de l'autel et du trône. Ah ! que de gloire !... Je faisais éclater ma satisfaction de la manière la plus folle et la plus extravagante.

Mes équipages furent bientôt prêts : ils consistaient en un seul porte-manteau.

Le 30 novembre 1791, jour fixé pour le départ, arriva enfin. J'allai avec toute la famille assister à la messe à la chapelle de Thézan, ainsi qu'un bon chevalier. Je communiai de la main d'un de mes oncles, le curé de Javal. Il avait dû quitter sa paroisse, n'ayant point voulu se soumettre au serment qu'on exigeait du clergé, et il était venu depuis peu habiter la maison paternelle. Cette chapelle de Thézan, vendue bientôt après au profit de l'Etat, fut rachetée plus tard par mon frère.

Revenu de la messe, je pris congé de la famille et de mon

frère, qui me remit vingt-cinq louis pour mon pélerinage. Je n'en avais jamais tant vu et je me trouvais fort riche. J'allais embrasser ma pauvre mère, quand, les larmes aux yeux, elle détourna la tête, et d'un air bien triste, et me serrant la main, me dit pour adieu ces seules paroles : « Mon fils, sois heureux! — 'Maman ! lui dis-je, maman, dans six mois je serai de retour. » — Hélas ! je ne me doutais point que je ne la reverrais jamais plus.

Je montai à cheval ; Baptiste, domestique dans la maison depuis plus de dix ans, m'accompagna jusqu'à Orange. Le lendemain je pris la diligence qui faisait le service d'Avignon à Grenoble. Je n'arrivai dans cette dernière ville que le quatrième jour, tellement à cette époque les voitures publiques allaient lentement. Le 5 décembre je passai la frontière et je couchai à Chambéry. Je traversai la Savoie, qui me parut bien pauvre, la Suisse, le Brisgau et le Palatinat. Le 25 je m'embarquai sur le Rhin à Mayence.

Il m'arriva, durant la traversée, ma première mésaventure. D'autres émigrés, au nombre d'une trentaine, étaient dans le bateau ; ne sachant à quoi employer le temps, il se mirent à jouer. Je voulus faire comme les autres ; je jouai aussi et je perdis tout mon argent. Le lendemain, nous étions à Coblentz. Comment aborder M. de Grey ! Il fallait bien pourtant me présenter à lui, puisqu'il était ma seule ressource. Tout confus, je lui contai ma mésaventure. Il me gronda d'abord, puis me consola et me remit de l'argent que mon frère lui remboursa un peu plus tard, aussitôt que je l'eus avisé de mon arrivée et de ma détresse.

M. d'Autichamp, commandant de la gendarmerie, à qui je fus présenté sans retard, m'accueillit avec bonté. Il m'est impossible d'exprimer par des paroles l'étonnement et l'admiration que j'éprouvai en parcourant la ville à la vue des officiers de tous grades qui la remplissaient. Jeune villageois, j'étais tout ébahi. C'étaient des uniformes aux couleurs les plus variées et de la plus grande fraîcheur, tout brillants d'or

et d'argent: partout des croix, des rubans, des épaulettes, des crachats, des sabres, des épées richement ornées; il y avait là des gentilshommes de toutes les provinces, les représentants des plus grandes familles et les Princes frères du Roi, entourés des personnages les plus distingués de sa cour. Mes yeux éblouis de tant d'éclat et de magnificence erraient continuellement sans pouvoir se fixer. Ce rassemblement si noble et si imposant parlait fortement à mon imagination, et excitait en moi un enthousiasme violent.

II

Les gendarmes de la Maison du Roi sont cantonnés à Adhamar. — François Ier succède à Léopold, empereur d'Allemagne. — Préparatifs de guerre. — Fêtes de Mayence. — On passe le Rhin. — Prise de Longwy. — Résistance de Thionville. — Les Prussiens sont battus à Valmy. — Notre licenciement. — Douleur des émigrés, quelques-uns se tuent.

Je pensais, dans mon impatience chevaleresque, que l'on n'attendait plus que moi pour entrer en campagne et voler à Paris, pour venger Louis XVI des attentats que l'on commettait chaque jour contre sa personne auguste. Il n'était pas un émigré qui ne crût que l'heure était venue de mettre un terme à tous les excès dont la France était le théâtre. Quel fut donc mon étonnement quand on me relégua à Adhamar, petite ville qui servait de cantonnement à la gendarmerie. Il fallut y passer tout l'hiver dans l'inaction la plus absolue. Bientôt je fus tourmenté par les idées les plus tristes ; ma pensée se reportait nuit et jour vers ma famille et surtout vers ma pauvre mère, dont je me répétais les adieux si peu consolants.

Le printemps vint enfin : on nous équipa, on nous donna des chevaux, on nous conduisit à la manœuvre chaque jour, tantôt à pied et tantôt à cheval. Alors, seulement, je compris qu'avant de faire la guerre il faut, d'abord, apprendre le métier de soldat, savoir manier son arme et son cheval. Ces exercices répétés, dissipant nos ennuis, faisaient renaître nos espérances.

Léopold, empereur d'Allemagne, était mort au mois de février 1792 ; François Ier lui avait succédé, et dès le mois de mai la Convention lui avait déclaré la guerre. Dès ce moment

il fit des préparatifs immenses, et rechercha, en outre, l'alliance du Roi de Prusse.

Avant de commencer la guerre, François voulut se faire couronner empereur. La cérémonie eut lieu le 14 juillet, à Francfort, suivant l'antique usage. Elle fut célébrée avec un grand éclat, la plupart des princes d'Allemagne s'étant fait un devoir d'y assister. Le nouvel Empereur se transporta ensuite à Mayence, pour y concerter les derniers plans de la campagne. L'Electeur, qui venait de le sacrer, s'empressa de donner des fêtes superbes auxquelles nos Princes assistèrent. Notre armée étant groupée autour de la ville, chaque corps envoya une députation pour saluer les deux souverains. Je faisais partie de celle de la gendarmerie et j'ai gardé le souvenir de leur accueil : ils nous dirent les choses les plus flatteuses sur notre fidélité et notre dévouement à la cause royale, et ils nous promirent de nous rendre bientôt notre patrie et notre Roi. Catherine, impératrice de Russie, promettait de joindre ses efforts à ceux de l'Empereur et du Roi de Prusse ; mais, toujours astucieuse, elle s'en tint à de simples semblants.

Les troupes coalisées passèrent le Rhin, le 31 juillet, et s'avancèrent par divers côtés vers les frontières de France (1). Elles pénétrèrent sans peine dans la Lorraine. La place de Longwy ouvrit ses portes et Monsieur en prit possession au nom de son frère Louis XVI. Verdun avait accueilli le roi de Prusse avec enthousiasme. La conquête si aisée de ces deux villes lui faisait espérer que tout céderait devant lui avec la même facilité. Il se présenta devant Thionville, mais cette place fit bonne contenance.

(1) Les corps émigrés combattant sous les ordres des Princes comprenaient, avec le corps de Condé, 20 à 22,000 hommes. On eut soin de les répartir entre les trois armées assaillantes. L'Autriche ne voulut point qu'ils fussent réunis de peur qu'ils ne constituassent une force trop redoutable, qui l'aurait gênée dans l'accomplissement des projets de conquête qu'elle nourrissait en secret.

Une attaque de nuit eut lieu sans aucun résultat : c'est là que le prince Waldeck, général prussien, eut le bras emporté d'un coup de canon. On avait distribué quelques corps d'émigrés autour de la ville afin qu'ils servissent de point de ralliement à ceux de la garnison qui voudraient passer de notre côté, car on s'était flatté qu'elle était dans nos intérêts ; mais il ne se présenta personne. M. de Wimpfen qui commandait la place la défendit avec courage et fidélité. Ne pouvant en faire le siège, faute de grosse artillerie, on se contenta de l'investir et les Prussiens s'avancèrent dans la Champagne dite pouilleuse. Leur armée, qui n'avait pris aucune précaution pour s'assurer des vivres, fut bientôt réduite aux abois ; car le pays, qui est très pauvre, fut vite épuisé. Des pluies qui tombaient par torrents depuis notre entrée en campagne, dégradaient tellement les chemins que l'infanterie même éprouvait de grandes difficultés dans sa marche. Les canons, les équipages restaient pris dans la boue ; la cavalerie, enfin, qui n'avançait que très péniblement, manquait, en outre, de fourrages. Le pain fit défaut dans toute l'armée et la disette sévit de la manière la plus cruelle.

La gendarmerie cantonnée à Auve, non loin de Châlons, formait l'avant-garde de toute l'armée. Nous n'avions ni vivres pour nous, ni fourrages pour nos chevaux. Tout le pays était désert : les habitants avaient abandonné leurs maisons chassant devant eux leurs bestiaux et emportant leurs provisions ; il en était de même dans tous les autres villages aux alentours. Comment donc aurions-nous pu subsister ? J'ai encore sur le cœur ce triste souvenir : en quinze jours notre corps ne reçut que deux distributions de pain..... et quel pain !... Il était fait avec de l'avoine à moitié moulue, et très mal cuit : tourmentés par la faim nous ne pouvions l'avaler. On ne doit point s'étonner qu'en raison d'une telle misère il se soit répandu dans l'armée prussienne les maladies les plus graves. Elle se trouva réduite en peu de jours de plus de moitié.

L'armée de nos Princes ne souffrit pas moins que celle des Prussiens. Nos ambulances et nos hôpitaux ne tardèrent pas à être encombrés de jeunes gens forts et robustes, qui, faute de nourriture, devenaient en peu de temps de véritables squelettes. Nos chevaux crevaient en masse, leurs cadavres jonchaient les chemins. L'abattement était général.

Le duc de Brunswick, qui commandait les Prussiens, avait résolu de faire une attaque vigoureuse pour s'arracher à une situation si critique et qui empirait tous les jours. Il avait réuni, à cet effet, toute la cavalerie émigrée dans les vastes plaines de Sainte-Marie.

Quel coup d'œil imposant présentait la maison du Roi ! Elle était rangée par escadrons sur deux colonnes. Les gardes du corps, ceux de Monsieur et du comte d'Artois formaient la colonne de droite. Celle de gauche était composée de mousquetaires gris et noirs, des gendarmes de la garde, des chevau-légers et de la gendarmerie. La coalition des gentilshommes d'Auvergne, les coalitions de plusieurs autres provinces et les officiers de divers autres régiments de cavalerie, organisés en compagnies, suivaient aussi les troupes de la maison du Roi. Nous étions à peu près 10,000 hommes.

Nos princes étaient au milieu de nous ; ils passaient dans tous les rangs. Et nous félicitaient sur l'issue prochaine et non douteuse de la lutte.

La gaieté belliqueuse qui rayonnait sur nos fronts leur répondait de la victoire. Le temps était ce jour-là calme et serein. On attendait à chaque instant le signal de l'attaque et l'on brûlait de voir l'ennemi. C'était le 20 septembre. Toute la journée s'écoula ainsi dans une attente vaine jusqu'à la nuit ; mais l'on nous promit que le lendemain se livrerait sûrement la bataille que nous appelions à grands cris. Enfin le jour paraît. Quelle n'est pas notre stupeur lorsqu'au lieu de nous faire avancer nous voyons qu'on nous ramène sur nos pas ! La bataille de Valmy s'était donnée la veille. C'est là que les

Prussiens, encore tout bouffis de la haute réputation du grand Frédéric et n'ayant à combattre que des troupes en partie sans expérience, répondirent si mal à l'attente générale et dûrent se retirer lâchement.

Dès ce jour le Roi de Prusse et son général ne songèrent plus qu'à sauver les débris de leur armée, qui courait risque de périr en entier ou d'être faite prisonnière de guerre (1).

Cette malheureuse issue de la campagne accabla de douleur nos Princes, et nous tous, qui venions de voir s'évanouir, en un instant, l'espoir de rentrer triomphants dans notre patrie et de mettre un terme aux infortunes du meilleur des Rois. Nous voilà donc forcés de quitter le sol de cette France objet de tous nos vœux et sans avoir eu un seul engagement sérieux où nous eussions pu manifester le courage dont nous étions tous enflammés. Nous suivîmes tristement le mouvement rétrograde des Prussiens. Ce ne fut qu'après des marches pénibles et de cruelles privations que nous atteignîmes le pays de Liège. Nous y arrivâmes au commencement de novembre. On donna, à la gendarmerie, la ville de Tongres pour son cantonnement. Je logeai chez une bouchère fort à l'aise et qui m'accueillit avec bonté. J'étais sans argent; néanmoins elle me donnait à manger avec profusion. Je restai près d'un mois chez cette brave et honnête femme toujours nourri à bouche que veux-tu. Je l'avouerai franchement: j'avais tellement souffert de la faim, durant cette désastreuse campagne, que je ne pouvais jamais me rassasier, et cependant je mangeais dix fois par jour.

Le repos dont nous jouissions, depuis notre sortie de France, fut interrompu par la nouvelle de l'irruption subite

(1) Le journal du comte Dorlau de Polignac renferme ce détail curieux sur la manière dont s'opéra la retraite ou la déroute :

... « Les chemins étaient couverts de soldats qui ne cherchaient qu'à piller partout où ils croyaient pouvoir prendre quelque chose. Mais je dois dire qu'il ne faut mettre dans cette classe que les soldats prussiens, *qui sont voleurs au-delà de tout ce qu'on pourrait imaginer.* »

de Dumouriez dans le Brabant, et de la bataille de Jemmapes qu'il venait de gagner sur les Autrichiens. Vainement nos Princes offrirent de porter en avant leur armée. Le parti des alliés était pris et notre mise à la retraite décidée. La noblesse française les gênait; ils nous en avaient donné des preuves multipliées durant la campagne précédente; ils avaient donc résolu de la disperser.

Le 24 novembre, M. le marquis d'Autichamp nous fit monter à cheval et nous donna lecture de l'ordre de l'armée. Nos Princes nous annonçaient que, les puissances alliées venant de décider notre licenciement, ils nous remerciaient de notre zèle à leur service et de notre dévouement à la cause royale; que ne pouvant plus nous conserver réunis autour d'eux ils partageaient d'avance, et bien sincèrement, les souffrances auxquelles nous serions soumis par suite de cette dissolution générale et si funeste...

Ces derniers adieux de nos Princes n'étaient point très consolants. Peut-on imaginer une situation plus triste que la nôtre ? Nous voilà tout à coup au cœur de l'hiver errants et fugitifs sur le sol étranger, sans ressources, ayant tout dépensé pour ceux qui nous abandonnaient, sans appui, et n'ayant que le désespoir en partage. Plusieurs n'eurent point assez de fermeté d'âme pour envisager froidement l'avenir affreux qui s'ouvrait devant eux : ils se tuèrent.

Que j'étais malheureux pour mon compte ! A peine âgé de 21 ans, sans expérience, sans moyens pécuniaires, forcé de m'éloigner, comme tous les émigrés, pour ne pas tomber aux mains d'ennemis dont nous n'avions aucun quartier à espérer, condamné, peut-être, à périr, sans pouvoir même vendre chèrement ma vie, je pleurais de rage. Bientôt je me reportai, en pensée, aux côtés de ma pauvre mère ; je la voyais, elle me répétait son triste adieu, et j'y découvrais, maintenant seulement, le sinistre présage de mes malheurs.

... S'il est vrai, comme on l'a avancé, que la Convention, qui gouvernait alors la France, ait acheté la sortie des

Prussiens, hors du territoire national, au prix de 40 millions et d'une partie des diamants de la couronne, il faut avouer que cette assemblée a manqué de perspicacité, ou qu'elle seule a éprouvé la terreur que le roi de Prusse et le duc de Brunswick avaient voulu répandre en France.

Mais le motif le plus puissant, qui détermina la Convention à faire des conditions si avantageuses à l'avare monarque, fut à mon avis le désir d'obtenir la dissolution des trois rassemblements qui s'étaient formés autour des Princes français. En effet, elle devait considérer comme une très grande victoire la destruction de corps composés de gens à qui elle avait tant fait de mal, de qui, dès lors, elle avait tout à craindre. De plus, dans ces rassemblements, se voyaient nombre de maréchaux de France, d'officiers généraux, de colonels et d'officiers des grades inférieurs; la Convention ne devait-elle pas redouter, qu'au jour du combat, une partie de ses soldats ne vint se ranger sous ses anciens chefs, ce qui eut entraîné inévitablement sa défaite ? Il fallait donc à tout prix se débarrasser de nous. Ainsi, à peine rentré sur le sol de l'Allemagne, le roi de Prusse, payé pour cela, s'empressa de dissoudre les armées royales, conformément sans doute à ses engagements avec la Convention.

Mais pourquoi, au lieu de se retirer après le combat de Valmy, pourquoi même, lors du licenciement, nos princes ne tentèrent-ils pas une de ces actions vigoureuses, qui conviennent si fort au caractère de notre nation? Vaincre ou mourir! Telle devait être leur devise. Si dans une attaque brusque et faite avec ensemble, nous n'obtenions pas le résultat que chacun de nous ambitionnait, du moins nous périssions les armes à la main. De quoi n'étaient pas capables 20.000 gentilshommmes bien armés et guidés par cinq fils de France ? Oui, je le répète encore, il fallait savoir vaincre ou mourir!...

III

Je trouve un ami, Dupérier-Domergue. — Nous partons pour la Suisse. — La grande jument. — Rencontre de la légion de Mirabeau et de l'armée de Condé. — Le Prince de Salm veut nous prendre à son service. Nous refusons. — Arrivée à Schaffouse. — Le charpentier Grubenmann. — Je vais à Morat. — L'hospitalité allemande et l'hospitalité suisse. — L'auberge de la Couronne. — Une lettre de mon frère. — Musique et bastonnade. — Nous rejoignons à Spire le corps de Condé.

Je marchais au hasard dans la ville de Liège, rêveur et tout préoccupé du sombre avenir dont j'étais menacé, quand brusquement je m'entendis interpeller par un de mes camarades. « Eh bien ! que devenez-vous, mon cher Deleuze ? » — Celui qui m'abordait ainsi était un ami de la famille, M. Dupérier-Domergue de Valiguière. Ancien gendarme réformé en 1788, il avait émigré avant moi et je l'avais retrouvé à Coblentz. — « Venez avec moi, me dit-il, nous allons gagner la Suisse pour nous rapprocher de nos familles. — Non, non, lui répondis-je, je suis décidé à prendre du service n'importe où et à me faire tuer. — Parbleu ! reprit-il, je vois bien ce qui vous fait parler ainsi... C'est que vous n'avez point d'argent, mais j'en ai pour nous deux et vous allez me suivre. »

Je me hâtai de vendre mon cheval, mon unique et dernière ressource. Bien qu'il fut sellé, bridé, harnaché, qu'il y eût une paire de pistolets dans les fontes et un mousqueton sur la selle, je ne pus retirer du tout que soixante francs. C'était un samedi soir. Je commandai vite une paire de souliers, chez un cordonnier de la ville. Ce brave homme, voyant ma hâte, eut l'obligeance de passer la nuit à l'ouvrage. Le lendemain matin à 6 heures, il me remit les chaussures et je lui donnai trois francs, prix convenu. Je m'empressai de me mettre sur les

traces de M. Dupérier et de huit autres compagnons de voyage avec lesquels il était parti en avant, la veille au soir, se dirigeant sur Aix-la-Chapelle.

Je n'avais pas encore quitté le faubourg de Liège, quand un gendarme de ma compagnie, chargé des chevaux du dépôt, me voyant trotter à pied, sac au dos et mon grand sabre à la main, m'appela pour me demander si je voulais la grande jument. C'était une bête de si haute taille qu'elle n'avait jamais pu figurer à l'escadron.

Enchanté de ma bonne fortune, j'enfourchai aussitôt le gigantesque animal, me promettant qu'à l'aide de ses grandes jambes, de rattraper bien vite la caravane. Mais à peine fus-je hors de la ville, que ma bête, qui jeûnait depuis trois jours, tournant droit au fossé, se mit à brouter le gazon qui bordait la route. Je multipliais les coups de talons et les saccades. Peine perdue, elle broutait toujours, refusant d'avancer. J'enrageais. Une bande de petits polissons s'était attroupée regardant ce débat, non sans plaisir. Je descendis et leur demandai à mon tour s'ils voulaient un cheval. Leur réponse fut prompte et claire. En conséquence je leur abandonnai la grande jument et me mis à courir pour rattraper les quelques minutes que j'avais perdues. Au bout de six lieues, je rejoignis mes camarades et nous arrivâmes tous ensemble à Aix-la-Chapelle.

Après 37 jours de marche, à travers la Westphalie, la Franconie et la Souabe, durant lesquels nous franchîmes plus de 200 lieues, notre caravane parvint le 31 décembre 1793 à Schaffouse.

Les mauvais chemins, la neige, les glaces, la pauvre chère et les couchers détestables (nos lits n'étaient le plus souvent que de la paille répandue dans la salle de l'auberge où nous avions soupé), rien ne pouvait altérer ma belle humeur.

Toujours gai, de bon appétit et dormant bien sur ma litière, j'étais rarement fatigué de la marche. Quelquefois on nous refusait l'entrée des villes, comme on fait aux mendiants, et bien souvent, quand nous frappions aux auber-

ges, dès qu'on nous avait vus, on nous fermait la porte au nez. On nous regardait de travers comme une troupe de vagabonds, quelques-uns nous prenaient pour des voleurs et plus d'une fois nous nous trouvâmes encore, après dix heures du soir, rôdant sur les grands chemins. J'aurais bien quelques traits de bienfaisance à citer, ainsi que deux aventures où nous faillîmes tous être assassinés, mais je dois couper au court.

En traversant le duché de Wurtemberg nous eûmes l'agréable surprise de nous trouver, tout à coup, au milieu de l'armée de Condé, que nous pensions ne plus exister. Le bruit avait couru parmi nous qu'elle avait été licenciée en même temps que celle des Princes. — Je donnerai un peu plus tard quelques détails sur la composition de cette armée. A Rotenbourg, petite ville sur le Necker, était cantonnée la légion de Mirabeau qui en faisait partie. C'est là que nous vinmes à passer. Quelle joie de se trouver en pays de connaissances! Des amis, des parents se présentaient à nous: on nous entoure, on nous interroge, on nous comble de politesses et d'amitiés. Après tous ces jours où nous avions été perdus au milieu d'Allemands, nous éprouvions un plaisir tout particulier à voir des figures de compatriotes. Quatre de nos compagnons nous quittèrent pour aller saluer de leurs parents à Villingen, petite ville de la Forêt Noire où était établi le quartier général du prince de Condé.

Nous n'étions plus que cinq, quand nous nous remîmes en route. Au sortir de Rotenbourg nous fûmes rejoints par 7 à 8 militaires à cheval, qui rentraient à leur cantonnement situé sur notre route. Ils nous abordèrent et, devinant à nos uniformes que nous revenions de l'armée des Princes, ils nous traitèrent avec politesse. C'était le prince de Salm-Kirbourg accompagné des officiers supérieurs de son corps. Allemand de nation, mais dévoué à notre cause, il avait levé un régiment de hussards et s'était rangé sous les ordres du prince de Condé. Il nous invita à souper et à coucher dans

la frontière eût été courir à une mort certaine. Cependant nous étions à la veille de manquer d'argent et notre position paraissait plus triste que jamais. Heureusement qu'une Providence veillait sur nous.

Il y avait grande foire à Berne, le 11 janvier, et l'auberge était pleine. On avait servi le dîner ; tous les autres convives paraissaient de belle humeur, nous formions avec eux un contraste frappant, par notre air abattu. Un de ces braves Suisses s'en aperçut et devina qui nous étions. Aussitôt il met la conversation sur les émigrés. Chacun déplore de bon cœur notre position malheureuse. On disserte, de différentes manières, sur les événements vraiment inouïs de la Révolution qui contraignent tant de Français à vivre hors de leur pays. Le convive, qui avait le premier attaqué ce sujet, se leva, à la fin du repas, vint à nous et nous demanda, le visage empreint de la plus obligeante sympathie, pourquoi nous demeurions à Berne. — « Où voulez-vous que nous allions, lui dîmes-nous ? Nous attendons des temps meilleurs pour rentrer dans nos familles. — Ce n'est point ici qu'il vous faut rester, nous répond-il, vous auriez trop vite fait d'épuiser votre argent; venez à Morat, vous trouverez là des aubergistes qui vous accueilleront avec plaisir ; vous y serez bien et à bon marché. Je suis un des notaires de la ville, je vais y rentrer et je passerai à l'auberge de la Couronne pour demander qu'on vous y reçoive. Partez, dès aujourd'hui, et j'espère que vous n'aurez point à vous repentir de mon conseil. »

Trois de nous décidèrent de mettre à profit les indications de l'obligeant notaire. J'étais de ceux-là. Le chevalier de Bernard, qui avait d'autres desseins, et un autre de nos compagnons restèrent à Berne. Le soir, à huit heures, après une marche de cinq lieues, nous arrivions à Morat et nous nous présentions devant M. Nicolet, hôtelier de la Couronne. Ce brave homme nous reçut avec cette bonhomie et cette effusion du cœur si naturelles aux habitants de la Suisse. Sa

femme, également bonne et expansive, nous adressa les paroles les plus propres à nous consoler de nos chagrins. Nous ne savions comment les remercier d'une réception si nouvelle pour nous, car, avant d'aller plus loin, je veux dire ceci : l'hospitalité que l'on nous accordait, de si bonne grâce, vint fort à propos pour nous faire oublier le pauvre accueil, les tracasseries misérables et les mauvais procédés que nous avions subis en Allemagne, depuis notre départ de Liège.

On nous fit passer dans la salle à manger où nous trouvâmes une douzaine d'étrangers, auxquels M. Nicolet nous présenta. Ils nous témoignèrent beaucoup d'égards, car les émigrés étaient alors fort considérés en Suisse, comme en beaucoup d'autres endroits. Pourquoi n'ont-ils pas su maintenir cette bonne opinion qu'on avait d'eux, jusqu'à la fin de leur exil? C'est que l'adversité aigrit presque toujours le caractère et parfois l'abaisse et l'avilit; c'est qu'on se lasse vite d'avoir de la compassion et des égards pour les malheureux.

Une scène délicieuse eut lieu après le souper. A peine avait-on desservi et les convives s'étaient-ils retirés que Madame Nicolet vint s'asseoir auprès de nous, nous demandant de lui raconter tous les détails de notre émigration et les souffrances que nous avions subies. Touchés par la sensibilité qu'elle nous montrait, nous lui ouvrîmes notre cœur librement, ainsi qu'à une mère tendre, et nous lui fîmes le récit naïf et touchant de nos infortunes, comme de pauvres enfants que nous étions, imprudents peut-être, mais certainement bien malheureux.

Nous allâmes enfin nous reposer et nous en avions grand besoin, tant en raison des fatigues de la journée qu'à cause des émotions vives et multipliées que nos récits avaient excitées et que, par contre-coup, nous avions ressenties nous-mêmes.

Depuis huit jours nous trouvions asile, nourriture, accueil cordial, égards et petits soins sous le toit de M. Nicolet. Il eut semblé naturel de s'abandonner, en toute sécurité, au calme

et au repos inespéré dont nous jouissions, néanmoins pour mon compte j'éprouvais de l'inquiétude. La situation dans laquelle nous nous trouvions me paraissait fort précaire. N'est-il pas tout simple de penser qu'un aubergiste doit compter sur le paiement de ses fournitures? Je m'en ouvris avec mes camarades, qui jugèrent bon, comme moi, de s'expliquer avec notre hôte. Ils me donnèrent l'un et l'autre mission de lui parler.

J'allai donc trouver M. Nicolet. «Je viens, lui dis-je, au nom de ces Messieurs et au mien, vous témoigner combien nous sommes tous les trois reconnaissants de votre conduite à notre égard et je désire m'informer, en même temps, de vos intentions pour l'avenir, apprendre de vous si vous pouvez nous garder longtemps encore et à quelles conditions. Il faut que vous sachiez que nous manquons d'argent et que nous ne pouvons vous satisfaire de ce côté là, pour le moment. »

M. Nicolet monta, aussitôt, dans notre chambre et, devant nous trois, s'expliqua ainsi: « Messieurs, ne vous inquiétez nullement, je connais votre position, je ne vous demande point d'argent maintenant, il est inutile de vous tourmenter pour cela. Si pour vous rassurer à l'égard du prix qui sera demandé plus tard, vous désirez que je m'explique, je vais le faire en peu de mots : vous paierez trois louis par mois chacun et vous continuerez de rester avec nous jusqu'à ce que vous puissiez rentrer dans vos foyers. » On devine aisément si nous acceptâmes, et de grand cœur, ces conditions du plus parfait des hôteliers. « Maintenant, ajouta ce galant homme, je vais faire venir un tailleur qui vous habillera des pieds à la tête.» Est-il possible d'imaginer autant d'attentions délicates et de désintéressement? M. Vaison, mon troisième compagnon, consentit seul à cette dernière offre; Dupérier et moi ne voulûmes point lui occasionner cette nouvelle dépense, j'étais cependant, assez déguenillé, mais je préférais ne m'habiller que quand j'aurais reçu de l'argent de ma famille.

J'écrivis donc à mon frère aîné et lui annonçai que je

vivais encore, ce dont il pouvait douter, n'ayant pas reçu de mes nouvelles depuis plus de huit mois. Je lui faisais connaître le lieu de ma retraite et mon dénuement absolu. Cet excellent frère m'envoya sans le moindre retard douze cents francs en assignats.

Sa lettre était écrite, toutefois, sur un grand ton de courroux. Il me disait: « Comment osez-vous demander de l'argent? Ignorez-vous les lois de notre République? Si votre lettre eût été décachetée, c'en était fait de toute notre famille !... Elle eût été traînée à l'échafaud, puisqu'elle prouvait évidemment par cette lettre, qu'elle était en communication avec un émigré. » Après m'avoir bien grondé de mon imprudence, il se radoucissait et me disait avec sa bonté toute paternelle: « Restez dans votre asile, prenez ce qu'on vous offre, et, plus tard, on tâchera de reconnaître ce qu'on fait pour vous, car sachez qu'on vous aime toujours. »

Je frissonnais jusqu'au fond de mon cœur en songeant aux dangers auxquels j'avais exposé mon frère chéri et tous les membres de ma famille. Dupérier reçut de son côté cinq cents francs. Les assignats étaient déjà fort en discrédit et perdaient quarante pour cent. Nous acquittâmes de suite la dépense que nous avions faite à nous trois. Cet empressement à le solder de toutes ses avances ne laissa pas que d'augmenter encore la confiance de M. Nicolet et les égards qu'il avait pour nous.

A peine avions nous dîné que nous allions, d'ordinaire, dans les bois qui sont près de la ville et que nous y restions jusqu'à la nuit. Un jour comme nous sortions, M. Nicolet nous engagea à revenir plus tôt. Nous rentrâmes à trois heures. Il vint lui-même nous recevoir et, nous précédant, ouvrit toute grande devant nous la porte de la salle à manger. Une douzaine de jeunes filles, élégamment parées, étaient assises autour de la table, Mme Nicolet au milieu d'elles ; à notre vue toutes se lèvent et nous saluent avec grâce. Nous nous étions arrêtés, saisis de surprise et aussi de confusion, car notre

mise n'était guère en harmonie avec la toilette recherchée de ce groupe charmant, mais malgré notre hésitation on nous contraignit d'entrer, nos places étaient marquées, nous les occupâmes et la conversation s'étant engagée, ces demoiselles eurent l'obligeance de nous témoigner combien elles étaient sensibles à la tristesse de notre situation et de nous adresser les paroles les plus aimables et les plus consolantes. Elles prenaient du thé et du café, selon l'usage en Suisse. On nous en servit aussi, mais bientôt cette collation fut remplacée par des viandes froides, des crêmes et des pâtisseries. Puis on apporte d'excellent vin, et au milieu de la douce gaieté qu'il inspire, ces demoiselles ont l'obligeance de boire à la fin de nos malheurs.

D'autres émigrés, venus comme nous de l'armée des Princes, logeaient à l'auberge de l'Aigle. M. Nicolet les fit inviter à prendre part à notre fête; quatre de ces messieurs vinrent en effet. Nous étions encore à table, quand notre hôte, qui avait disparu un moment, revint, jouant du violon sur lequel il était d'une certaine force. Au bruit joyeux chacun se lève, on donne la main aux dames et nous suivons le modèle des hôteliers qui, toujours jouant et sautant, nous guide vers une salle plus vaste et bien éclairée où nous nous livrons au plaisir de la danse jusqu'à dix heures. Le bal ayant alors cessé les demoiselles organisèrent de petits jeux. On s'amusa ainsi jusqu'à minuit. Au moment de se séparer l'une d'elles nous engagea, au nom de son père et de sa mère, à venir passer dans sa famille la soirée du lendemain. Nous eûmes soin de n'y pas manquer. On nous accueillit avec beaucoup de politesse et de cordialité et nous nous livrâmes aux mêmes plaisirs que la veille. Chaque bonne maison bourgeoise se fit un devoir de nous recevoir à son tour.

Ces invitations faites par des demoiselles paraîtraient bien extraordinaires en France, où les convenances sont plus étroitement calculées, mais en Suisse on s'attache moins aux formes et il existe plus de bonhomie dans les mœurs. Il est

admis, par exemple, que les jeunes gens des deux sexes se promènent ensemble loin des regards de leurs parents et ceux-ci n'ont point à se plaindre de la liberté qu'ils laissent à leurs enfants. On ne se montra pas plus sévère à notre égard. Si nous invitions les demoiselles à venir à la promenade avec nous, nous n'éprouvions jamais de refus, ni d'elles, ni de leurs mères.

Cependant nous jugeâmes qu'il serait à propos de reconnaître l'amabilité de ces dames en leur donnant à notre tour une petite fête. Avant de nous décider à cette démarche, qui nous paraissait passablement hasardée, nous nous en ouvrîmes à notre hôtelier et à sa digne épouse. Ceux-ci levèrent tous nos scrupules, et nous rassurèrent entièrement, Ils se chargèrent même fort gaîment de tous les préparatifs. Nous n'eûmes plus que les invitations à faire. Nous priâmes seulement les dames et leurs demoiselles ; et elles acceptèrent, en effet, sans la moindre difficulté de passer sur notre demande la soirée chez Mme Nicolet. La réunion fut pleine d'entrain, chacun de nous y déployant de son mieux cette politesse et cette urbanité qui sont l'honneur du nom Français. Nous eûmes enfin pour ces dames toutes les attentions et tous les égards qu'elles méritaient à tant de titres.

Mais voilà que des jeunes gens de la ville, jaloux que les dames montrassent tant d'intérêt à des étrangers, se rassemblèrent sous les fenêtres et firent entendre des cris et des propos malveillants. Peu patients de notre naturel, en notre qualité de Français, et peu disposés à souffrir que l'on manquât aux aimables personnes qui nous avaient fait cet honneur de répondre à notre invitation, nous ouvrons brusquement les croisées, les cris augmentent, nous nous saisissons de bâtons à la hâte, nous descendons l'escalier ; nous sautons dans la rue et nous frappons à tour de bras sur les provocateurs, qui se mirent à pousser des cris d'une autre sorte que ceux de tout à l'heure. En un clin d'œil nous eûmes balayé

la place. Mais cette scène, ayant jeté de l'effroi parmi nos invitées, la soirée en fut beaucoup écourtée et nous reconduisîmes les dames chez elles plus tôt que nous l'aurions voulu.

Quelques jours avant, j'avais reçu une lettre d'un de mes parents de Roquemaure, M. Hébraye cadet, connu sous le nom de La Rochelle. Il avait émigré de bonne heure et avait pris parti dans le corps des Chevaliers de la Couronne, qui servait dans l'armée de Condé. Au mois d'avril 1793, M. le prince de Condé étant près de se porter en avant pour assaillir Landau, mon parent La Rochelle m'écrivait pour m'en prévenir. « Tu désires te battre, me disait-il, tu ne manqueras pas de venir me rejoindre, je t'attends à Spire. » Tout fier je lus cette lettre à mes deux compagnons en leur disant qu'il était temps de partir.

Mais une chose nous gênait : nous devions à l'hôtel et nous n'avions point de quoi payer en le quittant. Sur ces entrefaites, M. le marquis de Bizemont, lieutenant-général émigré, qui habitait Morat, nous fit l'honneur de venir nous voir. « J'ai reçu, nous dit-il, une lettre de M. le prince de Condé par laquelle il m'apprend que son armée descend la Forêt Noire et qu'elle va passer le Rhin pour pénétrer dans l'Alsace. »

Nous remerciâmes le général de sa démarche et nous lui découvrîmes franchement notre position délicate. « Je conçois très bien votre embarras, nous dit-il, mais peut-être pourra-t-on s'arranger avec votre hôte. Il faut lui parler. »

Le général fit un discours très convenable, démontrant que l'honneur commandait à des officiers français de rallier les drapeaux de M. le prince de Condé. A cela il fut répondu que nous avions déjà été assez malheureux, sans courir de nouveaux hasards ; Mme Nicolet surtout s'apitoyait sur notre sort ; elle s'opposait vivement à notre départ, protestant qu'elle voulait continuer à prendre soin de nous. Nous alléguâmes avec plus de force le devoir qui nous appelait. M. Nicolet fut contraint de céder ; mais il sut demeurer l'homme

loyal et bon que nous avions connu. « Partez donc, messieurs, nous dit-il, puisque vous le voulez. Vous désirez un arrangement, vous n'aurez pas de peine à accepter mes propositions. Faites moi un billet pour ce que vous me devez, productif d'intérêt à 6 0/0 et pour lequel vous vous obligerez solidairement. Voilà mes livres de comptes votre dette est de 611 francs, je vais y ajouter 89 francs, que je vous remettrai en argent, et ce sera une somme ronde de 700 francs. » Ainsi parla le digne hôtelier.

Nous acceptâmes ses conditions, pénétrés de reconnaissance pour une conduite si franche et si droite. M. de Bizemont remit également la veille de notre départ, trois louis à chacun de nous. Pour le billet, avant d'aller plus loin, je tiens à vous dire que je le payai plus tard, capital et intérêt, sur l'argent que je gagnai à Hambourg. Mes deux co-signataires se sont aussi acquittés envers moi, entre les mains de mon frère aîné.

La réponse à la lettre par laquelle j'envoyai à Morat le montant de ma dette, m'apprit que M. et Mme Nicolet étaient morts, laissant neuf enfants et peu de fortune. Ma conduite fut fort appréciée par les tuteurs de cette famille infortunée, car on ne comptait plus sur un paiement que les circonstances avaient empêché trop longtemps.

Nos dispositions définitivement prises, et notre départ annoncé, nous reçûmes les visites de tous les habitants que nous connaissions. Ils applaudissaient aux motifs qui nous déterminaient à les quitter, mais ils ne pouvaient s'empêcher de trembler, disaient-ils, à l'idée des périls auxquels nous allions nous exposer.

Les dames surtout paraissaient fort affligées. Elles voulurent bien nous remettre des cocardes blanches qu'elles avaient faites elles-mêmes, et plusieurs nous présentèrent leurs albums en nous priant d'y inscrire notre nom comme souvenir.

(A suivre).

LE COLONEL BELLY DE BUSSY

ET

la Bataille de Craonne

(8 Mars 1814)

Pendant les grandes manœuvres d'automne 1898 de la 4e division d'infanterie, avec sa cavalerie et son artillerie, dans le canton de Craonne, j'eus l'honneur d'avoir à ma table le colonel du 45e de ligne, aujourd'hui général Brunet, ainsi que plusieurs officiers de ce régiment.

Ces excellentes troupes venaient reproduire en petit les mouvements exécutés le jour de la bataille de Craonne en 1814.

A cause de l'importance de cette bataille, ces mouvements avaient déjà été étudiés en mars de la même année par des manœuvres de cadres et une conférence très intéressante avait été faite à l'issue de ces manœuvres à la ferme d'Hurtebize (point principal de la bataille) par le capitaine Anthoine.

Le conférencier ne paraissait pas admettre, paraît-il, que M. de Bussy eut donné des conseils à l'Empereur. Cependant il est certain que Napoléon a déduit des renseignements par lui fournis la conduite à tenir, qu'il a été éclairé par lui, et que M. de Bussy en sa qualité d'ancien militaire et d'habitant du pays pouvait le faire avec une certaine compétence.

A table, le général Brunet questionna fortement le docteur Fené, mon beau-père, né en 1812, toujours très vert et dont la mémoire est très précise sur le rôle qu'avait joué M. de Bussy lors de cette bataille.

Le docteur Fené a été le médecin de M. de Bussy de 1838 à 1848, époque de sa mort, et très souvent il a entendu, de sa propre bouche, le récit des événements auxquels il avait été mêlé.

Ces souvenirs, si intéressants comme tout ce qui touche à l'histoire de la France et surtout de la France malheureuse, ces souvenirs, dis-je, complètent ou modifient les récits de Edouard Fleury, de Henri Houssaye, et du capitaine Anthoine, mais ils ont sûrement cette qualité d'être absolument exacts.



Le 6 mars 1814, l'Empereur étant à Berry-au-Bac, demanda à M. Poulain, maître de poste, où il pourrait trouver quelqu'un capable de lui donner des renseignements précis sur le plateau de Craonne.

M. Poulain lui indiqua aussitôt M. de Bussy, maire de Beaurieux et ancien officier d'artillerie.

Dans la nuit, l'Empereur étant à Corbeny envoya à Beaurieux un aide de camp, escorté d'un piquet de cavalerie, prier M. de Bussy de venir le trouver à Corbeny.

Il partit. Aussitôt arrivé il fut mis en présence de l'Empereur qui lui dit à brûle-pourpoint : « Eh bien ! Bussy, sonnez-vous toujours du cor ? — Oui, sire, répondit-il, et toujours aussi faux. »



M. Belly de Bussy (David-Constant), né à Beaurieux le 19 mars 1768, avait été élève à l'école de Brienne en même temps que Bonaparte.

Là, ils avaient eu une discussion.

M. de Bussy avait l'habitude de sonner du cor de chasse à sa fenêtre, située juste au dessous de celle de Bonaparte.

Ce dernier, le rencontrant, un jour, lui demanda :

« — Pourquoi sonnez-vous du cor, toujours, et aussi faux ; vous m'empêchez de travailler ! »

« — Et vous, c...., lui répondit Bussy, pourquoi videz-vous toujours votre pot de chambre par la fenêtre, au risque de m'attraper. »

Immédiatement, échange de témoins ; mais à l'école de Brienne, il existait un tribunal d'honneur, qui décida qu'il n'y avait pas lieu de se battre.

⁂

Mais revenons à Corbeny.

L'Empereur demanda alors à M. de Bussy.

« Bussy, connaissez-vous bien le plateau de Craonne ? »

« — Parfaitement, sire, parce que c'est mon terrain de chasse. »

D'après les renseignements qu'il donna à l'Empereur, celui-ci commanda au maréchal Ney de suivre la vallée de l'Ailette, de monter au bois Marion, à deux kilomètres d'Hurtebize, pour prendre les ennemis en queue.

Ce mouvement réussit.

Bussy conseilla aussi l'attaque par Oulches et la Vallée-Foulon et fut même chargé de guider la cavalerie de la garde par ce vallon.

M. de Bussy accompagna Napoléon pendant la durée de la campagne et le suivit jusqu'à Paris.

Là, il alla trouver l'Empereur et lui demanda la permission de le quitter pour se retirer chez sa vieille mère qui habitait Beaurieux.



« — Vous voulez donc me quitter, Bussy ? Désirez-vous que je vous accorde une faveur quelconque ?

« — Je ne demande rien, sire, mais si jamais j'acceptais quelque chose, ce serait de rentrer dans l'armée. »

« — Bussy, je vous nomme colonel d'artillerie et mon aide de camp ; je vous donne quarante-huit heures de réflexion pour accepter ou non. »

Au bout de quarante-huit heures, M. de Bussy alla trouver l'empereur et lui dit qu'il acceptait. Quelques jours après il fut appelé par Napoléon qui lui dit :

— « Bussy, vous êtes le seul de mes aides de camp qui ne soit pas général, passez à la Chancellerie et faites-vous délivrer un brevet, je m'empresserai de le signer. »

— « Sire, répondit Bussy, on me traite déjà de pékin, je veux gagner le grade de général, sur le champ de bataille. »

L'armée l'appelait pékin parce qu'il suivit naturellement l'Empereur de Craonne à Paris en civil, n'ayant pas d'uniforme.

Il l'accompagna jusqu'à Fontainebleau, puis rentra dans ses foyers.

***

A la rentrée de l'île d'Elbe, Napoléon lui envoya une lettre autographe à Beaurieux lui demandant de venir le rejoindre.

Cette lettre existe et est en possession de son petit-neveu, habitant la même demeure.

Le colonel de Bussy argua encore la grande vieillesse de sa mère, mais finalement reprit du service.

Nous le voyons à Waterloo, toujours aide de camp de l'Empereur, envoyé aux Quatre-Bras, au maréchal Ney pour lui dire d'avancer.

C'était un des courriers dont parle H. Houssaye dans son beau livre *Waterloo* : « Au cours de cette journée, 16 juin, l'Empereur avait envoyé neuf dépêches au maréchal Ney, mais comme il l'a dit à Sainte-Hélène : « *Ney n'était plus le même homme* ». Le plus ardent des lieutenants de Napoléon,

celui qui dans tant de batailles, nommément à Iéna et à Craonne, avait abordé l'ennemi avant l'heure fixée, « était devenu circonspect et temporisateur jusqu'à l'inertie. » (H. Houssaye).

On sait du reste que la veille, Ney était allé des Quatre-Bras à Charleroi demander des instructions à l'Empereur et que celui-ci avait répondu qu'on lui en enverrait le lendemain.

Après Waterloo, le colonel de Bussy fut chargé de préparer les relais pour l'Empereur et finalement rentra à Beaurieux.

« L'Empereur arriva le 20 juin entre 6 et 7 heures du soir au pied de la montagne de Laon, au faubourg de Vaux. Il descendit dans la cour de l'hôtel de la Poste.

« Il chargea le préfet à qui il adjoignit son aide de camp de Bussy, qui était du pays, de réunir de grands approvisionnements, l'armée devant se concentrer sous Laon ». (H. Houssaye).

* * *

M. de Bussy avait émigré en 1792 et n'était rentré en France qu'en 1801.

Il avait donc servi très peu de temps, on ne peut donc qu'être de l'avis de H. Houssaye qui trouve son avancement rapide.

La Restauration lui fit une pension de retraite de 3.000 fr. qui lui fut servie jusqu'à sa mort le 2 janvier 1848.

L'acte de l'état-civil porte la mention de colonel en retraite.

Un portrait peint à l'huile grandeur naturelle, portrait que j'ai vu souvent, le représente en uniforme de colonel.

Ceci soit dit pour ceux qui contestent encore son grade.

Voici ce qu'en dit Ed. Fleury : « M. de Bussy prit part à toutes les affaires de la campagne de 1814 et plusieurs fois l'Empereur lui témoigna le regret de ne pas l'avoir revu plus tôt. »

« A Fontainebleau, il assistait à la grande scène de l'abdication ; il resta l'un des derniers auprès du souverain déchu, tandis que la plupart de ceux que l'Empereur avait comblés d'honneurs et de dignités s'étaient déjà tournés vers le soleil levant.

« Au retour de l'île d'Elbe, M. de Bussy, averti par Napoléon que ses services pouvaient lui être encore utiles, alla reprendre ses fonctions; il prit part aux batailles de 1815 et au retour de Waterloo, reçut les derniers adieux de celui qu'il avait si fidèlement servi. » (*Le département de l'Aisne en 1814* par Ed. Fleury).



Le colonel Belly de Bussy était chevalier de la Légion d'honneur, et chevalier de Saint-Louis. Il rendit service à la France lors de la bataille de Craonne, il est juste que son nom ne tombe pas dans l'oubli. C'était un bon Français. Jusqu'à sa mort il fut maire de Beaurieux, et conseiller général du canton de Craonne et il fut regretté par tous ceux qui l'avaient connu.

Dr H. LÉCUYER, de Beaurieux (Aisne).

LETTRES INÉDITES

du Maréchal de Saint-Arnaud[1]

XII *(Suite)*

Les Arabes reparaissent plus nombreux que jamais et tout aussi audacieux qu'avant le 31 décembre. Ils se battent quand ils veulent, où ils veulent, tout autant qu'ils veulent; nous avons donc un positif désavantage. Outre cela ils tombent 2, 3, 4,000 sur nos petites colonnes de 6 à 800 hommes, ils n'entament plus, mais ils fatiguent, mais ils blessent, mais ils tuent.. La guerre prend un caractère de férocité à laquelle personne n'échappe, pas même ton mouton de frère, qui après le combat redevient agneau comme devant. Cependant avant-hier dans une bonne petite affaire près de l'Arbah, un caporal de ma compagnie a coupé la tête à un Bédouin et me l'a apportée, je lui ai donné 10 fr. et le général 20 fr. Il avait été blessé au bras et malgré sa blessure il a tué son homme... Nos soldats sont enragés; ma petite compagnie est un peu remontée; j'ai 80 hommes sous les armes et 26 à l'hôpital encore. Ils se battent bien, ont confiance en moi, la plus belle réputation du bataillon.

Le 27, dans la nuit, nous avons été réveillés par une fusillade : environ 200 Bédouins pillards attaquaient une ferme à une lieue de Koubba. Juge du toupet. Il n'y avait dans la ferme qu'une douzaine d'individus. Nous sommes partis au pas de course à minuit, environ 300 hommes et à

(1) Voyez *Souvenirs et Mémoires*, t. IV, p. 481.

travers champs, guidés par les coups de feu et la lueur de l'incendie; nous avons galopé traversant ravins, fossés, maquis, tombant, roulant, enfin nous sommes arrivés environ 100 hommes pour assister à un désastre irrémédiable. J'étais sur les lieux un des premiers et j'ai vu mes gueux de Bédouins à cheval se disposant à faire feu sur nous; je n'ai eu que le temps de crier *tout le monde à terre* et j'ai donné l'exemple et il était temps : ma casquette a été percée de deux balles, je n'ai eu personne de touché. Les gueux ont foutu le camp au galop ; je leur ai fait envoyer une décharge qui leur a tué un cheval resté sur le terrain. Ne pouvant entrer dans la ferme, ils y avaient mis le feu et 300 têtes de bétail ont été grillées et perdues dans la bergerie et les étables. La maison n'a pas été touchée. Nous avons fait la part du feu et laissé brûler le chaume et les moutons, les vaches, etc., etc.... C'était horrible.

Le lendemain, le général Rostolan est venu me chercher pour aller sur les lieux. J'y suis allé avec 2 compagnies. Il n'y avait plus d'Arabes. Du reste, tous les jours on se bat dans la plaine à Blidah, à l'Arbah, à Fondouk, partout. Du côté de Médéah, les Arabes fortifient le passage du col de Tenbah et nous perdrons bien du monde pour le franchir. Abd-el-Kader a fait retirer tout le bétail des tribus sur Tekedempt, de sorte qu'Alger manquera bientôt de viande. Aujourd'hui, il n'y en a plus que pour 6 jours et on va réduire la ration de moitié. On attend du bétail d'Oran, il aurait été acheté, dit-on, en Espagne. Tout cela prend une tournure bien sérieuse dont je me réjouis in-petto pour moi, qui suis bien décidé à y péter ou à faire ma fortune militaire, et dont le moral se grandit en face du péril. Mais... mais... mais... mais et vingt lignes de mais ; on fait d'immenses préparatifs et tout marche lentement. La tête, la tête... Des généraux neufs et peu militaires embêtent le soldat comme dans une garnison de France, ne sachant ni le conduire, ni lui inspirer de confiance... Croirais-tu qu'à Koubba nos hommes font l'exercice tous les

jours, et nous, outre cela, des théories, des inspections, etc., etc., et toute la séquelle des ennuis de garnison à ajouter à nos marches, contremarches, escortes, convois, combats, etc., etc. Cela tend à dégoûter tout le monde... Notre bataillon se refait peu à peu, mais lentement, il est encore bien faible. Cependant, je ne pense pas qu'on nous laisse longtemps à Koubba, nous partirons sous peu pour la Plaine. J'aimerais mieux aller dans l'Ouest que dans l'Est, on s'y bat mieux, mais je crains d'être envoyé à la Bassante, à l'Arbah ou au Fondouk... Tu étais donc le 29 au bal et tu auras vu et entretenu le *petit œil*. Quel malheur que ma lettre, qui t'arrivera le 31, ne t'ait pas été connue : tu lui aurais parlé du bataillon d'Afrique. Ne manque pas de faire ma demande et de la rédiger dans le sens que t'aura indiqué la réponse du général. Je voulais écrire à ma mère, mais le temps me manque, j'ai à peine celui de t'écrire; toujours occupé, toujours en l'air, quand arrive le soir je suis rendu de fatigue et je ne puis ouvrir les yeux; outre cela, j'ai attrapé un bon rhume dans nos courses. Le temps est toujours superbe, mais cela ne peut durer et gare le commencement des pluies. Les nuits sont glaciales. On parle de beaucoup de promotions à la suite de l'affaire du 31 décembre; pourvu que l'on ne prenne pas ma place, j'ai assez de bonheur pour cela. Le quartier général de la première division est installé depuis le 29 à Bouffarick; on concentre les forces.

J'ai cessé ma lettre pour aller à l'exercice et à mon retour j'apprends de telles nouvelles que j'ai à peine la force de continuer à t'écrire, car je ne pourrais que t'affliger, si je te faisais part de tout mon chagrin, de tous mes dégoûts. Les promotions résultant de l'affaire du 31 sont arrivées. Le bataillon d'Afrique est donné à M. Cavaignac, le 2e léger à M. Le Flô; je suis complètement oublié, complètement laissé de côté. Voilà le monde; je ne puis rendre ce qui se passe en moi. Le désappointement, la rage, car j'ai plus fait que tous ces gens là. Et moi qui me fiais à leurs promesses, qui achetais

un cheval. J'attends ta première lettre, frère, tu me diras le résultat de tes dernières démarches du 29, et alors j'agirai, je revendrai tout, j'oublierai, je tâcherai d'oublier que j'ai bien servi ma patrie qui ne sait pas récompenser. Je redeviendrai capitaine de voltigeurs et je me ferai casser la tête à la première occasion; c'est ce qui peut m'arriver de plus heureux et, ce bonheur là, le sort me le refusera peut-être encore. Je ne puis te dire à quel point je suis dégoûté, malheureux, et te faire payer 500 fr. Oh! mon Dieu, comme je le regrette. Je n'ai plus le cœur de te parler de mes enfants et de te remercier des détails que tu me donnes. Mon pauvre ange de Louise, j'aurais cependant bien voulu lui créer une position; quant à mon Adolphe, son caractère changera en bien parce que tu le mèneras bien, et s'il tient de son grand-père, de toi et de moi, il ne sera jamais un c....

Nous avons après-demain une revue d'ensemble du lieutenant-général, nous avons reçu l'ordre ce soir; il veut probablement voir quelle est notre force, notre état sanitaire et nous envoyer au diable; j'irais volontiers, maintenant tout m'est égal. Mon Dieu, frère, c'était bien la peine de tant espérer, de tant travailler; faites-vous donc échiner pour de tels gueux. Le 7e de ligne n'est pas en Afrique et je ne connais pas de capitaine Raulin; si ce régiment venait, mais il n'est même pas annoncé, je te donnerais les renseignements que tu demandes pour ce brave Clerce auquel, tu le comprends, je ne suis nullement en disposition d'écrire.

Adieu, frère; que Dieu brûle les bureaux, renfonce les promesses dans la gorge de ceux qui les font sans vouloir les tenir, et nous maintienne dans notre sainte et éternelle amitié. Embrasse ma mère et mes enfants. Je t'embrasse de cœur. Ton frère, ACHILLE.

XIII

Koubba, le 5 février 1840.

Je voulais t'écrire le courrier dernier, bonne mère, et positivement je n'ai pas trouvé une demi-heure de liberté pour le faire. Depuis que j'ai quitté Djidjelli ainsi que mon frère a dû te l'apprendre, je n'ai pas eu le temps de me regarder dans mon miroir rond, autrement que pour me raser en poste. Notre pauvre bataillon, si fatigué, si abîmé par les fatigues, le bivouac et les maladies, est ici torturé, ennuyé par un faiseur de général arrivant de France pour entendre siffler les balles, et qui croit que l'on sert en Afrique comme dans une garnison ou au camp de Compiègne. Nos hommes auraient besoin d'un repos complet et tous les jours, depuis notre arrivée, nous avons eu inspections et revues, manœuvres et embêtement des six et sept heures de suite. J'en ai cent pieds par-dessus la tête. Ces messieurs font de l'importance sur un champ de manœuvre ou dans une salle de théorie ; nous prendrons notre revanche au feu.

Ta lettre du 8 janvier, ma bonne mère, m'avait mis bien de la joie, bien de l'espoir dans le cœur. Il me semblait impossible qu'on oubliât des promesses semblables à celles qui étaient sorties de la bouche du Prince. Depuis ce temps j'ai dû terriblement en rabattre et je suis retombé dans l'enfer du doute et des incertitudes. Le Prince te disait que j'étais le 2e chef de bataillon à nommer, on en a nommé *deux* et je suis toujours là et les emplois vacants se remplissent. Je ne peux te donner une idée ni de mon chagrin, ni de mon dégoût ; sur quoi compter dans ce monde ? Et pourquoi exposer sa vie à chaque instant, si nulle récompense, nul honneur ne vous attendent ?

Un mois s'est écoulé depuis le 3 janvier et rien de nouveau n'est venu pour moi, il n'est même question de rien.

C'est ainsi que je vois mon avenir se perdre, malgré tous mes efforts pour l'assurer. Si je ne suis pas nommé avant l'expédition, tout est fini, car il n'est pas même certain que mon bataillon soit choisi pour en faire partie, tant il est peu nombreux et mal traité. Si ce dernier coup là m'atteignait il y aurait de quoi se faire musulman.

Quoi qu'il arrive je suis encore cloué en Afrique pour de longues années, car je n'en sortirai qu'avec ma fortune militaire faite et bien établie. Quand je pense à cela, bonne mère, j'ai le cœur un peu gros et il me faut du courage, mais j'en aurai pour te revenir digne de toi, de mon frère, et bon à quelque chose pour mes enfants.

Adieu, je fermerai ma lettre après le courrier venu ; nous verrons s'il m'apporte quelque chose de bon.

7 février.

Le jour du courrier est passé, bonne mère, et nous ne l'avons pas vu arriver. Nous attribuons ce retard à la tempête qui règne depuis plusieurs jours. Me voilà encore renfoncé pour je ne sais combien de temps dans les doutes qui me tourmentent depuis 7 mois.

J'attends des nouvelles pour écrire à Adolphe. Nous sommes toujours ennuyés de service de toute espèce et nos hommes se rétablissent bien lentement.. Notre bataillon fait pitié. Il était si beau en partant pour Djidjelli...

J'ai attrapé un gros rhume qui me fatigue horriblement ; cela à part, je me porte bien... J'espère que ta santé est bonne et que tu as repris tes petites promenades dans Paris, embrasse bien mes enfants quand tu les verras. Les détails que tu m'as donné sur le bal de Monsieur de La Force m'ont fait le plus grand plaisir ; que j'aurais été heureux de voir tous ces

mioches là, caché dans un petit coin. Adieu, bonne mère, mille compliments affectueux à ton mari; embrasse mes frères, écris-moi un peu plus souvent qu'à Taste. Je t'aime et t'embrasse de cœur.

Ton fils, St-Arnaud.

XIV

Koubba, 15 février 1840.

Je reçois ta lettre du 3-5 février, frère, et je l'attendais impatiemment, car l'autre courrier nous a manqué; on en est même fort inquiet; plusieurs bateaux à vapeur ont été envoyés à sa recherche et sont revenus sans nouvelles. — On ne l'a vu ni aux îles Baléares, ni en Sardaigne; ce serait un grand malheur si les derniers coups de vent l'avaient envoyé là-bas, au fond. — Je vois d'après ta lettre que tu ne m'avais pas écrit par le courrier. — Tu as raison, frère, et toujours raison, de ta douce et bonne raison, quand tu pouvais justement l'habiller d'une sévérité très bien placée. Si pour ce sacré cheval j'ai une excuse aujourd'hui, c'est dans la position où nous nous trouvons, position qui fait que tout cas échéant d'heur ou de malheur j'aurai toujours du quadrupède plus que je ne l'ai payé. Mais cela n'empêche pas que je me suis pressé, que je t'ai mis dans l'embarras et que moi-même, outre ce souci, je me suis fourré dans le pétrin qui habille l'homme s'embêtant d'une machine à laquelle il n'a pas droit, s'empêtrant d'une dépense lourde et inutile et se donnant par sa précipitation un ridicule auquel il a heureusement le toupet de faire face... Avec tout cela si c'était à refaire je ne le ferais pas et comme toujours tu as raison. — Si je suis nommé bientôt j'aurai moins tort, parce que j'aurai eu bon marché un bon cheval, quand la race augmente de prix chaque jour... enfin nous verrons. J'attends comme le

Messie ta lettre prochaine. — Tu auras vu le Prince et le général Trézel. Il sera obligé de te dire quelque chose au sujet de la demande pour le 2e bataillon d'Afrique donné à Cavaignac, et nous saurons quelque chose.. Cet état d'anxiété continuel tuerait un être mieux organisé que moi... en vérité je ne sais comment j'y résiste... Plus le temps s'écoule et marche, plus ma position devient fausse et insoutenable... Ces foutus cochons-là n'auraient dû rien dire, rien promettre et je serais maintenant joyeux, me préparant sans arrière-pensée, sans souci, à l'expédition désirée et bien décidé à en faire mon profit. — Au lieu que je suis flottant, incertain, n'osant rien faire, rien prévoir, dans la crainte qu'un changement de position ne rende inutiles mes prévisions, mes préparatifs, mes achats et ne me rende les dépenses lourdes, car celles du capitaine ne serviront pas au chef de bataillon. — Enfin tu me diras bientôt oui ou non.— C'est tout ce que je demande, oui ou non, au nom du ciel. — On parle ici de promotions nombreuses dans tous les grades : 12 maréchaux de camp. — Cela ferait beaucoup de chefs de bataillon. Je ne sais jusqu'à quel point cela est fondé.

Il y a des places de chef de bataillon vacantes à l'armée d'Afrique. Il y en aura davantage encore par des demandes de retraites et de l'avancement pour remplir des emplois vacants. Mais à qui tout cela sera-t-il donné ? Il y a tant de candidats. — Si le Prince vient ici, il n'osera pas venir sans m'apporter un brevet promis solennellement par lui ; je suis bien déterminé à le lui demander fermement. — Vraiment tout ceci est à faire tourner une tête faible. J'ai été, il y a quelques jours, faire une tournée à Alger, j'ai vu M. de Salles toujours bon pour moi, il ne savait rien et attendait. Notre sacrée Légion, mal commandée à présent par notre braque de Colonel qui embête tout le monde et une espèce de polichinelle napolitain pour chef de bataillon, est encore mal tombée dans son embrigadement. Nous sommes sous les ordres d'un tambour-major manqué nommé Rostolan, vrai sergent

galonné, qui nous canule à mort. Notre collègue en misère est le 58e, triste régiment arrivant de France, qui ne connait pas encore la musique des balles. Général et régiment, il faudra tout former et souffrir des absurdités de l'apprentissage... Notre général de division est le général Schramm. — Passe pour celui-là.— Il y a eu un ravitaillement général de tous les camps... Je suis allé ravitailler le Fondouck... pauvre Fondouck. — Il y a un an, seul, je parcourais cette route jour et nuit et je ne rencontrais jamais que des figures amies. Maintenant il faut 1.200 hommes et 4 pièces de canon et deux escadrons de cavalerie pour y faire parvenir 100 fourgons chargés de vivres de toute espèce. — En voilà pour 10 à 12 jours. — Nous n'avons vu l'ennemi que de fort loin... Il nous examinait, perché sur la crête des montagnes, à deux lieues en avant de nous... Le Rostolan qui commandait le convoi avait pris les dispositions les plus bêtes et les plus anti-militaires. — J'aurais voulu voir 600 Bédouins descendre dans la plaine pour lui prouver qu'il n'était qu'un cuistre ; son étoile ne l'a pas voulu. — C'est à refaire. — Après une course de quatre jours dans la plaine, nous sommes rentrés à Koubba sans avoir brûlé une amorce, mais bien fatigués, bien sciés. — Le Bey de Seybaou est un vrai butor de nous avoir laissés nous promener ainsi. — Nous le voyons manœuvrer devant nous avec environ 3.000 hommes... Il est de force à lutter avec notre général... cela fait vraiment pitié.... Que deviendrions-nous s'il n'y avait personne au-dessus ni au-dessous de ces animaux-là ? Heureusement que lorsque les affaires deviennent chaudes les chefs de bataillon et les capitaines sont là.... Une autre armée de Bédouins est toujours campée devant Blidah à environ 1.500 à 2.000 mètres de la place; on se tiraille tous les jours. Quand fera-t-on l'expédition et quelle expédition fera-t-on ? L'on n'en sait rien.... Ce qu'il y a de positif, c'est que l'on se prépare tout doucement.... M. de Salles m'a dit que nous devions nous attendre à faire un mouvement vers le 1er mars.

Le temps est toujours si beau qu'il est impossible que les mois de mars et d'avril ne soient pas horribles... et si nous sommes en route empoignés par les pluies, gare à nous.... Nous ne pourrons pas aller en avant et si nous sommes obligés de battre en retraite, de rétrograder, nous aurons toute la bédouinaille sur le dos... et il y en a en masse.... Cependant ils commencent à s'ennuyer aussi d'être sous les armes. Abd-el-Kader leur avait promis plus qu'il n'a pu tenir. Le pauvre Emir, avec Tedjini sur ses derrières, n'est pas fort à son aise; — j'ai bien peur qu'il ne file dans le désert quand nous entrerons sérieusement en campagne.... Nous verrons tout cela.

Je ne comprends rien à l'erreur du commis de M. Lacroutz qui aura mis le 5 pour le 10. — J'ai cependant bien indiqué le dix, et cinq jours, comme dix jours, de plus n'auraient rien fait à M. Lacroutz.

J'ai écrit à ma mère une petite lettre qui t'aura empêché d'être inquiet. Nous avons de plus en plus de l'ennui et de la besogne.... Demain, jour ordinairement consacré au repos, nous avons encore la visite du tambour-major qui vient nous faire manœuvrer; c'est à avaler sa langue.— J'aimerais mille fois mieux bivouaquer dans l'Atlas. Et toi, frère, tu as aussi tes cauchemars... ta marmaille qui t'occupe et ne va pas toujours comme tu veux. — Comment! ce petit Adolphe est paresseux et aime plus le jeu que le travail. — Absolument comme son père. — Moi j'aime mieux cette canaille là, et embrasse le bien ainsi que sa demoiselle de sœur... Mon Dieu que je voudrais voir tout ce petit peuple là et comme je m'en éloigne tous les jours.

Ton bal du 5 me trotte dans la tête... Auras-tu enfin appris quelque chose? ai-je une carrière belle ou perdue? les années marchent, les occasions se perdent. Chef de bataillon avant l'expédition, je suis lieutenant-colonel dans deux ans et colonel avant cinq — parce que je me ferai remarquer du Prince ou j'y laisserai ma perruque. Tu comprends cela toi, frère. —

Et moi quand j'y pense, je serre la poignée de mon sabre à la briser... encore quelques jours d'angoisse...

Embrasse bien ma mère et mon frère et mes enfants, mille amitiés à la famille Richard et à Pontonnier. Quand vous êtes tous au coin de votre feu, pensez un peu à l'Afrique, car on y pense bien à vous.

Le docteur Secourgeon est parti et tu auras sous peu toutes ces guenilles de brevets, sers-t-en de suite pour arranger cette affaire. Adieu, frère, je t'aime de cœur.

ACHILLE.

XV

Koubba, 6 mars 1840.

Deux courriers, frère,... et pas de lettres... que t'est-il arrivé ? D'où vient ce silence ? — N'êtes-vous pas tranquilles à Paris ? Ce changement de ministère a-t-il encore amené quelque hourvari ? Et les nouveaux ministres seraient-ils arrivés, comme ceux qu'ils remplacent, au bruit de la mousqueterie ? — Je suis fort inquiet et j'ai raison... Je n'ai cependant pas besoin de souci, pauvre frère, car j'ai besoin de tout mon moral. — Depuis huit jours je suis sur le flanc pris par mon mal habituel, gastrite et fièvre inflammatoire. — J'en suis à mon 3e accés et à mon 40me grain de quinine ; aujourd'hui la fièvre m'a manqué, puisse-t-elle ne plus revenir... Tu conçois si je dois souffrir, à la veille d'une expédition que j'ai tant d'intérêt à faire, me voir sans forces, à la diète stricte depuis 8 jours — 60 sangsues sur le gaster, cataplasmes, quinine, etc.... Comment être capable de marcher avec cela ? — Je me suis traité comme un cheval pour en finir, Dieu veuille que cela me réussisse... J'ai bien du malheur, frère, il faut l'avouer, mes cheveux achèveront d'en blanchir, je me fais trop de mauvais sang.

J'ai rattrapé cela il y a dix jours, à la suite d'une bête d'excursion dans la plaine. On nous a fait traverser 4 fois l'Arrach avec de l'eau par-dessus le nombril et après cela courir 4 heures dans les marais et prendre d'assaut des tribus abandonnées. — Pitoyable... J'ai eu froid, chaud, de la fatigue, etc... enfoncé... et j'ai prouvé que pour moi le temps se passe de courir à pied et que si on ne me donne le droit de monter à cheval je serai bientôt cuit... Ma santé a trop souffert. — A chaque instant nous pouvons faire un mouvement et moi je suis là cloué... Notre 4e bataillon est arrivé hier... squelette. — Parlons de nos affaires — Tu as reçu ma lettre pour le Prince; — tu en as fait usage. — C'est notre ancre de salut; sans cela tout espoir est perdu. — Comme je le pensais, comme je te l'ai écrit après avoir vu de Salles, le maréchal s'est mis en colère et a dit que Trézel y mettait de la mauvaise foi parce qu'il savait bien que toute proposition spéciale était bonne pour un an. Le travail d'inspecteur est parti depuis longtemps, je n'y figure pas, puisqu'on comptait sur l'autre moyen pour me faire avancer. — Le changement de ministre nous sera peut-être favorable. — Il faut que l'amitié de Pontonnier se remette en campagne auprès des nouvelles puissances et que les démarches recommencent. De Salles approuve ma lettre au Prince et en attend bien; il a gardé celle de Trézel et m'a promis de ne négliger aucune occasion d'obtenir du maréchal une nouvelle proposition. — Je ne pourrai le voir de longtemps, puisque je suis cloué dans mon trou sur mon grabat; je me lève aujourd'hui pour t'écrire et à grand peine.

Si Thiers arrive au ministère, Bugeaud jouera un rôle quelque part. Je lui ai écrit... Tu ne te fais pas d'idée de l'état d'irritation et de soucis continuels dans lequel je vis, je suis entouré d'une atmosphère d'ennuis. Ce cheval qui me mange et me pèse — et je suis là à me dire : faut-il vendre faut-il garder. — Si je vends et que je sois nommé, il me faudra le diable pour en trouver un autre, et puis il faut trouver un acheteur. — Si je le garde, je me noye je ne sais ce que j'en

ferai. — Ma maladie jointe à cela, mes affaires qui vont si mal... Quand je pense à ce Prince : dire à ma mère la 2e place lui est réservée, il y en avait 4 alors... et il y a deux mois de cela. Qui n'aurait cru?... Oh! le réveil de ce songe est affreux. Si je peux faire l'expédition et que mon bataillon donne, je les forcerai bien à me nommer, mais mes forces répondent-elles à ma volonté? — Je suis aujourd'hui comme un enfant. Mes jambes plient sous moi. — Enfin Dieu est grand.

Comment vont mes enfants? Il y a bien longtemps que je n'en ai reçu de nouvelles. — Oh! frère, deux courriers et moi à Alger, c'est trop. — Embrasse bien toute cette marmaille ; dans mes extases de fièvre et de quinine je les vois toujours autour de toi. — As-tu enfin reçu mes brevets du docteur Secourgeon ? où en est cette autre stupidité de nom ? Saint-Hilaire n'est point arrivé avec son bataillon. Si, au reçu de ma lettre, ou Secourgeon ou Saint-Hilaire ne sont pas partis, charge-les pour moi de quelques cahiers de papier à lettre comme celui que tu m'as envoyé deux fois et de trois gilets de flanelle... C'est inconcevable ce que l'on use de cela quand on fatigue et quand on est malade.

Je n'écris pas à ma mère, je suis trop fatigué pour cela aujourd'hui, tu l'embrasseras ainsi que mon frère Adolphe le philosophe. Dis-lui donc de m'envoyer de sa philosophie.

Je t'en prie, frère, ne laisse pas passer d'autre courrier sans m'écrire et récompense-moi par une immense lettre. Qui peut t'avoir empêché de m'écrire ? Cela me tourmente.... quelques fois je me figure que ce sont mes affaires et que tu attends à avoir quelque chose de positif à me dire après tant d'espoir et de désespoir. Oh! mon Dieu! une certitude quelle qu'elle soit je l'aime mieux. Adieu, frère, mille amitiés aux amis, je t'aime et t'embrasse de cœur.

Ton frère, ACHILLE.

XVI

Koubba, le 12 mars 1840.

Encore un courrier sans lettres, frère; ma foi je ne sais plus que penser, et à force de me creuser l'esprit pour trouver de bonnes raisons, ou au moins quelque raison, à force de me tourmenter, d'être inquiet et malheureux, je suis devenu ébêté et je finis par me persuader que j'ai un cauchemar et qu'en réalité j'ai reçu des nouvelles. Mais qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi ce silence? es-tu malade? quelqu'un des nôtres est-il malade? comment avoir un instant de repos avec de telles idées. Quelquefois je me figure que ma lettre au Prince d'Orléans et le changement de ministère ont ravivé tes espérances à mon endroit et que tu as recommencé les démarches et que tu ne veux m'écrire que quand tu auras quelque chose de certain à m'apprendre. — Je me berce de cette petite probabilité et j'endors mes soucis en les retournant sous toutes les faces. Il est vrai que le début du ministre Cubière me redonne des chances. La nomination du capitaine Lelièvre au grade de chef de bataillon doit donner de l'espoir à tous ceux qui sont sur les rangs.

(A suivre).

LES LIVRES D'HISTOIRE

Sieyès (1748-1836). — L'Alsace en 1814.
Grandes dames pendant la Révolution et sous l'Empire.

Le nom de Sieyès se dresse au seuil de la Révolution et, en le rencontrant ainsi, inconnu et énigmatique, on est tenté de lui poser aussitôt à lui-même la question fameuse qui l'a rendu célèbre : Qu'était-il ? Que devait-il être ? M. Albéric Neton y répond dans un gros volume, sagace et bien informé, qui fait connaître le véritable caractère de l'homme et, en retraçant sa vie, met en relief les traits de la physionomie de Sieyès (1). Aux yeux de la postérité il reste surtout le théoricien hardi qui sut, aux heures des débuts, prévoir ce que l'avenir devait imposer aux gens sensés et qui réussit à enfermer dans une formule heureuse et juste les nécessités du moment. Mais il y eut autre chose dans sa vie, et, pendant les quatre-vingt-huit ans qu'elle dura, il y eut place en elle pour bien des événements. Ce sont eux que nous voudrions esquisser après M. Neton.

Né à Fréjus, le 3 mai 1748, Emmanuel-Joseph Sieyès entra dans la carrière ecclésiastique après avoir rêvé celle des armes. Elève au séminaire Saint-Sulpice, ordonné prêtre en 1773, puis secrétaire de l'évêque de Tréguier, il étudie, il médite, se familiarisant ainsi avec les grands philosophes du siècle et formant son esprit, plus abstrait que pratique, plus métaphysicien qu'observateur, absolu et utopiste. Tel il était quand les premiers souffles de la liberté vinrent agiter les âmes françaises. Sieyès était alors à Chartres, où il avait suivi son évêque en qualité de vicaire général et où il vivait assez solitaire. C'est là, dans les réflexions paisibles, dans cet isolement provincial, que les idées de Sieyès prennent corps et, quand les événements ont marché avec une rapidité qui déconcerte tout le monde, il est prêt, lui, à dire son mot sur les privilèges des vieilles classes et sur les besoins des nouvelles, car il y a longuement songé. Et il lance, à travers la France, un cri qu'on

(1) Paris, Perrin, 1900, in-8.

entend et qui éveille les esprits, parce qu'il est l'expression éloquente de ce que chacun pense et de ce que chacun voudrait dire.

Après cela, Sieyès était tout désigné pour faire partie des Etats généraux. Pourtant il faillit n'en pas être, car la démocratie a de ces oublis. C'est là la période la plus vaillante de sa vie : nul ne contribua comme lui à l'organisation de l'Assemblée nationale, à donner les formes de la légalité aux mouvements désordonnés du Tiers-Etat. Inspirateur reconnu de la déclaration des droits de l'homme, de la création du jury et de tant d'autres innovations courageuses et sensées, tête d'une assemblée dont Mirabeau était le cœur, Sieyès avait combattu et lutté avec toutes les ardeurs et aussi toutes les défaillances de son esprit. L'histoire de l'Assemblée constituante est en grande partie la sienne ; le récit de ses faiblesses et de ses inconséquences, celui des faiblesses de Sieyès. Celui-ci croyait, quand l'Assemblée se sépara, que l'heure du repos allait aussi sonner pour lui. Le sort en déciderait autrement, car il n'était guère possible de s'arrêter dans cette marche forcée qui entraînait hommes et choses vers tant de dénouements tragiques.

Ecarté de l'Assemblée législative comme le furent tous les Constituants, Sieyès fut envoyé par trois départements à la Convention. Là son rôle allait reprendre, mais moins brillant que jadis. Membre du comité de la Constitution, il devint républicain par nécessité et, chimérique à la fois et indécis, fut ballotté entre les partis, rêvant d'alliances impossibles et de rapprochements illusoires. Et quand les rivalités se heurtèrent en de fatales luttes, Sieyès qui s'était rapproché des Girondins ne put qu'assister de plus près à leur perte. Son esprit systématique et raisonneur n'avait guère d'emploi dans ces circonstances poignantes; il se tenait seulement à l'écart des violences, solitaire et désabusé. C'est à peine s'il consent à rompre ce silence, quand l'orage est passé, pour contribuer à la Constitution de l'an III. Mais alors il semble qu'il reprend goût aux affaires et son activité commence à se déployer de nouveau à l'extérieur comme à l'intérieur. Chargé d'une mission diplomatique en Hollande, puis à Berlin, il fut encore membre du Conseil des Cinq-Cents, puis membre du Directoire lui-même. Dans ce poste de confiance, celui qui avait ouvert la Révolution devait servir à préparer l'Empire. Aucun pressentiment ne l'éclaira, et il contribua à l'avènement de la dictature par son

manque de clairvoyance autant que par une politique rusée et louche qui seconda l'ambition de Bonaparte sans y adhérer franchement. Cette faiblesse ne profita, d'ailleurs, pas beaucoup à Sieyès. Devenu premier consul, Bonaparte dota celui qui l'avait aidé de la sorte et l'empereur Napoléon mit plus tard le comble à cette générosité par des bienfaits divers. Exilé comme régicide au retour des Bourbons, Sieyès dut se réfugier à Bruxelles, où il passa toute la durée de la Restauration monarchique. Et il eut la consolation de mourir à Paris, le 20 juin 1836, estimé et, au demeurant, digne de respect, malgré les incertitudes de son caractère et l'indécision de son humeur d'utopiste et de métaphysicien politique.

⁂

En popularisant l'histoire de l'Alsace aux jours les plus troublés des temps modernes, les romans d'Erckmann-Chatrian lui ont donné une allure d'épopée douloureusement tragique. M. Arthur Chuquet a voulu montrer que, si la réalité est plus vraie que la fiction, elle n'en est pas moins émouvante. Sous ce titre *l'Alsace en 1814* (1), il conte les péripéties de l'invasion qui suivit la défaite de Napoléon à Leipzig et précéda sa chute finale. Rejeté au delà du Rhin, il eut le temps d'y susciter la résistance et malgré la faiblesse des effectifs et la misère des troupes, elle y fut opiniâtre et héroïque.

L'offensive des armées alliées par l'Alsace déroutait les plans de Napoléon : c'est par là qu'elle se produisit. Vite on mobilisa les gardes nationales, mais c'était un secours assez médiocre, bien que l'état d'esprit des Alsaciens fut excellent, leur courage reconnu et leur bravoure indiscutable. On se mit à travailler avec ardeur à la mise en état de défense des places fortes : Landau, Wissembourg, Lauterbourg, Fort-Vauban, Schlestadt, Neuf-Brisach, Huningue, Belfort. Et quand, après des lenteurs inconcevables, les alliés reprirent les opérations, il y avait un semblant de résistance à leur opposer, quelques ressources faibles par le nombre, mais pleines de bonne volonté, résolues à durer jusqu'au bout, qui par leur décision tiendraient en échec les efforts d'une coalition incertaine de son but et mal ordonnée. Aussi, loin de s'étendre brusquement comme elle eut pu le faire en raison de sa masse,

(1) Paris, Plon, 1900, in-8.

l'armée d'invasion s'infiltra, pour ainsi dire, dans le pays et, quand elle l'eut recouvert, des citadelles, des forts, des châteaux, émergeant de ces flots étrangers, en rompirent encore la force et en retardèrent le cours.

C'est donc une guerre d'investissement et de blocus qui se prépare en Alsace, pour occuper l'ennemi et laisser à l'empereur le loisir de résister en Champagne dans des conditions moins désavantageuses à la coalition qui le pressait. Bien vite l'Alsace tout entière fut, à l'exception de ses forteresses, au pouvoir de l'ennemi qui tient le pays, l'organise, l'administre. Napoléon aurait voulu troubler cette prise de possession : il ne le put pas. La résistance se concentre dans les villes investies et leur courage n'eut pas été inutile si la bravoure eut suffi pour sauver une cause que tant d'adversaire accablaient. M. Chuquet a retracé successivement dans des chapitres pleins de vie et d'une vérité saisissante l'histoire de ces blocus divers qui donnent à l'Alsace de 1814 sa physionomie propre. C'est justice et chacun de ces sièges est une page d'histoire militaire qu'il convenait d'écrire avec précision. Phalsbourg et les places des Vosges, Strasbourg, Schlestadt, Neuf-Brisach, Huningue, Belfort, Landau, Rothan, se distinguèrent alors par leur opiniâtreté et firent preuve de qualités d'endurance qui sont toujours bonnes à rappeler. Ce sont ces qualités patriotiques et bien françaises qui sauvegardèrent l'Alsace au moment de la paix et empêchèrent que les Alliés l'enlevassent à la France. Ce que le siècle devait voir soixante ans plus tard n'eut pas lieu alors et la vaillance des Alsaciens, moins infructueuse en ce temps que de nos jours, préserva leur terre d'une occupation étrangère qu'ils pouvaient craindre définitive.

⁂

Les études que M. le comte Fleury vient de grouper sous ce titre *Les grandes dames pendant la Révolution et sous l'Empire* (1) passent en revue plusieurs épisodes diversement connus de notre histoire.

C'est d'abord l'émigration de Mesdames de France. On s'émut fort lorsque les tantes du roi, vieilles filles alors sans conséquences et éloignées de la politique, sortirent de France pour se retirer à

(1) Paris, Henri Vivien, 1900, in-8.

Rome. Mais l'incident nous semble maintenant de peu d'importance, tout au plus un voyage assez mouvementé. A Rome, les choses changèrent. Mesdames y furent fêtées d'abord et y vécurent tranquilles jusqu'au moment où les armées françaises, en envahissant les Etats pontificaux, vinrent les en chasser. Elles purent, après bien des anxiétés, atteindre Corfou, puis Trieste où elles succombèrent.

Nous nous bornerons à signaler ici les pages sur *les Vierges de Verdun*, celles sur *les Effets du divorce sous le Directoire*, celles sur *les Femmes à l'armée*, dans lesquelles M. le comte Fleury a rassemblé des faits intéressants. Nous appellerons plus spécialement l'attention sur deux figures de femmes également attachantes, *Mme de Custine* et *Mme de La Valette*, auxquelles M. Fleury consacre deux études particulièrement soignées. Mme de Custine, cette délicieuse Delphine de Sabran, à peine mariée lorsque la Révolution éclata, évoque un des épisodes les plus émouvants de la Terreur, car cette jeune femme assez évaporée se trouva une femme de cœur quand son beau-père et son mari montèrent successivement à l'échafaud. Emprisonnée elle-même, sauvée par un incident imprévu, le reste de sa vie fut envahi d'une passion débordante qui mit un instant à ses pieds l'égoïste auteur d'*Atala*. L'amour de Châteaubriand a fait la renommée de Mme de Custine, mais elle méritait d'être connue pour ses propres qualités.

C'est encore un épisode de dévouement conjugal qu'éveille dans l'esprit le nom de Mme de La Valette. Mais si le fait de l'évasion de son mari est fameux et si la gravure a popularisé la part qu'elle y prit, on peut dire, malgré tout, que les circonstances de cet acte et le caractère des divers personnages n'ont pas été suffisamment mis en lumière. M. le comte Fleury l'a essayé et il a bien fait : l'étude qu'il a composée de la sorte est des plus instructives et les lecteurs ne se plaindront pas qu'il ait reconstitué pour eux, dans tous ses détails, une évasion célèbre et pour le courage qu'elle mit en relief et pour les suites qu'elle eut.

P. B.

Le directeur-gérant : PAUL BONNEFON.

AUXERRE. — IMPRIMERIE A. LANIER, 43, RUE DE PARIS.

FORMOSE (1884-1885)

Notes de Campagne

---

20 septembre 1884

En mer...

Enfin, je suis en campagne. Que de déceptions, que d'espérances trompées depuis plus d'un an que j'ai quitté la France ! C'était à la fin mai 83, lorsque arriva la nouvelle de la mort du commandant Rivière. Nous comptions tous aller droit au Tonkin venger nos braves camarades tombés autour de Hanoï; mais en arrivant à Saïgon, il fallut déchanter, du moins les plus jeunes dont j'étais.

J'ai maudit sincèrement, cette fois, l'heureux privilège de la jeunesse. La colonie était dégarnie de troupes, on avait envoyé rapidement au Tonkin tout ce qu'on avait eu sous la main en officiers et soldats et voilà pourquoi j'avais, en arrivant à Saïgon, la désagréable surprise de me voir retenu, avec d'autres, d'ailleurs, par le commandant supérieur des troupes, en remplacement des plus anciens déjà en train de se battre dans les rizières du Delta.

Un an d'attente, pendant lequel nous avons vu défiler successivement nos camarades de toutes armes arrivant de France, pour aller à Son-Tay, à Bac-Ninh, à Lang-Son ! Puis la paix avec la Chine.

Cette fois j'ai cru qu'il n'y avait plus rien à espérer. Je rentrerais en France, ayant été le spectateur malgré moi de cette campagne, où tant d'autres plus heureux s'étaient

distingués, où d'autres aussi, hélas ! avaient succombé ; mais du moins ils avaient réalisé leur rêve, notre rêve commun si ardemment caressé à l'Ecole.

Tout cela est oublié maintenant.

Le guet-apens de Bac-Lé vient de rallumer la guerre. Cette fois je ne suis pas le plus jeune sous-lieutenant de Cochinchine ; j'en suis le plus ancien. On va vite chez nous. Et comme l'amiral Courbet demande 6 compagnies à la colonie pour aller rejoindre son escadre en vue d'un but encore ignoré, me voilà présent, à la 1re Cie du 1er Bataillon du régiment de marche qu'on vient de former, et depuis hier nous sommes sur la *Nive*, qui va trop lentement au gré de nos désirs.

Où allons-nous ?... Ma foi, je n'en sais rien. Depuis que la nouvelle est arrivée à Saïgon que nous devions servir sous les ordres directs de l'amiral, les commentaires et les suppositions ont marché bon train. L'amiral est avec son escadre à l'embouchure de la rivière Min. Il a demandé 6 compagnies à Saïgon, 6 compagnies au Tonkin. Va-t-il se servir de ce petit corps expéditionnaire pour parachever l'œuvre si bien commencée le mois dernier à Fou-Tcheou ? Allons-nous faire sous ses ordres une guerre de corsaire contre les ports du littoral chinois ? Ce serait là, de l'avis de plusieurs de nos grands chefs, un moyen efficace d'amener vite à composition nos astucieux adversaires. Mais, répondent d'autres en hochant la tête, ignorez-vous que la guerre avec la Chine n'est pas officiellement déclarée ? Ignorez-vous que dans tous ces ports, il y a des Allemands, des Anglais, des Américains, tous gens admirablement disposés à notre égard, et à l'affût de toute occasion de nous créer des embarras ? C'est pour le coup que les réclamations assailliraient notre Gouvernement déjà trop timoré, et que la « perfide Albion » ferait des siennes. Sûrement nous n'irons pas brûler les ports chinois.

— Alors quoi ? Nous ne pouvons pas rester éternellement sur ce sabot où je commence déjà à me faire vieux, s'écrie un

capitaine, terrien déterminé pour qui le bateau n'est qu'une prison roulante.

— Que diriez-vous, messieurs, s'écrie un autre, grand lecteur de journaux, d'une expédition dans le golfe de Petchili ou d'une occupation de Formose ? Voilà longtemps que je vois nos bons journalistes officieux parler de représailles utiles, de « gages nécessaires » pour amener la Chine à composition. Et n'a-t-on pas parlé de charbonnages à Kelung dans le nord de Formose ? Vous verrez que nous serons les Fernan Cortès de ce nouvel Eldorado.

— Oui, mais dans tout cela que fera l'amiral ? Ce n'est pas pour nous regarder faire, après nous avoir débarqués dans l'île, qu'il tient son escadre rassemblée. Nous irons à Petchili, et qui sait ? peut-être sommes-nous l'avant-garde du corps expéditionnaire qui ira dicter la paix à Pékin... » — Et ainsi de suite.......

Puis on s'est séparé pour regagner les cabines, aménager son installation, pendant que le vent fraîchissant nous annonçait que la *Nive*, sortie des méandres de la rivière, entrait en pleine mer, et que le roulis ne tarderait pas à se faire sentir. Je suis resté quelque temps sur la dunette, accoudé au bastingage, regardant s'enfoncer peu à peu à l'horizon les terres basses de la Cochinchine. Seul, le cap St-Jacques émerge encore au-dessus de la côte bordée de palétuviers, puis il s'estompe peu à peu dans la buée qui monte, au déclin du jour, de cette terre perpétuellement en gésine et ce m'est une agréable sensation de ne plus respirer cette atmosphère lourde de Saïgon, cet air saturé de vapeur d'eau et d'odeurs musquées. C'est l'air vivifiant de la mer, de la bonne mer qui va retremper nos muscles affaiblis et donner de nouvelles forces à nos estomacs quelque peu délabrés. Quant à notre destination, qu'importe ? Je suis au milieu de vieux camarades et de braves petits soldats tous pleins d'entrain et de résolution. Nous savons que nous allons marcher sous les ordres d'un rude homme de guerre, il a déjà

bien montré l'an passé, de quoi il était capable. Donc, tout va bien.

Je me sens aussi confiant, en marchant vers notre but inconnu, que l'an passé, au départ de Toulon, et de plus je touche enfin au rêve de tout militaire, de tout soldat de vocation: faire campagne. Comment vais-je me comporter? Grave question. Jusqu'ici je n'ai jamais couru un danger sérieux, je ne sais pas ce que c'est que la mort vue en face. J'ai beau envisager toutes les hypothèses possibles, il en est une que mon esprit ne peut admettre : c'est l'idée d'être tué. Non, je ne serai pas tué; je le sens. Pourquoi? je n'en sais rien; mais c'est ainsi. Je rêve de dangers romanesques, d'exploits fabuleux, je laisse vagabonder mon imagination, et à la fin de tous ces beaux romans, je me vois sortir sain et sauf de mes aventures imaginaires...

D'ailleurs, nous verrons bien. La réalité sera peut-être plus plate, et peut-être vais-je, nouveau Don Quichotte, m'escrimer contre des moulins à vent. J'aurai toujours la consolation de me raconter mes rêves et mes impressions, car, enfin, à défaut d'ennemis à combattre, j'aurai toujours des pays nouveaux à connaître, des mœurs nouvelles à observer.

Puissé-je bien remplir ce journal de campagne, que je commence aujourd'hui à bord de la *Nive*, plein de santé et d'espérance! Je voudrais qu'il ajoute le récit de nouveaux exploits aux exploits de nos aînés tombés pour ta gloire, ô mon pays! Partout où tu nous as appelés, au Sénégal, au Mexique, au Tonkin, à Madagascar, en Océanie, dans toutes les parties du monde, l'infanterie de marine a illustré le nom français. Allons-nous ajouter une nouvelle page glorieuse à son histoire?

J'ai bon espoir.

30 septembre 1884.

A bord de *la Nive*.

C'est bien à Formose que nous allons. Je devrais même dire que nous y sommes, car nous avons longé toute la matinée la côte nord de l'île et nous voilà maintenant mouillés au large devant une espèce de baie envasée, au fond de laquelle on distingue une masse confuse de maisons chinoises. C'est Kelung. L'attaque est pour demain. Ces huit jours de navigation passés à longer la côte d'Annam, puis Haïnan, ont été d'une rare monotonie. Temps calme et clair. Pendant plusieurs jours on a sur sa gauche la chaîne de montagnes qui séparent l'Annam des territoires assez peu connus du Laos, et l'on comprend, en voyant combien est étroite la bande de terre, entre les montagnes et la mer, qu'un géographe ingénieux ait comparé l'empire d'Annam à un bambou portant à chacune de ses extrémités un lourd et riche panier de riz, la Cochinchine et le Tonkin.

Nous rencontrons de nombreuses jonques de pêche, avec leurs flancs rebondis et leurs larges voiles en sparterie de couleur rouge sale ou ocre jaune. Pas de bateaux de guerre. Cependant on parle sur la dunette de l'apparition possible de croiseurs chinois.

Nous sommes bien tranquilles. Nous savons que nos croiseurs aussi ne sont pas loin et font bonne garde.

Les côtes de l'Annam disparues à l'horizon, nous avons laissé bien à gauche le golfe du Tonkin, et la prochaine terre apparue de nouveau à bâbord a été l'île d'Haïnan. Nous passons loin du rivage, et rien de particulier ne s'offre à notre attention. Cette île est peu connue. Maintenant nous voici engagés dans le canal de Fo-Kien ou de Formose. Les barques de pêche se multiplient. Nous avons rencontré hier un bateau de guerre siamois, battant pavillon rouge, avec éléphant blanc au milieu.

Puis, par le travers des îles Pescadores, nous rencontrons

des nuées de barques de pêcheurs. Les Chinois qui les montent les dirigent en godillant, au moyen d'un seul aviron fixé à l'arrière du bateau. Cet arrière, très large par rapport aux dimensions de la barque, est ouvert en forme de queue d'aronde.

Hier 29, nous sommes enfin arrivés au mouillage de Matsou, à l'embouchure de la rivière Min. C'est le lieu de rendez-vous que l'amiral avait assigné à ses troupes du *Tarn* et de la *Nive*. Nos camarades du *Tarn*, partis d'Haïphong à peu près en même temps que nous de Saïgon sont déjà arrivés depuis quelques jours. Quelques compagnies ont été débarquées dans cette île qui est à l'entrée de la rivière, l'île de Matsou, et tous les jours les hommes vont se promener sur les collines de cet îlot, uniquement pour faire diversion à la monotonie de la vie de bord. Nous les avons vus de notre bateau habillés d'une espèce de sarrau brun noirâtre, pantalon de même couleur, casque également sombre. Ils ont l'air de vrais brigands, mais on les considère avec un respect involontaire, car ils ont pour la plupart un an de campagne au Tonkin, beaucoup étaient à Son-Tay.

Nous sommes des conscrits à côté d'eux.

Le soir même de notre arrivée à Matsou, le colonel nous a rassemblés sur le pont de la *Nive*, les officiers embarqués sur le *Tarn* sont arrivés également ; puis tout à coup un coup de sifflet strident à la coupée de tribord, un commandement, et l'amiral apparaît. Le silence est solennel. Tout le monde a les yeux fixés sur le grand chef qui va nous apprendre notre sort. Je le regarde moi aussi, abrité par le capitaine et le lieutenant placés en avant de moi. J'avais déjà vu l'amiral Courbet à Saïgon avant son expédition sur Son-Tay. C'était au palais du Gouvernement, pendant le bal donné le soir du 14 juillet. L'homme ne m'avait pas frappé comme ici ; là-bas c'était un amiral revêtu du frac de cérémonie, couvert de dorures et de chamarrures, c'était

enfin un personnage officiel. Ici, c'est autre chose. Nous avons devant nous le vainqueur de Son-Tay, l'homme dont l'énergie indomptable a su fixer la victoire après deux jours de lutte terrible, celui dont nos camarades tonkinois ne prononcent le nom qu'avec une respectueuse admiration, pour l'avoir vu à l'œuvre. Il parle maintenant, et sa parole simple et sans éclat nous gagne peu à peu. Je le vois bien en face, grand, svelte, d'une distinction britannique avec ses yeux bleus et froids, ses favoris rares et courts, ses lèvres minces, ses pommettes saillantes. Le geste est sobre, mais la parole devient caressante et s'échappe à mesure qu'il parle. Cet homme, en qui l'on sent une froide et inflexible volonté, dont le premier abord est glacial, s'est animé peu à peu ; il revoit autour de lui ses compagnons de Son-Tay, il s'adresse à nous, les jeunes, il nous dit leurs exploits et leurs travaux, et son espoir de nous voir marcher sur leurs traces. Il nous dévoile alors le but de l'expédition, c'est à Formose que nous allons, et nous commencerons par reprendre Kelung, situé sur la côte orientale de l'île. Puis des poignées de mains distribuées en cercle, et la présentation est faite. Les grands chefs restent seuls entre eux.

Le cercle est rompu, et nous pouvons causer en toute liberté. Qui connait Formose ? Qu'allons-nous faire dans ce pays dont personne ne connait autre chose que le nom ? Nous en avons bien entendu parler dernièrement par quelques correspondances des journaux, nous savons aussi qu'au commencement du mois dernier, le 5 ou 6 août, l'amiral Lespès était allé bombarder Kelung, et c'est tout.

Pas de renseignements précis, pas de cartes, personne qui connaisse le pays parmi les marins de l'escadre.

Nous sommes toujours en train de causer sur la dunette, quand je m'entends appeler par le colonel, je devrais dire plus exactement le lieutenant-colonel. Il était à Son-Tay l'an passé comme chef de bataillon, commandant un bataillon de tirailleurs annamites. Venu à Saïgon comme lieutenant-

colonel, il s'est montré d'abord assez dur dans le service, bourru dans les rapports journaliers, mais sous ces apparences revêches, il y a un chef expérimenté, de caractère ferme et droit.

Aussi sommes-nous partis pleins de confiance, en apprenant qu'il aurait, sous la haute main de l'amiral, la direction des troupes à terre. Son physique répond à son moral : râblé, solidement planté sur ses courtes jambes, c'est un petit breton aux cheveux roux, à la figure colorée, malgré le hâle des pays jaunes.

En quelques mots rapides, le colonel m'explique que nous allons attaquer Kelung ; il me montre un plan rudimentaire de la rade et des environs que vient de lui donner l'amiral, et il me charge d'en prendre copie au plus vite. Mon travail terminé, je l'ai remis au colonel, qui en fera prendre d'autres copies par mes camarades.

Aujourd'hui 30, nous nous sommes éveillés en route pour Kelung, en vue duquel nous arrivons vers midi. La *Nive* et le *Tarn* marchent sous la protection des croiseurs de l'escadre ainsi que de quelques cuirassés et canonnières, *Bayard, Vipère, Chateau-Renaud, Triomphante*, etc. Nous longeons les côtes nord de l'île. Peu à peu, les détails du rivage se précisent. Je comprends maintenant que les premiers navigateurs portugais qui ont découvert cette terre l'aient saluée du nom de Formosa, la Belle. C'est comme une immense corbeille de verdure qui semble surgir de la mer. Nous apercevons d'abord toute une ligne de collines abruptes, puis des pics plus élevés qui vont se perdant jusqu'à la limite de l'horizon; pics et collines forment des plans de plus en plus estompés dans la brume bleuâtre, qui semble s'élever des bas-fonds invisibles.

A mesure que nous avançons, de nouveaux motifs d'admiration s'offrent à nos regards. Voici des gorges sombres et ravinées, et dans les fonds quelques maisons aux toits recourbés dont les tuiles rouges flamboient au soleil, tandis

que de ci de là, quelques rizières étagées au flanc des collines, au bas des pentes, mettent une tache d'or clair sur ce manteau de verdure sombre. Au bas des collines, des rochers aux formes bizarres nous masquent une partie de la rade à droite. Plus à gauche, au sud, un village de pêcheurs, avec ses barques et ses grosses jonques rebondies, ferme l'horizon. C'est l'îlot Palm, qui, du point où nous sommes, semble rattaché à la grande terre. Au-delà de l'îlot Palm, on voit encore quelques rochers bizarrement découpés, de couleur noirâtre, qui semblent indiquer la nature granitique du sol.

Nous sommes stoppés maintenant. Notre transport est embossé à 1000 mètres du rivage à peine, en face d'une petite crique creusée au pied d'un mamelon surmonté d'une petite tour de guet. Pendant que je considère le panorama de la baie de Kelung, je vois une embarcation se détacher du *Bayard* et s'avancer vers la partie de la baie cachée à ma vue. C'est l'amiral, avec le colonel, le commandant de l'artillerie et d'autres chefs, qui va faire simplement la reconnaissance des abords de la ville.

Rien ne remue sur la plage. Vers la partie sud de la baie, la plus éloignée de nous, on voit quelques maisons, puis deux batteries rasantes détruites par nos marins le mois dernier. Les collines s'élèvent rapidement et ferment la vue de ce côté. Elles paraissent couronnées d'ouvrages en terre, car on voit çà et là la tache rougeâtre que produit la terre fraîchement remuée. Mais pas plus de ce côté que sur le mamelon qui est devant nous, appelé Mont-Clément sur la carte anglaise que j'ai copiée, on ne voit la queue d'un Chinois.

Allons-nous prendre Kelung sans coup férir ? Ce serait humiliant.

Le retour de la reconnaissance s'est effectué sans incident. Tout ce que je sais, c'est que nous débarquons demain à la première heure du jour, que mon bataillon est premier à marcher et que ma compagnie formera l'avant-garde. L'ani-

mation a été grande au carré, à dîner. Mes camarades du 2e bataillon, non désignés encore pour marcher, envient ma chance et me félicitent. Nous sommes tous gais ce soir, un peu nerveux aussi, mais tout le monde est plein d'entrain et augure bien de la campagne.

Quand reprendrai-je mon journal, pourrai-je seulement écrire aux miens ? — Bah ! nous verrons bien, et à la grâce de Dieu !

Mont-Clément, 4 octobre.

Dieu soit loué ! Nous sommes vainqueurs, Kelung est pris, les Chinois fuient encore; nous avons eu peu de pertes, et me voilà enfin un militaire pour de vrai, car je l'ai reçu, le baptême du feu, je peux dire un fameux baptême. Je suis en ce moment installé au sommet du Mont-Clément avec mon seul peloton, à 150 m. au-dessus des flots, ayant une vue superbe sur la ville et sur la mer, pour gîte un buisson où je viens de dormir comme un bienheureux ; seigneur du mont et de la plaine, enfin ! Mais en fait de plaine, je ne vois que la plaine liquide. Que de sensations pendant ces trois derniers jours !.. Procédons par ordre.

1er octobre. — A 5 heures du matin, tous nos hommes sont sur pied dans l'entrepont, équipés, sac au dos. Déjà les matelots nous attendent dans les chaloupes rangées le long de la *Nive* du côté de la haute mer, hors des vues des Chinois. Les embarcations qui doivent nous conduire à terre sont remorquées par des chaloupes à vapeur armées en guerre avec un canon revolver Hotchkiss à l'avant. Tout est calme dans la rade, ainsi que du côté ennemi. Nous attendons le signal.

A 6 heures, une flamme rouge hissée au sommet du grand mât du *Bayard* donne le signal du mouvement. Aussitôt tous les bateaux de l'escadre ouvrent le feu sur les positions chinoises. Les pièces de 19 et de 14, dont sont armés les cuirassés, les canonnières, forment un concert imposant.

Les détonations répercutées par l'écho des collines nous reviennent affaiblies et forment une basse continue dans le fracas formidable qui se produit au-dessus de nos têtes. Car pendant ce temps-là nous sommes descendus rapidement dans les embarcations, les chaloupes à vapeur piquent droit et à toute vitesse vers la petite crique qui est au bas du Mont-Clément. Les obus des grands bateaux sifflent au-dessus de nos têtes, et les canons-revolvers de nos chaloupes entrent en jeu aussi, fouillant les abords de la petite plage de leurs petits obus, qui éclatent dans les fourrés de bambous. Peine perdue ! La plage est muette. Du côté sud de la rade, sur les hauteurs, les Chinois ont riposté aux feux de l'escadre avec deux canons Krupp ; un obus est même tombé tout près de la *Nive* ; mais leur tir a été vite éteint.

En moins de vingt minutes, nous arrivons à la plage. On saute lestement des embarcations, on se rassemble et en route pour le Mont-Clément. Ma compagnie forme l'avant-garde et je commande la 4e section. C'est M. le lieutenant de la compagnie qui prend la tête. Mais quel chemin suivre ? Nous avons devant nous un fourré inextricable, un ravin obstrué par les lianes. Impossible de s'engager dans ce ravin, d'ailleurs ce serait imprudent.

Nous découvrons enfin un sentier à peine frayé dans la brousse, et la section d'avant-garde s'engage résolument en avant. Mais presque aussitôt, ledit sentier s'enfonce dans le ravin, se perd dans des broussailles impénétrables. Allons-nous continuer à chercher un chemin qui peut-être n'existe pas ? Allons, décidément, c'est à nous-mêmes de nous frayer la voie. Or, nous sommes sur le flanc du coteau, les pentes sont raides, mais il n'y a pas le choix : il faut monter au plus tôt pour voir et surtout pour dominer, car si nous sommes encore sous la protection immédiate de nos bateaux, il ne ferait peut-être pas bon, au prochain tournant, voir surgir les Chinois au-dessus de nos têtes. Grâce à cette décision de couper au plus court et de gravir directement la pente du

Mont-Clément, c'est ma section, la 4e, qui s'élève la première et va se trouver en tête. Il est près de 7 heures, et le soleil chauffe ferme. Nos hommes, trop chargés, ne peuvent continuer à grimper avec leur sac ; nos objurgations, leur bonne volonté évidente ne peuvent prévaloir contre les obstacles du sol et du climat. Aussi dès le premier ressaut que nous rencontrons, sur une espèce de palier qu'il sera facile de retrouver, nous faisons déposer les sacs et nous regrimpons de plus belle. Nous voici maintenant à une centaine de mètres au-dessus de la mer, le sommet n'est plus qu'à une cinquantaine de mètres, et toujours rien. La canonnade continue, mais nous ne voyons pas de Chinois.

Tout à coup, comme je vais atteindre une petite barre de rochers qui limite l'horizon et d'où je compte voir dans la vallée du côté de la ville, l'adjudant de la compagnie, qui me précède, s'arrête et, se tournant vers moi : « Mon lieutenant, les Chinois ! » Je suis en un clin d'œil à côté de lui avec 5 ou 6 de mes hommes, et aussitôt j'entends quelques sifflements stridents, comme des guêpes en fureur qui viendraient bourdonner autour de nous. Ce sont les Chinois qui saluent notre apparition d'un feu de mousqueterie bien nourri. En même temps, une sonnerie lugubre et prolongée se répercute dans le fond de la vallée très encaissée ; c'est la trompe de guerre des Chinois. Nous avons devant nous, à moins de 200 mètres et en contre-bas, un poste avancé qui garde une façon de redoute carrée en terre ; cette redoute barre un sentier, celui que nous avons heureusement abandonné, qui passe au col et mène sans doute à une autre position plus solide, celle-là, un vrai fort que nous apercevons à environ 1,500 mètres. D'instinct mes hommes sont venus s'aligner contre les rochers et ont ouvert le feu. Les Chinois, surpris par notre brusque apparition, sortent rapidement de leur poste avancé ; il en vient de droite et de gauche, avec des pavillons de toute couleur et toute dimension, et, tout ce monde, gesticulant, hurlant, ouvre un feu rapide et désordonné sur nous, sans le

moindre souci de s'abriter, de prendre une formation quelconque. M... m'a rejoint vivement, ainsi que le capitaine ; mais sur l'étroite table de rochers où nous sommes, nous ne pouvons guère déployer plus d'une section. Et nos braves petits marsouins qui arrivent en foule derrière nous pour prendre part à la fête ! Alors, ma foi ! ne voulant ni quitter notre poste, ni rester inactifs, M... et moi nous prenons un fusil au premier qui est derrière nous, et nous faisons le coup de feu. « Je crois que je viens d'en décrocher un, me crie M... — Moi aussi. » Mais, en même temps, un de mes hommes me tire par la manche : « Mon lieutenant, en voilà un de touché. » Je me retourne, c'est un homme de ma section, Vermau, qui vient de s'affaisser une balle dans la tête au-dessus de l'œil droit. Je salue, ému, cette humble et première victime, puis mon regard se croise avec celui de M... tous deux, avec la même pensée dans les yeux ; le pauvre garçon était entre nous deux, et c'est lui qui a reçu l'une des balles qui nous étaient destinées. Pendant ces quelques minutes, notre ligne s'est étendue à droite et à gauche, et maintenant toute la compagnie est en ligne. J'ai à peine tiré 7 à 8 balles; et le propriétaire de mon fusil s'impatiente ; finalement, il me prend respectueusement mais fermement par la taille, m'écarte et prend ma place. « Mon lieutenant, me dit-il, ce n'est pas votre place, et je veux tirer, moi aussi. » Rien à répondre ; mon soldat a raison.

Nous nous plaçons derrière nos sections, et nous commandons le feu par salves. Le capitaine vient causer un instant avec nous, et nous dit d'attendre le signal de se porter en avant.

Les Chinois ont vu le danger de leur position en contrebas; ils s'efforcent de nous déborder à notre gauche et d'arriver avant nous au sommet du Mont-Clément. Mais la 2e compagnie du bataillon y est avant eux et les foudroie de ses feux de salves. Puis, c'est le restant du bataillon qui prolonge notre droite. Le feu, maintenant, est régulier de

notre côté, un peu ralenti du côté des Chinois. Je suis aphone à force d'avoir commandé les feux de salve. Voici le colonel qui passe lentement derrière notre ligne. Il est à peu près 9 h. 1/2, et le combat dure depuis plus d'une heure. Nous bordons une crête descendante qui se relie par des pentes assez douces au vallonnement et à un bois de bambous vers lequel reculent lentement les Chinois. Nous les voyons lâcher leur coup de feu, et se défiler derrière des buissons, puis à quelques mètres en arrière un chef agite un pavillon, le fiche en terre, et aussitôt ses hommes se rangent autour et recommencent le feu. C'est une retraite en échelons assez régulière.

Mais il est temps d'en finir. Sur un signal du colonel, la sonnerie de la charge éclate vibrante et enragée. Oh! l'émotion que donnent ces notes enflammées! Nous nous ruons à l'assaut à travers les buissons, heureusement peu épais; c'est à qui arrivera le premier. Les réguliers ne nous ont pas attendus; ils dégringolent dans un fond de vallée sous la protection d'un bois très fourré, et nous en voyons déjà de longues files qui montent le côté opposé, se dirigeant vers le fort qui est à 1,800 mètres environ. A ce moment, le fort se met aussi de la partie; il nous envoie quelques volées de biscaïens; j'en ramasse un qui est venu rouler à mes pieds. Il nous envoie aussi quelques obus à chemise de plomb qui ne sont pas chargés; on rit de cette fallacieuse artillerie. Il est 10 h. et le combat est fini. Nous avons 18 hommes hors de combat, dont 5 tués. Les Chinois ont laissé de nombreux cadavres sur le terrain, nous ne nous amusons pas à les compter. De la crête un peu basse où nous sommes, nous voyons le fond de la vallée du côté de Kelung; c'est une vaste rizière inondée. A tout instant, des réguliers restés dans le bois de bambous traversent la rizière pour gagner la pente opposée et monter au fort. Alors c'est à qui décrochera son Chinois. Nos hommes s'amusent à giboyer aux passants, qu'ils manquent d'ailleurs le plus souvent. Nous mettons vite

un terme à ces exercices, et on s'occupe de l'installation de la position, car nous avons assez travaillé pour aujourd'hui, et il faut attendre l'entrée en ligne des autres bataillons qui sont en train de débarquer.

Le soleil est de feu, mais ce n'est pas heureusement la chaleur lourde de Cochinchine, et puis nous avons la brise du large.

Vers midi, après un déjeûner succinct sur l'herbe, à l'ombre d'un buisson de camphrier, nous causons naturellement des incidents de la matinée, quand le colonel arrive vers notre groupe. En deux mots, voici ce qu'il attend de nous: il faut pousser une reconnaissance vers le fort chinois, qu'il veut attaquer demain. Il me charge personnellement de pousser le plus près possible et de prendre un croquis; le capitaine et le lieutenant me soutiendront avec 3 sections. Décidément, c'est un beau jour pour moi. Après le combat du matin, une mission de confiance pour le soir!

En quelques minutes, notre troupe est prête et nous partons.

Immédiatement nous dévalons la pente rapide et parfois escarpée qui mène à la rizière. A chaque pas, au milieu des pins, des bambous et autres arbres que je ne connais pas, nous trouvons des cadavres. Je cueille un immense pavillon à côté d'un grand diable étendu sur le dos. Ce sont de fort beaux hommes, grands et musclés, au teint clair; des Chinois du nord certainement.

Ils sont habillés d'un large pantalon et d'un sarrau de toile bleue, avec lunes sur le dos et sur la poitrine portant des caractères chinois, sans doute leur nom et matricule; comme coiffure un immense chapeau de paille en toit de kiosque qu'ils portent d'habitude dans le dos; aux pieds, des sandales ou rien le plus souvent. Les armes et l'équipement sont entièrement neufs; ce sont des Mauser allemands, débarqués certainement depuis peu, car on voit encore la graisse d'armes aux épées-baïonnettes. M... en ramasse un et va même s'en servir tout à l'heure.

Nous contournons la rizière, nous franchissons un petit arroyo qui va à la mer, et après plusieurs circuits auprès des pentes, nous nous engageons dans une gorge en haut de laquelle nous pourrons voir bien distinctement les détails et l'étendue du fort chinois. Jusqu'ici notre reconnaissance a été calme. Dans cette gorge qui échappe complètement aux vues de notre position, nous rencontrons une autre rizière. En la franchissant sur les talus, je m'avance jusqu'au bas de la pente que couronne le fort ; j'en suis à environ 300 mètres. — « Voilà le moment de prendre votre croquis, » me crie M... Je n'ai pas plutôt commencé à tracer quelques lignes, qu'une fusillade nourrie éclate sur le parapet. Nous nous hâtons de rallier nos hommes derrière le talus de la rizière, mais pas assez vite pour que plusieurs ne soient déjà touchés. Impossible de riposter, d'ailleurs ; on ne voit pas un Chinois. Mais la situation s'aggrave de minute en minute. Les coups viennent maintenant de droite et de gauche, nous allons être enveloppés. Chaque fois que je me lève de derrière mon talus pour regarder la position chinoise, c'est une grêle de balles qui s'abat autour de moi. En un rapide conseil de guerre, nous décidons de battre en retraite ; notre mission est remplie, et je suis fixé sur le fort que j'avais à reconnaître.

Nous faisons filer un à un nos hommes et nous partons les derniers, le capitaine, M... et moi. Mais pendant que M... prend à droite par le ravin, moi, comme un étourneau, je file tout droit dans la rizière, et alors pendant une soixantaine de mètres, enfonçant dans la boue jusqu'au ventre, j'ai servi de cible à tout le fort. C'était la réponse à notre chasse de la matinée. Comment n'ai-je pas été touché ? Quand je suis rentré j'avais le dos de mon dolman et jusqu'à mon casque tout éclaboussés de boue par les éclats des balles qui se fichaient dans la rizière autour de moi. Ah ! ce trajet m'a paru terriblement long. Mais en voici bien d'une autre. En me dégageant de cette maudite rizière, je retrouve mes hommes

qui m'attendaient parfaitement abrités, je retrouve M... et nous constatons, en outre des quelques blessés déjà ramenés en avant, qu'il nous manque un homme. M... revient sur ses pas avec quelques soldats de bonne volonté. Il reparaît au bout d'un instant, l'air navré. Au détour du chemin, il a vu un groupe de Chinois dans la rizière, entourant notre malheureux soldat blessé ; il les a vus faire le geste de lui couper le cou, leur a envoyé quelques coups ne fusil, et s'est retiré vivement. D'ailleurs, nous n'avons que tout juste le temps de filer. Mais à ce moment nous entendons quelques coups de canon, et les Chinois ne paraissent plus disposés à inquiéter notre retour. En rentrant, nous apprenons que ce sont les deux canons de 80 du lieutenant d'artillerie N.. qui ont fort à propos envoyé quelques obus à balles sur le parapet chinois et arrêté un instant leur fusillade. C'est cela qui nous a fortement dégagés.

Au retour, le colonel est de mauvaise humeur en apprenant que nous avons laissé un homme entre les mains des Chinois, mais j'aurais bien voulu voir ce qu'il aurait fait à notre place. Là-dessus, nous avons mangé tant bien que mal une boîte de conserves, et nous nous sommes endormis à la belle étoile, roulés dans nos capotes, brisés par les fatigues et les émotions de cette première journée de campagne.

2 octobre. — Je dors à poings fermés, quand un remue-ménage se produit autour de moi. Dans une demi-conscience du lieu et de l'heure, j'entends comme en rêve qu'une section de la compagnie est commandée pour marcher immédiatement. Qu'y a-t-il encore ? Ne vais-je pas pouvoir savourer quelques instants de plus un repos que je crois si bien gagné ? J'entrouvre les yeux, il fait encore nuit. Que diable peut-on entreprendre de si bonne heure ? Faisons le mort. Peine inutile ! Cette fois, c'est bien moi qui m'entends appeler. Je me lève en maugréant. Ma capote est toute mouillée par la rosée. Je me secoue un peu et je rassemble ma section qui est tout à côté. Je suis désigné pour aller garder l'ambulance

8

Nous contournons la rizière, nous franchissons un petit arroyo qui va à la mer, et après plusieurs circuits auprès des pentes, nous nous engageons dans une gorge en haut de laquelle nous pourrons voir bien distinctement les détails et l'étendue du fort chinois. Jusqu'ici notre reconnaissance a été calme. Dans cette gorge qui échappe complètement aux vues de notre position, nous rencontrons une autre rizière. En la franchissant sur les talus, je m'avance jusqu'au bas de la pente que couronne le fort ; j'en suis à environ 300 mètres. — « Voilà le moment de prendre votre croquis, » me crie M... Je n'ai pas plutôt commencé à tracer quelques lignes, qu'une fusillade nourrie éclate sur le parapet. Nous nous hâtons de rallier nos hommes derrière le talus de la rizière, mais pas assez vite pour que plusieurs ne soient déjà touchés. Impossible de riposter, d'ailleurs ; on ne voit pas un Chinois. Mais la situation s'aggrave de minute en minute. Les coups viennent maintenant de droite et de gauche, nous allons être enveloppés. Chaque fois que je me lève de derrière mon talus pour regarder la position chinoise, c'est une grêle de balles qui s'abat autour de moi. En un rapide conseil de guerre, nous décidons de battre en retraite ; notre mission est remplie, et je suis fixé sur le fort que j'avais à reconnaître.

Nous faisons filer un à un nos hommes et nous partons les derniers, le capitaine, M... et moi. Mais pendant que M... prend à droite par le ravin, moi, comme un étourneau, je file tout droit dans la rizière, et alors pendant une soixantaine de mètres, enfonçant dans la boue jusqu'au ventre, j'ai servi de cible à tout le fort. C'était la réponse à notre chasse de la matinée. Comment n'ai-je pas été touché ? Quand je suis rentré j'avais le dos de mon dolman et jusqu'à mon casque tout éclaboussés de boue par les éclats des balles qui se fichaient dans la rizière autour de moi. Ah ! ce trajet m'a paru terriblement long. Mais en voici bien d'une autre. En dégageant de cette maudite rizière, je retrouve mes h

qui m'attendaient parfaitement abritées. Je retrouve M... et nous constatons, en outre des quelques blessés déjà ramenés en avant, qu'il nous manque un homme. M... revient sur ses pas avec quelques soldats de bonne volonté. Il reparaît au bout d'un instant, l'air navré. Au détour du chemin, il a vu un groupe de Chinois dans la rizière, entourant notre malheureux soldat blessé; il les a vus faire le geste de lui couper le cou, leur a envoyé quelques coups de fusil, et s'est retiré vivement. D'ailleurs, nous n'avons que tout juste le temps de filer. Mais à ce moment nous entendons quelques coups de canon, et les Chinois ne paraissent plus disposés à inquiéter notre retour. En rentrant, nous apprenons que ce sont les deux canons de 80 du lieutenant d'artillerie N.. qui ont fort à propos envoyé quelques obus à balles sur le parapet chinois et arrêté un instant leur fusillade. C'est cela qui nous a fortement dégagés.

Au retour, le colonel est de mauvaise humeur en apprenant que nous avons laissé un homme entre les mains des Chinois, mais j'aurais bien voulu voir ce qu'il aurait fait à notre place. Là-dessus, nous avons mangé tant bien que mal une boîte de conserves, et nous nous sommes endormis à la belle étoile, roulés dans nos capotes, brisés par les fatigues et les émotions de cette première journée de campagne.

2 octobre. — Je dors à poings fermés, quand un remue-ménage se produit autour de moi. Dans une [illegible] du lieu et de l'heure, j'entends comme en [illegible] de la compagnie est commandée pour [illegible] ment. Qu'y a-t-il encore ? Ne vais-je pas [illegible] quelques instants de plus un repos que je crois si bien [illegible] J'entrouvre les yeux, il fait encore nuit. Que diable [illegible] entreprendre de si bonne heure [illegible] inutile ! Cette fois, c'est bien [illegible] me lève en maugréant. Ma [illegible] rosée. Je me secoue un peu [illegible] est tout à côté. Je suis désig[illegible]

au bord de la mer, au point même où nous avons débarqué hier. Nous dégringolons à moitié endormis jusqu'au bord de l'eau, et nous nous installons dans un vieux fort rasant où l'ambulance s'est établie la veille. Le jour commence à poindre. Je fais rapidement le tour de mon poste : c'est un carré de maçonnerie, un mur à bahut du côté de la montagne, un parapet maçonné du côté de la mer avec encore quelques vieux canons en fonte que nos marins ont fait sauter au fulmi-coton le mois dernier. A l'intérieur, une espèce de vaste hangar aux trois quarts démoli : c'est là notre ambulance. Quelques blessés et malades. Je crois que j'aurai du loisir pour me reposer.

Pendant toute la matinée, j'ai été amusé par le va et vient des embarcations qui débarquent des officiers de vaisseau, venus en curieux, ou du matériel. J'ai placé quelques sentinelles. Le reste de mes hommes dort ou prépare le repas, avec des boîtes de conserve et des patates cueillies dans les jardins avoisinants. Et moi, comment vais-je manger ? Je ne peux pas aller retrouver les officiers de la compagnie, et je ne voudrais pas mettre à contribution mes hommes, qui me font cependant des invites cordiales. Mais voici venir un visiteur imprévu. Je vois débarquer d'un canot du *Bayard* un homme habillé de flanelle bleue, avec un grand casque blanc, sur sa poitrine s'étale une barbe châtain clair superbe. Que peut bien venir faire un pékin ici ? Pendant que je me pose ces interrogations, mon visiteur aborde, vient droit à moi et se nomme. C'est l'aumônier du *Bayard*, l'excellent abbé R...., qui vient causer avec moi à l'ambulance.

— « Enchanté, monsieur l'abbé, de vous avoir pour compagnon, mais du diable si je me serais douté que notre aumônier avait une tenue de campagne aussi extraordinaire dans sa simplicité. Voici votre domaine. Mais comment allons-nous manger ? »

— J'y ai songé, me répond-il en riant, et voici notre déjeûner qui arrive. »

En effet, un matelot nous apporte des provisions qui viennent du *Bayard*, de la table même de l'amiral ; maintenant je ne regrette plus mon sommeil interrompu.

Mais pendant ce temps, nous n'entendons rien du côté des Chinois : pas un coup de fusil, le calme plat. Serait-ce partie remise ? Les 2 bataillons se sont pourtant mis en marche par la ligne des crêtes que j'ai indiquée hier au colonel au retour de ma reconnaissance, et ils doivent être déjà loin. Dans l'après-midi, les nouvelles arrivent excellentes. On a pris le fort sans tirer un coup de fusil, les Chinois l'ont évacué dans la nuit. Puis on a poussé jusqu'à la route de Tamsui et occupé également d'autres fortins en terre, qui entourent la ville au Nord et à l'Ouest. Ces détails nous sont apportés par le Lt C..., qui arrive avec une large culotte de mandarin, prise dans un fort en remplacement de son propre pantalon qu'il a laissé morceaux par morceaux en se frayant un chemin dans la brousse.

Puis c'est une succession ininterrompue de visiteurs, entre autres une vieille femme chinoise, que mes hommes, en furetant dans les maisons de la petite plage, ont trouvée poussant des cris déchirants. La malheureuse ne peut pas marcher, ses pieds réduits à l'état de moignon sont enfermés dans ses chaussures, vrais instruments de torture, que les femmes de certaine caste ne quittent plus dès l'âge de 7 à 8 ans. Que faire de ce pauvre débris humain ? Les habitants ont fui, croyant sans doute qu'on allait les massacrer, et ils n'ont pas voulu s'embarrasser de cette bouche inutile. Je lui fais donner à manger, mais elle ne touche à rien et continue de gémir. Elle reste là, dans un coin du hangar, pliée en deux, le menton touchant les genoux, lamentable amas de loques, secoué de temps en temps par une plainte plus aiguë. Que se passe-t-il dans cette pauvre tête de vieux magot chinois ? La voilà au milieu de ces diables d'Occident qu'on a dû lui dépeindre comme des monstres, et elle s'attend évidemment à quelque affreuse torture, à quelque raffinement de cruautés

dont sont coutumiers les gens de sa race. Je reste un moment songeur devant cette détresse : à la tombée de la nuit, je la ferai porter dans une maison du côté de la ville, dont les habitants n'ont pas fui et ses congénères viendront certainement la prendre.

Puis, avec l'aumônier, nous avons rendu les honneurs suprêmes à nos tués d'hier. Elles sont dans ce petit enclos du fort, les premières tombes françaises ; de combien d'autres seront-elles suivies ? Un moment d'émotion vite passé, et on n'y pense plus.

Nous avons pris un bain exquis, l'aumônier et moi, à 10 pas du poste. L'eau était tiède et d'une transparence admirable, ce qui nous permettait d'éviter sur les bords, les oursins qui tapissent le fond comme une jonchée de châtaignes violettes.

La nuit venue, je place des sentinelles aux quatre angles de mon poste et à la porte, je fais un tour à l'extérieur avec mon sergent, un garçon intelligent et dévoué. Tout est calme ; une lumière argentée glisse sur la mer, puis à travers les feuillages des bambous, la lune monte peu à peu derrière les rochers de la rade, donnant au paysage un aspect reposé, dont l'impression nous transporte bien loin, au-delà de cette mer phosphorescente, vers d'autres rivages où l'on pense à nous, où l'on s'inquiète, où l'on pleure peut-être. Allons, assez de rêve. Je m'installe sur une natte, sous l'auvent du hangar, et j'attends le sommeil sous les regards amis de la blonde Phébé, protectrice des hommes de chasse et de guerre, déjoueuse des embûches de l'ombre.

3 octobre. — Ce matin, les compagnies de débarquement se sont emparées des positions du Sud qui dominent la rade, au-dessus des forts « La Galissonnière » et « Villars. » Les Chinois avaient aussi évacué ces lignes. En somme, il n'y a eu que le combat du 1er au Mont-Clément. Maintenant, toutes les hauteurs autour de Kelung sont à nous. Les habitants ont envoyé des députations à l'amiral, on pourra bientôt se croire dans une ville de garnison.

Du coup, supprimé mon excellent poste de garde à l'ambulance.

En effet, cet après-midi, l'amiral est venu nous voir. Il m'a dit qu'il voulait visiter les nouveaux forts pris hier par l'infanterie de marine, et que j'aurais à l'accompagner avec mes hommes. Aussitôt je me suis mis en quête, avec quelques-uns de mes plus délurés lascars, d'un moyen quelconque de transport pour notre grand chef. Je trouve, dans une maison du côté de la ville, un palanquin en assez bon état ; puis mes marsouins, à qui j'avais donné le mot, m'amènent deux grands diables de Chinois, qui étaient revenus tranquillement à leurs maisons, et sans autre explication, je montre le palanquin aux Célestes. Ils ont compris. Ils s'attellent, l'un devant, l'autre derrière ; l'amiral monte dans la chaise, et je marche à côté, précédé et suivi de mes soldats disposés en peloton d'escorte.

Nous avons fait une belle promenade, accidentée par les difficultés du chemin, mais tout s'est bien passé, et l'amiral est revenu enchanté de sa visite aux positions. Je n'étais pas médiocrement fier, aux yeux de mes camarades, d'être le commandant de l'escorte de notre grand chef. Il m'a parlé pendant tout le temps de la route.

En revenant de la plage, je rejoins ma compagnie, laissée sur les pentes du Mont-Clément. Là, le capitaine me dit que nous restons provisoirement à la garde du Mont-Clément, où l'on monte des canons et où l'on commence un ouvrage : un peloton reste au col, l'autre peloton (c'est le mien) va à quelques cent mètres percher au sommet.

C'est ennuyeux de me retrouver seul, mais ce ne sera pas pour longtemps...

7 octobre. — Demain je quitte le Mont-Clément et rejoins ma compagnie. Profitons de mes loisirs pour reprendre mon journal.

Ces quelques jours, que je viens de passer seul au milieu de mes hommes, ne m'ont pas paru longs, malgré l'absence

complète de toute occupation. Le premier soir de l'arrivée a été pris par les travaux d'installation, d'ailleurs aussi simples que possible.

J'ai fait choix d'un étroit palier situé juste au-dessous de la crête, du côté de la mer, où je n'ai rien à craindre ; de la sorte, une seule sentinelle sur la crête suffira à mon service de sûreté. Je m'installe pour mon compte au point le plus élevé, presque au sommet, dans un buisson que mon ordonnance se met en train d'aménager. Après avoir pratiqué quelques coupes dans ce buisson, mon industrieux D.... bat bien la terre tout autour et coupe la brousse ; je n'aurai pas d'hôtes incommodes, ni de bêtes venimeuses à craindre. Puis il fait aux environs une ample moisson de fougères, très abondantes sur le versant Ouest, et voilà mon lit préparé. J'aurai au moins la tête et le haut du corps à l'abri de la pluie ; c'est tout ce qu'il faut.

Mes soldats s'installent à peu près comme moi. Grâce à la déclivité rapide du sol, ils pratiquent des coupures verticales sur le flanc de la montagne, là où il n'y a pas assez de buissons pour les organiser en abris, tendent leurs toiles de tente par-dessus, et se font des couverts très convenables, sans oublier les cuisines qui sont creusées rapidement dans le sol.

Mon petit campement est très pittoresque, et, la nuit venue, après un repas succinct, quand tout le monde dort déjà, resté seul à veiller dans mon buisson, avec mon fidèle D.... à deux pas, je fais un retour bien naturel sur les événements de ces derniers jours. Quelle série d'émotions ! Je n'avais pas eu encore le temps de songer à tout cela, emporté par les exigences multiples du service. J'ai affronté la mort, je l'ai donnée, et je n'étais pas plus ému que cela, semble-t-il !

Si, cependant, je revois maintenant les diverses péripéties de cette journée du 1er octobre. Du combat du matin, j'ai la sensation d'une grande exaltation, qui ne m'a pas laissé songer un instant au danger. Il y a si longtemps que je vivais avec cette préoccupation ! C'est l'aboutissement d'une carrière

ardemment désirée, et toutes les facultés étaient tendues en vue de l'action souhaitée. Mais le soir, pendant la reconnaissance, il n'en a pas été de même. Je ne prévoyais pas un combat, je croyais à une simple promenade, un peu agrémentée de quelques coups de fusil sans doute, mais c'était tout. Et puis, changement de décor: une fusillade terrible, la sensation du péril imminent, de l'enveloppement presque complet ! Là, pendant quelques instants, j'ai bien eu la sensation de la peur, la révolte instinctive de l'animal devant la menace directe de sa destruction, sensation qui se traduisait par une constriction très vive des muscles du bas-ventre. Mais en même temps, je constatais, non sans fierté (les impressions sont si multiples dans ces moments là !), que l'esprit commandait à la bête. Je restais raidi dans ma volonté, ma tête était plus lucide qu'en un moment quelconque de la vie ordinaire, et je remplissais ma mission, je donnais des ordres, pendant qu'en dedans je pensais aux miens; je revoyais ma vie antérieure et m'arrêtais même à quelques détails insignifiants. Je crois que le grand ressort qui vous soutient en ces instants critiques, c'est moins les idées et les sentiments dont on a été imbu toute sa vie que la perception nette et immédiate de la responsabilité qu'on a. Je m'explique. On est le chef, on sent que vos hommes comptent sur vous, ils vous regardent, ils attendent de vous un ordre, une direction. Eh bien, c'est cela, c'est cette confiance qu'on lit dans leurs yeux, qui donne au chef le plus précieux adjuvant, et le maintient, en cas de danger pressant, dans cet oubli de soi-même, dans cette abnégation qui est la raison même et aussi la plus belle justification de sa fonction.

Mais le soldat, l'humble unité perdue dans la masse? Qui donc le soutient? qu'est-ce qui le fait marcher si délibérément au feu? J'ai là, au-dessous de moi, une soixantaine de jeunes gens de 22 à 23 ans, des conscrits qui en sont à leur première affaire comme moi. Je n'ai pas vu chez un seul le moindre signe de défaillance. Ce sont des paysans pour la plupart,

recrutés dans l'Ouest, le Limousin, le Plateau central. Il y a encore quelques jours, ils étaient gauches, timides, lourdauds; les voilà maintenant transformés, l'air faraud, débrouillards, avec, dans leurs yeux, une flamme que je ne leur avais pas encore vue. Est-ce l'instinct guerrier de la race qui s'éveille en eux ? Je ne connais pas les soldats des autres pays, mais il me semble qu'ils ne peuvent pas être au-dessus de ceux-ci. Allons, allons, la vieille race gauloise n'est pas encore dégénérée, quoi qu'en disent nos vainqueurs de rencontre, et nous n'avons pas dit notre dernier mot : notre Histoire n'est pas finie.

Je sens une entente sympathique s'établir de mes hommes à moi. Je les aime pour leur bel entrain, pour leur sentiment très vif de l'honneur, et je sens aussi qu'ils m'aiment. Combien de temps allons-nous rester ensemble, et combien manqueront à l'appel, au retour ? J'en ai déjà couché 3 ou 4 sur mon carnet, tués ou blessés. Allons, ne pensons pas aux choses tristes et dormons.

Ces journées des 5 et 6 octobre ont été aussi calmes que les précédentes. Eveillé avec le jour, je contemple, du haut de mon observatoire, le spectacle charmant qui s'offre à ma vue de tous les côtés. A l'est, du côté de la mer, c'est toujours la même vaste étendue liquide aux reflets moirés et changeants, qui ne me lasse jamais. Je respire avec délices la brise marine qui vient de la haute mer, aussi unie et aussi bleue que la Méditerranée. Puis, tout près, presque à mes pieds, c'est le mouvement de la rade, sillonnée d'embarcations, de canots-majors allant vers le *Bayard*, de sampans chinois et de chaloupes amenant du matériel à terre. A côté de nous, on monte des canons de 12 sur l'autre pointe du Mont-Clément qui regarde la ville ; on y construit un fort en terre. Pourvu qu'on ne me désigne pas pour y aller tenir garnison ! C'est que je tiens à voir du pays.

Du côté de la terre, la ville de Kelung s'éveille et présente une grande animation. Je vois de mon poste un amas de

maisons basses et serrées les unes contre les autres, puis quelques maisons blanches à vérandahs du côté sud de la rade : ce sont les bâtiments de la douane anglaise. Dans la rade, si on peut appeler ainsi une lagune fangeuse assez étroite, un îlot de verdure forme un gigantesque bouquet au milieu. Vers les maisons, pas de quais, mais des appontements primitifs et pas mal de barques de pêche enfoncées dans la vase ou couchées sur le flanc. A l'extrémité sud-est de la rade, la vue est bornée par l'îlot Palm, avec un village de pêcheurs. Tout autour de la ville, les hauteurs se dressent abruptes et profondément découpées, recouvertes d'une végétation merveilleuse, où se marient le vert pâle des bambous et le vert sombre des pins. Plus loin, par quelques échappées, sur des collines arrondies, je vois des rangées de buissons vert-tendre, très correctement alignés : ce sont des champs de thé. Sur les pentes mêmes du Mont-Clément, nous avons des champs de patates douces et de cakis ; ce sont nos légumes d'ordinaire.

Mais qu'est ceci ? Je vois au bas des pentes grouiller de petits animaux noirs, par bandes de 10, 12 et parfois davantage. Vite, à ma lorgnette. Ce sont de petits cochons noirs qui cherchent leur vie, les habitants de la plage les ayant abandonnés. Mes hommes me demandent aussitôt de se lancer à leur poursuite. Mais il faut procéder avec ordre et j'ai la consigne formelle de ne laisser personne s'éloigner du poste. Bah ! mon poste n'est pas bien limité, et puis, il faut vivre aussi, c'est le premier devoir du soldat en campagne. Je désigne 3 ou 4 de mes lascars les plus dégourdis, et ils partent sous la haute direction de mon fidèle D..., qui ne s'aventurera pas trop. Ordre formel : pas de coups de fusil, se servir uniquement de la baïonnette. Quelques heures après, mes chasseurs reviennent radieux. Ils rapportent des petits cochons, assez pour que chaque escouade ait un excellent rôti. J'ai vécu du produit de cette chasse ces jours-ci, et le filet de petit cochon avec des patates m'a paru succulent. J'ai

même pu offrir ce régal à mon camarade T..., qui passait à ma portée, portant un rapport au *Bayard*; seulement, nous n'avions en fait de pain que du biscuit et en fait de vin que de l'eau claire et fraîche puisée au bas du Mont-Clément.

10 octobre. — Nous sommes partis le 8 de bon matin pour rejoindre la compagnie, désignée pour aller occuper un fort chinois situé au sud de la rade, le plus rapproché de la ville.

J'ai revu avec plaisir le capitaine et mon camarade M..., et la compagnie au complet s'est dirigée vers son nouveau poste en passant par Kelung. Avant d'entrer en ville, nous avons traversé le terrain de notre reconnaissance du 1er. Mon cœur se serre un peu en voyant la rizière où nous avons perdu ce pauvre R..., et où j'ai failli rester moi-même.

La traversée de la ville s'effectue sans incidents. C'est une suite de rues tortueuses et sales, aux dalles disjointes, avec par places des flaques de boue noire et puante. Les maisons sont basses, avec des auvents qui forment, de chaque côté des rues, des allées couvertes. Les habitants nous accueillent avec cette obséquiosité où l'on sent derrière une furieuse envie de nous voir à tous les diables. Puis nous traversons le marché, c'est-à-dire un étalage de toutes les denrées des pays jaunes: amoncellements de poissons secs ou salés, devantures de rôtisseurs avec des cochons entiers grillés, des poulets, des canards et des saucisses d'aspect peu réjouissant; puis des légumes inconnus, des salades fraîches ou bouillies, des tables surchargées de saumûres, de pâtisseries et de fruits, et comme résultante de cet assemblage de choses si disparates, une odeur épouvantable, caractéristique, qui vous prend à la gorge et qui ne vous quitte plus, une odeur où il entre de l'opium, du musc, de la pourriture, de la marée, de la fermentation humaine. C'est l'odeur des pays jaunes; elle commence à Singapore et on ne s'en débarrasse qu'au retour en Europe, mais ici, malgré l'habitude, elle m'a paru encore plus forte.

A la sortie de la ville, nous avons longé un vaste enclos à

l'aspect de caserne — le Yamen, résidence des autorités, — puis un cimetière étagé sur la colline, face à la mer, d'aspect gai et riant avec ses tombes toutes blanches, recouvertes d'un enduit de chaux, et nous sommes enfin arrivés à notre fort.

Est-ce un fort que je devrais dire? Un enclos plutôt. C'est un carré à peu près régulier de 60 à 70 mètres de côté, enceint d'un parapet en terre vraiment sérieux seulement sur la face qui regarde la mer. Cette partie du parapet qui couronne la colline, à 80 m. au-dessus de la rade, a une épaisseur de 3 m. au moins, avec des créneaux horizontaux, et une hauteur de 2 m. 50 à 3 m.; la terre en est fortement damée et entremêlée de branchages, le tout formant un obstacle qui n'est pas à dédaigner. Les autres faces sont des murs insignifiants en terre, en gazons; celle qui regarde la ville ou plutôt le fond de la vallée est en pierres sèches pour une bonne partie, et est longée par un sentier, celui qui nous a menés au fort. A l'intérieur, quelques cases en paillotte, en assez bon état, mais puant ferme l'opium et le Chinois. Nous nous installons tant bien que mal dans l'une de ces cases, une autre compagnie est déjà installée, et enfin le commandant du bataillon va venir demeurer ici, d'où il commandera tout le secteur des positions sud de la rade. Notre position est donc étalée au revers de la première ligne de collines qui entoure la rade. Devant nous, une vallée assez large s'étend de la ville jusque vers Petao, où sont les fameux charbonnages; la cuvette d'écoulement de cette petite vallée porte le nom ambitieux de « Canal des Mines ». Enfin, de l'autre côté de ce canal, commence une nouvelle série de hauteurs plus sérieuses, celles-là; leur point culminant, juste en face de notre fort, à 1.500 ou 1.800 m. à vol d'oiseau, s'élève bien à 200 m., alors que nous sommes à peine à 80 m. Nous sommes donc sous le commandement de cette nouvelle crête. Mais on n'a guère l'air de s'en préoccuper, et, depuis notre arrivée ici, nous ne faisons que débroussailler toute la journée, pour

dégager le champ de tir. Précaution judicieuse, surtout quand on a des bois de bambous dans le voisinage; ils semblent disposés tout exprès pour tendre des embuscades.

D'ailleurs, la sécurité est complète. Les habitants vaquent à leurs opérations comme d'habitude. Tous les matins, nos caporaux d'ordinaire vont acheter des vivres au marché, avec les corvées en armes cependant; à part ce petit détail, c'est la vie dans une petite garnison de France. Mais nous pousserons plus loin, j'espère, et je ne considère ceci que comme un répit.

10 octobre. — Grave nouvelle! nous venons d'éprouver un sérieux échec à Tamsui. C'est le capitaine M..., commandant la compagnie qui est avec nous au fort Ber, et faisant fonctions de major du régiment, qui vient de nous raconter l'affaire en revenant du rapport. Le colonel est installé au bord de la mer aux bâtiments de la douane, et c'est là naturellement que convergent toutes les nouvelles.

Il paraît que les ordres du gouvernement étaient qu'on devait s'emparer de Tamsui après Kelung, de manière à tenir tout le cours de la rivière qui va des montagnes de Kelung à Tamsui, et par suite toute la partie nord de Formose. Mais Tamsui est un gros morceau. C'est une ville de 60.000 habitants avec des forts cuirassés qui défendent l'entrée de la rivière, les forts Blanc et Rouge; de plus, des torpilles barrent complètement l'embouchure. Devant les ordres formels qu'il avait reçus, paraît-il, l'amiral s'est décidé à tenter un coup de main pour détruire les postes d'inflammation des torpilles et ouvrir ainsi la voie à son escadre. Ne voulant pas dégarnir notre position à peine conquise de Kelung, où nous ne sommes pas trop nombreux pour garder toute la ligne de hauteurs, il a envoyé devant Tamsui une division de l'escadre sous les ordres du contre-amiral Lespès, avec toutes les compagnies de débarquement qu'on a pu prendre sur les bateaux, soit 600 à 700 matelots, fusiliers, marins.

L'amiral Lespès est arrivé devant Tamsui le 8, et aussitôt

le bombardement des forts a commencé. Devant le silence des Chinois, on a cru que sans doute cela marcherait aussi bien qu'à Kelung, et les embarcations ont été mises à la mer pour débarquer rapidement les compagnies de débarquement. Aussitôt à terre, les marins se sont portés vivement en avant et ont ouvert un feu de mousqueterie très vif contre les réguliers qui se montraient en petit nombre. Mais c'était une feinte de la part de ces astucieux Célestes. Ceux-ci ont laissé nos matelots s'avancer toujours et épuiser inconsidérément leurs provisions de cartouches, forcément restreintes; puis comme les nôtres approchaient du poste des torpilles, une vraie nuée d'ennemis s'est ruée sur eux, débouchant de partout, des maisons, des bouquets de bois, et faisant mine de les couper de la plage, où n'étaient restés que trop peu d'hommes pour garder les embarcations. Il a fallu reculer encore plus vite qu'on était venu, pour éviter l'enveloppement. Pour comble de malheur, les munitions des nôtres s'épuisaient, et les gros bateaux, aussi bien que les chaloupes, armées de canons-révolvers ne pouvaient tirer au milieu de cette mêlée, sans risquer d'atteindre — indifféremment — amis et ennemis. Enfin, on a pu se rembarquer, tant bien que mal et ramener les blessés, dont plusieurs avaient été frappés à coups de lance; mais 22 des nôtres, dont un lieutenant de vaisseau, sont restés entre les mains des Chinois, plusieurs accrochés au passage par des gaffes, et chose terrible à penser, les têtes de ces malheureux seraient, paraît-il, en ce moment exposées au marché de Tamsui. On parle, en outre, d'une cinquantaine de blessés, plus ou moins grièvement, dont plusieurs officiers.

Cette triste affaire nous a péniblement affectés et nous prévoyons à bref délai un retour offensif des Chinois.

20 octobre. — Toujours pas de nouvelles des Chinois, mais la situation paraît s'assombrir. Maintenant c'est le temps qui se met contre nous, et cette terre d'abord si riante semble aussi vouloir nous rejeter.

Le temps est devenu mauvais. Jusqu'ici, nous jouissions d'un ciel admirablement pur, et la température; bien que très chaude dans la journée, était parfaitement supportable. Puis, dans la nuit du 14 au 15, changement complet. Un orage épouvantable, un typhon a failli détruire nos vaisseaux et nous priver de notre base d'opérations. Le *Bayard* et la *Nive*, restés seuls en rade, ont chassé sur leurs ancres, et ont manqué d'être jetés à la côte. A terre, nous n'avons pas trop souffert de la pluie, grâce à nos paillotes, qui nous abritent fort bien, mais depuis, nous vivons dans une atmosphère humide et malsaine. La pluie et le brouillard ne nous quittent plus. C'est le renversement de la saison qui nous vaut cela, et la mousson du nord-est va souffler ainsi pendant six mois. Belle perspective !

Nos hommes commencent à être malades en trop grand nombre. Mon capitaine et mon lieutenant sont malades, je suis le seul officier valide de la compagnie. Mais nous avons tous la diarrhée. Chose plus grave, le capitaine M..., qui nous apporte chaque jour les nouvelles du cantonnement, est de plus en plus pessimiste. On a organisé en ambulances les bâtiments qui avoisinent celui du colonel, et il nous dit que les malades commencent à les encombrer. Les hommes ont des frissons, leurs déjections sont noirâtres; quelques-uns ont déjà succombé. Les médecins disent que c'est le changement de climat, le résultat des fatigues des premiers jours et qu'on évitera ces accès de fièvre algide, en buvant de l'eau bouillie, du thé, en astreignant les hommes à une hygiène rigoureuse. Mais on sent que toutes ces belles paroles cachent une vérité qu'on ne veut pas avouer, et cette fièvre algide nous paraît avoir terriblement un faux air de choléra. Ma foi ! le redoutable mot est lâché. Je crois que c'est le choléra.

Tous ces jours-ci, en faisant débroussailler, je rencontrais fréquemment, dans les éclaircies des bosquets de bambou ou de souches de camphrier, des tumulus de terre fraîchement

remuée. Je plantais mon bambou ferré dans la terre, presque aussitôt je sentais le cadavre. Les tumulus sont bien nombreux. Les Chinois ont dû perdre pas mal des leurs par ici, et en s'en allant ils nous lèguent le germe de l'épidémie. Les eaux que nous buvons, claires et fraîches, ont coulé sur ces pentes; elles sont certainement contaminées. Aussi, depuis plusieurs jours, ne buvons-nous que de l'eau bouillie ou du thé léger. Ce n'est pas ce qui manque ici; on trouve dans les maisons abandonnées de vastes jarres en terre remplies de la précieuse feuille.

Aujourd'hui, j'ai vu passer, de bon matin, une compagnie du 2e bataillon qui partait en reconnaissance du côté de Petao. Le soir, ils sont rentrés couverts de boue, sans avoir rien vu.

Ces reconnaissances ont plutôt pour but de distraire et de remuer les hommes, car l'état sanitaire devient décidément très mauvais.

31 octobre. — La situation s'est aggravée de jour en jour. Si nous étions obligés de marcher, nous ne pourrions certainement pas mettre en ligne plus de la moitié de nos effectifs.

Mon capitaine est toujours malade; il souffre des oreillons, il ne quitte plus la case. Je crois qu'il va descendre à l'ambulance du cantonnement.

Pourvu qu'il n'y reste pas ! L'ambulance prend de jour en jour un aspect funèbre. Déjà on a embarqué, pour les transporter à l'hôpital de Saïgon, plusieurs malades plus sérieusement atteints. Parmi eux, se trouve N... que j'ai vu l'autre jour dans son lit et qui ne m'a pas reconnu. Le pauvre garçon est perdu; il ne finira sûrement pas la traversée.

Puis c'est notre bataillon qui a été frappé à son tour. L'autre jour, vers les 4 heures du soir, en rentrant de mes corvées de débroussaillement et d'organisation d'abatis, j'ai vu une civière prête à descendre à l'ambulance. Je m'approche :

c'est le pauvre capitaine Marty, que j'avais vu quelques heures auparavant, bien découragé, mais debout comme nous tous. Le voilà maintenant couché, les yeux horriblement caves, le teint plombé, il peut à peine parler. Nous lui serrons silencieusement la main, et on l'emporte. Il est mort dans la nuit.

Le lendemain, ç'a été le tour de l'officier payeur, Zaph, qui a succombé également en quelques heures.

Oh ! il est temps de se remuer, sans quoi nous allons nous laisser gagner successivement par ce mal mystérieux.

Quant à moi, le moral est bon. J'ai bien un peu de diarrhée, mais je me sens dispos, et je ne veux pas me laisser pincer par ce diable d'accès algide. L'ami M..., après quelques jours d'abattement, revient aussi à la vie. Nous devenons très industrieux. Toujours avec nos hommes valides, nous profitons des accalmies trop rares de cette maudite pluie, pour aller à la découverte et dénicher quelque chose à manger. Nous avons saigné quelques mares au bas de notre colline, et nous avons fait d'assez bonnes pêches de tanches et de mulets. Nous avons trouvé aussi dans ces mares des fauteuils en bambou jetés par les habitants et nous nous meublons ainsi à peu de frais.

Nous avons aussi parfois la bonne fortune de capturer quelque tortue de jardin, de trouver un peu de salade, du céleri. Mais le marché de Kelung ne nous fournit plus rien, les habitants s'en vont peu à peu, déménagent la nuit et ne laissent que les quatre murs. Ils obéissent sûrement aux ordres des autorités chinoises, et on nous ménage quelque surprise.

La nuit, redoublement de surveillance, des rondes tous les quarts d'heure. Je trouve que le commandant exagère cependant. Nous sommes exténués. Il faut s'habiller en guerre avant de se coucher, révolver à la ceinture, bambou ferré au côté, souliers bien lacés, afin de pouvoir se lever immédiatement et partir, dès que l'homme de piquet au poste de

police vient vous prévenir. Et les nuits sont affreusement noires, et la pluie fine et têtue tombe désespérément.

Avec ce luxe de rondes, nous avons failli avoir un accident l'autre nuit. Le vent soufflait ferme, et comme tous les soirs, on nous avait dit qu'on s'attendait à une attaque de nuit. J'avais déjà fait une ou deux rondes (je ne sais plus, j'en fais au moins 4 par nuit) et je dormais, quand j'entends une détonation. Je me lève en sursaut et cours au parapet. Tout le monde se précipite à son poste de combat. Qu'y a-t-il ? on hèle les sentinelles, dont 2 sont hors du parapet, mais à 50 mètres tout au plus, elles répondent. En même temps, rentre le caporal de ronde, qui m'explique le coup de feu entendu. Une des sentinelles extérieures l'a interpellé de son cri réglementaire, et avant qu'il ait répondu, elle a lâché son coup de fusil. La balle a traversé la crosse du fusil que le caporal portait à la bretelle. Il l'a échappé belle. Nous recommandons bien le calme à nos hommes, mais le moyen ? Ils sont surmenés, et la nuit n'est pas faite pour les calmer, surtout dans ce pays fourré, plein d'embûches et de surprises. De l'autre côté de la colline qui nous fait face, on voit, par les nuits sombres (et elles le sont régulièrement avec cette pluie) des lueurs rougeâtres qui éclairent violemment les nuages bas. Qu'y a-t-il donc là derrière ? Est-ce un camp chinois ? Est-ce des tas de charbon qui brûlent, comme il y en a de notre côté, au bord de l'eau ? En tout cas, ces lueurs causent, la nuit, une impression de malaise et d'angoisse. N'irons-nous pas un de ces jours voir ce qu'il y a derrière ces collines mystérieuses ? Tout, plutôt que cet enlisement sur place !

4 novembre. — Avant-hier matin, j'étais encore sous ma paillotte, lorsque deux ou trois détonations éloignées m'attirent dehors. Il devait être 6 heures 1/2 ou 7 heures ; les corvées d'ordinaire étaient parties depuis une demi-heure pour aller faire leur marché habituel à Kelung. Je m'avance hors du fort, sur un tertre d'où l'on voit bien la ville, et où

nous avons installé un canon de 4 avec quelques artilleurs de marine. De ce poste d'observation, je perçois une vague rumeur dans la ville chinoise, et bientôt je vois revenir en désordre et l'arme à la main nos corvées d'ordinaire. Le premier revenu m'explique qu'en arrivant au marché, ils ont vu sortir des maisons avoisinantes quelques réguliers chinois qui se sauvaient rapidement du côté du chemin de Tamsui Nos hommes ont déchargé leurs fusils sur les fuyards sans les atteindre, et ont jugé prudent de sortir au plus vite du dédale des rues pour venir rendre compte de l'incident.

Je fais placer aussitôt mes hommes à leur poste de combat, (le capitaine est malade et descend aujourd'hui même à l'ambulance ; quant à M.... à peu près rétabli, il reste dans le fort pour prendre le commandement de la compagnie au besoin) — et je reviens à mon poste d'observation avec une escouade, auprès de mon canon.

Je ne tarde pas à voir des pavillons, blancs pour la plupart, se lever dans la brousse entre la ville et le Nid d'Aigle, notre poste le plus avancé sur la route de Tamsui, que commande le lieutenant P.... J'envoie quelques feux de salve sur ces pavillons, et presque aussitôt, la section du Nid d'Aigle ouvre le feu du côté de Tamsui. Mais je ne vois pas les assaillants venant de ce côté. Çà et là, sur les pentes du Nid d'Aigle, je vois quelques réguliers s'agiter ; ce n'est pas ceux-là qui prendront le blockhaus, car le fort voisin entre en scène à son tour, puis aussi la compagnie C.... qui occupe une pagode à l'entrée de la vallée séparant le Nid d'Aigle du sommet en face de nous, où jusqu'ici aucun Chinois ne s'est encore montré. Bientôt le colonel arrive du cantonnement, je le mets au courant de l'affaire, qui a tout l'air d'une velléité de surprise ridiculement avortée. Encore quelques feux de salve, puis quelques coups de 80 de montagne, et on signale que les Chinois fuient vers Tamsui.

Nous nous entretenons à déjeûner de l'alerte du matin, et nous présageons le retour prochain d'attaques plus sérieuses.

Les Chinois connaissent notre état sanitaire, ils sont enorgueillis de leur succès de Tamsui ; bientôt ils vont revenir en force. Nous en sommes là de nos réflexions, quand le colonel arrive et nous donne l'ordre de partir immédiatement en reconnaissance avec tout ce que nous avons de disponible dans la compagnie. Le temps est couvert, mais il ne pleut pas, nous partons avec une soixantaine d'hommes pour explorer la petite vallée qui débouche à la pagode Cramoisy, et le commandant nous recommande tout spécialement de tâcher de ramener quelque prisonnier ; nous rentrerons à la tombée de la nuit.

JEAN DARAS.

(A suivre)

MÉMOIRES D'UN ANCIEN OFFICIER

de l'armée de Condé (1)

IV

Nous rejoignons à Spire le corps de Condé. — Le livre du marquis d'Ecquevilly. — Un premier président portant le sac. — Faits de guerre. — Je suis blessé. — Une balle qui choisit bien son moment. — Le fléau de la guerre. — Fin de la campagne. — Le prince de Condé négocie avec Paul Ier notre voyage en Russie.

C'est le 3 mai 1793 que nous rejoignîmes l'armée de M. le prince de Condé à Spire. Après avoir été présenté au Prince, je fus inscrit dans la douzième compagnie du régiment des chasseurs nobles à pied. Dans cette même compagnie servait mon parent La Rochelle, qui, préférant le service à pied avait quitté les chevaliers de la couronne, au commencement de la campagne.

Cette campagne fut des plus actives; mais je n'entreprendrai point de la raconter, pas plus d'ailleurs que les campagnes suivantes. Ce serait trop long. M. le marquis d'Ecquevilly s'est acquitté de ce soin et il l'a fait avec une telle impartialité et un si grand souci de la vérité, que je ne vois rien à ajouter, ni à reprendre, à ce qu'il écrit sur ce sujet dans son livre intitulé : « Campagnes du corps de Condé ».

Je dirai simplement, une fois pour toutes, que j'ai rempli mon service avec zèle et ponctualité en toutes occasions

(1) Voyez *Souvenirs et Mémoires*, t. V, p. 39.

jusqu'au licenciement de cette armée, qui eut lieu en 1801. Je n'ai fait en cela ni plus ni moins que tous mes camarades, dont un grand nombre, étant donné leur âge avancé, avaient beaucoup plus de mérite que moi. Le service fut souvent bien dur, mais j'étais jeune, et j'avais la tête exaltée; mon dévouement sans bornes, à la cause que je servais, m'aida à soutenir gaiement les fatigues, le froid, le chaud, la faim, la soif et les mille autres désagréments inséparables de la vie militaire.

Il est juste de rendre hommage à l'illustre chef qui nous commandait. Tous les officiers qui ont eu l'honneur de servir sous les ordres du prince de Condé sont demeurés pénétrés de la plus profonde vénération pour sa personne. Il nous a donné de grands exemples. A sa table, on mangeait le plus souvent du pain de munition. Pour pourvoir aux besoins de sa troupe, il a, bien des fois, épuisé ses propres ressources, vendu jusqu'à ses diamants et son argenterie. Mais dans les circonstances les plus accablantes, il savait maintenir son âme calme et sereine. Il n'a jamais désespéré. Habile à maîtriser les événements et ne leur cédant pas, il a su maintenir dix ans réuni son corps d'armée, ayant à combattre, à la fois, l'ennemi qui l'attaquait en face, et, derrière, les intrigues des chefs des armées alliées, qui, jaloux de lui et de sa troupe, travaillaient à le compromettre et à nous perdre.

Son fils et son petit-fils servaient sous ses ordres. Le 2 décembre 1793, à Berstheim, la légion de Mirabeau, fortement assaillie par l'ennemi, fut obligée de se replier. M. le prince de Condé, à cheval, et l'épée à la main, se met aussitôt à la tête de notre régiment et nous pénétrons dans le village qui est enlevé à la baïonnette. Au même moment, M. le duc de Bourbon, son fils, commandant les escadrons nobles, charge la cavalerie républicaine, qui soutient le choc avec intrépidité et meurt en entier sur le champ de bataille. Plus loin, M. le duc d'Enghien, petit-fils du Prince, ayant rallié la

légion de Mirabeau, s'élance à nouveau sur l'ennemi, le repousse et lui enlève 7 pièces de canon. Je ne sache pas que l'histoire présente un autre exemple de ce fait singulier, le grand-père, le fils et le petit-fils combattant, au même moment, à la tête de différentes divisions du même corps et victorieux (1).

Toutes les armes, tous les grades et tous les âges se trouvaient confondus à l'armée de Condé. Des officiers de marine servaient à pied et à cheval. On a vu des officiers généraux porter le sac et le fusil. En 1794, les rangs ayant été fixés dans nos régiments, les officiers qui se présentèrent depuis restèrent à la gauche des compagnies. Aussi, plus d'une fois, d'anciens militaires furent-ils commandés par leurs cadets.

En voici un exemple qui m'est personnel : encore simple sous-lieutenant et âgé seulement de 24 ans, j'ai eu à commander un poste de quatre hommes, dont l'un était maréchal de camp, le second, maréchal des logis des gardes du corps avec rang de chef d'escadron, et les deux autres, capitaines d'infanterie. Des magistrats servaient aussi parmi nous, je citerai seulement M. le comte de Nohé. C'était un vieillard de 70 ans, président au Parlement de Paris, et une des lumières de cette haute cour. M. le prince de Condé lui offrit une place dans ses conseils ; il la refusa et ne voulut être que simple chasseur noble. Je l'ai vu, fort et robuste, soutenir à pied les marches de nuit et de jour, portant son sac et son fusil. Jamais, au milieu des plus grandes fatigues et des plus pénibles privations, il n'articula la moindre plainte. Un si bel exemple n'était point perdu pour les jeunes gens. Le Prince lui donnait souvent des preuves publiques de la haute considération en laquelle il le tenait. Quand, dans nos marches, le général suivi de son état-major traversait notre régiment,

(1) Chateaubriand s'est souvenu de ce fait pour sa fameuse description de la bataille des Francs contre les légions Romaines. Il place à la fois à la tête des Francs le vieux Pharamond, Clodion, son fils, chef de la cavalerie et son petit-fils, le bouillant Mérovée. (Les Martyrs, livre VI).

il demandait, tout de suite, M. de Nohé. Aussitôt qu'il l'apercevait, il descendait de cheval et faisait jusqu'à une demi-lieue à pied, à côté de M. le Président, s'entretenant familièrement avec lui.

Parmi les corps composant la petite armée de Condé, j'ai déjà eu l'occasion de citer la légion de Mirabeau. Colonel du régiment de Touraine et député aux Etats Généraux, le vicomte de Mirabeau s'était toujours montré l'antagoniste de son frère. Ayant émigré à sa sortie de l'Assemblée, il avait levé la légion qui portait son nom. Constituée avec les officiers de son régiment qui avaient voulu suivre leur colonel et un grand nombre de jeunes gens bien nés, venus de diverses provinces, la légion se composait de quatre compagnies à pied et d'une compagnie à cheval. Beaucoup d'émigrés se montrant avides de combattre sous ses ordres, le vicomte de Mirabeau se vit bientôt à la tête de 1.500 à 2.000 hommes, ne respirant que la guerre. Ce chef valeureux mourut dès la première campagne, mais sa bravoure et son esprit chevaleresque demeurèrent dans le corps qu'il avait formé. Ils continuèrent de l'animer jusqu'à la fin de la guerre; et cependant, cette légion qui eût mérité d'être plus épargnée eut à renouveler bien des fois ses combattants.

Des princes d'Allemagne, désireux de servir notre cause, s'étaient joints à M. le prince de Condé et lui avaient demandé des officiers pour commander leurs troupes. J'ai déjà eu l'occasion de citer le prince de Salm-Kirbourg. Longtemps l'armée servit de rendez-vous à tous les émigrés qui se trouvaient sans asile et qui voulaient continuer à combattre pour l'autel et le trône. Cette armée, moins redoutable par le nombre (elle ne compta jamais plus de dix mille hommes), que par la hauteur des sentiments de ceux qui la composaient, se distingua par sa bravoure sur tous les champs de bataille, et, en 1796, à Biberach, M. le prince de Condé sauva l'armée autrichienne en entier, arrachant des mains de l'adversaire

60 pièces de canon et tous ses bagages dont celui-ci s'était déjà emparé (1).

J'ai assisté à toutes les affaires qui ont eu lieu dans le cours de dix campagnes. Ce n'est pas sans avoir vu la mort de bien près, et plus d'une fois je l'ai affrontée avec enthousiasme. Un obus éclate à dix pas devant moi, un morceau pesant deux à trois livres s'élève en l'air et retombe ; je le suivais de l'œil dans sa chute, mon voisin de droite fait un pas en arrière et me crie que l'éclat d'obus va tomber sur ma tête. Je reste ferme. « Il tombera à un pied de nous, lui dis-je avec sang-froid ». Il en fut comme je l'avais dit.

Je n'ai été blessé qu'une fois, durant toute la guerre. C'est le 13 août 1796, au combat d'Ober-Kamlach. Une balle m'atteignit sous la cheville gauche du pied droit. Elle laboura la chair horizontalement, depuis la cheville jusqu'au talon, où elle s'ouvrit une issue ; elle lésa les os et les nerfs, mais ne fit aucune fracture. Néanmoins, je restai près de trois mois à l'hôpital avant de pouvoir marcher. Cela me dépitait d'autant

(1) « Là, dit M. de Lacretelle dans son *Précis historique de la Révolution*, le général Latour ne fut redevable du salut de son armée qu'au dévouement des émigrés français, qui couvrirent en foule de leurs corps un champ de bataille qu'eux seuls avaient disputé ».

« Je vis les chefs les plus marquants de l'armée, écrit M. de Puymaigre ; c'étaient des hommes plus dévoués que capables. Le mérite de ce petit corps d'armée qui se fit une réputation si belle et si justifiée était en entier dans l'admirable constance du prince de Condé, dans le courage et les talents militaires de son petit-fils, dans le dévouement de cette noblesse dont l'impétuosité rachetait, un jour d'action, son indiscipline habituelle. Après le glorieux combat de Berstheim, le général Würmser étant venu rendre visite au prince : « Eh bien, M. le Maréchal, lui demanda Condé, comment trouvez-vous ma petite infanterie ? — Monseigneur, elle grandit au feu ! »

« C'était un bizarre spectacle que cette réunion d'émigrés, d'anciens officiers, de magistrats dans les rangs, le fusil sur l'épaule ou pansant leurs chevaux ; des corps nobles où l'on comptait pourtant nombre de bourgeois (qu'on me pardonne l'expression du temps), qui s'étaient associés à notre cause, soit par conviction, soit par vanité ; des vieillards, des jeunes gens, presque des enfants, et dans cet étrange amalgame, un point d'honneur exagéré en certaines circonstances, mais qui, plus puissant que les règlements pour maintenir la discipline, flétrissait d'opprobre celui qui eût manqué à son poste aux coups de fusil. »

plus que j'avais pour voisin de lit un officier bien plus gravement atteint que moi et qui n'eut besoin que de 6 semaines pour se voir complètement rétabli. Une balle l'avait frappé à la poitrine, précisément au sein gauche, et était sortie sous l'omoplate. Je dois m'expliquer sur cette blessure vraiment extraordinaire, sous peine de passer pour un conteur. Après la bataille, on était occupé à relever les blessés. On aperçoit M. de Gonidec. Il respire. On le dépose sur une charrette et on le transporte à l'ambulance. Le chirurgien, qui l'avait dépouillé de ses vêtements pour reconnaître la blessure, frémit en le voyant frappé droit au cœur et percé d'outre en outre. Cependant il lui appliqua un premier appareil et continua à le panser jusqu'à sa parfaite guérison, qui eut lieu sans qu'aucun accident fâcheux se fût produit. « Votre blessure, monsieur, est sans exemple, lui dit alors le chirurgien. Vous auriez dû être tué sur le coup, car la balle a traversé la place où repose d'ordinaire le cœur. Je ne m'explique même ce qui s'est passé que d'une seule manière : vous deviez être extrêmement agité, et c'est pendant que le cœur remontait dans la partie supérieure de la poitrine, laissant assez de vide au dessous de lui pour le passage de la balle, que vous aurez été frappé ». M. de Gonidec déclara qu'en effet il était tout haletant quand il arriva sur le champ de bataille, parce que sa compagnie qui était à la gauche du bataillon avait été obligée de venir au pas de course pour prendre part au combat.

M. le chevalier de Barras, capitaine de vaisseau, donna un exemple bien beau de fermeté et de résignation chrétienne. Le 2 décembre 1793, il eût les deux jambes fracassées par un boulet de canon. On l'emporta de suite hors du champ de bataille couché dans une charrette de paysan. On y déposa aussi un soldat auquel une balle avait traversé les deux cuisses; la douleur faisait pousser à celui-ci des cris aigus. Le chevalier de Barras l'exhorte d'abord à modérer ses plaintes, puis comme il n'y parvenait pas, il soulève une cou-

verture qui cachait ses deux jambes mutilées et lui dit avec beaucoup de calme : « Vous le voyez, mon ami, je souffre aussi, mais il faut souffrir patiemment et nous souvenir que Notre Seigneur est mort sur la croix et que Louis XVI a péri sur l'échafaud » (1).

J'ai parlé de ma blessure ; il faut que je dise que j'en étais bien fier ! un soldat est toujours heureux de pouvoir prouver par des marques apparentes et irrécusables qu'il a assisté à des batailles, et j'avoue, de bon cœur, que la guerre est une belle chose, quand on en est revenu. J'en ai bien vu aussi toutes les horreurs, non pas seulement pour les combattants, mais surtout pour les malheureux habitants des campagnes, qui en supportent toutes les calamités et je me garderai bien de faire l'éloge d'un si grand fléau. J'estime que si les rois pouvaient voir d'assez près ses funestes effets ils ne se joueraient pas plus longtemps de la vie de leurs sujets et ne se hasarderaient point à déchaîner sur leurs pays les ravages épouvantables, toutes les douleurs et les misères que la guerre traîne après soi.

L'Espagne et la Prusse avait secondé l'Autriche dès le commencement de la guerre ; mais l'Espagne, se voyant battue et les Français prêts à marcher sur Madrid, s'alarma et se hâta de conclure la paix en 1794. Quant à la Prusse, la conduite de l'Autriche ne tarda pas à la refroidir et même à l'éloigner du plan général (2). Depuis 1795 l'Autriche avait

(1) Ce chevalier de Barras était le frère de l'épicurien Barras, l'homme du Directoire.

(2) Lorsque des armées de nationalité différente sont appelées à se réunir pour former une seule armée, chacune d'elles perd de sa valeur, dans des proportions variables, mais que la prolongation de la guerre, si celle-ci n'est pas extrêmement heureuse, a pour effet d'accroître d'une manière continue. Il en résulte qu'une coalition possède toujours une force réelle inférieure à sa force apparente.

L'émulation qui s'éveille entre les armées combinées ne s'arrête point à cet esprit de corps qui agit si favorablement sur le moral des troupes ; elle va bien vite au-delà et se transforme en une jalousie haineuse et taquine, qui fait qu'on se réjouit en secret des insuccès du voisin et qu'on

dû porter seule tout le fardeau de la guerre et elle avait éprouvé des revers répétés. En 1797 une armée française de 40.000 hommes, commandée par le général Moreau, traversa le Rhin à Strasbourg, ainsi que cela avait eu lieu l'année précédente, et elle mena les Autrichiens, tambours battant, au-delà des montagnes de la Forêt-Noire. Le corps de Condé qui formait leur gauche ignorait cette fuite précipitée. Nous nous trouvions non loin de Bâle, quand, tout à coup, nous apprîmes la mise en déroute des Autrichiens et que nous étions réduits à nos propres forces. Nous sûmes encore qu'un corps considérable allait nous attaquer, nous étions bien décidés à nous faire jour l'épée à la main. Cette manœuvre nous était bien connue, et, sans doute qu'elle nous eût réussi comme il était arrivé dans bien d'autres occasions. C'est dans cette

ne saurait supporter ni de grandes privations, ni de grandes fatigues sans se plaindre aussitôt, affirmant, — et de très bonne foi, — que l'allié a pris pour lui la meilleure part et imposé à ceux de notre nation la tâche la plus lourde. La gloire de l'un pique et offusque l'autre. Une rivalité non moins soupçonneuse existe entre les chefs supérieurs. Enfin, comme il est nécessaire que le commandement suprême soit exercé par un seul, le généralissime appartenant nécessairement à l'une des deux nations n'inspirera point une confiance égale aux deux fractions de son armée. L'inconvénient qui en résulte sera surtout sensible dans les revers où tout ce qui contribue à maintenir quelque cohésion entre les divers corps de l'armée en déroute est si nécessaire. On se répand en plaintes, ce ne sont que récriminations dans toute l'armée, car, si la partie à laquelle appartient le général en chef n'ose point l'accuser par esprit de compatriotisme, elle ne manque pas de mettre la responsabilité de la défaite au compte des alliés, qui, à l'en croire, ont mal suivi ses plans, mollement combattu et trahi la cause. Toutes ces accusations affaiblissent beaucoup le moral de l'armée. Puis, il faut bien le dire, des deux parts cette attitude inquiète et soupçonneuse a quelque raison d'être. Les gouvernements alliés ont presque toujours des pensées de derrière la tête, nourrissent des projets qu'ils se cachent réciproquement. Associés aujourd'hui dans une même œuvre, ils prévoient qu'ils pourraient devenir des adversaires demain. Chacun d'eux cherche à ménager son armée de préférence à celle de son allié, car plus ce dernier usera ses forces plus il sera facile de lui imposer sa volonté, lorsque viendra l'heure de se partager les bénéfices de la victoire. Enfin, les méthodes de guerre, quoiqu'on en ait dit, n'ont pas et n'auront jamais la rigueur scientifique, cette impossibilité imperturbable des axiomes mathématiques, toujours les mêmes en tout temps et en tout lieu. A la guerre, comme dans la politique, on est aux prises avec le fait concret ; on manie des hommes et non des abstrac-

circonstance critique, et au moment où l'affaire allait s'engager, qu'on porta à notre connaissance la nouvelle de l'armistice de Leoben, qui mettait fin aux hostilités. Nous étions à la solde de l'Angleterre, depuis 3 ans. Dès que la guerre dût finir, le gouvernement britannique, qui n'avait plus besoin de troupes sur le continent, nous licencia en donnant une indemnité de 6 mois de solde à chacun de nous. M. le prince de Condé ne pouvait se dissimuler la position fâcheuse dans laquelle allaient se trouver les officiers qui l'entouraient et il se hâta de traiter avec Paul, empereur de Russie. Le Prince avait accueilli l'Empereur en 1782, quand, sous le nom de

tions et des chiffres, d'où il suit qu'aucune tactique ne saurait s'adapter également bien au tempérament, à l'esprit, au mode de constitution et de dressage de toutes les armées indifféremment. L'énoncé seul de cette vérité démontre que, dans une armée combinée, le problème de la meilleure utilisation des forces n'est jamais parfaitement résolu et ne peut pas l'être ; en effet, si habile que l'on suppose le général en chef, il ne fera pas qu'il n'y ait toujours au moins une moitié de son armée qui gagnerait à être conduite un peu différemment qu'il ne la conduit. D'instinct il prendra plutôt ses points d'appui moraux et ses conseils du côté de ceux de sa nation, c'est cette partie de son armée qui est plus véritablement la sienne et qu'il connaît mieux, qui servira presque uniquement de base à ses jugements ; d'où vient qu'à l'exécution il subira souvent des mécomptes. Puis quelque doué qu'on le suppose de tact et de mesure, pourra-t-il faire autrement que de froisser et de mécontenter, en bien des circonstances, les généraux de l'armée alliée ?

Ces inconvénients se produisent même lorsque les troupes alliées ne sont pas réunies en une même armée ; il suffit qu'elles combattent, côte à côte, sur le même échiquier stratégique. Elles sont loin de se prêter alors un appui aussi parfait, aussi dépourvu de réticences que deux armées composées de soldats enfants de la même patrie.

Il est un cas, cependant, où des armées alliées peuvent fournir, chacune en même temps, leur maximum d'effet utile, c'est lorsqu'ayant à combattre un même pays elles sont à ce point séparées, dans l'espace, qu'elles doivent l'attaquer par des côtés opposés. Ainsi la Russie et la France au regard de l'Allemagne. Chaque armée agit, alors, sous la seule direction de ses chefs particuliers et en suivant ses errements nationaux. Alors, chacun donne, de son côté, tout son effort, sûr que le bénéfice de ce qu'il fait lui appartiendra entièrement. Il ne craint point de s'épuiser, car une guerre ultérieure entre les alliés pour le partage des dépouilles est bien invraisemblable étant donné l'éloignement des deux pays et qu'ils ne revendiquent point les mêmes territoires.

La prévision d'événements, peut-être prochains, donne de l'intérêt à ces considérations.

comte du Nord, il était venu visiter la France ; il lui avait même donné une fête brillante, une chasse aux flambeaux dans la forêt de Chantilly, ce qui avait beaucoup flatté l'illustre voyageur, qui n'était encore que grand-duc. Paul sut se montrer reconnaissant envers son ancien hôte et accepta de nous prendre tous à son service.

V

Des colons pour la Crimée. — Navigation sur le Danube. — Nous traversons la Bohême, la Moravie et la Gallicie. —L'arche de Noé. — Le tombeau de Sobiesky. — Nous sommes cantonnés à Wlodzimir. — Serfs et Juifs. — Coup d'œil sur l'état des personnes en Russie.

Quand on nous annonça que nous allions en Russie, il était question de nous transplanter dans la Crimée où l'on voulait nous former en colonie. On devait nous faire des concessions de terres et nous fournir des bestiaux. Chacun de nous aurait possédé un certain nombre d'esclaves. Tels étaient les avantages dont nous devions jouir. Il faisait beau voir l'empressement que nous mettions à nous préparer pour notre établissement futur. Nous venions de toucher au moins dix louis chacun et nous nous estimions fort riches. On se composait des pacotilles, chacun de nous se munissait de graines de toute espèce. Les plus adroits dessinaient les divers outils et ustensiles qui nous seraient nécessaires ; tous s'informaient des différents genres de culture qui convenaient au pays.

Il ne faut point s'étonner si nous prenions si gaiement notre parti : depuis 6 ans que nous faisions la guerre, nos espérances s'affaiblissaient de plus en plus, car nous n'avions éprouvé que des revers. Attachés pour notre malheur à l'armée autrichienne, qui ne perdait jamais une occasion de se faire battre, nous nous sentions humiliés de ces défaites continuelles que tout notre courage ne pouvait empêcher. De plus les événements politiques en France n'étaient point favorables à notre rentrée, comment donc se flatter de revoir de longtemps encore notre patrie et nos parents ? Puis l'imagination, qui pare l'inconnu des couleurs les plus riantes, nous montrait mille tableaux agréables et les plus beaux succès dans notre œuvre future de colonisation.

Tout le monde, cependant, n'était pas animé du même enthousiasme. Beaucoup de vieillards, des jeunes gens de faible complexion et d'autres usés par les fatigues de la guerre, ou criblés de blessures, ne pensaient pas sans frémir à une nouvelle émigration, qui leur interdirait tout espoir de rentrer jamais au sein de leurs familles. Mais ils se soumettaient à la cruelle destinée.

Quelques-uns de nos camarades, qui avaient des ressources particulières ou des connaissances en Allemagne et en Italie ; d'autres encore, qui ne pouvaient se déterminer à dire un éternel adieu à tout ce qu'ils avaient de plus cher, préférèrent rester en Allemagne, dans l'espoir de regagner plus tard leurs foyers, à la faveur de quelque heureuse circonstance. Pour la seconde fois, depuis mon départ de la maison, se présentèrent cruellement à ma mémoire les tristes pressentiments de ma pauvre mère, au moment où je la quittai ; et mon cœur se serrait bien fort, quand je me répétais que je ne la reverrais plus. Et, pourtant, malgré tout, je conservais au fond du cœur un peu d'espoir.

Tels étaient les sentiments divers qui nous agitaient quand l'heure de nous séparer de ceux de nos camarades qui ne devaient point nous accompagner vint enfin. Nos adieux furent tristes, nous avions le visage morne, une angoisse difficile à exprimer s'était emparée de nous, car en ce moment l'avenir de chacun apparaissait à tous, sous un jour très sombre.

Ce fut le 10 octobre 1797, que nous nous mîmes en marche pour ce long voyage. Des bords du lac de Constance, nous vînmes à Donawerth sur le Danube, à quinze lieues au-dessous d'Ulm. De grands bateaux avaient été préparés pour nous transporter. Nous nous embarquâmes, le 22 octobre, et nous fîmes quatre-vingts lieues sur le fleuve en onze jours. Les eaux étaient alors fort basses et la navigation très difficile. Nous traversions, parfois, des passages dangereux. L'un d'eux nous offrit un spectacle des plus pittoresques. C'est quelque part

du côté de Passau, où une chaîne de montagne descendue de la Bohême se rapproche du Danube. Le fleuve coulait dans une vaste plaine, lorsque, tout à coup, des rochers énormes parurent devant nous, bordant ses deux rives et resserrant extrêmement son lit. Les eaux s'engouffraient, d'abord silencieuses, au milieu de ce passage étroit ; mais bientôt elles mugissaient avec un fracas épouvantable. Nos embarcations se laissaient aller au torrent, qui les emportait à travers ces rochers de granit aux parois taillées à pic et fort élevées. Partout autour de nous, des tourbillons menaçants, des monceaux d'écume, des bouillonnements continuels, le bruit tumultueux des vagues contre la pierre. Tant d'effets divers nous impressionnaient fortement. Tout à coup nous eûmes l'idée de faire battre les tambours : ces roulements que mille échos répétaient à la fois nous causaient des frémissements involontaires. Cette scène vraiment extraordinaire dura plus d'un quart d'heure.

Nous prîmes terre le 1er novembre à Krems, petite ville de la Basse-Autriche, à quinze lieues au-dessus de Vienne. Nous avions joui jusque là d'un temps superbe ; mais, depuis lors, nous eûmes beaucoup de pluie en novembre, de la neige et un très grand froid en décembre. Nous avions à traverser partie de la province d'Autriche, la Moravie, la Silésie autrichienne et la Gallicie.

La Moravie, hérissée de montagnes et de rochers, a des plaines très productives. On y boit un petit vin blanc fort agréable. Il parait que le bois doit être rare dans ce pays et fort cher, car on y chauffait les poëles avec de la paille de seigle, ce qui m'étonna beaucoup ; mais j'eus bien plus de surprise à voir les lits. Déjà assez hauts ils étaient surmontés d'un fort traversin et de cinq à six coussins empilés les uns sur les autres par rang de taille ; peu s'en fallait que le plus élevé touchât au plafond. Etendu dans ces lits on était presque debout. Chaque pays a son genre de luxe.

Quant à nous, nous étions modestement couchés aux pieds

de ces sortes de lits de parade sur de la paille, n'ayant pour traversins que nos sacs ou des chaises renversées, les quatre pieds en l'air.

En sortant de la Moravie nous entrâmes dans la Silésie autrichienne dont Troppau est la capitale. C'est un si beau et si bon pays que le grand Frédéric, qui voulait en avoir sa part, le conquit tout entier sur Marie-Thérèse d'Autriche, et ne lui en abandonna que le quart tout au plus. Ici, comme ailleurs, nous fûmes bien traités pour la bouche. Pour le coucher, nous étions habitués à la paille elle ne nous manqua pas dans la chambre commune. Le lit de l'habitant moins somptueux que celui du Morave était dans un coin ; la vache et son veau en occupaient un autre. Le cochon avait le sien où il grognait tout à son aise ; les oies y étaient aussi logées et coquetaient toute la nuit. Je ne mentionne ni le chien, ni le chat qui partout font partie de la famille. Chaque maison ressemblait à l'arche de Noë. Il résultait de cette réunion d'animaux beaucoup de malpropreté et de puanteur et souvent de beaux concerts. Dormait qui pouvait. Il est juste de dire que ce mélange de bêtes et de gens n'a lieu que pendant l'hiver, qui, à la vérité, dure six mois; en été chaque animal a son logement particulier.

Mais rien n'est comparable à la Gallicie, ancienne province de la Pologne, si ce n'est le reste de la Pologne elle-même. On croirait arriver chez les Hottentots. Cette province appartient à l'Autriche depuis 1773; le sol en est fort bon, mais très mal cultivé, et l'habitant vit dans l'abrutissement, la malpropreté et la misère. Cela provient de ce qu'il est encore serf. On ne rencontre que des villages dont les habitations construites en bois et en terre sont recouvertes de paille. Ces maisons, ou plutôt ces huttes, n'ont qu'un rez-de-chaussée, la terre y sert de plancher. Un grand fourneau en terre glaise chauffe tout l'appartement. Il n'y a pas de cheminée et la fumée doit s'écouler par la porte. Pour toute fenêtre, une lucarne grande à y passer la tête fournit à peine

10

quelque clarté. C'est mourir à demi que d'habiter de pareilles cabanes. Tant que le bois brûle, on est aveuglé par la fumée et glacé par l'air extérieur, qui entre, sans obstacle, par la porte grande ouverte. Le bois est-il réduit en braise, on ferme hermétiquement la porte; et alors c'est un supplice plus cruel encore. La chaleur, qui sort par torrents de la gueule du fourneau, remplit l'appartement qui n'est ni bien vaste, ni bien haut, et vous suez à grosses gouttes; bientôt la respiration manque et l'on se sent asphyxier. Tels étaient les logements que nous devions rencontrer sur notre route pendant 60 lieues.

Mais respirons un instant. Voici une petite ville, Landshut, qui mérite notre attention. Ce n'est pas qu'elle soit plus belle ni mieux bâtie qu'une ville ordinaire de même importance; mais, par comparaison, elle paraît superbe à des gens qui viennent de parcourir, durant plusieurs jours, un coin de cette laide, triste et sale Pologne. Je visitai le château de la princesse Lubomirska. Nous y fûmes accueillis avec cette politesse propre à notre nation et qui la distingue si fort. On y voyait tout ce qui doit orner la demeure d'un homme de goût et contribuer à l'agrément de sa vie. Je remarquai, surtout, une salle meublée avec élégance et décorée des portraits des femmes de la cour de Louis XIV les plus célèbres par leur beauté. J'eus un grand bonheur aussi à rencontrer une belle bibliothèque fournie des ouvrages des meilleurs auteurs Français. Puis je ne sais quelle tristesse me prit; le souvenir de mon pays s'étant présenté plus vivement à mon esprit il me sembla que ces portraits et ces livres avaient une destinée semblable à la mienne et qu'ils se plaignaient comme moi d'être exilés. Il y avait pourtant une différence entre leur sort et le nôtre : tandis qu'on les conservait précieusement, nous errions exposés à tous les hasards des événements contraires. L'avantage n'était pas pour nous.

A Cracovie, entre autres monuments, j'admirai le tombeau du grand Sobiesky. A droite du cercueil, on voit la statue du

Temps, armé de sa faux. De la main droite, il appuie fortement sur le couvercle entr'ouvert, tandis qu'à gauche, la Renommée s'efforce d'empêcher que le couvercle ne se ferme en entier. Je pense que ce monument a suggéré au fameux Pigalle l'idée et le plan du mausolée superbe que Louis XV fit élever à la mémoire du maréchal de Saxe, dans le temple Saint-Thomas, à Strasbourg. Ce guerrier est figuré tout armé et tenant son bâton de commandement à la main. Il descend, d'un air intrépide, quelques gradins qui le séparent du cercueil ouvert au-dessous de lui. La Mort, appuyée sur sa faux, se tient sur un des côtés de ce cercueil ; elle regarde le héros et, du doigt, lui désigne sa place. La France éplorée est de l'autre côté, s'efforçant de retenir le Maréchal.

Nous arrivâmes, enfin, sur les bords du Bug, petite rivière séparant la Gallicie de la Volhynie, qui est aussi une ancienne province de la Pologne. C'est en cet endroit que commencent les immenses états de l'Autocrate Russe. Notre voyage avait duré trois mois ; il devait se terminer ici. On avait déjà abandonné le projet de nous envoyer former une colonie en Crimée. Nous en fûmes tous satisfaits, quand nous sûmes décidément que nous aurions habité avec les Tartares, qui forment le fond de la population. Et, d'ailleurs, aurions-nous pu nous familiariser avec les travaux qu'exige la culture de la terre ? Le climat eût-il été convenable ? Au lieu de vin, nous aurait-il fallu boire du lait de jument ?

Enfin, le chemin à parcourir n'aurait pas été beaucoup moins du double de celui que nous avions déjà fait. M. le prince de Condé, prévoyant tous les inconvénients de ce projet fantastique, avait demandé et obtenu qu'on nous maintint en corps d'armée. Si la Russie était appelée à combattre un jour en Allemagne, notre espoir de revoir la France pouvait renaître.

On nous cantonna dans les villes principales. Le Prince eut son quartier général à Dubno, le duc d'Enghien, son

petit-fils, eut le sien à Lucko et le duc de Berry s'établit à Locatzé.

Le régiment des chasseurs nobles à pied fut distribué à Wlodzimir et dans les villages environnants.

Pendant notre séjour de 18 mois dans ce pays, j'eus tout le temps d'en observer les mœurs et les usages. La première chose qui me frappa fut l'énorme différence de condition qui existe entre les trois classes principales, représentées par le gentilhomme, le paysan et le juif. Chaque seigneur est maître absolu dans les nombreux villages qu'il possède. Le paysan est serf, le juif est bourgeois. Un économe, qui est d'ordinaire un paysan intelligent que son maître a affranchi, gouverne chaque village. Il dirige les travaux de la campagne et distribue à chaque habitant sa tâche journalière.

Le seigneur, toujours fort riche, est bien élevé, poli et affable. Son économe, fort dur en revanche, marche toujours armé d'un fouet, qu'il porte en bandoulière, et dont il se sert pour activer l'exécution de ses ordres.

Le juif est à peu près le seul habitant des villes, il y exerce les professions de tailleur, boulanger, boucher, brasseur, aubergiste et marchand ; il y rend même la justice de concert avec le gentilhomme. Par dédain, sans doute, il abandonne le métier de cordonnier au Polonais.

Toute profession autre que l'une de celles que je viens d'indiquer est pour ainsi dire inconnue. — Le seigneur rançonne de son mieux le juif, son fermier et sujet. Celui-ci, de son côté, le dupe autant qu'il peut, et pille et gruge, en outre, le paysan, qui sait à peine compter.

Ce malheureux paysan est serf et ne possède rien. — Par ordre de son maître, il se construit une de ces chaumières, dont on a déjà vu le modèle en Galicie. Son lit n'est composé que de planches placées entre le mur et le fourneau ; il lui sert de table et de siège. Quelques poignées de paille font l'office de paillasse et de matelas. C'est là-dessus que

co uchent ensemble tous les membres de la famille. Ils s'y tiennent tout habillés et sans couverture.

Si quelqu'un a froid, pendant la nuit, il s'étend sur le fourneau. Vous ne voyez rien chez eux qui soit en fer, sinon un couteau et une hache; du reste, pas un clou. Les fermetures des portes sont elles-mêmes en bois. Point de meubles. Leurs ustensiles de ménage se réduisent à un pot de terre, un plat de bois, des cuillères et un pot à eau également de bois.

Comme les paysans travaillent presque toute la semaine pour le seigneur, celui-ci leur fait distribuer du grain pour leur subsistance. Ils se nourrissent le plus habituellement de blé noir, dit blé sarrasin, qu'ils font torréfier dans leurs fourneaux; ils le concassent au moyen d'un moulin à bras, après quoi ils le vannent. Le blé moulu et vanné, ils en font une bouillie qu'ils mangent après l'avoir ointe d'huile de chénevis ou de beurre. Il leur est permis d'élever des poules et des cochons; ils mangent quelque fois de ces derniers. Ce sont là leurs seules propriétés, et, par la vente et le prix qu'ils en retirent, ils cherchent à se procurer ce qui leur est nécessaire pour se vêtir.

Ces vêtements se réduisent à peu de chose. C'est une peau de mouton qui leur sert toute l'année, tournant en hiver la laine en dedans et la tournant en dehors durant l'été. Un bonnet de poils leur couvre la tête, et ils portent un pantalon de mauvaise étoffe. Leur chaussure est faite tout simplement d'écorce de bouleau ou de haillons dont ils entourent leurs pieds. De temps en temps, on leur voit des habits de laine brune et grossière, mais bien rarement des bottes, qui, cependant, ne se paient qu'un petit écu.

C'est ainsi costumés que j'ai vu ces malheureux en voyage, par des froids très rigoureux, conduire sur la neige leurs traîneaux chargés des blés de leurs seigneurs. Ils ne vont que par convois à cause des loups. Assez fréquemment, il en est qui tombent sur la route, engourdis par le froid. Que se

passe-t-il alors ? Le paysan, qui voit tomber celui qui le précède, se contente de le relever et de l'étendre sur son traîneau. Aussitôt qu'on arrive dans un village ou à quelque auberge isolée, on dépose l'homme engourdi à l'intérieur de l'habitation, près de la porte. Il est rare qu'au bout d'une demi-heure il ne revienne à la vie. Je puis dire avec vérité qu'il n'est pas un animal domestique, dans nos pays, qui ne soit mieux traité que le paysan polonais. Sa femme n'est guère mieux habillée que lui. Quand elle va vendre au marché ses poules ou ses œufs, elle porte un long habillement ouvert sur le devant, sa tête est découverte et ses pieds chaussés de bottes.

Je ne saurais complètement passer sous silence une quatrième classe, composée par le clergé. Ce clergé demeure presque inaperçu ; ses membres sont peu nombreux et peu recommandables. Les curés, très ignorants pour la plupart, et ne vivant qu'avec des paysans, deviennent aussi stupides qu'eux. Dans les villages, les églises sont construites en bois et n'ont point de clochers. Je n'en ai vu qu'une assez belle bâtie en briques. C'était à Wlodzimir, où se trouvent quelques maisons pareillement en briques. On ne trouverait pas une pierre dans toute la Pologne. On n'entend sonner ni cloches ni horloges, sinon dans les villes principales. J'en éprouvais pour mon compte un sentiment pénible. Il semble que l'on soit dans un désert. Le son de la cloche, en indiquant à l'homme un exercice de religion, l'avertit aussi qu'il vit en société, qu'il existe un Dieu vers lequel il doit élever sa pensée; et, dès lors, il se sent moins isolé, son âme entre en communication avec l'univers et s'envole au-delà des choses visibles.

J'ai déjà dit que le fer est d'un emploi très limité dans les maisons; il n'est pas plus employé pour la fabrication des outils et des instruments aratoires. Les charrettes n'ont ni essieux de fer ni clous. Les roues mêmes, faites d'une racine d'arbre ployée, sont entièrement en bois et sans cercle de

fer. Leurs chevaux ne sont point ferrés et le soc de la charrue consiste en un morceau de bois pointu.

Plate et unie comme toute la Pologne, la Volhynie, arrosée par plusieurs rivières, est très fertile. Elle le serait bien davantage, si la culture répondait à sa fécondité ; mais la neige qui couvre le sol près de 6 mois de l'année, constitue, pour ainsi dire, le seul engrais que ce sol reçoive. S'il n'était aussi léger qu'il l'est, pourrait-on donner le labour nécessaire avec la charrue, que je viens de décrire, traînée par deux pauvres petits chevaux maigres et mal nourris ? Tout au plus si le bâton pointu creuse à trois pouces de profondeur. La terre, comme on voit, est à peine égratignée. De plus, le laboureur ne se piquant pas de mener droit son sillon, il en résulte que le champ est remué fort inégalement.

En 1779, la fonte des neiges, qui couvraient tout le pays, arriva le 12 avril. Dès ce moment, la végétation prit son élan, qui fut vivement accéléré, à la fin de mai, par des orages fréquents, accompagnés d'une chaleur très prononcée. On pourrait dire que les céréales grandissaient à vue d'œil, puisqu'aux premiers jours de juillet tout était mûr. La récolte fut abondante.

Le Polonais ne s'inquiète pas plus des animaux domestiques que de lui-même. Il n'a point d'abri à leur offrir. Le cheval seul trouve, à côté de sa cabane, une loge faite en clayonnage, où il n'a, le plus souvent, ni couverture, ni crèche, ni ratelier. Quant à la vache et au porc, ils errent toute la nuit. Ce dernier rencontre-t-il un tas de fumier, il s'y creuse une bauge avec son groin et se fourre dedans; mais il n'est à l'abri qu'à demi. Heureusement la nature vient à son secours. Dans ce pays, ces animaux ont une soie longue et une sorte de duvet impénétrable au froid. Spectacle singulier, pendant que le cochon court çà et là, la pie et le corbeau, montés sur son dos, se nourrissent de la vermine qui fourmille dans sa fourrure.

Il résulte de cette négligence, envers les animaux,

que, chaque matin, le loup a dévoré quelque bête du village. C'est ce qui me faisait dire que, tous les deux voleurs et voraces de leur naturel, le juif et le loup sont, de tous les êtres qui habitent ce pays, ceux qui trouvent à y contenter le mieux leurs instincts et leurs appétits.

Le chien, ce bon ami de l'homme, n'est guère mieux traité que les autres animaux. Il est, pendant la nuit, le compagnon du cheval et, dans le jour, il n'a pas souvent accès auprès de son maître. Pour toute nourriture, il n'obtient que de la farine pétrie avec de la paille hachée. Jamais il ne reçoit une caresse de celui qu'il garde, aussi reste-t-il dans son état sauvage. Autant en pourrait-on dire du Polonais lui-même, qui, accoutré comme on l'a vu plus haut, et ne se faisant que rarement la barbe, ne riant surtout jamais, n'a presque point figure humaine.

Le porc est tellement déclassé et abandonné à lui-même que, quand l'homme satisfait aux besoins de la nature, il est bien souvent assailli par plusieurs de ces animaux, attirés de fort loin. Il a de la peine à s'en délivrer, même armé d'un bâton. — Le peuple polonais restera-t-il toujours dans cet état d'avilissement ?

Je veux parler d'une chose plus récréative. J'ai assisté à une de ces chasses au loup que les seigneurs font pendant l'hiver. Nous partîmes vingt chasseurs, tous armés de bons fusils. Arrivés à l'endroit qu'on avait choisi à l'avance, chacun de nous se plaça de son mieux sur un arbre. Deux paysans nous avaient suivis, conduisant un traîneau, sur lequel était étendu un cochon fortement garrotté. Quand nous fûmes établis dans nos arbres, le seigneur, qui avait organisé la chasse, fit aux paysans un signal convenu.

Nous nous étions distribués de manière à former un cercle, et le traîneau était au milieu. Aussitôt que les paysans eurent entendu le signal, ils se mirent à flageller le cochon, à tour de bras. L'animal criait du haut de sa tête. Nous n'entendions que lui, lorsque, tout à coup, des hurlements

assez éloignés partirent des divers points de la forêt. Ils paraissaient se répondre, ils se rapprochaient peu à peu et en même temps devenaient plus nombreux. On nous avait prévenus d'attendre que plusieurs loups soient en vue avant de tirer. Un premier coup de fusil était parti, tous les chasseurs qui apercevaient quelqu'un de ces animaux firent feu. Trois loups demeurèrent sur place, et, sans doute, qu'il y en eût de blessés parmi ceux qui s'échappèrent.

Cette manière de chasser n'est pas toujours sans danger surtout pour l'homme chargé de battre le cochon.

On élève en Pologne et en Russie une espèce de lévrier pour chasser le loup : c'est ce qu'on appelle le chien de Sibérie. Je n'en ai vu que deux, dont l'un à poil ras, l'autre à longs poils. Ils appartenaient à un officier russe. Un jour cet officier jouait au billard dans un café avec un de nos camarades. J'entrai et je vis ces deux animaux couchés sur le plancher. En m'apercevant ils se levèrent. Ils étaient beaucoup plus grands et plus forts que nos lévriers ordinaires. Je m'approchai en les admirant et je me disposai à les caresser. « Prenez garde, monsieur, me dit l'officier en venant au devant de moi, ces chiens sont, de leur naturel, tristes et moroses, et même traîtres ; ils pourraient vous faire mal. »

Il eût la bonté de nous expliquer qu'on les destinait, exclusivement, à chasser le loup et qu'ils le prenaient et le terrassaient, comme le lévrier pince et tue le lièvre dans nos pays. Quand un de ces chiens découvre un loup dans la plaine, il s'élance, le gagne de vitesse, lui passe le museau entre les jambes de derrière, d'une secousse violente l'enlève de terre, le renverse sur le dos, et, alors, lui casse les reins avec les dents ou le mord à la gorge et l'étouffe. Il est bon de remarquer que la nature, qui veille sans doute à la conservation des loups, a privé d'odorat leurs ennemis, qui, pour cette cause, ne peuvent leur donner la poursuite qu'autant qu'ils les voient.

Je ne quitterai point ce triste pays, sans accorder des

remerciements mérités à Messieurs les seigneurs et gentilshommes dont la conduite a été si excellente à notre égard. Nous étions très bien accueillis dans les villes et villages qu'ils habitaient ; ils nous comblaient de politesses et de prévenances et nous donnaient souvent des parties de chasse, car ils n'ignoraient pas que nous étions d'adroits tireurs. Déjà, en traversant la Gallicie, nous avions vu les seigneurs du pays venir au-devant de nous et nous offrir l'hospitalité de la manière la plus gracieuse et en très bon Français, car presque tous parlaient très convenablement notre langue. Ils détestaient le joug autrichien, qui leur avait été imposé, en 1795, par le dernier partage de la Pologne ; et, comme ils se flattaient que nous pourrions les aider à conquérir leur liberté, ils ne manquaient pas de nous faire des ouvertures à ce sujet. Nous repoussions leurs offres, en leur disant que l'empereur de Russie nous ayant pris généreusement à son service, il ne nous convenait pas de nous déclarer, ni contre lui, ni contre l'empereur d'Autriche, son allié. Plus d'une fois en Volhynie nous nous vîmes obligés de tenir le même langage. Je dois dire, cependant, à la louange de ces Messieurs, qu'ils ne nous estimèrent pas moins après cela et qu'ils ne cessèrent de nous donner des preuves de cette estime, pendant tout le temps de notre séjour parmi eux.

Ils se prêtaient de bonne grâce à nous faire construire des cheminées dans nos taudis. Quand nous leur témoignions notre étonnement qu'il n'y en eût pas partout, ils répondaient que les paysans les fermaient eux-mêmes, et c'était vrai. Un de ces seigneurs, d'un cœur vraiment bon et humain, nous conduisit dans un village qu'il avait fait construire avec soin. Les maisons, alignées sur deux rangs, formaient une rue fort propre ; toutes étaient surmontées d'une cheminée. Mais nous ne fûmes pas peu surpris, en entrant dans ces maisonnettes, de voir que le tuyau des cheminées était bouché. Les paysans l'avaient fermé pour empêcher la chaleur de s'évaporer trop tôt dans les nuits d'hiver et, animaux d'habitude,

ils ne s'occupaient pas de les ouvrir dans la belle saison.

J'eus l'occasion de remarquer dans cette circonstance, comme je l'avais déjà fait dans d'autres, combien le respect exagéré dégrade l'homme. A l'aspect de leur seigneur, hommes et femmes s'inclinaient jusqu'à terre. S'il adressait la parole à quelqu'un de ses serfs, ce malheureux mettait vite un genou à terre, lui baisait le pan de son habit ou le genou qu'il entourait de ses deux mains. Ce profond respect se comprend, si l'on songe que le seigneur a droit de vie et de mort sur ses sujets. Du reste on nous en faisait autant à nous mêmes quand nous logions dans les villages, et nous avions de la peine à nous en défendre toutes les fois que nous donnions aux habitants une pièce de monnaie en paiement de leurs services. Et, cependant, ils n'avaient rien à craindre de nous, mais cela est devenu leur salut habituel et le signe de leurs remerciements. Les femmes, surtout les juives, vous portent la main au menton quand elles ont quelque chose à vous demander. Cette forme de politesse nous était aussi peu agréable que l'autre.

Quelques châteaux sont en briques ; mais la plupart sont bâtis de pièces de bois laissant entr'elles des ouvertures, en forme de panneaux réguliers fermés de terre grasse et de bousillage, et blanchis en dehors. Au reste il serait difficile qu'ils fussent construits autrement, puisque, comme je l'ai déjà dit, il n'y a point de pierres en Pologne. A côté des châteaux, on voit des jardins charmants, des bosquets, des arbres fruitiers de toute espèce, ce qui surprend d'autant plus et fait d'autant plus de plaisir qu'on n'en voit nulle part ailleurs. Ces Messieurs nous invitaient à les fréquenter, et cela nous agréait beaucoup, car nous trouvions toujours chez eux fort bonne société. La dame est très bien élevée ; elle parle français avec facilité et se distingue par le meilleur ton. La première fois qu'on dîne dans leurs maisons, on éprouve une suprise bien agréable. On n'a causé avant de se mettre à table, qu'avec ses hôtes ; on s'attend donc à être en

petit comité; mais voilà qu'en passant devant la salle à manger une table de vingt couverts s'offre à votre vue. Vous vous demandez, intérieurement, qui va occuper toutes ces places, lorsque tout à coup, une porte s'ouvre, et de nombreuses demoiselles, bien mises et généralement fort jolies, paraissent à la fois. Ces jeunes personnes sont des filles de gentilshommes, parents du seigneur ou de son épouse, mais peu favorisés de la fortune, ou encore des filles de leurs sujets affranchis en récompense de leurs longs services dotés de quelques biens. Elles forment les demoiselles de compagnie de la maîtresse de maison. A ces repas on faisait la meilleure chère; on servait du chevreuil, des gelinottes, des coqs de bruyère, dont les forêts abondent, de la carpe, de la tanche, des perches et du brochet, dont les étangs sont remplis.

Quel contraste entre ces châteaux et le reste du pays ! Il en coûte vraiment à l'âme d'établir une comparaison entre le grand seigneur et ses sujets. Pour mon compte j'en étais vraiment attristé ! Il me semblait ne voir dans chaque village qu'un vil troupeau parqué pour servir aux besoins de ses maîtres insensibles à tant de misère (1). Il est bien à souhaiter qu'un peu de civilisation pénètre dans ces tristes contrées. Gare, pourtant, qu'on n'aille émanciper trop brusquement ces malheureux esclaves ! On en ferait autant de taureaux furieux qui, s'échappant de leurs étables, mettraient en pièces tous leurs gardiens. Les Princes, qui les gouvernent

(1) Les sentiments libéraux dont fait montre M. Deleuze, régnaient dans toute l'armée de Condé. Les volontaires combattaient pour le droit des Bourbons et le principe monarchique, et nullement en faveur de l'asservissement du peuple et du despotisme. Le prince de Condé lui-même, esprit très éclairé, avait été accusé en France avant la Révolution de favoriser les idées nouvelles. M. de Puymaigre cite un fait curieux : « Un officier de l'armée de Condé, qui portait le beau nom de Beaumanoir, fut envoyé en Sibérie pour avoir écrit à un de ses amis, à Constance, une lettre qui fut saisie et dans laquelle il déclamait contre la glèbe et le despotisme; le même avait failli périr en France et avait dû émigrer pour avoir publié ses opinions sur l'abus de la liberté. C'était jouer de malheur. Cet officier recouvra sa liberté après l'avènement d'Alexandre Ier. »

aujourd'hui, se montrent de plus en plus de véritables amis de l'humanité ; ils allègeront donc peu à peu les chaînes qui pèsent sur eux, et ils les mettront, sans secousses, et par degrés, au niveau de leurs autres sujets.

Qui croirait qu'on puisse faire de la bière tout simplement avec de la paille hachée ? C'est ainsi pourtant qu'on en brasse là-bas. On remplace le vin par de l'hydromel qui est du miel fermenté. Le juif régale le paysan et sa femme avec de l'eau-de-vie de grain et de pommes de terre, corroborée par des poignées de poivre Notez qu'ils en sont très friands. J'aurais bien des choses à dire encore sur la Volhynie ; mais il me tarde de m'éloigner des juifs, plus dégoûtants encore que les malheureux paysans, que je plains de tout mon cœur.

Il me faut expliquer en quelques mots les causes qui nous firent sortir de ce pays. Nous y étions venus, comme on l'a vu, à la suite de l'armistice de Léoben qui avait mis fin à la guerre en 1797. La paix ne fut définitive que l'année d'après. par la signature du traité de Campo-Formio. Mais le congrès de Rastadt, réuni par les soins de l'Autriche, ayant été rompu sans avoir abouti, et les ambassadeurs Français — mystère diplomatique non encore éclairci — ayant été assassinés à leur sortie de la ville, aussitôt l'on courut aux armes de toutes parts.

L'empereur d'Autriche rechercha l'alliance de l'empereur de Russie, qui donna l'ordre à son fameux général Souwarow, de partir suivi d'une puissante armée, et de se diriger vers l'Italie, pour y commander en chef, ayant sous lui les généraux autrichiens Kray et Mélas. Une seconde armée russe, commandée par le général Gortschakoff, dut se rendre en Allemagne et il fut décidé que nous en ferions partie.

(La fin prochainement)

UN AMOUR DE NAPOLÉON [1]

VI

Le séjour du couple Turreau se prolongea tout l'hiver, et quelque temps encore après, sur les douces rives de la Méditerranée. Il semble même que la mission de Ritter et de Turreau ne fut officiellement terminée qu'à la clôture de la session de la Convention (2). Il l'interrompit sans doute, et la reprit, car la présence de Turreau à certaines séances de la Convention, au cours de l'année 1795, notamment à la fin de la session, est établie ; et d'autre part sa présence à Nice et à Gênes, de février à avril, est attestée par ses lettres à la Convention, insérées au *Moniteur* (3). Le 3 septembre 1795, cependant, il siège à la Convention, puisqu'il y combat à la tribune, en termes violents, le rappel en France du général émigré Montesquiou. Son attitude souleva l'indignation à ce point qu'un député cria ; « Turreau tient ici la place de Marat, il faut lui imposer silence. » La presse se fit l'écho de ces véhémentes critiques et Turreau crut devoir répliquer par une lettre publiée au *Moniteur* du 7 septembre, où il se défendit d'avoir voulu attaquer personnellement Montesquiou et les Girondins, assurant qu'il avait voulu seulement protester contre la rentrée en masse des émigrés. Il prétend en outre qu'au 31 mai 1793, loin d'accabler les Girondins, il s'élança au devant d'Hanriot pour empêcher la proscription des « Vingt-

(1) Voyez *Souvenirs et Mémoires*, t. V, p. 1.

(2) Puisque ce ne fut que le 8 février 1796 que le Directoire désigna à leur place, pour être ses commissaires à l'armée d'Italie, Saliceti et Garrau.

(3) De Nice, 10 et 30 janvier, 20 mars 1795. Le 20 mars, Turreau avait pour collègue de mission Beffroy au lieu de Ritter.

Deux », et qu'un huissier de la Convention « l'arracha au fer meurtrier des sicaires », lui sauvant la vie, en présence de cent témoins qui pourraient attester le fait. Du reste, pendant toute cette seconde période, Turreau, bien qu'il eut fait célébrer solennellement à l'armée d'Italie, le 21 janvier 1795, l'anniversaire de la mort du Roi, s'applique surtout à se disculper des accusations de terroriste jacobin, de bourreau, de robespierriste, portées contre lui. Il traite Robespierre de « théocrate ambitieux »; il écrit de Nice à la Convention, une longue lettre, le 11 octobre 1794, pour dissiper toute équivoque et n'accepter aucune solidarité dans les actes de férocité en Vendée, imputés à son parent, son cousin, le général, que la calomnie « atroce » lui a attribués à lui-même. Il se défend de les avoir même excusés; il se défend même d'en avoir été le témoin.

Là, se borne d'ailleurs son activité parlementaire. Il n'intervient dans aucune discussion marquante; il ne dépose aucune proposition utile ou intéressante. C'est un homme d'action plus qu'un penseur ou un orateur, mais d'action irréfléchie et fougueuse.

Quand surviennent les événements du 13 vendémiaire, que les royalistes, ameutant les sections de Paris, se révoltent contre les décrets de la Convention, Turreau se retrouve davantage dans son élément. Il est au premier rang des représentants qui veulent et qui organisent la résistance. Il est de ceux qui parcourent les sections, haranguent les patriotes, jurent une guerre à mort à tous les infâmes royalistes et à tous les chouans (1). On le voit notamment rassurer les citoyens de la section du faubourg Montmartre, les « engager à se reposer sous les armes » et leur promettre que la Convention « était parvenue à comprimer le royalisme ».

(1) Discours de Turreau de Linières, à la séance de la Convention du 14 vendémiaire au matin. *(Moniteur universel).*

On assure qu'il fut aussi, ce jour du 13 vendémiaire, l'un de ceux qui présentèrent et appuyèrent la candidature du général Bonaparte comme adjoint à Barras, pour le commandement de l'armée parisienne contre les insurgés; que ce fut lui, autant que Barras, qui contribua à faire confier la direction des troupes conventionnelles au jeune Corse dont il se porta garant, de concert avec Saliceti et les autres députés de Corse (1). Dans ce cas, il faudrait admettre qu'une réconciliation aurait eu lieu entre Bonaparte et Turreau, et surtout entre Bonaparte et Mme Turreau ; on peut croire dès lors, qu'au moins passagèrement, en cette fin de 1795, les aimables relations d'antan furent renouées entre la belle représentante et le général, et, sans vouloir rien présumer, peut-être peut-on faire remarquer que le premier enfant du ménage Turreau naquit en août suivant, ce qui fait remonter la conception à cette époque tourmentée de novembre 1795, où Bonaparte, vainqueur, revit à Paris celle qu'il avait aimée à Nice. Mais que d'autres alors la connurent, dans cette fièvre de plaisir et de jouissance qui marqua les débuts du Directoire !

Au reste, Bonaparte ne fut pas oublieux. Qu'il ait dû ou non, le 13 vendémiaire, à l'intervention de Turreau, la mission dont il s'acquitta avec tant d'énergie et de succès et qui lui valut la notoriété, puis la confiance du gouvernement, ou que ce fut seulement en souvenir des doux moments passés ensemble à l'armée d'Italie, il ne cessa de s'intéresser à Turreau, se faisant à son tour son protecteur, son soutien, intervertissant ainsi les rôles d'autrefois.

Entre temps, en effet, la Convention nationale avait terminé ses travaux et Turreau n'avait pas été réélu député de l'Yonne au Conseil des Cinq-Cents qui, avec le Conseil des Anciens, venait de prendre la place de la Convention. Il faut croire que sa popularité était complètement éteinte dans ce département où son union éphémère avec Mme Davout avait

(1) Fréderic Masson, page 11. Biographies Michaut et Hœfer.

pu seule d'ailleurs lui créer des liens. L'estime dont il avait joui n'avait pas moins baissé à Paris, même parmi ses collègues de la Convention, car lorsque cette assemblée eut à compléter elle-même le nombre de ses membres qui devaient, aux termes de la Constitution de l'an III, former les deux-tiers des deux nouveaux Conseils, Turreau n'obtint aux trois scrutins qui eurent lieu à cet effet, les 26 et 27 octobre 1795, que cinq voix au total, alors que les 104 autres conventionnels, ainsi désignés par leurs collègues pour faire partie des Conseils, réunissaient parfois plus de 200 suffrages, et que les moins favorisés en obtenaient plus de cent.

C'est alors que se manifesta, en faveur de Turreau, l'intérêt de Bonaparte, devenu, sur ces entrefaites, général en chef de l'armée de l'Intérieur. Avec son assentiment, sinon sur sa demande, l'ex-représentant Turreau lui est adjoint « en qualité d'agent militaire du Directoire près le département de la Seine ».

Dans ces fonctions qui semblent assez mal définies, la tâche de Turreau paraît consister surtout à faire rejoindre aux armées ces innombrables jeunes gens qui se sont soustraits au service militaire, et n'ont pas répondu à l'appel de la première réquisition. Ce sont ces jeunes gens qui en majeure partie composent ce que l'on appelait alors « la jeunesse dorée », « les muscadins », freluquets zézayants et poltrons qui fuient bravement le feu de l'ennemi ou les fatigues des camps, mais retrouvent leur noble courage d'ex-aristocrates ou de bourgeois enrichis pour fouetter et bâtonner les femmes des patriotes; lâches et brutaux, sots, ridicules et méchants. Avec Turreau, ces êtres efféminés qui, dans un accoutrement grotesque, étalent leurs

(1) Lettre du général Duvignau, chef d'état-major de l'Armée de l'Intérieur, du 29 frimaire an IV (20 décembre 1795) accusant réception au Ministre de la Guerre, de sa lettre d'avis en date du 25 frimaire (16 décembre), qui l'informe de la nomination de l'ex-conventionnel Turreau, pour remplacer le général Peyron comme agent militaire à Paris. (Archives Guerre).

grâces et surtout leur nullité, au Palais-Royal et dans les cafés à la mode, vont passer un mauvais quart d'heure, et Turreau leur donne la chasse avec une vigueur, une rudesse de poigne qui lui vaudra leur haine. Il n'est pas de jours où il ne traque ces fiers-à-bras à cadenettes, pleins de leur « paole d'honeu panachée », suant la peur, la sottise et la méchanceté. Il publie d'abord une circulaire aux comités civils de Paris pour les inviter à presser le départ des réquisitionnaires (1), et comme les administrateurs ne mettent sans doute aucun zèle à cette opération, Turreau fait amener par devant lui les jeunes gens déserteurs ou réfractaires qu'il admoneste sévèrement et fait conduire aux frontières (2). Ceux-ci cherchent par tous les moyens à esquiver la terrible poigne qui s'abat sur eux. Ils invoquent d'abord des certificats médicaux établissant que leur état physique ne leur permet pas de partir, mais Turreau ne s'en laisse pas imposer et démasque leur ruse en dénonçant le conseil de santé qui se prête à de pareilles complaisances (3). Ces peureux jettent feux et flammes, s'agitent, conspirent. Ils tentent sans cesse d'inventer d'autres moyens ; les uns s'engagent dans la marine, afin de ne pas avoir à combattre contre « leurs amis, nos ennemis » ; la plupart se fourrent dans les services auxiliaires de l'armée, dans les charrois, dans les vivres, dans les bureaux où leur précieuse peau sera plus à l'abri des coups. Il n'est sorte de stratagèmes qu'ils n'imaginent pour échapper à leur devoir (4). Turreau tient bon, et en dépit des menaces, fait de temps à autre empoigner

(1) Aulard, *Paris pendant la réaction thermidorienne*; Tome II, page 653.

(2) Aulard, Tome II, page 789. Le rapport cité dit devant le « général Turreau », mais c'est évidemment de l'ex-conventionnel qu'il s'agit.

(3) Aulard, Tome II, page 694. Le général Doppet appuie la dénonciation de Turreau ; les médecins incriminés ripostent en demandant qu'on prouve ce que l'on a avancé contre eux et exigent, dans la négative, une rétractation aussi publique que l'accusation.

(4) Aulard, Tome II, pages 542, 575. 580, 608, 625, 639, 640, 648, 700, 711, 729, 764, 779, 787.

dans la rue, dans les théâtres, au bal, au café de Chartres, (1) partout où on les rencontre, partout où ils s'assemblent, ces beaux fils, cette « vaillante jeunesse », à laquelle il inspire une salutaire terreur. Ils en sont réduits « à s'habiller en filles, coiffent le bonnet rond, mettent sur leur col un fichu de mousseline et dans leurs bras une camisole blanche (2) ». Les limiers de Turreau n'osent scruter plus loin ces apparences, mais cependant celui-ci lâche sans cesse, même la nuit, les commissaires de police aux trousses des muscadins, bien que ces visites nocturnes soient une infraction manifeste aux prérogatives des citoyens et excitent le mécontentement (3). Le Ministre de la police lui-même vient à la rescousse de Turreau en écrivant aux autorités une lettre pleine d'instructions et d'injonctions formelles (4).

« C'est une grêle sur la jeunesse ; celle de Paris est enlevée dans les rues; le citoyen Thureau *(sic)* ex-Montagnard conventionnel, chargé de cette besogne, va de maison en maison, inspecte les habitants, enlève ce qui lui plait. Nombre de jeunes gens ayant leur congé absolu, s'étaient mariés, Thureau les fait marcher aux frontières sans autre forme de procès, après leur avoir volé leur titre (5) ». On va même jusqu'à dire « qu'il fait conduire aux armées, avec les menottes, la jeunesse consternée » (6).

Combien de ces jolis messieurs, pimpants et musqués, si empressés auprès des dames, si énergiquement traqués par l'agent-militaire Turreau, surent-ils trouver grâce, abri et

(1) Aulard, Tome, II, pages 648 et 700.

(2) Aulard, Tome II, pages 711.

(3) Aulard, Tome II, page 764.

(4) Aulard, Tome II, page 787.

(5) Mallet du Pan, *Mémoires et Correspondance*, publiés par Ed. Sayous, tome II, page 206; lettre du 28 janvier 1796, au comte François de Sainte-Aldegonde.

Même récit, à peu près dans les mêmes termes, dans une lettre du 24 janvier 1796, à la cour de Vienne. *Correspondance* publiés par André Michel, tome 1er, page 418 et 419.

(6) Mallet du Pan, page 206.

protection auprès de la sensible Mme Turreau, à laquelle ils surent plaire ? Il est permis de croire que plusieurs purent échapper, grâce à ce moyen bien français, à la vindicte du terrible proconsul qu'ils avaient ainsi doublement encourue après avoir eu double plaisir à le tromper.

Il convient de noter d'ailleurs que ce farouche Turreau, si intraitable envers les réfractaires, se montrait envers lui-même de beaucoup plus facile composition et cherchait volontiers à se soustraire à ses obligations civiques, à l'heure même où il se révélait si sévère, si implacable, pour les jeunes muscadins qui tentaient de se dérober à leurs devoirs patriotiques.

Taxé à 1200 livres, dans la répartition de l'emprunt forcé imposé à tous les citoyens par la loi du 10 brumaire an IV (7 novembre 1795). Turreau protesta «contre l'excès de sa cote» et réclama auprès du Ministre des finances. Celui-ci, ouvrit une enquête dans l'Yonne, d'où il résulta que si Turreau était arrivé sans fortune à Ravières, que s'il s'y était marié sans dot, il avait pu néanmoins, dix-huit mois après son entrée à la Convention, et avant son second mariage, acquérir, moyennant 9.500 livres une partie de la ci-devant seigneurie de Jully. La même année, il avait acheté, au prix de 8.000 livres une maison de Ravières, et plus tard, bien que Louise-Félicité Gauthier ne dut pas lui avoir apporté une grosse dot en mariage, il acquit une grande partie des biens de l'émigré Clugny. Aussi l'administration, loin d'écouter les sollicitations à son sujet, maintenait-elle purement et simplement la taxation à laquelle il avait été imposé, bien qu'il essayât encore de l'éluder en invoquant qu'il n'avait été domicilié à Ravières que quelques mois et qu'il avait fixé définitivement sa demeure à Paris (1).

(1) D'après la pièce tirée du dossier de l'administration communale de Ravières, Archives Yonne, citée par A. Léger : *Les représentants de l'Yonne*, page 257.

Il faut bien croire cependant que le ménage Turreau, à cette époque, ne roulait point sur l'or, quoique le richissime fournisseur des armées de la République (1), Philippe-Jacques Mayer, un compatriote de l'Yonne, établi à Joigny, mais alors fréquemment en visite à Paris, fut l'un des familiers de la maison.

Une fois la mission d'agent-militaire remplie, en effet, Turreau se retrouvait sans situation, sans emploi. C'est alors que l'appui de Bonaparte, dont l'intérêt s'était sans doute réveillé en revoyant M[me] Turreau, fut de nouveau précieux à l'ancien représentant. Grâce au général, devenu depuis peu commandant en chef de l'armée d'Italie et le vainqueur de Lodi, Turreau fut investi d'une fonction dans les services administratifs de l'armée d'Italie; il fut muni non pas, comme on l'a dit, de celles tout à fait subalternes de garde-magasin, mais de celles plus relevées, et aussi plus lucratives, d'inspecteur-général des fourrages de l'armée des Alpes. On voit que Bonaparte, bien que récemment marié avec Joséphine La Pagerie, bien que très amoureux, conservait au fond du cœur une faiblesse attendrie pour la jolie représentante qui l'avait remarqué et favorisé, au temps de sa misère et de son obscurité.

D'ailleurs, après plus de deux ans de mariage, une enfant venait de naître de l'union de Turreau avec Louise-Félicité Gauthier, enfant, qui vit le jour le 21 août 1796 (4 fructidor an IV), à dix heures du soir, dans la maison de ses père et mère, au n° 1311 de la rue Ville-L'évêque (sic) (2). Elle reçut à l'état-civil les prénoms d'Anne-Louise-Félicité, ceux de sa mère et celui de sa grand'tante paternelle, cette tante de son

(1) « Le fournisseur des armées, le juif Mayer, donne souvent à manger aux députés et aux ministres, il a offert à dix personnes un repas qui lui a coûté 300.000 livres. » (Aulard, tome II, page 567).

(2) Nouvelle coïncidence! C'est également rue de la Ville l'Evêque qu'était née, en 1783, Hortense de Beauharnais, la fille de la future impératrice Joséphine.

père demeurée vieille fille, Anne-Françoise Turreau, alors âgée de soixante ans, et fixée à Ravières, qui avait par ses instances contribué à amener son mauvais sujet de neveu auprès d'elle, dans ce département de l'Yonne, point de départ de sa fortune politique. Elle fut du reste la marraine, si cette expression peut avoir cours à une époque où le baptême était aboli, ou tout au moins le témoin féminin qui déclara la naissance de la fillette à Alizart, l'officier de l'état-civil du 1er arrondissement de Paris, division du Roule. L'autre témoin était ce fournisseur, ce munitionnaire des armées, le juif Mayer, commensal de la maison Turreau, un robuste jeune homme de trente-deux ans, qui aurait peut-être pu figurer dans l'acte sous un autre titre que celui de parrain (1). Est-ce par galanterie que les témoins de cet acte n'attribuèrent que vingt-deux ans à la mère, alors que Louise-Félicité Gauthier (elle n'est désignée dans cet acte que du prénom de Félicité), née en juin 1770, comptait largement alors vingt-six printemps? Furent-ils eux-mêmes trompés, ou du moins Mayer, par une supercherie de la coquette jeune maman ?

Ce n'était pas alors un cas pendable de travestir son âge, même dans une pièce officielle, et l'on sait que Joséphine, six mois auparavant, ne s'en était pas fait faute dans son acte de mariage avec Bonaparte, où elle se rajeunissait carrément de quatre années, alors que son fiancé, par un raffinement de galanterie, s'adjugeait délibérément dix-huit mois de plus que son âge réel.

Turreau, père putatif de l'enfant, *is quem nuptiæ demonstrant*, bien que pourvu déjà de son poste d'inspecteur général des fourrages, était présent à Paris lors de la naissance de la petite Annette, puisque l'acte fut établi « sur sa réquisition. » Mais sans doute il partit peu après occuper cet

(1) Extrait du registre 3 de l'état civil de la 1re Mairie de Paris n° 413. (Archives de la Seine, où l'obligeance de M. Marius Barroux, l'aimable et érudit archiviste, nous a permis de le consulter).

emploi, que la venue d'une enfant, sans doute vivement désirée, rendait plus que jamais nécessaire.

Sa femme l'y suivit-elle ? Sans doute, mais pas immédiatement. Lorsqu'elle eut rejoint Turreau en Italie, eut-elle occasion de revoir Bonaparte à cette époque ? C'ést peu vraisemblable, puisque depuis mai 1796, Bonaparte fit constamment la navette entre Vérone, Florence et Milan, alors que Turreau était retenu par ses fonctions sur les derrières de l'armée, en Piémont. Il semble cependant que le doux souvenir des heures heureuses d'autrefois ne fut pas tout à fait éteint chez lui, et que Joséphine en femme jalouse le sentit, à moins qu'elle ne feignit d'y croire. Pour mieux couvrir ses propres infidélités, crut-elle habile de prendre les devants et d'en reprocher à son tour à son mari, notamment au sujet de celle qui l'avait précédée de si peu, sinon dans le cœur, du moins dans la possession de son époux ? Quoi qu'il en soit, il paraît plus que probable que c'est à Madame Turreau que Joséphine avait fait allusion dans quelque accès de jalousie plus ou moins sincère, si l'on en juge par la réponse que faisait Bonaparte à ses soupçons, le 22 juillet 1796, lettre brûlante, où il se disait « désespéré que tu puisses croire, ma bonne amie, que mon cœur puisse s'ouvrir à d'autres qu'à toi ; il t'appartient par droit de conquête, et cette conquête sera solide et éternelle. Je ne sais pourquoi tu parles de Madame T... dont je me soucie fort peu, ainsi que des femmes de Brescia... » (1).

Or, le jour où Bonaparte écrivait cette lettre, le 22 juillet, il était à Castiglione en présence de l'ennemi, qui devait, à peu de jours de là, l'assaillir sur son front et sur son flanc ; Joséphine, elle, se pavanait depuis quelques jours à Milan, dans le palais Serbelloni, partageant ses faveurs entre l'affreux roquet Fortuné, et le beau lieutenant de hussards,

(1) Lettre citée par Imbert de Saint-Amand : *La citoyenne Bonaparte*, page 63.

Hippolyte Charles, qui lui tenait compagnie dans sa voiture depuis Paris.

Bonaparte avait autre chose à faire à ce moment qu'à penser à Madame T... (que cette initiale désigne Madame Turreau ou toute autre) et il n'avait pas besoin de faire vœu de continence pour dédaigner les sourires des belles italiennes, toutes empressées à lui plaire.

Il est donc plus que présumable qu'après son mariage, sauf en une circonstance que nous aurons à relater plus loin, il ne revit pas Madame Turreau et que rien ne vint à ce moment et, de ce côté du moins, justifier les crises de jalousie de Joséphine.

Les événements allaient du reste se charger d'éloigner de lui son ancienne amie qui devait quitter, peu de temps après et pour toujours, cette terre d'Italie où s'était ébauché naguère leur roman d'amour. Turreau mourait en effet à Coni ou au camp sous Coni, le 7 avril 1797 (18 germinal an v) (1); il n'avait que trente-cinq ans. On a expliqué de différentes façons cette mort prématurée. Quelques-uns y ont vu l'acte de vengeance d'un mari trompé qui aurait assassiné le séducteur. D'autres, et c'est le plus grand nombre, ont cru, non sans fondement, que le mari trompé, c'était Turreau et qu'il était mort de chagrin de la conduite, ou plutôt de l'inconduite de sa femme. Son décès n'ayant laissé aucune trace à Coni, ni dans les actes officiels, ni dans les souvenirs locaux (2), il est impossible de déterminer à quel genre de mort Turreau succomba, si ce fut par suicide, ou tout uniment de désespoir. On en sait toutefois assez sur lui et sur celle qui porta son nom pour admettre sans invraisemblance l'une ou l'autre hypothèse.

(1) Et non pas le 15 décembre 1796, comme l'ont dit et répété tous les biographes, qui, suivant la coutume, se sont copiés les uns les autres.

(2) L'éminent professeur G. Roberti a bien voulu, à notre prière, faire rechercher à Cuneo (ou Coni) ce qui pourrait y rappeler Turreau. Ses démarches n'ont abouti à aucun résultat.

VII

La jeune veuve — elle n'avait alors que 27 ans, — reprit sans doute le chemin de Paris, peu de temps après la mort de Turreau, et sans doute aussi se consacra-t-elle à élever l'enfant qui lui restait. Mais sur cette partie de son existence, comme sur les années de sa prime jeunesse, les témoignages font absolument défaut. On ne la retrouve d'une manière certaine, authentique, qu'en 1804, sept années après son veuvage, alors qu'elle revient dans sa ville natale, à Versailles, et s'installe dans une maison de la rue des Bourdonnais, qu'elle acquiert, le 18 mai, de Mademoiselle Bichon-Delatour. Cette rue est l'une des plus calmes, des plus paisibles, des plus silencieuses du paisible Versailles. C'est sur l'emplacement du Parc-aux-Cerfs, de sinistre et galante mémoire, que cette rue fut tracée ; et le terrain où s'élève l'immeuble n° 42, où Madame veuve Turreau vint fixer sa résidence, était occupé de 1740 à 1770 par les vastes jardins d'un amateur de fleurs réputé (1), un sieur Jean-Baptiste Belly-Devienne, premier commis aux bureaux de la Guerre, qui se trouve être précisément un des amis intimes de la famille de Madame Turreau, puisqu'on le voit servir de parrain, le 29 juillet 1749, à un frère aîné de celle-ci, quatrième enfant issu du premier mariage du chirurgien Gauthier, le petit Jean-François. Les bruits de la ville ne pénètrent pas jusqu'en ce quartier éloigné qui, à l'époque où y vécut Madame Turreau, devait être à peu près la campagne. Ducis y habitait au n° 33, en même temps que la jolie veuve,

(1) J.-A. Le Roi, *Histoire des rues de Versailles*, page 545. Belly-Devienne y cultivait entre autres fleurs un *œillet-pavot* violet et blanc, à double bouton, ayant plus de treize centimètres de traverse, et une tulipe, *'alpha*, où brillaient réunis le rouge vif et le jaune d'or.

sa voisine; il y mourut deux ans après elle. Antérieurement, Gorsas y avait ouvert, au n° 10, une pension, cette institution de jeunes gens qu'il délaissa bientôt pour la politique où il devait trouver la renommée, mais aussi la mort sur l'échafaud.

A ce moment, le père de Madame Turreau, le vieux chirurgien-major Gauthier, venait de mourir, rue de Satory, âgé de 86 ans, le 22 septembre 1803, à 11 heures du matin (5e jour complémentaire de l'an XI) (1). Peut-être même fût-ce en raison de ce décès que sa fille voulut se rapprocher de sa mère, restée seule, en venant habiter Versailles. Toutefois, les deux veuves n'habitèrent point ensemble; tandis que la fille se retirait dans le coin écarté de la rue des Bourdonnais, sa mère continuait à demeurer au 2e étage de ce n° 10 de la rue de Satory (qui allait porter bientôt le n° 17) (2), cette ancienne dépendance de l'hôtel des chevau-légers, où tout lui rappelait les années heureuses et un faste écroulé.

Le logis où vécut dans la retraite, avec sa fillette probablement, la belle Madame Turreau, est assez grand et confortable. L'immeuble se compose d'un rez-de-chaussée, surmonté de deux étages et d'un grenier. On y accède par une porte-charretière donnant sur une cour intérieure où deux petits bâtiments servent de remise et d'écurie. Il y a en outre deux jardins attenant à cette petite maison, se prolongeant jusqu'à la rue Saint-Louis, où aboutit une porte de sortie (3). Le prix

(1) Dans l'acte de décès, Gauthier est qualifié de « chirurgien-major des armées françaises ». L'acte est dressé par déclaration de Claude-Jacques-Denis Guespereau, propriétaire à la Rochette (Seine-et-Marne), âgé de 29 ans, qui est qualifié de petit-fils du défunt ». Il n'était en réalité que le petit-gendre, ayant épousé Antoine-Françoise-Pauline Moreau, fille elle-même de Jean-Etienne Moreau de la Rochette et de Claire-Pauline-Honorine Gauthier.

(2) En 1812, la maison porte encore le n° 10; en 1814, elle a pris le n° 17.

(3) Bail passé en 1814 entre Mlle Turreau de Linières et le Comte de Lussac, lieutenant des chevau-légers du Roi, devant Me Desjardins, notaire. (Communication due à la bienveillance de Me Marcou, successeur actuel de Me Desjardins).

en est, pour l'époque, assez élevé; Madame Turreau le paie 12.000 francs, plus une rente annuelle et viagère de 1.200 francs à la vieille demoiselle Bichon-Delatour (1). Une telle acquisition dénote une certaine aisance, dût-on même admettre que les propriétés acquises dans l'Yonne par Turreau ne soient pas restées aux mains de sa veuve.

Il est difficile de pénétrer le secret du genre de vie que menaient à Versailles les deux veuves, et l'on ne peut que se livrer aux suppositions. S'il est plausible de croire que Mme Gauthier, déjà fort âgée, se renferma dans son cher appartement de la rue de Satory, s'y consacrant exclusivement peut-être à l'éducation de sa petite-fille, l'unique enfant de Turreau ; on est fort tenté d'imaginer que la jeune veuve, la jolie femme de trente-quatre ans qu'était alors Mme Turreau, ne vécut pas rigoureusement en recluse, plongée dans l'austérité et la méditation. Dans le quartier désert où elle était retirée, dans la retraite discrète qu'elle s'était choisie, loin du bruit et de la foule, à l'abri des passants indiscrets, elle pouvait d'autant plus impunément revenir à ses écarts d'autrefois, ou y persister, que la petite porte des jardins donnant sur la rue Saint-Louis facilitait singulièrement, en les dérobant aux regards curieux, les entrées et les sorties furtives. Peut-être aussi serait-ce là diriger de blessantes insinuations contre la charmante pécheresse que l'âge et les malheurs avaient sans doute assagie. Sa santé semble d'ailleurs avoir périclité d'assez bonne heure et altéré profondément, beaucoup plus que ne le firent les années, les

(1) La demoiselle Marie-Françoise Bichon-Delatour avait elle-même acquis, le 26 décembre 1800 (5 nivôse an IX), cette maison de son frère qui en avait acheté le terrain à Belly-Devienne, le 29 novembre 1778, et fait construire l'immeuble portant le n° 12; elle la revendit, trois ans après, à Madame Turreau, le 18 mai 1804 (28 floréal an XII). Cet immeuble fut réuni, en 1820, à celui portant le n° 40, par l'acquéreur des deux immeubles, la Comtesse de Blosseville. Ce double immeuble appartient actuellement aux pères jésuites qui l'ont aménagé pour leurs besoins ; rien n'y subsiste de l'ancienne demeure de Mme Turreau.

charmes de l'ancienne amie de Bonaparte. Celui-ci, alors au faîte de la puissance et des honneurs, ne pensait plus guère probablement à sa conquête d'un jour, à cet amour d'une heure ébauché entre deux combats. Celle-ci s'en souvenait davantage, fière d'avoir obtenu, avant l'Impératrice Joséphine, les prémices de Napoléon. Mais pendant nombre d'années, bien que tout proche de la Cour, elle ne put pénétrer jusqu'à l'Empereur. Elle tenta de le revoir, de lui parler, de réclamer son appui tout puissant. Lettres, pétitions, sollicitations de tous genres, rien ne réussit (1). Ce ne fut point assurément la faute de son ancien adorateur, car nul souverain ne fut plus accessible que Napoléon, et le nom seul de sa belle amie eut suffi pour faire ouvrir toutes les portes et tomber toutes les barrières. C'est sans doute le fait de quelque subalterne, plus ou moins haut gradé, qui crut rendre service au maître en lui épargnant la vue et les supplications d'une ancienne maîtresse. Bientôt Mme Turreau, découragée, se tut.

Cependant un jour que l'Empereur traversait Versailles, à l'aller ou au retour d'une partie de chasse, sa pensée se reporta sur celle qui avait égayé si gentiment ses loisirs d'artilleur à l'armée d'Italie; il se souvint qu'elle était de Versailles; il questionna Berthier, un Versaillais lui aussi, et qui, selon toute apparence, l'avait beaucoup connue. Le maréchal, qui peut-être était l'auteur du silence si rigoureusement opposé aux suppliques de Mme Turreau, comprit qu'il avait dépassé les intentions du maître, et lui « ami d'enfance de cette dame, qui, jusque là, n'avait jamais daigné parler d'elle, encore moins de ses sollicitations » (2), voulut racheter, par son zèle empressé, l'acte d'ingratitude qu'il avait commis envers elle.

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, 1er au 6 septembre 1815; Coston, page 344, note 3.
(2) Coston, *ibidem*.

Le lendemain, c'est le major-général Berthier lui-même qui servit d'introducteur à Madame Turreau auprès de l'Empereur, soit à Saint-Cloud, soit aux Tuileries. Napoléon revit donc — fût-ce au cours des années 1810 ou 1811 ? c'est fort probable ! (1) — « la belle représentante de Nice, d'ancienne et douce connaissance ». Mais combien différente d'autrefois ! « Elle était bien changée, à peine reconnaissable, veuve, et tombée dans une extrême misère », raconte Napoléon (2).

Lorsqu'elle entra dans le cabinet impérial, le premier mot de Napoléon fut : « Mais comment ne vous êtes-vous pas servie de nos connaissances communes de l'armée d'Italie pour arriver jusqu'à moi ? Il en est plusieurs qui sont des personnages, et en perpétuel rapport avec moi ».

« Hélas ! Sire, répondit en rougissant Madame Turreau ; nous ne nous sommes plus connus dès qu'ils ont été grands et que je suis devenue malheureuse (3) » ; et son regard désignait Berthier qui, tout confus, restait embarrassé et piteux.

L'entretien se prolongea-t-il entre les deux amants, et redevint-il tendre comme autrefois ? C'est moins que probable, en raison de leurs situations respectives, de l'âge, de l' « irréparable outrage des ans » si marqué sur le visage de l'ex-représentante. Fut-il unique ? C'est à présumer, car le tourbillon vertigineux, qui emporta Napoléon dans les deux dernières années de son règne qui précédèrent sa chute, ne lui laissa guère le loisir de renouveler une visite sentimentale à l'amie de ses jeunes années.

D'ailleurs, s'il faut l'en croire, dans cette audience, « l'Empereur se plut à accorder à Madame Turreau tout ce qu'elle demanda ; il réalisa même, et au-delà, tous les rêves de cette malheureuse ».

(1) Jusqu'en 1810, Napoléon fut presque toujours en guerre hors de France ; il en fut de même à partir de 1812.

(2) *Mémorial*, 1er au 6 septembre 1815 ; Coston, *ibidem*.

(3) *Ibidem*.

Cette affirmation napoléonienne est toutefois sujette à caution. Il est plus que douteux que la belle Madame Turreau fut alors, comme il la dépeignit, « tombée dans une extrême misère », et que « cette malheureuse », ainsi qu'il l'appelle, eut besoin d'abondants subsides pécuniaires (1). Napoléon a voulu se donner le beau rôle d'amant reconnaissant qui, parvenu à la fortune et à la gloire, récompense celle qui jadis, d'un sourire, vint dorer son obscurité.

Certes le train de vie de Madame Turreau à Versailles, entre sa mère et sa fille, devait être fort modeste, mais elle était propriétaire, on l'a vu, de l'immeuble qu'elle habitait, et propriétaire à beaux deniers comptant, pour une somme relativement importante. Cela n'implique pas « l'extrême misère », ni même la misère que Napoléon s'est complu à décrire (2).

Il ne semble pas du reste qu'après cette rapide entrevue entre les deux amoureux d'Italie, quelque modification se soit produite dans la manière de vivre de Mme Turreau. Bien qu'à peine quadragénaire, la maladie fit chez elle de lents et continuels progrès. On la vit languir et s'étioler. Elle-même se sentait irrémédiablement atteinte, et dès le 22 octobre 1813, elle rédigeait un testament olographe, que reçut son ex-voisin, le notaire Desjardins (3), testament par lequel elle

(1) Nous avons vainement cherché à savoir si Madame Turreau avait eu part aux largesses de la cassette impériale, ou avait été inscrite pour une pension sur le Trésor, comme veuve d'employé militaire ; la destruction totale, par l'incendie de 1871, des archives du ministère des finances ne nous a pas permis d'établir matériellement la preuve. Il est probable toutefois, qu'il en fut ainsi, car dans son acte de décès, elle est dénommée « pensionnaire ».

(2) Un certificat du chevalier de Jouvencel, maire de Versailles, du 14 décembre 1815, atteste que Mlle Turreau a hérité de sa mère un revenu annuel de plus de 4.000 francs. Ceci vient encore à l'appui de notre opinion. Ajoutons que Mme Gauthier était propriétaire de deux maisons à Versailles, l'une, rue de l'Orangerie, 27 ; l'autre, rue de la Paroisse, 40 et 42 ; nous sommes loin de la misère dépeinte par l'Empereur.

(3) Le notaire Desjardins (Antoine-Nicolas), était né à Compiègne, le 7 février 1759, et mourut à Versailles, le 5 mai 1838. Il était entré dans sa charge, le 1er décembre 1803.

léguait à sa mère toute sa fortune, peu de chose en vérité, c'est-à-dire tout ce qui pouvait lui revenir de la succession de son père, et en outre une rente viagère de 400 francs. Quant à sa fille, cette petite Anne-Louise-Félicité que lui avait laissé Turreau, et qui avait alors dix-sept ans, il n'en est pas fait la moindre mention. Faut-il en conclure que la mère et la fille ne vivaient pas en bonne intelligence? Faut-il plutôt voir là un acte de tendresse filiale, afin d'assurer à la vieille Mme Gauthier la paix de ses derniers jours? La situation de fortune de la jeune fille était-elle suffisamment assurée, pour qu'il fut superflu de prélever à son profit une part quelconque du faible héritage maternel? Cette hypothèse parait assez vraisemblable. En effet, la vieille demoiselle Anne-Marie-Françoise Turreau de Linières, la « tante-gâteau », celle qui avait arraché son neveu, le futur conventionnel, aux sévérités de la vie militaire, celle qui avait servi de marraine civile à sa petite-nièce en 1796, était décédée à Ravières, en 1812, et elle avait institué la fille de son mauvais sujet de neveu comme légataire universelle. L'acte d'émancipation du 3 juillet 1812, dressé à la demande de Mme Turreau, qui autorise sa fille mineure, âgée de quinze ans et dix mois, à accepter sous bénéfice d'inventaire, la succession de sa grand'tante, est muet il est vrai, sur l'importance de ce legs (1). Mais tout fait présumer que, sans être considérable, la fortune de sa tante paternelle garantissait à la petite Anne-Louise-Félicité, une honnête aisance qui la mettait à l'abri de tout besoin dans l'avenir.

Un peu plus de sept mois après la signature de ce testament la belle Mme Turreau expirait. Le samedi 4 juin 1814, à quatre

(1) Au conseil de famille qui se réunit à Versailles pour émanciper Mlle Turreau, et qui nomma pour curateur le notaire Desjardins, figurent comme membres, du côté paternel, le mari de l'autre tante de Turreau, Nicolas Dutocq, devenu conseiller à la Cour de Cassation ; Pasquet de Salaignac, ancien militaire, et Botterel-Quintin, propriétaire, 35, rue des Bourdonnais ; du côté maternel, la grand'mère, Mme Pauline Cuillé (*sic*), veuve Gauthier ; Brichard, payeur-général de Seine-et-Oise, et le notaire Desjardins.

heures du matin, Louise-Félicité-Marie-Charlotte Gauthier, s'éteignait doucement, dans sa petite maison de la rue des Bourdonnais. Coquette jusque dans la mort, elle mourait en dissimulant son âge. Le vieux Jean Grossœuvre, le fidèle domestique de la famille depuis cinquante ans (1), la déclarait à l'état-civil comme âgée seulement de 41 ans ; elle en avait en réalité bien près de 44. Joséphine La Pagerie, celle qui lui avait succédé dans le cœur de Bonaparte, était morte à la Malmaison, le 29 mai précédent, six jours avant elle. Ainsi en cette même année 1814, où il avait vu arracher de son front la couronne impériale, Napoléon perdait encore, à quelques jours de distance, les deux femmes qui l'avaient aimé pendant ces radieuses années d'Italie, où remontait sans cesse son souvenir pendant les sombres jours de la captivité. On peut même dire que Napoléon fut veuf trois fois en cette triste année, puisqu'avant de voir mourir Joséphine et Mme Turreau, il s'était éloigné pour toujours, en janvier, de cette Marie-Louise qu'il ne devait plus revoir, et qui devait si cruellement piétiner le cœur du grand homme qui l'avait honorée de son amour. On peut croire d'ailleurs que la fatalité qui, par une bien curieuse coïncidence, lui enleva la même année, le trône et trois des femmes qu'il avait aimées, ne lui permit pas de mesurer toute l'étendue de ses pertes. Il se refusa toujours à croire à l'infidélité de Marie-Louise, cherchant à pallier l'odieuse conduite de l'amante éhontée du borgne Neipperg, et il est probable qu'il ignora la mort obscure de Louise-Félicité Gauthier.

(1) Jean Gauthier, par son testament du 26 fructidor an XI (13 septembre 1803), léguait à Grossœuvre, homme de confiance auprès de lui depuis plus de quarante ans, une rente viagère de 300 francs. Mme Gauthier, par son testament du 24 octobre 1814, léguait également à Jean Grossœuvre, dit Saint-Jean, « attaché à mon service et à celui de mon mari depuis plus de cinquante ans, » une seconde rente de 300 francs. Il existe encore des descendants de Jean Grossœuvre ; peut-être, M. Henri Grossœuvre, le propriétaire actuel de l'Hôtel des Réservoirs, et membre de la Société des Sciences Morales, des Lettres et des Arts de Seine-et-Oise est-il l'un d'eux.

S'il l'apprit, il n'alla pas, quelques mois plus tard, pendant les Cent Jours, entre l'île d'Elbe et Waterloo, en un pieux pélerinage, visiter sa tombe, comme il le fit au printemps de 1815, à Rueil, en compagnie de la reine Hortense, sous les ombrages chéris de la Malmaison, pleurer sur Joséphine.

Où reposait d'ailleurs, où repose aujourd'hui, la dépouille de la belle Versaillaise qui fit battre le cœur de Napoléon ? Le 6 juin 1814, un modeste convoi de 3e classe conduisait à l'église Saint-Louis les restes mortels de celle qui fut tant aimée, et de là, probablement pour l'inhumer auprès de son père, au cimetière Saint-Louis.

Rien n'indique le lieu où repose du dernier sommeil celle qui fut tout sourire, toute grâce et tout amour. Que la terre du moins lui soit légère, comme cette vie qu'elle traversa en riant, en aimant, et que personne ne refuse son indulgence à la mémoire d'une jolie femme qui n'a jamais su dire non. (1)

VIII

On sera peut-être curieux de savoir ce que devint la fille de Mme Turreau, cette enfant dont on a pu, non sans quelque vraisemblance, attribuer la paternité tantôt à Bonaparte, tantôt au juif Mayer. On ne sait, faute de documents iconographiques, si l'on peut dire d'elle ce que disait le poëte Horace : « Oh ! d'une mère si belle, fille plus belle encore ! » On ne peut dire si elle chassait de race et imita sa mère, même en ses légèretés. On peut croire toutefois qu'Annette Turreau, ou pour mieux dire Malvina Turreau, — car elle

(1) Qu'il nous soit permis, en terminant, d'exprimer ici à M. E. Coüard, l'érudit et aimable archiviste de Seine-et-Oise, toute notre sincère et vive gratitude pour le concours aussi éclairé que dévoué avec lequel il a guidé et fait aboutir nos recherches, parfois si délicates. C'est à ses lumières que nous devons d'avoir pu retracer et suivre la trace de l'amie de Napoléon.

s'était d'elle-même octroyé ce prénom, alors en faveur, qui lui paraissait sonner plus noblement que celui d'Anne qu'elle portait de par la loi, — on peut croire, disons-nous, que Malvina Turreau fut d'humeur et d'allure quelque peu indépendantes. Après la mort de sa mère, elle alla quelque temps vivre chez sa grand'mère, rue de Satory. On la voit en effet, dès le 11 juillet 1814, donner à bail la maison de la rue des Bourdonnais, n° 42, où était morte sa mère, au comte de Lussac, lieutenant de chevau-légers de la garde du Roi, moyennant un loyer de 1200 francs. Puis, dans le courant de l'année suivante probablement, bien que mineure, elle vint habiter Paris, au n° 8 de la rue Chanoinesse. Est-ce là, est-ce à Versaillles, chez sa grand-mère, qu'elle connut un jeune et superbe chef d'escadron de cuirassiers, officier de la Légion d'honneur, et de noble famille, Jean-Baptiste-Louis de Vergez ? (1) On ne sait ; ce qui est positif, c'est que le 17 décembre 1815, la vieille maman Gauthier donnait son consentement aux publications de mariage projeté entre sa petite-fille et le commandant de Vergez. Celui-ci était nanti depuis le 3 novembre précédent du consentement de sa propre mère, et enfin, dans le courant de décembre, le Ministre de la guerre (c'était alors le général Clarke, duc de Feltre) accordait son autorisation au futur mariage du chef d'escadron avec la jeune Malvina Turreau, — tous les actes la dénomment ainsi, — « infiniment recommandable par ses vertus et par la famille respectable à laquelle elle appartient ». Les publications furent donc faites tant à Paris, IXe arrondissement, où résidait la jeune fiancée, qu'à Versailles, où demeurait le futur. Le mariage fut célébré à Versailles, où la jeune Malvina avait réintégré pour la circonstance le domicile de son aïeule. Le 8 février 1816, la fille unique de

(1) Il convient de remarquer que Vergez était, comme la grand'mère, Madame Gauthier, originaire des Hautes-Pyrénées, l'une de Bagnères, l'autre de Préchac ; faut-il chercher là l'origine de la liaison entre Mlle Turreau et son futur époux ?

M[me] Turreau, qui n'avait pas vingt ans, était unie en légitime mariage au chef d'escadron de Vergez, qui en avait un peu plus de trente et-un. Deux cousins de la mariée, le chef de bataillon Louis-Désiré Dutocq (1), et le sous-préfet de Provins, Moreau de la Rochette, l'assistaient comme témoins ; ceux du mari, furent son camarade, le chef de bataillon Adolphe-Paulin-Pierre-Benoit de Tarlé (2), et un médecin de Versailles, Joseph Labbat.

Si la jeune épouse possédait tous les charmes de sa mère, le mari était, lui, au dire de témoins impartiaux, un très bel officier, et l'on peut croire que leur union fut un mariage d'inclination.

Le chef d'escadron de Vergez était d'une taille fort élevée (3), il avait un « physique avantageux, » une « fort jolie tenue », « les manières et les habitudes d'un homme bien élevé qui a fréquenté la bonne compagnie » (4). « Caractère froid et réfléchi », « capable, actif, zélé », « ayant des connaissances et de l'instruction », « moralité parfaite » (5), on pouvait lui prédire une brillante carrière dans l'armée, si l'avenir répondait au passé. Jean-Baptiste-Louis de Vergez, issu d'une famille de petite noblesse de Bigorre (6), comptait à son actif nombre d'actions d'éclat accomplies dans les guer-

(1) Plus tard général ; né à Gacé (Orne), le 30 octobre 1785 ; colonel du 7e de ligne en 1833, mort à Soisy, le 18 juillet 1843.

(2) Plus tard général ; né à Marolles-en-Brie (Seine-et-Marne) le 24 juillet 1788, colonel du 35e de ligne en 1832 ; maréchal de camp, 12 août 1839 ; lieutenant-général, 28 décembre 1846 ; mort à Versailles, le 11 octobre 1868.

(3) Un mètre 81 centimètres, 4 millimètres (dossier de Vergez ; Arch. adm. guerre.

(4) Notes d'inspection de 1832, 1833, 1836 (dossier de Vergez ; Arch. Guerre).

(5) Ibidem.

(6) Né à Préchac (Hautes-Pyrénées), le 1er novembre 1784, fils de noble homme Pierre de Vergez, seigneur de Cohite et d'Arboux, ex-capitaine au régiment de Condé, et chevalier de Saint-Louis, et de demoiselle Marie-Louise d'Estrade. Il était entré à l'Ecole Militaire, le 22 octobre 1805, mais comme il avait dépassé l'âge d'admission, il se présenta avec l'acte de naissance de son frère Henry-Félix, né le 29 avril 1787, supercherie que l'on constate fréquemment à cette époque.

res impériales. A Essling, le 22 mai 1809, il avait pris, le payant de deux blessures, un drapeau autrichien et obtenu pour ce fait d'armes, la croix de la Légion d'honneur ; il n'avait pas 25 ans! A la Moskowa, lieutenant-adjudant-major du 5e cuirassiers, il était entré l'un des premiers dans la grande redoute de Borodino et y avait capturé un prince russe. Au combat de Reims, en 1814, capitaine au 1er régiment des gardes d'honneur, il s'était distingué dans cette charge épique conduite par le général de Ségur, balayant les Cosaques des rues de Reims, et il avait mérité, à 29 ans, la rosette de la Légion d'honneur. Mis en non-activité par la Restauration, le 31 août 1814, comme chef d'escadron, puisque son titre de capitaine de la Vieille-Garde (1) lui conférait ce grade, il avait repris du service, le 3 juin 1815, comme chef d'escadron à son ancien régiment, le 5e cuirassiers, avec lequel il combattait quelques jours après à Waterloo. Il était de nouveau mis en demi-solde, après le licenciement de l'armée de la Loire, lorsqu'il épousa Malvina Turreau.

Celle-ci possédait, on l'a vu, contrairement aux récits de Napoléon, une aisance rondelette ; le commandant était sans fortune. Le traitement de demi-solde était maigre. Les efforts que fit le commandant pour reprendre de l'activité n'aboutirent pas, malgré les certificats élogieux, ou la recommandation des généraux Sébastiani, de France, de Saint-Sulpice, Picquet, Quinette et Christophe de la Mothe-Guéry, qui avaient eu sous leurs ordres le brillant officier. Les démarches de la duchesse d'Aumont, l'appui du général Belliard, du marquis de Mornay, de l'intendant Baradère, n'eurent pas un meilleur succès (2).

Le jeune couple, si beau, si sémillant, dut reconnaître que la vie à Paris et à Versailles était trop lourde pour ses ressources, et il dut se résigner à aller habiter le petit manoir

(1) Les quatre régiments de Gardes d'Honneur faisaient partie de la Vieille-Garde.

(2) Dossier de Vergez (Arch. adm. guerre).

paternel, à Préchac, le château d'Areit, dans cette jolie et gaie vallée d'Argelès, où le Gave torrentueux miroite au soleil, à travers de vertes prairies, dans un pittoresque horizon de montagnes. Le castel existe encore.

C'est là que naquit, le 23 décembre 1816, leur premier enfant, un fils, Louis-Dominique-Oscar. Le commandant, quelque temps après, tenta encore de rentrer au service et fit pour cela, à la fin de 1817, le voyage de Paris, pendant que sa femme allait passer l'hiver à Tarbes. Mais il dut revenir précipitamment auprès de son épouse désolée ; en effet, le pauvre petit était mort à Tarbes, le 2 janvier 1818 (1). A la suite de ce deuil, afin de fuir les lieux qui leur rappelaient l'enfant disparu, le commandant et Madame de Vergez résolurent de retourner établir leur domicile à Paris (2). Là, Louis de Vergez fit de nouvelles tentatives pour réendosser l'uniforme ; elles demeurèrent aussi vaines que les précédentes. On ne pardonnait pas à l'héroïque sabreur d'Essling, de la Moskowa et de Reims, d'avoir servi sous l'usurpateur aux Cent-Jours, et fait partie du collège électoral des Hautes-Pyrénées.

Lassé d'inutiles sollicitations, découragé, le commandant de Vergez donna sa démission, le 12 novembre 1818, demandant un traitement de réforme. On lui alloua en effet, à compter du 1er juillet, une solde de 1,150 francs, qui ne lui fut servie que jusqu'au 30 juin 1819, où il fut définitivement rayé des contrôles.

Sur ces entrefaites, la vénérable aïeule, qui avait survécu à tous ses enfants, Madame Gauthier, était morte à 81 ans, le 22 mars 1818, à six heures du matin, dans son cher logis

(1) Commnnication de M. Labrouche, archiviste des Hautes-Pyrénées, que nous remercions de nouveau de sa courtoise obligeance.

(2) Autorisation du lieutenant-général comte Partouneaux, commandant la dixième division militaire à Toulouse, qui accorde la permission de se rendre à Paris. Le ménage s'installa, 136, rue du Faubourg-Saint-Martin.

de la rue Satory, où s'étaient écoulées plus de soixante années de son existence. Rien ne retenait plus les époux à Paris; la solde devenait de plus en plus mince. Il fallut se résigner à vendre la maison de la rue des Bourdonnais où avait expiré, cinq ans auparavant, l'amie de Bonaparte, maison louée depuis lors à divers locataires, et sur laquelle on avait déjà pris hypothèque. Le 10 mai 1819, le comte Porret de Blosseville, capitaine des vaisseaux du Roi, et la comtesse, née de Jousselin, acquéraient, par contrat passé devant Me Desjardins, la maison n° 42, et l'année suivante, les nouveaux propriétaires la réunissaient à la maison voisine, n° 40, plus grande et plus ancienne que celle n° 42, immeuble qu'ils venaient d'acquérir, le 27 avril 1820, des héritiers Bonnard (1).

On retourna donc vivre au pied des Pyrénées, dans le petit château d'Areit, pendant la belle saison; à Tarbes, l'hiver. Le 9 août 1820, en plein été cependant, une fille, Marie, leur naissait à Tarbes, mais mourait à Préchac, le 28 août 1824. Le 21 août 1822, un second fils, Louis-Léopold-Eberz, venait au monde à Préchac, mais il ne vécut pas plus que son aînée, et précéda de quelques mois dans la tombe sa sœur Marie, étant mort aussi à Préchac, le 24 janvier 1824 (2).

Epuisée par tant de deuils cruels, la fille de Madame Turreau vit sa santé décliner peu à peu, et, le 9 avril 1828, Madame Malvina de Vergez, née Turreau de Linières, mourait au château d'Areit, bien jeune encore; elle n'avait pas 32 ans. Elle laissait pourtant à son mari éploré un enfant (3), un fils, Oscar, seul survivant des fruits de leur union.

(1) Extrait du cadastre de Seine-et-Oise, obligeamment communiqué par M. Eugène Bernard, premier commis de la direction des Contributions directes de Versailles.

(2) Communication de M. Labrouche, archiviste du département.

(3) Nous n'avons pu, malgré l'aimable concours de M. l'archiviste Labrouche, déterminer la date et le lieu de naissance de ce quatrième enfant de Vergez.

Le commandant de Vergez passa dans la retraite, auprès de son enfant, au château d'Areit, les dernières années de la Restauration. Lorsque la Révolution de juillet 1830 eut chassé les Bourbons et ramené le drapeau tricolore, il courut à Paris (1), avec l'espoir de faire reconnaître son grade et d'obtenir avec sa rentrée dans l'armée un emploi dans la grosse cavalerie où il avait déjà servi. On ne lui offrit que le grade de capitaine, malgré ses droits incontestables à celui de chef d'escadron (2), et l'ancien cuirassier dut s'en contenter, tant la nécessité pressait. Encore ne le nomma-t-on avec ce grade que dans la gendarmerie, et après engagement écrit de sa part de ne jamais exciper de son grade antérieur pour réclamer le grade supérieur. Le 15 septembre 1830, il était mis à la tête de la compagnie de gendarmerie des Hautes-Pyrénées, à Tarbes, où il resta plus de trois ans. Le 25 juin 1834, il passait à la compagnie de l'Ardèche, puis, afin sans doute de forcer l'avancement, il demanda à servir en Algérie, et le 14 août 1835, il était détaché à la légion de gendarmerie d'Afrique (3). Prévôt et vaguemestre-général de l'armée, lors des expéditions de Médéah et de Constantine, il trouva encore moyen de se distinguer, et il était à la veille de recevoir l'avancement (4) pour lequel il était proposé lorsqu'il mourut à Alger, le 30 septembre 1839. Quant au fils, le petit Oscar, nous n'avons pu découvrir ce qu'il devint.

(1) Où il habita, 13, rue de la Michodière.

(2) Il fut reconnu dans ce grade par ordonnance royale du 25 mai 1832, pour prendre rang du 19 novembre 1831. Mais antérieurement à cette décision qui reconnaissait ses droits, de Vergez avait renoncé à les revendiquer en acceptant l'emploi de capitaine de gendarmerie.

(3) Le 10 décembre 1835, il passa de la compagnie de l'Ardèche à celle des Hautes-Alpes, à Gap, mais pour ordre seulement, et resta détaché en Algérie.

(4) « Excellent officier dont les épaulettes remontaient à l'Empire... qui, quoique s'étant distingué à Constantine, mourut sans avoir pu reconquérir son grade d'officier supérieur. » (Th. Touchard et Ch. Lacoste, *Histoire de la Gendarmerie d'Afrique*, pages 154 et 98.

Avec lui s'éteignit la parenté directe de la belle amie de Bonaparte, la progéniture de Turreau. N'y a-t-il pas quelque écho de la tragédie antique dans cette famille où la bisaïeule à cheveux blancs voit périr avant elle tous ses enfants, quelques-uns même de ses arrière-petits-enfants, alors que la fille, la belle, la sémillante Louise-Charlotte, après avoir traversé la vie en un songe galant et rieur, disparait et meurt sans connaître, ce qui eut été le pire pour elle, l'horreur de la caducité ?

FÉLIX BOUVIER.

UNE DÉLIBÉRATION CONTRE LES DUCS

Le document qu'on trouvera ci-dessous est un des épisodes de l'interminable querelle des ducs et de la noblesse. Pour mieux railler les prétentions des ducs, quelque mauvais plaisant s'avisa de composer l'ironique délibération suivante, signée de gentilshommes morts depuis plusieurs siècles tels que le chevalier Bayard ou Boucicault ou Miles de Noyers, qui fut exécuteur testamentaire de Louis le Hutin. L'exagération voulue des stipulations ainsi énoncées était un moyen de ridiculiser la cause de l'adversaire. Il est vrai que celui-ci était tenace et ne désarmait pas pour si peu. Et le dissentiment fit encore couler bien des flots d'encre avant que le temps se chargeât de l'apaiser.

Délibération de la noblesse pour statuer solidement et à perpétuité sur les contestations formées entre l'ordre de la noblesse et les ducs qui veulent faire corps à part.

Il a été réglé ce qui suit :

1.

Il y aura une scission et une division irrévocable entre la noblesse et les ducs, en sorte que les nobles ne pourront faire de ducs, ni les ducs faire de nobles, et demeureront les uns et les autres à toujours incompatibles et irréconciliables.

2.

Il ne sera fait aucune alliance de part et d'autre des enfants des nobles avec les enfants des ducs, et à l'égard des alliances passées elles seront nulles dans les généalogies et il en sera fait recherche depuis cent cinquante ans.

3.

La fornication ducale sera réputée péché contre nature et puni de même.

4.

Enjoignons à tous gentilshommes de n'avoir aucune liaison ni commerce en public avec les ducs, et les exhortons de charger leurs confrères qui seront trouvés en contravention.

5.

Tolérons néanmoins de voir lesd. ducs en particulier pour affaire, à condition d'en rapporter la preuve.

6.

La noblesse n'écrira plus qu'en billets aux ducs; faute de réponse, ne la demandera autrement que la plume à la main.

7.

Défendu de leur donner la main en aucunes occasions, l'on pourra seulement la présenter aux duchesses dans les lieux publics, mais sans gants.

8.

Tout gentilhomme évitera de saluer; un duc pourra néanmoins lui rendre son salut.

9.

Nous ne doutons pas que les gentilshommes et leurs femmes n'aient l'attention d'ordonner à leurs cochers de ne jamais reculer pour les ducs et les duchesses.

10.

Garre la housse ; l'abandonnons à nôtre livrée.

11.

Tant que l'usage des dais subsistera chez les duchesses, toute femme de gentilhomme en aura un au-dessus de sa chaise percée et non ailleurs.

12.

Faisons défenses très expresses à la noblesse de prendre des fils de ducs pour pages sous quelque prétexte de bienséance que ce puisse être.

13.

Pour ôter toute communication même avec les morts il ne sera point permis d'aller à l'enterrements d'un duc s'il n'a renoncé en mourant à sa profession comme font les comédiens.

14.

N'a rien été réglé pour la guerre, parce que ce n'est pas le métier des ducs.

15.

Fait et arrêté en l'assemblée générale de la noblesse tenue au Champs de mars le 1er juillet mil sept cent dix sept et sera la présente délibération lue, publiée et affichée dans toutes les terres des gentilshommes et renouvelée dans les contrats de mariage et testaments qui se feront à l'avenir.

Signé :

Emmanuel sire de Couci ; le chevalier Bayard ; le comte de Tancarville ; Lancelot de St-Maard ; Albéric Clément ; Raoul Leflament seigneur de Cany ; Miles seigneur de Noyers ; Mathieu de Trie seigneur d'Araines ; Ancel sire de Joinville ; Edouard sire de Beaujeu et de Dombes ; Jean Lemaingre de Boucicault, Syndics de la Noblesse.

LES LIVRES D'HISTOIRE

Laurent de Médicis, dit le Magnifique. — Les Théâtres de la Foire. — Les Souvenirs du Général Thiard

Un jeune écrivain, déjà connu par plusieurs recueils de vers remarqués, M. André Lebey, a choisi, pour s'essayer comme historien, la figure de Laurent de Médicis, dit le Magnifique (1). Et Laurent nous apparaît bien vivant, sous sa plume, dans ce milieu si nettement évoqué autour de lui : grand, bon, sombre de peau, le visage laid, mais d'une laideur sympathique, éclairé par un front large et haut, sensuel et aimant les arts, ambitieux pour lui même et pour sa ville natale, généreux le plus souvent, sachant se commander à lui-même comme il commande aux autres, un de ces caractères, en un mot, qu'on souhaite maîtres du pouvoir suprême pour les voir l'exercer et prendre ainsi la mesure de ce que peut parfois l'intelligence humaine au service d'une volonté.

Placé à vingt-et-un ans à la tête de la République florentine, dont son grand-père et son père avaient déjà dirigé les destinées, Laurent avait beaucoup à faire pour asseoir son autorité, et lui-même devait être le propre ouvrier de sa fortune. Quelques ferments de liberté éclataient parfois et divers personnages s'insurgeaient contre la puissance excessive laissée à une famille opulente, soucieuse avant tout d'accroître ses prérogatives. Détaché et bonhomme, en apparence, Laurent laissa faire, sans trop s'émouvoir de ces bouillonnements hostiles, du moins tant que les flots ne furent pas menaçants outre mesure. Mais, un jour, une conspiration odieuse, ourdie avec l'acquiescement du

(1) *Essai sur Laurent de Médicis, dit le Magnifique.* Paris, Perrin, 1900, in-12.

pape Sixte IV, vient tout à coup attenter à la vie de Laurent, massacrer son frère et ébranler son pouvoir. C'est la fameuse conjuration des Pazzi, mise à exécution dans l'église Santa-Maria del Fiore, et qui coûta la vie à Giuliano de Médicis. Mais Laurent avait échappé aux coups de deux prêtres qui essayèrent de le tuer et cette conjuration avortée, destinée tout d'abord à ruiner la puissance de celui qu'on attaquait de la sorte, ne fit, au contraire, que la cimenter et la rendre inébranlable à l'intérieur : Florence, après cela, se donna tout entière à son maître, pleinement, sans réserve, et en échange de la sympathie ambitieuse qu'il lui avait vouée, la cité lui rendait un amour confiant et profond.

Mais Florence avait à l'extérieur des voisins puissants qui ne voyaient pas sans crainte croître cette puissance : le Pape, d'abord, mécontent de l'échec des Pazzi ; puis la République de Venise, le Roi de Naples, Milan et Gênes tour à tour. Le secret de la politique de Laurent de Médicis fut de louvoyer habilement entre ces ennemis divers, de les éparpiller, de les séparer les uns des autres à son propre profit et d'empêcher par ruse une cohésion qui eut été pleine d'un danger réel. A ce jeu, Laurent était passé maître : sachant parfaitement les besoins et les passions des hommes, il en usait avec l'assurance d'un politique qui ne se leurrait pas d'apparences et possédait surtout l'art de se commander à lui-même. Il réduisit d'abord à néant l'opposition fielleuse et vindicative que lui faisait le Pape, son ennemi le plus acharné, et de ce jour il eut partie gagnée. Florence, plus éprise que jamais de son seigneur, ne lui marchande plus rien, maintenant qu'aucun danger extérieur ne la menace plus, grâce à lui. Sans doute les soucis politiques ne chôment pas absolument ; mais ils lui laissent des loisirs et Laurent les emploie à mériter de plus en plus ce surnom de *Magnifique*, dont il se réjouit. Sûr de sa force, désormais, comme il l'était de lui-même, il est plus généreux que jamais ; mais habile et prudent surtout dans la bonne fortune, il s'efforce de cacher sa richesse comme il cache ses desseins, recouvrant son luxe d'un vernis artistique qui donne à ce banquier les allures d'un des protecteurs les plus convaincus des Muses et de ceux qui les servent. Voluptueux et sensuel, il aime l'art avec le raffinement d'une âme qui y trouve à la fois séduction et plaisir. Et cet amour lascif l'a servi auprès de la postérité, car il orne son

nom comme une auréole et on ne saurait tracer son portrait sans l'entourer, commè l'a fait Giorgio Vasari, des vestiges d'un goût raffiné et subtil. Celui qu'a tracé M. André Lebey est sobre et vivant, écrit d'une main juvénile et fougueuse, que la passion agite parfois, comme elle agitait le modèle : sans le troubler.

*
* *

Le livre que M. Maurice Albert vient d'écrire sur *Les Théâtres de la Foire* (1660-1789) (1) est aussi alerte que bien informé, divertissant à la fois et philosophique. Les spectacles de la rue ont toujours fourni ample matière à réflexions à tous ceux qui les observèrent avec indulgence et sans parti-pris. L'histoire des forains, contée par M. Maurice Albert, est pleine d'ingéniosité et de persévérance : sans cesse en butte aux tracasseries des comédiens pourvus de privilèges et qui veulent sauvegarder les avantages dont ils sont les détenteurs, les artistes nomades de la foire Saint-Germain et de la foire Saint-Laurent se défendent avec une variété de moyens et un esprit d'à-propos qui leur gagnent la faveur du public, s'ils ne parviennent pas à convaincre les juges. Qu'elle est donc attrayante, diverse, instructive cette lutte de pauvres diables pleins de ressources, gais et retors, contre les hauts barons de la scène, *les Romains*, comme ils les appellent, acharnés à écraser un adversaire qui toujours se dérobe et va recommencer plus loin ses grimaces et ses gambades ! Et qu'on ne s'y méprenne pas : en défendant leur cause avec tant de justesse, les forains soutiennent aussi celle de l'esprit français, arrachent une parcelle de la liberté du théâtre, créent un genre vif, gracieux, léger, divertissant, dont Lesage est l'incarnation la plus parfaite et qu'on a appelé à bon droit le théâtre de la foire.

C'est de lui, de ce genre un peu décrié, que procéderont d'autres genres contemporains à prétention plus haute : l'opéra-comique, l'opérette, le vaudeville à couplets, la féerie ou la revue, car on trouve peu ou prou, dans leur aîné, ce qui a servi à les constituer et ce qui importe maintenant pour les caractériser. Diversité, telle est la devise de cet art qui cherche avant tout à plaire et qui

(1) Paris, Hachette, 1900, in-12.

s'affine peu à peu aux mains d'ouvriers experts qui vont de succès en succès, sur les traces de Lesage, comme Piron, Fuzelier, Panard, Gallet, Favart, Sedaine ou Vadé. Il n'est difficulté dont ils ne sachent se tirer à leur honneur et les entraves incessantes qu'ont met à leur fantaisie ne servent qu'à la rendre plus agile. Si on les empêche de parler, ils chantent; si on leur interdit le dialogue, ils usent du monologue avec tant d'entrain qu'un seul personnage parvient, comme Scapin, à incarner plusieurs rôles, et à valoir, à lui seul, toute une troupe. Enfin, si on leur défend de prononcer un seul mot, ils miment leur pièce et en expliquent les péripéties aux spectateurs par des banderoles portant quelques mots en grosses lettres pour résumer le sujet et empêcher les esprits de s'égarer. Il est vrai que la faveur publique ne leur faisait pas défaut, tandis qu'elle manquait à la Comédie-Française ou à l'Opéra. Le peuple sentait confusément qu'il devait encourager de son mieux ceux qui cherchaient, en l'amusant, à épurer son goût, à former son esthétique et son jugement.

Et il prenait fait et cause pour eux, accourant à leurs spectacles chaque fois qu'ils trouvaient le moyen de lui en offrir. Il importait que les traces de ces comédiens, errants dans l'histoire, fussent relevées avec soin, et, sans exagérer la portée de leur action, d'essayer pourtant de la déterminer avec rigueur. C'est ce que M. Maurice Albert a prétendu faire et ce qu'il a réussi à mener à bien. Son livre est à la fois solide et sûr, mais de la solidité qui convenait à un pareil sujet, sur lequel il eut été maladroit d'élever un édifice pesant et surchargé d'ornements étrangers. Tel qu'il est, ce volume, plein de faits et d'idées, est bien l'hommage qui peut le mieux agréer aux ombres légères de ces hommes de cœur et d'esprit.

∴

L'existence des souvenirs du général Thiard n'était pas ignorée, mais on n'en connaissait pas le texte. Ils avaient été confiés à M. Thiers qui en usa pour ses travaux et c'est même à cette circonstance qu'ils doivent d'avoir été conservés, car l'historien les rendit trop tard pour que le général put les détruire, comme il en manifesta l'intention. Depuis lors, le manuscrit est passé, par un legs du docteur Abel Jeandet, aux archives départementales de

Saône-et-Loire et c'est là que le conservateur de ce dépôt, M. Léonce Lex, qui publie aujourd'hui cet ouvrage, a pu le transcrire (1).

Issu d'une famille de vieille noblesse bourguignonne, le futur général, trop jeune pour être présenté à la cour de Versailles, avait cependant vu de près les institutions qui entouraient l'ancienne monarchie. Quand celle-ci fut ruinée, il émigra et passa à l'armée de Condé, dont il suivit pendant dix ans les opérations. Rentré en France, il demeura d'abord confiné dans son département d'origine, mais ses capacités administratives, ses relations dans le monde attirèrent sur lui l'attention de Bonaparte, qui, devenu empereur, cherchait à grouper autour de lui quelques membres de l'ancienne aristocratie pour donner à sa cour un air plus traditionnel. Thiard devint chambellan et, en cette qualité, put approcher maintes fois le souverain, échanger avec lui bien des propos. Le portrait qu'il trace de Napoléon est plus bienveillant, sinon plus vrai, que celui qu'ont tracé du même personnage d'autres écrivains qui l'approchèrent également. Il ne sera donc pas inutile de connaître sur ce point l'opinion de Thiard qui servira désormais à établir la vérité.

Le nouveau chambellan avait accompagné au-delà des Alpes l'empereur des Français qui allait recevoir la couronne d'Italie, lorsque une mission diplomatique délicate l'amena à Bade, en Bavière et en Wurtemberg pour y négocier des alliances matrimoniales souhaitées par Napoléon. Entre temps, il avait accompagné les aigles impériales durant la plus grande partie de la glorieuse campagne de 1805, à Ulm, à Vienne, à Brünn, à Austerlitz. Tous ces événements sont contés par le narrateur avec beaucoup de bonne grâce et de clarté et son récit, appuyé des preuves et du commentaire dont l'accompagne M. Lex, est plein d'agrément. Des appendices, également bien informés, examinent divers points de détail utiles à connaître et telle page, placée ainsi à la fin de l'ouvrage ne sera pas la moins consultée.

P. B.

(1) Léonce Lex, *Souvenirs diplomatiques et militaires du général Thiard.* Paris, Flammarion, 1900, in-12.

Le directeur-gérant : PAUL BONNEFON.

AUXERRE. — IMPRIMERIE A. LANIER, 43, RUE DE PARIS.

SOUVENIRS DE MADAME MOLÉ

sur le Théâtre à Paris (1796-1815)

La Révolution avait jeté le trouble parmi les comédiens ordinaires du Roi. Les uns, en minorité, avaient favorablement accueilli les idées nouvelles ; les autres en étaient arrivés à se trouver lésés par l'abolition des privilèges, tant leurs rapports —de toute nature avec l'aristocratie les avaient inféodés à sa cause. En 1791 il y eut scission, et Talma quitta ses camarades emmenant avec lui l'élément révolutionnaire. Plusieurs alertes eurent lieu au Théâtre de la Nation, où était restée la Comédie : d'abord avec l'*Ami des lois*, de Laya, puis avec la *Paméla* de François de Neufchâteau. Ce fut même cette pièce qui, malgré les corrections qu'avait apportées l'auteur à son texte primitif, amena le 3 septembre 1793, par les désordres dont elle fut la cause, l'arrestation de l'auteur et de toute la troupe. Les hommes, enfermés d'abord aux Madelonnettes, et les femmes à Sainte-Pélagie, ne durent leur salut qu'à l'intelligent dévouement de La Bussière.

Quand ils sortirent de prison, après Thermidor, le gouvernement avait d'autres préoccupations que la reconstitution du Théâtre Français ; aussi les malheureux acteurs, toujours plus ou moins suspects, menèrent une vie errante entre les théâtres de Paris, toujours divisés, tantôt à Louvois, tantôt à Feydeau, ailleurs encore, jusqu'au commencement de 1799 où se produisit la réunion des anciens sociétaires en une seule troupe, qui devait obtenir sa charte à Moscou.

Mais l'histoire de ces cinq années était terriblement embrouillée tant par le nombre des salles qui abritèrent les comédiens, que les allées et venues d'une troupe à une autre et la multiplicité des scissions entre les acteurs et de leurs réunions. M. Monval a

réussi dans son histoire de l'Odéon à jeter la lumière dans ce chaos, et fixer des points précis, permettant de s'aventurer dans ce dédale, qui aboutit à la reconstitution de l'ancien Théâtre Français, et à la création du second Théâtre Français, l'Odéon.

Madame Molé, dont on va lire les souvenirs relatifs à cette période, avait partagé les tribulations de ses camarades sauf l'incarcération qu'elle n'avait évitée que par la fuite. Elève de Le Kain et de Préville, elle avait joué avant la Révolution sur plusieurs scènes de province et à Paris au théâtre de Monsieur, où elle avait été applaudie dans l'*Amour et l'Intérêt* de Fabre d'Eglantine. Pendant la Terreur, elle s'était refugiée en Hollande avec Molé-Dalainville, le frère du grand Molé, dont elle partagea l'existence. Après sa mort elle porta le nom de Molé-Léger : est-ce celui de Léger, l'acteur-auteur, ou une déformation de son propre nom à telle, Gabrielle-Louise Gé ? Il serait difficile de le dire, devant le silence qu'elle garde elle-même sur ce sujet. Elle quitta le théâtre en 1815 pour épouser Gustave Albitte, un cousin du Conventionnel, qui se faisait appeler le comte de Vallivon, et avait été, avant 1789, maître de verrerie et garde de la porte du Roi. Elle mourut à Paris le 16 février 1832, à l'âge de 65 ans.

Julie Molé a écrit plusieurs pièces de théâtre, dont seules *Misanthropie et Repentir* et l'*Orgueil puni* ont été imprimées. Mais elle partagea le sort de beaucoup d'auteurs dramatiques et ne fut guère jouée, malgré ses démarches et ses plaintes.

Enfin elle avait écrit peu après sa retraite des *Souvenirs*, où probablement en raison du long espace de temps qui séparait la rédaction de ces souvenirs des faits qu'ils relatent, l'exactitude n'est pas toujours scrupuleuse. Nous en détachons la fin, qui, malgré des lacunes voulues par l'auteur, donne quelques renseignements curieux sur cette période du théâtre.

Gaston Duval et Marc Furcy-Raynaud.

La véritable Comédie Française était désunie, et n'avait pu se réunir. Tous les artistes, membres de cette association, aussi admirables par les talents que par la probité et les excellentes qualités qui leur assuraient à bien juste titre l'estime

du public, ne pouvaient faire valoir leurs talents que précairement et sans avoir de salle de théâtre à eux. Ils jouaient en attendant chez ceux qui voulaient bien leur prêter asile (car personne n'ignore que les Comédiens Français demeurés fidèles sont restés treize mois en prison, sous le glaive de l'affreux Robespierre). Ils y seraient tous succombés sans l'humanité de l'honnête secrétaire du comité du salut public, nommé de La Bussière, qui plus d'une fois a retiré les pièces mises sous ses yeux pour faire le rapport des malheureux Comédiens Français, qui n'avaient d'autre tort que celui d'avoir appartenu au meilleur des rois ; ainsi ils étaient condamnés d'avance. Ils en sortirent cependant après la mort du tyran. Mais le gouvernement qui le remplaça ne prit pas sur lui, en rendant la liberté à cette intéressante société, de lui rendre son théâtre du faubourg Saint-Germain ; et véritablement il n'était pas encore temps de rappeler sur la scène les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres, qui n'ayant point été écrits dans des temps de révolution, présentaient des héros et des rois dont on ne voulait plus même entendre prononcer les noms. Aussi ne permit-on pas à la Tragédie de se montrer ; on n'y joua que la Comédie, encore mutilée, sur le théâtre qu'on voulut bien leur prêter. Ce fut à celui de la rue Feydeau que le Marquis, le Comte et le Duc travestis pour ainsi dire, avaient l'honneur d'être appelés citoyens. Ce n'est pas que je conteste l'honneur très réel attaché à ce titre, dans toute son acception, mais alors il était illusoire, et le plus coupable était celui qui s'en parait le plus. Il fallait donc dénaturer toutes les anciennes comédies pour oser les représenter sans scandales et sans danger. On joignait à cela quelques pièces dites de circonstance qui n'étaient que la honte de leurs auteurs. J'en excepte cependant une bien digne de l'être, c'est l'*Ami des lois*, du citoyen Laya, membre de l'Académie Française. Cette pièce d'un vrai mérite eût fait dans tous les temps distinguer son estimable auteur.

Les malheureux Comédiens Français, privés d'abord de leur

liberté, continuèrent à l'être encore pendant trois ans de leur état. Ce ne fut qu'en 1796 qu'ils purent se réunir sous la direction de leur camarade M[elle] Raucourt, qui vient de terminer, il y a peu, sa carrière. Mais je me plais à jeter quelques fleurs sur sa tombe, en assurant que son esprit et son courage égalaient au moins ses talents et ce fut ce courage infatigable qui ne se rebuta point des grandes difficultés qu'elle rencontra. Elle fit renaître pour ainsi dire la tragédie ; elle obtint à force de peine, de démarches et même d'argent, que les tragédiens se réuniraient avec elle, et qu'ils obtiendraient, pour exercer leur admirable talent, un petit théâtre vacant alors, rue de Louvois, bien plus fait pour le vaudeville que pour les chefs-d'œuvre de la scène française. Mais il était seulement question de se rallier, et la modestie convient au malheur !

Ainsi les beaux restes de la tragédie française parurent pour la première fois dans ce très modeste local, le 24 décembre 1796 ; j'eus l'honneur d'en faire partie. Rien ne prouve plus en faveur du bon esprit et de la façon de penser de presque tous les habitants de Paris que l'enthousiasme avec lequel on revit les victimes de la tyrannie. Ce sentiment de bienveillance se soutint de telle sorte qu'il excita la jalousie qui, blessée de voir la foule continuellement s'y porter, jugea à propos de profiter d'un mouvement révolutionnaire pour nous interdire de nouveau nos intéressants exercices, et faire fermer notre salle. Cette inimitié malheureusement nous suivit et ne nous permit plus d'exercer nos talents que réunis à une troupe de comédiens qu'on avait fait venir de la province, et qui jouait à l'Odéon, faubourg Saint-Germain. Quoiqu'il y eut des talents aimables dans cette troupe de comédiens, les Parisiens ne l'avaient point adoptée et continuaient de regretter ceux dont on les privait. En conséquence, on jugea donc autant pour venir au secours de cette troupe, que pour paraître céder aux vœux des habitants de la capitale, de nous installer avec la troupe dite de l'Odéon. Nous voilà décidément deux sociétés bien distinctes : celle

des Comédiens Français qui remplissait la salle chaque fois qu'elle représentait et dont toutes les avenues étaient encombrées à une heure après midi, mais en revanche, on pouvait y arriver très librement les autres jours.

Une si grande inégalité dans les recettes choquait encore les amis de l'égalité et entretenait une inimitié qui n'attendait qu'un moment favorable pour éclater, et malheureusement encore nous avions d'autres ennemis plus actifs et plus protégés dans une autre société qui possédait bien mieux que nous la faveur de s'en faire écouter. Ainsi donc, un orage se formait encore contre nous, mais je n'en parlerai qu'à l'instant où il éclata, et où il nous frappa tous, plus particulièrement moi; mais suivons. Les Comédiens Français continuant à faire venir comme on dit vulgairement l'eau au moulin, nous étions assez bien payés par les actionnaires (car ç'en étaient qui avaient fait venir des comédiens de province, et qui, par spéculation, espérant pouvoir les moins payer, avaient traité particulièrement avec chacun de nous). Mais ces actionnaires dès lors étaient arriérés avec leurs premiers pensionnaires. Tout ce qui était Comédien Français avait de gros appointements. Chaque fois que le charmant Larive jouait, il avait 500 francs et il n'y avait en vérité pas à les regretter. Tous nos anciens, tels que Mlle Raucourt, St-Prix, St-Phal et autres, étaient portés à des appointements proportionnés à leur vrai mérite ; de même les pensionnaires secondaires; en sorte que cette entreprise se trouva trop chargée de toute la première troupe qu'elle ne paya point. Ceux-ci les poursuivirent et par faute de paiement, les actionnaires furent obligés d'abandonner la partie.

Alors la Comédie-Française se resserrant, pour ainsi dire, résolut de se reformer en société, comme par le passé, et de n'y admettre, de la précédente troupe, que ceux qui étaient vraiment aimés du public. Ainsi à Pâques suivant, nous restâmes seuls, mais ce ne fut pas sans avoir allégé autant qu'il était en nous le malheur de ceux qui étaient exclus de

notre société. Rarement les bons cœurs, plus avides de vraie gloire que de richesses, arrivent à la haute fortune. Nous l'éprouvâmes, car en faisant des sacrifices multipliés pour ceux qui devaient s'éloigner, nous ne songeâmes pas assez que les recettes de l'été, dans lequel nous allions entrer, ne pouvaient se comparer à celles de l'hiver, surtout dans un temps de révolution, où le vent et la tempête continuait d'agiter les esprits. Aussi les recettes diminuaient-elles à mesure que nous avancions dans la belle saison, et ne suffisaient plus pour acquitter les charges. Dès lors l'humeur de quelques-uns se fit sentir. Dans les répertoires, on ne marchait plus que d'un pas inégal; on menaçait déjà d'une rupture que l'on favorisait. Les Comédiens Français se refusaient de céder aux propositions qui déjà leur avaient été faites d'aller se réunir au Théâtre de la République. Enfin nous touchions au moment où la nécessité nous aurait contraints à le faire, lorsque je m'avisai d'une ressource qui nous réussit parfaitement, et qui assurait à la Comédie-Française son indépendance dans la superbe salle que le vertueux Louis XVI lui avait donnée, si l'envie ne fut venue tout anéantir. Dans cet état de gêne où nous conduisait la médiocrité des recettes d'été, il fallait pour rester ensemble pourvoir à les augmenter, ct c'est à quoi je rêvais souvent.

J'avais déjà beaucoup de mes ouvrages dans mon portefeuille, mais j'étais bien loin d'oser les proposer, car, par une juste modestie, je ne craignais rien tant que de me faire connaître pour auteur. Il semblait que je prévinsse dès lors l'immensité d'ennemis que ce titre m'attirerait. En conséquence, je portai ma pensée sur une pièce allemande, traduite en Pologne, par Louis Fauvelet de Bourrienne, et dont j'avais acquis le manuscrit d'un comédien de Bruxelles. Il l'avait même fait représenter; mais cette pièce, traduite littéralement était bien réprouvée par nos mœurs, nos goûts et nos coutumes. Elle avait, nous écrivait son fils, tellement ennuyé le public qu'on ne la jouait plus; mais ce n'était pas un motif

assez puissant pour m'ôter le désir de lui assurer du succès. J'en conçus le dessein, toutefois en la travaillant et la produisant sous d'autres formes, en m'assujettissant à nos conventions littéraires, ainsi qu'à nos justes délicatesses. Il fallait donc pour cela anéantir des personnages entiers, en créer de nouveaux, moraliser ceux qui ne l'étaient pas : mais ce travail plus fatigant et moins agréable que celui qui part uniquement de notre imagination ne s'arrêta pas, et dans l'espoir de me rendre utile à ma société je me proposai de l'entreprendre même avec plaisir. Mais il fallait d'abord lui en faire part ; c'est donc ce que je résolus de faire dans le moment orageux où la médiocrité des recettes devait nous faire craindre une désunion redoutée. J'invitai donc les premiers de mes camarades, c'est-à-dire les plus anciens de la Comédie-Française, ce qu'on appelle enfin le comité, dont j'étais membre, de venir dîner avec moi, mais de s'y rendre de bonne heure, parce que j'avais quelque chose à proposer dans l'intérêt de la société.

Il n'en fallut pas plus pour qu'on fût très exact au rendez-vous. Lorsque nous fûmes réunis, je rappelai à tous que la disette d'auteurs, que la faulx révolutionnaire avait moissonnés, nous interdisait l'espoir d'avoir une pièce nouvelle qui pût nous ramener le public en foule, mais que j'en avais acquis une qui en la travaillant pouvait nous promettre cet heureux résultat. Je leur proposai d'en entendre la lecture que j'allais leur faire. On y consentit ; mais je m'aperçus que l'ennui, même avant la fin du second acte, avait gagné mes auditeurs, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de le manifester par des signes involontaires autant qu'irrécusables. Je m'y attendais, cela ne me surprit point ; je persistai néanmoins lorsque Mlle Raucourt, plus franche ou plus ennuyée que les autres, se lève, en disant : « Allons, ma chère Julie, cache ton monstre, il est indécrottable. — Mais si je parviens à le décrotter ? dis-je. — Je ne doute pas de tes moyens, dit-elle, mais je te défie, d'abord, de faire

d'une catin une femme intéressante, premier point, sans compter toutes les invraisemblances dont cette pièce est remplie. — Eh bien ! j'accepte le défi, et avant un mois je veux naturaliser mon étranger. »

Dès lors, je me mis à l'ouvrage, et les premiers pas m'effrayèrent, car ce n'était pas question seulement, comme ont dit mes détracteurs, de supprimer des longueurs, d'échanger des mots, mais de refaire la pièce. Je travaillai donc avec toute l'ardeur que donne l'envie de bien faire, et je réussis tellement que le mois que j'avais demandé n'était pas expiré lorsque je priai de nouveau les chefs du comité de se rendre chez moi, pour leur faire part de mes changements. Ils leur plurent tellement que l'intérêt prenant place de l'ennui qu'ils avaient éprouvé à la première lecture, je vis des larmes couler des yeux de ceux pour qui les ouvrages de théâtre ne produisent plus guère d'illusion, par l'habitude de les représenter. Chacun prédit le sort que devait avoir cette pièce. Le sieur de Saint-Prix, artiste estimable sous tous les rapports, dit : « C'est une lettre de change de cent mille écus que nous tirons sur le public. » Je fus fêtée par mes camarades, ce qui n'était pas une faible jouissance pour mon âme ! Mais ce n'était pas tout, il fallait que le succès justifiât le doux présage, et nous avions des ennemis puissants. Oh ! bien puissants ! Ils nous l'ont terriblement prouvé ! Pour leur échapper, nous décidâmes d'apprendre la pièce en secret, de la répéter chez moi, jusqu'au moment où elle serait sue de mémoire, et par conséquent en état de l'être au théâtre ; et aussi pour échapper aux faux frères de notre société, auxquels je m'étais gardée de distribuer aucun de mes rôles. Avec toutes ces précautions, nous arrivâmes enfin à ces heureux résultats qui marqueront longtemps dans les annales du théâtre (1). Mais ces faux frères devinrent non-seulement mes ennemis, mais encore mes détracteurs. Ils employèrent jusqu'à la calomnie pour me

(1) La première eut lieu le 28 décembre 1798.

dépouiller de la portion de gloire qui m'était acquise par ceux qui connaissaient mon travail.

Les journaux me rendirent plus de justice ainsi que plusieurs Allemands alors à Paris. Entre autres je rapporterai ici la lettre d'un M. Rodolphe Wermann que je n'ai jamais vu. Cette lettre est insérée dans le *Courrier des Spectacles* du 28 ventôse, an VII de la République, suivie d'une note du Rédacteur auquel j'ai soumis mon manuscrit. Je copie ici l'une et l'autre pour répondre à l'envie ou plutôt à la malveillance qui n'a rien épargné pour me nuire. Voici la lettre adressée au Rédacteur le 24 nivôse : « Citoyen, que j'ai « répandu le 23 de ce mois de douces larmes, à la représen- « tation de *Misanthropie et Repentir!* Né allemand, ayant « toujours idolâtré le spectacle, j'ai souvent vu représenter « cette pièce dans ma langue maternelle, je l'ai aussi vu jouer à « Amsterdam, traduite en hollandais; dans les deux langues, « la représentation en dure quatre heures et demie, et je « n'imaginai pas que l'impatience française pût tenir contre « les détails immenses et les scènes inutiles que notre Théâtre « permet. Grâces soient donc à jamais rendues à la citoyenne « Molé du travail immense qu'elle a fait pour déblayer le « chaos, du soin qu'elle a pris d'en conserver toutes les « beautés et du goût exquis qu'elle a mis dans les change- « ments heureux qu'elle a faits, surtout dans la scène du troi- « sième acte entre Mme la comtesse Walberg et Eulalie ; si ces « changements étaient connus, je ne doute pas qu'on ne « regardât cette bien estimable actrice, comme une femme « infiniment spirituelle, connaissant parfaitement le cœur « humain et la marche d'une scène intéressante. Aussi je « m'étonne beaucoup que la galanterie française n'ait pas « exigé que la citoyenne Molé communiquât la traduction « sur laquelle elle a travaillé pour que les gens de lettres et le « public puissent lui accorder le degré d'estime qu'elle « mérite ; et ensuite lui témoigner la reconnaissance qu'on « lui doit, d'avoir pour ainsi dire refait pour la scène fran-

« çaise un ouvrage qui malgré l'intérêt dont il est rempli, « devait dans son état primitif en être exclu pour jamais. « C'est vous, citoyen, qui devez être chargé de ce soin ; et en « qualité d'Allemand impartial pour les productions de mon « pays, je verrai avec le plus grand plaisir ce qui appartient « à mon compatriote et le parti savant qu'en a tiré la citoyen- « ne Molé. » Signé : Rodolphe Wermanu. — Note du Rédacteur : — « Depuis la représentation de cet ouvrage, j'ai vu le « premier manuscrit de la citoyenne Molé, qui offre dans « grands nombres d'endroits plusieurs pages de suite rayées, « des personnages annulés, d'autres recréés ; et j'ai été à « même de me convaincre que ce n'est que par un très grand « travail, beaucoup de goût et une parfaite connaissance de « la scène, qu'elle a pu parvenir à rendre cette pièce aussi « agréable qu'intéressante sur le Théâtre Français. »

Lorsque cette lettre parut (1), nous étions déjà à la quinziè-

(1). Cette lettre citée avec tant de complaisance par l'auteur n'est qu'un faible échantillon de la littérature qu'inspira le drame aux contemporains. Voici par exemple d'autres missives — facétieuses et autres — insérées par le *Journal de Paris*.

Dans le n° 134, du 14 pluviose an VII, on lit une lettre annonçant qu'à la suite de la représentation de *Misanthropie et Repentir*, un fiancé avait rompu son mariage parce que sa fiancée « écoutait la pièce sans aucune espèce d'émotion et avec autant de sang froid et d'insensibilité que si l'on avait joué les *Femmes savantes* ou les *Précieuses ridicules* ». Le 17 pluviose (n° 137) en réponse à celle-ci, nouvelle lettre signée Christophe Lerond : « Mon fils m'a déclaré qu'il voulait rompre avec sa fiancée parce qu'elle y avait trop pleuré... » et après une longue dissertation sur la pièce, ce *post-scriptum* où se laisse apercevoir le sérieux du correspondant : « ... Mais, citoyen, j'oublie ce qui m'a fait prendre la plume. Voici ce dont il s'agit : je vous prie de demander par votre journal l'adresse de la famille disgraciée par le jeune homme dont il est question dans votre feuille du 14 : mon fils veut s'y faire présenter et connaître la jeune fille qui ne pleure pas à *Misanthropie et Repentir*. J'offre en échange l'adresse de celle que mon fils a jugée y avoir trop pleuré : sa demeure est rue des Grands-Hurleurs, entre un marchand de musique et un marchand de romans ».

Une autre fois c'est une jeune femme de dix-huit ans, qui écrit à Madame Molé que, mariée à quinze ans à un homme de quarante-cinq ans, elle s'est vu présenter un jeune homme admis par son mari dans leur société : il lui a fait la cour, et au moment de succomber la vue de *Misanthropie et Repentir* lui a fait tout avouer à son mari. « ... Il me reste un

me représentation et l'affluence augmentait de telle sorte que la salle la plus belle de Paris, ainsi que la plus grande, ne l'était plus assez. Cette affluence désolait nos ennemis ; ils cherchèrent d'autres moyens de nous désunir ; ces moyens furent cruels ! Ce ne fut rien moins que d'incendier le plus superbe monument ! Le projet si funeste, surtout pour moi qui en fus doublement victime, — comme auteur et comme actrice, — fut exécuté en même temps que conçu, et cette exécution m'enleva encore tout ce que j'avais de plus cher au monde !

Déjà nous avions annoncé pour le lendemain la soixantième représentation de *Misanthropie et Repentir*, lorsque le lendemain vers sept heures du matin, nous entendîmes vivement frapper à notre porte, ce qui n'était point ordinaire, car les acteurs retenus par leur état se couchent fort tard, et ne se lèvent point de bonne heure. Nous demeurions près de l'Odéon ; les coups redoublent sans intervalle, et on ne laissait à personne le temps de se vêtir. J'en fus fort effrayée ! Mon cher Molé, toujours plus empressé que qui que ce soit à m'épargner des peines, saute vers la porte, l'ouvre, et voit un nommé Laurent, l'un de nos garçons de théâtre, qui, plus mort que vif, lui dit : « Ah ! monsieur, accourez, si vous voulez sauver quelques-uns des effets de Madame ! L'Odéon est en feu ! »

devoir à remplir : le bien que l'on fait même sans le savoir est une jouissance pour une âme sensible. Je vous dois mon innocence et l'estime de moi-même. C'est le plus bel éloge de l'ouvrage dont vous avez enrichi notre théâtre, et ces applaudissements multipliés doivent moins vous flatter que les témoignages publics de ma vive reconnaissance. »

Le 25 ventôse, c'est un membre de l'Institut, A. L. Villeterque qui consacre un article pour approuver la magnanimité du mari outragé pardonnant à l'épouse repentante.

Le drame fut l'objet de nombreuses parodies : *La veille des noces, ou l'Après-souper de Misanthropie et Repentir*, de Dorvo ; *Comment faire, ou les Épreuves de M. et R.*, de Joui et Longchamps ; *A tout péché miséricorde*, par Demantors et Chazet ; *Cadet-Roussel mysanthrope et Manon repentante*, par Aude.

Enfin cette adaptation d'un drame allemand fut elle-même traduite en allemand.

Je n'entendis point ces mots, parce que ma chambre à coucher était éloignée, mais je vis reparaître mon époux, pâle, tremblant et si saisi qu'il ne distinguait pas les vêtements qu'il tenait, et dont il fallait qu'il se couvrit. Il cherchait à me cacher le mal qu'il ressentait. « Qu'est-il donc arrivé, mon bien-aimé, lui dis-je ? — Peu de chose, me répondit-il en balbutiant. — Il y a des gens qui s'effrayent de rien ; mais tu n'es pas de ces gens-là, toi, mon ami, et tu parais demi-mort de frayeur. — C'est la crainte de t'en causer, me dit-il. C'est le feu qui est assez près d'ici ; mais ce ne sera rien. Rassure-toi, reste tranquille, ton meilleur ami veille sur toi, et tout ce qui t'appartient ». En disant cela, il cherche la clef de ma loge, la prend vivement, m'embrasse avec ardeur, et se sauve. Que signifiait donc tout cela ? Je dis à Suzette d'ouvrir les volets, elle savait tout, je le voyais bien. « Madame, monsieur me l'a défendu. » Je ne réponds à cela qu'en me précipitant vers une croisée ; je l'ouvre, que vois-je? un monde immense dans la rue, les regards portés vers l'Odéon, qu'enfin j'aperçois tout en feu !

Quel que fût l'effroi que m'inspira cet horrible spectacle, il n'était pas comparable à celui qui vint me saisir, en songeant que le cher objet de toutes mes pensées était dans ce tourbillon de feu et de fumée. « Mon Dieu, m'écriai-je, il va périr ! » Me couvrir d'un seul peignoir, courir dans la rue vers le lieu de cet affreux incendie n'est que l'affaire d'un instant. Suzette me suit. Déjà un cordon de troupe interdisait les passages et ne voulait pas me permettre d'approcher de ces lieux embrasés. « Mais mon époux y est, dis-je, sauvez-le ! sauvez-le donc ! Je donne tout ce que je possède !..... » On ne m'écoute pas. Je ne m'entends pas moi-même. Le bruit des pompes, celui des craquements, les cris de la multitude, le bruit de tous nos effets qu'on jetait, déjà moitié brûlés, par les fenêtres ! Le commandement des pompiers...... Non, on ne se fait point une idée de ces choses-là, quand on ne les a point vues et éprouvées comme partie intéressée.

Le bon marquis de La Salle, commandant des vétérans qui travaillaient avec une ardeur infatigable et au-dessus de tout éloge, veut me faire rentrer chez moi, mais bien vainement. Dans mon désespoir, je ne réponds qu'un mot : « Il est là ! — Eh bien, me dit-il, je vais envoyer particulièrement à son secours ! ». Dans ce même moment, un bruit plus fort se fait entendre en même temps que le feu s'étend : c'était toute la couverture de ce superbe édifice qui tombait embrasée. Deux heures avaient suffi pour causer tant de mal ! Ainsi donc tout ce qui restait dedans était perdu, écrasé, brûlé, anéanti ! Oh ! mon ami ! mon ami ! qu'es-tu devenu ? Pourquoi ne suis-je pas avec toi ? L'excès de mon désespoir auquel je ne sais plus commander rassemble la foule près de moi. Tout le monde me connaît ; tous s'intéressent à mon sort ! On veut me faire rentrer ; je n'entends, je ne vois rien. Mais j'ai encore une âme pour le bonheur, en apercevant d'assez loin ce cher objet de toutes mes affections. Il était méconnaissable pour tout autre. Et qui peut tromper le cœur d'une aimante ? C'était bien lui, mais dans quel état ! Couvert de sueur, de sang et de fumée. Ce sang était celui de sa main dont la peau était entièrement restée après la clef rouge de l'armoire qui contenait mes effets les plus précieux. Ainsi donc ce cher homme s'était encore sacrifié pour moi. Oh ! modèle d'amour ! Tout s'explique enfin, il me dit qu'il avait offert des sommes à qui voudrait courir le risque d'aller les chercher, mais que n'ayant trouvé personne il l'avait tenté lui-même. Tous les assistants partagèrent notre ivresse, nous reconduisirent comme en triomphe et se retirèrent pénétrés de notre bonheur.

Mais que celui-là encore devait être, ainsi que les autres, de courte durée : quelles réflexions pénibles allaient se succéder ! Plus de salle... ainsi plus de Comédie-Française, plus d'espoir de la réunir, au moins de longtemps, dans ce beau local ainsi que dans un quartier qui lui convenaient si parfaitement. Car je l'ai entendu dire cent fois à mon beau-frère,

au charmant Molé, l'idole de Paris, la Comédie n'est vraiment bien placée qu'au centre des connaissances, des écoles latines, des sociétés savantes et des richesses. Qui doit donc plus y prétendre et à plus juste titre que le faubourg Saint-Germain ? Il ajoutait encore : « Si l'on nous force à aller nous joindre au théâtre de la République, au Palais-Royal, dans dix ans, il n'y aura plus de Comédie-Française ». S'est-il beaucoup trompé ?

Je reviens maintenant à ce que ce funeste incendie eut de fatal, spécialement pour moi. On enjoignit, par ordre, aux plus anciens acteurs d'aller se réunir à ceux du Palais-Royal. Défense à eux d'exercer leurs talents ailleurs. Mais cette troupe du Palais-Royal étant déjà plus que doublée, il ne fallait pas toute la nôtre ; on m'offrit d'en être ; mais il n'a jamais convenu à mes sentiments d'être un personnage secondaire. Dans cet état de choses, je ne crus pas devoir fermer l'oreille aux propositions qui me furent faites de rétablir en nous un second théâtre à l'instar de celui qui existait avant la Révolution, mais sous de moins heureux auspices. Un local nous manquait ; accompagnés encore de nos anciens qui ne voulaient point nous quitter, nous jouâmes sur le théâtre du Grand Opéra, à celui de Favart, de Feydeau : et partout, ma pièce de *Misanthropie et Repentir* jouissait des mêmes succès. Mais nous n'avions que cette pièce qui fit de véritables recettes, et les sociétaires de ces grandes salles se lassèrent de nous les prêter. La pitié n'est qu'un sentiment passager qui s'affaiblit avec l'impression du sentiment qui l'a fait naître. D'ailleurs les chefs devaient céder à des supérieurs et se rendre aux postes qui leur étaient indiqués. Ainsi nous restâmes seuls. Dès lors, les petites passions toujours démesurées dans les petits talents, les jalousies, les conflits de l'amour-propre et de l'intérêt. Chacun voulait attirer à lui seul la gloire de tous, enfin le désordre vint tout déranger.

Ce fut alors que mon bon Molé, au désespoir de m'avoir fait quitter le premier rang que j'occupais dans la province,

se reprochait trop vivement de m'avoir déterminée, contre mon désir, d'en venir prendre un secondaire à Paris ; le chagrin se joignant à tous ceux que nous avions précédemment éprouvés, je le voyais s'anéantir chaque jour. Tout le monde en faisait la remarque, et mon cœur plus que tous ! Toujours aussi aimant, aussi sensible, il ne l'était plus uniquement qu'au témoignage de ma tendresse. « La mienne, me disait-il, chaque jour, est plus forte que mon être ! O ma Julie ! j'aurai la douleur de t'abandonner à un monde que tu vois trop peu et qui ne saura plus t'apprécier ! » Ces funestes pensées que j'éloignais de tout mon pouvoir le conduisirent enfin au tombeau, sans presque être retenu au lit. La veille de sa mort, il me fit encore ses adieux, en vers remplis de tendresse. Comme à l'ordinaire, le soir, il voulut malgré moi, prendre la peine de lire pour me l'épargner. disait-il; mais il s'évanouit dans mes bras, et le jour qui suivit fut le dernier de sa vie ! Ah ! c'est ici que la plume échappe de ma main. Oh ! Dieu ! comment retracer l'événement le plus terrible de la mienne? Je la perdis enfin cette âme céleste qui ne pouvait communiquer qu'avec la mienne ! Je la perdis, et pour toujours !... Oh ! mort, que tu es affreuse, en frappant plus que nous-mêmes !... Tu n'es plus !... Et je vis encore !... Il prononça en expirant le nom si chéri qu'il avait toujours à la bouche : « Ah ! ma Julie que je t'ai..... » La mort, doublement ennemie de mon bonheur, la cruelle mort jalouse, ne le laissa pas achever... Elle m'enleva tout... Je succombai... O mon Dieu, pourquoi, pourquoi n'était-ce pas pour toujours?..... Que vous êtes heureuses, ô femmes sensibles, qui n'avez jamais eu à pleurer la perte d'un objet adoré ! Non, vous n'avez point connu, vous ne connaissez point l'excès du malheur ! Il n'était réservé qu'à moi de sentir deux fois ce coup funeste. Mais au moins la première, mes terribles craintes ne furent point réalisées, il me fut rendu; mais la seconde ! je l'ai pleuré onze ans !... et je vis encore ! On ne meurt pas de douleur ! (1)

(1) Molé-Dalainville mourut en novembre 1801.

Pardonne, mon cher Vallivon, ces larmes involontaires que je répands en ce moment ! Ta main a essuyé celles que j'étais condamnée à répandre le reste de ma vie... Tu l'embellis par ta tendresse. Tu as ranimé mon âme qui ne pouvait plus exister sans aimer ; c'est donc à toi que je la dois. Ah ! reçois-en l'hommage que j'en fais chaque jour... Dieu ! que la vie me serait insupportable si elle n'embellissait pas la tienne !... Mais je poursuis ce pénible récit.

Rendue à la vie, ou plutôt au malheur, je ne pus verser de larmes.... cette jouissance est interdite à l'extrême douleur. Le chef de notre société, Picard, ne me laissa pas seulement une semaine entière me livrer à celle qui était si légitime, sans murmurer tout bas de ce qu'on appelait ma trop longue absence. Le répertoire en souffrait trop, disait-on : on ne me le répétait pas encore, mais les visites trop fréquentes de certains intéressés dans l'administration m'avertissaient assez de ce que l'on attendait de moi. Ma délicatesse en fut blessée, et ce fut elle qui me détermina à hâter ma rentrée au théâtre, dont il me semblait que je devais rester à jamais éloignée.

Non, on ne concevra jamais jusqu'à quel point est cruel la situation d'un être sensible, qui, par état, dévoué au public, est forcé d'avoir le rire sur les lèvres, en même temps que les larmes dans les yeux ! Oh ! combien je l'éprouvais, lorsqu'il me fallait quitter cet appartement qui me semblait encore renfermer tout ce que j'avais eu de plus cher au monde. Je croyais l'abandonner à mon tour. Je ne veux point m'appesantir de nouveau sur ma douleur, bien juste, mais peut-être trop longuement exprimée. Se plaint-on trop longuement de ce que l'on sent toujours ?....

Si mon âme avait pu s'ouvrir encore à quelque plaisir, celui de ma rentrée en eut été un bien réel pour moi, par le vif intérêt que le public me témoigna. Il paraissait sentir toutes les douleurs auxquelles j'étais en proie, et vouloir m'en consoler par des applaudissements trop vifs et trop réitérés,

pour n'être point guidés par un sentiment au-dessus de la pitié. Je ne pouvais être insensible à tant de bienveillance; aussi, le seul désir de la mériter par de nouveaux efforts me rendit la vie moins à charge. Chaque jour, comblée de cette précieuse faveur, j'en étais pénétrée, et je sentais renaître en moi un nouveau désir de m'en rendre digne. Je puis donc assurer que c'est à cet art, toujours chéri pour moi, que je dois mon retour à la vie. Mais cette faveur si déclarée accroissait sans cesse le nombre des jaloux, et je puis dire des ennemis que j'avais parmi les comédiens. Mais pourquoi cette inimitié, diront tous ceux qui ne connaissent pas les coulisses? Je l'ai dit : jalousie, regrets de me voir accorder ce qu'ils auraient désiré exclusivement pour chacun d'eux. Et puis, on concevra sans peine que dans la situation de mon âme, j'évitais leur joyeuse société et que je n'avais du goût que pour la retraite. Cette différente manière de sentir nous portait mutuellement à un éloignement réel. C'est peut-être à cela que je dois une petite anecdote assez singulière pour être rapportée ici.

L'un des comédiens de cette société, et qui n'était pas sans talents, mais à qui la nature refuse maintenant ce qu'elle n'accorde pas toujours dans la jeunesse, c'est-à-dire la fraîcheur du son de voix, cet organe dont la modulation sert ou nuit plus qu'on ne pense à la vérité du débit; cet acteur donc, plus envieux de la faveur, et par conséquent, un de ceux à qui je portais le plus d'ombrage, conçut le projet de m'éloigner, en se servant lui-même, c'est-à-dire en mettant son épouse à ma place. (Il est vrai de dire que cette dame n'avait jamais joué la comédie ; elle avait chanté précédemment à l'Opéra-Comique auquel elle avait dû rencncer, ayant perdu sa voix ; or, chanter ou parler la comédie, c'est bien différent). Cependant, son mari se plaisait à se tromper par deux sentiments opposés, mais qu'il réunissait dans ce moment, c'est-à-dire la haine pour l'un et le contraire pour l'autre, ou peut-être, pour parler plus juste, consultant exclusivement

son intérêt, communiqua son projet aux entrepreneurs qui gouvernaient alors cette société. Il leur fit envisager sous le rapport de l'intérêt, en leur disant que son épouse leur coûterait plus de moitié moins que Mme Molé, et remplirait également son emploi. On concevra sans peine que les entrepreneurs, par spéculation, passèrent légèrement sur le plus ou le moins de talent ; et sans observer que, même après ce qu'avait dit son mari, il ne manquait à cette dame que la parole, nos marchands de peaux de lapins (car ils faisaient alors la fourniture de l'armée en chapeaux et casquettes) se persuadèrent qu'il devait en être de même en fait d'artistes et qu'on faisait l'un avec la même matière que l'autre, qu'il n'était vraiment question que d'y donner la forme. De sorte que la chose fut acceptée, à la grande satisfaction de l'époux que je me bornerai à nommer P... (1), pour l'intelligence de la scène qui va suivre.

On ne prend pas seulement la peine de me prévenir de ces nouveaux arrangements, comme il est non seulement d'usage, mais encore de droit. Ainsi donc, après vingt-six années de travaux à Paris, que j'ose dire de plus en plus agréables au public, on veut, par de sourdes manœuvres, m'éloigner, et cela parce que j'ai le bonheur de plaire, et de plus, le tort réel aux yeux de certaines gens d'avoir donné à la scène française un ouvrage qui a obtenu les plus étonnants succès. J'apprends enfin ces misérables menées, car tout se sait, et plus encore à la comédie qu'ailleurs : trop fière pour faire aucune démarche indigne de moi et flattée secrètement d'être rendue à moi-même, je me résignai. Ce ne fut pas cependant sans regretter cet art que je chérissais toujours et par lequel je me voyais l'objet d'une prédilection qui m'était bien chère !

Désirant la justifier autant qu'il était en mon pouvoir et laisser enfin un petit souvenir de moi, qui me fournissait en

(1) L'acteur ainsi désigné par l'initiale de son nom est Perroud.

même temps une innocente vengeance particulièrement sur celui qui, par jalousie autant que par intérêt, voulait m'éloigner, je conçus le dessein que j'exécutai assez heureusement, comme on va être à portée d'en juger. Avant le fatal et douloureux événement que j'ai rapporté ci-dessus, parmi beaucoup d'autres ouvrages, j'avais fait une pièce intitulée l'*Orgueil puni*. Elle avait à la lecture obtenu le suffrage de tous les hommes de lettres à qui je l'avais soumise. En conséquence je me proposai de la faire représenter avant ma retraite avec d'autant moins de difficultés qu'ayant peu de personnages, elle était plus facile à monter. Mais pour y parvenir, il me fallait user d'une petite ruse, car depuis le succès de *Misanthropie*, l'envie se tenait en garde contre tous les ouvrages que je pouvais présenter. Enfin dans un petit comité où elle présidait on était convenu d'avance de leur proscription. Il était cependant important pour moi que le public sût que j'étais non seulement en état de perfectionner les ouvrages des autres, mais aussi d'en créer par moi-même.

Ainsi donc pour produire au grand jour celui-ci, voici le parti que je pris. J'adressai précisément à celui des comédiens qui voulait m'éloigner le billet suivant, en lui faisant passer mon manuscrit. « Mon estime pour votre talent fait naître ma « confiance, monsieur. C'est elle qui m'a décidé à vous faire « passer par mon secrétaire une petite pièce que je me suis « amusé à composer dans les courts moments de mon loisir. « Cette pièce pour laquelle j'ai consulté, entr'autres gens de « goût M. Michaut, excellent acteur de la Comédie-Française, « a pleinement obtenu son suffrage et y serait peut-être « bientôt jouée, sans des motifs qui me déterminent à « préférer en ce moment votre société. Ainsi, monsieur, si « après en avoir fait lecture, vous en portez un jugement « aussi favorable, j'espère de votre complaisance que vous « voudrez en faire part à votre comité, si mon ouvrage est « agréé par lui, et que vous voudrez bien prendre la peine

« de distribuer les rôles ainsi qu'il va suivre et de vous « charger de celui de Gros-Jean l'un des plus importants. Mon « nom, ainsi que le rang que j'occupe dans la société, ne me « permettent pas de me présenter comme auteur, mais quel « que soit le sort réservé à ma pièce, je ne resterai pas « inconnu pour vous, monsieur. Immédiatement après la « première représentation, ce sera ma gratitude qui guidera « vers vous l'auteur de l'*Orgueil puni !* »

Je laisse à mon lecteur à juger, s'il connaît un peu le théâtre, de l'effet que produisit cette lettre sur mon comédien! car, quoique la plus grande partie soit très estimable, il en est qui ne se laissent guider que par la vanité, aussi combien l'orgueil de celui-ci se trouva-t-il flatté d'avoir la confiance d'un homme qui fait passer un manuscrit par un secrétaire et qui a un nom et un rang dans le monde ! Peste ! C'est tout au moins un sénateur !..... car il y en avait dans ce temps-là (1). Je choisis, pour porter mon manuscrit et ma lettre, un homme honnête qui m'était parfaitement attaché, et qui était habituellement chargé de mes affaires. Il remplit ma commission avec autant de zèle que d'intelligence ; on ne manqua pas de le croire, comme je le souhaitais, le secrétaire du grand personnage qui ne pouvait se produire comme auteur. Ainsi on n'en fut que plus disposé à le servir.

Dès le jour même, le sieur P., qui est le comédien en question, demande lecture de la pièce : il la lit, on l'écoute avec grande attention, on la trouve charmante ; pas un seul désaveu n'empêche qu'elle ne soit reçue et même qu'on ne se propose de laisser toutes les autres études pour qu'elle soit jouée la première. Les auteurs dont on a entendu les ouvrages sont obligés d'attendre au lendemain pour savoir la décision du comité. Me trouvant le soir au théâtre, comme il me tardait de l'apprendre, d'un air très indifférent, je m'adresse au sieur P. en lui disant comme par conversation : « Le comité de

(1) La première représentation de l'*Orgueil puni* est du 10 mars 1809.

lecture ne reçoit donc plus rien ? » Mon homme reprend d'un ton aussi élevé que suffisant : « Pardonnez, madame, on reçoit ce qui est bon, car ce matin, j'ai lu une charmante pièce qui a été reçue à l'unanimité et qui va être jouée de suite. » On conçoit le plaisir qu'il me causa, bien sans le vouloir assurément. Pour continuer à éloigner tout soupçon, je reprends mon air indifférent, et lui dis : « Ai-je un rôle dans cette pièce ? » Lui, d'un ton encore plus triomphant, croyant me faire quelque peine : « Non, madame, non, vous n'en avez pas ». Je savais aussi bien que lui que je n'avais fait qu'un rôle de jeune amoureuse ; ainsi je m'amusai beaucoup de son ton et du mien.

On annonce pour le lendemain la lecture de la pièce pour les comédiens qui devaient y jouer. Je me gardai bien d'y paraître, non plus qu'à aucune des répétitions que l'on fit pour la mise en scène de la pièce. Cependant, étant au théâtre, j'avais bien le droit d'aller un peu tourner pour voir comment cela allait ; beaucoup d'autres qui auraient attaché plus d'importance que je n'en ai jamais mise aux miens, n'auraient pas manqué de le faire ; j'aurais même pu donner quelques-uns de ces avis utiles à ma représentation que l'on mettait ordinairement à profit, car on était jaloux de ma faveur, mais on ne contestait pas mon talent. Quoi qu'il en soit, je ne me montrai point par la crainte de me trahir.

Enfin arrive le jour de la représentation, et il était bien mal choisi pour moi, car c'était la première nouveauté que l'on jouait depuis la représentation d'une nouvelle pièce qui, comme on sait, avait occasionné une rixe si sanglante entre les siffleurs et les applaudisseurs que la police qui avait dû s'en mêler avait été aussi maltraitée que les pauvres jeunes étudiants (1). Ceux-ci s'étaient bien promis entre eux de s'en venger, de faire tomber le théâtre de l'Odéon, et pour cela de

(1) Ce fut à la première représentation de *Christophe Colomb*, « comédie shakespearienne historique » en vers de Népomucène Lemercier que se produisit ce tapage, le 7 mars 1809.

ne laisser réussir aucune pièce nouvelle et, malheureusement pour moi, ma pièce se trouve la première qui se joue après cette terrible catastrophe!... Qu'espérer, moi qui ne vois personne, qui, fidèle à ma solitude, depuis la mort de mon cher Molé, ne reçois qu'un seul de ses amis qui a été presque témoin de ses derniers moments? Cet homme est sage, tranquille, en un mot, n'est point un applaudisseur. Tous ceux qui faisaient métier de l'être, et auxquels beaucoup d'auteurs avaient recours, s'étaient tellement montrés dans cette représentation orageuse qu'ils avaient, par leur persévérance à applaudir à outrance ce qui ne devait pas être, causé tout le mal; aussi étaient-ils tous en prison dans le moment où on joua ma pièce. Je n'entre dans ces détails que pour faire connaître l'exacte vérité c'est-à-dire que je n'ai pas eu un seul secours étranger pour lutter contre la vindicte des jeunes étudiants justement animés; aussi, regardais-je d'avance cet ouvrage comme sacrifié et perdu, mais en vérité, j'étais bien tranquille.

Le hasard fit que l'on avait placé le même jour après ma pièce, c'est-à-dire pour terminer le spectacle, *les Trois Cousines*, de Dancourt, dans laquelle pièce je jouais la joyeuse meunière, où le public me voyait toujours avec grand plaisir. Je m'étais habillée comme je devais l'être pour jouer ce rôle avant le commencement du spectacle, afin de voir tout entier le sort que je prévoyais à ma pièce, et j'étais dans la coulisse à l'attendre: deux, trois scènes, pas un seul applaudissement, mais pas un seul murmure, on écoute; c'est tout ce que souhaitais. Enfin quand l'attention est tout à fait fixée, arrive un moment qui émeut et entraîne en même temps tous les spectateurs, dont les applaudissements partent d'un mouvement spontané. Pas un désaveu, pas un mouvement de réprobation, je triomphe. Je savais bien que l'effet de ma pièce était plus dans la fin qu'au commencement; aussi, dès l'instant où l'inimitié et la prévention ne prévaudraient pas, je me crus assurée du succès, et je ne me trom-

pais pas: il fut complet. La pièce finit au milieu des applaudissements réitérés. Les jeunes gens satisfaits sans doute de n'avoir pas été bravés par les claqueurs de commande et d'avoir pu porter un jugement par eux-mêmes s'étaient livrés à leur bon cœur que mon ouvrage avait ému. Aussi ne cessa-t-on point de demander à grands cris, l'auteur qui les attendait avec calme et satisfaction !...

Le bon monsieur qui avait porté le manuscrit et la lettre, et enfin qui avait toujours paru pour le secrétaire de l'auteur, était en face de moi dans la coulisse de vis-à-vis; mais nous étions bien convenus de nous donner aucun signe d'intelligence avant le dénouement quel qu'il fût. Enfin il est heureux! Ce brave, cet honnête homme qui connaissait toutes mes pensées, témoigne plus de contentement de ce triomphe que moi-même. Nous nous réunissons derrière le théâtre au moment où les acteurs qui viennent de jouer la pièce enchantés jusqu'alors de leurs succès, rentrent aussi. Le sieur P... surtout qui a présenté la pièce, qui en a fait les honneurs, plus triomphant encore, s'approche de mon homme d'affaires que seul il connaît, et lui dit de l'air le plus content: « Eh bien! monsieur, voilà j'espère un succès qui n'est pas douteux, ni contesté. Vous voyez que le public demande à grands cris l'auteur. Il est temps qu'il se fasse connaître! — Vous avez raison, monsieur, répond tranquillement cet honnête homme, ou plutôt ce digne ami, il est juste de satisfaire à l'obligeante impatience du public; nommez-lui donc Madame Julie Molé que voilà, auteur de la pièce française de *Misanthropie et Repentir*. » Non, je n'entreprendrai point de peindre l'effet que ce mot produisit sur les comédiens et plus particulièrement encore sur le sieur P... qui gentiment joué, avait servi avec tant d'ardeur sa victime. Il devint pâle, tremblant, je voulais parler pour cacher son trouble et sa colère, il balbutiait pour répéter mon nom dans le saisissement de sa surprise.

Pendant ce temps, le public ne cessait de demander à

grands cris l'auteur. Il fallait se rendre à son impatience; mais Dieu, qu'il en coûta à ce pauvre P... Il avait joué le rôle principal, il fallait qu'il annonçât ! Ah ! que la haine fait du mal : sa situation causée par cet odieux sentiment était telle que j'en eus vraiment pitié. Il fut enfin le dire au public, ce nom qu'on entendit avec autant de plaisir qu'il eût de peine à le prononcer ! Mais ce n'était pas tout, plus grande peine l'attendait encore. On veut, on exige que l'auteur, Madame Molé, paraisse. Et qui doit la lui présenter, si ce n'est celui qui déjà a été forcé de la nommer ? Il fallait donc venir la chercher ! Me présenter cette main toute tremblante ainsi que l'individu qui se soutenait à peine... Nous parûmes enfin, quel accueil ! Ce moment fut trop beau, trop flatteur pour moi, pour que je puisse l'oublier. Mes jambes ployaient aussi sous moi, mais c'était bien pour un autre motif que celui de mon conducteur. Quoi qu'il en soit, rentrant l'un et l'autre, il quitta ma main bien plus vite qu'il ne l'avait acceptée pour m'aller présenter, et n'y pouvant plus résister, il s'en fut promptement dans une coulisse voisine dire à une femme qui partageait bien tout au moins sa colère : « Si j'avais pu deviner que la pièce fût d'elle, jamais elle n'aurait vu le jour ! » Et qu'avais-je fait à tous ces êtres-là ? Rien, absolument rien ! mais je ne les fréquentais pas en particulier, je remplissais strictement mes devoirs avec la plus grande exactitude, et je n'oubliais pas de me respecter.

Leur colère s'accrut encore par la manière dont le public m'accueillit de nouveau lorsque je reparus dans les *Trois Cousines*. Ah ! pour ma consolation d'une si injuste inimitié, je me rappelle avec délices cette soirée ! L'un des actionnaires qui me sacrifiait à une sordide et fausse spéculation fut outré de se voir ainsi joué. On ne put cependant arrêter à l'instant une pièce qui venait d'avoir une réussite complète, et dont tous les journaux se sont accordés à faire l'éloge. Mais, dès ce moment, il fut résolu que la pièce ne reparaîtrait pas plus longtemps que l'actrice, son auteur. Cependant, malgré une

jalousie qui, s'il m'était possible de le dire, allait jusqu'à la frénésie, le succès de la pièce augmentait chaque jour. J'avais abandonné la moitié de mon produit d'auteur au sieur P..., partant de ce que lui avait promis ma lettre. Mais comme l'envie et la jalousie triomphent de l'intérêt chez les comédiens, à la sixième représentation de ma pièce, elle disparut du répertoire pour n'y plus revenir. J'éprouvai une sorte de satisfaction de me voir délivrée d'une peine qui se renouvelait chaque fois qu'on la représentait, car c'était à qui inventerait, parmi les acteurs qui la jouaient, ce qu'ils nommaient une nouvelle farce. Celui qui devait être habillé en jeune seigneur se mettait en vagabond, l'autre, jouant un portier de bonne maison (rôle que devait remplir de son aveu le bon Dazincourt, si j'eusse persisté à ne laisser jouer *l'Orgueil puni* qu'à la Comédie-Française), se mettait en vrai Jeannot avec des bosses aux jambes, petite queue en l'air et ruban rose ! Enfin, il serait fastidieux de dire tout ce qu'inventa la sotte méchanceté. On conçoit que je me retirai, ainsi que mon ouvrage qui fut presque perdu pour moi, car je ne pouvais plus présenter au premier théâtre ce qui avait été donné au second. Tant de mauvais traitements n'avaient point affaibli mon amour pour l'art, que j'exerçais toujours avec la même ardeur lorsque j'étais devant le public, mais ils avaient bien déterminé en moi le goût de la retraite.

Lorsque j'eus le bonheur de te connaître, ô mon cher époux, tu m'offris ta main avec cette franchise digne de toi et de moi. Ce ne fut point un fol amour qui forma nos deux cœurs, mais la réunion de tous les sentiments qui s'accroissent chaque jour dans nos deux âmes, avec une connaissance plus approfondie de nous-mêmes ! Combien de femmes peuvent-elles ainsi que moi, dire : J'ai trouvé dans mon excellent époux un consolateur, un digne appui, un ami attentif par qui j'ai trouvé la tranquillité, la paix et le bonheur ?

Je ne poursuivrai point un récit qui m'afflige de tous les

mauvais traits que suscita l'envie par les comédiens: mais elle fut portée au plus haut point, lorsque par une honnêteté que je me devais à moi-même, je leur envoyai les billets d'usage pour leur faire part de mon mariage que j'avais tenu secret. Les femmes surtout en suffoquèrent: non, il était vraiment comique de les voir, de les entendre. Je ne différai point d'annoncer ma retraite. Une représentation m'était due suivant l'usage. Dieu! que de peines j'éprouvai à la faire jouer! Non seulement on ne voulut admettre aucun de mes ouvrages que je présentais pour cette dernière fois que je paraîtrais; mais on me refusa même de jouer *Misanthropie et Repentir*, ainsi que mon *Orgueil puni*. Il serait inouï de raconter tout ce qui répugne de rappeler et qui s'est fait dans cet instant. Enfin pour terminer je dus prendre au hasard une pièce qui avait été jouée plus de deux cents fois, et où le public me manifestait toujours une nouvelle bienveillance; mes excellents camarades triomphaient en idée, ils espéraient que la nullité des recettes de l'Odéon serait conforme à leurs vœux, et au rebattu des pièces qu'il m'avait fallu choisir.

Mais quel fut leur désespoir, de voir le jour de ma dernière représentation, le public aussi nombreux que bien choisi (1). C'était à quoi l'on n'était pas accoutumé dans cette salle... Non, je n'oublierai jamais le jour qui fut un véritable triomphe pour moi! Car accueillie avec redoublement à mon entrée, je le fus encore plus après la pièce: demandée par tout le public qui d'une voix unanime disait en élevant la voix : « Restez madame Molé! Restez! » Tant de bienveillance fit une impression profonde sur mon âme, elle était un puissant allègement à toutes les tracasseries, je dirai même les peines que j'avais éprouvées ; mais mon parti était pris, je devais

(1) Cette représentation eut lieu le 14 février 1815 avec le programme suivant : *la Vieille Tante*, de Picard, *Henri IV et le Laboureur*, et le *Renard et le Corbeau*.

vivre pour toi, ô mon ami, mon digne époux ! Aussi d'un commun accord, nous choisîmes près Paris, une aimable retraite (1)...

(1) C'est vraisemblablement à Chaillot que vinrent s'établir les nouveaux mariés. Lefeuve écrit dans son précieux livre *Les anciennes maisons de Paris* qu' « un logement dans la maison de la Coquille, au numéro 82 rue de Chaillot a été occupé par Madame Molé, ancienne actrice de l'Odéon, qui avait épousé le comte de Vallivon... » Cette maison était celle du général Guilleminot. Il ne semble pas que le comte de Vallivon ait vécu longtemps; il dut mourir en dehors de Paris, car on ne trouve pas trace de son décès à la reconstitution de l'Etat civil. Quant à sa femme elle changea très souvent de domicile, comme nous avons pu le constater par les Bottin de 1820 à 1832. Lors de sa mort elle habitait 6, rue Garancière. Elle eut pour exécuteur testamentaire M. L. Giraudeau, avocat, rédacteur en chef des *Annales de jurisprudence*.

Madame Molé dut toujours s'occuper de théâtre et continuer à écrire des pièces sans pouvoir les faire représenter : M. Monval, l'érudit archiviste de la Comédie-Française, a publié dans le *Carnet historique et littéraire* (1900, p. 461), à propos des souvenirs d'émigration de cette actrice que nous y avions fait paraître, une lettre de notre héroïne au baron Taylor, commissaire royal de la Comédie-Française, où elle se plaint du mauvais vouloir des comédiens à l'égard de *Misanthropie et Repentir*. Mais sauf peut-être deux ou trois fois où un chroniqueur rappelle son nom, à propos de quelque pièce reprise, et dont elle avait jadis créé un rôle, jamais les journaux de l'époque n'annoncent d'œuvre nouvelle de Madame Molé.

MÉMOIRES D'UN ANCIEN OFFICIER

de l'armée de Condé (1)

VI

Nous quittons la Volhynie. — En campagne. — Bataille de Zurich. — Mésintelligence entre les armées alliées. — Surprise de Constance. — A la baïonnette ! — Comment on fait des prisonniers. — Parole d'honneur de Français. — Ciel d'Italie. — Combat de Rosenheim. — Licenciement du corps de Condé.

Ce fut le 1er juillet 1799 que nous franchîmes le Bug et que nous quittâmes, pour toujours, cette espèce de prison. Nous suivions le même chemin qu'à l'aller, à cette différence près que nous passâmes cette fois par la Bohême. C'est un bien beau et bien bon pays que la Bohême. Entouré d'une ceinture de montagnes et de rochers de granit, il semble une vaste citadelle, que la nature elle-même aurait pris soin de fortifier. Du haut des montagnes, qui l'entourent, l'intérieur m'est apparu pareil à la mer agitée, tant on y remarque de coteaux et de vallons. Tout cet ensemble est bien cultivé. 262 villes et une quantité énorme de villages sont parsemés çà et là. Il en résulte un spectacle plein de variété, qui réjouit l'œil. Je n'ai point vu de pays qui m'ait plu davantage. Une particularité : on y élève là beaucoup de faisans. Tous les matins, durant nos marches, nous découvrions des couvées

(1) Voyez *Souvenirs et Mémoires*, t. V, p. 39 et 132.

de 60 à 80 petits faisans, qui, conduits par leur mère adoptive, paissaient dans les champs. Une jeune fille, auprès d'eux, les gardait.

Nous arrivâmes sur les bords du lac de Constance le 1er octobre; ce même jour, nous apprîmes que le général Gortchakoff, que nous allions rejoindre, venait d'être battu à Zurich. Il n'avait que 40.000 hommes auprès de lui, et il dut remplacer, néanmoins, 60,000 Autrichiens, qui, dès son arrivée, lui cédèrent cette importante position pour se porter sur Manheim. Déjà la mésintelligence s'était glissée parmi les généraux des deux armées alliées.

La défaite des Russes étant consommée, M. le prince de Condé jugea nécessaire de rester sur la rive droite du Rhin pour défendre le pont et protéger la retraite. On apprit bientôt que les Français s'avançaient. Le 7 octobre, à deux heures de l'après-midi, 200 chasseurs nobles, parmi lesquels j'étais, reçurent l'ordre d'entrer dans la ville et d'occuper une des portes, celle du Paradis. M. le duc d'Enghien, à la tête de l'avant-garde, défendait la porte de Kreslingen. Il était cinq heures du soir et nous n'avions encore entendu que quelques coups de feu dans le lointain, lorsqu'une fusillade très vive, suivie de coups de canon, éclata derrière nous. C'était notre avant-garde qui venait d'être assaillie, inopinément, par une colonne de dix mille hommes. Partie ce même jour de Saint-Gall, cette colonne avait fait onze lieues sans s'arrêter. Aussitôt, M. le duc d'Enghien envoie prévenir M. le prince de Condé du danger qui le menace et que la ville est déjà occupée par l'ennemi; puis il s'occupe de nous ramener de nos postes avancés. Au moment de traverser la ville, nous trouvons égorgée une garde de vingt hommes que nous avions laissée à la porte. L'ennemi cherche à nous barrer le passage et fait une décharge meurtrière. Nous nous précipitons alors sur le pont-levis encombré de morts, nous traversons la porte au pas de charge, la baïonnette à la main, renversant tout ce qui s'oppose à notre marche. Ainsi nous

parvînmes à nous faire jour à travers la troupe nombreuse, qui nous était opposée, et qui nous aurait tous massacrés, sans cet acte de décision et de vigueur. Nous avions le duc d'Enghien au milieu de nous. De quoi n'étions-nous pas capables pour conserver ses jours? Nous ne nous doutions pas alors, qu'après avoir affronté, vaillamment, tant de dangers sur les champs de bataille, il serait un jour traîtreusement et lâchement assassiné dans les fossés de Vincennes!... Arrivés sur la place de la Cathédrale, nous fûmes assaillis, de nouveau, par une grêle de balles, qui partaient de toutes les rues débouchant en cet endroit. L'obscurité était déjà à moitié venue ; nous reprenons le pas de charge et, sans tirer un coup de fusil, nous attaquons à l'arme blanche tout ce qui s'oppose à nous. Nous pûmes regagner ainsi le pont du Rhin, où nous retrouvâmes nos camarades qui, sachant que nous n'étions pas encore passés, le défendaient avec intrépidité contre les attaques furieuses de l'ennemi.

Il arrive souvent, à la guerre, des choses fort extraordinaires. Voici une anecdote assez singulière en son genre. L'ordre de nous replier avait été si précipité et notre marche si rapide que nos factionnaires n'avaient pu nous rejoindre. Ils étaient au nombre de douze : l'un d'eux n'a que le temps, pour s'échapper, de s'attraper à la queue d'un cheval de nos hussards, qui traversait la ville au galop ; les onze autres arrivent plus tard à la porte qu'ils trouvent non gardée. Ils entrent et, aussitôt, entendent des coups de fusil sur tous les points en avant d'eux. Ne pouvant qu'être pris, s'ils se hasardent à filer par le chemin que nous avions suivi, ils se concertent tout en marchant. Leur chef, heureusement, connaît bien la ville ; on s'en remet entièrement à sa conduite. Il fait prendre à sa troupe les rues détournées, qui longeaient la rive gauche du Rhin. Ils marchaient depuis assez longtemps, dans le silence et dans l'obscurité, quand, tout à coup, une forte fusillade éclata non loin d'eux. L'officier qui servait de guide, voyant une maison dont la porte est ouverte, entre

et ses camarades le suivent ; on rencontre un escalier, ils grimpent à tâtons, lorsque, brusquement, un fort « Qui vive ? » résonne au-dessus de leurs têtes. Le « Qui vive ? » est également répété par les nôtres, mais en allemand ; et, dès lors, on s'apprête des deux côtés à jouer de la baïonnette. Homme plein de courage et de sang-froid, le guide juge, tout de suite, qu'il ne peut avoir affaire qu'à une troupe isolée, qui, entendant la fusillade, s'est décidée à se mettre un instant en sûreté, comme il l'a fait lui-même. D'une voix assurée, il interpelle alors le commandant ennemi et lui adresse ces paroles : « Il est inutile de se tuer dans l'obscurité, sans gloire et sans honneur. Traitons plutôt ; voici mes conditions : consentez à vous constituer nos prisonniers, si la première troupe qui passera dans la rue est de notre parti, nous, de notre côté, nous vous promettons de rester entre vos mains, s'il se présente une troupe de vos amis ».

Les conditions sont acceptées, et de part et d'autre, l'on engage sa parole d'honneur.

Une colonne Russe étant venue à passer, l'officier républicain se constitua prisonnier aussitôt, avec son détachement, fort de douze hommes. On franchit le Rhin tous ensemble et les prisonniers furent déposés, pour cette nuit, dans un corps de garde. Le lendemain matin mon camarade alla les visiter. Leur chef était un capitaine auquel il ouvrit courtoisement sa bourse. Le capitaine républicain, qui se trouvait dénué de moyens pécuniaires, y puisa franchement. — Cependant la conversation s'engage ; mon camarade lui demande de quelle partie de la France il est originaire, puis de quelle ville ; et, enfin, il retrouve en lui le fils d'un honnête artisan de ses voisins, qu'il a connu et estimé autrefois. Il s'empressa de le présenter à M. le prince de Condé, qui l'accueillit bien, et sur la demande de mon camarade, lui rendit la liberté.

Cette anecdote me rappelle un autre trait, qui prouve combien notre noble et digne chef honorait les soldats de notre

nation, tout en faisant la guerre contre eux. C'était le 13 août 1796, à Ober Kamlach, un officier général et un colonel ennemi, trompés par l'obscurité, tombèrent entre les mains de soldats de notre corps qu'ils prirent pour une troupe amie. Durant la lutte, on s'empara également de deux autres officiers. Le combat fini, on présenta ces quatre prisonniers à M. le prince de Condé.

Il les reçut d'une manière fort convenable, leur parla avec affabilité, les admit à sa table et leur tint ensuite ce langage plein de noblesse et de bienveillance : « Si le sort de la guerre vous a mis entre nos mains, ce n'est que pour vous apprendre comment nous traitons ceux que nous voudrions avoir pour amis ; l'esprit de vengeance ne nous anime point. Dès ce moment, vous êtes libres ; retournez à l'armée Française et faites lui connaître de quelle manière les émigrés traitent des ennemis qu'ils estiment et dont ils respectent le courage (1) ».

(1) Les chefs et les soldats des armées républicaines usaient de la même magnanimité avec leurs compatriotes devenus leurs adversaires. M. de Puymaigre en donne des exemples qu'il n'est que juste de citer après ceux qu'on vient de lire : — « Reconnaissons-le, les persécutions, les atrocités, pouvaient bien être l'effroyable système des révolutionnaires qui élevaient leur édifice politique dans le sang, mais l'armée ne s'associa jamais à tous ces crimes.... Aussi, nous nous entretenions avec les soldats français, nous allions sur la rive recueillir des nouvelles de notre patrie, et boire ensemble l'eau-de-vie, symbole de la cordialité militaire, ils nous exhortaient à ne pas nous laisser faire la loi par les Allemands, et ces communications, fondées sur l'estime réciproque que la bravoure inspire, devinrent assez intenses pour donner de l'ombrage aux Autrichiens, la nation la plus soupçonneuse de l'Europe. — Un de mes camarades, M. du Roure, officier aux chevaliers de la Couronne, est pris dans une reconnaissance ; il était légèrement blessé ; on le porte comme blessé à mort dans les rapports de l'armée, on le met à l'hôpital d'Augsbourg et, avant d'évacuer cette ville, trois officiers républicains vont lui dire de s'en aller ; il allègue son indigence, on lui a pris son argent en le faisant prisonnier, suivant l'usage de toutes les nations de l'Europe. Ces officiers, bien pauvres eux-mêmes, se cotisent, partagent avec lui leurs deniers et lui indiquent le chemin qu'il doit suivre. Il retrouva depuis ces braves gens à Bâle, ville neutre, où toutes les cocardes étaient tolérées, et eut le bonheur de pouvoir exprimer toute sa reconnaissance à ses libérateurs en leur rendant leur argent. Un autre officier, M. de Méri-

Je reviens à ma narration. Après la bataille de Zurich si fatale aux Russes, la Suisse avait dû être évacuée. Souwarow, lui-même, ne pouvant plus se réunir à Gortchakoff se rejeta dans le Tyrol. Il était fort mécontent des Autrichiens, qui, ne pouvant lui pardonner la gloire dont il s'était couvert en Italie, ne cessaient de le contrarier dans toutes ses opérations. Il se décida à ne plus les aider, et l'empereur Paul qu'il avait informé de la mésintelligence régnant entre les généraux des deux nations, lui donna l'ordre de rentrer en Russie avec son armée.

Cet ordre, qui nous concernait aussi, jeta une grande consternation dans tout le corps. Nous éprouvions une vive répugnance à retourner dans la Pologne, que nous considérions désormais comme notre prison éternelle. Il fallait pourtant obéir. Après avoir traversé la Souabe et la Bavière, à petites journées, et par le froid le plus rigoureux, nous arrivâmes dans la Haute-Autriche, au commencement de janvier 1800. On nous y cantonna, pour nous délasser de nos longues fatigues.

Nous étions prêts à lever le cantonnement, pour reprendre notre route vers la Russie, lorsque nous arriva la nouvelle que nous repassions au service de l'Angleterre. Le prince de Condé, qui ne tenait pas plus que nous à revenir en Volhynie, avait négocié cette affaire avec l'ambassadeur anglais. Cette nouvelle causa à tous une grande joie et nous commençâmes à revenir de la crainte de nous voir exiler pour toujours des rives de France.

L'Angleterre voulait nous employer plus au sud, en Italie; on disait même qu'elle songeait à nous embarquer à Livourne,

gnan, est pris en tirailleur par des chasseurs à cheval; ils sont forcés de se retirer et d'abandonner leur prisonnier; l'un d'eux veut le tuer : « Non, dit un autre, qu'il donne sa parole de venir se constituer prisonnier. » M. de Mérignan la donna, rejoignit son corps, et, fidèle à sa promesse, il suivit l'exemple de Régulus ; mais la générosité française valait mieux que la foi Punique; nos ennemis applaudirent à un tel acte de loyauté et renvoyèrent le prisonnier libre et sans conditions. »

pour nous faire aborder sur les côtes méridionales de France. Après trois mois de quartiers d'hiver nous quittâmes l'Autriche. Ayant traversé la Styrie et la Carinthie nous pénétrâmes dans le Frioul, qui est la première province autrichienne située en Italie. Nous y entrâmes par Pontéba, petite ville à cheval sur la Fella, qui sépare les deux provinces.

Sur la rive gauche, langage, mœurs, vêtements, nourriture, tout avait l'aspect et le caractère allemand. Sur la rive opposée tout portait la physionomie italienne; j'étais frappé de l'air vif et empressé de l'habitant; d'un côté la puante et l'éternelle choucroute, de l'autre la fameuse, l'indispensable polenta. Le pont chargé d'unir les deux villes eût suffi, à lui seul, pour annoncer la différence des deux peuples : la moitié, qui touchait à la rive italienne, était bâtie en pierres; l'autre moitié, tournée vers la Carinthie était construite en bois, comme il est d'usage en Allemagne.

A mesure que nous avancions, il nous semblait pénétrer dans une province de notre pays, tant nous avions de facilité à nous faire entendre des habitants et à les comprendre nous-mêmes; ils montraient beaucoup d'aménité et la plus grande complaisance. Ils étaient gais et ouverts. Ces qualités que nous n'avions point encore rencontrées dans les divers pays où les chances de la guerre nous avaient conduits, nous attachèrent tout de suite à eux. Notre satisfaction ne fut pas de longue durée, car nous reçûmes bientôt l'ordre de rebrousser chemin. Nous étions alors à Pordenone, non loin d'Udine et à 22 lieues de Venise; nous séjournâmes, en cet endroit, jusqu'au 25 mai.

Je profitai de ma présence dans cette ville, pour avoir des nouvelles de mes deux oncles, le chanoine de Roquemaure et le curé de Favel, et de mon frère l'abbé, que je savais avoir émigré tous trois en Italie. Je fis insérer une note dans une feuille publique, les prévenant que je me trouvais dans le corps de Condé stationné en ce moment à Pordenone, et que je les priais de m'écrire. Je ne tardai point, en effet, à

recevoir une lettre du curé de Favel, datée de Spolette. Il m'avertissait qu'ayant eu connaissance de la note que j'avais publié, il en avait donné aussitôt avis à son frère et au mien, et que, d'ailleurs, ils étaient en bonne santé. J'ai à dire quelques mots sur le curé de Favel.

L'Assemblée Constituante ayant exigé des prêtres le serment à la constitution civile du clergé, sous peine pour les contrevenants de perdre leur place, la grande majorité s'y refusa. Mes oncles furent de ceux-là et mon frère aîné s'empressa de les recueillir dans leur maison paternelle. En 1792, l'Assemblée Législative prononça contre les prêtres non assermentés la peine de la déportation. Sans attendre l'exécution de la loi, mon oncle de Favel prit le parti de s'exiler de lui-même. Il alla s'embarquer à Aigues-Mortes pour gagner l'Italie. Le navire, qui le portait, contenait une soixantaine d'autres prêtres, qui suivaient la même destination. Quand ils eurent gagné la haute mer, les gens de l'équipage, sans égard pour leur position, ni pour leur caractère, les dépouillèrent de tout leur argent, après quoi ils les rejetèrent sans ressources sur la plage italienne. Heureusement qu'avant de le laisser partir pour ce voyage périlleux, mon frère avait eu l'idée de faire fabriquer à mon oncle une paire de forts souliers et de cacher, entre les deux semelles, des pièces d'or. Cette précaution lui fut très utile. On le dépouilla de tout ce qu'il avait dans ses poches, mais on lui laissa ses chaussures ; c'est pourquoi, écrivant à mon frère, après lui avoir fait le récit de ce qui s'était passé, il ajoutait : « Quant à moi, je suis arrivé heureusement, avec mes souliers. » Il fut placé, par les ordres du pape Pie VI, dans un couvent de religieux à Spolette. Tous les prêtres, qui émigraient dans les Etats pontificaux, recevaient une semblable hospitalité dans des maisons religieuses.

J'ai dit plus haut que nous avions reçu l'ordre de retourner sur nos pas. C'était afin de nous réunir à l'armée Autrichienne qui opérait sur les bords du Rhin. Le général Moreau, ayant

passé ce fleuve, la força de se retirer jusqu'en Bavière. Le 14 juin, en traversant Saltzbourg, nous apprîmes que les Autrichiens venaient d'abandonner Munich et se reculaient sur l'Inn. Comme nous arrivions sur cette rivière, on nous fit prendre position à Rosenheim pour protéger le pont. Des armistices successifs nous conduisirent jusqu'à la fin de novembre, puis les hostilités recommencèrent. Nous apprîmes bientôt que l'archiduc Jean qui commandait les Autrichiens venait d'être battu le 3 décembre à Hohenlinden. Dès lors la retraite s'opéra sur tous les points. L'abattement était général dans l'armée autrichienne, qui, sans rendre de combat, abandonnait les plus belles positions. Entraînés nous-mêmes par le mouvement rétrograde (notre corps ne comptait plus alors que quatre ou cinq mille hommes) nous dûmes quitter les hauteurs de Rosenheim, après avoir défendu opiniâtrement le pont. Les Autrichiens, pendant ce temps, au lieu de nous secourir, se retirent et nous laissent aux prises avec un ennemi quintuple. Ce n'était pas la première fois qu'ils agissaient ainsi avec nous. Etait-ce jalousie de la part de leurs généraux ? Nous en avions assez éprouvé les effets pour le croire. Etait-ce simple négligence de leur part, et, faut-il croire qu'ils oubliaient vraiment de nous prévenir, lorsqu'ils se retiraient ? Quoi qu'il en soit, instruit par l'expérience, M. le prince de Condé faisait observer leurs mouvements avec le plus grand soin, et, malgré tout, formant l'arrière-garde, nous nous trouvions souvent débordés par des détachements ennemis qu'il nous fallait refouler.

Le 20 décembre un armistice fut conclu entre les armées belligérantes en Allemagne et en Italie. Tout faisait présager une paix prochaine et définitive. Nous étions tellement dégoûtés, nous-mêmes, des retraites continuelles auxquelles nous obligeait la consternation des Autrichiens, tellement excédés de la mauvaise volonté et de la maladresse de leurs généraux, tellement fatigués enfin, des perpétuelles variations du gouvernement Britannique, que nous souhaitions vive-

ment de voir le terme de tout cela; bref, nous soupirions après la paix. Déjà, beaucoup de nos camarades, ayant perdu l'espoir de voir jamais triompher notre cause, avaient pris le parti de rentrer en France où le gouvernement ne les inquiétait point. L'expérience nous démontrait assez que, depuis le commencement de la guerre, l'Autriche et l'Angleterre ne travaillaient que dans leur intérêt exclusif, sans songer, en aucune manière, à la cause des Bourbons.

On nous avait cantonnés dans la Styrie et dans une partie de la Carniole. C'était en janvier 1801. L'Angleterre bien persuadée que l'Autriche allait conclure la paix, et jugeant que notre présence devenait inutile en Allemagne, fit connaître à M. le prince de Condé que son dessein était de nous embarquer pour l'Egypte. Cette détermination ne plaisait ni à notre chef, ni à nous. Il ne nous convenait pas d'aller courir les mers, comme les stipendiaires d'une puissance, qui n'avait que des préoccupations bien étrangères au but qui nous tenait, depuis dix ans, les armes à la main. Il fut dès lors convenu que nous serions licenciés et que nous recevrions une gratification de huit mois de solde.

Obligés de nous rendre au quartier général, pour recevoir notre gratification, nous eûmes tous l'occasion de présenter nos derniers hommages à notre chef. Nous fûmes frappés de la douleur qu'éprouvait le Prince à voir se séparer de lui, pour toujours, ceux qui l'entouraient depuis si longtemps, et, surtout, ces vieux guerriers, qui, élevés, pour la plupart, dans l'opulence, se trouvaient réduits, depuis tant d'années, à la vie misérable du simple soldat, reposant sur la dure leurs membres affaiblis par l'âge, leurs corps usés par des fatigues excessives et des privations de tout genre.

En ce jour plus de 80 généraux, une plus grande quantité d'officiers supérieurs et de capitaines tous à cheveux blancs et couverts de cicatrices, se tenant auprès du Prince, formaient le tableau le plus noble et le plus beau que j'aie jamais vu. Cet auguste chef nous adressait des paroles affectueuses,

nous remerciant de notre dévouement à la cause royale et de notre attachement à sa personne. Il savait bien que nous ne l'aurions jamais quitté, s'il n'avait jugé, le premier, que nous avions fait tout ce qu'il nous était humainement possible de faire et tout ce que l'honneur nous prescrivait (1).

Ainsi fut brisé le dernier noyau de la fidélité ; ainsi disparut cette petite armée, qui, pendant plus de dix ans, avait supporté patiemment les plus extrêmes fatigues, affronté des dangers inouïs, montré dans une période de revers accablants une fermeté et une constance héroïques et livré une multitude de combats acharnés et meurtriers (2).

(1) « Les frères d'armes se dirent un dernier adieu et prirent divers chemins sur la terre sans savoir où ils reposeraient la tête. Tous allèrent, avant de partir, saluer leur père et leur capitaine, le vieux Condé aux cheveux blancs. Le patriarche de la gloire donna sa bénédiction à ses enfants, pleura sur sa tribu dispersée et vit tomber les tentes de son camp avec la douleur d'un homme qui voit s'écrouler les toits paternels. » (Chateaubriant).

(2) « Ce fut loin de notre patrie, écrit M. de Puymaigre, que nous dûmes déposer nos armes..... Nous avons pu juger, par une longue et cruelle expérience, combien avaient eu tort les Princes Français qui étaient allés planter leurs drapeaux chez l'Etranger ; et, bien qu'on ne puisse nous refuser d'avoir combattu avec quelque gloire, et que les républicains, dont les suffrages sous ce rapport ne sauraient être récusés, nous aient rendu une entière justice, ce fut une gloire stérile ».

Ailleurs, rendant compte d'une visite de Louis XVIII à l'armée de Condé en 1796, le même écrit : « Il ne nous manquait là, pour que notre position fut complète, que le sol de la patrie, seul terrain où un Roi puisse défendre ses droits avec succès, et dans l'indépendance de l'Etranger. Triste vérité dont Louis XVIII ne tarda pas à éprouver l'amertume. Sa présence au milieu d'une division portant ses couleurs et entièrement dévouée à ses ordres alarma l'inquiète et défiante susceptibilité du cabinet autrichien, qui fit signifier au Roi d'abandonner l'armée.

VII

Je pars pour Hambourg. — Mon passage à Vienne. — Arrivée à Hambourg. — L'auberge des émigrés. — Que faire pour vivre? — J'enseigne le Français. — Je compose une grammaire Française-Allemande. — Réflexions sur le caractère Allemand — Prospérité et déchéance de Hambourg. — Blocus de la ville. — Chute de Napoléon. — Je rentre en France par mer.

L'armée ayant été licenciée, j'aurais pu, comme la grande majorité de mes camarades, reprendre enfin le chemin de la France, cela m'aurait permis de revoir ma pauvre mère, qui vivait à cette époque ; hélas ! je ne supposais pas qu'elle fût si près de mourir !... Les souffrances qu'elle avait endurées, dans la personne de ses enfants que la révolution poursuivit, avaient usé sa vie ; et, de plus, elle avait été elle-même emprisonnée durant 18 mois ; mais je dirai ces choses en leur lieu. Mon frère aîné m'avait toujours témoigné la plus vive affection et m'avait exprimé, plus d'une fois, le désir de me revoir auprès de lui. J'aimais beaucoup ma mère et mon frère ; et, malgré tant de motifs de me déterminer à revenir au sein de ma famille, je pris une résolution bien différente. En voici les raisons :

Je n'avais pas tout à fait 30 ans et, néanmoins, je me croyais vieux ; je sentais mes forces singulièrement affaiblies par mon séjour à l'armée; j'y avais fait trois fortes maladies, suites de mes longues fatigues et de privations de tout genre ; enfin, j'avais été blessé. Toute la campagne de 1800 fut des plus fatigantes, et, malgré ma bonne volonté de faire mon devoir, je voyais clairement que mes forces physiques s'y opposaient tous les jours davantage. Aussi, dès que nous apprîmes que l'Autriche recherchait la paix, je me décidai à écrire à M. de Grey que je savais résider à Hambourg et qui

était le même qui avait, on s'en souvient, favorisé mon émigration. Je l'informai de l'embarras dans lequel j'allais me trouver, la guerre touchant à sa fin, et je le priai de me chercher une place quelconque. Il ne me fit point attendre sa réponse. Il me disait de me rendre auprès de lui et que je ne manquerais de rien. Il ne s'expliquait pas davantage. Sur ces entrefaites, notre licenciement nous ayant été définitivement annoncé, je pris le parti d'aller le rejoindre. Retourner en France ? Qu'y aurais-je fait ? Par suite de mon émigration je n'avais plus aucune fortune. Je ne pouvais pourtant, jeune encore, rester aux crochets de mon frère, marié depuis quatre ans et père, déjà, de trois enfants. Aurait-il pu me nourrir ? Tous ses biens étaient sous le séquestre. Je devais penser, enfin, que les places, dans les diverses administrations, ne devaient guère se donner à ceux qui revenaient de l'étranger.

C'était un voyage de longue haleine, que j'allais entreprendre. Je n'étais qu'à 40 lieues de Trieste ; j'avais, donc, à traverser toute l'Allemagne, du sud au nord. Je fis l'achat, pour 60 francs, d'un petit cheval polonais qu'un officier de l'armée avait ramené de Russie. J'embrassai mes meilleurs amis et, surtout, les deux frères Teissonnier, de Valence, avec lesquels j'avais toujours été fort lié depuis mon arrivée à l'armée.

Le 4 mars 1801 j'enfourchai mon petit bucéphale et je traversai de nouveau la Styrie, l'Autriche, la Moravie et la Bohême. En passant à Vienne je me fis un plaisir d'aller voir M. Belon de Roquemaure, qui s'y était établi lors du passage en Pologne de l'armée de Condé. Ce brave compatriote me combla de politesses et me fit voir tout ce qu'il y avait de plus remarquable dans la capitale de l'Autriche.

Arrivé le 10 avril à Prague, je rencontrai un officier de la légion de Mirabeau qui allait à Londres, où se trouvait sa famille. Pour ne pas voyager plus longtemps seul, ce qui est fort ennuyeux, je cédai mon cheval pour la moitié du prix

qu'il m'avait coûté, et je partis en poste avec mon nouveau compagnon. Le 14 avril nous étions à Dresde qui me parut une des plus belles capitales de l'Europe. Elle a un superbe musée, que je visitai comme le font tous les voyageurs, je ne quittai qu'avec regret cette ville enchanteresse à bien des égards.

Pour voyager plus agréablement, et à meilleur marché, nous résolûmes, mon compagnon et moi, de descendre l'Elbe en bateau jusqu'à Hambourg. On nous procura un petit yacht élégamment décoré, peint en vert extérieurement, et muni de croisées. Il était couvert et fort commode; nous pouvions y faire du feu. Un jeune anglais et un officier prussien, l'un fort grave, l'autre gai comme nous, avaient également part au bateau. Nous débarquions tous les soirs dans quelque ville où nous couchions. Nous arrivâmes le 27 avril à Hambourg après neuf jours de traversée.

J'embrassai, de bon cœur, M. de Grey que je n'avais pas revu depuis 1792; il me remit de suite 25 louis, que mon frère avait eu la précaution de lui faire passer, dès qu'il avait su ma résolution de me rendre à Hambourg. Cette somme m'arrivait d'autant plus à propos qu'il me restait fort peu d'argent et que la vie était extrêmement chère dans cette grande ville de commerce. Je demandai à mon protecteur quelle était donc cette bonne place qu'il se proposait de m'offrir et qu'il ne m'avait pas autrement désignée. Elle était lucrative, il est vrai, il ne fallait même pas beaucoup de talent ni de grands efforts d'imagination pour la remplir; toute la science nécessaire consistait à savoir compter jusqu'à 30 et 40. Mais elle ne s'accordait nullement avec mes goûts et je la refusai tout net.

M. de Grey s'adressa à un officier émigré de ses amis, qui était lieutenant-colonel dans les troupes du roi de Danemark et lui demanda de me faire entrer dans son corps. Aucune place d'officier n'était alors vacante; il m'eut fallu demeurer deux ans sous-officier. Je refusai.

Je dûs songer à me loger ; je le fis aussi économiquement que possible. Je découvris ensuite un petit restaurant qui n'était pas fort cher et qui n'était guère fréquenté que par des émigrés. Qu'on sache, soit dit en passant, qu'on avait compté à Hambourg, de 1793 à 1799, plus de 25,000 émigrés et qu'il y en avait encore plus de 10,000 à l'époque où je m'y rendis.

Peu à peu je nouai connaissance avec mes nouveaux commensaux. Je ne fus pas peu étonné de rencontrer parmi eux, le frère de l'archevêque de Bordeaux, M. de Cicé et celui de M. de Malseigne, lieutenant-général, commandant le régiment des carabiniers. Les autres habitués étaient des gardes du corps, des officiers de cavalerie et d'infanterie. Je me trouvai donc en bonne compagnie et je ne tardai pas à m'apercevoir que la plupart de ces messieurs ne vivaient que de leur industrie, donnant des leçons de dessin, de musique, de danse et de langue. Bref, chacun mettait à profit les talents qu'il avait cultivés au cours de sa première éducation. Deux maîtres de langue française attirèrent plus particulièrement mon attention. Dans un langage fort impur ils s'applaudissaient de leurs succès et de leurs gains. Ce fut pour moi comme un trait de lumière. J'avais fait de bonnes études et je me persuadai, tout de suite, que j'en savais un peu plus que ces messieurs.

Moi qui, depuis dix ans, n'avais jamais voulu prendre la peine d'étudier l'allemand, sous prétexte que cette langue allait me devenir inutile d'un jour à l'autre, préoccupé que j'étais de l'espoir de rentrer en France, ou retenu plutôt par la paresse, je fis aussitôt emplette d'une grammaire allemande et d'un dictionnaire, et je m'enfermai dans ma chambre pour n'en sortir qu'aux heures des repas. Je lisais, j'écrivais, j'apprenais par cœur les principes, et bientôt je m'aperçus que cette étude n'était pas si difficile que je l'avais cru en commençant. J'étais encouragé à ces efforts par la pensée qu'il me serait fort avantageux de pouvoir m'expliquer dans la langue de mes futurs élèves.

M. de Grey m'avait présenté à un de nos compatriotes, M. Froment, de Nîmes, qui, dès 1791, s'était fait remarquer dans la lutte soutenue par les catholiques contre les protestants. S'étant échappé de la ville, il réussit à gagner Turin, et M. le comte d'Artois, informé de sa belle conduite, daigna l'honorer de sa confiance. Il l'adressa plus tard à Monsieur, qui le nomma son secrétaire intime, et, enfin, l'envoya à Hambourg, d'où il entretenait avec ce prince une correspondance très active. Un matin, que j'étais occupé à étudier, comme je le faisais depuis deux mois, on frappa rudement à ma porte. C'étaient MM. Froment et de Grey, qui venaient m'annoncer qu'ils avaient découvert pour moi une place de maître de français dans une pension de la ville, et que j'allais pouvoir l'occuper tout de suite. Ainsi fut fait.

A peine le maître de pension venait-il de me présenter à ma classe qu'une douzaine d'élèves m'entourèrent, leurs cahiers à la main et la joie peinte sur leurs visages, me priant fort honnêtement, et en bon français, de corriger leurs thêmes et versions. J'avoue que je me trouvai passablement interloqué en face de tous ces jeunes gens, qui s'exprimaient avec tant de netteté et de facilité; c'est que le maître, qui les instruisait depuis huit ans, un capitaine de cavalerie, venait seulement de les quitter pour rentrer en France. J'eus le sentiment très vif de tout ce qui me manquait dans la connaissance de ma propre langue, que je n'avais apprise que machinalement et par routine, comme l'on fait au collège. Ce ne fut qu'avec une sorte d'hésitation que je pris la plume pour corriger les devoirs qu'on m'apportait; mais je ne tardai point à me rassurer quand j'aperçus et que j'indiquai une faute contre le nombre. Je me persuadai bien vite qu'en relevant des fautes très apparentes, dont la plupart étaient des fautes d'étourderie, j'aurais l'air d'un maître consommé. Je ne m'empressai pas moins, pour maintenir ma réputation auprès de cette jeunesse vraiment studieuse, de faire de la

langue française une étude suivie. J'eus bientôt lieu de me convaincre que j'en avais le plus grand besoin.

Je restai quatre ans dans cette pension, constamment occupé à me fortifier dans ma langue maternelle et à étudier l'allemande, pour laquelle j'avais beaucoup de goût. La pratique de la conversation me la rendit bientôt très familière. Mon prédécesseur, de concert avec le maître d'allemand, avait fait imprimer une grammaire, à l'usage des écoliers de la maison. Elle avait été fort goûtée dans la ville, car, grâce aux victoires de nos armées, on sentait de plus en plus, ici, comme dans toute l'Allemagne, la nécessité de connaître la langue française. La première édition de cette grammaire fut donc bien vite épuisée. Le maître de pension me proposa d'en faire une seconde. J'acceptai volontiers cette tâche, et, aidé par le professeur d'allemand, j'en vins facilement à bout. J'eus la satisfaction de voir qu'elle n'obtint pas moins de succès que la première.

A quelque temps de là, je jugeai à propos de quitter la pension, préférant donner des leçons particulières en ville. Grâce à mes élèves externes, qui me demandèrent de leur continuer chez eux mes leçons, et qui appartenaient aux meilleures familles de la ville, je fus bientôt assez répandu pour être à même de pourvoir plus largement qu'auparavant à tous mes besoins et à mes commodités. Je ne tardai pas à me faire plus de 6.000 francs de revenus annuels. Il est vrai que tous les objets de première nécessité étant fort chers, je dépensais en grande partie ce que je gagnais, mais, au moins, je ne dépendais de personne et j'étais libre de toutes mes actions.

C'est en fréquentant journellement les maisons les plus recommandables que j'eus l'occasion de compléter mes observations sur le caractère allemand, dont je vais dire seulement quelques mots.

On se rappelle que, lors de mon séjour à Morat, je fus frappé de la différence existant entre ces Suisses si hospita-

liers et les froids Allemands qui, durant presque tout le cours de notre voyage d'Aix-la-Chapelle à Schaffouse, nous avaient si mal reçus. Je dois cependant reconnaître, pour en avoir fait l'expérience bien des fois depuis cette époque, qu'ils sont bons eux aussi et hospitaliers. Mais la gravité et le flegme de ces peuples sont désespérants, pour nous autres Français, dont la tête est si mobile et si impétueuse.

J'ai vu l'Allemand marcher au combat, je l'en ai vu revenir tantôt vainqueur, tantôt vaincu, mais toujours grave et froid. On ne saurait nier que ces transitions inopinées, et souvent irréfléchies, de la joie à la tristesse, de la confiance au découragement, qui nous sont propres, ne soient un grand défaut; mais peut-être que la gravité et l'apathie imperturbables de l'Allemand ne constituent pas un défaut moins grand. Il est certain, du moins, que ce flegme sera toujours leur plus grand écueil contre nous à la guerre. C'est, en effet, notre enthousiasme si facile à enflammer, notre valeur impétueuse et notre élan irrésistible qui nous ont valu et nous vaudront toujours la victoire et nos plus beaux succès.

Les Allemands ont leurs joies comme nous, mais ils ne connaissent pas la gaieté, ou du moins ce mot ne signifie pas pour eux exactement la même chose qu'il désigne pour nous.

Voici une traduction libre de couplets allemands adressés « à la gaîté ». Il suffira de les lire pour se convaincre de la vérité de ce que je dis.

L'astre qui la nuit nous éclaire
Ne ramène que changement ;
La fleur dont se pare la terre
S'ouvre et se ferme en un moment.
La Gaîté fut de tous les âges
Et compta de nombreux amis;
Qu'elle consacre nos hommages
A ceux que la Parque a ravis.

A la Gaîté qui vous convie
Participez, nouveaux élus;
Assis au banquet de la vie
Célébrez ceux qui ne sont plus.
Lorsque l'amitié nous rassemble
La Gaîté prend place au repas :
On voudrait toujours être ensemble,
Le temps passe et ne pèse pas.
S'il n'est point en notre puissance
De fixer la félicité,
Soyons toujours pleins de constance
Et fidèles à la Gaîté.
Si jamais le sort nous sépare,
Qu'il trouve au moins nos cœurs unis ;
Qu'il soit de faveurs moins avare
Envers nos malheureux amis !
La terre après la traversée
Offre aux marins bien plus d'attraits.
Pour nous, la tempête passée,
Soyons amis plus que jamais.

Il est facile de voir que ces couplets dits « à la gaîté » ne sont rien moins que gais, qu'ils sont empreints au contraire d'une épaisse couche de mélancolie. Mais tel est le caractère allemand que sa gravité se remarque jusque dans ses amusements. Les Allemands aiment le chant, beaucoup sont d'excellents musiciens, presque tous ont de l'oreille. Dans leurs réunions les plus intimes on chante volontiers, mais ce ne sont que des airs graves et des chants sérieux ; une joie calme y règne d'ordinaire, la vraie gaieté s'y glisse rarement.

Hambourg était alors une ville très considérable et très opulente comptant plus de 120.000 habitants presque tous adonnés au commerce. Très libre, elle était gouvernée par un Sénat pris dans son sein. Quoique cette ville soit située à plus de vingt lieues de la mer, la marée s'y fait sentir très fortement. Plusieurs quartiers sont au niveau de la rivière,

et chaque rue a son canal qui, au moment du flux, se remplit de plusieurs pieds d'eau. Les bateaux y circulent sans nulle difficulté transportant les marchandises à la porte des magasins que bordent ces canaux. Le port vaste, commode et sûr, peut recevoir à la fois des milliers de bâtiments. Depuis l'invasion de la Hollande par l'armée française en 1795, Hambourg était devenu le principal centre de commerce de l'Europe continentale avec le monde entier. Il y venait des bâtiments de toutes les nations, la France seule ne pouvait y envoyer les siens. Tous les pavillons entraient en franchise et les portes de la ville au nombre de quatre, s'ouvraient aussi facilement à tous. Dans les auberges, les voyageurs n'étaient ni recherchés, ni interrogés : on ne s'apercevait point qu'il y eût une police.

Quel beau coup d'œil présentait chaque jour la marée montante? La rivière, qui n'a guère moins d'une demi-lieue de large, est toute couverte, particulièrement le matin, d'une quantité inimaginable de bateaux de pêche, qui la sillonnent dans tous les sens. Parmi eux paraissent, toutes voiles déployées, des vaisseaux marchands, qui s'avancent majestueusement laissant loin derrière eux ces milliers de frêles embarcations. Si le vent n'est pas favorable la scène est plus intéressante encore ; ces barques innombrables toutes pressées d'arriver au port, louvoient d'une rive à l'autre avec une extrême vitesse, et retournant rapidement leur voile unique contre le vent, elles courent l'une sur l'autre, se croisent, se dépassent, offrant le simulacre d'une joute extrêmement animée.

Cette ville, qui compte parmi les plus vieilles de l'Allemagne, est bâtie en grande partie dans le style gothique ; mais possède peu de beaux édifices. J'ai vu détruire, en 1804, la cathédrale, qui datait du temps de Charlemagne. Entourée de remparts et de fossés larges et profonds, elle était autrefois très forte. En 1803, on eut la mauvaise idée d'abattre les fortifications, et les remparts plantés de vieux et superbes

ormeaux furent transformés en promenades charmantes : aussi après Iéna, en 1806, les Français s'en emparèrent-ils sans peine. Dès ce moment le commerce tomba et la prospérité s'évanouit. Les navires étrangers désertaient le port, tout changeait de face ; la misère finit par se faire sentir d'une manière cruelle. A la suite des revers de la campagne de Russie, les Français furent expulsés de la ville par les habitants (1). Ils y entrèrent de nouveau et de vive force le 1er mai 1813, conduits par le général Vandamme.

Le général Davout, prince d'Eckmühl, ayant été nommé gouverneur, frappa cette malheureuse ville d'une contribution de cinquante millions de francs. C'était une punition ordonnée par Napoléon, à cause de quelques désordres et de violences exercées contre les soldats Français au moment de leur expulsion. Beaucoup de négociants craignant pour leurs fortunes s'étaient hâtés de quitter la ville avant la nouvelle occupation. La somme exigée par le prince ne rentrant point à l'échéance, il séquestra toutes les propriétés, et finit même par s'emparer de la banque publique

Bientôt il ordonna de relever les fortifications, afin d'être en mesure de résister aux attaques des Russes qui approchaient. Pour avoir ses communications libres sur les deux rives de l'Elbe, il fit construire un pont en bois de deux lieues de long, qui allait jusqu'à la ville de Marbourg, située sur l'autre rive. On n'employa qu'un mois pour parfaire ce travail immense et magnifique. Pour compléter son système de fortifications, il fit démolir tout un faubourg qui touchait à la ville d'Altona, occupée par l'ennemi. Il fit encore brûler et abattre un grand nombre de maisons autour de la place, et élever des redoutes partout où il en était besoin. C'est ainsi qu'en fort peu de temps, il parvint à transformer en un véritable boulevard cette ville naguère démantelée.

(1) Lorsque Dieu, les frimas et les Cosaques eurent détruits les meilleures troupes de Napoléon, nous autres Allemands il nous prit la plus grande envie de nous délivrer du joug étranger. (Henri Heine).

L'utilité de ces précautions fut bien vite démontrée. Les Russes arrivèrent de tous côtés et serrèrent la place de très près ; ils furent cependant réduits à la bloquer, car il n'était point facile de l'assiéger, fortifiée comme elle l'était et défendue par une garnison de 25.000 hommes. Pour être plus sûr de prolonger sa défense, le gouverneur eut recours à une mesure cruelle, mais que les lois de la guerre autorisent : il fit sortir toutes les bouches inutiles ainsi que tous ceux des habitants qui n'avaient pu s'approvisionner pour 6 mois ; il renouvelait cette mesure toutes les fois que pour une cause quelconque plusieurs familles avaient épuisé prématurément leurs vivres.

Grâce au séquestre rigoureux que le gouverneur avait fait mettre sur les approvisionnements, la troupe ne manqua jamais, durant le blocus, ni de pain ni de vin. Il n'en fut pas de même pour la viande fraîche. Bien que les distributions se fissent avec ordre et économie, les troupeaux de bœufs et de moutons réunis avant le siège furent bien vite épuisés. D'ailleurs, le typhus s'étant répandu dans la garnison, on réserva les provisions en viande fraîche pour les malades. Ceux-ci augmentaient avec une effrayante rapidité et l'on créait, à tout instant, de nouveaux hôpitaux. Il mourait beaucoup de ces malheureux jeunes gens, si bien que la garnison se trouva réduite en peu de temps de plus de moitié. L'hiver était très froid, les soldats avaient beaucoup à souffrir. La garnison faisait de temps en temps des sorties qui lui coûtaient du monde et l'affaiblissaient. Tous les bestiaux étant mangés, le gouverneur fit abattre une partie des chevaux de la cavalerie. Les siens et ceux des officiers généraux ne furent point épargnés. La disette se faisait déjà sentir assez vivement et les habitants gémissaient en secret, désirant la fin de tant de maux.

Cet état de choses durait depuis 6 mois, quand on apprit que Napoléon, battu jusque sur le territoire français, avait

abdiqué et qu'appelé par la majorité des Français Louis XVIII venait de remonter sur le trône de ses aïeux.

Longtemps le maréchal Davout resta sourd aux avis que les Russes lui faisaient parvenir; ce ne fut qu'après le retour d'un officier de son Etat-Major envoyé à Paris, et qui lui confirma la nouvelle de la rentrée du Roi, qu'il reconnut l'autorité de ce dernier et fit sa soumission au nouveau gouvernement. Toute la garnison arbora la cocarde blanche et le même jour, 1er mai, les portes de la ville furent ouvertes.

A partir de ce moment Hambourg délivré de la domination Française rentra sous l'ancienne autorité du Sénat. Quel jour de fête pour les habitants de cette cité, qui, depuis six mois, craignaient son entière destruction que de voir, tout à coup, leurs avenues libres, les citoyens expulsés rentrer dans leurs maisons, leur antique constitution rétablie dans sa splendeur primitive et une nouvelle ère de prospérité commencer pour eux et leur patrie !...

Quant à moi je me déterminai à rentrer en France. Je ne doutais pas que ceux qui avaient suivi, depuis 1791, le parti de nos princes ne fussent rétablis dans leurs places, grades et honneurs, et que ceux qui, comme moi, n'avaient rien possédé mais qui avaient donné des preuves constantes de dévouement à la cause royale ne fussent récompensés et convenablement placés. C'est dans cette persuasion flatteuse que je me décidai à quitter la terre d'exil.

Je m'embarquai, le 25 mai, sur un navire qui faisait voile pour le Havre. Plus de 150 Français employés précédemment dans les diverses administrations de Hambourg et trois généraux avaient pris place sur le navire. Il y avait parmi eux des pères de famille avec leurs femmes et leurs enfants. Nous fûmes retenus dans la rivière, pendant trois jours, par des vents contraires. Le quatrième jour nous subîmes une tempête. Le calme revenu, et comme nous arrivions dans la haute mer, le navire donna dans un banc de sable où il

demeura à demi-renversé sur le côté. Je renonce à dépeindre l'effroi qui régnait à bord parmi les passagers. Les enfants, les femmes, les hommes, tout le monde criait, en entendant craquer le navire. Le premier choc avait renversé la plupart des personnes, ce qui n'avait pas peu contribué à tout cet émoi. La marée releva le vaisseau, qui se trouva de nouveau entièrement à flot et sans avaries. A la consternation de tout à l'heure succéda parmi nos compatriotes la joie la plus immodérée et la plus folle; on alla jusqu'à danser. Cette conduite contrastait, d'une manière frappante, avec le sang-froid que les matelots avaient dû conserver pendant et après le danger.

La nuit, qui tombait, ramena le calme dans les esprits et chacun chercha à se coucher de son mieux pour dormir; mais à peine les premières clartés du jour venaient-elles de poindre que les conversations particulières commencèrent. Ne pouvant plus dormir, je montai sur le pont. Je vis le jour qui s'annonçait par une lueur faible et argentine; elle prit peu à peu une lueur plus vive et d'un rouge tendre. Le soleil arrivant à l'horizon, ses rayons colorèrent bientôt tout le ciel. Cet astre magnifique se balançait à la surface des eaux; il parut y plonger trois fois et en sortit, tout à coup, radieux, pour commencer sa course immense. Que la mer était belle en ce moment! Les rayons effleurant seulement sa surface, elle m'apparut comme une glace sans bornes, unie et toute de feu. Le ciel étant également lumineux, elle se confondait avec lui dans le lointain. Tous ceux qui, comme moi, regardaient ce spectacle étaient dans le ravissement.

Nous achevions de doubler la Hollande, nous entrâmes dans le Pas-de-Calais, d'où nous découvrîmes les côtes de l'Angleterre. En passant devant la Tour de Douvres nous entendîmes tirer le canon en réjouissance de la paix, qu'on venait de conclure. Arrivés enfin au Havre-de-Grâce, nous débarquâmes le 8 juin.

VIII

Paris. — Le prince de Condé. — Ma croix de Saint-Louis. — Je revois ma famille. — Un jeûne forcé. — Les Cent-Jours. — Je suis chef de bataillon. — Ma nomination à Lauterbourg comme lieutenant de roi. — Les régiments étrangers. — Mes plaisirs. — Renversement de Charles X. — Ma mise en réforme.

Je saluai de bon cœur la terre de France que je n'avais pas foulée, depuis tant d'années, et que je n'espérais plus revoir. Comment, en effet, supposer que Napoléon, naguère encore à l'apogée de la puissance et de la gloire, fut si près de sa chute ? Voyez se dresser un palais magnifique, une étincelle tombe sur le faîte, l'embrase ; il croule étage par étage et bientôt n'est plus qu'un monceau de cendres et de ruines. Ainsi tomba l'empire colossal que cet homme d'un génie militaire sans pareil avait construit.

J'arrivai à Paris, le 13 juin, après avoir franchi cinquante lieues en vingt-six heures, sur lesquelles j'en avais employé quatre à me reposer à Rouen. La diligence, attelée de cinq forts chevaux, allait toujours bon train. Cette rapidité m'étonnait beaucoup, car en Allemagne, la poste elle-même ne va que très rarement au trot.

Paris, que je voyais pour la première fois, excita au plus haut point mon admiration. Tout m'intéressait dans cette cité immense. Je visitai ses monuments si pleins de souvenirs, ses théâtres si fréquentés. Que d'activité partout, que d'industrie ! On y excelle dans tous les métiers, sans en excepter, malheureusement, celui de filou. Quelle adresse ! Quelle subtilité ! Que de profondeur dans les conceptions ! Que de hardiesse dans les entreprises ! Méfiez-vous surtout de ces

hommes officieux, qui vous font des offres de service avec trop d'aménité. L'homme honnête et confiant sera fatalement leur dupe. Je faillis tomber moi-même dans leurs filets. On rencontre des filous partout, dans les rues, dans les promenades, sur les places, au café, dans les églises; ils fourmillent dans les rassemblements; ils enlèvent les mouchoirs, les montres, les chaînes; ils décrochent les bracelets des dames, et même leurs boucles d'oreilles. Ne circulez donc, dans Paris, qu'avec circonspection et ne liez conversation qu'avec des gens connus de vous.

Avant d'entreprendre les courses et les visites que j'avais à faire, j'éprouvai le désir bien naturel de voir le Roi et la famille royale. Je me procurai facilement cette satisfaction. Je sentis, aussi, le besoin de présenter mes hommages à Monseigneur le prince de Condé. Ce fut avec la plus vive émotion que je saluai mon ancien général que je n'avais plus vu depuis 1801. Il avait près de quatre-vingts ans. Son front était plissé, ses yeux éteints, ses traits altérés, tous ses sens émoussés; à peine était-il reconnaissable. L'âge avait sillonné sa figure de rides et son cœur était déchiré du chagrin de la mort tragique de son petit-fils. Les officiers de son ancienne armée qu'on lui présentait étaient toujours bien accueillis; mais, en nous voyant, il se rappelait que son petit-fils serait de notre âge et cette pensée lui était bien pénible. Combien nous regrettions nous-mêmes de ne point voir auprès de son grand-père le duc d'Enghien, ce jeune héros, digne rejeton de la race des Condé. Sans aucun doute, s'il lui avait été donné d'assister à la Restauration, il eut été le plus ferme appui du trône des Bourbons, et ce n'était point pour autre chose qu'on l'avait assassiné.

M. le prince de Condé nous favorisait de tout son crédit, dans nos démarches auprès des ministres, tâchant de nous faire obtenir des faveurs et des emplois qui nous étaient bien nécessaires pour subsister. Mais il avait la douleur de voir que sa bonne volonté était inefficace et il nous avouait lui-mê-

me que son crédit était bien peu de chose. Ainsi que tous mes anciens compagnons d'arme et d'infortune je ne me lassais pas, néanmoins, de me présenter dans les divers ministères muni de pétitions revêtues de la signature et des apostilles de notre illustre chef pour tâcher d'obtenir une place, soit dans le militaire, soit dans le civil. Je persistai pendant cinq longs mois dans mes tentatives qui toutes furent infructueuses. On éconduisait, sans beaucoup de cérémonie, tous les officiers émigrés. Ayant insisté un jour à faire valoir mes droits, auprès du ministre de la guerre, il me répondit : « Il y en a tant d'autres qui ont plus droit que vous aux grâces de Sa Majesté ! » Une autre fois que je voulais m'appuyer de la recommandation de Monsieur et de celle du prince de Condé, on ne se gêna pas pour me dire que le Roi lui-même ne pourrait me faire obtenir ma demande. Mes malheureux camarades ne réussissaient pas mieux dans leurs démarches.

Le fait est que nos princes n'avaient aucun crédit. Louis XVIII lui-même, mal assis sur son trône, très mal environné et plus mal servi, était sans puissance. Il venait, cependant, au secours des plus malheureux. Il y en avait beaucoup de fort à plaindre. J'ai vu quelques-uns de mes camarades qui, tout en se berçant de l'espoir d'obtenir quelque emploi, ayant épuisé leurs moyens pécuniaires se trouvaient absolument sans ressources. N'ayant plus ni feu ni lieu, ils vivaient d'emprunt et fort mesquinement, et, la nuit, ils couchaient sous une porte cochère ou sous un pont étendu sur du sable ou sur la pierre. Et voilà, pourtant, l'état où se sont trouvés réduits des Emigrés, en 1814, sous le règne de celui pour lequel ils avaient tout sacrifié.

Tout ce que je pus obtenir fut la croix de Saint-Louis. Cette distinction m'était bien acquise par mes services, par dix ans de guerre et ma blessure. Je ne pus l'avoir, néanmoins, qu'au bout de quatre mois de démarches. Je fus décoré le 5 octobre 1814.

Je ressentais, depuis longtemps, une vive impatience de quitter ce Paris, qui loin d'être pour moi la terre promise ainsi que je m'en étais flatté, m'était devenu un séjour d'ennuis et de dégoûts. Je n'en pus partir qu'en décembre. Le 15 j'arrivai, enfin, dans la maison de mon cher frère et j'eus la joie indicible d'embrasser ce cher aîné, entouré de sa femme et de sept enfants. Quel était mon bonheur de me retrouver, après 23 ans d'absence, auprès de celui qui m'avait servi de père dès ma dixième année, de cet excellent frère, qui m'avait toujours chéri, et que j'aimais tant moi-même ! Il avait épousé, en 1797, Mlle de Nogaret (1), et il m'avait informé de ce mariage, lors de ma venue à Hambourg. Je désirai, dès lors, faire la connaissance de cette chère sœur. A mon arrivée je l'embrassai de tout mon cœur et elle m'accueillit elle-même avec autant d'effusion que mon bon frère. Elle me présenta successivement ses petits enfants dont l'aîné avait seize ans.

Il n'est pas facile de s'imaginer quel bonheur j'avais à revoir la maison paternelle, à parcourir et reconnaître tous les lieux où s'était écoulée mon enfance. Tout parlait à mon cœur. J'étais charmé de visiter le jardin, le bosquet, la vieille allée des cyprès, l'allée des ormeaux, des platanes et celle des mûriers que j'avais vu planter ; je courais au vivier, à la rivière. Rien ne m'était indifférent ; il me semblait, dans mon ivresse, que tous les objets que je voyais se réjouissaient de mon arrivée. Bien des changements avaient eu lieu, toutefois, dont ma joie était troublée. Notre vieux manoir avait failli être détruit en 1792. Des troupes qui, de Bagnols, se dirigeaient sur Avignon firent halte à la Bigude. A la vue d'un château ceux qui commandaient l'artillerie se mirent en devoir de l'abattre. Le canon était déjà pointé contre le pavillon, quand Pierre Bernard, ancien militaire et vieux serviteur de la maison, conjura l'orage, en disant aux canonniers qu'il

(1) Adélaïde Beauvois de Nogaret, fille d'un capitaine de vaisseau, mort à Avignon dont il fut le dernier consul.

n'y avait au château que la vieille dame qui n'avait jamais fait que du bien ; et tout de suite leur élan patriotique fut arrêté. Si la maison échappa alors à sa destruction totale, elle n'en fut pas moins mutilée un peu plus tard. On fit disparaître tout ce qui était comme un souvenir de la féodalité, les merlans, les girouettes et les meurtrières. Le pavillon, dont il ne reste plus que la tour, était surmonté d'un toit pyramidal à quatre faces recouvert de tuiles plates et vernissées de plusieurs couleurs. Le soleil, en frappant dessus, produisait le plus bel effet et le faisait remarquer au loin. Durant le cours de nos études, quand nous venions en vacances, mes frères et moi, nous le cherchions longtemps du regard. Quand nous l'apercevions, enfin, nous nous sentions tout joyeux. Hélas ! à mon retour je le cherchais encore comme autrefois, ce phare de ma jeunesse ; il avait disparu.

En parcourant la maison et ses alentours j'avais toujours ma pauvre mère présente à mon esprit ; elle n'était plus, et, cependant, je la cherchais ; parfois je croyais la voir et mon cœur se serrait quand je revenais de mon illusion. Je pleurais.

Je savais toutes les tribulations qu'elle avait subies depuis mon départ. Pour comble à ses souffrances elle fut incarcérée, pendant 18 mois avec mon frère Laplanque, notaire à Roquemaure, et mes deux sœurs Mme Michel et Mme Auzias. Cette excellente mère est morte, le 29 novembre 1801, dix ans après mon départ. Il faut que je dise ici ce que mon frère aîné eut lui aussi à souffrir de la Révolution. Il s'était vu bientôt en butte aux intrigues et aux méchancetés des jaloux. Pour se soustraire à leurs projets homicides il prit parti dans les troupes qui devaient entrer en Espagne. On le poursuivit, jusque sous les drapeaux, et un mandat d'arrêt fut lancé contre lui. Prévenu heureusement par son chef bienveillant, il se hâta de passer la frontière. N'ayant pu se saisir de leur proie ses ennemis le firent déclarer émigré.

Déjà toutes ses propriétés allaient être vendues, quand mon

frère Laplanque partit pour Toulouse et revint porteur d'un certificat par lequel le chef de mon frère aîné, toujours bienveillant, déclarait qu'il avait été fait prisonnier de guerre par les Espagnols. On ne put vendre ses biens, mais ils furent mis sous le séquestre. Forcé ainsi de fuir ses foyers et sa patrie, exposé à des dangers de toute espèce, il fut en outre, pendant huit ans, privé de sa fortune et ce ne fut vraiment qu'en 1801 qu'il parvint à se faire rayer de la fatale liste des émigrés. Cependant, avant cette époque, il s'était hasardé à revenir de son exil ; mais il ne pouvait se montrer en public et il restait caché à la maison ou dans les bois. En 1797, le gouvernement ayant paru moins rigoureux il ne craignait plus de se montrer ; il se maria même, à la grande satisfaction de toute la famille et surtout de ma bonne mère, qui l'y avait engagé dès avant la Révolution. Ce bon frère s'y était toujours refusé, répondant qu'il voulait établir ses frères et ses sœurs avant de songer à lui-même. Comme j'étais le plus jeune de ma famille, il m'avait particulièrement entouré de la plus tendre affection. Rentré en 1801 dans tous ses droits, son premier acte fut de me reconnaître, sur les débris de sa fortune, mon patrimoine en entier dont le gouvernement s'était approprié, depuis mon émigration, d'abord les revenus et ensuite le fonds. Après un pareil trait il est aisé de juger la satisfaction que j'éprouvai à revoir ce bon ami au lieu de notre berceau et à l'étreindre dans mes bras, sous les yeux de sa nouvelle famille que je chérirai toujours.

Dès le lendemain, je m'empressai d'aller voir à Cadolet mon frère Placide, curé de cette paroisse. C'est lui qui, pendant le cours de mes études, m'avait servi de Mentor ; il m'aidait à comprendre le latin, il me consolait dans mes ennuis, me défendait contre mes camarades plus forts que moi. Il était demeuré neuf ans en Italie d'où il était revenu en 1801. Ce bon abbé ne me reconnut pas ; il fallut me nommer, il m'accueillit aussitôt avec tendresse, mais il ne tarda pas à donner une preuve de rigidité de ses principes religieux.

Notre neveu Isidore, le fils aîné de notre frère, m'avait accompagné ; l'abbé s'empressa de le faire déjeûner, parce qu'il n'avait que seize ans ; mais il ne me permit point de lui tenir compagnie. — « Il n'y a donc rien pour moi, lui dis-je, car j'avais faim. — Non, me répondit-il fort tranquillement, mais pourquoi aussi es-tu venu un jour de jeûne ? » C'était, en effet, le mercredi des Quatre-Temps ; je ne pensais guère à les observer depuis bien des années. — « Comment ! l'abbé, après ma longue absence je n'ai rien de plus pressé que de venir te voir, dès le lendemain de mon arrivée, et voilà comme tu me reçois ! — Va, va, je ne puis charger ma conscience pour toi ! » — Et vraiment je ne déjeûnai pas. A mon retour à la maison je racontai mon aventure à la famille qui rit beaucoup de l'accueil sobre de cet abbé si rigoriste.

Je trouvai là mes frères et sœurs qui, avertis de mon arrivée, étaient venus me voir et m'embrasser avec tous leurs enfants. On se mit à table. J'eus le plaisir de me trouver entouré de l'ancienne famille et de la nouvelle, celle-ci composée de huit neveux et de six nièces. Ce fut, sans contredit, le plus beau jour de ma vie. Tout ce groupe me chérissait et me fêtait à qui mieux mieux. Nous oubliions, dans la joie de nous trouver réunis, tant d'années de séparation et tous nos jours de malheur.

Mes affaires me rappelèrent à Paris au bout de deux mois. Il fallut me déterminer, bon gré mal gré, à m'arracher d'au milieu de ma famille. Je quittai donc, de nouveau, la maison où j'étais né, mais de ma vie, je n'ai ressenti de douleur aussi poignante que celle que j'éprouvai en faisant mes adieux à mon aîné ; mon cœur devinait sans doute que je ne le reverrais plus. Mon cher neveu Isidore, qui m'accompagna jusqu'à Avignon, put voir combien j'eus peine, durant tout le voyage, à maîtriser mon émotion.

A peine j'arrivais à Paris qu'on apprit que Napoléon, sorti de l'île d'Elbe, venait de débarquer en Provence et marchait sur Paris. Louis XVIII fut forcé de quitter les Tuileries et de

se retirer à Gand. J'étais entré dans la maison du Roi, aussitôt que j'avais connu les événements, et je suivis ainsi Sa Majesté à pied, le sac au dos et le mousquet à l'épaule. Il est pénible, à 44 ans, de recommencer son service dans de pareilles conditions; je me soumis à mon devoir volontairement et de grand cœur, mais les tribulations que j'avais subies pendant mon premier exil ne laissaient pas que de me revenir en mémoire et je songeais qu'elles pourraient être encore plus grandes dans mon second. Pouvait-on présumer quelle serait l'issue des affaires ?

Pendant mon séjour à Gand, j'eus le temps de réfléchir et je me dis que si le Roi n'avait point récompensé les émigrés, ce n'avait pas été sa faute, mais celle de ses ministres, qui le servaient mal.

Je pensai qu'il écouterait mieux nos demandes en ce moment, où M. le duc de Feltre, qui venait de lui prouver son dévouement en l'accompagnant hors du royaume, continuait à occuper le ministère de la guerre. Je demandai, donc, le grade de chef de bataillon, grade auquel je pensais avoir droit et que j'obtins sans retard.

La lutte recommença entre Napoléon et les armées alliées; Napoléon perdit la bataille de Waterloo et sa ruine fut consommée. Le 8 juillet 1815, le Roi fit son entrée solennelle dans la capitale au milieu d'une population immense, qui donnait de grands signes de joie. J'étais de garde, ce jour-là, au château et en faction au pied du grand escalier, lorsque Sa Majesté, entourée d'un brillant état-major et de tous les maréchaux de France, passa pour reprendre possession de son trône. Je lui présentai les armes et ce prince daigna me faire une légère inclination de tête, faveur que je dus, sans doute, à ma croix de Saint-Louis.

Quelques mois après, comme on allait procéder au licenciement de la maison du Roi et des gardes de la porte, je présentai une requête au Ministre de la guerre, à l'effet d'obtenir une place dans les états-majors. M. le duc de Feltre

me demanda si je parlais convenablement la langue allemande. Sur ma réponse affirmative, il me nomma lieutenant de roi à Lauterbourg avec ordre de me rendre immédiatement à mon poste. J'y arrivai le 31 janvier 1816.

Lauterbourg est situé sur la petite rivière de la Lauter et forme la droite des fameuses lignes de Wissembourg auxquelles les changements apportés dans l'art de la guerre depuis la Révolution ont bien enlevé de leur importance. Le traité de 1815 a réduit le territoire Alsacien nous appartenant et privé la France de la place de Landau, boulevard de la Basse-Alsace ; on l'a cédée à la Bavière qui en a beaucoup augmenté les fortifications, mais qui, espérons le, ne la gardera pas toujours.

En 1814, le gouvernement avait alloué 14 millions pour fortifier la place de Lauterbourg ; ce projet fut abandonné à cause des événements de 1815. Depuis, il n'en a plus été question.

Maintenant que Landau ne fait plus partie du royaume, il serait pourtant bien utile de rétablir cette place dans son ancienne force pour défendre la Basse-Alsace. Elle est située sur un escarpement fort élevé. Autrefois le Rhin en baignait le pied, mais il s'est éloigné d'une demi-lieue. Les Romains l'ont vraisemblablement bâtie, car on y trouve fréquemment des pièces de monnaie à l'effigie de divers empereurs. Elle fut fortifiée par Drusus, qui fit élever des tours et des retranchements le long de la rive gauche du Rhin, pour contenir les Germains sur l'autre bord.

Le commandant de place de Lauterbourg que je venais remplacer, et qui s'appelait M. de Rossanges, bien convaincu qu'il n'était victime que des circonstances, se soumit à son sort et je n'eus qu'à me louer de ses procédés. Il est vrai que, par l'effet d'une mesure générale, le gouvernement de la Restauration, accordant le maximum à tout officier qui était admis à la retraite, bien qu'il n'eût pas trente ans de services, on lui alloua une somme annuelle de 1,800 francs qu'il n'aurait

obtenue autrement qu'après 50 ans de services. Toutefois, comme cet officier avait une nombreuse famille à soutenir, la privation de son emploi, en réduisant ses appointements de plus de moitié, ne laissait pas que de lui être pénible. Cet homme juste et loyal s'attacha de bon cœur à moi et devint bientôt mon ami intime. Il venait me voir chaque jour. Nous parlions métier; je l'interrogeais sur les détails d'un service auquel j'étais étranger et ses bons avis me le rendirent bientôt facile et familier.

Quand j'arrivai à Lauterbourg, j'y trouvai pour garnison un régiment de cavalerie Wurtembergeois. Comme j'avais l'ordre de ne me mêler en rien de ce régiment et qu'il n'y avait dans la ville pas un seul soldat Français, je ne fus d'abord pas autre chose qu'un simple bourgeois.

Enfin, le 4 novembre 1818, les Wurtembergeois partirent, et, le même jour, je reçus pour garnison une partie de la légion de la Haute-Marne. Je ne saurais dépeindre la joie qu'éprouvèrent nos bons Alsaciens à revoir les officiers et les soldats Français. On les accueillait avec un véritable enthousiasme et chaque particulier se fit un devoir d'en recevoir chez lui quelques-uns et de les régaler. Je réunis les officiers à ma table, j'invitai également les autorités de la ville et quelques employés du gouvernement. Nous célébrâmes par de nombreux toasts à Sa Majesté la délivrance de notre patrie, qui avait supporté avec bien de l'impatience, durant trois ans, la présence des étrangers. Quoique la France leur fournit abondamment des rations de pain, viande, riz, sel, légumes, vin et eau-de-vie, ils se montraient fort exigeants, très difficiles et toujours de fort méchante humeur. Ils vexaient les habitants et les molestaient souvent. Messieurs les Prussiens, surtout, se distinguaient fort dans tous les genres de vexations. Il est vrai qu'à leur départ on n'oublia rien pour leur rendre la pareille.

Devenu véritablement commandant de place, je m'occupai d'organiser tout de suite mon service, dont je m'acquittai, je

puis le dire, à la satisfaction générale ; car les officiers, les autorités et les habitants m'ont toujours témoigné de la considération, du respect et de l'attachement.

A mon retour dans la famille, en 1814, j'avais été charmé de voir dans Isidore, fils aîné de mon frère, un grand et beau garçon. Je comptais déjà qu'il entrerait à l'armée, et je le fis inscrire dans les Gardes de la Porte, en 1815, espérant le voir arriver à Paris d'un jour à l'autre. Le corps fut réformé à la fin de l'année; mais tous ceux qui le composaient furent avantageusement placés dans les rangs de l'armée. Mon neveu l'eût été comme tous les autres ; seulement, pour des raisons de famille, on préféra le diriger dans le commerce, où il se fit remarquer par son zèle et les connaissances qu'il sut rapidement acquérir. Le patron de la maison de commerce lui ayant donné toute sa confiance, le chargea de visiter ses correspondants en Hollande et en Allemagne. Il saisit cette occasion de venir me voir en Alsace, et je l'accompagnai dans quelques villes des bords du Rhin. Nous ne pensions pas, à ce moment, être si près de perdre son père, mon cher aîné. Il mourut, le 25 février 1824, des suites d'une blessure que lui fit son cheval.

Toute la famille fut consternée de douleur. Il n'avait laissé aucune disposition testamentaire. Comme il y avait lieu à des arrangements de famille, sa veuve m'écrivit pour me prier de l'assister. J'obtins un congé de trois mois et j'eus le bonheur de pouvoir régler la situation, au plus grand avantage de ma belle-sœur et de ses sept enfants, en conciliant tous les intérêts que les gens de loi et des jaloux tâchaient de diviser pour faire naître une désunion dont ils auraient profité.

De retour à Lauterbourg j'y repris mes occupations ordinaires. Le pays étant très giboyeux me fournissait le plaisir de la chasse. A une petite distance de la ville est située la magnifique forêt du Bienwal peuplée de bouleaux, de hêtres et de pins, j'y avais découvert des coins charmants qui me servaient de

promenade. Je portais toujours quelque livre en poche et je ne m'ennuyais jamais. Delille était mon auteur favori ; il m'arriva même, excité par sa lecture continuelle, de m'essayer à faire des vers. J'ai composé un ensemble de pièces détachées formant un petit poème que j'ai intitulé le Languedoc, en souvenir du pays de ma naissance, et que je laisse à mes neveux, en même temps que ces courts mémoires. Cette occupation m'a fait passer de bien doux moments, et ce souvenir me console de n'avoir pas réussi à faire de bons vers.

Cependant 1830 approchait. Depuis longtemps un malaise général tourmentait la France. La nouvelle révolution m'affligea plus qu'elle ne m'étonna. Dans la nuit du 2 août j'entendis sonner à ma porte. C'était un cuirassier parti en ordonnance de Haguenau, il me remit une dépêche du Lieutenant général par laquelle j'étais prévenu : « que Charles X venait d'abdiquer après avoir nommé M. le duc d'Orléans lieutenant-général du royaume, que le drapeau tricolore flottait sur le château des Tuileries et qu'il fallait arrêter le mouvement des troupes qui pouvaient être en marche sur la capitale. »

Je communiquai les nouvelles et les ordres à la garnison et je n'eus qu'à me louer de la conduite calme et sage des officiers et des soldats. Les uns et les autres ont été plus surpris de ces événements qu'ils n'en ont paru affligés ou satisfaits. Les nouveaux généraux auxquels je dus présenter mes devoirs, peu de jours après, prirent la peine de m'affirmer que je serais maintenu à mon poste. J'aime à croire qu'ils étaient sincères ; mais des hommes comme moi ne pouvaient plaire à un gouvernement qui avait rompu tous les liens de la fidélité. Je fus mis en réforme et remplacé le 22 octobre. Invité, aussitôt, par ma belle-sœur et ses enfants à me retirer dans la vieille maison familiale, je me suis rendu à cette invitation avec plaisir. Et maintenant, je fais mon lieu de prédilection du jardin qui est près de la maison et que borde

un ruisseau d'eau vive. J'en suis les sentiers, les allées; et quand vient le soir, arrosant les fleurs que le soleil a brûlées, je songe parfois à mon enfance, au goût que je montrais déjà pour le métier militaire et à l'horoscope que dressait pour moi ma pauvre mère qui voulait m'en détourner: « Tu reviendras vieux et infirme et ayant pour tout bien six liards de ruban à ta boutonnière, qui seront toute ta récompense. »

FORMOSE (1884-1885)

Notes de Campagne

(Suite) (1)

Départ vers midi. Nous passons devant la pagode, d'où le capitaine fait sortir une partie de ses hommes pour se placer en observation et nous soutenir s'il y a lieu. Nous avons remonté un petit arroyo, nous arrêtant de temps en temps pour envoyer des feux de salve à droite et à gauche dans les fourrés de bois, les cases isolées. Rien ne bouge, personne ne nous répond. A peine relevons-nous quelques traces de sang sur le sentier. Les Chinois ont emporté leurs morts ou blessés de ce matin. Mais voici une petite jonque cachée sous les broussailles de la rive ; vite un homme saute dedans, et y trouve un Chinois qui paraît mort, mais le malheureux a eu le tort d'entr'ouvrir un œil ; on l'empoigne, et en le redressant on constate qu'il est blessé et ne peut marcher ; il a une balle au genou. Nous avons donc un prisonnier, et l'interprête pourra l'interroger ce soir au cantonnement. C'est un régulier de belle mine, à l'air jeune et robuste. Nous le laissons à la garde de quelques coolies, et nous continuons notre reconnaissance.

Décidément les Chinois ont été refroidis par l'accueil de ce matin : nous ne voyons personne, et nous rentrons vers les 5 heures, ramenant sur des cadres portés par les coolies le

(1) Voyez *Souvenirs et Mémoires*, t. V, p. 97.

régulier trouvé dans le sampan et un autre Chinois plus vieux, blessé aussi, que nous avons cueilli dans une case isolée.

En arrivant, je me dispose à faire porter nos deux Chinois au cantonnement pour qu'on les interroge, quand survient le colonel. Il est fixé sans doute sur les intentions de l'ennemi, car il ne veut plus faire interroger les deux prisonniers. Qu'en faire alors? « Qu'on les fusille. — Vous m'en donnez l'ordre? — Oui, et tout de suite. »

Allons! la corvée m'écœure, mais il faut obéir. Et puis, ils ne nous épargnent guère, ces gaillards. Je pense aux têtes coupées de Tamsui, à mon soldat achevé dans la rizière et dont nous avons plus tard retrouvé la tête. Je fais adosser les deux malheureux contre un ressaut de la colline, à 50 mètres du fort, et je demande des yeux deux hommes de bonne volonté. Çà n'a pas été long. Les Chinois étaient impassibles. J'ai vu deux canons de fusil s'appuyer sur leur poitrine ; leurs traits n'ont pas bougé. Puis deux détonations sourdes, quelques flots de sang noirâtre, deux ou trois convulsions, et c'était fini. Les coolies ont creusé deux fosse s y ont déposé les cadavres et les ont recouverts de terre.

La nuit était venue. Je suis rentré en proie à d'amères réflexions, suggérées par ce fond de férocité qui sommeille en nous, à peine contenu par notre civilisation de surface. Car j'ai bien vu avec quel entrain mes deux hommes s'étaient empressés à la sinistre corvée ; ç'a été pour eux une partie de plaisir. Si cela continue nous ne ferons pas beaucoup de prisonniers. Le lendemain 3, tout le bataillon est parti en reconnaissance dans la vallé de Tamsui. Ma compagnie, qui avait exploré la veille la petite vallée de la pagode, marchait en queue. Après avoir dépassé le fort Tamsui, à cheval sur le col même, occupé par une compagnie, nous avons suivi une vallée étroite et encaissée, qui, au bout de 3 à 4 kilomètres, débouche dans la grande vallée de la rivière même de Tamsui. Cette rivière est formée par tous les ravins qui descendent des revers des montagnes de Kelung. Le bataillon la traverse

sauf ma compagnie restée sur la rive droite, et nous continuons toujours notre pointe sur les deux rives sans apercevoir l'ombre d'un Chinois. Vers 11 heures le bataillon fait halte dans une espèce de vallon fertile et bien cultivé. Ma compagnie se porte à sa hauteur sur la rive droite, très dominante, et nous déjeûnons dans un champ de patates. Devant nous, à 1 kilomètre environ, la vallée se rétrécit de nouveau et semble fermée par une colline transversale très boisée.

Il est une heure, on pense à retourner, quand, de la colline, partent des détonations qu'on dirait produites par des fusils de rempart ou de petits canons. Les compagnies de la rive gauche se déploient et envoient quelques feux de salve; nous en faisons autant sur notre rive; la même musique continue du côté chinois, mais nous ne voyons personne et ne recevons aucun projectile.

Inutile d'insister. Le retour est ordonné par échelons. Nous exécutons le mouvement de notre côté par demi-compagnie. En passant tout à l'heure, j'avais remarqué une jolie maison chinoise entourée d'orangers. Il ne faut pas que les coups de fusil nous fassent oublier le soin de notre chère santé. Je dépêche donc en arrière, pendant que j'ordonne les feux de salve, un de mes caporaux, chapardeur émérite, vieux Sénégalais qui en a vu de toutes les couleurs, avec mission de faire main-basse sur tout ce qui est mangeable. Il part avec deux hommes, et quand je le rejoins un moment après, il me montre triomphalement une douzaine de poulets et canards, auxquels il vient de tordre le cou. A mesure que nous nous reportons en arrière, voici MM. les Chinois qui sortent de leurs terriers et qui se profilent en noir sur la crête des collines. Dès que nous repassons la rivière, ils deviennent plus nombreux, et leurs cris, mais leurs cris seulement, arrivent jusqu'à nous. Se figurent-ils que nous les fuyons! Ils ont l'enthousiasme facile. Nous sommes rentrés à la nuit tombante, fatigués, mais raffermis, quant au moral, par cette marche et cette journée passée en plein

air. On n'a plus pensé, du coup, au choléra et à toutes les misères du cantonnement.

14 novembre. — Le lendemain de notre reconnaissance du 3, le mauvais temps a repris, et il continue toujours, avec de rares accalmies. On se sent dissoudre, à rester toujours dans cette atmosphère de pluie fine et de brouillard. Le ciel est bas, le brouillard, poussé par la mousson, s'accroche aux pics les plus voisins, nous cache tout. Certains matins nous ne voyons pas dans le fort, à deux pas. Que faire par un temps pareil ? Nous tâchons d'intéresser nos hommes à leur installation, et nous leur donnons l'exemple.

Comme le froid commence à se faire sentir avec toutes ces pluies, nous avons fabriqué, dans notre case, une belle cheminée avec les bois d'un grand lit chinois pris dans une maison de la vallée. Avec quelques briques et de la terre glaise, nous avons fort convenablement figuré le sol et la plaque du foyer. Puis, nous avons soigné aussi nos couchettes. Les tentes d'officier de marine qu'on nous a données au départ, dressées au-dessus de nos têtes, nous tiennent lieu de rideaux de lit, et nous évitons en même temps quelques gouttières qui ont traversé notre paillotte.

Notre installation est admirée des camarades qui passent tous les jours, allant à l'ambulance ou en revenant, et s'arrêtant un moment pour nous donner des nouvelles. A défaut de nouvelles, il est une chose qui vaudrait mieux : des vivres frais, des liqueurs, dont l'absence nous est sensible. C'est dur de n'avoir toujours à manger que les conserves de la marine.

Depuis notre reconnaissance, Kelung s'est complètement vidé de ses habitants, et nos hommes n'y vont maintenant que pour faire des corvées de bois. On enlève les portes, les poutres, on démolit aussi des maisons pour bien dégager la pagode Cramoisy ; bref, on se tient prêt à tout événement.

La dernière éclaircie qui s'est produite ces jours-ci nous a donné une preuve visible du rapprochement des Chinois.

Les hauteurs, en face de nos positions, ne sont plus désertes: çà et là, on voit de la terre fraîchement remuée, notamment au sommet le plus élevé, situé en face de notre fort Ber, et à l'extrême gauche en face du point A. Le premier ouvrage chinois est couronné de treillages en bambou, et on commence à l'appeler « fort Bambou » ou « Cage aux Lions ». Le second ouvrage est désigné sous le nom de « la Table », à cause de sa forme.

Le 12, une reconnaissance, composée des deux compagnies du point A et d'une section de quatre de montagne, a défilé devant notre fort, est allée passer devant la pagode Cramoisy, pour de là grimper vers la « Cage aux Lions » et tâcher de voir ce qui s'y passe. Vers les quatre heures du soir, nous voyons apparaître nos camarades sur la face du mamelon qui nous regarde. Ils ont dû créer le chemin à mesure qu'ils montaient, et l'ascension était d'autant plus ardue que la terre est détrempée et la brousse très épaisse, sur le versant qu'ils ont pris d'abord. A ce moment, une fusillade assez nourrie se fait entendre. Puis les canons de quatre entrent également en jeu. La petite colonne vient d'être arrêtée par un retranchement ébauché dans les broussailles et que les Chinois n'avaient pas encore démasqué. Après une fusillade d'une demi-heure environ, tout se tait peu à peu. Les nuages s'épaississent de plus en plus, et la pluie ne tarde pas à tomber. Quelle nuit vont passer nos malheureux camarades, là-haut ! Maintenant nous voilà tous bloqués dans nos cases, sous nos paillottes primitives, jusqu'à demain matin. Et nous nous couchons à regret avec l'angoisse de l'inconnu, le sentiment de notre impuissance à venir au secours des nôtres, qui sont là-haut dans les nuages.

Enfin, nous les avons vus revenir le lendemain, ruisselants, crottés, courbés sous la pluie obstinée. Ils ont eu deux ou trois hommes blessés de façon insignifiante, et parmi eux mon ami C..., qui a été touché à la jambe par un projectile bien petit sans doute, chevrotine ou éclat de pierre, puisque

l'os n'est pas atteint. Il en a pour huit jours d'ambulance.

On a pu arriver jusqu'au sommet : les Chinois avaient déguerpi. On a comblé les tranchées qu'ils avaient commencées, et comme l'ordre en avait été donné, il a bien fallu redescendre. Mais l'opinion de tous ceux qui reviennent de là-haut est que nous aurions dû occuper cette position. Mais le moyen, aussi ? A peine sommes-nous suffisants pour la ligne que nous tenons. Comment pourrions-nous tenir une ligne plus grande et plus éloignée de nos cantonnements du bord de l'eau ?

Il devient de plus en plus évident que nous ne pourrons marcher de l'avant désormais, que si on nous envoie des renforts, et si le temps s'éclaircit aussi un peu.

30 novembre. — Je continue ce journal, aussi triste et monotone comme notre existence de prisonnniers. Prisonniers ! c'est bien le mot de la situation. Prisonniers de notre chimérique conquête entre la mer et les collines qui nous opposent leur mystérieuse barrière ; prisonniers de la maladie sournoise et impitoyable qui fait chaque jour de nouvelles victimes ; prisonniers de ce ciel de brume et d'eau, qui semble s'abaisser tous les jours davantage sur nous pour nous écraser plus sûrement ; prisonniers, hélas ! sans métaphores, pour beaucoup trop des nôtres, — de cette terre meurtrière qu'on ne fouille pas impunément ! Elle ne s'ouvre que pour nous empester de ses germes mortels ou pour recevoir les restes de nos malheureux compagnons.

Je suis allé un de ces jours au cantonnement. Oh ! le lamentable spectacle ! Les maisons, qui avoisinent celle du colonel, sont toutes transformées en ambulances. Tout cela est noir, sale et triste. Nos hommes sont hâves, exténués. Avec leurs vêtements sombres, usés ou déchirés, leurs barbes incultes, tous ces malades qu'on voit errer d'une case à l'autre ont plutôt l'air de brigands que de soldats.

J'interroge mes camarades, je demande des nouvelles : il

faut bien que je puisse rapporter ma moisson d'histoires au fort. De l'extérieur, on ne sait rien, ou si peu! Nos camarades du Tonkin ont eu de la bonne et belle besogne là-bas, et ils mènent les Chinois tambour battant. Aussi les Tonkinois de notre corps expéditionnaire ne cessent de maudire Formose et de regretter leur cher Tonkin. Quelques-uns se consolent en fumant l'opium. J'ai admiré la belle pipe du capitaine de la R...; c'est une pipe historique, elle aurait appartenu à Luh-Vinh-Phuoc. Mazette! et ils se plaignent au cantonnement! Nous autres, aux avant-postes, nous devons nous contenter de nous servir des meubles ou de la vaisselle de sales « uha-qués », nous couchons sous la paillotte, tandis qu'eux, les cantonnés, ce sont presque des citadins. Ils m'ont dit aussi qu'un bateau de Hong-Kong viendrait bientôt nous apporter des vivres frais, des légumes. Ce ne sera pas trop tôt.

Puis les officiers de vaisseau viennent à terre de temps en temps et leur apportent quelque écho du dehors. On dit que des renforts sont partis de France ou d'Algérie pour nous, on dit que nous ne resterons pas ici et que l'amiral voudrait nous faire marcher. Mais que ne dit-on pas!

Je suis redescendu au cantonnement, cette fois, avec une ardeur bien naturelle. Un bateau de Hong-Kong venait d'arriver. J'ai acheté des œufs, des pommes de terre, de l'ail, des conserves, bref, tout ce que j'ai pu. Mais ce qui vaut encore mieux, c'est que notre ravitaillement va être régulier. Une maison anglaise de Hong-Kong établit un comptoir ici, et c'est l'Américain Baptist, un type de frère de la côte assez réussi avec qui je viens de faire connaissance, qui représente ladite maison. L'ami Baptist a fait notre conquête. C'est un solide gaillard bien râblé, de taille moyenne, au teint brun : un type de Français du Midi. Il m'apprend, en effet, que son père était un Catalan de Perpignan. Nous sommes presque compatriotes. Sa boutique va être bientôt la halle aux potins.

Je suis remonté avec des provisions de toute espèce, sans oublier le tabac, dont la pénurie nous avait été bien sensible.

Les légumes frais, les pommes de terre surtout, ont été accueillis avec enthousiasme par nos pauvres soldats, encore plus éprouvés que nous, bien que depuis deux mois nous vivions absolument de la même manière. Il y en a toujours quelqu'un qui descend à l'ambulance. Rares sont ceux qui en reviennent. Aussi aiment-ils mieux rester avec nous jusqu'au bout.

Il nous arrive souvent de nous interrompre dans notre modeste repas, pour porter secours à un pauvre garçon que nous entendons vomir à côté, derrière notre paillotte. Nous lui prodiguons nos soins, thé brûlant avec du tafia, frictions, et quelquefois la crise est conjurée. Mais quand le docteur nous dit qu'il faut le transportér au plus tôt en bas, il faut bien se résigner. Un aimable compagnon que ce bon docteur A... Il a eu l'heureuse inspiration d'apporter quelques bouquins dans ses cantines, notamment un Rabelais, et quand nous sommes par trop moroses, nous lisons un joyeux chapitre des faits et gestes de Pantagruel ou de Panurge.

8 décembre. — La situation s'aggrave.

Les Chinois sont revenus à « la Cage-aux-Lions », et nous voyons, à chaque éclaircie, leurs ouvrages s'étendre de tous les côtés. Ils travaillent aussi beaucoup à « la Table », face au point A, et la nuit ils nous régalent de coups de fusil qui nous tiennent constamment en éveil.

Nous sommes encore, dans nos lignes de l'Est, relativement favorisés, car nos invisibles ennemis sont sur une ligne éloignée de 1.500 à 2.000 m., et leurs coups de feu sont inoffensifs. S'ils savaient pourtant se servir de leurs armes, aussi bonnes que les nôtres, ils pourraient nous gêner sérieusement et même nous rendre intenable notre position du fort Ber, qui s'offre en cible à leurs coups. Les détonations de la nuit sont produites par leurs sentinelles qui déchargent leurs armes en quittant leur faction. Il nous est déjà arrivé

plusieurs balles dans notre position, sans toucher personne, heureusement. S'ils savaient que leurs coups peuvent nous atteindre !

Au fort « Tamsui », au fort « Thirion », les Chinois deviennent plus gênants. Ils couronnent peu à peu les hauteurs avoisinantes, et certaines sont à moins de 300 mètres. Ils se sont installés notamment en face du blockhaus du « Nid-d'Aigle », sur un piton que nous appelons « la Dent », et il ne se passe pas de jour qu'ils ne harcèlent la petite garnison de ce poste. Dès qu'un casque se montre au-dessus du parapet, il est salué par une vive fusillade. La situation devient intenable de ce côté, et déjà plusieurs hommes ont été touchés.

Du côté du fort « Thirion », ils deviennent aussi fort entreprenants.

Ces jours-ci ils ont surpris un poste de 4 hommes avec un caporal, qu'on envoyait tous les matins du fort jusqu'à un tournant du sentier, pour surveiller les travaux des Chinois. Une embuscade placée dans la brousse a assailli à bout portant le malheureux petit poste à son arrivée, le caporal a été tué, un homme grièvement blessé d'un coup de lance, mais il a pu néanmoins être ramené par ses camarades qui se sont repliés en tiraillant.

Dans l'après-midi, ma compagnie est envoyée en reconnaissance de ce côté pour voir ce qui s'y passe et tâcher de retrouver le corps du caporal. Nous traversons Kelung désert, et nous arrivons sans incident au lieu de la surprise du matin. Nous retrouvons dans la brousse le corps du caporal non mutilé. Il a une blessure sous l'aisselle ; il a dû être tué raide. En continuant notre reconnaissance, nous découvrons de nouvelles positions où la terre paraît fraîchement remuée, mais personne ne se montre.

Quand nous nous décidons à revenir sur nos pas, vers les 4 h., quelques coups de feu, qui voudraient imiter nos feux de salve, pétaradent devant nous à grande distance. Nous

ripostons, et nous continuons notre retraite volontaire sans être autrement inquiétés.

12 décembre. — La lutte a recommencé de nouveau, et je crois que nous n'allons plus guère chômer maintenant.

Ce matin, à 7 h., le colonel en passant nous donnait l'ordre de nous porter vers le fort Tamsui, où il allait lui-même.

Nous partons aussitôt, bien réduits par exemple, à peine 70 fusils; j'ai 32 hommes dans mon peloton.

A mesure que nous nous élevons vers le fort, nous percevons le bruit plus rapproché de la fusillade. Arrivés au but, nous restons en réserve derrière le chemin couvert qui relie le fort au blockhaus du Nid d'Aigle, et là nous sommes instruits de la situation. Deux compagnies viennent de partir du fort Tamsui et du fort Thirion, sous la direction du capitaine Th..., pour surprendre le poste chinois de la Dent et détruire l'ouvrage.

Grâce au temps sombre et aussi à l'habitude qu'ont les Chinois de se lever tard, après qu'ils ont fumé l'opium une partie de la nuit, la surprise a été complète. Nos hommes occupent la Dent et sont en train de démolir les parapets. Mais il reste quelques Chinois qui, surpris par cette irruption soudaine, n'ont pu s'enfuir et se sont barricadés dans une espèce de casemate, d'où ils ont pu tirer quelques coups de fusils sur les assaillants.

La ligne chinoise, une colline qui est à 200 ou 300 mètres en arrière, a pris l'alarme, et, maintenant, la fusillade augmente d'instant en instant. Il n'y a plus qu'à se retirer; on ne peut incendier la casemate recouverte de terre, et ses défenseurs repoussent à coups de lance les matières inflammables que le capitaine Th... fait accumuler à l'entrée.

C'est alors que l'ordre arrive à ma compagnie d'envoyer un peloton pour couvrir la retraite. Je pars avec mes 32 hommes et nous grimpons vivement une colline abrupte. Arrivés à la crête, nous sommes en plein combat, et je vois non loin de

moi la grande silhouette du capitaine Th..., jurant et tempêtant, furieux d'être obligé d'abandonner sa conquête. Un beau type de soldat que le capitaine, toujours en avant, dominant ses hommes de sa haute taille, il semble défier les Chinois comme dans les combats homériques. Et de fait, c'est bien un peu notre Ajax. En face, la crête chinoise s'enflamme de feux nourris, et les balles pleuvent autour de moi, s'enfonçant dans la terre avec un bruit mat ou coupant les tiges de bambous. Je dispose rapidement mes hommes en cinq à six groupes, je les fais mettre assis ou demi-couchés à cause de la déclivité du sol, et j'ouvre le feu par salves rapides, chaque groupe ayant son objectif bien déterminé. Le capitaine Th... me crie, au milieu de la fusillade, de me retirer dès que ses hommes auront disparu derrière la crête. J'ai fait un feu d'enfer pendant un quart d'heure, qui d'ailleurs m'a paru long, surtout à mesure que je me voyais seul; puis, sur un appel du capitaine, en deux bonds, nous étions de l'autre côté de la crête, hors d'atteinte, constatant avec plaisir que tout mon monde était là. Pendant ce temps les Chinois poussaient des hurlements affreux et agitaient frénétiquement leurs pavillons. Pourquoi n'ai-je perdu personne, alors que les autres ont eu 8 hommes par terre? Apparemment parce que les Chinois, les voyant se retirer ostensiblement, n'ont pas pris garde à mon peloton et ne nous ont bien vus que lorsque nous nous levions pour disparaître aussitôt.

Nous sommes redescendus au pied de la colline qui porte le blockhaus du Nid d'Aigle, et on s'est mis à déjeûner, chacun émettant son avis sur la situation qui nous paraît de plus en plus grave.

Pendant ce temps les Chinois revenaient à la « Dent » et se remettaient à tirailler avec le Nid d'Aigle. Alors, entrée en scène d'un nouvel acteur. La canonnière *Vipère*, qui est en rade depuis quelques jours, envoie quelques obus de 14 sur la Dent. Puis tout à coup un obus siffle au-dessus de nos têtes et éclate avec fracas sur le Nid d'Aigle, à un mètre à

peine au-dessous du blockhaus. Un peu plus haut, et toute la section sautait avec le blockhaus. Une clameur formidable part dudit poste, et nous voyons notre ami P... qui est là-haut à 50 mètres au-dessus de nous, mettre ses mains en porte-voix autour de la bouche, et nous crier, moitié furieux, moitié riant : « Conspuez la marine ! »

L'erreur est assez excusable, car, de la rade, le Nid d'Aigle et la Dent apparaissent côte à côte, et le malencontreux pointeur a pris nos camarades pour des Chinois. Le colonel fait signaler aussitôt la cessation de feu à la *Vipère*, et on en est quitte pour la peur.

Nous sommes rentrés à notre fort dans l'après-midi.

Fin décembre. — Cette année s'achève bien tristement pour nous. Après des débuts heureux, cette campagne prend des allures de désastre. Depuis notre affaire du 12, on a renoncé à tenter quoi que ce soit, et le cercle d'investissement se rétrécit de plus en plus autour de nous. C'est nous maintenant qui sommes les assiégés.

Dans nos lignes de l'Est, nous sommes encore les moins malheureux, car nous sommes protégés par l'espace découvert de la vallée des Mines, mais au fort Tamsui, au Nid d'Aigle on vit dans une alerte perpétuelle. Les coups de feu ne discontinuent plus, et de temps en temps le feu bien ajusté des tireurs Chinois fait quelque victime. Chez nous aussi, les balles arrivent assez souvent dans la nuit. Les plus heureux sont ceux de la pagode Cramoisy. Ils sont à l'abri de la pluie et de la boue dans leur pagode crénelée, ils ont démoli suffisamment de maisons autour d'eux pour être à l'abri de toute surprise. N'empêche que l'autre nuit les Chinois ont essayé de faire sauter la porte de la pagode en venant, par la nuit très noire, déposer un sac de poudre sous l'auvent contre la porte même. Leur mine a raté.

Mais chose bien plus grave et plus lugubre ! ils viennent maintenant la nuit jusqu'au bord de la mer, non loin du logement du colonel, déterrer nos morts au cimetière à côté

du fort « Villars » et leur couper la tête. A chaque nouveau décès, et il y en a tous les jours, c'est une nouvelle violation de sépulture. Plusieurs têtes d'officiers ont été ainsi emportées. En vain on a établi des postes, en vain on a établi des machines infernales à côté des tombes fraîches. Les premiers ne voient rien, les secondes n'ont pas éclaté. Mais comment ces vampires savent-ils tout ce qui se passe au cantonnement? Nos têtes sont mises à prix, et les mandarins paient fort cher les têtes qu'on leur apporte avec les galons coupés sur les manches des morts.

On s'est décidé à expulser tous les paysans ou pêcheurs suspects qui se tenaient du côté de l'île Pahn. Quelques femmes chinoises, qui racolaient nos matelots ou soldats de ce côté, ont été chassées; quelques-unes même, dit-on, ont été fusillées sommairement, à la suite de la disparition de quelques-uns de nos hommes.

Entre temps, nous apprenons les succès de l'amiral qui a torpillé quelques bateaux chinois du côté de Shei-poo. Si ces bateaux pouvaient aussi nous débarrasser de toutes les barques chinoises qui passent constamment du matériel et des hommes du continent dans l'île! Mais il semble que nous sommes abandonnés.

Le dernier courrier nous a apporté quelque espoir. Il paraît que des renforts sérieux sont en route pour Formose. Le colonel Duchesne est arrivé du Tonkin pour prendre le commandement supérieur de toutes les troupes à terre, nous ne bougerons donc plus jusqu'à l'arrivée de ces troupes annoncées.

La Noël a été morne sous nos paillottes. Il fait froid maintenant et le matin nous avons 6 à 7 degrés au-dessus de zéro. Aussi nous faisons du feu tout le temps, heureux de cette température qui nous remet des chaleurs anémiantes de la Cochinchine.

Et le bon Rabelais nous console des tristesses présentes. Nous avons aussi la lecture des journaux, qu'on se repasse

de fort en fort, et qu'on lit dévotement, 4e page comprise, bien que parfois la colère nous prenne à voir avec quelle lésinerie et quelle ignorance on s'occupe de nous. Que signifie cette hypocrisie d'une guerre bien existante (nous nous en apercevons !) et non officiellement déclarée ? Pour une chinoiserie parlementaire, c'en est une, et il y a aussi des Chinois à Paris.

La vie dans les forts devient très difficile entre officiers. Les caractères s'aigrissent, le contact perpétuel devient une souffrance intolérable, et à chaque passage d'un camarade chez nous, c'est la même kyrielle de plaintes et de récriminations. Quelle misère ! Heureusement cela marche très bien avec M... ; notre philosophie est complète, et nous ne pensons qu'à bien soigner notre chère santé. Préoccupation égoïste tant qu'on voudra, mais bien en situation ! Il s'agit de faire bonne contenance, et nous avons assez d'ennuis pour n'en pas chercher d'autres. Aussi la maison Baptist reçoit souvent ma visite, et je ne manque aucune arrivée de bateau. Au dernier courrier de Marseille, j'ai acheté pour la compagnie et pour nous deux un mouton vivant, des œufs, des choux énormes à demi-piastre la pièce, des fromages, des jambons et saucissons d'Allemagne, de quoi charger le petit sampan qui m'avait amené à bord, malgré le vent et la pluie.

Attendons les événements et résignons-nous !

1er janvier 1885.

C'est aujourd'hui le premier jour de l'an. Deux fois déjà que je passe en Extrême-Orient, au milieu d'indifférents ou d'ennemis, ce jour consacré aux effusions de famille et aux souhaits de bonheur. Et ma pensée va vers vous tous qui m'êtes chers, qui pensez à moi et me croyez perdu peut-être. Les journaux sont si pessimistes ! Aussi, en dépit de mes lettres rassurantes, je redoute de nouvelles angoisses pour les miens, je vois par les journaux, dernièrement arrivés ici,

que notre situation à Formose est dépeinte sous les plus sombres couleurs. Certes non, elle n'est pas belle, notre situation ; nous sommes en plein choléra, les Chinois nous entourent de tout côté, il fait toujours un temps affreux ; mais de là à être condamnés, halte-là ! je proteste.

Et puis il me plaît, en ce jour de souhaits, d'oublier les laides réalités du moment et d'espérer même contre tout espoir. — Me seras-tu clémente, année 1885 ? Oui, n'est-ce pas ? Ta devancière, en somme, m'a été propice, tu ne peux pas faire moins que ton aînée.

Ce matin, en me levant, je me suis senti tout réjoui par la fugitive apparition du soleil. Les nuages sont venus bien vite obscurcir le ciel, mais le temps reste néanmoins au beau ; pas de pluie. Il semble que la nouvelle année se présente sous d'heureux auspices. On s'aborde avec plus d'abandon, on échange des souhaits réciproques de bonheur : on dirait enfin qu'une détente se produit dans les esprits, et que tout va mieux marcher, parce que nous entamons une nouvelle année...

Ah ! le besoin de s'illusionner, de croire et d'espérer !

Il est temps maintenant, et grand temps, que les renforts promis nous arrivent. Rien que dans notre fort, où gîtent 2 pauvres petites compagnies, nous n'avons plus de capitaines, le chef de bataillon vient de partir malade ; les cadres inférieurs aussi sont fortement touchés, surtout les adjudants. Il en est de même dans tous les autres postes.

6 janvier. — Hier enfin, les premiers renforts sont arrivés. Un bataillon d'infanterie légère d'Afrique, autrement dit de Zéphyrs, a été débarqué par le *Cho-lou*, bateau affrété du commerce ; c'est 800 hommes de plus, et on attend encore un millier d'hommes de la Légion étrangère. Les 800 Zéphyrs ont été accueillis, à leur débarquement, par une pluie fine et obstinée qui barrait la vue des montagnes et des environs de Kelung. Aussi paraissaient-ils tout désorientés, habitués qu'ils sont au ciel implacablement bleu des hauts plateaux ou

du Sahara algérien. Mais ils ne sont pas encore au bout de leurs étonnements.

On les a logés dans le Yamen, espèce de vaste enclos qui s'étend en dehors de la ville, au pied de l'éperon qui termine notre position du fort Ber. Il y a dans le Yamen assez de maisons encore en bon état pour loger tout le bataillon, qui se trouve être notre voisin le plus proche, et est protégé en avant du côté de la ville par la compagnie de la pagode Cramoisy. Le *Cho-lou* a amené pour nous aussi quelques renforts, en officiers surtout, et ma compagnie est gratifiée d'un nouveau capitaine. Il y a également du nouveau pour moi; je suis nommé lieutenant, mais je reste à la compagnie.

Un type curieux, notre nouveau capitaine. Petit, bas sur jambes, la figure éclairée par deux petits yeux bleus sans cesse en mouvement, un bout de nez rond très mobile, le menton fuyant, une moustache hérissée qui voudrait être terrible; tel m'apparaît le « Cerfeuil ». C'est ainsi qu'on l'appelle dans l'infanterie de marine où il est très connu pour sa jovialité, ses gasconnades et son entrain. Le premier aspect ne dément pas la joyeuse réputation du Cerfeuil. Il a l'air farceur. Dès qu'il ouvre la bouche, il roule les *r* comme un traître de l'Ambigu, il prend des poses terribles pour regarder les positions chinoises que nous lui montrons une à une, il parle déjà de tout casser; puis il lance une calembredaine, nous sert quelque gaudriole plus que salée, nous fait sa profession de foi, et nous promet qu'on n'engendrera pas la mélancolie avec lui. Heureux homme! Avant 2 jours certainement, nous lui taperons sur le ventre. Mais quelle chance d'avoir une perle de capitaine comme celui-là! Nous l'adorons déjà. Tout hier, ç'a été un feu roulant de facéties énormes, de vantardises à faire pâlir Tartarin et M. de Crac. Le « Cerfeuil » rutilait; jamais il n'avait eu un auditoire aussi bénévole et aussi attentif. Et puis il a un vocabulaire à lui, qui donne un ragoût tout particulier à ses histoires, un vocabulaire où se mêlent des mots sénégalais, hindous,

cochinchinois, toulonnais et faubouriens de Paris, des mots de tous les pays où il a roulé. C'est ainsi qu'il a gagné son surnom : le Cerfeuil. Mais pourquoi Cerfeuil! pourquoi pas Salsifis ou Poireau ! A force de chercher, nous trouvons une explication plausible : Cerfeuil doit être la corruption du mot *serre-file,* terme militaire très employé chez les sous-officiers, le Cerfeuil aura dénaturé ce mot comme il fait pour beaucoup d'autres. J'ai remarqué, en effet, qu'il a un goût marqué pour les à-peu-près et les calembours. Il le met à toutes les sauces en effet, le Cerfeuil. Tous les hommes pour lui sont des Cerfeuils, comme toutes les femmes sont des comtesses. Il nous a déjà montré le portrait de sa comtesse de Toulon. Il accommode à son usage les vers connus, et pour nous montrer qu'il est teinté de littérature, il commence ainsi cette pièce de Gilbert, je crois :

Au banquet de la vie, infortuné Cerfeuil.....

Il a absolument « épaté » (c'est lui qui le dit) les officiers de Zéphyrs pendant la traversée. « Vous verrez ça, leur disait-il, Formose ! Il y a des fleurs, des sources, de la verdure ! C'est pas comme votre sale Soufre (pour le Souf !) où l'on crève de soif ! »

Or, il n'était pas plus instruit sur Formose que ses compagnons de route, puisqu'il n'y avait jamais mis les pieds. Mais le Cerfeuil ne s'embarrasse pas pour si peu. Et tout cela était débité avec addition d'*r*, même dans les mots qui n'en ont pas du tout.

Notre dîner a été particulièrement gai, notre soirée aussi, passée à arroser mes nouveaux galons. Décidément le Cerfeuil a chauffé l'air par ici. Excellente acquisition aussi, le capitaine de la compagnie voisine, M. de C..., gai, spirituel, avec son masque à la Bonaparte. Notre campement est complètement transfiguré par ce nouvel appoint. Et puis ce sont des nouvelles de France, c'est de l'air du pays qu'ils nous ont apporté. Nous nous considérions un peu comme des abandonnés, et

maintenant nous nous faisons l'effet de gens qui ont failli mourir et qui se sentent revenir à la vie.

Ce matin, l'impression du début s'est confirmée. Le Cerfeuil était sur pied bien avant nous, déjà guêtré, prêt à partir en guerre. Il nous accueille d'un bon sourire épanoui et nous demande si nous n'allons pas bientôt déloger les Chinois d'en face. Il ne doute de rien, mais d'ailleurs il ne s'obstine pas, une vraie cervelle d'oiseau.

« Allons voir Marie-Jeanne ! » me crie-t-il. Marie-Jeanne ? Je demande des explications. C'est notre canon de 4, dont j'ai la surveillance, et que le Cerfeuil vient de baptiser ainsi. Il voulait, sans plus tarder, commencer la canonnade. Je lui ai fait comprendre que ce n'était pas le moment, et que d'ailleurs il fallait des ordres supérieurs.

Dans les lignes chinoises, on voit à la lunette un certain mouvement.

L'arrivée des Zéphyrs a intrigué nos bons Chinois. S'ils se doutaient qu'ils ont aussi devant eux le Cerfeuil, le vainqueur de Samba-Laobé, le conquérant du Cayor !

Avant déjeûner nous sommes allés visiter les Zéphyrs en plein travail d'installation. On s'aperçoit tout de suite qu'on a affaire à des troupiers débrouillards, habitués aux campements les plus bizarres, des gens à ne s'émouvoir de rien. Et puis ils ont l'air solide, des figures de bonne santé que n'ont pas altérées une quarantaine de jours de mer, tandis que nos pauvres soldats, si jaunes, si hâves, si déguenillés !... Il y a pas mal de fripouilles parmi ces Zéphyrs, écume des grandes villes, de Paris principalement. Certaines intonations faubouriennes, des lazzis entendus en passant nous édifient à cet égard. Leurs officiers, qui nous accueillent avec la plus grande cordialité, avec cette hospitalité traditionnelle de l'armée d'Afrique, nous disent d'empêcher autant que possible leur contact avec nos hommes ; ils ont dû veiller au grain pendant la traversée, surtout aux escales de Port-Saïd et de Singapore, et néanmoins ils ont eu quelques désertions. Ils

montrent d'ailleurs la plus grande confiance dans leur solidité au feu, qu'ils espèrent éprouver au plus tôt. Eux non plus ne croient pas les Chinois bien redoutables. Les vieux Africains, qui ont fait des colonnes dans le Sud-Oranais, s'attendent à quelque chose comme des Arabes du Tell, mais moins braves, sinon plus nombreux. Ils n'oublient qu'un tout petit point, qui a son importance : c'est que nous ne sommes pas au désert illimité et nu, mais en pays de montagnes, hérissé de défenses de toutes sortes, et que, de plus, nos adversaires, au lieu de moukalas, de fusils à pierre portant à 50 pas, sont armés de Mauser, de Winchester, de Remington, etc..., d'armes à tir rapide aussi redoutables que les autres. D'ailleurs nous verrons bientôt ce qu'ils en diront.

8 janvier. — On se prépare à donner du travail aux Zéphyrs, mais nous ne savons rien de précis. Du côté du point A, la compagnie Carré a poussé quelques reconnaissances du côté de Petao pour voir où en sont les travaux de défense des Chinois. C'est de ce côté évidemment qu'on veut attaquer pour prendre à revers les ouvrages de la « Table » et du fort « Bambou ». Rien pour nous au fort Ber ; on va nous mettre sans doute en réserve.

Aussi le Cerfeuil se ronge les poings d'impatience. Très matinal, nous l'entendons bougonner tout seul et tisonner avec fureur. Il va sur la porte, montre le poing aux Chinois, bouleverse les chaises en bambou ; il ne tient pas en place. Est-ce que la bonne humeur du premier jour serait déjà envolée ?

Mais non ; dès qu'il nous voit apparaître, sa figure s'éclaire, il nous salue d'un sourire : « Bonjour, Messieurs ! » et voilà notre Cerfeuil retrouvé. Il lui faut la société, il se fait vieux quand il est seul. Et les facéties de chambrée de reprendre de plus belle. « Ça manque de comtesses ici, et le Cerfeuil n'est pas mort ! Parlez-moi du Cayor, et des diguènes (femmes sénégalaises) qu'on surprenait autour des puits, en poursuivant les Toucouleurs. »

Nous avons un boy annamite par compagnie. Au départ

de Saïgon, en septembre dernier, la police fit une râfle sur les quais, engagea de gré ou de force tout ce qui ne justifiait pas d'une situation bien nette, et nous eûmes ainsi 300 coolies pour faire l'office de porteurs et de bêtes de somme. On les emploie pour la plupart à des travaux, au cantonnement, à décharger les bateaux, à faire des corvées; et comme on en a assez, on nous en a donné un par compagnie pour aider nos ordonnances. Le nôtre s'appelle Nieu : c'est un jeune garçon de 17 à 18 ans, très doux et très gentil, auquel nous n'avions guère fait attention jusqu'ici, mais que le Cerfeuil n'a pas tardé à prendre comme objet de ses facéties de haut goût. Comme il a été sous-officier en Cochinchine avant 1870, le Cerfeuil sait quelques mots de sabir annamite, et il ne manque jamais d'interpeller au passage le pauvre *Nieu*, qu'il appelle *Nœud* par un savoureux à peu près. Nieu arrive en roulant, l'air niais, les mains élevées en coupe, prêt à faire chim-chim Bouddha, les 3 grands *laï* ou saluts de cérémonie. Mais le Cerfeuil, bon prince, le dispense de toute formalité et lui fait raconter son histoire. Elle est lamentable et comique. Cet infortuné Nieu est de Vinch-long et marié avec une *congaï* de son âge. Un jour, jour de malheur, il est venu à Saïgon. Est-ce pour affaires ? Est-ce pour tirer une bordée extra-conjugale ? Impossible d'approfondir ce mystère. Toujours est-il qu'un beau soir (c'était quelques jours avant notre départ de Saïgon) maître Nieu s'est trouvé sur le quai de la Rivière sans son sampan pour retourner auprès de sa Chloé, sans une sapèque pour s'offrir une potée de riz. La police lui a mis le grappin dessus, et en route pour Formose !

Pauvre Nieu ! Il me fait songer à la fable des Deux Pigeons. Quand reverra-t-il sa Tinam ? Il n'a pas l'air de se faire de bile d'ailleurs, et sa congaï a dû se consoler. En attendant, le Cerfeuil lui fait un beau prêche sur l'abstinence et nous nous esclaffons. Nieu en fait autant par politesse, et le Cerfeuil le congédie.

Comme, par hasard, il ne pleuvait pas ce matin, le Dr D... des Zéphyrs, est venu tout à l'heure avec ses deux grands chiens Aïka et Kébir, deux beaux épagneuls, au bas de notre fort pour chasser les nombreuses aigrettes et les martins-pêcheurs qui pullulent sur le canal des Mines et les rizières avoisinantes transformées en marécages. Sa chasse n'a pas duré longtemps. A peine était-il dans la rizière que nous voyons de notre poste quelques petits rejaillissements d'eau se produire autour de lui, et nous entendons des détonations lointaines. Il n'y a pas d'erreur possible, ce sont les Chinois du fort Bambou qui s'amusent à chasser le chasseur. Celui-ci, interloqué tout d'abord, ne voyant rien, se tourne vers nous, et devant nos signes répétés il comprend enfin et rentre au plus vite. Ces bons Zéphyrs ne nous croiront réellement que lorsqu'ils auront été pincés dans quelque sérieuse embuscade ou qu'il manquera quelqu'un de leurs hommes à l'appel. Trop de Zéphyrs hors de leur cantonnement. Ça finira mal.

11 janvier. — La surprise redoutée est arrivée ; mais la leçon a été trop dure et nous en pâtissons tous.

Nous nous promenions hier, après notre déjeûner, entre le fort Ber et notre canon de 4, sur ce petit éperon que nous avons complètement dénudé et d'où l'on aperçoit la rade, attendant l'arrivée annoncée d'un bataillon de Légion étrangère. Le temps était couvert comme d'habitude, mais chaud. En face, du côté chinois, calme plat : pas de coups de fusil du côté de la Dent, pas de mouvement au fort Bambou, si ce n'est qu'on voyait flotter 3 pavillons blancs que les Chinois ont installés depuis quelques jours.

Vers les 2 h., notre attention est attirée par 7 ou 8 hommes en blanc que nous voyons gravir la colline, comme s'ils allaient au fort Bambou. Nous braquons nos lorgnettes : ce sont des Zéphyrs en bourgeron blanc, le fusil à la bretelle, qui grimpent toujours. Ces gaillards là sont ivres ou fous : ils vont se faire cueillir comme dans une souricière, et ils sont déjà loin, et il n'y a pas moyen de les rappeler. Au

cantonnement des Zéphyrs le poste de police a signalé l'équipée de ces mauvaises têtes, et on tient une compagnie prête à marcher.

Quant à nous, restés à notre poste d'observation, nous sommes-là comme au spectacle, attendant avec angoisse la catastrophe qui se prépare. Du côté des Chinois rien ne bouge, mais ce silence est plus redoutable que quelques coups de fusil qui pourraient avertir ces malheureux du danger qu'ils courent. Et ils montent toujours ! Bientôt ils ne seront plus qu'à 200 ou 300 mètres du fort.

Alors nous voyons de notre poste une troupe chinoise qui file à gauche et disparaît. Evidemment elle se dispose à couper la retraite aux Zéphyrs; ceux-ci disparaissent aussi derrière un pli du ravin. Et notre attention se porte maintenant sur la compagnie rassemblée à la hâte qui traverse le petit canal des Mines, et commence à s'élever sur les premiers contreforts du fort Bambou. Il est 3 heures.

JEAN DARAS.

(A suivre).

VARIÉTÉS

Les dispenses du service militaire

Voici une lettre assez courte qui peut fournir quelque utile enseignement sur le peu d'empressement qu'on mettait déjà en 1804, à la veille de la proclamation de l'empire, à se soumettre à la conscription et aux charges militaires qu'elle imposait. Le mal ne fera que croître, par la suite, mais il n'est pas inutile d'en indiquer les débuts pour en marquer les progrès.

Cette lettre émane du baron Antoine de Laroche-Dubouscat, qui, nommé divisionnaire le 12 thermidor an VII, commandait alors la quatorzième division militaire à Caen, après une carrière assez mouvementée, d'abord au service de la Hollande, puis au service de la France dans l'armée des Pyrénées et celle de la Moselle. Ce soldat énergique voyait avec peine un pareil état de choses et il s'en plaint à bon droit dans les lignes qui suivent.

Au quartier-général de Caen, le 29 pluviôse an XII de la République (19 février 1804).

Laroche, général de division,
commandant la 14e division militaire,
au Ministre de la guerre

Citoyen ministre, le colonel Delaitre, directeur de l'artillerie à Cherbourg. prétend que lors de la dernière revue de canonniers garde-côtes de la Manche, plus de quatre-vingts hommes lui ont présenté des certificats d'officiers de santé de village qui prouvent qu'ils sont hors d'état de servir, et il voudrait que j'autorise le général Delegorgue à réunir par

compagnie les hommes qui prétendent à la réforme pour les faire examiner par des officiers de santé nommés par les sous-préfets. J'étais presque décidé à faire droit à cette demande, mais en réfléchissant que ces compagnies ont été définitivement formées et organisées d'après les dispositions de l'arrêté du 8 prairial dernier et vos instructions ; que les procès-verbaux de formation et les contrôles nominatifs vous ont été envoyés depuis longtemps, ainsi qu'aux inspecteurs aux revues ; que le général Valentin, chargé de l'organisation de cette troupe a annoncé à chaque capitaine, le 11 brumaire, *qu'aucun changement ne devait être fait au contrôle ni aucun remplacement avoir lieu sans un ordre exprès de vous ;* que les quatre-vingts certificats remis au directeur Delaitre ont été, de son propre aveu, délivrés par des officiers de santé *qui n'en ont que le nom*, ce qui les rend peu dignes d'attention et ce qui prouve que tous ne manqueraient pas d'en produire si on faisait droit à ceux-ci ; en réfléchissant enfin à plusieurs choses encore qu'il est inutile de dire, je sens qu'il n'est pas en mon pouvoir de faire droit à une pareille demande et que je dois me borner à vous demander le mode qu'il convient d'adopter tant pour réformer les hommes qui se disent incapables de servir que pour pourvoir à leur remplacement. Veuillez, je vous prie, me le faire connaître.

J'ai l'honneur de vous saluer avec respect.

LAROCHE.

P. S. — Je reçois à l'instant, citoyen ministre, une lettre du général Delegorgue qui prouve que j'ai bien fait de ne pas accorder à cette demande. Voici comment il s'exprime : « J'ai reçu votre lettre par laquelle vous me donnez l'ordre de ne pas entreprendre l'opération de la réforme des canonniers garde-côtes. Effectivement, mon général, tous avaient des certificats, mais il en existe très peu vraiment incapables de servir. »

Une idylle en prison

De même qu'il n'est pas de drame si noir que les lazzis de quelque loustic ne viennent égayer parfois, de même dans les temps les plus sombres des révolutions les plus sanglantes, l'idylle se mêle souvent à la tragédie et le bonheur sort quelquefois de la communauté même du malheur. Le placet suivant en sera la preuve. Le jeune homme et la jeune femme qui l'écrivirent s'étaient connus en prison et aimés au milieu de la tourmente. Ils demandent qu'on les autorise à rendre plus étroits les liens ainsi formés et que leur bonheur soit consacré par la loi. On se plait à croire que ceux auxquels pareille requête fut adressée se laissèrent toucher par elle et permirent bien vite aux amoureux de s'unir légalement.

LIBERTÉ. EGALITÉ.

Aux citoyens composant le comité de Législation

Guillaume Trogoff, officier dans le ci-devant régiment de la Guadeloupe, est débarqué á Nantes le 30 mai 1792, et a aussitôt été conduit aux Saintes-Claires, puis au Bouffay et successivement dans les différentes prisons de Nantes, ensuite transféré à Paris le 12 brumaire dernier, où il a obtenu du Comité de sûreté générale sa mise en liberté le 4 pluviôse.

Pendant sa détention á Nantes, il a connu la citoyenne Victoire Verteuil qui a obtenu sa mise en liberté le 1er frimaire dernier. Le malheur les a rapprochés, ils ont appris á s'estimer et aujourd'hui, sous le règne de la justice et de l'humanité, le premier usage qu'ils veulent faire de leur liberté, c'est de s'unir. Mais n'ayant l'un et l'autre qu'un domicile de prison, l'officier public de Poissy où ils sont retirés l'un et l'autre craint de désobéir á la loi et refuse de les publier et de les marier, parce qu'ils n'ont point le temps de domicile suffisant.

Les réclamants supplient le comité de vouloir bien prendre en considération les malheurs qu'ils éprouvent, et autoriser l'officier public de la commune de Poissy à les publier et à célébrer leur mariage.

Vive la République ! Vive la Convention nationale !

TROGOFF.
Victoire VERTEUIL.

LES LIVRES D'HISTOIRE

Vieilles maisons, vieux papiers. — Henry Beyle-Stendhal. — La correspondance de Pasquier Quesnel.

M. G. Lenôtre a le privilège enviable pour un écrivain de savoir communiquer à son lecteur le frisson de ses propres recherches et de rendre attrayante une quête qui n'a d'ordinaire de l'intérêt que pour celui qui s'y livre. On le suit avec empressement, tant il met de bonne grâce à nous conduire, et on partage ses émotions tant il met de conviction à nous en faire part. Après cela, il sait conter, donner du relief à un trait, à une anecdote, et le passé s'anime sous sa plume, car en l'évoquant elle lui rend la couleur et la vie. Plusieurs ouvrages tout pleins de ces qualités ont déjà fait à l'historien une réputation étendue que le nouveau volume qu'il publie ne pourra qu'augmenter encore.

C'est un recueil d'études rassemblées sous ce titre *Vieilles maisons, vieux papiers* (1), qui toutes ont pour objet ou un personnage énigmatique ou quelque fait mal connu. Les problèmes historiques attirent invinciblement M. Lenôtre. Il va vers eux délibérément, les examine, les retourne en tous sens et de constatation en constatation arrive ainsi à quelque conclusion fort acceptable et qui satisfait le lecteur. Est-ce toujours le vrai mot de l'énigme ? On ne saurait l'affirmer et M. Lenôtre l'affirme moins que personne, car il sait douter à propos, et c'est une grâce de son esprit curieux et averti. Mais en provoquant le désir de connaître, il a montré la voie dans laquelle il fallait s'engager et ce n'est pas toujours sa faute si le chemin est sans issue, aboutit à un obstacle et finit en cul-de-sac. Au surplus, quand on y arrive, le compagnon avec qui l'on a fait route a été si divertissant

(1) Paris, Perrin, 1900, petit in-8, avec des illustrations.

durant le trajet, qu'on ne lui garde pas rancune de l'effort inutile, mais qu'on lui sait gré des moments agréables passés côte à côte à suivre hommes et choses dans le décor qui les vit jadis.

Car le cadre est toujours charmant: M. Lenôtre excelle à placer dans le milieu où elles vécurent les physionomies qu'il retrace et Camille Desmoulins à Guise, comme Saint-Just à Blérancourt ou Pache dans les Ardennes, sont peints comme il convient pour faire sentir à l'esprit tout le contraste qui existait entre eux et ce qui les environnait. Les vieilles pierres, les vieux murs en disent pour le moins autant que les vieilles gens à ceux qui savent les interroger, et M. Lenôtre n'y manque pas. Il n'est guère de coin de Paris qu'il n'ait exploré avec une curiosité attentive et le flair de quelqu'un qui ne laisse pas passer les trouvailles sans les happer aussitôt. Telle maison de la place de l'Odéon évoque le souvenir de Camille Desmoulins, telle autre de la rue Saint-Honoré, celui de Robespierre et de son second Héron. La maison de Cagliostro, l'hôtel Talaru, l'hôtel de Cherbourg, où Napoléon Bonaparte descendit en arrivant à Paris, n'ont pas de secret pour M. Lenôtre qui fait parler leurs murailles comme si elles avaient gardé la trace des propos qu'elles entendirent. Allez plus loin du côté de Charonne, et là encore des surprises vous attendent. Sur les pas de M. Lenôtre vous ferez la connaissance de quelques personnages qui ne sont pas à dédaigner : M. de Saint-P... un écervelé qui demeura cinquante ans en prison pour avoir sifflé Marie-Antoinette, et le comte de Folmon, un ex-conventionnel qui finit comme sigisbée de la duchesse d'Orléans, la veuve de Philippe-Egalité. Tel objet de musée, comme la brouette de Couthon, sert à M. Lenôtre à reconstituer un caractère comme jadis un fragment de squelette servait à Cuvier pour recomposer un être disparu. Et la physionomie ainsi tracée est vivante et vraie, de cette vérité qu'un peintre habile sait donner à ses portraits.

La galerie composée ainsi par M. Lenôtre est abondante et variée, très mêlée aussi, car les historiens fréquentent plus volontiers les excentriques et les aventuriers, que les gens sensés qui n'ont pas d'histoires et par conséquent pas d'historiens. Les niais y coudoient les fripons, mais il ne faut pas s'en plaindre, car l'œil est amusé et, pour peu qu'on soit philosophe, on trouve ample matière à réflexions dans cette variété de spectacles et de passions.

L'entourage de Mme du Barry est, à ce titre, bien instructif. M. Lenôtre a tracé deux portraits — et ils sont des mieux venus — de *Monsieur* du Barry, celui qui donna — ou plutôt qui vendit — son nom à la fameuse comtesse, et de Zamor, le petit nègre si choyé par sa maîtresse, qu'il est l'accessoire nécessaire de la société de Louveciennes, le jouet favori dont on s'amuse sans cesse. Quels étranges personnages que ces deux êtres qui, à des titres divers, approchèrent la favorite. Tous deux ont un caractère commun : l'ingratitude, inconsciente, cynique, féroce et lâche. Je doute qu'il y ait beaucoup de pages pleines d'un enseignement plus humain que celles que M. Lenôtre a consacrées à ces deux fantoches sinistres. On en trouvera d'autres encore, d'ailleurs, en lisant son livre, et l'enseignement, pour n'être pas toujours aussi éclatant, n'en est pas moins toujours profitable.

∴

C'est une physionomie énigmatique que celle d'Henri Beyle-Stendhal. Brutal, à la fois, et dissimulé, on peut porter sur lui des ugements bien différents suivant qu'on considère surtout tel ou tel de ses travers. Et, de fait, peu de gens ont suscité des opinions plus diverses, plus opposées, que ce dauphinois obstiné, ami du mystère et de la mystification, mélange disparate de simplicité et de ridicule, réaliste et solennel, affirmatif et pesant, pédant souvent, mais, comme dit l'autre, pédant à la cavalière, affectant la légèreté d'un petit maître pour lancer ses aphorismes ou laisser croire à ses bonnes fortunes. Tout cela est bien fait, il faut en convenir, pour dérouter le jugement et dépister la critique.

M. Pierre Brun a voulu, à son tour, dire son mot dans le débat et il a bien fait (1). Censeur des études au lycée de Grenoble, vivant, de la sorte, au pays natal d'Henry Beyle et à portée des manuscrits inédits que conservent encore les bibliothèques de là-bas, il était très à même de se documenter et de parler en connaissance de cause, d'autant que son esprit, curieux des choses littéraires, est fort apte à saisir les nuances et à les marquer d'un trait sûr.

(1) Pierre Brun, *Henry Beyle-Stendhal*. Grenoble, Alexandre Gratier, 1900, in-8, avec des illustrations.

L'ouvrage qu'il a écrit ainsi est élégant et discret. Paru dans la collection intitulée *le Dauphiné littéraire*, à laquelle un intelligent éditeur de la région a su donner un véritable cachet artistique, le livre de M. Pierre Brun n'est pas seulement, comme on pourrait le croire après cela, un livre d'histoire locale, destiné aux seuls compatriotes du héros, mais bien un travail d'une portée générale où les souvenirs du pays n'entrent que pour la part qu'ils doivent y avoir. C'est une étude où la biographie se mêle, comme il convient, à la critique, franche d'allure, alerte et sans prétentions, ornée de très intéressantes reproductions de portraits ou de vues qui, en éclairant le texte, augmentent encore le cachet artistique dont nous parlions à l'instant. Quelques-uns de ces documents graphiques sont inédits et n'ont pas encore été utilisés par les historiens de Stendhal. Mais M. Pierre Brun n'en use qu'avec discrétion, comme il use des fragments inconnus de son auteur qu'il a insérés dans son texte, parce que les uns et les autres servent à la vue d'ensemble qu'il s'efforce de donner de son sujet.

Et cette vue d'ensemble, quelle est-elle ? La vie de Stendhal y gagne de l'unité et du naturel. Lui-même, et ses biographes après lui, s'était mis un peu trop en marge de la société. M. Brun l'y ramène et le remet à sa place, la vraie, celle qu'il a occupée, par boutades, comme un bourru jaloux de son indépendance, sensible malgré cela au monde, quand celui-ci était sensible à ses propres mérites. Le héros byronien y perd un peu, mais l'homme y gagne, et l'équilibre est rétabli. En tête du volume de M. Brun se trouve la reproduction d'un portrait inédit de Stendhal, qui est un symbole. On y voit un homme jeune, florissant de santé, le sang à fleur de peau, la lèvre sensuelle et le regard ironique. C'est là Beyle tout entier, débordant d'une vie que sa malice s'efforce de cacher mais qui se répand de toutes parts, en dépit des obstacles. Et l'écrivain ne fut que l'expression d'un tel homme. M. Brun consacre à Stendhal une ample étude critique, dans laquelle les divers côtés de son caractère sont analysés et jugés. C'est un morceau plein de justesse et de bon sens, tracé d'une plume agréable par quelqu'un qui sait sentir et traduire ses impressions. Le morceau vaut d'être lu en entier avec attention, et le lecteur y trouvera, comme moi-même, plaisir et profit.

⁂

Les tribulations des Jansénistes ne nous passionnent plus guère, pas plus que les querelles théologiques qui agitèrent le passé. Ce n'est pas une raison pour que l'histoire les dédaigne et néglige de faire la lumière sur ces luttes anciennes. Déjà, en les étudiant et en les retraçant, M. Albert Le Roy avait écrit un beau livre sur *La France et Rome de 1700 à 1715*. Voici que, marchant sur les traces de son mari, Madame Albert Le Roy nous donne maintenant, en deux volumes, la *Correspondance de Pasquier Quesnel, prêtre de l'Oratoire, sur les affaires politiques et religieuses de son temps* (1). Ce n'était pas une mince besogne, qu'avoir à faire un choix dans cet énorme amas de lettres, fort intéressantes à coup sûr, mais d'un intérêt inégal, et, après avoir choisi, de mettre en valeur discrètement et sûrement ce qui devait être présenté au public. L'aimable éditeur y a réussi et il se meut au milieu de ces textes austères avec la bonne grâce aisée de quelqu'un qui peut porter sans faiblir le poids d'un savoir très réel.

Ce n'est pas qu'il faille, par avance, se représenter le P. Quesnel comme un écrivain rébarbatif, hérissé de textes et bardé de syllogismes. C'est au contraire un polémiste redoutable, à la plume alerte et bien taillée, dialecticien retors dont la verve bien française voit clair et frappe juste. La mort du grand Arnault, en exil, à Bruxelles, avait fait du P. Quesnel, également exilé au même endroit, le chef incontestable et écouté des Jansénistes de France. Pendant trente-quatre ans, de Bruxelles d'abord, puis d'Amsterdam, il entretint avec eux, sans jamais se lasser, une infatigable correspondance qui pénétrait partout et réchauffait les courages dans les cloîtres, dans les presbytères, au parlement.

L'homme qui fut capable d'un tel effort, si prolongé, est assurément digne de respect, et on ne se trouve pas en contact avec sa pensée sans en admirer la force et la conviction, comme on goûte bientôt l'expression de cette conscience stoïque qui parle un langage si plein de noblesse et de mesure. Mme Le Roy a surtout recueilli les lettres qui ont, comme elle le dit, un intérêt historique

(1) Paris, Perrin, 1900, 2 vol. in-8.

ou littéraire. C'est ainsi qu'il fallait procéder. Le théologien risquait fort d'éloigner les sympathies qui ne peuvent manquer d'aller vers l'homme quand on a suivi le cours de ses tribulations courageusement supportées. Cela n'est plus à craindre, grâce à la précaution prise de faire, avant tout, de ces deux volumes, une publication documentaire pour l'histoire. Le règne de Louis XIV gagne aussi à être conté de la sorte par la plume d'un de ses plus nobles enfants. Pasquier Quesnel écrivit pendant plus d'un demi-siècle, de 1667 à 1719, et pour parler avec justesse de cette longue période, on ne saurait négliger désormais d'avoir recours au témoignage d'un esprit aussi désintéressé et aussi courageux que le sien, ce qui sera facile grâce aux volumes fort commodes édités par Mme Albert Le Roy.

P. B.

Le directeur-gérant : PAUL BONNEFON.

AUXERRE. — IMPRIMERIE A. LANIER, 43, RUE DE PARIS.

NOUVELLES DE ROME

Un tableau de la cour papale

La France eut toujours les yeux fixés sur Rome et notre diplomatie avait trop d'intérêt à pénétrer les secrets de la politique pontificale pour la perdre de vue un seul instant. Les documents qui vont suivre et qui sont d'origine fort diverse en seront la preuve.

Le premier est intitulé ***Portrait personnel de la cour de Rome*** et il faut convenir qu'il n'est pas flatté. C'est assurément l'œuvre d'un Romain, mécontent du monde papalin et qui exprime sa mauvaise humeur brutalement. Est-elle juste et ne l'aveugle-t-elle pas ? Le morceau fut écrit à un moment où les passions étaient particulièrement agitées. Le souffle de la Révolution y avait pénétré, troublant les hommes d'église dans leur tranquillité séculaire. En 1798, Berthier enlevait Rome au Pape et y proclamait la république. C'est sans doute avant cet événement que fut écrit le factum anonyme publié ci-dessous, et c'est assurément pour pousser à l'exil du pape et la dispersion du Sacré Collège que de pareils renseignements étaient fournis sans ménagements aux Français. On sait comment les choses finirent. Le général Duphot ayant été tué dans une émeute à Rome, la ville fut occupée par les Français en février 1798, la république proclamée, et Pie VI emmené successivement à Sienne, à Florence, à Grenoble, enfin à Valence où il succomba. Animé d'intentions libérales au début de son pontificat, il s'était

montré humain et dévoué aux intérêts de son peuple. Mais victime des événements, devant les difficultés qui surgirent vite son zèle se refroidit et il mourut loin de sa ville épiscopale, dans des circonstances telles qu'on pouvait le croire, comme il est dit plus bas, le dernier prince de Rome.

Portrait personnel de la cour de Rome

PIE VI jure en Conclave de ne pas avoir des neveux, et promet de protéger les Jésuites, et a fait mourir en prison leur général Ricci. Prince ambitieux, fourbe et flatteur de toutes les cours et ami d'aucune. Il a opprimé tous les hommes d'esprit dont il craignait les talents, et a sublimé les gens obscurs pour maîtriser et pour appuyer le dispotisme (*sic*) de sa maison. Il a vendu les charges politiques et sacrées au plus offrant; a protégé les méchants et dépouillé les veuves riches, et les caisses publiques. Aujourd'hui ami des Français, après avoir incendié toutes les cours d'Europe pour les déchaîner contre eux. Homme avare de son argent, et prodigue de l'argent public, de manière qu'il a fait environ 40 millions d'écus de dettes, et en a volé la moitié pour agrandir sa famille et ses lâches flatteurs; et homme ignorant du latin et des sciences, il a fait le règne de la vénalité et du démérite plus effronté. La postérité haïra son règne, et avouera que Dieu l'avait formé pour le dernier Prince de Rome.

Le cardinal ALBANI, Doyen, l'asile des brigands et le protecteur des assassins et des meurtriers. Il a toujours pris le parti des désespérés, et a jeté le trouble dans le Consistoire pour l'irréconciliation à la République française et pour la guerre. Apôtre endetté au-delà de ses fonds pour la paillardise et pour ses vils flatteurs. Les hommes de bien ne sont pas de sa compagnie, et les amis des Français non plus; car il les persécutera tant qu'il vivra, dans son opinion et dans

ses abominables persuasions. Les troubles d'Urbin naissent de son infâme ministère.

Le cardinal ZELADA, ami des Jésuites qui lui procurèrent sa fortune, et principal auteur de leur destruction pour acquérir des pensions des rois d'Espagne et de France. L'ami des hommes en apparence, et l'ennemi de l'humanité et de la reconnaissance. Moteur de l'assassinat de Basville et du malheur de tant d'autres; car secrétaire d'Etat et d'accord avec Barberi a fait exiler millier de patriotes sans procès; et a réprimandé les gens de bien qui s'opposaient à la moltitude (*sic*) qui brûlait l'Académie française et la maison de Monte. Il se dit Espagnol pour se mettre à couvert de ses crimes, mais il est fils d'un marmiton espagnol et né à Rome. Homme fourbe, fin, dévot et trompeur. Pas même les gens de sa famille parlent bien de lui.

Le cardinal BUSCA, homme d'aucun talent, dédié aux bouteilles et à la bonne chère. Il a commencé par l'amitié du chevalier Hazara pour faire sa fortune; il l'a abandonné lorsqu'il a cru de la faire, déclarant la guerre à la Nation. Homme du temps et de la faveur, il a bravé la cour d'Espagne pour s'attirer la protection de l'Empereur, chez lequel il envoya le brigand et sanguinaire Monseigneur Albani, qui y demeure encore. A présent, il recherche et accueille les espions de Milan, et parle avec ceux qui accusent le général en chef à Paris. Ami intime de l'ambassadeur Pesaro parce qu'ils allaient d'accord pour la guerre aux Français, et pour fabriquer de fausses nouvelles à la basse Italie qu'ils voulaient gagner.

Le cardinal Joseph DORIA, secrétaire d'Etat, homme d'un petit talent et de peu de savoir, mais noble dans ses manières, et ferme et courageux vers les fripons et les dévorateurs de l'Etat. Les faiblesses du sexe le contraignent à se métamorphoser pendant la nuit, ce qui le rend compatissant des faiblesses des autres. Cependant, il croit éblouir par sa naissance et ses prérogatives. Il se flatte de séduire les Français

en leur témoignant amitié et reconnaissance; mais fourbe et adroit à s'insinuer pour mieux tromper et affermir l'aristocratie.

Le cardinal Antoine Doria, fier et sombre; enflé de sa noblesse, il méprise les hommes comme des bêtes; hautain, ignorant et présomptueux, il a tous les défauts du bigotisme et de l'ignorance.

Le cardinal Carafa-Trajetti, homme qui ne respire que supplices et prisons contre les Jacobins, et homme de guerre et de flerté plutôt que de piété et de religion. Son premier partage est l'ignorance et le mépris des hommes d'esprit. Il est la main droite et l'appui des sentiments du cardinal Albani, et le second héros de la guerre de religion et des croisades. Pour le faire taire, il faudrait lui demander compte de l'administration de la légation de Ferrare.

Le cardinal Antonelli, théologien, ami des moines et des gens d'esprit, porté à l'économie publique et à l'étude, mais ambitieux, fier et ennemi de la Nation. Il jouit d'une bonne réputation parce qu'il est aumônier, populaire, et n'a point de vices.

Le cardinal Gerdil, homme de lettres, de théologie, de bonnes mœurs et de grande réputation. Il fait l'honneur du Consistoire et de la pourpre. Si le peuple concourait à l'élection, il le ferait Pape, car il ne possède rien en propriété, il donne tout aux pauvres. Ainsi il est le véritable portrait de l'ecclésiastique et l'apôtre qui, dans toutes ses façons de vivre, retrace les mœurs et la discipline ancienne. Les ouvrages qu'il a publiés le caractérisent attaché à la monarchie spirituelle.

Le cardinal Caprara, homme de bien et endetté pour faire l'aumône aux pauvres et surtout aux veuves. Ecclésiastique de grande réputation et de bonne foi, de talent et de droit jugement. Ses bonnes qualités et sa droiture lui ont démérité la confiance et la grâce du Pape, aux maximes duquel il a

toujours été opposé. Cardinal digne de longue vie et de meilleure fortune.

Le cardinal PIGNATELLI, homme enflé de sa noblesse, et bélître, et ignorant; de là vient qu'il n'a aucune réputation et qu'on l'a toujours appelé le petit Néron.

Le cardinal ROVERELLA, homme de fortune. La flatterie, la fourberie et la médiation de la cause Lepri l'ont élevé au cardinalat. Il jouit de quelque réputation parmi les gens de lois, auxquelles il était adonné.

Le cardinal CARANDINI, homme ingrat vers son bienfaiteur Chigi, qui voulait par là l'empoisonner. Il jouissait de l'opinion publique pour la loi lorsqu'il était juge, mais il l'a entièrement perdue dans l'administration des communautés qu'il a ruinées et poussées à la misère. Homme avare, crasseux et libidineux, haï de la noblesse et du peuple, et ami de l'or qu'il a enfoui, et de la vénalité à laquelle il s'est livré.

Le cardinal Valenti CONZAGA, ecclésiastique retiré et pacifique. Il n'a pas un grand théâtre dans les sciences et un grand talent, défaut ordinaire des nobles; mais il aime les gens d'étude et d'esprit. On ne peut lui rien reprocher ni en privé ni en public. Il est le véritable portrait d'un honnête homme et d'un homme de bien; et un exemplaire frappant de mœurs ecclésiastiques; mais aristocratique par système et par naissance.

Le cardinal REZZONICO, Camerlingue, homme de bien et d'une sainteté édifiante; mais de faible esprit et de talent borné. Il résiste aux résolutions outrées de Pie VI par principe et par droiture; mais il finit en signant par docilité ou plutôt par faiblesse. Il serait le maître de Rome, s'il était plus ferme, et plus robuste de sentiment et de santé.

Le cardinal de YORK, chancelier, ivre de sa naissance et du titre d'Altesse, ignorant et opiniâtre dans ses sentiments; mais bon et enclin à secourir les pauvres, de manière qu'il nourrit presque tous les diocésains de Frascati. Il est ennemi du nom Français, comme Anglais et comme cardinal.

Le cardinal Livizzani, bon ecclésiastique et homme de droiture, et persuadé de la chute prochaine de la monarchie de Rome, parce qu'elle a, dit-il, des vices, et a dégénéré de ses principes et de ses premières institutions. Il ne craint les Français parce qu'il ne les a pas offensés, ayant toujours haï la guerre et la mauvaise foi de la cour de Rome.

Le cardinal Dugnani, homme de quelque connaissance et orgueilleux de sa fortune prématurée. Il est ignoré du peuple et méprisé de la Cour parce qu'il parlait des forces françaises et dissuadait la guerre contre la Nation.

Le cardinal Maury ; ce fourbe est parvenu au chapeau parce qu'il prédisait au Pape la ruine de l'Assemblée et la chute de la République naissante. Censé capable d'éblouir et de persuader par ses talents, il fut envoyé à la diète pour exciter les princes d'Allemagne à prendre les armes contre la République. Retiré à son évêché de Montefiascone, il mène la vie d'Epicure. De neuf mille écus de rentes, il en dépense cinq cents, et point d'aumônes et de vie ecclésiastique ; par là il s'est attiré la haine, la méfiance et le mépris de ses brebis ; et à Rome ne jouit de la réputation de personne.

Le cardinal de La Sommaglia, vicaire de Rome ; tout ce que l'on peut dire d'un homme hypocrite et d'un homme fourbe et ambitieux, on peut justement l'appliquer à lui. Il tâche de couvrir ses débauches anciennes par un éclat de piété mal entendue. Il paraît se retrancher sur le spirituel ; et cependant il pense à affermir l'état, et compose un second triumvirat des proscriptions avec le fiscal Barberi, et Sparziani, commis de la secrétairie d'état, poète et ignorant des affaires publiques et étrangères.

Le cardinal Borgia, homme de lettres et connu par tous les gens d'esprit. Il jouit d'une grande réputation à Rome et ailleurs. Homme de fatigues et de détail et non pas de grand talent dans les sciences et la politique. Cependant ennemi du Pape, ce qui veut dire ami de la vérité. Son défaut est d'avoir prononcé pour la guerre, et nié les provisions aux Français

avant la paix, ce qui ne convenait pas à un état qui se vantait neutre, et avait signé l'armistice.

Le cardinal RINUCCINI ; les lettres, la philosophie et l'étude ne sont pas pour lui. Les bouillons nourrissants et la bonne chère en compagnie de femmes sont ses délices, et les chevaux d'attelage son plaisir.

Le cardinal ANTICI, ancien ministre de Pologne. On lui rend justice de ses mérites et de ses talents politiques ; mais très fourbe, ambitieux et avare au-delà de l'humanité. Il a amassé de l'argent qu'il a acquis par la daterie de la Pologne, dont il faisait l'impressaire sur les expéditionnaires de Rome, et traite avec ingratitude ceux qui le servent. Il a acheté la charge du préfet du Concile des mains du Maggiordomo, l'Antinoüs de Pie VI.

Le cardinal ALTIERI, le plus ignorant des cardinaux. Sa maison est devenue le club plus célèbre de Rome, où l'on déraisonne sur la France.

Le cardinal ONESTI-BRASCHI, neveu du Pape : jeune homme donné aux plaisirs privés, méprise les publics ; incapable de faire du bien et du mal, faute de talents ; doux, affable, plein de bonté ; mais riche et avare à l'extrémité. Il jette au Tibre les confitures pourries plutôt que d'en régaler ses amis, quand elles sont bonnes.

D. Louis duc ONESTI-BRASCHI, le monopoleur général de l'état, est la cause de la disette de tous les genres nécessaires à la vie. Il a enfoui trois millions d'écus d'or dans sa chapelle privée à Nemi. Il s'est fait riche et grand aux dépens du public, outre avoir marchandé toutes les charges de l'état et de l'église. Roturier de naissance et de manières, grossier, rude et fier dans sa grandeur, il est devenu la haine et le mépris public, de sorte que les amis risquent leur honneur.

Le cardinal ARCHINTI, d'un talent petit et borné comme un enfant ; mais bon homme, incapable du mal et du bien. Des sornettes qu'on lui conte le soir et des nouvelles fausses contre la France le font aller coucher gaiement.

Monseigneur CARAFA, Maggiordomo, galant jeune homme, d'aucun mérite et d'aucun talent. Il est adroit à ménager la faiblesse du Pape et du Népotisme pour ses intérêts particuliers, auxquels il réussit très bien. Ami des femmes jolies et des m...

Monseigneur CALEPPI, homme de mauvaise foi, double, fourbe, fin, malin et trompeur, l'espion et l'homme de tout le monde, car il se mêle de tout pour faire fortune. De là il admet tout le monde, et s'entremet pour tout apprendre et pour sacrifier les talents. Il se dit politique, mais sa politique est celle des tyrans et des brigands. Poli, Monaco, Corona et tant d'autres sacrifiés à ses ressentiments. Le premier calomniateur public de la France, et le moteur des guerres de religion et des croisades pour détruire la nation. Homme tellement fanatique qu'il est encore d'accord avec Louis XVIII pour aller nonce à la Monarchie Française. Lui, Barberi et Consalvi forment le troisième triumvirat de la persécution des patriotes. Le détail de ses tromperıes affaiblirait son caractère.

Monseigneur CONSALVI, jeune homme plein de présomption et ignorant comme un écolier. La trompette des fausses nouvelles, et le héros de la guerre contre la saine raison et les forces de l'état.

BARBERI, avocat fiscal, persécuteur impitoyable de tous les patriotes ; il en a exilé millier sans forme et sans procès, en a renfermé plusieurs dans des cachots, et a par là fait la ruine de bien des familles. Il est cruel et farouche plus pour son penchant naturel que pour sa charge ; car il a le cœur et l'avarice de Séjan et non pas l'esprit de Cromwell. Non content de persécuter les patriotes à Rome, il s'efforce de les faire persécuter à Naples, à Turin et à Florence, de sorte que tout ce que l'on peut dire de lui est bien peu de chose en comparaison de la malice et de la malignité de son âme. Comme il a joui de la confiance du Pape, de Zelada et de Busca qui l'appelaient le sauveur de l'état, il a fait le malheur des bons

et la fortune des méchants. Le peuple romain s'étonne que la République Française n'ait jamais demandé une vengeance sur ce fripon persécuteur de ses amis.

BARTOLUCCI, avocat fiscal, homme de loi et fourbe, prodigue des biens d'autrui et fin à ses affaires. Il a fait ses richesses sur les malheurs et sur les rentes publiques. D'accord avec le neveu du Pape, et avec le Pape même, il a vendu les bails de l'Etat, au préjudice du trésor public et au profit du leur. Rome qui connaît son ancienne pauvreté hait ses prodigalités aux dépens publics. Homme de loi municipale et du latin. C'est un de ces talents qui naissent de l'école d'Epicure.

Monseigneur COLUBRANO, Monseigneur MACCHERANI, D. ANDRÉ, hommes fanatiques à l'extrémité. Ils ne parlent que des forces de la maison d'Autriche et de la faiblesse et de la contre-révolution de la République pour magnifier la première et avilir la seconde. Ils tiennent encore des clubs nombreux dans le jardin du Collège romain.

Le banquier TURLONIA, girouette à tout vent. Ayant considéré que la haine contre les Français procurait de la fortune, il a fait ses efforts pour accroître l'armée papaline à ses frais. A présent qu'il a accommodé ses affaires, il fait l'ami de la France, et ne cesse de faire l'espion du cardinal secrétaire d'Etat.

Le banquier BOTTONI a fait de même. Il s'est procuré une fortune aux dépens de la vérité; car il était enragé contre les nationaux. Il a dans ce temps de persécution cassé les verres à l'Académie de France, et parlait des Français comme des assassins. Cependant il est à présent leur ami, et en obtient des grâces.

Lettres inédites de Mgr de Salamon

La physionomie de l'abbé de Salamon est bien connue, — et on peut ajouter : très avantageusement — depuis deux publications qui ont mis en pleine lumière son rôle à Paris durant la Révolution. M. l'abbé Bridier avait trouvé à Rome un manuscrit des *Mémoires inédits de l'internonce à Paris pendant la Révolution* (1790-1801) et il s'empressa de les imprimer, en 1890, dans un volume qui fit sensation. On apprit ainsi que, pendant les journées les plus troublées de la Terreur, un conseiller-clerc au Parlement de Paris, Louis-Siffrein-Joseph de Salamon, avait été chargé, comme inter nonce des affaires du Saint-Siège avec la France, et qu'il avait réussi, en dépit des périls, grâce à son courage et à son esprit de ressource à tenir en communication avec Rome quelques fidèles catholiques.

L'abbé de Salamon lui-même contait avec une bonne humeur communicative le récit de ses tribulations, si bien qu'on eut été tenté de croire qu'il exagérait un peu la portée de son action et l'étendue de ses mésaventures si, depuis lors, un nouveau volume n'était venu établir les faits d'une façon certaine. C'était le texte de la *Correspondance secrète de l'abbé de Salamon avec le cardinal Zelada* (1791-1792), publié en 1898, par le vicomte de Richemont. Présentés ainsi jour à jour, au fur et à mesure qu'ils se produisaient, les événements acquéraient toute leur véritable portée et la gravité du diplomate donnait créance à la verve du conteur.

Les quelques lettres que nous publions à notre tour fourniront quelques détails sur une autre portion de la vie de M. de Salamon, celle où, les périls étant passés, l'abbé de Salamon, relevé de ses fonctions d'internonce par la venue d'un nonce régulier, allait être évêque *in partibus* d'Orthosie. Par suite de circonstances qu'il serait difficile de déterminer exactement, Mgr de Salamon ne fut pas récompensé de ses services avec tout l'empressement et la générosité qu'il était en droit d'attendre. L'ancien internonce en montra quelque humeur. Mais dans les lettres qui suivent, adressées à Artaud de Montor qui occupait alors des fonctions dans la diplomatie française en Italie, il se contente de laisseraller

sa plume franchement, comme il fit en écrivant ses mémoires, et de causer comme on cause avec un ami, sans prétentions et à cœur ouvert.

Rome, 10 juin 1807

J'ai reçu, mon cher ami et confrère très aimé, votre aimable lettre du 5. J'ai remis celle pour M. Lefevre et de là j'ai porté au ministre une lettre que M. d'Aubusson lui a écrite et dont il a été content et l'extrait légalisé en probante forme. Mais ce ministre est si prudent qu'il ne se croira pas en si grande sûreté de conscience que vous l'imaginez pour agir. Néanmoins il m'a montré beaucoup d'envie de m'obliger, mais il est extrêmement incertain sur la manière de répondre; il m'a fait mille objections que j'ai abattues en définitif; pourtant nous sommes convenus que je lui écrirais sur cet objet et qu'il me répondrait, mais qu'auparavant il me communiquerait son projet de réponse. Cette finale a été sans réplique de ma part et il m'a donné jour pour après-demain vendredi. Je vous avoue à vous seul que M. Alquier me parait si entortillé, bien que très poli, que si M. Lefevre ne dirige pas sa réponse, je ne sais si elle sera satisfaisante. Mais j'ajouterai qu'il paraît que M. Lefevre ne s'avance pas trop vis-à-vis de lui. Néanmoins j'insinuerai à M. Lefevre le projet de réponse.

Le cardinal Consalvi vous fait mille amitiés et il m'en témoigne beaucoup. Le trésorier également.

J'ai vu hier le pape pour la deuxième fois chez lui pour mon dû. Il a lu le mémoire, et a dit : « E giusto, giustissimo, verro domani il tresoriere e ne parlero. » Je fus tout de suite chez ce prélat lui donner copie de mon mémoire, en lui rapportant les paroles du pape et le priai de l'en faire ressouvenir. Il me le promit et mit mon mémoire dans son portefeuille de travail avec le pape. C'est par conseil du cardinal Consalvi que je ne me suis point adressé au ministre

qui au premier mot que je lui en ai dit, le premier jour, me répondit : « Mais il n'y a pas d'argent. »

Le pape, le trésorier, ni Consalvi ne m'ont fait cette objection, ainsi il parait que je dois compter sur ce paiement. Je suis retourné chez la duchesse Lanta; je l'ai manquée : j'y retournerai.

J'ai vu M. Isoard, nous avons parlé de vous. Toutes les apparences sont bonnes pour moi, mais vous savez que je ne me flatte pas trop.

Je dîne aujourd'hui chez le cardinal Dugnani. *Addio, amico carissimo.*

SALAMON.

Savez-vous qu'on trouve que je parle bien Italien. Le cardinal Consalvi m'entendant dire quelques mots français chez la duchesse Braschi me dit : « Parlez, parlez italien; vous le parlez si bien. » Je vous dirai que celui-ci est plus facile que celui de Florence.

Il y a eu vraiment quelque tumulte à Naples et je crois bien que je n'irai pas.

Mes compliments affectueux à ces messieurs.

Rome, 17 juin 1807.

Je vous remercie, mon cher ami, et des lettres que vous m'avez envoyées et des avis que vous voulez bien me donner dans la vôtre. Mes paquets étaient déjà portés à la poste, lorsque je reçus, quand je m'y attendais le moins, de M. Alquier la lettre en question; je n'eus que le moment de la copier et d'en hasarder la copie à M. d'Aubusson. S'il ne vous l'a pas communiquée je la joins ici ; elle est telle que je pouvais la désirer et dans les termes les plus polis, Antonelli en a été content et je suis dans l'attente du résultat ; c'est ce vieillard qui fait tout et je le laisse faire. D'un autre côté, Consalvi et

la duchesse Braschi sont aux trousses du trésorier et je les laisse encore faire. La duchesse vient de me dire hier soir : « Avez vous vu la personne ; c'est comme fait. » Ainsi vous voyez que les deux choses vont bien sans brigue et sans bruit. Monseigneur Arrezzo est venu me faire visite ; il est fort aimable. Moriso n'a pas bougé ; il vint chez Antonelli avant hier quand j'y étais. Ce cardinal le fit attendre dans l'antichambre et ne voulut pas que je quittasse la place sitôt. Enfin je m'en allai et je rencontrai ce seigneur dans l'antichambre qui parut embarrassé. Moi, d'un air riant, je lui demandai de ses nouvelles.

Dans une société où j'étais attendu, on disait: « L'abbé Salamon n'est venu que pour voir Rome, il s'en ira bientôt. » Moriso dit : « Il y sera plus longtemps que vous ne croyez. » Les prélats qui sont sur les rangs pour la nonciature sont Capelleti et Psallota. Le premier est un ignorant minutieux et n'est pas bon pour cela. L'autre, dit-on, est trop jeune, n'a pas l'esprit de son état et aime trop le plaisir. La Reine porte Capelleti parce qu'il a porté une barette en Espagne. Vous voyez qu'on n'oppose pas de gens trop importants et qui aient beaucoup servi. Au reste, Alquier ne fera rien, il me l'a dit, qu'il n'ait les ordres directs les plus précis. Il est très ferme quand il veut ; il est surpris que M. d'Aubusson n'ait pas fait venir le ministre d'Espagne chez lui. Celui-ci voulait ainsi vivre éloigné de lui ; il l'invita à dîner, l'Espagnol refusa sous le prétexte qu'il était malade. Alquier lui écrivit une seconde fois pour lui dire qu'il était bien fâché qu'il fut malade, mais qu'étant un dîner d'apparat il fallait qu'il vint ou qu'il déclarât qu'il avait des ordres de sa cour de ne pas venir. Le ministre d'Espagne, quoique malade, vint au dîner. Il me disait: « Je sais qu'il est fort dur de nous obéir, mais nous, nous sommes dans la circonstance d'obliger à cette obéissance. »

Je n'ai jamais voulu ni ai eu l'intention qu'il se mêlât d'autre affaire que de la principale.

Adieu, mille tendres compliments. J'ai dîné avant-hier chez Mgr Isoard qui vous fait mille compliments; il y avait beaucoup de monde. Je vous prierai, mon cher ami, de mettre cette lettre sous votre couvert pour Paris : c'est une pauvre demoiselle.

Monsieur, vous voulez bien m'instruire que Sa Sainteté désirant reconnaître les services que vous avez rendus au Saint-Siège, vous offre la décoration d'évêque *in partibus* et vous me demandez, monsieur, si je trouve quelque inconvénient à ce que vous acceptiez cette grâce du Souverain Pontife. Je m'empresse de vous déclarer que je n'ai point d'instructions qui m'autorisent à contrarier les dispositions bienfaisantes de Sa Sainteté en votre faveur; que je n'ai aucun motif pour vous conseiller de vous y refuser et que je crois même pouvoir inférer d'une dépêche écrite par Son Altesse M. le Prince de Bénévent à S. E. M. d'Aubusson Lafeuillade, ministre de France à Florence, sous la date du 17 octobre dernier, que S. M. l'Empereur et Roi verra sans aucun mécontentement que vous receviez du Saint-Siège les récompenses auxquelles vous pouvez prétendre par vos services.

Je saisis avec empressement, Monsieur l'abbé, l'occasion de vous offrir les assurances de ma considération la plus distinguée.

Signé : ALQUIER.

Rome, 20 juin 1807.

Je vous remercie, mon cher collègue, des lettres et du charmant billet que vous avez écrit.

Mes affaires sont comme finies ensemble : ma dette me sera payée et le pape en a donné l'ordre. L'autre grâce est accordée et le pape n'a plus d'autre incertitude que celle de savoir s'il me proposera dans le premier consistoire qui est en juillet

ou dans celui qui suivra. Il a fait donner ordre à Mgr Mazio, mon ami, maître des cérémonies, d'aller prendre ses ordres. Vous sentez bien que celui-ci fera en sorte que ce soit pour le premier consistoire.

Vous serez bien surpris d'apprendre que M. Alquier, de son propre mouvement, a été parler pour moi au pape; c'est le cardinal Antonelli qui me l'a appris. Je vais le remercier.

Dimanche j'assisterai au *Te Deum* dans l'église de St-Louis des Français. Vous voyez que, d'après vos avis, je n'ai pas perdu de temps; à peine un mois est écoulé, et on est long ici. Ma présence a fait grand plaisir ici et je crois que si j'étais venu dans des circonstances favorables, j'aurais fait une course plus importante.

Mon cher ami, il ne faut pas encore parler de la réussite de mes affaires. Je vous embrasse.

SALAMON.

Je voudrais bien que vous eussiez la bonté de mettre sous votre couvert à Paris la lettre pour Liège. De là on la mettrait à la poste.

Rome, 24 juin 1807.

J'ai reçu, cher et bon ami, votre paquet du 19 de ce mois. J'y trouve toujours des marques de votre intérêt et de votre amitié pour moi. J'ai dîné deux fois avec Mgr Isoard chez lui et une fois chez le cardinal de Bayanne. Vous sentez bien que d'après l'opinion que vous avez de lui, je lui ai dit un peu de ce qui me concernait. Il n'était pas d'avis que j'acceptasse l'évêché sans l'autre, l'un pouvant m'être très contraire en France si je voulais y résider; que dans le cas contraire, il n'y avait rien de mieux. Il m'a ajouté que de moi-même, bien que très estimé et aimé dans ce pays-ci, je ne pourrais contre-balancer les concurrents soutenus de leur famille et de leurs

protecteurs; que si la France demande seule, on n'obtendrait pas, parce que la cour de Rome craindrait les suites et ne voudra pas être dominée pour la nomination de ses nonces, surtout pour une puissance étrangère à la France, mais qu'il croyait qu'une lettre de la Reine ou de ses ministres en ma faveur, jointe aux autres préalables, emporterait sur tout. Il faudrait donc combiner cela avec Lustrini et peut-être M. Tessoni, si la Reine l'écoute favorablement. Etant plus désintéressé que M. d'Aubusson, il pourrait insinuer à la Reine que ce serait un avantage pour elle d'avoir un sujet agréable à la France, mais surtout très porté par la cour de Rome dont il a été l'internonce dans les temps les plus orageux, et qu'elle vient de décorer du titre d'évêque. Pesez tout cela.

Le pape a fait le plus grand éloge de moi, m'a fait dire de préparer mes habits et que je serais préconisé dans le premier consistoire. Il m'a même fait dire de choisir mon titre. Mazio, qui a été à son audience, au sortir de la chapelle papale, aujourd'hui, n'a pas eu grand'peine, à ce qu'il m'a rapporté. Il m'a dit: « Le pape était tout à fait content de vous nommer évêque et c'est lui qui a dit le premier *al primo consistoro* ». Adieu. C'est tard. Le courrier va partir, mais il ne me faut pas grand temps pour vous dire que je vous aime de tout mon cœur.

SALAMON.

Le cardinal Consalvi me comble d'amitié et me traite avec distinction. C'est lui qui m'a mis aujourd'hui dans le chœur en face même du pape, au milieu de tous les prélats, quoique en habit noir.

Vous pourriez peut-être lui écrire une lettre, lui marquant toute ma reconnaissance, et lui dire que je ne taris pas sur son compte. Je vous dirai à vous seul que le pape parait un peu prévenu contre notre ami; il le croit ennemi des ecclésiastiques, il sait qu'il a écrit contre le cardinal Zondadari,

qu'il a inquiété la Reine sur ses ecclésiastiques. Je lui ai dit que je croyais que Sa Sainteté était mal instruite, qu'on ne pouvait disconvenir pourtant qu'il y avait des prêtres qui avaient du zèle indiscret. Mais il est inutile d'en parler à M. d'Aubusson ; cela l'inquiéterait inutilement. Mais calmez-le sur les ecclésiastiques et surtout ceux de Prato.

Rome, 22 juillet 1807.

Si vous voulez changer votre style et votre protocole à mon égard, mon cher et bon ami, je n'y suis plus. Mon cher pigeon, mon cher collègue, mon cher ami, sont les titres qui me flatteront le plus. J'attache si peu d'intérêt aux titres que je serais dans les plus hautes dignités, que je serais vraiment fâché que mes amis sincères y attachassent quelque prix.

Je me réjouis de vous savoir de retour de Vallombrose et de vos courses pieuses en bonne santé par la chaleur excessive qu'il fait. On dit ici ce qu'on dit souvent dans beaucoup de pays : « On n'avait jamais senti une si forte chaleur à Rome que cette année ».

Il a fallu toutes vos instances et vos encouragements pour me soutenir dans l'exécution du projet que nous avions conçu. Le cardinal de Bayanne disait : « C'est de la fumée et vous ne pourrez plus paraître en France ». Isoard, totalement contraire à ce projet et ajoutait aussi : « Vous ne pourrez plus aller en France ». Les Italiens, au contraire, regardent cela comme un grand honneur ; je ne dis pas à personne, parce que le pape me l'a défendu, qu'il y a attaché un revenu raisonnable pour la circonstance critique où il se trouve, payant plus de cent mille écus par mois pour les troupes. Mais Isoard qui a toujours son chapelet à la main, ce qui est fort bien, est comme les gens de notre pays de Provence : Ils aiment bien s'avancer, mais ils n'aiment pas à avoir des égaux.

Je vais toujours chaque soir dans les premières sociétés de Rome, Altieri, Patrici, Fiano, Massimi, Braschi, Piombino, Cantio où je rencontre les cardinaux et les prélats les plus marquants. J'ai été visiter plusieurs généraux d'ordres, tel que Fontana, celui de la Magdeleine, ce qui a fait grand bien.

Je vois souvent l'aimable abbé di San-Stefano del Callo.

J'ai vu le pape hier. Il m'a reçu avec une grande bonté, je lui ai fait bénir un anneau pour Bordeaux qu'il a pris dans ses mains. Il l'a trouvé fort joli. Il y avait dessus *béni par Pie VII le 20 juillet.* Cet excellent pape est dans une grande anxiété sur les affaires présentes, il me demandait des nouvelles. Je lui dis que les nouvelles étaient bonnes et que la paix s'ensuivait. Il m'a dit d'un air triste : « Je me fais vieux — Felicemente per la Chiesa c'e lontano della sua età a quella dei cardinali Caraffa, Trajetta e du Belloy, lui ai-je répondu. — Il a souri. Il m'a dit ensuite : *Parlero di voi al consistoro, e ricevereste un biglietto.*

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

SALAMON.

Paris, 23 novembre 1807.

Me voici enfin arrivé, mon cher ami, mais non sans peine; j'ai essuyé tous les malheurs possibles. Le passage du Mont Cenis a été affreux, ma voiture s'est brisée et j'ai eu une si forte contusion à l'épaule que je l'aie crue démise. Je ne puis pas mettre encore mon habit moi-même ; j'ai aussi un rhume des plus opiniâtres ; je me suis arrêté trois jours à Chambéry.

Un de mes premiers soins a été d'aller voir Mme Artaud ; je ne savais nullement son adresse, vous m'aviez dit rue de l'Université, c'est rue de Lille. Enfin je l'ai trouvée en bonne santé, je lui ai dit que vous vous portiez à merveille et que vous grossissiez un peu comme moi. La petite souffre des dents.

J'ai vu le cardinal Maury. Nous avons beaucoup parlé de vous ; il paraissait instruit de vos froideurs avec M. d'Aubusson. Je ne suis entré dans aucun autre détail, sinon de lui dire que j'en avais été vivement affligé. Depuis mon départ, je n'ai aucune nouvelle de Florence de personne. J'espère que vous me donnerez des vôtres. Permettez-moi de vous le dire, mon cher ami, vous m'avez traité un peu en rigueur : quoique porte à porte, vous ne m'avez pas fait l'amitié de venir me dire adieu ; vous m'avez mal jugé dans cette circonstance et je vois que vous ne connaissez pas bien encore la loyauté et la franchise de mon caractère.

L'Empereur est en Italie. On débite ici beaucoup de grandes nouvelles auxquelles il n'est guère permis d'ajouter foi. On parle aussi d'un grand changement dans l'état que vous habitez.

M. de Talleyrand a toujours un grand crédit ; il a conservé les affaires du nord et de l'Angleterre.

J'ai rencontré sur le Mont Cenis les beaux chevaux normands qu'on conduisait à la reine d'Etrurie.

Adieu. Je suis ici à vos ordres. Mille tendres compliments. Je vous embrasse. Toutes vos attestations sont inutiles. On ouvre toujours les caisses à Verceil et sans ménagement.

L'évêque d'ORTHOSIE.

Rome en 1817. — La succession du cardinal d'York.

Les lettres qui vont suivre émanent de gens subalternes inconnus dans l'histoire, mais en bonne situation pour bien voir ce dont ils parleront. Tous deux mandent à Artaud de Montor les événements dont ils furent les témoins plus ou moins directs, et leur récit, sincère et désintéressé, semble, à bien des égards, avoir plus de valeur probante que telle narration d'un acteur mêlé aux faits.

L'un, Paul Ravioli, était l'avocat-conseil de l'ambassade de France. Il voit juste et conte bien. Sous sa plume les choses prennent un relief marqué et on lira avec intérêt le récit de la mort du pape Léon XII, dont il est l'auteur bien informé.

L'autre, Constantin Stamaty, est un Grec de naissance que son enthousiasme pour notre pays avait fait un Français d'adoption. Venu à Paris, en 1787, pour y étudier la médecine, le jeune Hellène avait été conquis bien vite par l'activité intellectuelle de la cité et l'effervescence des idées qui s'y agitaient sans cesse. Bientôt même il fut absorbé par la politique, se lia étroitement avec les principaux protagonistes du gouvernement d'alors, se mêla à la presse du temps et, par le journal ou par la brochure, répandit si bien les vues du jour, qu'il finit par être employé par la diplomatie républicaine, d'abord comme agent secret à Hambourg et à Altona, ensuite comme collaborateur avoué. Il fut consul général de France dans les provinces au-delà du Danube, mais la Porte lui refusa l'*exequatur*. On le retrouve ensuite attaché au ministère des Relations extérieures, puis, après une fugue à Ancône, consul à Civita-Vecchia, dans les Etats du Pape. Il occupait encore ce poste lorsqu'il écrivit, en 1817, les lettres qu'on verra ci-dessous à Artaud de Montor. D'ailleurs, Constantin Stamaty avait la plume abondante et facile. Il entretint pendant plusieurs années une correspondance en grec qui, sous le couvert d'une personne interposée, s'adressait au prince Michel Soutzo et donnait une physionomie exacte des événements qui se passaient en France. Quelques-unes de ces lettres ont été publiées, en 1892, par M. Emile Legrand sous ce titre : *Lettres de Constantin Stamaty à Panagiotis Kodrikas sur la Révolution française (janvier 1793)*. Celles qui vont suivre apporteront quelque lumière sur une portion ignorée jusqu'ici de l'existence de celui qui les écrivit, en même temps qu'elles fourniront des détails dignes d'intérêt sur les affaires de la Rome d'alors.

Rome, 17 janvier 1817.

. . . . . . , ...

Passons à une autre affaire, affaire à laquelle on a attaché une grande importance dans Rome. On a demandé mon avis; je l'ai donné, mais comme j'ai toujours fait un très grand cas de vos connaissances en droit public, c'est pourquoi j'aime aussi de vous consulter à mon tour pour avoir votre avis. Voici le fait :

Le feu cardinal duc de York, dernier rejeton de la famille Stuart, possédait tous les papiers de la famille. L'on prétend que parmi ces papiers il existe des pièces intéressantes, savoir : des brefs pontificaux qui déclarent l'usurpation de la famille Brunswick et la légitimité dans la famille Stuart. Ces papiers ont été jusqu'à présent dans l'oubli et amassés dans une chambre, chargés de poussière, mêlés avec les listes de la cuisinière et de la blanchisseuse. Un certain abbé Lupi en était le dépositaire. Un Anglais, dont j'ignore le nom mais qui figure dans le parti de l'opposition, a fait sonder l'abbé Lupi pour acquérir ces papiers, disant qu'il voulait s'en servir pour compléter l'histoire d'Angleterre et de la famille Stuart. Il propose 170 piastres à l'abbé Lupi pour prix des papiers et 300 écus pour obtenir la permission de les vendre. L'abbé Lupi accepta ; il expose à l'auditeur Santissime que ces papiers étaient insignifiants, que l'occasion s'étant présentée, il pensait de la saisir pour les vendre. L'auditeur Santissime accorda cette permission. L'Anglais paya la somme convenue et M. Lupi mit 170 écus au profit de la succession et, du surplus, il s'en empara. La police ayant découvert cette affaire fit arrêter l'abbé Lupi, scella la chambre où l'Anglais avait transporté les papiers, on y mettait deux gendarmes de garde à vue. Il s'agit de savoir dans ce moment si l'opération de l'abbé Lupi présentait un crime ou une action indifférente.

J'ai opiné pour l'affirmative de ces deux propositions, et ce pour les motifs suivants.

Tout homme qui, par ses opérations, met le gouvernement dans le cas de se compromettre avec un gouvernement étranger, commet un crime. L'abbé Lupi a mis le gouvernement pontifical dans le cas de se compromettre avec le gouvernement anglais, par la vertu de ses papiers ; donc, il a commis un crime.

La proposition ci-dessus reçoit pourtant, dans certains cas, des modifications, mais le sieur Lupi n'est pas dans ces modifications.

Un homme qui, sans le savoir, porte le gouvernement à se compromettre, ne commet pas un crime ; cela est vrai. Mais l'abbé Lupi n'est pas dans le cas de cette exception. Car la somme de 300 écus qu'on lui a donnée pour obtenir la permission devait lui apprendre que l'affaire n'était pas tout à fait simple. Au surplus, la déclaration faite à l'auditeur Santissime prouve son dol et par conséquent il ne peut pas dire d'avoir commis une action qui pourrait compromettre à son insu le gouvernement romain.

Tel a été mon avis, qui, je ne vous le dissimulerai pas, a trouvé des oppositions. Je suis persuadé que je ne pouvais pas découvrir un meilleur maître que vous pour être éclairé. Ainsi je vous prie de me dire franchement si vous approuvez ou désapprouvez mon avis.

P. Ravioli.

Rome, le 1er février 1817.

Mon très cher ami, c'est à Rome, où je suis depuis quelques jours, que j'ai reçu votre lettre du 14 janvier dernier, que nous attendions tous ici avec une véritable impatience. Tout ce que vous me dites est encourageant, consolant, et marqué au coin d'un intérêt amical, tel que je suis en droit de l'atten-

dre de la sensibilité de votre cœur et de la constance de vos sentiments; mais je sais comme vous, qu'il faut des puissants motifs pour déterminer une attention qui me soit particulière et j'ai de la peine à croire que ces motifs puissent exister, si l'on ne précise pas un but politique, que mon genre de talent, d'expérience et de capacité puisse atteindre, plutôt que celui de tout autre employé, surtout s'il est présent, et si la sollicitation est appuyée pour l'intérêt et le crédit de quelque personnage influent.

La place de Raguse, que j'ai désignée lorsqu'elle était vacante, était un projet déterminé, qui se rattachait d'un côté, aux convenances de la diplomatie, dont vous deveniez un principal agent, et de l'autre, aux présomptions qu'on doit avoir des moyens que j'aurais eus d'être utile, sous tel ou tel rapport. La place étant donnée, et toutes les autres de cette espèce étant dignement occupées, je ne sais plus de quelle part tourner mes regards, et que demander. Je craindrais alors qu'on ne prit pour de la présomption l'opinion sur laquelle je fonde la prétention que j'ai d'être préféré à un autre pour un meilleur emploi; mais, mon ami, vous qui êtes présent et au centre des opérations, vous pouvez à peu près découvrir s'il y a quelque place à donner qui puisse me convenir et insinuer en ma faveur tout ce que votre amitié pour moi et votre tendre sollicitude pour ma famille pourra vous inspirer. Mon cœur certainement serait d'être dans les rayons de votre gloire, et Milan, Venise, Trieste, feraient le comble de mon bonheur. Mais à défaut de ces places, je pourrais encore vous servir sur la Mer Noire ou la Baltique, points très importants pour l'observation et notre intérêt commercial.

Voilà, mon ami, où vous pouvez opérer une juxtaposition, et il me serait bien doux de vous en avoir l'obligation. Lorsque vous m'écrirez que vous apercevez la possibilité d'une pareille décision, j'aurai alors recours au cœur magnanime de M. de Pressigny et je suis sûr que je ne

l'invoquerai pas en vain. Je vous prie aussi de parler à M. Flury, mon chef, celui qui est le patron de notre barque, il pourra toujours disposer son équipage de la manière qu'il jugera à propos. Il a eu mon mémoire sur ma gestion de l'année dernière; il a vu ce que j'ai pu faire avec des petits moyens et dans une sphère de peu d'importance, et il conclura facilement ce que je pourrais faire ailleurs. J'ai écrit aussi de nouveau au sujet de ma question jurisdictionnelle avec le tribunal de commerce, et c'est à l'occasion d'une caisse de tableaux appartenant à Fesch, qu'on veut ici faire payer au capitaine Français, contre les dispositions du code de commerce. J'ai encore renouvelé ici mes représentations ; je ne sais si elles seront prises en quelque considération, mais rien n'avance encore et les choses me paraissent en tout *in statu quo* où vous les avez laissées.

Je n'ai aucune connaissance que des galériens se soient échappés le 8 décembre du bagne de Civita Vecchia. Les voleurs qui vous ont arrêté, étaient des gens de Ronsiglione qui s'entendaient avec le postillon ; ils sont arrêtés et doivent être jugés, à ce que m'a dit le marquis Melitoni, officier de gendarmerie qui les a interrogés. L'un de ces voleurs ci-devant sbire est parvenu à s'échapper de la prison, emportant même les menotes dont il était garrotté. Voilà tout ce que je sais de cette affaire. Trois forçats dont un Français, conduits il y a quelques jours de Rome à Civita Vecchia sont parvenus à s'échapper, après avoir désarmé leur garde. C'est moi qui ai donné la première nouvelle de la condamnation de ce Français pour vol domestique. Je suis étonné que vous ne me parliez pas dans votre lettre de l'époque présumée de votre départ de Paris. Dans tous les cas je vous écris la présente, que Madame recevra, à moins qu'elle n'ait aussi fait son émigration avec vous. Mais je suppose que vous aurez pris vos dispositions pour les lettres qui vous arriveront de Rome. Si celle-ci cependant vous trouve à Paris, elle vous servira de nouveau motif pour faire les dernières démarches en ma

faveur, afin que vous puissiez obtenir un résultat quelconque avant votre départ, et que vous puissiez fixer mes idées et diriger mes vues sur un sujet déterminé. A votre arrivée à Vienne, lorsque vos affaires vous permettront quelques fois de penser à vos amis, veuillez me donner un moment pour m'instruire de tout ce qui concerne votre santé et votre satisfaction personnelle. Vous savez le prix que j'y attache. Je n'ai pas le droit de vous en demander davantage. Vous m'obligerez si vous trouvez l'occasion de quelques voyageurs de m'envoyer la collection d'un journal grec qui s'y imprime, intitulé *le Mercure Savant*, depuis le 1er juin 1816.

Je vous prierais aussi de m'envoyer de Paris l'almanach royal de 1817, nous compterons ensemble pour vos avances. Je vous suis pour la vie tout dévoué.

Mes respects les plus affectueux à Madame Artaud et à Mademoiselle. Toute ma famille leur en dit autant.

Je vous prie de présenter mes respects à MM. d'Hauterive, Bosc et Bresson. Vous voyez que je vous traite comme si vous étiez mon représentant à moi.

C. STAMATY.

Civita-Vecchia, le 4 mars 1817.

Mon cher ami, accoutumé à vous rendre toujours compte de ma conduite, je ne dois pas vous laisser ignorer, quoique vous soyez à présent aussi loin des bords du Tibre que de ceux de la Seine, que j'ai eu l'occasion, pendant mon séjour à Rome, de m'informer d'un fait qui aurait excité toute votre attention, si vous étiez présent, mais qui ne parait pas avoir fait aucune sensation dans l'esprit de quelques personnes que vous connaissez.

Il se rattache cependant à des souvenirs intéressants, et le politique et le littérateur y trouvant des aliments à leur

curiosité et doivent s'empresser à recueillir tout ce qui y a rapport. Voici de quoi il est question.

M. Watson, que vous connaissez, s'occupant d'écrire une histoire de la famille des Stuarts parvint à découvrir qu'il existait un dépôt des papiers provenant de la succession du cardinal de York au Palais Monferato; il voulut en conséquence les examiner et connaître s'il pouvait y puiser des matériaux pour l'histoire dont il s'occupe. Il s'adressa à un M. Lupi, agent de Mgr Tassoni, dernier exécuteur testamentaire du duc de Cœsarini, dépositaire de ces papiers, et obtint la permission de les voir et de faire même des extraits *ai suo bene placito.*

Mais quel fut l'étonnement de M. Watson en entrant dans le grenier du Palais Monferato d'y trouver une collection immense de papiers manuscrits dans les différentes langues de l'Europe, dont le contenu embrassait tous les événements depuis le milieu du XVIIe siècle, jusqu'à la mort du cardinal de York. Jugeant qu'il n'était pas en son pouvoir de tout lire et de tout compulser, il proposa un prix pour en faire l'acquisition. Après plusieurs pourparlers avec Lupi et le cardinal Tassoni, il lui réussit d'acheter le tout pour 170 piastres, c'était à peu près le prix qu'aurait offert un épicier pour le poids de ces papiers. M. Watson ayant fait donc l'acquisition de ce dépôt précieux, le fit transporter chez lui et allait prendre des mesures pour le faire embarquer et l'expédier à Londres, lorsque le cardinal Consalvi, instruit de ce marché singulier, envoya la police chez l'Anglais et fit saisir et transporter chez le gouverneur de Rome les cinq caisses de papiers de la famille Stuart. Il fit proposer en même temps à Watson de lui rendre les 170 piastres, et de le recommander à la bienveillance du régent, s'il voulait renoncer à son acquisition de bonne grâce; mais l'Anglais protesta contre l'enlèvement de ses papiers et adressa même ses réclamations à lord Castlereagh pour se plaindre de la violation dont il a été l'objet. Nous ne savons pas quel sera le résultat

de cette affaire, mais étant à même par l'occasion que j'ai de voir souvent M. Watson d'en être le premier instruit, je me ferai un plaisir de vous le communiquer afin que vous en fassiez l'usage que vous jugerez à propos. En attendant je vous adresse ci-joint une note relative à cette découverte, je l'ai rédigée à la suite de mes entretiens avec M. Watson, et vous pouvez la considérer comme très exacte. Si vous jugez à propos d'en faire part aux Affaires Etrangères, je compte assez sur votre amitié pour espérer que vous voudrez faire mention du zèle que j'ai mis à recueillir des renseignements qui m'ont paru offrir quelqu'intérêt à l'attention du ministère. Peu importe que vous ne soyez plus à Paris, vous pouvez écrire de Vienne et avoir une nouvelle occasion pour me recommander à la bienveillance de mon chef. Je serais aussi bien aise qu'on ne sut pas à Rome que c'est par moi que vous avez eu cette note.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous aime aussi tendrement que vous avez droit de l'être.

Papiers de la famille Stuart

A la mort du Prétendant, la plupart des papiers qui étaient en sa possession furent envoyés au cardinal York, qui prit alors le titre de Charles IX. Il en a resté cependant quelques-uns entre les mains de la fille naturelle du Prétendant, la dernière duchesse d'Albany, qui furent depuis vendus au Prince Régent, par M. Waters, moine anglais, ami intime de la Princesse.

Ce dépôt des documents de famille fut soigneusement gardé à Rome, jusqu'à l'époque de la mort du cardinal York, après laquelle le duc Cœsarini, son exécuteur testamentaire, le fit transporter et placer dans un galetas du Palais Monferato. A la mort de Cœsarini, ces vieux papiers restèrent à la disposition du cardinal Tassoni, exécuteur testamentaire du Duc. Ces deux dépositaires, ignorant les langues dans

lesquelles ces documents sont écrits, et attachant peu de prix à leur contenu, les laissèrent comme meubles inutiles dans le lieu où il les avaient fait placer, la pâture des rats et des insectes, exposés aux vents et à la pluie qui y entraient de tous côtés, attendu que les fenêtres du grenier étaient depuis longtemps sans carreaux.

Cette collection aurait été perdue pour la postérité, sans la découverte qui en a été faite par M. Watson le 16 décembre dernier, et le soin qu'il a eu de les retirer du galetas où ils étaient, en les faisant transporter dans sa maison.

Parmi les papiers vendus par M. Waters au Prince Régent, il n'y en avait d'importants ainsi que nous l'affirme M. Mac Pherson, principal du collège écossais à Rome, que le testament politique du roi Jacques à son fils, tandis que les papiers acquis par M. Watson et qui n'ont été connus que par le cardinal de York forment une collection immense de documents de ce temps-là.

Ils consistent en 250.000 pièces originales ou copies de différents genres d'écrits. Il y a au moins 10.000 lettres autographes de la famille Stuart, adressées à différents souverains de l'Europe, et aux partisans jacobites de la Grande Bretagne.

Le document de la date la plus reculée est un registre commencé à Whitehall en 1585 ; il contient plusieurs centaines de lettres, toutes de la main propre de la reine Marie Stuart.

Il y a aussi des lettres écrites aux Stuarts par Pierre le Grand, Charles XII, les Rois et Reines de France et d'Espagne, et d'autres Princes régnants à cette époque.

La correspondance secrète de plusieurs papes, cardinaux et autres princes italiens paraissant être du plus grand intérêt, les notes et dépêches des ambassadeurs et autres agents accrédités par les Stuarts auprès des différentes cours de l'Europe, forment la plus grande partie de cette collection.

Les lettres de Fénelon, aussi bien que celles de l'évêque de Rochester, du docteur Swift, des lord Bolingbrocke et Maréchal, sont très curieuses sous le rapport littéraire.

Il existe aussi d'autres papiers très importants au sujet de la rébellion de 1715 et 1745, et différents autres projets qui tendaient au rétablissement des Stuarts sur le trône d'Angleterre. En un mot il n'y a pas eu de guerre, de traités de paix, de conspirations politiques dans un laps de temps d'un siècle, auxquels les Stuarts et leurs partisans n'aient participé directement ou indirectement ; ils se sont adressés à tous les Princes de leur temps, depuis le Czar de Moscovie, jusqu'aux pirates de Madagascar.

Ces papiers renfermés dans cinq caisses ont été saisis le 12 janvier dernier au domicile de M. Watson, et transférés au Palais du gouverneur, où ils sont actuellement déposés.

Rome, le 26 septembre 1817.

Mon cher chevalier, j'ai vu par la lettre que vous écrivîtes en dernier lieu à ma femme que constant dans vos sentiments d'amitié et de bienveillance pour moi, vous m'adressiez quelques reproches obligeants sur mon silence. Il ne peut certainement être l'effet de l'oubli ou de l'indifférence ; quelque loin que vous soyez, vous êtes toujours présent à mon esprit, car vous êtes toujours en possession de mon cœur. Mais une malheureuse fatalité semble avoir conspiré contre tous mes plans, contre toutes mes illusions, et je me vois toujours plus éloigné que jamais de vous, par la cessation des rapports d'affaires qui me fournissaient l'occasion de vous écrire et de vous exprimer les tendres sentiments que je vous ai voués. Ceux-ci, certes, ne se ressentiront jamais de l'influence des circonstances temporaires, et toutes les fois que je pourrai vous les transmettre, je le ferai avec le plus grand plaisir.

Je suis dans ce moment, mon ami, extrêmement inquiet sur l'issue de l'affaire Calsa. Ce *rescrito* que vous avez obtenu dans le temps, qui devait mettre un terme aux persécutions dont j'étais l'objet, a été *iterum* révoqué et l'affaire de nou-

veau remise aux tribunaux. La légation s'y est opposée vigoureusement, grâce aux obligeantes insinuations de votre successeur qui s'est employé dans cette occasion en ma faveur avec un zèle qui m'a pénétré de reconnaissance. Mais tout cela n'est que suspendu ; M. le C. de B. a obtenu seulement qu'on ne déciderait rien sans avoir au préalable connu l'opinion du ministère sur la question de savoir si je suis ou non justiciable des tribunaux étrangers pour le fait d'une administration publique.

C'est donc cette réponse qui doit décider de mon sort, et je dois l'attendre ici, pour savoir enfin à quoi m'en tenir sur cette malheureuse affaire qui sera pour moi l'épée de Damoclés, tant qu'elle ne finira pas d'une manière quelconque.

Vous parlez dans votre lettre de Mme Sebastiani que vous avez vue à Paris. Je ne sais pas quels ont été vos rapports avec elle, mais elle parlait ici beaucoup de vous et se plaignait des renseignements inexacts que vous lui avez donnés à Paris, en ce qui concerne son mari et son beau-frère. Ma femme et moi ne cessions de faire observer à cette folle qu'elle vous avait très mal jugé, et qu'un homme de votre esprit et de votre caractère était incapable des balourdises qu'elle vous imputait. Quoi qu'il en soit, cette dame n'a pas laissé que d'obtenir un très bon résultat de son voyage; comme elle m'a été fortement recommandée par M. Flury, j'ai fait tant auprès de son beau-frère que je l'ai porté à lui faire une pension viagère de 3000 fr. par an, et de permettre qu'elle allât vivre en France, attendu l'incompatibilité d'humeur manifestée entre les deux époux ; c'est de cette façon que je m'en suis débarrassé au grand contentement de ses parents qui se sont cru très heureux de s'en délivrer à ce prix.

Je ne vous parle pas de Rome, mon ami, cette ville est invariable, toujours lanterne magique par l'effet du passage continuel de voyageurs de toute couleur, des Anglais à toute heure au Colisée, et au Campo Citorio ébahis devant les

masures romaines. Nous avons ici la duchesse d'Abrantès, ou Mme Junot, qui vit très retirée, et un juge du tribunal de cassation. Voilà ce que nous avons de plus distingué en fait de Français.

On attend ici un second secrétaire d'ambassade, dont j'ai oublié le nom. L'abbé Flama est de retour depuis quelques jours, mais je ne l'ai pas encore rencontré. Tout le reste va *al solito*, mais ce *solito* pour moi est d'un ennui mortel, et comme je n'ai ici aucun plaisir, je quitterai le tout sans le moindre regret. Le bruit de votre dîner du 25 a retenti jusqu'ici. Il vous a fait honneur. Vous qui disposez les fêtes des autres avec tant de grâce et de discernement, ne pouviez pas manquer de faire le plus grand effet, en faisant vous même la figure principale à cette occasion. Le Diario de Rome n'a pas eu motif de célébrer mes vertus, comme l'année dernière, car j'ai fait tout à Civita Vecchia très modestement, et dans le plus grand incognito.

Adieu, mon ami; vous voilà quitte des embarras de la représentation. Pensez-donc plus souvent à vos amis, et surtout à moi qui vous suis aussi attaché, que vous méritez de l'être par tous ceux qui connaissent votre pesant d'or. Mes respects à Madame et à Mademoiselle Artaud; qu'elles ne s'imaginent pas que j'ai oublié un instant toutes les bontés qu'elles ont eues pour moi. Je suis et serai toujours leur fidèle voisin, comme si je demeurais rue de Beaune, et qu'elles continuassent à rester rue Bourbon.

Si jamais vous rencontrez quelque voyageur venant à Rome, envoyez-moi quelques feuilles et quelque ouvrage nouveau en grec. Cette diable de langue me revient toujours à l'oreille. Je tiens à mes vieilles affections, ce qui fait que je vous aime bien tendrement.

La mort du Pape Léon XII

Rome, 15 février 1829.

Mon bon ami, le pape est mort et nous ne pouvons pas, comme vous, dire : Vive le Pape ! car il n'est pas encore créé. En attendant sa création, nous sommes ici inondés de pasquinades, dont je vais vous faire connaître celles qui me sont restées dans la mémoire, ainsi que les détails de sa mort.

Jeudi 5 février, le pape Léon XII avait été bien, comme de coutume. Le soir à six heures il est descendu chez le secrétaire d'état Bernetti, retenu au lit par la goutte. L'on prétend qu'il eut une dispute assez vive avec le cardinal Bernetti ; l'on dit même que le pape lui ordonna de faire arrêter et conduire au château St-Ange, le cardinal camerlingue. Sur quoi, dit-on que le cardinal Bernetti demanda sa démission. Quoi qu'il en soit, ce sont des bruits ; le cardinal Bernetti, toujours malade, est trop discret pour ne pas publier une conversation aussi sérieuse ; personne ne sait rien de positif.

Rentré chez lui vers les 8 heures, le pape se plaignit d'une rétention d'urine. Son chirurgien ordinaire, M. Todini, lui introduisit la seringue, qui amena du sang au lieu des urines. Le vendredi, le pape passa médiocrement la journée, il en fut de même du samedi. Au milieu des souffrances terribles, l'on introduisit la seringue qui amenait toujours des urines et du sang. Le dimanche commencèrent à paraître les symptômes de la gangrène et ce fut alors qu'on appela le chirurgien Sisco, à qui le pape ordonna de ne plus sortir de la chambre.

Sisco trouva l'affaire hors d'espoir, il fit des tentatives inutiles. Enfin, s'approchant le jour, lundi matin, il déclara nettement au pape qu'il fallait songer que *Regnum meum*

non est de hoc mundo, et que par conséquent il fallait porter ses regards au véritable royaume des cieux.

Pendant les journées de vendredi, samedi et dimanche, l'on avait rempli la ville de mouchards; les *carabinieri* étaient en faction sur tous les carrefours; la ville était remplie de terreur, les curés même, en se rencontrant, ne se parlaient pas, crainte de se compromettre. Mais le lundi matin, les visages pâles et démontés des favoris donnèrent le signe d'alarme. Les *carabinieri* rentrèrent dans leurs casernes. Le cardinal doyen envoya l'ordre dans toutes les églises de prier *pro pontifice moriente* ; il invita tous les cardinaux à se rendre au palais pour visiter le pape. Ils s'y rendirent à la hâte ; vers midi, ils retournèrent chez eux, et, en traversant la ville, les domestiques de tous les cardinaux, ainsi qu'eux-mêmes, faisaient des signes annonçant que le pape était mort. Le reste de la journée de lundi ne présenta qu'une véritable confusion dans Rome ; les uns assuraient que le pape était mort, les autres assuraient qu'il était encore vivant. Le soir, bien tard, la ville sut enfin que le pape était encore vivant, plongé dans les plus grandes souffrances, abandonné par tous les cardinaux, les prélats, les favoris, etc.

Pendant la nuit et le mardi matin à la pointe du jour, plusieurs personnes s'étaient portées au palais pour savoir des nouvelles. Il y a même une personne qui m'a assuré que l'ambassadeur de France se promenait dans les couloirs, enveloppé dans son manteau, mardi matin à la pointe du jour. Enfin à neuf heures et un quart, l'on vit un domestique aller chercher à la hâte le secrétaire du majordome, pour aller mettre les scellés. Lorsque les personnes rassemblées virent le secrétaire traverser la cour avec les scellés et la cire à la main pour mettre les scellés, elles ne doutèrent plus que le pape fut mort. Ils demandèrent lentement s'il était véritablement mort. Sur la réponse affirmative s'éleva une acclamation subite, qui vraiment fut scandaleuse; la multitude crie: *Evviva, evviva, finalmente e morto !*

C'est depuis ce moment que les pasquinades commencent, dont voici quelques-unes :

1° On a affiché que le chirurgien Todini avait bien mérité de Rome ayant tué le pape Léon par sa maladresse; c'est pourquoi l'on propose une souscription pour lui faire une pension viagère;

2° Si quelqu'un par hasard trouvait un homme, une femme ou même un enfant qui pleurât la mort du pape, qu'il le conduise au couvent des jésuites où il leur sera fait un cadeau de 1.000 piastres;

3° Expliquez-moi pourquoi lorsqu'il y a deux ans le pape Léon faisait tuer les chiens dans les rues, plusieurs personnes déploraient la mort des chiens, tandis qu'à présent personne ne déplore la mort de Léon ?

4° Le pape Léon lisait dans l'avenir. Savez-vous pourquoi il a transféré sa résidence au Vatican ? C'est parce qu'il prévoyait que si l'on eût sû transporter du Quirinal à Saint-Pierre son cadavre, le peuple de Rome l'aurait enseveli dans le Tibre;

5° Très saint Père, vous nous avez contrarié sur trois points : le premier est d'avoir accepté la papauté; le second est de l'avoir traînée pendant cinq ans et quatre mois; le troisième, c'est d'être mort en carnaval, ce qui nous empêche de rire sur cet heureux événement, car nous devons pleurer le carnaval;

6° Question de droit à juger : sont-ils nuls ou valables, les actes faits par le pape Léon dans les derniers quinze jours de son pontificat ? Le pape Léon était mandataire du P. Fortis, général des Jésuites. Ce révérend père est mort quinze jours avant le pape Léon. Les pouvoirs du mandataire cessent par la mort du mandant. Comment doit-on considérer les actes faits par le pape depuis la mort de son commettant ?

7° Le pape Léon étant parvenu au portail du Paradis, Saint Pierre lui dit : « Successeur maladroit ! pourquoi m'as-tu tant tracassé mon bon peuple de Rome ? Pourquoi l'as-tu

mis d'accord à détester ma domination? Jusqu'à plus ample informé sur ta maladresse, tu resteras en dépôt ici entre les guichets. Tu ne peux trouver mal cette position, car tu as mis aussi les buveurs de Rome entre les guichets dans les gargottes romaines ».

Telles sont les pasquinades que j'ai entendues tour à tour dans les derniers jours depuis la mort du pape. Vous connaissez ma manière de voir; ainsi c'est inutile que je vous dise que je suis loin de partager les sentiments y exprimés. Peut-être même ceux qui en sont les auteurs ne les partagent pas non plus, mais les ont faites pour faire parade d'esprit et pour suivre la mode, car, après cinq ans de silence, tout le monde est devenu depuis cinq jours franc-parleur. Parlons de choses plus sérieuses.

Il paraît que les ennemis du pape décédé sont les classes suivantes :

1° Les cardinaux, prélats, employés, car, généralement parlant, il ne suivait pas trop leurs avis, mais il paraît qu'il préférait des conseils particuliers. Quant aux employés, il avait mis l'amovibilité à l'ordre du jour; c'est pourquoi ils étaient tous dans une instabilité affreuse;

2° Les religieux fils de St-Dominique, car, d'après ce que l'on dit, son intention était de leur ôter le Saint-Office pour le confier aux Jésuites;

3° Tous les religieux voués à l'instruction de la jeunesse, car, d'après ce qu'on dit, l'instruction toute entière devait être confiée aux Jésuites;

4° Tous les moines fils de St-Benoît, car l'on prétend que son intention était de les supprimer ;

5° Le peuple, dans le fond, n'avait d'autre grief, sauf que de voir la sûreté individuelle à la merci des favoris qui formaient entre eux une espèce de ligue. Ce pape était l'homme le plus étrange de Rome. Dès sa jeunesse, il fut envoyé en Allemagne; il y passa sa vie. Rentré sous la domination de l'Empire français et placé sous la surveillance de la police,

il passe ses jours à la chasse dans les montagnes. En 1814, envoyé au congrès par Pie VII, il fut renvoyé par le cardinal Consalvi; il voulut mourir de chagrin et depuis ce moment, jusqu'à son élévation au Pontificat, il passe sa vie dans le lit. Monté sur le trône, ne connaissant ni Rome, ni l'Etat, ni les choses, ni les personnes, plein des mœurs allemandes, il considérait Rome comme le dernier hameau de la Suisse ou de l'Allemagne, où il avait vécu. Ses idées n'étaient pas comprises et, à son tour, il ne comprenait pas celles des autres. Toujours malade et par cela seul chagrin, défiant, audacieux, méticuleux, splendide, avare, grandiose, mesquin, il avait repoussé tout le monde pour se mettre dans les bras de favoris qui, généralement parlant, étaient sortis de la lie du peuple. Ces favoris étaient les maîtres. C'est eux qui dénonçaient; c'est eux qui vérifiaient les dénonciations; c'est eux qui suggéraient au pape les jugements qu'il devait ou rendre ou ordonner aux juges de rendre en son nom. Voilà les motifs qui ont enlevé au pape Léon l'amour de son peuple. L'on prétend que le jeudi soir 5 février, rentrant dans ses appartements, après avoir visité le cardinal Bernetti, il dit avec ses familiers que tout le monde le servait mal et qu'enfin il fallait se déterminer à choisir pour secrétaire d'Etat le cardinal Rivarola.

Maintenant l'on dit dans Rome que les quatre aspirants à la papauté sont Cappellari, Giustiniani, Pacca et Benvenuti. Moi, au contraire, je pense que le pape sera choisi parmi les plus âgés, comme par exemple Gazzola ou Somaglia. La raison en est que les nouveaux cardinaux, parmi lesquels ne manquent pas des gens d'esprit, sont trop nouveaux pour avoir un parti. Tout leur espoir ne peut être fondé que sur le temps; en conséquence, ils ne doivent chercher qu'un pape de transition.

Le parti de Cappellari (je parle de la ville, non du Sacré Collège), se compose de tout ce qu'on appelle hommes modérés, n'aimant ni le bruit ni les secousses. Le parti de Giusti-

niani se compose de tout ce qui sympathise avec les apostoliques d'Espagne, où ce cardinal a été nonce longtemps. Le parti de Pacca se compose de tout ce qui ne veut pas ni la terreur ni les nouveautés, mais qui désire d'être gouverné par un honnête homme qui ne fera pas de grandes choses, mais qui en laissera faire. Enfin, le parti de Benvenuti est composé des gens du monde, des propriétaires, des gens du barreau, enfin de tout ce qu'on peut appeler *libéral*, non dans l'acception politique, mais selon l'ancienne valeur qu'avait le mot libéral.

Voilà, mon bon ami, le panorama de Rome, regardée du petit trou d'où je puis voir cette grande cité. D'abord, c'est inutile de vous dire que cette ville sainte et éternelle est comme le polype (*sic*), dont autant sont les points de vue, autant sont les nuances et les couleurs qu'ils présentent.

Portez-vous bien, mon bon et respectable ami, et croyez à la sincère estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre dévoué et affectionné. P. RAVIOLI.

FORMOSE (1884-1885)

Notes de Campagne

(Suite) (1)

La fusillade ne tarde pas à s'engager entre le fort et cette compagnie. Puis c'est le reste du bataillon qui sort également du Yamen et qui monte vers le fort Bambou. Peu à peu, des officiers arrivent du cantonnement, s'arrêtent chez nous pour observer le combat; nous sommes bientôt une quinzaine réunis là, ne comprenant rien à ce mouvement, trouvant insensé cet engagement de tout un bataillon pour 7 ou 8 mauvais soldats. Arrivât-on au pied du fort, que pourrait-on? On voit un escarpement d'au moins 20 mètres, c'est une petite muraille de Chine, et elle doit être meurtrière, à voir le feu d'enfer qui en sort. Les Chinois ont-ils vu notre rassemblement? Quelques balles pleuvent autour de nous, l'une d'elles casse même la lorgnette du chef d'état-major.

Il est environ 5 h., le bataillon est tout à fait engagé, et on se demande comment on va se tirer de cette folle aventure, quand nous arrive l'ordre de filer avec la compagnie en soutien des zéphyrs. Le colonel nous prescrit d'aller occuper une maison de douane qui est en flammes, les zéphyrs venant de l'incendier parce que de ce point les Chinois les harcelaient la nuit. Nous couvrirons, de ce poste, la retraite du bataillon qu'on va faire rentrer.

(1) Voyez *Souvenirs et Mémoires*, t. V, p. 97 et 257.

Nous partons vivement, sans sacs et sans vivres, les hommes ayant leurs munitions dans la musette. Le Cerfeuil rayonne : il nous promet monts et merveilles, va nous faire décorer tous les deux ou passer capitaines. Ce qui le chiffonne, c'est d'être en soutien : nous ne serons pas au premier rang pour la reprise de l'attaque demain matin, au petit jour. Car il a déjà bâti son petit plan. Mais que c'est « empoisonnant » de n'être pas en tête ! Eh ! oui, il est « empoisonné », le Cerfeuil, mais bien content tout de même.

Arrivés à la douane, nous organisons rapidement notre position. M..., avec son peloton, prend le service de sûreté hors des murs de la douane, un vaste rectangle ; je le relèverai à minuit. En attendant, et avant que la nuit arrive, je fais déblayer le sol des poutres enflammées, je circonscris le feu en un vaste brasier au centre, je fais barricader les portes et créneler les murs. La nuit est venue pendant ce temps-là, et les coups de fusil s'espacent. Réunis autour du brasier, nous prévoyons une nuit peu folâtre. Maintenant le feu a cessé ; les zéphyrs vont-ils rester sur place ? Non ; au cri de nos sentinelles, nous entendons répondre : France ! Tout le bataillon rentre, et nous entendons aussi les jurons des officiers, des hommes, maudissant ce pays de malheur et ces ennemis invisibles.

Oui, mais en attendant, ils rentrent à leur cantonnement, et nous, nous allons nous morfondre ici, le ventre vide, sans compter que les Chinois peuvent bien nous donner du fil à retordre. Nous sommes dans le fond de la vallée, et des pentes voisines, à 200 ou 300 m., ils peuvent nous rendre notre position intenable. C'est pour le coup que le Cerfeuil est « empoisonné ». Il n'a pas assez d'invectives contre les Chinois, les zéphyrs et tout le monde, et son imagination fertile nous voit déjà irrémédiablement sacrifiés. Nous attendons, calmes et résignés ; nous en avons déjà vu bien d'autres.

Une heure après le défilé des zéphyrs, vers 8 ou 8 h. 1/2, alors que nous nous résignions à passer la nuit sur le qui-

vive, un gradé des zéphyrs nous apporte l'ordre de nous replier silencieusement sur le Yamen, où nous passerons la nuit. Je fais lever mon peloton aussitôt en recommandant le silence le plus complet. Mais le ciel est très bas, quelques gouttes de pluie commencent à tomber, et la lumière de notre brasier rend plus visibles les ombres portées de tout mon monde à la file indienne. Aussitôt, quelques balles sifflent à nos oreilles, mais il s'agit de décamper au plus vite et je donne l'ordre du départ; M... en fait autant. Je n'ai qu'un homme blessé d'une balle à la fesse. Arrivés au Yamen, nous sommes reçus par les officiers qui nous font dîner. Ils sont stupéfaits et navrés de l'affaire de cet après-midi. Ils ont 47 hommes hors de combat dont 16 ou 17 tués. Ils ont ramené leurs corps, et je vois encore ce funèbre alignement dans la cour à côté du poste de police, à la lumière des bougies. Quant aux hommes du bataillon, ils sont furieux et ne demandent qu'à recommencer au plus tôt pour venger leurs camarades.

Nous avons couché tant bien que mal sous les tentes d'Afrique de nos hôtes, et nous avons rejoint notre poste ce matin.

20 janvier. — Nous voici retombés à la monotonie et à l'énervement du mois dernier. Depuis notre malheureuse affaire du 10, la situation n'a fait qu'empirer. Le jour même de ce combat, un bataillon de légion étrangère, 1.000 hommes environ, a débarqué et s'est installé dans la partie de la ville située entre le Yamen et la Pagode Cramoisy. C'est une assez longue rue tortueuse bordée de maisons basses où ne restent guère que les quatre murs. Les légionnaires en ont vite fait un cantonnement propre et bien dégagé, quoiqu'ils ne s'attendent guère à y moisir. Eux aussi sont impatients de se mesurer avec les Chinois, mais depuis leur arrivée il fait un temps affreux, et il est impossible d'aventurer une troupe dehors par ce brouillard et cette pluie.

Je suis allé voir leurs officiers, dont quelques-uns sont des

camarades d'Ecole. On est frappé de l'attitude militaire et de l'air résolu de tous ces aventuriers, venus des quatre coins de l'horizon. L'élément allemand domine parmi eux; on le voit aux physionomies, aux teints blonds et colorés, aux yeux bleu de faïence de la plupart; et à défaut de la vue, l'ouïe vous aurait bientôt renseignés : on n'entend parler qu'allemand. Détail qui complète cette sensation : le bataillon n'a pas de clairons, il a des fifres et des tambours tout comme un bataillon prussien. Et quelle discipline aussi! les factionnaires rendent les honneurs, les hommes saluent avec une correction et une raideur toutes germaniques. Ces braves gens produisent sur tout le monde une impression excellente. Nous allons les voir bientôt à l'œuvre.

Parmi nos hommes, la terrible dysenterie, la fièvre algide continuent leurs ravages; nos effectifs fondent tous les jours, et déjà beaucoup de nos soldats ont été évacués sur l'hôpital de Saïgon ou en France.

La bonne humeur de notre capitaine ne s'est pas démentie. « Le Cerfeuil est toujours debout », comme il dit. Nous l'entendons bien maugréer tous les matins : « Sale pays! Encore de la pluie! Et dire que je me suis fait pistonner pour y venir! » Mais dès notre apparition, changement à vue. Le bon Cerfeuil nous raconte alors ses campagnes du Sénégal, ses séjours en Cochinchine, à la Guyane, et surtout son séjour dans l'Inde, où il a failli accompagner le prince de Galles en tournée dans les provinces avoisinant l'Himalaya. Mais où il est intarissable, c'est sur le chapitre des amours. Alors il devient épique. Il connaît toutes les actrices de Paris, et bien peu lui ont été cruelles. Des fois, pas souvent, il glisse au sentiment, il est mélancolique et songe à faire une fin, quand il rentrera en France. « C'est que, tel que vous me voyez, je marche vers la quarantaine ». Encore une de ses faiblesses, il y a belle lurette qu'il l'a dépassée, la quarantaine. Il est vrai que pour le caractère, on ne lui donnerait pas 20 ans.

Les Chinois ont considérablement étendu leurs lignes en face de nous; ils menacent aussi le point A, et nous commençons à craindre qu'ils n'étendent bientôt leurs retranchements jusqu'à la mer, du côté de Petao. Ce sera l'enveloppement. La nuit, les coups de feu ne cessent plus, et les balles arrivent dans nos positions; quelques hommes ont été blessés, pas bien sérieusement, mais il est grand temps d'agir.

27 janvier. — La lutte est de nouveau engagée. Comment tout cela finira-t-il?

Avant-hier 25, on a commencé le mouvement. La veille, la pluie ayant cessé de tomber, on avait décidé de lancer vers Petao une colonne composée des zéphyrs, des légionnaires et d'une batterie de 4 de montagne avec une compagnie de marsouins du point A en avant-garde, afin de tourner les lignes chinoises par leur droite. Toutes les dispositions avaient été bien prises, on avait réquisitionné tous nos coolies, on avait même fabriqué des échelles en bambous. Le 25, la compagnie Carré part à 5 heures du matin et s'engage vers la région de Petao qu'elle connaît bien pour y avoir poussé maintes reconnaissances. Mais moins d'une heure après, alors que toute la colonne était engagée, avant même qu'on ait tiré un coup de fusil, voilà l'horrible pluie qui se remet à tomber, plus acharnée et plus serrée que jamais. Tout se met contre nous! Il a fallu suspendre le mouvement, et on est rentré dans les cantonnements en rongeant son frein; pour attendre une occasion plus propice. La pluie ayant cessé dans la nuit, la marche a été reprise hier matin. Dans la matinée, l'affaire a bien commencé, la colonne est arrivée sans encombre jusqu'au col des Mines, appelé col Y à cause de sa forme. Là, on s'est heurté à un ouvrage que les Chinois ont construit tout récemment, et on a eu peu de peine à les en déloger. Mais à partir du col, on se trouve sur un versant boisé et inextricable, et la marche est devenue très pénible, il fallait se frayer un chemin à coups de serpes, de pelles-bêches, de coupe-coupe annamites. Puis la pente se raidit, et

on se trouve à 400 ou 500 mètres de cette fameuse position de la Table, moins connue que le Bambou, mais tout aussi inaccessible. En débouchant dans une clairière, la colonne se heurte à un nouvel ouvrage qu'on n'avait pas encore vu. A 200 mètres de la Table, en contre-bas et sur sa droite, débordant par conséquent notre gauche, un mamelon apparait couronné de défenseurs ; et il en part un feu terrible qui fait de nombreuses victimes.

Il est environ 4 heures. Quelques compagnies sont rapidement mises en ligne et s'élancent à l'assaut. Les Chinois n'ont pas tenu devant la furie de nos braves troupiers qui rivalisaient d'entrain pour soutenir la réputation de leurs corps respectifs ; mais ce succès a été chèrement acheté. Le capitaine Carré a eu la tête traversée d'une balle, au moment où il donnait l'ordre de s'élancer à l'assaut.

Vers les 5 heures, nous voyons ramener les blessés, et la pluie, toujours la pluie, se remet à tomber. Nous sommes réunis, au fort Ber, en train d'épiloguer sur la journée et nous demandant comment on va se tirer de ce guêpier. Car la Table tient toujours, et le mamelon conquis est sous son feu. Peu à peu, nous entendons les détonations s'espacer, et la nuit vient rapide et sombre.

Aujourd'hui 27, nous avons vu revenir une partie du bataillon de la Légion. Les hommes étaient affreux à voir, couverts de boue de la tête aux pieds. Les officiers nous ont dit que la nuit avait été épouvantable ; on était dans la boue jusqu'à la ceinture, la position du mamelon leur parait intenable. Seulement on n'a pas voulu faire revenir toute la colonne ; l'effet eut été désastreux. Alors le commandant s'est décidé à se cramponner à cette détestable position, et d'y attendre le retour du beau temps pour reprendre l'attaque. Hier soir et aujourd'hui on a construit une redoute carrée à profil de tranchée-abri, et les zéphyrs vont rester là à se fortifier de plus en plus. La batterie de 4 est restée également sur le mamelon.

28 janvier. — Je reviens du cantonnement au bord de la mer, où je viens d'assister aux obsèques du capitaine Carré et des soldats tombés dans la journée du 26, qu'on n'avait pas inhumés sur place. J'ai vu ce pauvre Carré tel qu'on l'a ramassé, la figure cachée, ses yeux bleus grands ouverts ; la balle lui a traversé la tête d'une oreille à l'autre. Quel brave cœur c'était ! Tout le monde était navré. D'ailleurs le cantonnement m'a paru de plus en plus lugubre. Maintenant les maisons ne suffisent plus pour nos malades. Avec les appoints de la légion et des zéphyrs, on a dû installer sur la plage de grandes tentes d'ambulance, et tout cela est bondé. Le cimetière aussi commence à se garnir de façon inquiétante.

Après la triste cérémonie nous nous sommes trouvés réunis, tous les habitants du fort, dans la boutique de Baptist de mieux en mieux achalandée. Sa maison devient notre lieu de rendez-vous, notre foire aux potins. Ce n'est pas bien prudent, tout cela, car enfin nous ne savons pas d'où vient cet excellent Baptist et il pourrait fort bien être un espion. Cette idée-là, jetée dans la conversation pendant que nous remontions, ne me paraît guère défendable. Qu'est-ce qu'ils pourraient bien espionner, que les Chinois ne sachent déjà ? Je crois que Baptist est tout simplement un aventurier qui ne songe qu'à gagner de l'argent en nous vendant fort cher des choses qu'il doit acheter à bon marché à Hong-Kong. Il est l'agent de la maison Marty, de Hong-Kong, une maison française, et puis non vraiment, il n'a pas une tête de traître. Mon camarade S... s'est pris d'un bel enthousiasme pour lui, et l'a emmené récemment dans une reconnaissance. Notre Yankee n'a pas sourcillé devant les coups de fusil, et est revenu aussi tranquille que devant son comptoir. Un trait enfin qui dépeint bien la race, et qu'il nous a raconté avec son flegme imperturbable et en un français très pittoresque. Depuis quelques temps, il soupçonnait son boy, un Chinois amené de Hong-Kong, de le voler, non seulement en étouffant les recettes, mais en barbottant dans ses tiroirs. Une de ces

dernières soirées, Baptist quitte sa boutique en disant à son boy qu'il dîne avec des officiers du cantonnement et qu'il rentrera tard dans la nuit. Puis il revient par derrière la maison et se glisse dans sa chambre au premier au-dessus du magasin. Le Chinois, dès qu'il est seul, le magasin fermé, se met en train de forcer la caisse, quand tout à coup l'Américain fait irruption dans la boutique. Le voleur surpris, tire aussitôt son revolver, vise Baptist et..... le coup ne part pas. Baptist a heureusement le temps de sauter sur le Chinois et d'entamer une remarquable partie de boxe, si j'en juge par les biceps qu'il nous a montrés. Il a assommé son boy de coups de pied et de coups de poing, jusqu'à ce que ce dernier à genoux lui demandât grâce.

— « Et vous lui avez fait grâce ? — Oui, répond Baptist; tenez, le voilà, c'est lui qui vient de nous servir cette bouteille de Fluisbourg. » Est-ce assez Yankee ? Devant nos exclamations, Baptist ajoute philosophiquement qu'il n'y a rien de tel comme de savoir à quoi s'en tenir ; ils sont édifiés réciproquement sur le compte l'un de l'autre, lui sur son boy. A quoi bon essayer avec un autre une expérience qui pourrait mal tourner ? Seulement il a accru son personnel d'un nouvel hôte, afin sans doute de charmer la solitude de ses nuits. Il vient de lui arriver par le dernier bateau de Hong-Kong une petite japonaise, qui trône au comptoir, souriante et gaie, sans nulle gêne des regards de tous ces jeunes gens, dont les yeux cependant ont une éloquence et une signification équivoque. Dame ! voilà cinq mois que nous vivons en purs anachorètes. Et la petite mousmé nous sourit toujours avec ses lèvres peintes et ses yeux bridés, assise au fond du magasin comme une idole de pagode.

1er février. — Depuis le combat du 26 nous vivons dans une alerte perpétuelle. Les Chinois de la Table ne laissent pas un moment de répit à la garnison du mamelon. Dès qu'un casque se montre au-dessus du parapet, il est salué par une fusillade nourrie, parfois meurtrière. Deux officiers déjà

ont été ainsi tués, en présidant aux travaux de terrassement de leurs hommes, le lieutenant Weber et le capitaine Pénas. Ils criblent également de leurs balles les tentes coniques qu'on a montées au mamelon pour abriter les hommes, enfoncés dans la boue jusqu'aux genoux. Tous ces jours-ci, nous sommes allés à tour de rôle faire des reconnaissances pour maintenir les communications et éventer les travaux d'approche des Chinois, car ils deviennent très audacieux. On part avec 20 hommes et on file dans la brousse. Dès qu'on est à 500 mètres du point A, on est sous le feu de la Table, et à chaque instant ce sont des coups de fusil qui viennent vous avertir que la promenade n'est pas précisément sans danger. Heureusement je n'ai pas eu d'accroc dans mes reconnaissances de ces jours derniers. Mais que de tristes spectacles! quelle vision funèbre de la guerre ! Ici, j'ai rencontré un cadavre chinois, la tête à moitié emportée ; sans doute c'est un éclat d'obus qui a produit cette horrible blessure. Là, dans un champ de thé piétiné, au milieu de la terre grasse détrempée, le corps d'un de nos coolies annamites à moitié nu, sans blessure apparente, mort probablement de froid ou d'épuisement. Nos coolies ont en effet beaucoup souffert pendant les dernières opérations, et leur complet de flanelle bleue était insuffisant à les protéger contre l'abaissement de la température. Notre pauvre Nieu nous est revenu le 27 au matin absolument fourbu, les pieds crevassés, à bout de forces. Nos ordonnances l'ont couché dans une grande caisse en sparterie et l'ont caché sous des nattes. Précaution nécessaire, car les doï et les caï (gradés indigènes) battaient le rappel des coolies pour les nombreuses corvées à faire, et l'infortuné Nieu obligé de marcher ne serait pas revenu. Il a dormi plus de 24 heures sans broncher, et quand il est sorti de sa caisse, il n'était guère solide. Aussi les plaisanteries du Cerfeuil l'ont épanoui tout à fait, quand il lui a dit que d'autres allaient « faire coolie », comme ils disent dans leur argot. Nos croiseurs, en effet, ont capturé 500 à 600 paysans ou pêcheurs

chinois qui faisaient la contrebande de guerre entre le continent et l'île. Les bateaux de l'escadre ont gardé la moitié de ces prisonniers pour les corvées du bord, et en ont mis à terre 300 qui remplaceront nos coolies annamites exténués. On a parqué ces trois cents malheureux dans une maison de la plage sous la garde de nos gendarmes venus avec nous de Saïgon.

Mais je reviens à mon récit des derniers événements.

Cette nuit, je dormais tranquillement sous ma paillotte, quand je suis éveillé en sursaut par une fusillade assez vive. En un clin d'œil, tout le monde est debout à la compagnie et nous courons au parapet, prendre notre poste de combat. On n'a pas eu le temps de s'interroger, que déjà l'on voit de quoi il retourne. Il ne pleut pas, mais le ciel reste nuageux, et la lumière de la lune, tamisée par les nuages, éclaire doucement le paysage. Sur notre gauche, du côté de Petao, le mamelon chauve, le fameux mamelon où sont les zéphyrs, est étoilé de feux rapides, de lueurs intermittentes comme d'un vol de lucioles qui s'élèvent des bas-fonds jusqu'au sommet couronné de la redoute. Qu'est-ce qui se passe là-bas ?

Est-ce une fausse alerte ? Mais les détonations sont trop nombreuses, les éclairs de plus en plus pressés. Moment d'angoisse indicible, aggravé par la situation brusque des nôtres. C'est bien une attaque des Chinois.

Pendant quelques minutes, on se demande avec terreur si les nôtres n'ont pas été surpris, si nous allons rester spectateurs impuissants du drame terrible qui se joue là-bas, à plus de 2.000 mètres de nous. Car sortir de notre position, mettre une troupe en marche par cette nuit, au milieu des fondrières et des broussailles, il n'y faut pas songer.

Enfin, après quelques minutes, qui nous ont paru des siècles, nous entendons des déchirements réguliers, des rrran répétés qui scandent la mêlée des détonations. Il n'y a pas à s'y tromper, ce sont nos sections, nos compagnies qui font des

feux de salve. Donc, on est à son poste, donc, les Chinois n'ont pas envahi la redoute, donc tout est sauvé. Puis, des détonations plus graves et plus sonores se font entendre ; ce sont nos petits canons de 4 qui entrent aussi dans le concert. Et enfin, un sifflement plus propre et plus vibrant accentue la symphonie : celui des canons de campagne, du point A, toujours pointés et repérés sur la Table, qui commencent à tirer. Dès lors, toute inquiétude est bannie de nos esprits, et nous n'avons plus qu'à marquer les coups, nous amusant des traînées lumineuses rapides que font les feux de salve des zéphyrs.

Il est une heure du matin, et ce concert imprévu dure à peu près jusqu'à 2 heures. Peu à peu, les lucioles qui voletaient sur le mamelon disparaissent, les coups s'espacent; et puis, calme complet. La représentation est finie. Nous rentrons nous coucher.

Ce matin, les nouvelles du mamelon donnent des détails instructifs sur l'attaque de nuit des Chinois. Le premier coup de feu, venu des assaillants, a été tiré à 50 mètres des sentinelles et leur a donné l'éveil, car le silence était complet. C'est sans doute quelque Chinois qui aura buté contre une souche, ou qui aura fait un faux pas et dont le coup sera parti malgré lui. Que serait-il arrivé, s'ils avaient pu s'avancer davantage sans être éventés ? Néanmoins, il y a eu un moment d'émotion très vive, et à la lueur des coups de feu, on a vu des Chinois presque sur nos canons. D'ailleurs, pas de pertes, un seul homme tué chez nous, tandis que les pentes du mamelon étaient parsemées de cadavres. Les coups des Chinois ont passé trop haut, tandis que nos hommes, tirant en appuyant leur arme sur le parapet, balayaient bien les pentes. Voilà un exercice pratique qui nous manquait et qui nous sera, je crois, d'un grand enseignement.

8 février. — Depuis le combat de nuit de la semaine dernière, nous sommes retombés à la monotonie de notre vie de prisonniers. C'est bien l'étouffante sensation de la prison que

donne à la fin cet éternel rideau de pluie et de brouillards qui circonscrit notre vue et nos mouvements ; autant dire que nous circulons dans un préau, sous l'œil d'invisibles gardiens.

Maintenant, le service de roulement paraît s'être organisé régulièrement, entre notre ligne de l'Est et la position du mamelon. Ces jours ci les zéphyrs ont été relevés par les légionnaires, et il en sera ainsi tous les 8 jours à peu près, tandis que nous, du point A et du fort Ber, nous restons chargés du service des reconnaissances et des ravitaillements.

Tous les 2 ou 3 jours, une compagnie de mon bataillon porte des vivres ou des munitions aux défenseurs du mamelon. On va prendre les sacs, caisses ou barillets au cantonnement près de la mer, et on organise son convoi au moyen des prisonniers Chinois que nous amènent nos gendarmes. Ces pauvres diables font peine à voir. Parqués dans un local formé de 2 ou 3 maisons contiguës, dont on a démoli les murs de séparation, ils sont là, par groupes lamentables, sur la terre nue, au milieu parfois de leurs déjections, sans un meuble, sans un ustensile, impassibles et résignés comme un troupeau de bétail attendant le boucher. J'ai eu la curiosité d'entrer avec un gendarme dans cette tanière; mais il m'a fallu sortir au plus vite. C'est épouvantable : une odeur sans nom vous étreint à la gorge ; le jour rare qui vient par quelques crevasses du toit, ajoute à cette horreur un aspect fantômatique de larves humaines, des moribonds s'agitant dans les derniers spasmes de l'agonie. Tous les jours, il meurt quelqu'un de ces misérables. Les gendarmes nous disent qu'il n'en restera guère, si cela continue. Les jours de corvée c'est-à-dire tous les jours, on leur donne au matin une potée de riz, que font cuire les coolies annamites, et puis en route. Le soir, au retour, même cérémonie. Mais ils ne rentrent pas tous. Malgré leur faiblesse, certains ont trouvé moyen de s'échapper en simulant une faiblesse, en

s'affalant dans le fossé ou en sautant d'un bond dans la brousse. S'ils ne sont pas abattus au premier coup de fusil de nos hommes, il sont sauvés, car il n'y a pas à songer à les poursuivre dans les fourrés où on risquerait d'être pris soi-même.

Aussi maintenant la consigne est bien simple, et..... bien cruelle. Au départ de la corvée, chacun de nos hommes, son fusil chargé et baïonnette au canon, a son ou ses deux Chinois à surveiller, deux généralement. Certains font dérouler la natte des pauvres diables de Chinois et les tiennent ainsi par la queue, leur main droite restée libre, portant le fusil horizontalement. Il est bien difficile que le Chinois ainsi tenu puisse tromper la surveillance de son gardien. Et l'on se met en marche, avec quelques hommes et gradés en avant-garde pour éventer toute surprise. Si l'un des porteurs chinois s'arrête, s'il ne veut ou ne peut plus marcher, la consigne est formelle, on l'exécute sur place, et la route continue, le survivant ayant une charge plus lourde à porter.

J'ai déjà fait quelques-unes de ces corvées de ravitaillement et, chaque fois, j'ai vu notre chemin jalonné par quelque nouveau cadavre. A certains moments, à des détours du sentier, nous sommes exposés au feu de la Table, et l'on nous envoie bien quelques coups de fusil, mais ce n'est pas sérieux. Ces corvées sont écœurantes.

Combien mieux je préfère mon tour de reconnaissance ! Je pars avec 20 hommes, qu'il pleuve ou non (mais c'est presque toujours sous la pluie). En cinq minutes nous disparaissons aux vues du fort, et nous voilà dans la brousse, écoutant, marchant avec précaution, reprenant notre chemin à la file indienne, l'œil aux aguets, le fusil prêt à tirer, jusqu'à ce que n'ayant rien vu de suspect en nous étant assez rapprochés des lignes chinoises, nous rentrions tout tranquillement le plus souvent sans avoir échangé un coup de fusil. C'est une guerre de trappeurs.

Hier matin nous avons vu défiler le bataillon de Légion,

qui allait relever les zéphyrs au mamelon. Profitant d'une éclaircie j'étais monté au canon de 4 qui est toujours à côté de notre fort, et de là je voyais distinctement un groupe de Chinois qui s'agitaient du côté du fort Bambou, en un point de la crête formant dépression à gauche de leur fort. C'était une bonne occasion de saluer ces fiers Célestes, et le commandant m'en octroya la permission. Je fais pointer à 1500 mètres. Hélas ! mon obus va piquer dans la montagne à moitié chemin, à 500 mètres au plus. Voilà notre artillerie de place !

Nous n'étions pas encore en mesure d'envoyer un second obus, que tout à coup je vois une fumée épaisse se produire dans le groupe chinois, puis une traînée blanchâtre s'élever dans les airs en forme de parabole et se perdre dans les nuages, et quelques secondes après un projectile vient se ficher en terre tout près du canon, sans éclater heureusement. J'ai été vivement surpris, et mon entouragé aussi. Puis de nouvelles paraboles s'élèvent dans les airs, et de nouveau de gros saucissons de fonte viennent s'abattre auprès de nous, toujours sans éclater. Ce sont des fusées Congrève. Si elles ne nous ont pas fait de mal, ce n'est pas la faute du pointeur, car elles étaient bien envoyées. L'une d'elles est tombée entre un lieutenant de la Légion et son coolie sans faire de mal à personne. J'ai recueilli quelques-unes de ces fusées : ce sont des tubes de fonte percés de trois évents à l'arrière avec un dispositif à hélice pour imprimer à la fusée un mouvement de rotation : l'avant est formé d'une grenade ogivale aplatie destinée à éclater en tombant. Après quelques autres fusées envoyées, les Chinois ont renoncé à cet exercice.

Le soir les zéphyrs, relevés de leur faction au mamelon, sont passés devant notre poste. Leurs souffrances ont été atroces. Les premières nuits, on les a passées dans la boue. Maintenant on a là-bas des tentes côniques, et on peut s'abriter un peu. Officiers et soldats sont couverts de boue de la tête aux pieds : les armes sont des morceaux de rouille.

15 février. — Corvées et reconnaissances, pluie et brouillards : tel est le bilan de cette dernière huitaine.

Notre vie au fort est heureusement égayée par la bonne humeur toujours persistante de notre bon capitaine. Il grogne bien de temps en temps, le brave Cerfeuil, mais toujours contre les Chinois, qui ont si mauvais caractère, ou contre le temps qui le porte parfois à la mélancolie. Le Cerfeuil mélancolique, la chose vaut d'être notée. Il compatit à nos impatiences, il nous promet monts et merveilles, quand la compagnie se distinguera, car elle se distinguera. Pour lui, il n'a qu'un rêve, et bien légitime en somme : revenir décoré de cette campagne. Il a tant fait de campagnes, en effet, qu'il devrait l'avoir depuis longtemps cette croix si ardemment désirée, mais dans l'Infanterie de marine, c'est la flotte qu'on décore, quand c'est nous qui écopons, ce que le Cerfeuil traduit sous cette forme pittoresque : « Voyez-vous, mon cher..., c'est pas ceux qui gagnent l'avoine qui la mangent. » Pauvre Cerfeuil ! Je commence à craindre qu'il n'ait plus guère de campagnes à faire, tout jeune homme qu'il se croit. Il est revenu assez mal en point de notre dernière reconnaissance, et le lendemain il se plaignait de ses jambes qui ne pouvaient plus le porter, qui étaient enflées, et il ne savait pourquoi. Il me les a montrées, ces pauvres jambes, en me disant de les tâter, de m'assurer par moi-même. J'ai voulu d'abord prendre la chose en plaisantant, lui demandant s'il voulait jouer les belles Fatma des baraques de foire montrant leur petit mollet, mais ma plaisanterie a fait long feu. Ses jambes en effet sont engorgées, surtout au coude-pied ; l'empreinte des doigts, si l'on presse un peu, reste visible assez longtemps, cette chair quasi-morte, où le sang n'afflue plus, semble-t-il, fait une triste impression. Le médecin du poste nous a dit que c'était bel et bien de l'albuminurie, et que le pauvre Cerfeuil n'avait qu'à s'en aller au plus vite, s'il ne voulait pas laisser ses os ici. Il faut, pour soigner cette affection, du lait et surtout un climat sec ; or,

ce n'est pas ici qu'on trouve ces deux éléments indispensables.

Vrai, nous n'avons pas de chance à la compagnie. Notre premier capitaine est resté à peine un mois, et encore a-t-il été presque tout le temps malade. Celui-ci n'a pas deux mois de séjour, que déjà nous sommes menacés de le perdre.

Fin février. — C'est fini, je viens de faire mes adieux au bon Cerfeuil sur la *Nive*, qui repart demain pour Saïgon, emmenant tous les blessés et malades qui peuvent sans danger faire la traversée.

Cette dernière quinzaine de février a été obstinément pluvieuse. Il a fallu ce temps toujours sombre et humide pour qu'on ne s'engageât pas dans une nouvelle colonne. C'est que notre situation est atroce. Nous avons toujours un bataillon sous la Table, zéphyrs ou légionnaires se succédant tous les 5 ou 6 jours, et les effectifs fondent à vue d'œil. Certes, les troupes de la Guerre n'en sont pas encore au piteux état de délabrement de nos compagnies réduites à 80 hommes tout au plus, mais le déchet a déjà été formidable. Il importe donc d'agir au plus vite, sans quoi cette terre maudite nous mangera tous.

Dans le dernier ravitaillement que j'ai fait avec ma compagnie, nous avons semé 8 Chinois sur la route. C'est affreux, ces exécutions sommaires. Après cette dernière sortie, le capitaine a vu ses jambes enfler de plus en plus, et il lui a été désormais impossible de marcher. Je viens de l'accompagner au bateau : il est toujours optimiste, et il me donne rendez-vous en France. Nous reverrons-nous jamais ? Je suis rentré assez triste, d'une tristesse un peu égoïste, car je pensais autant au bon Cerfeuil qu'à la joie qu'il répandait autour de lui, et je me demandais encore combien de jours de pluie et de brouillard nous avions à avaler avant de quitter notre sombre prison. Pauvre Cerfeuil ! il emporte nos regrets unanimes.

Autre cause d'ennui : la compagnie aurait certainement

marché, dans la première colonne qui va s'organiser au retour du beau temps. Maintenant, sans capitaine, elle risque fort de rester en réserve et d'avoir les corvées les plus désagréables. Il est vrai que jusqu'ici, sauf la colonne du 26 janvier, nous n'avons pas eu à nous plaindre, et nous avons été de toutes les affaires.

En passant au cantonnement, j'ai eu l'agréable surprise d'entendre un peu de musique. C'est chose si rare, et mes oreilles en étaient tellement déshabituées. Depuis que la Légion est installée dans la ville, on a organisé une espèce de fanfare de fifres et de tambours ; ce ne sont pas les musiciens qui manquent à la Légion. Et le soir, devant les bâtiments et les tentes d'ambulance, quand il ne fait pas trop mauvais, les musiciens de la Légion viennent distraire les malades avec leurs valses et polkas.

4 mars. — Le temps s'éclaircit depuis 2 ou 3 jours, et les bruits du cantonnement nous font prévoir qu'on va reprendre la lutte interrompue pendant tout le mois de février. Comme je m'y attendais, la compagnie n'est pas désignée pour marcher. On forme une colonne qui se composera des 2 bataillons de la Guerre, d'un pauvre petit bataillon de marsouins formés de bric et de broc, et d'une batterie de 4 de montagne ; c'est tout au plus si on mettra en ligne de 1300 à 1400 hommes. Nous restons en réserve, pour garder les lignes de l'Est ; zéphyrs et légionnaires laissent également du monde à leurs cantonnements ; les forts Tamsui, Thirion, de l'Ouest, du Mont-Clément gardent aussi leurs garnisons. Nous allons marquer les coups et peut-être aussi entrer dans la danse.

5 mars. — La bataille a commencé ce matin, et la journée a été bonne. Dès la pointe du jour, la colonne s'est mise en marche en prenant pour direction le village de Petao. Il s'agissait de prendre à revers toutes les lignes construites par les Chinois et finalement d'attaquer la " Table " par le Sud. Pendant toute la matinée, on a entendu quelques coups de

fusil assez espacés. A mesure qu'on avançait, on se heurtait à quelque nouvel ouvrage qui forçait à appuyer plus à gauche. Dans la matinée, les légionnaires se sont emparés d'un fortin qui domine Petao.

Dans l'après-midi, la fusillade est devenue plus nourrie et surtout plus rapprochée. C'était l'attaque de la Table qui se préparait. Bientôt nos canons du point A ouvrent le feu sur la Table, puis on entend les détonations plus éloignées de nos canons de 4, puis enfin le crépitement de la fusillade et la sonnerie de la charge. C'est le moment critique. Bientôt nous voyons notre pavillon flotter sur la Table. Hourrah pour la Légion !

Nous happons au passage toutes les nouvelles que les estafettes portent au cantonnement, aussi bien que les détails donnés par les blessés qu'on ramène. Eh ! bien, l'impression du commandant de la colonne, c'est tout simplement de la stupéfaction. Il ne s'attendait pas à pareille résistance, ni à pareille accumulation de moyens de défense. Il n'en revient pas. Et ce n'est pas fini, d'ailleurs. Demain, il va falloir s'attaquer au fort Bambou. C'est le gros morceau à avaler, et on veut laisser aux zéphyrs l'honneur de mener l'attaque, car ils ont à prendre leur revanche de l'affaire du 10 janvier.

Nous allons passer une nuit flévreuse.

6 mars. — Le temps continue à être favorable, nuageux sans pluie, et assez chaud. Les nouvelles venues de la "Table" nous apprennent que la lutte a été meurtrière : deux capitaines de la Légion blessés, un sous-lieutenant tué ; l'adjudant de la batterie de 4 tué aussi, comme il faisait le coup de feu à côté de nos tirailleurs.

Pendant toute la matinée, nous entendons de ci de là quelques feux de salve, mais pas de combat animé. Le terrain est si coupé, que les compagnies mettent des temps très longs à franchir des distances paraissant très courtes à vol d'oiseau. Enfin, vers les 2 heures du soir, l'attaque du " Bambou " s'est fortement dessinée. De notre poste, nous sommes réduits à

être les spectateurs d'un combat qui a lieu derrière la colline; nous ne voyons pas, mais nous entendons. Les balles même arrivent dans le fort, et nous plaçons nos hommes contre le parapet. Je me promène assez indifférent aux balles, assez nombreuses maintenant, qu'on entend siffler, quand j'en vois une qui vient se ficher en terre à quelques centimètres de mon pied gauche. Ç'aurait été ridicule tout de même d'être blessé, étant en réserve. Peu à peu la fusillade grandit, les pavillons s'agitent sur la crête, et nous restons toujours ignorants de l'issue du combat. Enfin nous voyons hisser un pavillon tricolore sur le Bambou, et aussitôt tous nos hommes de le saluer d'un : Vive la France ! retentissant.

Ce n'est pas sans un grand soulagement que nous nous voyons maîtres enfin de toute cette ligne chinoise de l'Est, qui menaçait de nous étouffer à la longue.

Les pertes ont été encore plus sensibles aujourd'hui : un capitaine de zéphyrs blessé grièvement, 1 sous-lieutenant tué, 2 lieutenants blessés. L'infanterie de marine n'a eu qu'un lieutenant blessé, L..., qui a reçu une balle en pleine figure.

7 mars. — Cette longue lutte de 3 jours a pris fin aujourd'hui par la débandade complète des Chinois et leur retraite sur la rive gauche de la rivière de Tamsui.

Les détails nous sont arrivés en foule dans la soirée. Depuis longtemps déjà nous n'entendions plus un coup de fusil.

Toutes les positions et dépendances du fort " Bambou " ont été occupées hier soir par le bataillon d'Afrique, qui a couché sur sa conquête si chèrement disputée. Mais ce matin, en poussant vers le Sud, on s'est aperçu que les Chinois tenaient encore sur un éperon très escarpé, à 800 m. au Sud du Bambou, qui domine la rivière de Tamsui. Une compagnie de zéphyrs s'est précipitée à l'attaque, espérant avoir facilement raison de ce dernier obstacle. Mais arrivée à moins de 200 mètres de l'ouvrage, un feu terrible part de la crête cou-

verte de fougères et d'azalées roses et masquant parfaitement les défenseurs. La compagnie s'est déployée dans un bois de bambous au bas de l'éperon et a essayé vainement de déboucher de son abri très imparfait. En moins de 10 minutes, elle perdait une quarantaine d'hommes. La situation devenait critique. Alors arrive une petite compagnie de marsouins, pour essayer de prendre en flanc les Chinois. Mais la position est inabordable de tous les côtés ; c'est un fer à cheval qui tourne sa convexité vers nous, et dont les flancs escarpés vont se prolongeant jusqu'à la rivière, où d'autres Chinois postés sur la rive gauche pourraient nous prendre en flanc. Que faire ?

Heureusement la Légion arrive à la rescousse. Une compagnie de ces intrépides condottieri débouche à gauche des zéphyrs ; et sur un signe de son capitaine, sans tirer, sans un cri, sans une hésitation, tous ces braves se ruent à l'assaut de cette forteresse naturelle. Arrivés au pied de l'escarpement, les légionnaires sont dans l'angle mort et à l'abri des coups de feu. Mais le plus rude effort est à faire. La pente est presque à pic, et maintenant les Chinois font rouler des quartiers de roc sur les audacieux grimpeurs. Bah ! qu'importe ? s'aidant des pieds et des mains, s'accrochant aux racines et aux branches des arbustes qui tapissent l'escarpement, les légionnaires montent toujours, quelques-uns sont entraînés par les pierres qui roulent et vont s'abîmer au pied de l'escarpement, mais les autres arrivent enfin à la crête, et alors il y a un beau jeu pour les baïonnettes. En même temps, arrivaient marsouins et zéphyrs, jaloux de prendre leur part de cette rude attaque. Les Chinois épouvantés se sont enfuis jusqu'au-delà de la rivière, au village de Loan-Loan, où nos légionnaires sont allés les relancer. Mais on a arrêté bien vite nos compagnies dans cette pointe imprudente, et on s'est borné sagement à garder la rive droite de la rivière.

Toutes nos positions sont maintenant dégagées et nous allons certainement quitter nos lignes de l'Est, où nous nous

morfondons depuis si longtemps. Seulement, voici un nouveau problème qui se pose : nous aurons tout juste assez de monde pour occuper notre nouvelle ligne, et il va falloir appeler de nouveaux renforts pour continuer notre marche en avant. Car ce n'est pas fini : devant notre dernière conquête, une autre ligne chinoise, d'autres lignes plus lointaines se dressent jusqu'à la limite de l'horizon, et elles sont de plus en plus hautes. Nous n'avons franchi que les deux premières marches d'un escalier gigantesque qui s'arrête Dieu sait où. Je crois que notre ignorance géographique, qu'on nous a si souvent reprochée, est en train de nous jouer un bien vilain tour. Formose est un immense soulèvement volcanique orienté du sud au nord, les pentes montant doucement du sud pour se terminer vers le nord par d'infranchissables escarpements. Et c'est par le nord que nous attaquons !

JEAN DARAS.

(A suivre).

LETTRES INÉDITES

du Maréchal de Saint-Arnaud[1]

XVI *(Suite)*

Certes le fait d'armes de Mazagran est une belle défense, mais elle était forcée: il fallait résister ou mourir... M. Lelièvre est un homme inepte, taré, qui a passé à un conseil de guerre pour dilapidation d'effets du gouvernement et qui a une sale affaire sur le dos. — Il est de plus incapable et a *huit mois* de grade de capitaine... Si on a fait un tel homme chef de bataillon, il ne faut plus désespérer... M. Trézel est-il encore au personnel? nous ne le savons pas ici et les journaux n'en font pas mention. Nous avons seulemeut lu que le lieutenant-colonel Bourjade était chef de cabinet du ministre. — C'est un ami intime de Bedeau, il ne me sera pas hostile. — Avec un précédent comme celui de Lelièvre, si on veut remettre ma proposition sur le tapis et si le Prince veut dire un mot je puis encore être nommé... Ah ! mon Dieu, j'ai bien besoin que cela arrive pour me tirer de cette pétaudière de Légion... Je t'ai dit que notre 4e bataillon était arrivé... on l'organise, mais cela marche lentement; il n'y a pas d'effets dans les magasins. M. Ferrari est un brave militaire qui a l'habitude et l'intelligence de la guerre, du reste paresseux et incapable. Je l'aime cependant mieux que son collègue

(1) Voyez *Souvenirs et Mémoires*, t. IV, p. 481 ; t. V, p. 78.

du 1er bataillon qui est à moitié fou et qui n'a pas la réputation ni le sang-froid militaires de l'autre. Il est possible que je quitte ma compagnie de voltigeurs pour prendre la compagnie de grenadiers du 4e bataillon; j'y trouverais peut-être deux avantages, d'abord celui d'être mieux commandé et par un homme qui inspire plus de confiance à tout le monde, et ensuite l'avantage réel et positif d'être le plus ancien capitaine du 4e bataillon tandis que je ne suis que le 6e du 1er, avantage immense qui d'un moment à l'autre peut vous mettre le commandement entre les mains en cas d'absence, de maladie, ou de blessure du titulaire... Voilà ce qui me déciderait à quitter mes voltigeurs que je regretterais peu, car je n'ai pas 4 voltigeurs djijelliens dans les rangs... tous les autres sont morts ou ont pris leur congé et ma compagnie se trouve renouvelée... Le procès-verbal d'organisation du 4e bataillon ne sera signé qu'au retour de l'expédition préparatoire qui se fait en ce moment sur Cherchell, expédition conduite par le maréchal lui-même et dont heureusement la Légion ne fait pas partie, car j'aurais été désespéré de ne pouvoir suivre ma compagnie et, si je l'avais tenté, je serais certainement crevé en route ou au bivouac. Depuis le 10 toute la 1re division et la 1re brigade de la 2e sont en route avec douze escadrons et de la grosse batterie, on va occuper Cherchell. Des blockhaus sont embarqués et iront par mer... il ne faut aux bateaux à vapeur que 5 heures pour aller d'Alger à Cherchell... On se tirera des coups de fusils, car il faut traverser le pays des Hadjoutas et les Arabes campés du côté de Blidah et de Coléah remueront sans doute en voyant le mouvement des Français.

Je regrette bien d'être dans le lit, les bras croisés, quand on se battra dans l'Ouest; mais que faire? on ne peut pas être partout.... Que je sois seulement en état de faire la grande expédition. — En attendant nous sommes peu de monde pour garder l'Est — seulement le 58e et la Légion et quelques compagnies du 3e léger et du 48e. Si les Arabes avaient le

sens commun, ils feraient une pointe dans l'Est pendant que toute l'armée est là-bas et ils nous embarrasseraient beaucoup... cependant nous les attendons et nos mesures sont prises.... Le général Rostolan qui est avec nous voudrait bien les voir venir, mais ils ne viendront pas... ils sont trop bêtes. Parlons de ma santé : après huit jours de lit, de fièvre et de souffrances, j'entre en convalescence encore et je n'ai plus qu'une grande faiblesse que le régime sévère que j'observe menace de faire durer. Je suis fort embarrassé.... Ma gastrite, la crainte du retour de la fièvre me font un devoir de m'observer beaucoup... d'un autre côté je voudrais voir mes forces revenir pour reprendre mon service et être prêt à tout. — Ma compagnie est à la Maison carrée et moi je suis resté à Koubba... cela m'ennuie beaucoup... mais j'ai plus de ressources ici qu'à la Maison carrée.... Les pauvres officiers sont bien malheureux : maintenant tout est hors de prix... les pensions ont triplé... les aliments sont tous augmentés dans une proportion désespérante. — Un œuf qui valait un sol en vaut 5... une poule qui valait 15 sols vaut 4 francs et on n'en trouve pas... la viande vaut 38 sols la livre et augmente tous les jours... On parle d'une augmentation de solde pour l'armée d'Afrique, on dit qu'elle est demandée par tous les généraux.... Il est temps qu'elle arrive car cela n'est plus tenable. Les pensions qu'on payait 45 et 50 fr. sont à 90 et 100 fr. et on meurt de faim... on ne se fait pas d'idée de cela. Les colons crèvent comme des mouches, la misère les chasse tous.... Si cela ne change pas, la pauvre Algérie en verra de cruelles. Nous verrons le résultat de l'expédition de Cherchell ; il est impossible qu'elle ne réussisse pas : on a déployé trop de forces et trop de moyens pour craindre un échec. Jusqu'à présent le temps a été magnifique — c'est déjà la moitié du succès. Je n'ose te questionner ni sur mes enfants, ni sur ma mère, ni sur Adolphe, ni sur toi-même, ce long silence d'un mois me donne long à penser et si tristement... Quand le vaguemestre

m'a dit hier qu'il n'y avait rien pour moi, je lui ai soutenu pendant un quart d'heure que cela était impossible.... Ah! gredin, si je te tenais, tout faible que je suis je te cognerais joliment... un mois, un grand mois sans lettres et moi à Alger... A Djijelli, je ne disais rien, c'était possible, mais ici... c'est que tu n'écris pas, c'est qu'il y a quelque chose.... Quand je me casserais la tête, je n'en serais pas plus avancé....

Le maréchal va encore faire mousser son expédition, il va encore y avoir une foule de propositions et les anciennes seront encore mises de côté, je m'y attends et j'en enrage... Mon tour viendra peut-être.... On dit que le Prince partira de Paris vers la fin du mois, il serait donc à Alger vers le 18 avril et on entrerait en campagne vers le 20.... Que fera-t-on ? Où ira-t-on ? Personne ne le sait.... Les affaires d'Europe vont peut-être terriblement effacer celles d'Afrique. Ce petit Thiers est très belliqueux et s'il lui prend envie de guerroyer en grand nous sommes enfoncés.

De toutes les manières cela fera des places vacantes, car il y a terriblement de vieilles croûtes parmi les officiers supérieurs et tout cela ne demande que le repos et à aller planter ses choux, ceux qui en ont. Que devient Chardron? Il y a un siècle que je ne lui ai écrit et que je n'ai reçu de lettres de lui.

Embrasse bien ma mère et mes enfants. — Tu dois avoir mon *facies* crayonné, trouves-tu que je sois un peu ressemblant? Mes enfants m'ont-ils reconnu? J'aurais bien voulu être dans un petit coin pour juger de l'effet de la reconnaissance en peinture. Adolphe aura pu me reconnaître, mais Louise j'en doute.

Je ne te recommande plus de m'écrire, c'est inutile; si tu ne l'as pas fait c'est que tu avais de grandes raisons pour agir ainsi. Il me tarde bien de savoir ce que Pontonnier t'aura dit du nouveau ministère et dans quelles dispositions on y est à mon égard. Il est bien facile à Mahéraut et à M. Maillard de remettre mes propositions en avant et

il est possible que M. Cubière y donne suite, ne fut-ce que parce que son prédécesseur ne l'a pas fait. C'est ainsi que va le monde, il suffit de le connaître et de profiter de sa sotte manière de faire. Adieu, muet; adieu, gredin; malgré ton silence incompréhensible je t'aime bien et tu en pourras juger à mon inquiétude, à mes tourments, à mes sots rêves, à toute ma pauvre vie agitée. Mille compliments à la famille Richard et à Pontonnier.

Je t'aime et t'embrasse comme toujours. Ton frère,

St-Arnaud.

XVII

Koubba, le 20 mars 1840.

Je reçois ta lettre du 11, frère, et il était temps, car l'inquiétude et le chagrin me gagnaient tous les jours davantage. Tu es enrhumé, tu tousses, c'est bête; soigne toi, les pieds chauds, la tête froide, de la tisane et du repos et tu en sortiras *ovans et triumphans*... Tu as dansé, c'est mieux. Mes enfants se sont bien amusés, c'est encore mieux... bête que j'étais de me figurer malade tout ce petit monde et tout ce grand monde qui sautait au violon... encore une fois tout est pour le mieux chez toi, plût au ciel qu'il en fut de même ici... Un événement déplorable, horrible, qui aura pour la Légion un retentissement funeste dans l'armée et qui va nous déconsidérer dans l'esprit de nos chefs a eu lieu cette nuit même aux avant-postes occupés par le 4e bataillon de la Légion. La redoute d'Ouled-Ada est occupée par 40 hommes commandés par un capitaine et un lieutenant. Vers 10 heures du soir le capitaine était dans la baraque et le lieutenant se promenait dehors. Tout à coup des soldats se jettent sur le lieutenant, le terrassent, le frappent à coups de baïonnette, lui arrachent son sabre et lui font une profonde blessure à la tête... Aux cris du malheureux le capitaine s'élance le sabre à

la main en criant aux armes; il croyait que c'était les Bédouins qui venaient l'attaquer. A son arrivée, à ses cris les assassins abandonnent la victime et se sauvent hors de la redoute, laissant le capitaine seul avec 10 hommes.. Les 30 misérables assassins sont tous espagnols et ils ont déserté avec armes et bagages... Le capitaine a envoyé deux hommes à Koubba prévenir. Je suis de suite monté à cheval, tout malade que je suis encore, et je me suis porté en toute hâte sur la redoute avec 60 hommes... J'ai recomposé le poste, j'ai fait enlever le blessé, et, conduit à Koubba il a été pansé et dirigé sur l'hôpital... Les blessures sont graves, j'ai ordonné de nombreuses patrouilles, j'ai parcouru moi-même le pays, j'ai fait prévenir tous les postes et à 2 heures du matin j'étais de retour à Koubba faisant mon rapport au colonel... Il parait que parmi les 120 misérables brigands d'espagnols recrutés pour notre malheur à Pau, il y avait complot tendant à assassiner tous les officiers du 4e bataillon à l'exception de trois... Le malheureux Virminski la première victime n'était arrivé que depuis huit jours... On recueille tous les propos de ces gueux, on fait une enquête... Quatre des trente déserteurs sont déjà entre nos mains. Prendra-t-on des mesures nécessaires et surtout efficaces ? Quelles conséquences cette catastrophe aura-t-elle pour nous ? elles ne peuvent être que déplorables; à la veille d'une expédition confiera-t-on un poste à des hommes qui désertent en présence de l'ennemi avec armes et bagages ? et pour les officiers eux-mêmes quel effet moral horrible ? quelle confiance avoir en de pareils hommes... Ce n'est plus pour nous l'ennemi qui est à craindre, ce sont nos propres soldats qui nous assassinent dans notre service, qui tuent notre honneur en abandonnant un poste qui nous est confié... Moi qui m'étonne de peu de choses, dont le moral est bien trempé je suis navré... ma gastrite qui allait un peu mieux a reparu et je vais être obligé de remettre des sangsues... Ce coup auquel je m'attendais si peu m'a assommé parce que j'en prévois toutes les conséquences...

La Légion est perdue, le fruit de nos combats, de nos veilles, de nos fatigues anéanti, 4 ans de douleurs et d'abnégation et de dévouement rayés du calendrier de notre avenir... Malgré tout je fais contre fortune bon cœur, je tiens tête à l'orage, je remonte le moral des autres, je donne des ordres sévères, je prends des mesures cannibalières, mais il le faut... Un Espagnol qui murmurait dans le rang et qui jurait en me regardant a reçu de moi un coup de sabre dans le bras qui a paré sa poitrine que je traversais... Ici il faut jouer le tout pour le tout... heureusement que nous ne comptons plus dans nos rangs qu'environ 70 de ces bandits... Et je vais entrer dans ce bataillon. C'est une dure tâche, une épreuve cruelle, mais je ne reculerai pas...

Comprends-tu, frère, de quelle importance serait ma nomination... si elle tarde encore, tout est perdu... J'attends le prochain courrier — tu auras peut-être une réponse du Prince et du général Trézel... On annonce le départ du Prince pour le 28... osera-t-il venir sans les nominations qu'il a positivement promises ? Et ma mère, encore partie. — Que le tonnerre de Dieu brûle les chemins vicinaux et les propriétés... c'est vraiment assommant.

Tu dois comprendre, pauvre ami, si je souffre, si je broye du noir, si je suis malheureux. — Certes je ne crains rien pour moi ; sans nous flatter nous ne passons pas par la même porte que la peur, et j'ai un bras et un sabre qui se rient légèrement du fer des assassins, parce que je les brave et que s'ils sont de fer moi je suis d'acier... mais ce prestige perdu, cette belle réputation de la Légion ternie par une centaine d'infâmes gueux... Voilà ce qui me ferait pleurer comme un enfant... et si nous ne faisons pas partie de l'expédition, comme je le crains à présent, j'en crèverai de chagrin.. Travaille donc, frère, tire moi d'ici... Je ne peux pas permuter capitaine et d'ailleurs qui voudra à présent venir de bon gré dans la Légion... tel qui brave froidement le plomb de l'ennemi, recule devant l'idée d'un assassinat

toujours menaçant... Il faut mon insouciance de la vie pour n'y pas faire attention et ce sera ma sauvegarde... Frappe à toutes les portes — Prince, Reine, Ministre, Trézel, Bugeaud, diable qui les confonde tous...

Ton Edmond est né pour tes embêtements particuliers... Il ne te manquait plus que cela... au diable lui, ses modes et ses associés cartouchiens... Qu'allait-il faire dans cette galère? — N'as-tu donc pas vu le docteur Secourgeon que tu ne me parles pas de mes brevets... On dit qu'il est revenu à Alger, je ne l'ai pas encore vu... Cette sacrée affaire de nom ne sera pas finie pour l'annuaire de cette année ; ne pourrais-tu pas par Pontonnier obtenir des bureaux la rectification désirée en s'appuyant sur les démarches commencées...

Le temps me manque pour répondre à Saint-Hilaire ce courrier... mais fais lui part de ce qui est arrivé dans son bataillon et dis lui de soigner avant tout sa santé... Je lui écrirai par le prochain courrier.

Voilà une triste lettre, frère, écrite sous de tristes impressions, et aveç des idées bien noires... J'ai besoin d'espérer que le ciel nous protégera et que ta première lettre me remettra un peu de baume et de gaieté dans le cœur, j'en ai besoin, bien besoin : toutes ces affaires là n'arrangent pas ma santé diablement avariée. Du courage et espérons.

Embrasse bien mes enfants chéris, j'écrirai dans huit jours à Taste... ma mère y sera probablement arrivée.. Ne manque pas de m'écrire; si le Prince quitte Paris le 28 il sera ici du 6 au 10 avril... Qu'il vienne donc et avec quelque chose pour moi dans la poche. Adieu, frère, mes amitiés à la famille Richard et à ce bon Pontonnier. Le changement de ministère n'a sans doute rien changé à sa position... Ma première lettre t'instruira des suites de notre vilaine affaire... Tous ces généraux qui sont ici n'ont pas été avec nous au feu, et ils nous payent que d'après ce qu'ils voient, c'est bien fâcheux. Je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

Ton frère, SAINT-ARNAUD.

XVIII

Koubba, le 1er avril 1840

J'étais dans l'impossibilité de t'écrire le courrier dernier, frère, j'ai quitté le lit hier et j'y étais étendu depuis huit jours avec une fièvre horrible et des souffrances aiguës. Gastrite avec embellissement d'angine, rien ne m'a manqué. Me voilà encore une fois hors d'affaire, mais faible, mais souffreteux, mais astreint au régime le plus sévère... il y a quatre jours que la fièvre n'a pas reparu. Si je n'ai pas été à l'hôpital, c'est qu'avec le temps affreux qu'il fait depuis douze jours je n'étais pas transportable. Toi dans ton lit et souffrant à Paris, moi me débattant en Afrique, c'est une triste sympathie, frère... au moment où je t'écris tu dois être bien. On ne m'a pas non plus épargné les sangsues et un vomitif exécrable et que sais-je... Toutes ces rechutes, cet état maladif continuel et qui me retient à la chambre ou au lit depuis le 1er mars me donnent des idées bien noires; je le vois, ma santé est irrévocablement perdue, et le climat de l'Afrique m'est décidément contraire, je n'ai rien à me reprocher... aucun excès d'aucun genre m'a amené à ce triste résultat... Les fatigues, les maladies répétées, le mauvais sang continuel que je me fais, les soucis, voilà la source d'où partent tous les maux qui veulent me chasser d'ici et que je combats vainement. Cette fois je te l'avoue, frère, le désespoir m'a saisi et sur mon lit de douleur, quand la fièvre m'a laissé quelque lucidité d'esprit, j'avais résolu de prendre un congé de convalescence et d'aller me rétablir près de toi — je me disais que je suivrais tout aussi bien mes affaires à Paris, peut-être mieux. Les expéditions sont d'ailleurs mises en question aujourd'hui, nous allons parler de cela tout à l'heure, mais l'obstacle éternel, l'obstacle insurmontable, m'arrête, me

cloue : l'argent... Il en faudrait trop pour partir et je reste en risquant le tout pour le tout... Je tente encore cette épreuve... Le beau temps va revenir, peut-être me rendra-t-il et ma santé et mes forces épuisées... Mon courage est toujours là : attendons donc... Non que j'espère encore une récompense longtemps promise, justement due, mais je reste parce que je suis soldat, que j'aime mon métier, que je flaire au loin la poudre et que je veux mourir sur la brèche... On est ici dans un état d'incertitude bien pénible... On a annoncé que le Prince mécontent du maréchal qui guerroyait sans lui ne venait pas. Le gouvernement aussi est mécontent — ici, le maréchal lui-même n'est pas content ni de lui ni des autres qui ne le sont pas de lui. Tout cela annonce un changement imminent. On cite des nouveaux élus, des lettres particulières nomment Bugeaud et Gasparin gouvernant ensemble l'un le militaire, l'autre le civil, avec le système d'une occupation restreinte, union impossible qui me paraît un fou rêve... occupation restreinte suivant l'armée et ses espérances... On ne se battra plus ou presque plus... L'Afrique deviendra une garnison affreuse où nous n'aurons d'autre ennemi que la fièvre qui frappe à coup sûr... Alors il faut partir... adieu à toutes nos illusions... il faut aller végéter capitaine en France; mieux vaut cent fois courir offrir son épée à Méhémet Ali ou aux Perses ou aux gens raisonnables qui se battent quelque part. Ne penses-tu pas comme moi ? réponds franchement — Si le maréchal s'en va, et surtout de Salles qui y paraît décidé, je perds beaucoup. — Si le général Bugeaud vient je remonte sur l'eau — mais, tu le connais, fera-t-il quelque chose ? S'il me reprend avec lui je ferai mon affaire seul — avant 15 jours j'aurai repris sur lui tout mon ascendant, je saurai me rendre nécessaire. S'il est sérieusement question de lui à Paris, tu n'auras pas manqué de lui écrire ou d'essayer de lui parler n'est-ce pas ? Toutes ces choses si importantes pour nous, ce courrier que nous attendons aujourd'hui va nous les dérouler dans ce qu'elles ont de vrai ou de faux... Je vais aussi avoir

une lettre de toi, le Prince t'aura peut-être répondu... Je suis dans une grande impatience de savoir tout cela.

Notre 4e bataillon est enfin formé et j'y suis capitaine de grenadiers... j'ai des colosses d'hommes qui ne vaudront peut-être pas mes petits voltigeurs... je suis de beaucoup le plus petit de ma compagnie. L'affaire misérable de la désertion s'est assoupie comme tout, la justice informe et on fusillera les huit gueux que l'on a pris... J'ai été chargé par le général Rostolan de faire le rapport de cette affaire... J'y ai beaucoup travaillé, j'ai fait un long rapport bien détaillé en reprenant l'historique du bataillon depuis sa formation à Pau, enfin j'ai fait un travail *chiqué* et j'ai réussi, car j'ai reçu beaucoup de compliments. Je crois que tu aurais été content... j'ai donné à mon récit une tournure dramatique qui a plu. On n'écrit pas si bien que vous ni mon frère puiné, mais pour un capitaine d'infanterie on s'en tire dans les occasions. J'ai reconnu avec plaisir que j'avais encore le travail facile, j'ai écrit dix pages in-folio en 4 heures, ce qui m'a le plus coûté c'est de recopier.

Tu me parles de l'affaire de nom et tu ne dis pas un mot de tous mes brevets que je t'ai envoyés avec mon portrait par le docteur Secourgeon. Voilà trois fois que je t'adresse la même question, réponds-moi donc, je suis très inquiet de ce paquet fort important pour moi.

Mes enfants se portent bien... tu paraîs peu satisfait du développement de l'intelligence d'Adolphe. Cela se fera avec le temps et l'étude... j'ai remarqué, comme toi, en lui bien des points de rapport avec le caractère de son grand-père; qu'il ait son courage et son cœur et tout ira bien. Quant à Louise qu'elle soit gentille et bien élevée, elle trouvera toujours un mari. La population mâle augmente d'une manière dégoûtante. Je regarderais comme heureux qu'elle ressemblât à sa grand'mère, parce qu'une éducation plus libérale rectifiera tout et fera une agréable moyenne.

Tu connais par les journaux le résultat de la grande expé-

dition de Cherchell... Nous y sommes, voilà qui est bien, c'est heureux, mais il paraît que jamais de mémoire d'homme armée n'a été plus salement conduite; c'était un désordre, une confusion inconcevables... Mille bédouins attaquant l'armée la nuit auraient tué et pris ce qu'ils auraient voulu... Du reste on s'est à peine battu en allant et pas du tout en revenant... fera-t-on encore des expéditions? si on en fait en serons-nous? Voilà toujours les questions pendantes et pour moi palpitantes d'intérêt... je prends tout cela trop à cœur, ce qui me mine; mon ambition fait bien du tort à ma philosophie. Je finis ma lettre là, mais c'est pour la reprendre demain, quand le courrier nous aura donné des nouvelles. A demain donc, frérot que j'aime bien, à demain! quand nous dirons-nous cela le soir en allant nous coucher?

3 avril.

Ta pauvre petite lettre est arrivée avec celle de ce gniaff de clerc d'avoué, mon pauvre frérot souffreteux. — Tu ne tousses pas plus que moi, tu n'as pas été piqué plus que moi avec la différence que quand on travaillait sur tes derrières, on s'étalait sur mon gaster endolori. A peine quitte de la fièvre, je suis empoigné par un double rhume de cerveau et de poitrine qui me fatigue presqu'autant... j'ai vraiment du malheur; au moins si mes forces revenaient sans la fièvre, je prendrais patience.... J'ai si peur de ne pas faire cette expédition. Le Prince nous arrive décidément parce qu'une partie de ses bagages est venue avec le courrier. Apportera-t-il mon brevet? je n'y compte pas... Que je fasse l'expédition, que je me batte un peu et je les forcerai bien à me nommer.

J'ai reçu une lettre de ma mère datée de Bordeaux, 20 mars, elle se porte bien et je suis heureux de savoir qu'elle a la société de cette bonne et aimable Mme Tessier — si tu vois sa fille à Paris, présente-lui mes hommages.

Le maréchal reste donc encore puisque le Prince vient

— nous savons par dépêche télégraphique arrivée de Toulon que les fonds secrets ont passé à une majorité de 80 voix, bravo, bravo... Le ministre Thiers triomphe, c'est ce qu'il nous faut. Bugeaud nous arrivera tôt ou tard. — Le maréchal demandera de lui-même à rentrer en France après l'expédition.... Tout le monde le pense et ce que m'a dit de Salles me le fait croire aussi.

Tu m'écriras maintenant capitaine de grenadiers au 4e bataillon au lieu de capitaine de voltigeurs au 1er. Il n'y a que cela de changé, nous verrons si le 4e bataillon me sera aussi propice que le 1er; si j'y gagne un grade et une croix je ne me plaindrai pas.

Le colonel me fait toujours ses mamours. Il m'a dit aujourd'hui que j'étais porté sur le tableau d'avancement à l'inspection, que lui il m'y avait mis par l'ordre du général Rostolan et qu'il supposait que cet ordre venait de plus haut.... Demande donc à Pontonnier s'il ne pourrait pas savoir cela dans les bureaux, je pourrais avoir été porté par lui comme candidat et n'avoir pas été conservé sur le grand travail envoyé par le maréchal.

Dis à Adolphe, clerc d'avoué, le philosophe, etc., etc., que je lui répondrai par le premier courrier; je n'ai pas non plus le temps d'écrire à Saint-Hilaire, dis-lui mille amitiés... son bataillon se forme lentement. M. Ferrari est incapable — si sa santé n'est pas forte qu'il reste, on le remplacera pour l'expédition par un capitaine.... Adieu, cher frère, embrasse bien mes enfants chéris. — La lettre de ma mère est remplie de détails sur eux, si gentils, si touchants, que j'ai pleuré comme un vrai veau... écris-moi donc un peu longuement.

Je t'embrasse à deux mains, trois cœurs. Mille amitiés aux Richard et à Pontonnier.

Ton frère, SAINT-ARNAUD.

XIX

Koubba, le 10 avril 1840.

Je reçois ta lettre du 1er avril, frère, et au milieu de ces nouvelles espérances dont ton amitié se berce, et que ma raison n'admet pas entières, pour ne pas avoir encore à gémir, je ne vois qu'une chose bien sûre, bien positive, c'est que je suis sur le tableau d'avancement : avec cela je suis certain d'être nommé dans l'année et je puis l'être bien vite si je suis appuyé et poussé. Comme tu le dis, ma nomination n'effraiera plus, elle est désormais dans la légalité, dans la régularité.... Si le Prince a dit un mot en ma faveur, je serai infailliblement nommé... Espérons-le, frère, j'ai besoin de cela de toutes les manières imaginables. D'abord il faut l'avouer et c'est un triste et douloureux aveu que je cache avec soin à tous les curieux et que je voudrais me cacher à moi-même, ma santé est perdue...autrefois, il y a peu de temps encore, je me relevais d'une maladie comme par enchantement, aujourd'hui je languis, la fièvre n'a pas reparu, mais les forces ne reviennent pas et mon estomac me fait toujours souffrir. Je sens que je n'ai plus la même vigueur, et l'énergie que je dépense pour y suppléer, achève de m'user; j'essaie mes forces, je marche, je cours, mais je sens mes jambes trembler, la sueur m'envahir et le cœur me manquer. Tout cela fait mon désespoir, — entrez donc en campagne, faites donc une expédition où la marche sera peut-être tout — avec de telles dispositions. Tu comprends l'avantage qu'il y aurait à être à cheval. Là je suis fort, mes jambes se reposent et ma tête et mon cœur ne sont pas malades. Quoique toujours souffrant, pâle, changé, je me donne depuis huit jours un mal d'enfer pour organiser ma nouvelle compagnie. J'ai réussi au-delà de mes souhaits;

j'ai la plus belle compagnie de grenadiers du régiment, par conséquent de l'armée d'Afrique, car nos hommes sont superbes et par la taille et par la tournure militaire ; ils ont tous servi.... Je t'avoue que je suis un peu fier de mon ouvrage et que je pourrai sans crainte présenter ces hommes-là au Prince... Si je fais la campagne comme capitaine et que nous nous battions, je crois que je ferai de bonne besogne avec cette compagnie, elle est énorme en taille... j'ai dix hommes de près de 6 pieds, plus de 40 entre 7 et 10 pouces et les plus petits ont plus de 5 pouces. C'est vraiment beau — je les soigne, je les peigne, je les *chique* et ils me feront honneur, je t'en réponds.... Malgré cela j'aime mieux les laisser là et être chef de bataillon quelque part. On attend le Prince demain ou dimanche ; un de ses aides de camp est déjà arrivé, avec une partie de ses bagages ; apporte-t-il les promotions ? je le voudrais bien si la mienne s'y trouve, mais enfin que pourra-t-il me dire s'il ne m'apporte rien, ses promesses à moi, à ma mère comment les traduira-t-il ? Ces réflexions jointes à ce que t'a écrit le général Bugeaud, à tes démarches dans les bureaux me donneraient encore de l'espoir, si je n'avais déjà beaucoup trop espéré. Ce cochon de cheval que je nourris depuis bientôt trois mois est là comme un remords vivant, comme un cauchemar ambulant. Si je savais ne pas être nommé, je le vendrais de suite, quoique j'aie cherché depuis un mois à m'en défaire sans succès... D'un autre côté si je suis nommé et que je l'aie vendu, je me ruine davantage, parce que les chevaux sont hors de prix à acheter. Tout cela est bien embarrassant, bien sciant...

T'ai-je dit qu'en désespoir de cause je m'étais jeté dans les bras d'un empirique juif nommé Worms, intrigant ne manquant ni d'une espèce de talent ni de beaucoup de charlatanisme, mais ayant fait, en fièvre, des cures étonnantes. — Saint-Hilaire le connaît et t'en parlera. Il est juif de fait et de nation ; il écorche ses malades avant de les tuer, — n'importe ; ne sachant où donner de la tête j'ai été le prier de me tuer de

suite ou de me guérir. Il l'a entrepris, m'a donné un remède de cheval qui pendant trois jours m'a fait croire qu'il avait réalisé la première partie de ma demande et oublié la deuxième; enfin j'ai triomphé, j'ai encore avalé quarante grains de quinine à jours et heures fixes et la fièvre a cédé après deux accès. — Maintenant je dois avaler 100 pilules de la façon Worms... Dans la progression suivante : le premier jour 4 matin et 4 le soir avec mes aliments — le lendemain 5 matin 5 le soir — ensuite 6, puis 7, jusqu'à 8 matin et 8 le soir, ce qui fait 16 par jour jusqu'à concurrence des 100. Demain j'attaque mon chiffre 8; jusqu'à présent je m'en trouve assez bien. Mes excréments sont noirs comme de l'encre, donc le remède fait un effet quelconque... Les pilules n'ont aucun goût, mais elles sont *salées*, c'est-à-dire exorbitamment chères. Il faut aussi suivre un régime particulier, fort difficile dans les circonstances actuelles et dans ma position et surtout fort dispendieux. Mais ma santé c'est mon état, c'est mon métier, mon avenir et je ne regarde pas aux sacrifices — qu'en penses-tu frère ? Que je puisse faire l'expédition, car si je ne la faisais pas j'en crèverais de chagrin... Où irons-nous ? qui le sait? on parle de l'occupation de Delhys — c'est probable. — On ira aussi à Médéah, Milianah, mais où tout cela mènera-t-il? — quel est le but ? quel sera le résultat ? Chacun s'adresse ces questions, on n'a pas encore trouvé quelqu'un qui peut répondre.

Je vais encore te demander une démarche qui te causera peu de dérangement et obligera un de mes amis intimes, ami aussi du général Bugeaud auquel tu peux en parler. Monsieur Serre, capitaine-major au 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, a adressé au grand chancelier de la Légion d'honneur une demande pour faire admettre sa fille, *Virginie Serre, âgée de onze ans,* dans la succursale de la maison royale de St Denis, *située aux Loges, à Saint-Germain-en-Laye.* Parmi les pièces à fournir, l'instruction de la chancellerie porte à l'*art. 6* : « *L'engagement d'une personne*

« *ayant son domicile à Paris qui recevra l'élève à sa sortie* « *définitive des succursales, ou pour quelqu'autre motif* « *que ce soit* ».

C'est cet engagement que je te prie de porter toi-même à la chancellerie où la demande de Serre arrivera le prochain courrier, tu as donc huit jours devant toi... Je me suis engagé en ton nom vis-à-vis de Serre, qui est un brave et galant homme, père de famille et qui m'a prodigué mille soins et mille preuves d'amitié en tout temps et surtout depuis ma maladie. Je serai heureux de reconnaître ses bons procédés en lui rendant ce service qui le tire d'embarras, car il ne connaît personne à Paris. Cet engagement engage peu de chose et si tu avais jamais un liard à débourser il te serait fidèlement remboursé.

Le fils de Monsieur Lebœuf, de la chancellerie, capitaine d'artillerie et officier d'ordonnance du maréchal, est un de mes amis ; je vais lui faire écrire à son père pour qu'il appuie et hâte en même temps l'admission de M[lle] Serre, qui du reste est une enfant fort intéressante. Et les miens, mes moutards chéris, vont toujours bien grâce à tes soins. Françoise a enrhumé mon Adolphe et lui a fait payer le plaisir déjà vendu, c'est un peu cher... Tu persistes à ne vouloir pas me dire si tu as reçu mes brevets et mon portrait. Il faut avouer que tu es un Monsieur bien distrait ou bien entêté ; si j'étais près de toi je cognerais ton occiput dégarni, vieille momie que tu es... oh! quel plaisir j'aurais à le cogner, ton occiput... cela viendra, va... Ma chevelure à moi fait toujours forêt, mais de ces forêts où le peuplier à l'écorce argentée domine de beaucoup. Ce brave P... quand viendra-t-il donc te dire l'affaire est faite... C'est lui qui t'a annoncé que j'étais sur le tableau d'avancement, bonne affaire que celle-là. Nous pourrons pousser toute l'année et nous serons dans notre droit... on se lassera peut-être de nos demandes et on voudra se débarrasser de nos importunités... Il faut encore écrire au petit Trézel en s'appuyant cette fois du

bienheureux tableau d'avancement qui me donne des droits réels, emportons cela d'assaut, frère. Ah! si je pouvais te prêter mes grenadiers. A propos les réélections de la garde nationale te changent-elles de position? Adieu, ami, embrasse bien frère et enfants mille fois, bien des amitiés à P... et aux Richard... Que devient Dick? est-il à l'école Polytechnique? écris-moi longuement si tu peux, mais surtout exactement... quand je n'ai pas de lettre de toi je ne vis pas pendant une semaine.—D'ici à 10 ou 15 jours nous serons en route pour une expédition quelconque — souhaite la moi bonne. Adieu frère chéri, à toi de tout cœur.

Ton frère, ACHILLE.

XX

Maison-Carrée, le 23 avril 1840.

Voici une lettre bien grave, bien sérieuse, frère, qui te causera quelque peine, quelque plaisir, enfin la médaille et son revers, la vie et ses traverses, ses espérances et ses chagrins. Je suis, pauvre frère, arrivé au point le plus important, le plus grave, le plus sérieux de ma vie si agitée, souvent si triste. Je joue, hélas! le tout pour le tout; le drame est en deux volumes, le premier est terminé. Le second me coûtera davantage; pourrai-je seulement le terminer aussi?.. Expliquons-nous. Depuis 15 jours, ma santé a été toujours en déclinant; elle est perdue, sinon pour toujours, du moins pour bien longtemps. La fièvre me mine, chaque jour a son accès fatal accablant, la gastrite suit son cours, toute ma machine est détraquée... j'ai été forcé de revenir au quinine... L'amaigrissement, l'affaiblissement de ma chétive personne est d'un progrès effrayant... enfin mon courage seul me soutient et les forces ne le secondent plus... C'est dans un moment si fatal que le Prince arrive, que les expéditions

commencent. — Entrer à l'hôpital, c'est perdre ma carrière, c'est peut-être sauver ma vie, mais j'aime mieux crever que rester là. — Faire les expéditions sans forces, sans santé, avec la fièvre tous les jours augmentée par le froid des bivouacs et les fatigues et la mauvaise nourriture, etc., etc., c'est hardi, c'est désespéré, c'est courir une chance plus fatale, plus certaine que le plomb. Eh bien, je l'ai tenté ; tu jugeras si je veux arriver à quelque chose... Malgré les prières, les ordres même, de mes chefs, j'ai suivi l'expédition qui, depuis le 17 au matin, sous les ordres du maréchal Vallée et du général Shramm, vient d'aller chercher Abd-el-Kader lui-même dans les montagnes inaccessibles de l'Est, au-delà du Fondouck ! L'Emir était là depuis quelques jours avec quelques troupes régulières et les populations soulevées de l'Est. Le misérable n'a pas tenu et s'est sauvé comme un lâche après une fusillade de 3 heures. Nous avons eu une dizaine de blessés. Un capitaine d'état-major de mes amis, M. de Villeneuve, a été traversé d'une balle, la blessure est grave, on espère cependant. Dans cette campagne de 4 jours, toute de fatigue et d'élan, puisque les Français ont prouvé que rien ne les arrêtait, car ils sont montés là où les chèvres seules ont posé leurs pieds, les crêtes du Bou Zig-Zag, la plus haute montagne du petit Atlas, ont vu défiler nos soldats sur leurs sommets les plus inaccessibles ; c'est vraiment merveilleux. Nous avons tout brûlé, tout détruit. J'ai vu, frère, Abd-el-Kader distinctement ; il était entouré, bien simple, d'un assez bel état-major et de quelques spahis réguliers ; j'étais auprès du général Rostolan. Le résultat a été 700 têtes de bétail, prise importante pour le quart d'heure, quelques Arabes tués et surtout l'effet moral qu'a dû produire sur eux notre présence à leur poursuite dans leurs plus hautes retraites. Pour moi, frère, il a été unanime, tout le monde me disait fou et prétendait que je resterais en route. Les généraux, *tous sans exception*, m'ont donné des marques d'intérêt, mon colonel lui-même m'a

donné pour cette courte expédition les fonctions d'adjudant-major de mon bataillon (place de Saint-Hilaire), et j'ai pu aller à cheval, mais dans les montagnes horribles quel cheval aurait monté ; j'ai donc été souvent à pied, trop souvent... Je suis revenu et je m'en étonne... si tu voyais ma figure, tu t'en étonnerais plus que moi. J'ai souffert ce que personne ne souffrira au monde... je t'en épargne le détail... Tous les jours la fièvre avec ses frissons, ses sueurs, ses faiblesses, son épuisement, et marcher, toujours marcher, faire son métier, coucher sur la terre, recevoir le vent et la pluie... j'ai versé dans le plein de la nuit bien des pleurs de rage et de désespoir. Enfin, me voilà, mais la 2e expédition, la grande expédition, l'expédition du Prince, celle importante qui décidera les propositions, l'avancement, il faut la faire ou je n'ai rien fait. Les 4 compagnies d'élite de la légion sont heureusement désignées. M. de Salles m'a fait dire de quitter de suite mes fonctions d'adjudant-major et de reprendre ma compagnie de grenadiers, que je marcherais à cheval et mettrais pied à terre pour combattre à la tête de mes hommes. L'ordre en a été donné au colonel, qui y a mis la meilleure grâce. Nous revoilà à la Maison-Carrée, d'où nous partons le 25 pour Blidah, point d'où toute l'armée partira pour aller je ne sais où... moi j'en suis, mais je partirai. Tout le monde me blâme, tout le monde dit que j'y resterai, que je ne supporterai pas les fatigues; j'en appelle à mon courage et je dis : j'irai jusqu'où je pourrai, et quand je ne pourrai plus aller je resterai, mais si je réussis, je suis certain d'avoir du maréchal une nouvelle proposition, et pour cette fois celle-là passera ou, ma foi, il faut dire adieu à tout. Tout le monde ici me veut du bien, le maréchal, le général Shramm, Rostolan, de Salles, Bedeau qui est ici et me donne un bon coup d'épaule, il m'a donné déja de belles espérances, mais j'en suis saoul. Maintenant, frère, quelque chose qui arrive, il ne faut pas se le dissimuler, ma santé est perdue, abîmée, il me faudra bien du temps, bien des soins pour me remettre,

si jamais je me remets. Voici ce que je ferai : je ne sais pas combien durera l'expédition, mais l'effet porté, mon but rempli, le jour même de notre retour à Alger, j'entre à l'hôpital pour prendre les forces nécessaires pour le voyage et je demande un congé de convalescence pour aller près de toi, en France, chercher dans un autre air la fin de cette fièvre qui me tue. Si donc je ne reste pas en route, tu me verras bientôt... J'aurai fait ce que j'aurai pu, frère, plus que le possible peut-être... c'est toi qui me diras cela quand tu me verras plus pâle, plus jaune, plus maigre que Saint-Hilaire. Prends donc tes mesures, pauvre frère, pour recevoir l'enfant prodigue — ne tue pas de veau, je n'en mange pas. — Mon pauvre cheval, que je n'ai pu vendre, m'a bien servi et me servira encore, mais il me ruine et se ruine lui-même ; il a beaucoup souffert de l'expédition si courte de l'Est... Qu'arrivera-t-il de celle de l'Ouest ? maître et cheval y courent de grands risques.

Madame Masson en me voyant si souffrant, si faible, si changé, entreprendre une expédition nouvelle, a jugé comme tout le monde, que je pourrais bien y rester, elle m'a donc fait arrêter son compte de deux ans, compte que je ne devais lui payer que chef de bataillon... elle a peur, je le conçois... Je ferais comme elle. — Elle envoya le compte détaillé à Madame Fray, sa sœur, à Paris, cette dame te le portera, et tu le payeras quand et comme tu voudras. — Tu verras d'après les détails des articles que je n'ai fait que des choses indispensables.

J'ai reçu ta triste dernière lettre au moment de partir pour le Fondouck, elle m'a fait faire de tristes réflexions pendant le voyage et augmenté ma tristesse. Ce vieux gueux de borgne, quelle canaille..., enfin, il aura sa nouvelle proposition, travaille toujours dans ce sens, travaillez tout le monde le général Bugeaud et par lui le ministre et Mahérault, etc... Ce Champmontant, dont je t'ai parlé dans le temps, est aide de camp du ministre en mission ici auprès du maréchal pendant

l'expédition... Nous nous sommes retrouvés dans l'Atlas, et serré cordialement la main, il me suivra, c'est un bon ami; allons, frère, un peu d'espoir, dans la position où je suis, il en faut beaucoup... Mon Dieu, un mois, un mois de force, je ne demande que cela... après cela, frère, l'hôpital, triste porte pour rentrer en France et te serrer sur mon cœur, mais il me restera assez de forces pour t'y presser avec mes enfants. Je suis content que tu aies reçu mes brevets, mais je n'ai jamais reçu la lettre où tu m'en accusais réception. — Tu es un gniaff; mon portrait était à peu près ressemblant. — Adolphe m'a-t-il reconnu?

Autant je serais joyeux, frère, si j'avais de la santé et de la vigueur, autant je suis triste et oppressé quand j'envisage l'immense tâche que j'entreprends... Alors je chasse ton souvenir et celui de mes enfants parce que je veux rester fort... Oh! quel courage il me faut, t'en fais-tu une idée? Dans ce pays on ne trouve pas de ville pour entrer à l'hôpital, il faut aller ou mourir — mourir de son mal ou sous le yatagan ennemi. — Cette fois ce n'est pas pour moi, sois tranquille.

Le Prince n'est pas venu avec nous dans l'expédition contre Abd-el-Kader; ce vieux turc de maréchal ne l'a pas voulu, il l'a traité comme un simple lieutenant-général et l'a envoyé à la tête de sa division à Bouffarick où il nous attend. Il a de l'Afrique cent pieds sur tête ce qui me fait espérer que l'expédition ne sera pas trop longue... Ah! j'ai besoin de cela.

Ma lettre est bien désordonnée, bien décousue, tu ne t'en étonneras pas quand tu sauras qu'il y a une heure seulement que mon accès d'aujourd'hui a cessé... J'emporte en expédition 64 grains de quinine à prendre 8 chaque soir 8 chaque matin et avec cela vivre aussi bien que je pourrai. Tout cela n'est pas facile, nous avons acheté pour l'expédition, mes officiers et moi, pour porter nos vivres et notre petit bagage et nos couvertures, un mulet qui nous coûte 300 fr. Nos provisions nous coûtent 30 fr. chacun... le bât 30 fr. La marmite de campagne m'a coûté 36 fr. C'est la sœur de Madame Masson qui

l'a fournie, je ne l'ai pas payée..., enfin tu ne t'imagines pas tout ce que cela coûte et pour rapporter si peu. C'est vraiment désespérant... Oh! que je sois chef de bataillon bien vite, cela ne peut durer ainsi, je le sens tous les jours. Adieu, frère, je t'embrasse plus tendrement que jamais ainsi que mes pauvres enfants — embrasse-les mille fois, mille fois, et qu'ils te le rendent.... amitiés à tous les amis — embrassade à Adolphe.

Je t'écrirai aussitôt le retour de l'expédition, sois tranquille frère, notre étoile et notre courage sont là, ils ne fondront pas... pense que bientôt nous nous embrasserons, nous serons ensemble, tu recevras un frère bien avarié, mais qui t'aime bien. A toi de cœur.

ACHILLE.

XXI

Camp de Koubba, vendredi 24 avril 1840.

J'espère, frère chéri, que voici une date en règle; sais-tu pourquoi je te la libelle ainsi? C'est qu'il y a deux jours, après un accès de fièvre terrible, je t'ai écrit une longue lettre et que je crains de m'être trompé de date. Je ne savais pas alors au juste où nous allions et le moment précis de notre départ, aujourd'hui je le sais et je te vais conter tout cela. Ne t'effrayes pas de deux lettres à la fois, tu seras peut-être deux ou trois courriers sans en recevoir. Et d'abord pour ma santé, toujours faible, chancelante, mais grâce à 30 grains de quinine voilà deux jours que je n'ai pas la fièvre, demain j'avale encore 16 grains, après-demain autant, et j'espère qu'elle me laissera le temps de faire l'expédition, je ne demande que cela..., mes forces, je les appelle tant que je ne puis croire qu'elles ne finissent pas par revenir.

Demain, frère, demain 25 avril, nous partons 4 compagnies

d'élite superbes, fortes de 100 hommes chacune, et nous allons bivouaquer à Douèra, Douèra, mon premier bivouac en Afrique.... Après-demain 26, toute l'armée doit être concentrée autour de Blidah, où nous bivouaquerons, pour de là se diriger sur Médéah, — après cela les opérations se recouvrent d'un voile mystérieux... reviendra-t-on sur Blidah, ira-t-on à Milianah ? Doute. L'on parle de communications faciles à suivre entre Blidah et Médéah et de là entre Milianah et Cherchell, etc..., mais ce projet, tant soit peu gigantesque, s'accorde mal avec les idées de la Chambre qui veut l'occupation restreinte... On parle encore d'une marche combinée des deux armées d'Alger et d'Oran qui se rencontreraient sur le Chéliff — cela me paraît impraticable. Il n'y a pas assez de troupes à Oran et je ne vois pas comment on pourrait porter des vivres pour une aussi longue marche... Voilà, frère, les on-dit. — Le positif est que nous partons, que nous allons plus marcher que nous battre et que nous resterons dehors au moins trois semaines, c'est bien long pour moi. — C'est une longue et forte épreuve, nous y apporterons tout notre courage, toute notre résignation.

Mon projet est toujours le même et ma santé ne promet pas d'y apporter de modification... L'hôpital à ma rentrée, un congé de convalescence et un voyage de trois mois en France, où je verrai moi-même le Prince, le ministre, le borgne, et plaiderai ma cause, non si éloquemment que toi, mais avec ma présence, ma figure délabrée et des faits.

Ta lettre que j'ai reçue hier est désespérante... tu as l'air de renoncer à tout espoir jusqu'à la première inspection, mais c'est plus d'un an..., mais ce gueux de borgne ne t'a-t-il pas dit qu'une nouvelle proposition me remettrait en concurrence ?.. Eh bien ! cette proposition je l'aurai, c'est pour cela que je travaille et que je me tue...je te réponds que si l'on se bat et qu'il y ait un *ordre à l'armée*, j'y serai.

L'annuaire de 1840 est paru. — Je l'ai parcouru et j'ai encore vu mon nom même estropié de *Leroy*... Il y a à la tête

de l'annuaire une note qui indique la marche à suivre pour les demandes en rectifications de noms et elle dit qu'il faut s'adresser au chef de bureau de la correspondance... Vois donc Pontonnier pour cela... ce gredin de nom est bien ennuyeux... Le Conseil d'Etat n'en finit donc pas... Tu verras que je serai nommé chef de bataillon comme cela... enfin, frère, officier supérieur ou non, tu me verras avant deux mois... mon cœur bat bien fort à cette idée, et toi, mon ami, seras-tu content ? Tu es toujours souffrant, donc tu ne te soignes pas, tu te fatigues, tu travailles trop... je mettrai ordre à tout cela. Ma pauvre Louise a été malade — heureusement elle va mieux... Adolphe a trop envie de jouer pour rester au lit, il est trop paresseux pour être malade... Tu ne t'y connais pas, mon portrait ressemble un peu.

Ce compte de Madame Masson est énorme, même pour deux ans, sans mes sacrées maladies qui m'ont imposé mille achats nécessaires, il ne serait pas de la moitié, heureusement que tu peux le payer quand et comme tu voudras. Ah! si j'avais été chef de bataillon, tu n'aurais jamais payé ni cela ni tant d'autres choses...

Cette nouvelle expédition qui va durer si longtemps coule tous les officiers, on s'endette pour acheter des ustensiles de campagne, des marmites, des provisions, des mulets et ce qui reste au retour ne vaut plus grand chose. Et l'on désire notre métier, on le convoite... Je n'en donnerais pas même mille écus de rente et je m'enterre à jamais à Noisy ou à Taste. Quoiqu'en expédition écris-moi toujours... on fera parvenir les lettres au Prince et au maréchal et les nôtres arriveront sous ces protections là—... Mon Dieu, frère, je n'ose pas envisager la tâche que j'entreprends — je suis si faible, si souffreteux, quand je dis que je pars on me rit au nez et je sens bien qu'on n'a pas tort... mais je pense à mes enfants, à toi, à l'avenir, je me redresse, je me raidis et je brûle d'être en route et devant l'ennemi.... Ceux qui resteront dans le massif auront de la besogne aussi autour d'Alger. Les Arabes

se montrent déjà dans l'Est... nous partis, ils se rueront partout et ils feront bien, s'ils savent encore se battre comme les Syphax et les Jugurtha. Adieu, frère, embrasse mes enfants et dis-leur de penser à moi qui vais bien loin pour eux... mille amitiés aux amis. — Je t'aime et t'embrasse de cœur comme toujours.

Ton frère, ACHILLE.

XXII

Au bivouac de l'Afroun, le 1er mai 1840.

Tu dois être bien inquiet de moi, frère, et pour te rendre un peu de tranquillité je me hâte de saisir une petite occasion pour t'écrire dix lignes.

Et d'abord ma santé... je supporte les fatigues et je n'ai eu que deux accès de fièvre. — La poudre, l'activité forcée me font du bien, je n'ai plus la crainte de rester en route, mais j'ai avalé 60 grains de quinine. Je t'écris couché par terre sous ma tente après une fatigante journée toute de combats depuis 9 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. La Légion a admirablement soutenu la retraite de toute l'armée au passage d'une rivière... Ma compagnie s'est distinguée, je ne néglige aucune occasion.. cela ira bien j'espère... depuis 3 jours nous nous battons sans cesse... nous avons Abd-el-Kader et 6000 cavaliers sur les bras.... jamais je n'ai vu les Arabes si bien, si habilement manœuvrer.. ils nous cernent nous entourent, nous harcèlent, nous tuent du monde... Nous étions en route avant hier pour Milianah et nous voilà aujourd'hui revenus à 3 lieues de Blidah... Le maréchal est fort embarrassé ; on ne sait pas ce qu'on fera.. La position n'est pas belle.. Une proclamation nous avait annoncé que

nous allions dans le Chélif du côté d'Oran, il y aurait aujourd'hui plus que de la folie à le tenter, tout au plus si nous pourrons aller à Médéah et notre honneur y est cependant engagé... Nous sommes de la 2e division (*Rumigny*), nous avons manqué le 27 une belle affaire par son incapacité, impéritie, etc., etc. Il est franc de sa personne, voilà tout.... aujourd'hui qu'il faisait très chaud, il a eu une balle dans sa casquette et une dans son pantalon. Je me bats toujours avec mon bonheur habituel, aussi sois sans inquiétude.

Adieu, embrasse mes enfants et écris tout cela à ma mère. La campagne sera longue et orageuse. Dieu veuille qu'elle se termine à notre honneur. Je ne négligerai aucune occasion de t'écrire, je t'aime et t'embrasse de cœur.

Ton frère, ACHILLE.

Nous envoyons à Blidah un convoi chercher des vivres et des munitions — Le maréchal qui comptait être le 1er mai à Médéah ou Milianah..... quel soufflet ! Ce diable d'Abd-el-Kader manœuvre bien, est très fin et très adroit.

XXIII

Au bivouac, devant le col de Teniah, 3 mai 1840.

Je commence cette lettre, frère, et je ne sais ni où, ni quand je la finirai, ni quand elle partira, mais quand j'ai causé avec toi à qui je pense sans cesse, je suis plus tranquille et il me semble que tu dois être moins inquiet, donc je cause. D'abord ma santé se soutient telle quelle, je souffre toujours de l'estomac, je n'ai pas de jambes, mais je n'ai pas de fièvre et tout cela marche *adjutente Deo*. Mon projet est toujours le même, aussitôt l'expédition finie, à l'hôpital et en France, établis tes projets là-dessus et écris-les moi. Mais cette

gueuse d'expédition, quand finira-t-elle? Personne ne le prévoit... Abd-el-Kader manœuvre très bien ; il a 10.000 cavaliers dans la plaine, qui sont partout, et de l'infanterie dans les montagnes, nous aurons affaire à elle, demain ou après-demain.... Car on travaille à fortifier des positions à l'entrée du col de Téniah et à rendre les chemins plus faciles, nous allons donc pénétrer dans le col et marcher sur Médéah; nous perdrons du monde, mais nous irons; nous perdrons du monde encore et nous reviendrons pour aller où ?.... Nous fatiguerons Abd-el-Kader, nous le battrons s'il nous attend, mais, il faut le dire, être obligé de manœuvrer devant des Arabes est une honte et presque une défaite pour des Français... L'émir a parfaitement compris sa position et la nôtre, il a sinon fait avorter, du moins retarder, le but de notre expédition et l'effet moral est immense et pas en notre faveur... Pour le détruire, il nous faudrait un grand succès une victoire complète, et l'Emir est trop adroit pour nous en fournir l'occasion. S'il se jette dans le Sahel pendant que nous serons engagés à Médéah contre l'infanterie de Ben Salem, il ira jusqu'aux portes d'Alger, brûlera tout, et la colonie est perdue... A sa place, voilà ce que je ferais, et je crains qu'il ne le fasse. Je t'ai parlé de l'affaire du 30, au passage de l'Oued-Iger. Cette action de guerre, si belle pour la Légion, a eu dans l'armée un retentissement immense. Prince, maréchal, généraux, officiers, soldats, tout le monde nous complimente. Joins à cela ma *chose* à moi propre, le soir, quand, avec ma compagnie seule, j'ai enlevé à la baïonnette, un bois où étaient 600 Arabes; la Légion est portée aux nues.... tout cela est pour le mieux généralement. — Le bien particulier le voici : — on a demandé les noms des officiers qui se sont distingués, et naturellement je suis cité.... Mon nom figurera donc encore dans un rapport, bulletin ou ordre, et de là une nouvelle proposition deviendra facile. Sois tranquille, je ferai de mon mieux. Nous n'avons encore eu que des roses, le sérieux va commencer et j'arra-

cherai cette épaulette, je te le promets.... je suis déjà dans le bon chemin. L'armée est pleine d'ardeur et de résignation, mais chacun se demande ce que nous faisons, où nous allons et personne n'entrevoit de résultat heureux.... La partie d'Abd-el-Kader est plus belle que la nôtre.... Son rôle bien préférable, il se bat *pro aris et focis.* Le Prince et le maréchal sont mal ensemble.... on ne se parle qu'officiellement et par aide de camp. Le Prince n'est pas que simple lieutenant-général commandant sa division. Le vieux Louis XIV est chef entier absolu. Je crois qu'il en a assez, et qu'il aimerait mieux être à Alger et en France qu'ici.... Son règne touche à sa fin... Il est certain dans l'armée que dans deux mois il ne sera plus en Afrique. Dis cela au général Bugeaud en lui donnant tous ces détails, il en sera bien content... Je lui écrirai si j'ai le temps... je prends des notes jour par jour, c'est pour toi et pour lui... Nous lirons cela ensemble et les détails et les épisodes retrouveront leur place. Que de choses nous aurons à nous dire, frère, que le ciel me donne la force d'aller jusque là... Ne laisse pas ma mère sans nouvelles de moi... je n'ai pas le moment de lui écrire et ce n'est la peine de lui dire que je me bats... affaire entre hommes. Nous avançons bien lentement, je voudrais qu'on se battît dix jours, depuis le matin jusqu'au soir, que cela finît et que l'on rentrât, j'ai si peur que mes forces me trahissent... pas de jambes, pas la moindre jambe... J'ai vu Morrès, hier, il est bien... Le maréchal m'a parlé hier soir, il m'a demandé combien je pensais que nous avions tué d'Arabes dans leurs deux charges contre nous sur l'Oued Iger, et le soir sur ma compagnie, je lui ai dit environ 150, et je me suis plaint en même temps que la cavalerie arabe ne nous attendait pas, il m'a répondu en souriant : « Soyez tranquille, demain ou après nous trouverons de l'infanterie. » Je l'ai remercié de la bonne nouvelle. Champmontant fait la campagne avec nous, je l'ai vu hier...

Bivouac de Mouzaïa 4.

Je te l'ai dit, notre affaire du 30 a eu un retentissement immense. Notre feu de deux rangs à 20 pas sur les Arabes nous chargeant, admiré par le Prince qui nous a admiré et a donné le branle aux éloges, cela va donc bien. Champmontant à qui j'ai parlé ce matin m'a promis d'écrire au Ministre pour moi. L'armée manœuvre toujours de même. On se fortifie à Mouzaïa à l'entrée du col, de là on partira pour courir la plaine et fatiguer et joindre les Arabes, si l'on peut. Nous partons dans une heure et je crois que nous pousserons en arrière jusqu'à Blidah pour prendre un convoi. Je finis donc ma lettre en hâte pour te donner de mes nouvelles car qui sait quand tu en auras.

L'expédition sera fort longue, peut-être plus d'un mois. C'est bien long. Tout le monde crie après le vieux maréchal. Répands partout et même fais un article dans les journaux. La belle affaire de la Légion c'est encore le seul fait d'armes brillant de la campagne ; parles-en au général Bugeaud, vas le répandre dans les bureaux de la guerre par Pontonnier. Il faut que cela ait beaucoup d'éclat partout... faire mousser, voilà tout le talent.

Le col sera bien défendu, les feux des bivouacs ennemis qui sont en face des nôtres sont très nombreux... Nous aurons beaucoup de besogne. Leur grand camp de cavalerie est toujours à une lieue derrière nous sur le Bourenseni. Ce soir la 1re division couchera, je crois, à la Chiffa et nous à Blidah, que de promenades, que de courses inutiles..... Comment tout cela finira-t-il ? En attendant ne sois pas inquiet, j'écrirai toutes les fois que je pourrai et je te tiendrai au courant... Si tu ne reçois pas de lettres, c'est qu'il n'y aura pas eu de convoi pour Blidah... ma santé va toujours, mon gueux d'estomac et mes polissonnes de jambes voilà le côté faible.

Adieu, frère, le tambour bat de tout côté, les bagages par-

tent et le camp va se lever, nous voilà encore en marche, nous serons sans doute accompagnés par ces aimables messieurs qui, le matin, nous ont coupé le cours d'eau qui alimentait le camp... Vois-tu 10.000 hommes, 15.000 chevaux et 2.000 mulets sans eau... Il n'y a même plus d'eau à boire dans cette campagne. Embrasse mes enfants mille fois, écris à ma mère, vois le général Bugeaud, chauffe toujours les amis et rappelle moi à leur souvenir.

Moi je pense à toi sans cesse, je t'aime et t'embrasse de cœur.

Ton frère, St-ARNAUD.

La légion complimentée, fêtée partout est en odeur de sainteté. — Hier le Prince en se promenant est venu à notre bivouac et a donné 20 fr. à mes grenadiers, chauffe, prône, conte, écris partout... Il faut que les journaux parlent de nous. Adieu.

XXIV

Cherchell, le 9 mai 1840.

Encore une petite lettre, frère, toujours dans le même motif — de la tranquillité pour toi. Ma santé se soutient, se fortifie même, mon estomac est toujours douloureux, délabré, mais pas de fièvre; les forces reviennent lentement, mais le tremblement des jambes a cessé; j'espère donc finir à bien cette longue et fatigante et jusqu'à présent si insignifiante campagne. Depuis notre course de Blidah, notre redoute de Mouzaïa devant le col s'est vu terminer comme par enchantement. Toute l'armée est partie le 7 pour Cherchell et nous sommes bivouaqués à une lieue de la ville sur un rocher, cîme d'une montagne élevée. Bivouac détestable où je suis horriblement mal. Dans une heure je porterai moi-même ma lettre à Cherchell ; toute l'armée envoie des corvées y prendre

pour 6 jours de vivres. Je verrai cette ville que l'on dit fort curieuse et t'en rendrai compte. Où allons-nous ensuite, que ferons-nous? Toujours même mystère ou plutôt même incertitude. Cette campagne se traîne péniblement et finira peut-être par produire le *ridiculus mus*, mais plus tristement car tous les jours on nous tue du monde. Hier l'ennemi en force nous a accompagnés toute la journée pendant 4 lieues; au passage des défilés, et des rivières il s'est montré intelligent et hardi. La fusillade a été très vive, l'arrière-garde a mal engagé une affaire et l'immortel *Changarnier*, faiseur de première force qui veut des batailles à tous prix, nous a retardé deux heures et fait tuer du monde pour rien. 39 blessés dont 15 sont morts, et 4 tués raides, c'est tout ce que nous avons eu de bon. L'armée n'est pas contente, rien ne marche, la route se fait par *à-coup*, les bivouacs sont mal établis et on tâtonne sans cesse pour accoucher de bêtises. Tous les généraux se déchirent et les états-majors se dévorent, en attendant les balles sifflent et au moment où je t'écris elles chantent en passant au-dessus de ma tête, car les Arabes perchés sur toutes les hauteurs que nous n'occupons pas et tirant sous un angle de 45 degrés et plus, nous envoient des balles qui vont tomber au hasard au milieu des masses dans nos bivouacs, ce qui est très vexant. Le colonel Bedeau a reçu hier une contusion au côté. Il est d'une activité fabuleuse, son régiment et lui sont employés à toute sauce. S'il n'arrive pas, ce n'est ni sa faute ni celle des autres, car tout le monde le pousse. J'ai un concurrent redoutable dans le bataillon, c'est Mayran, notre adjudant-major, ami de Bedeau, protégé du général Schramm et porté sur le tableau d'avancement. Je tremble qu'il ne me coule encore — je fais le possible pour lutter avec avantage, mais si je ne suis pas soutenu à Paris je serai enfoncé. Quel mal je me donne cependant, que de courage il me faut! Frère, tu ne t'en doutes pas.

(A suivre).

LES LIVRES D'HISTOIRE

L'évangéliaire slavon de Reims. — La Suède. — Princes, généraux et soldats allemands.

Pendant deux siècles, les rois de France, lors de leur couronnement à Reims, prêtèrent serment sur un évangéliaire slavon donné à l'église métropolitaine de cette ville par le cardinal de Lorraine en 1574, et dont l'aspect insolite devait frapper les esprits et provoquer les suppositions les plus risquées. On le disait provenir de Saint-Jérôme et du Trésor des empereurs de Constantinople. Les plats de sa reliure en argent doré recouvraient des reliques insignes, provenant de personnages illustres pour leur sainteté, et groupées autour d'un fragment de la croix du Christ. Il était naturel après cela que, la tradition donnant au précieux manuscrit des origines aussi anciennes, il fut l'objet de la vénération des fidèles et entouré d'un respect si profond qu'on le présentait aux nouveaux rois de France, pour y faire le serment requis à l'entrée de leur règne. L'église de Reims était fière de posséder un tel souvenir du passé ; elle ne manquait pas de s'en enorgueillir, à l'occasion, et lorsque quelque voyageur de marque traversait la ville, on lui faisait avec empressement les honneurs de ce manuscrit. Il y a quatre ans à peine, lors de la visite du Tsar à Paris, le gouvernement d'alors fit même venir à Paris l'évangéliaire de Reims, et exposé dans la Sainte Chapelle du Palais de Justice, à côté de quelques autres documents intéressants, il passa ainsi sous les yeux de l'auguste visiteur.

Cette circonstance n'a pas peu contribué à ramener l'attention

sur ce précieux manuscrit. Après cela on a voulu l'étudier de près pour savoir au juste ce qu'il contenait, et ce désir a été l'occasion du beau volume publié par M. Louis Leger, professeur au Collège de France, sous ce titre: *L'Evangéliaire slavon de Reims, dit « Texte du sacre », édition fac-simile en héliogravure publiée sous les auspices de l'Académie nationale de Reims, précédée d'une introduction historique* (1). Des 94 planches qui composent cet album, nous ne dirons rien, si ce n'est qu'elles sont une reproduction aussi fidèle de l'original que la photographie le peut faire et que, en mettant de la sorte sous les regards du lecteur une telle image, elle lui permet de juger en pleine connaissance de cause ce qu'est le texte ainsi donné. Quant à l'introduction historique placée en tête par le savant professeur, elle est telle qu'on pouvait l'attendre de sa conscience et de son savoir, sobre et précise, concluante et lumineuse.

On apprend par ce moyen que le manuscrit en question se compose de deux parties, la première cyrillique qui fut donnée à un monastère par le roi de Bohême Charles IV (1346-1378), et la seconde écrite en slave d'église et en caractères glagolitiques, postérieure de dix-sept ans à la mort de ce souverain. Cette dernière partie est de beaucoup la plus intéressante: c'est un monument de la liturgie slave catholique dans la Bohême soumise bien malgré elle à la liturgie latine, et M. Louis Leger a eu raison d'en retracer l'histoire de son mieux, c'est-à-dire fort bien. Pour la partie cyrillique, dont le manuscrit, d'ailleurs, est incomplet, on est beaucoup moins bien informé et la chose n'est pas très regrettable, car le texte n'offre qu'un intérêt fort secondaire et rien de particulier qui mérite d'attirer et de retenir l'attention. En revanche, M. Leger a recueilli et publié tout ce qu'il a pu découvrir sur la destinée en France de ce volume ainsi formé de deux parties disparates. Il est vrai qu'on ne sait pas comment il y vint ni même quel fut au juste l'usage auquel on l'employa dans les cérémonies du sacre. On l'exhibait avec empressement aux rares seigneurs russes qui traversaient Reims : en 1717 ce fut le vice-chancelier de Pierre le Grand qui l'examina, et, en 1726, l'ambassadeur du Tsar en France. La renommée du fameux manuscrit vint même aux oreilles de l'impératrice

(1) Reims, Michaud, et Prague, Rivnac, 1900, in-4.

Catherine II, qui demanda quelques renseignements à ce sujet. Puis on crut que la Révolution avait détruit ce monument du passé, il avait été seulement enlevé au trésor de la cathédrale et on en perdit de vue les traces quelque temps. Lorsqu'on le retrouva, les slavisants ne manquèrent pas de l'étudier et ce fut le signal d'une série de travaux, de valeur fort inégale, qui aboutissent, en fin de compte, à la publication de M. Leger. Celle-ci est définitive, en ce sens qu'elle reproduit une image scrupuleusement exacte et que dorénavant elle pourra servir de base à l'étude du texte dont il ne sera plus nécessaire d'avoir l'original sous les yeux.

∴

L'Exposition universelle va être l'occasion d'une série d'intéressants ouvrages. Après nous avoir montré de leur mieux les productions et les richesses de chacun de leur pays d'origine, dans des pavillons pleins de charme et de goût, aussi élégants qu'instructifs, nos aimables hôtes actuels ne voudront assurément pas qu'un semblable effort s'effondre tout entier sous la pioche des démolisseurs et disparaisse avec les demeures qui l'abritèrent. Ils voudront laisser à l'esprit un souvenir aussi frappant et plus durable et résumeront apparemment dans quelque ouvrage ce qu'il convient de connaître de leur patrie et de retenir des résultats acquis. Ce sera, pour ainsi dire, l'examen de conscience des peuples, fait à un moment particulièrement bien choisi, à la fin d'un siècle et au commencement d'un autre, et par là cet examen sera fort instructif.

Le gouvernement suédois a déjà publié son enquête sous ce titre : *la Suède, son peuple et son industrie, exposé historique et statistique rédigé par Gustave Sundbärg* (1). Telle qu'elle a été mise au jour, confiée aux écrivains les plus compétents, travaillant vers un but commun, sous une direction unique, cette monographie sera à coup sûr une des plus complètes et des plus instructives qui puissent se faire. Tout ce qui est bon à connaître s'y trouve, en bonne place, présenté avec autant de science que d'art, et ceux d'entre les lecteurs que l'aridité des chiffres effraie ou que

(1) Stockolm, Imprimerie royale. 2 vol. in-8 et gravures.

la statistique ne tente pas trouvent encore à s'instruire, car il suffit de tourner les pages de ce livre pour que les gravures dont il est orné parlent aux yeux et évoquent ainsi les différents aspects du pays. Elles sont nombreuses et bien choisies. Le plan primitif de l'ouvrage n'en comportait pas, paraît-il, et c'est à la générosité d'un mécène suédois, M. K. A. Wallemberg, de Stockolm, qu'on doit cet agrément supplémentaire. Il eût été vraiment à regretter que les planches manquassent au texte, car elles en font si bien partie que le regard les eut cherchées si elles avaient manqué. Bon nombre d'entre elles sont, en effet, plus qu'un plaisir; elles sont une leçon, et la meilleure à coup sûr, celle qui frappe le mieux l'esprit, s'y grave et y demeure.

La première partie est consacrée exclusivement à la description de la Suède et à l'analyse de l'organisme du gouvernement. Le pays est peint en quelques pages, le caractère de son peuple tracé et les traits saillants de son histoire déterminés brièvement pour fournir une base solide aux jugements ultérieurs. Ensuite le mécanisme de la constitution et de l'administration suédoise se comprend plus aisément, et la vie intellectuelle du pays, son enseignement, ses académies, sa littérature et son art semblent l'épanouissement du germe national dont on a suivi l'évolution dès l'origine. Il en est de même pour la vie économique de cette société si active à laquelle la seconde partie toute entière de l'ouvrage est consacrée. L'agriculture et l'élevage, les forêts et l'industrie forestière, les mines et les usines, l'industrie manufacturière, le commerce, la navigation, les banques, les institutions de crédit et d'épargne, toutes ces manifestations de la puissance économique d'un peuple sont successivement passées en revue et fournissent une ample matière à des constatations instructives. Et ces études complètes, précises, fouillées, donnent l'impression d'une vitalité puissante, qui se répand en tous sens, avec un esprit de suite, une ténacité qui font sa force et son charme, un charme robuste et sain, assez différent de celui qui s'exhale de la littérature de ces régions où les écrivains volontiers nuageux prêtent à leurs compatriotes des défauts qui sont ceux de leur propre esprit. Rien ne saurait mieux faire connaître les Suédois que le tableau qu'ils ont tracé eux-mêmes, avec preuves à l'appui, de leur vie nationale et rien n'est plus salubre à voir: l'air

y circule et l'homme y est entreprenant et déterminé, deux conditions qui font la vie libre et active pour les peuples comme pour les individus.

.·.

C'est seulement un aspect des mœurs de son pays que M. Otto von der Trense nous dévoile dans son livre intitulé : *Princes, Généraux et Soldats Allemands* (1). Il est vrai que le militarisme tient une telle place dans l'Allemagne contemporaine, qu'il est nécessaire de bien le connaître pour porter un jugement sur l'ensemble de l'organisation. M. von der Trense y servira grandement, car il conte ce qu'il sait à ce propos avec une précision bien amusante et qui entre aisément dans l'esprit. Du sommet de la hiérarchie jusqu'aux derniers échelons, il a eu le loisir d'observer les attitudes de tout le monde et il a noté ce qu'il a vu avec une malice savoureuse. Ce ne sont point des portraits en pied que cet Allemand nous trace de ses compatriotes, même lorsque ceux-ci auraient tous les droits à être représentés de la sorte. Ce sont de simples croquis, en quelques traits, fixant un geste, une habitude, des raccourcis pittoresques de la physionomie de gens saisis dans leurs poses familières.

Les hauts personnages de la hiérarchie militaire allemande sont pour la plupart bien connus. Pourtant il n'en est guère sur lesquels il n'y ait plus rien à apprendre et tel petit fait, ignoré jusqu'à ce jour et habilement mis en lumière, peut encore servir grandement à les apprécier au juste. M. Otto von der Trense excelle à recueillir les détails typiques, à les placer en valeur et à donner ainsi une idée très nette de ce qu'il veut démontrer. Le procédé est dangereux, mais il est commode et il a son utilité. D'ailleurs, le moyen dans la vie courante d'épiloguer sur les anecdotes et, avant de les choisir, de les soumettre à une critique scrupuleuse pour ne garder que ce qui est reconnu exact ? La vie passe trop vite et on courrait risque, à ce compte, d'avoir seulement les faits à portée lorsqu'on n'en aurait plus besoin. Cette remarque a plus de raison encore pour l'Allemagne militaire, car les généraux

(1) Paris, Henri-Charles Lavauzelle, 1900. In-12, avec gravures.

n'y vieillissent guère en activité de service, et il faut, pour ainsi dire, les saisir au passage si on prétend tracer d'eux un crayon même sommaire. Les révélations de M. Otto von der Trense n'ambitionnent que cette valeur relative, et, à ce titre, elles sont encore intéressantes et instructives. Le monde militaire est peint ainsi à petits coups pressés, dont quelques-uns peuvent avoir été portés à faux, mais dont l'ensemble est exact et d'une tonalité heureuse. Il ne nous est pas indifférent de bien connaître les institutions et l'esprit national de nos voisins. Le livre de M. von der Trense nous y aide et c'est pour cela que la lecture en doit être recommandée à quiconque s'intéresse à de pareils sujets.

P. B.

Le directeur-gérant : PAUL BONNEFON.

AUXERRE. — IMPRIMERIE A. LANIER, 43, RUE DE PARIS.

JOURNAL DU SIÈGE DE PONDICHÉRY

en 1778

Les historiens ont un peu négligé le siège que nos établissements de Pondichéry eurent à supporter de la part des Anglais en 1778. Tandis que maint autre fait d'armes de la guerre des Indes a été convenablement mis en lumière, c'est à peine si on trouve sur celui-ci quelques détails rares et mal ordonnés.

Le récit qu'on lira ci-dessous a le mérite de présenter les événements dans leur suite naturelle et d'avoir été écrit par quelqu'un, qui, bien qu'ayant pris une part active à la défense, n'est cependant pas responsable de la conduite des opérations et de la suite inévitable qu'elles eurent : c'est un témoignage sincère et désintéressé. Le gouverneur de la ville était alors M. de Bellecombe, un soldat qui avait une conscience exacte des nécessités de sa tâche, tandis qu'à Paris on ne s'en doutait pas. Lui-même a laissé une *Relation du siège de Pondichéry soutenu par M. de Bellecombe*, qui ne parait pas avoir jamais été mise au jour, mais dont il existe au moins deux copies manuscrites, l'une dans la bibliothèque de Cheltenham, nº 25.982, et l'autre parmi les manuscrits conservés à la bibliothèque municipale de Nantes, nº 1.800. Le récit de ce courageux gouverneur mériterait assurément d'être imprimé, et, si, pour nous, nous avons préféré un journal moins connu, cela ne prouve pas que nous méprisions la narration faite par le chef des troupes qui eurent à subir ces épreuves.

En se présentant devant la capitale de nos établissements de l'Inde, le major-général anglais Hector Munro avait la conviction que la ville capitulerait sans se défendre. Il ne tarda pas à être désabusé sur ce point, car la résistance devint bien vite opiniâtre

et acharnée. Aidé de quelques officiers déterminés, dont faisait partie l'auteur du journal qu'on va lire, M. de Bellecombe put faire bonne contenance devant l'ennemi qui le pressait et donner à la France et au monde le spectacle toujours réconfortant d'une résistance héroïque. Après le gouverneur, l'âme de cette résistance fut le breton René Madec, qui fixé aux Indes depuis de longues années, créé même nabab par le grand Mogol, se trouvait alors au nombre des assiégés de Pondichéry et put ainsi fournir la mesure de son activité et de sa valeur. L'historien de René Madec, M. Emile Barbé, n'a pas manqué de mettre en évidence le rôle de son héros. C'était justice et le chapitre consacré de la sorte au siège de 1778 est assurément le tableau d'ensemble le mieux fait pour donner une idée nette et complète de ces événements.

L'auteur de notre récit était beaucoup moins en vue que tous ces personnages, quoiqu'il ait combattu à leurs côtés *pro virili parte*, et fait son devoir dans ces circonstances pénibles. Il se nommait Saint-Paul et commandait une compagnie de grenadiers. Protégé par le duc Louis-Alexandre de La Rochefoucauld, qui s'intéressait aux recherches d'histoire et d'histoire naturelle, l'officier s'efforçait de se rendre agréable au grand seigneur en lui adressant des renseignements qui pouvaient être bien accueillis. C'est dans les papiers du duc de La Rochefoucauld que le récit du siège de Pondichéry a été conservé. Nous y avons joint deux autres lettres du même au même qui fournissent des détails intéressants sur la façon lamentable dont nos établissements de l'Inde étaient protégés alors contre les convoitises anglaises.

Pondichéry, le 20 décembre 1778.

Monsieur le duc, quoique j'aie été assez malheureux depuis deux ans passés de ne recevoir aucune réponse à plusieurs lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai lieu de croire que vous ne serez pas fâché de recevoir le détail des événements, des catastrophes arrivées à la nation cette année dans

l'Inde. Je m'étais imaginé que le ministre envoyant M. de Bellecombe, maréchal de camp, pour gouverneur général aux Indes, allait prendre notre établissement de Pondichéry en considération, et le mettrait par des secours de troupes et d'argent dans le cas de ne plus craindre la jalousie et l'inimitié, toujours prête à se montrer, de nos voisins les Anglais. Je fus fort étonné de voir que le ministre s'en tenait aux promesses qu'il faisait continuellement de nous secourir. Il nous manquait 300 hommes pour compléter le régiment de Pondichéry et nous n'avions que 140 hommes d'artillerie de deux cents que nous devions avoir, qui, joints à 400 sipahis, troupe du pays, formaient le complet de toute notre garnison. Il y avait dix-huit mois qu'on cessait de travailler aux fortifications ; cette inaction avait été occasionnée par la mort de M. Bourcet, ingénieur en chef, qui avait réédifié Pondichéry avec un système que presque tout le monde désapprouvait. D'ailleurs M. de Bellecombe n'ayant pas plus d'argent qu'il lui en fallait, attendait qu'on lui envoyât des ingénieurs et des fonds pour continuer à fortifier la place. Cependant sur les bruits qui coururent au commencement de juillet dernier que les Anglais formaient des projets contre Pondichéry, il se détermina à faire fermer trois brèches qui restaient à trois courtines du front de l'ouest ; c'était l'emplacement des trois poternes que M. Bourcet n'avait pu finir faute d'argent et de matériaux. Il mit autant que le temps lui permit tous ses bastions en état de défense ; on creusa le fossé du bastion la Reine qui était à sec et on y mit six pieds d'eau à l'aide de quelques orages que le ciel nous donna fort heureusement. Enfin la continuation de ces mêmes orages pendant quelques jours nous remplit notre inondation et notre avant fossé dans la partie du sud. On leva à la hâte des sipahis parmi les habitants indiens de Pondichéry et des environs, on en trouva environ 4 à 500 dont on tâcha de tirer le meilleur parti possible. M. de Bellecombe réunit une soixantaine d'employés ou habitants auxquels il faisait monter la garde la nuit sur un

bastion ; enfin il établit un si bon ordre et fit une si juste répartition du petit nombre de troupes qu'il avait dans tous les postes que le service, quoique très fatigant, parce qu'il était continu, se fit cependant avec exactitude, et l'ennemi à la défense et au feu qu'il trouva de tout côté ne put s'imaginer lorsqu'il vit sortir la garnison, qu'il n'avait eu affaire qu'à si peu de monde. Cela fut au point qu'il crut qu'il était resté caché dans la place la plus grande partie de la garnison, et en conséquence il tint sur pied toute la nuit environ 4000 hommes qu'il avait fait entrer en prenant possession de Pondichéry.

Les Anglais de Madras, dans les derniers jours de juin, reçurent des nouvelles par Suez des affaires de l'Europe et de l'Amérique ; plusieurs vaisseaux qu'ils avaient dans la Mer Rouge les mettaient dans le cas d'être instruits à temps des événements qui pouvaient les intéresser. Le 4 juillet, il arriva un de ces vaisseaux à Madras, qui sur des lettres des consuls et négociants de différentes nations au Caire et Alexandrie, leur apprit que la guerre avait été déclarée entre l'Angleterre et la France, le 18 de mars à Londres et le 30 à Paris. Sur des bruits aussi peu certains, parvenus promptement à Bengale par le même vaisseau qui ne resta que quelques heures à Madras, le conseil suprême de Calcutta se détermina à s'emparer de Chandernagor où il envoya effectivement 1500 sipahis le 9 juillet, pour s'en rendre maîtres. Il n'en fallait pas tant pour prendre 5 soldats du régiment de Pondichéry et une centaine de pions, gens armés d'un rotin. Mais il fallait pour la gloire anglaise un grand simulacre de guerre pour s'emparer de quelques mauvaises embarcations, qu'ils ont qualifiées de vaisseaux en en faisant monter le nombre à 18 et à trois mille matelots. Le vrai est qu'il y avait environ 130 matelots européens épars sur toutes ces embarcations. Ils se sont aussi emparés quelques temps après, à la côte d'Orixa, du village d'Yanaon où nous avions un chef européen. Ils nous ont pris dans cet endroit un petit vaisseau qui avait

pour environ cent mille écus de marchandises du pays appartenant à divers particuliers de Pondichéry.

Plusieurs lettres particulières de Madras nous avaient instruits, pendant tout le courant du mois de juillet, des dispositions des satrapes de Madras. Au sujet des bruits qui couraient de la guerre, ils étaient déterminés à prévenir, disaient-ils, ce que les Français pouvaient faire contre eux; mais on nous assurait qu'il leur fallait, pour agir, des ordres du conseil de Calcutta où on avait expédié promptement. Le 29 juillet on reçut ordre de sévir contre tous Français et surtout de s'emparer promptement de Pondichéry. On sut donc à Pondichéry qu'on allait mettre une armée en campagne; les Anglais pressèrent leur nabab Mahomet-ali-Kahn de leur fournir tous les secours qui dépendaient de lui, ils se servirent de cette marionnette fantastique pour plusieurs démarches, ils réunirent donc leur armée à Cangivarum à environ 18 lieues dans le S. O. de Madras et à peu près 22 lieues dans le N. O. de Pondichéry. On se hâta de la faire marcher sur Pondichéry pour pouvoir opérer avant les pluies et avant qu'il nous put arriver des secours de l'Ile de France. Leur armée vint donc camper sur le coteau à une grande lieue de Pondichéry le 8 août. Depuis 3 semaines les vivres étaient interceptés par les ordres qu'ils avaient fait donner à leur nabab aux chefs des Alliés des environs de Pondichéry.

Ils avaient aussi en même temps formé une petite escadre à Madras composée de cinq vaisseaux, savoir : le *Ripon*, vaisseau du roi de 56 pièces de canon ; il y avait du 24 et du 12 ; ce vaisseau était commandé par le commandeur Vernon ; le *Coventry*, frégate de 26 canons de 8 ; un vaisseau de Bombay de 32 canons de 8 ; le *Cormoran*, petite corvette du roi de 16 canons et un de leurs vaisseaux de compagnie qu'ils avaient assez mal armé à la hâte.

Le 9 d'août on avait expédié de Pondichéry pour l'Ile de France un gros vaisseau particulier nommé le *Lauriston*

armé de *lascars matelots Indiens* et de 15 européens, y compris les officiers. Ce vaisseau reparut le 10 au matin cinglant de l'Est sur Pondichéry et faisant signal de vaisseau anglais. M. de Tronjoli, ancien capitaine de vaisseau du roi, qui se trouvait depuis deux ans dans l'Inde, commandant le vaisseau du roi le *Brillant,* se trouvait pour lors avec son vaisseau en rade de Pondichéry ainsi que la frégate du roi la *Pourvoyeuse* commandée par M. de St-Orin, capitaine des vaisseaux du roi. Sur les mouvements des Anglais M. de Tronjoli avait pris pour le compte du roi un vaisseau particulier nommé le *Sartine*, jolie frégate de 20 canons. Il le donna à commander à M. le vicomte du Chaila, lieutenant de vaisseau qui se trouvait aussi dans la rade de Pondichéry commandant la flutte du roi la *Pintade*, sur laquelle il venait de conduire de l'Ile de France à Mahé un détachement de 180 hommes que M. de Bellecombe avait demandé à M. de la Brianne, gouverneur de l'Ile de France, pour renforcer le détachement auxiliaire que nous avions auprès d'Ederalikam. M. de Tronjoli, à la vue de l'escadre anglaise, n'hésita point de se déterminer à aller l'attaquer, accompagné de la *Pourvoyeuse*, du *Sartine* qu'on avait très bien armé, du *Lauriston* et du *Brisson,* vaisseau jadis à la compagnie des Indes qui ne faisait que d'arriver d'Europe. M. de Tronjoli attaqua l'escadre anglaise vis-à-vis de Pondichéry, à quatre lieues au large ; il se battit pendant 5 quarts d'heures. Nous eûmes le plaisir de voir très distinctement ce combat de dessus nos argamasses. La fumée qui venait de notre côté, le vent étant pour lors du large, nous empêchait de pouvoir voir aussi exactement que nous l'eussions désiré, les manœuvres des deux escadres. Le feu diminuant, nous aperçûmes le *Ripon* ayant le cap au N. E. et ne tirant que quelques coups de canon ; il est vrai que nous aperçûmes presque aussitôt le *Brillant* ayant le cap au S. O. et la *Pourvoyeuse* qui le suivait, nos autres vaisseaux tirant encore quelques coups de loin et manœuvrant pour suivre le *Brillant* qui revint mouiller à Pondichéry. Nous apprîmes

aussitôt que M. de Tronjoli avait reçu trois blessures, mais fort légères. M. Labbé, capitaine de brûlot, établi à Pondichéry, qui était pratique à bord du *Brillant*, mourut quelques jours après d'une blessure d'un boulet à la cuisse. Il y eut deux autres officiers de tués sur la *Pourvoyeuse*, trois autres de blessés et nous perdîmes d'ailleurs très peu de monde, les Anglais s'étant attachés à tirer dans nos manœuvres. Aussi c'est ce qui fut cause que M. de Tronjoli ne poursuivit point le *Ripon*, ayant de la peine à faire virer de bord son vaisseau le canon de l'ennemi lui ayant rompu plusieurs de ses manœuvres et surtout lui ayant endommagé son gouvernail, ce qui fut pour nous un grand malheur, car si M. de Tronjoli eut continué de combattre le *Ripon* pendant quelques minutes de plus, il amenait; comme nous l'avons su depuis, il y avait pour lors un si grand désordre à bord de ce vaisseau, que l'on ne pouvait y rejoindre quelques matelots ensemble pour tirer quelques coups de canon. Si M. de Tronjoli eut pris ce vaisseau, c'en était fait de toutes les forces maritimes anglaises dans l'Inde et nous nous serions trouvés dans la plus belle position, mais l'impossibilité vraie ou fausse où M. de Tronjoli s'est trouvé de pouvoir agir autrement, dans ce moment, a donné le moyen et le temps aux Anglais d'aller se raccommoder dans la rade de Sadras, à 15 lieues sous le vent dans le N. de Pondichéry, et d'y recevoir de nouveaux secours de Madras, où on se hâta d'armer deux autres vaisseaux qui vinrent se joindre au commandeur Vernon à Sadras.

Trois jours après son retour à Pondichéry, M. de Tronjoli crut absolument nécessaire de descendre son gouvernail à terre pour le raccommoder. L'escadre anglaise ayant paru abandonner le champ de bataille, faisant voile vers Madras et quittant la vue de Pondichéry, M. de Bellecombe pour entretenir le courage tant de la marine que des troupes de terre et surtout pour en imposer aux gens du pays, fit chanter un *Te Deum* et fit faire une salve de toute l'artillerie de la place. Il faut vous dire, M. le Duc, que les Anglais en firent autant à leur

camp. La suite de la conduite de M. de Tronjoli, que l'on regarde comme la cause de la perte de Pondichéry et qui occasionnera sûrement des plaintes au ministre et beaucoup de propos à Paris, a fait penser à bien du monde ici, que les honneurs qu'on lui rendait n'étaient point justement mérités, et qu'au moins les lauriers qu'il voulait nous faire croire qu'il venait de cueillir n'auraient pas dû l'étourdir au point de lui laisser croire qu'il avait tout fait en livrant un combat, et qu'il n'avait plus rien à faire. Il avait besoin à la bonne heure de mettre son gouvernail à terre; mais cela ne devait point l'empêcher de tenir ses autres vaisseaux en état, et d'ordonner aux officiers sous ses ordres de rester chacun à bord de son vaisseau, surtout ayant sû de M. du Cheseau, capitaine du vaisseau le *Brisson* qui venait d'Europe, qu'il avait laissé derrière lui deux vaisseaux anglais d'Europe qui venaient à Madras, lesquels vaisseaux pouvaient à chaque instant passer à la vue de Pondichéry, puisque c'était la route qu'ils étaient obligés de tenir dans cette mousson. Il avait bien ordonné à la *Pourvoyeuse* d'aller croiser à quatre ou cinq lieues dans le S. de Pondichéry, et elle y était effectivement mouillée le 15 d'août lorsqu'à quatre heures du matin, elle aperçut deux vaisseaux qui déterminèrent M. de St-Orin à lever promptement l'ancre et à appareiller pour s'en écarter, pensant que c'était deux vaisseaux de l'escadre anglaise; il ne risquait, ce me semble, rien de suivre ces deux vaisseaux en se tenant au vent puisqu'il les voyait cingler vers Pondichéry où étaient nos autres vaisseaux, mais à la pointe du jour, étant désabusé, il prit chasse contre ces deux vaisseaux qui étaient pour lors à près de trois lieues de lui. Ces deux vaisseaux venaient dans la plus grande confiance passer dans la rade de Pondichéry, à une demi-lieue de nos vaisseaux. Le *Brillant* ne put appareiller ayant son gouvernail à terre et d'ailleurs M. de Tronjoli et tous ses officiers, excepté un, y étaient aussi à jouir un peu trop tranquillement des louanges qu'on venait de leur rendre.

M. le vicomte du Chaila était aussi à jouir à terre avec tous ses officiers du même plaisir que les autres. M. de Tronjoli, voyant de terre passer ces deux vaisseaux, se hâta de faire avertir tous les officiers et leur donna ordre de s'embarquer promptement ; malgré ce retard le *Sartine* aurait eu le temps de joindre les deux vaisseaux vers la hauteur de Congimer, s'il avait voulu forcer de voile, mais craignant sans doute de les attaquer seul, il attendait que la frégate la *Pourvoyeuse*, qui se hâtait de le joindre l'eût approché pour attaquer ensemble, ce qui ne put se faire, vu l'éloignement où était la *Pourvoyeuse*, qu'après avoir dépassé. M. de St-Orin étant près de rejoindre ces deux vaisseaux avec le *Sartine*, on aperçut à trois lieues sous le vent 7 vaisseaux qui étaient mouillés en rade de Sadras ; pensant que c'était l'escadre anglaise il se dispensa d'attaquer, quoiqu'il l'eut pu faire en sûreté, à ce que prétendent nos marins entendus, étant aux vents à plus de trois lieues de l'escadre anglaise. M. de St-Orin prit donc le parti de virer de bord et de repiquer dans le vent pour venir à Pondichéry ; le *Sartine* en fit autant ; mais M. de St-Orin ayant mouillé la nuit comme le pratique qu'il avait à bord lui conseilla, et M. du Chaila n'ayant pas voulu le faire quoique plusieurs de ses officiers pratiques de la côte lui eurent conseillés, le lendemain au jour il se trouva hors de vue de la *Pourvoyeuse* qui revint mouiller à Pondichéry, nous laissant dans l'inquiétude au sujet du *Sartine* ainsi que de la *Pintade*, que l'on avait donnée à commander à M. de Joyeuse, second de M. du Chaila et qui avait été envoyée en station à Comiger, à 4 lieues dans le N. de Pondichéry après le combat. Mais quelques jours après, M. de Joyeuse écrivit à M. de Bellecombe par un *catimaron* qu'on lui avait envoyé de Pondichéry pour l'avertir que l'escadre qu'il voyait au large quoiqu'avec pavillon blanc était l'escadre anglaise ; il lui écrivit, dis-je, qu'il allait tâcher de se rendre à l'Ile-de-France.

Le 21 août, l'escadre anglaise renforcée des deux vaisseaux

dont j'ai parlé ci-dessus reparut au large dans le E. S. E. de Pondichéry. M. de Tronjoli avait promis à M. de Bellecombe qu'il ferait son possible pour combattre encore une fois l'escadre anglaise et que s'il avait le dessous il viendrait se mettre à terre à Pondichéry avec tout son monde et prendrait le commandement d'un bastion. Après cette promesse il ne put se dispenser de mettre à la voile et d'aller à la rencontre de l'escadre anglaise. *L'Elisabeth*, vaisseau de 24 canons, très jolie frégate, était arrivé le 18 août, nous avait apporté M. de Sauvergne, colonel du régiment de Pondichéry, s'était jointe à M. de Tronjoli et remplaçait le *Sartine*. On avait donné du canon et 70 matelots européens au *Lauriston* ce qui mettait M. de Tronjoli dans le cas de ne point s'inquiéter du nombre des vaisseaux anglais dont 5 n'étaient que des craquelins hors d'état de prêter le côté à aucun de nos vaisseaux. Aussi M. le commodore Vernon quoiqu'avec 7 vaisseaux voyant M. de Tronjoli avec ses quatre, le *Brillant*, la *Pourvoyeuse*, l'*Elisabeth* et le *Lauriston*, tenir le vent et faire mine de vouloir lui livrer combat prit le parti de virer de bord et de serrer le vent pour regagner dans le S. Cette manœuvre qui nous paraissait devoir encourager M. de Tronjoli, du moins qui lui donnait la facilité de pouvoir se mettre au vent de Pondichéry et le mettre dans le cas à tout événement d'y pouvoir revenir, fit un effet contraire et au grand étonnement de tout Pondichéry nous le vîmes virer de bord et cingler en s'éloignant dans le N. E. pour ne plus reparaître. MM. Pavin et de Labisture, officiers marins pratiques du *Brillant* et de la *Pourvoyeuse* qui sont arrivés de Negapatam dans une chelingue la nuit de la veille de la reddition de Pondichéry, ont rendu compte en remettant leurs journaux à M. de Bellecombe de tout ce qui s'est passé à bord du *Brillant* et de la *Pourvoyeuse* dans les instants où on a été dans le cas d'agir contre les Anglais. Je me dispense de faire aucune réflexion. Je me réserve à vous marquer ce que j'ai vu, entendu, et les services réels que notre escadre pouvait nous rendre. M. de

Tronjoli en revenant à Pondichéry empêchait le débarquement des munitions de guerre qui s'est fait à la vue de Pondichéry dans le N. de la ville. Il pouvait renforcer notre garnison de mille européens en embossant ses vaisseaux sous le canon de la ville. L'Anglais nous a avoué que s'il l'eut fait il se fut retiré et s'il ne l'eut pas fait l'événement nous a démontré qu'il en eut été la dupe, puisqu'avec six cents soldats européens et autant de troupes noires nous leur en avons fait périr 5000. Qu'eussions-nous fait avec mille européens de plus et cent pièces de canon de différent calibre dont nous avions grand besoin, ainsi que de poudre et des boulets dont M. de Bellecombe avait dégarni la place en faveur de l'escadre, ne pouvant jamais s'imaginer qu'on l'abandonnerait aussi vilainement qu'on l'a fait, surtout après avoir communiqué à M. de Tronjoli les ordres du ministre les plus positifs, de sacrifier toutes ses forces maritimes au salut de Pondichéry. Il était non seulement dans le cas de sauver Pondichéry, mais même de nous faire jouer le plus beau rôle à la côte Coromandel et sa conduite et les facultés qu'il avait pour nuire à l'ennemi justifieront pleinement les reproches et les plaintes que M. de Bellecombe sera forcé de faire. L'escadre anglaise reparut plusieurs fois aux environs de Pondichéry paraissant inquiète de ne point voir la nôtre, pensant que nos vaisseaux avaient tenu la bordée du sud et qu'ils seraient dans le cas d'intercepter tous les vaisseaux qui pouvaient venir tant d'Europe que de la côte Malabar, Golfe Persique et la Mer Rouge. Ayant ordre aussi de seconder les opérations de l'armée de terre destinée à faire le siège de Pondichéry, elle n'osa point s'en éloigner. Ce qui me fit croire que notre escadre n'était point à la côte, ce fut le passage du vaisseau anglais l'*Alexandre* venant de la Mer Rouge, il passa comme les deux autres très tranquillement dans notre rade.

Depuis l'apparition de l'armée anglaise sur le coteau, même huit jours auparavant, la garnison passait les nuits sur les remparts.

Le front du bord de la mer de tout Pondichéry étant entièrement ouvert, M. de Bellecombe prit le parti de faire construire dans le nord et dans le sud deux batteries pour soutenir des estacades en palissade et en pilotis, qu'il fit avancer le plus loin possible dans la mer. Il se hâta de faire élever un mur en brique et en terre en creusant un petit fossé pour empêcher le coup de main; il mit en état le mieux qu'il put les deux batteries Royale et Dauphine où l'on plaça quelques mortiers et canons; nos moyens de ce côté là n'étaient pas bien considérables, car nous manquions même de gros canon pour garnir nos fronts attaqués et pour remplacer les pièces démontées.

Le 8 d'août, à l'apparition de l'armée anglaise sur le coteau, M. de Bellecombe fit battre un ban par toute la ville pour défendre sous peine de mort à tous, de quelque condition et qualité, de communiquer avec l'ennemi.

L'ennemi tarda jusqu'au 21 d'août à s'approcher davantage de la place, ce qui nous donna le temps de travailler à renforcer nos parapets et à former des remparts aux courtines du S. pour communiquer d'un bastion à l'autre.

Le 21 d'août, l'ennemi fit son entrée dans nos limites où nous avions quelques sipahis en vedette, qui se replièrent sur la ville à l'approche des Anglais qui se hâtèrent de placer deux pièces de fonte de 12 entre les limites de la porte de Valdaour et ceux de Madras, et les tirèrent à toute volée sur la ville. Nous eûmes le désagrément, ce jour là, sur les six heures du matin, de voir prendre par l'escadre anglaise, qui était à trois lieues dans le sud, un de nos vaisseaux venant de l'Ile de France; c'était *l'Aimable-Nanette*, vaisseau armé de 20 canons, parti de l'Ile de France 6 jours avant *l'Elisabeth*, et qui nous apportait M. de Kaive, ingénieur en chef, et M. de Montpied, son second.

Le 25, au matin, nous aperçûmes un vaisseau fort au large à l'est, et nous vîmes aussitôt deux frégates anglaises appareiller et courir dessus; c'étaient le *Sea-horse*, ou cheval

marin, et le *Coventry*. Vers les deux heures après-midi, le *Sea-horse* joignit ce vaisseau et le combattit et le força à se rendre. C'était le *Sartine*, qui cherchait à revenir à Pondichéry ; toute l'escadre anglaise avait appareillé vers les onze heures du matin et avait suivi les deux frégates.

Le 26 au matin passa le vaisseau *l'Alexandre*, dont j'ai parlé ci-dessus ; les Anglais continuaient à faire feu des deux pièces qu'ils avaient aux limites du N.-O. Il y avait toujours deux à trois mille coolies occupés à travailler à mettre nos remparts et nos bastions en état ; on ne vit rien de nouveau jusqu'au 1er septembre de la part de l'ennemi ; on leur voyait seulement porter beaucoup de fascines en dépôt, au bas du coteau.

Le 1er septembre, on s'aperçut qu'ils établissaient une batterie dans le 30 à environ 3 à 400 toises. Ils essuyèrent un terrible feu des faces droites des bastions de l'Hôpital, la Reine et Villenour, ainsi que du flanc droit du bastion Godlar, du flanc gauche du bastion Villenour et flanc gauche du bastion Sans-Peur qui la prenait de revers.

Le 2 septembre, à minuit, il nous tirèrent de cette batterie des bombes avec huit mortiers, ce qui mit une grande alerte parmi nos femmes européennes qui habitaient la partie du sud ; la plupart sortirent de leurs maisons en chemise, tenant leurs enfants entre leurs bras ou par la main. Elles se retirèrent la plupart à l'arsenal où M. Barry, commandant d'artillerie, avait fait blinder un hall voûté où étaient toutes les armes. Il y avait fait arranger quelque espace pour y placer les familles de sa connaissance, il fut obligé, à la suite, d'y en recevoir tant qu'il put y en contenir. D'autres familles se retirèrent chez leurs amis, dont les maisons étaient à l'abri, ou dans des appartements que plusieurs avaient eu la précaution de faire blinder, ainsi que j'avais très prudemment fait chez moi pour mon épouse et ma fille qui eussent été inévitablement écrasées si je n'avais pris ce parti, puisque j'ai eu 11 bombes sur ma maison et 5 boulets de 24 qui ont

percé plusieurs murs dans mes appartements. J'ai eu un de mes domestiques de tué et mon cuisinier blessé.

Le 2, ils commencèrent à établir la batterie de quatre pièces de 24 dans le N.-O; au milieu de l'inondation, cette batterie n'était abordable que par un petit sentier, et nous incommodait beaucoup parce qu'elle enfilait tout le front du nord. Il y eut même un boulet de cette batterie qui vint me tuer 13 sipahis, qui étaient ramassés pour prendre leurs fusils qui étaient au faisceau. Nous fîmes cependant un terrible feu sur cette batterie de tout le feu des bastions N.-O, St-Joseph, Valdaour et Sans-Peur; ils y perdirent beaucoup de lascars, matelots indiens à qui ils avaient confiés cette batterie.

Le 3 septembre, nous fîmes une petite sortie par la porte Villenour sur la batterie du S. O. où 12 européens et 100 sipahis qui s'étaient trop pressés de tirer, firent manquer l'opération. On prit cependant un européen et plusieurs sipahis. L'escadre anglaise reparait et vient mouiller à 2 lieues dans le S. O. de Pondichéry.

Le 4 septembre, l'ennemi continue à nous tirer des bombes et nous continuons notre feu sur lui et nous lui envoyons aussi quelques bombes.

Le 5 septembre, ils commencent à ouvrir la tranchée dans le nord. Deux autres vaisseaux anglais viennent se joindre à l'escadre qui est toujours mouillée dans le S. E.

Le 6 septembre, deux vaisseaux de transport ont débarqué cette nuit et débarquent encore des munitions à une lieue et demi dans le N. de la ville. Ils établissent une batterie de 10 pièces de canon dans le N., vis-à-vis le bastion de Madras, à environ 300 toises de la place. Nous faisons feu dessus des bastions N. O., Madras et Anjou et de la demi-lune entre le bastion d'Anjou et le bastion d'Orléans où on avait monté 6 pièces de canon de 8 qu'on avait descendu du vaisseau le *Brisson*, qui seul était resté en rade avec deux petits senaus que l'on échoua et que l'on a dépecé. On cessa d'ouvrir les portes de la ville à l'ordinaire; on les tint fermées.

Le 7 septembre il nous crève une pièce de 24 sur le bastion d'Anjou, qui nous blesse 4 canonniers européens et deux sipahis. Un vaisseau anglais de l'escadre va rejoindre les deux autres qui étaient à débarquer des munitions dans le nord de la ville. Les Anglais redoublent leur travail à leur batterie du nord et parviennent malgré notre feu à la perfectionner.

Le 8 septembre, à 5 heures du matin, l'ennemi nous tira des bombes avec cinq mortiers de la batterie du nord et vers les huit heures, ils firent parvenir leurs bombes sur les maisons de la ville blanche ; nous continuons toujours à faire grand feu de notre artillerie. L'ennemi établit une batterie dans le sud, au jardin de Bourelly.

Le 9 septembre, une frégate anglaise voulut tenter d'enlever le vaisseau *le Brisson* qui était mouillé à la demi-portée du canon de la place; le feu de nos canons la força à se retirer. Ils nous tirèrent de leur tranchée du N. avec 10 mortiers qui faisaient un grand dégât dans nos maisons et qui forcèrent aussi les femmes de ce quartier à aller joindre les autres à l'arsenal.

Le 12 septembre, les Anglais ont ralenti leur feu la nuit passée et sont occupés à prolonger leur tranchée dans la partie de l'est du côté de la mer, mais ils seront arrêtés par le ravin qui est enfilé par les deux bastions d'Anjou et d'Orléans et leur demi-lune sur laquelle on a placé 6 pièces de canon et 2 mortiers qui inquiètent beaucoup l'ennemi. Il eût été à souhaiter qu'on eût pu perfectionner la demi-lune de la porte de Madras, mais elle n'était pour ainsi dire qu'une butte de terre, le passage et sa petitesse ne permettaient point d'y placer du canon.

Le 11 septembre, l'ennemi n'a point tiré pendant la nuit; les employés et habitants qui avaient été placés pour faire le service sur le bastion d'Anjou, se trouvaient exposés au feu continu de dix mortiers qui étaient dirigés sur cette partie, demandèrent à faire le service dans un endroit moins exposé, on les plaça sur le bastion Valdaour. L'ennemi travaille

à force à perfectionner une batterie de 10 pièces de canon dans le S. vis-à-vis le bastion de l'Hôpital. Quoiqu'on eût renforcé et élevé de quatre pieds de plus les parapets de ce bastion, l'ennemi découvrait toujours le faîte du magasin à poudre qui était placé dans la gorge de ce bastion ; malgré le renfort de l'épaisseur des merlons, j'ai vu plusieurs fois des boulets les traverser parce que cette terre nouvelle n'avait pas été assez battue, les coolies travaillantàces sortes d'ouvrage avec beaucoup de répugnance. Il vient d'arriver à l'endroit du débarquement des munitions, un senau qui leur apporte, je crois, des bombes, car je pense que le ralentissement du feu de leur mortier venait de ce qu'il manquait de bombes. Notre feu était toujours bien nourri.

Le 12 septembre, cette nuit, il me déserta un de mes grenadiers en faction ; il y avait quatre minutes que je venais de lui parler, il se laissa glisser par une embrasure dans le fossé. Les Anglais travaillent à force à leur batterie du Sud, malgré notre grand feu ; ils doivent perdre un monde infini, mais je pense qu'ils n'exposèrent point leurs meilleures troupes à ces travaux. Les coolies sont pour eux une espèce d'animaux qu'ils n'épargnent pas, puisque nous savons qu'ils n'ont guère plus de ménagements pour leurs sipahis, ce qui cause parmi eux beaucoup de mécontentement.

Le 13 septembre, leurs batteries de mortiers recommencent à tirer de plus belle. Ils ont toujours cinq vaisseaux mouillés en station à deux lieues dans le sud-est et deux dans le nord, à une lieue. Nous nous dépêchons à monter une douzaine de pièces de 24 et plusieurs de 18, pour les placer sur les fronts d'attaque aux nouvelles embrasures que l'on prépare.

Le 14 septembre, nous voyons passer une quantité d'embarcations ; plusieurs débarquent des effets à bord de leurs vaisseaux. Ce sont les choses dont ils ont besoin qu'ils tirent de leurs places du sud. Ils ont prolongé cette nuit un boyau dans l'est de leur batterie du sud.

Le 15 septembre, ils tirèrent un boyau de leur batterie du

nord qu'ils prolongent en faisant un crochet jusqu'à l'inondation. Ils perfectionnent toujours leur batterie du sud, ils forment un épaulement dans leur tranchée du nord où ils placent deux pièces de canon qui tirent sur le *Brisson* et lui causent quelques dommages. Il nous arriva ce matin une embarcation de Negapatam qui nous apportait quelques légumes et rafraîchissements. Beaucoup de giraumonts et de carottes.

Le 16 septembre, il tombe ce matin une grosse bombe sur la lanterne de l'escalier du gouvernement qui causa un grand fracas. Les Anglais commencent à faire leurs approches dans le sud. On renforça les portes du bastion l'Hôpital et l'on fusilla beaucoup sur l'ennemi. Jusqu'à présent leurs bombes et leurs boulets ne nous avaient pas fait perdre beaucoup de monde. Ils nous tirèrent des bombes d'une nouvelle batterie du sud. Une bombe, en tombant au bas de la rampe de la gorge du bastion Saint-Laurent, découvrit une idole que quelqu'un avait, sans doute, caché lors du dernier siège.

Le 17 septembre, les ennemis n'ont point tiré la nuit ni ce matin, je pense qu'ils se sont occupés à mettre leur batterie de canon en état et qu'ils ne tarderont pas à la faire jouer. Nous continuons cependant à faire grand feu de nos canons.

Le 18 septembre, depuis cinq heures et demie du matin, les Anglais n'ont cessé de faire feu jusqu'à six heures du soir de toutes leurs batteries dans le nord et dans le sud ; ils tiraient trente-quatre pièces de canon de 24 et 18, et vingt-quatre mortiers ou obusiers. Ils nous mirent dans cette journée dix-sept européens hors de combat et beaucoup de noirs, ils nous démontèrent plusieurs pièces de canon, ce que nous leur avons bien rendu, car, sur le soir, ils ne tiraient pas la moitié de leurs pièces.

Le 19 septembre, le feu des batteries anglaises recommence ce matin ; ils avaient tout réparé dans la nuit. Le monde ne leur manquait pas pour cela, ni les moyens, au lieu que nous n'avions pas les mêmes facilités, n'ayant point eu le temps de

préparer assez de fascines et n'ayant point de gabions et très peu de sacs à terre, d'ailleurs ce n'était que la baïonnette dans les reins qu'on pouvait faire travailler les coolies. Ce matin M. de Barry, commandant l'artillerie, fut tué d'un boulet de canon sur le bastion N. O. Nous fîmes une très grande perte dans cet officier qui possédait très bien sa partie et nous étions dans le cas de ne pouvoir le voir remplacé. Nous avons perdu aujourd'hui 9 européens et beaucoup de noirs.

Le 20 septembre, les Anglais continuent leur feu et le nôtre se ralentit par l'impossibilité où nous étions de pouvoir remplacer les pièces démontées. Ils continuent leurs tranchées dans le N. et dans le S. en s'approchant de la place.

Le 21 septembre, depuis 6 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir l'ennemi n'a cessé de faire feu de ses batteries, il avait 27 mortiers et 32 pièces de canon, nous perdions beaucoup de monde et nous avions beaucoup de peine de réparer la nuit les dégâts du jour. Nous fûmes obligés de condamner plusieurs embrasures, manquant de monde pour le service des pièces.

Le 22 septembre, les Anglais tirèrent comme la veille, mais le feu fut interrompu à la grande batterie du nord, par l'accident de leur magasin à poudre de cette batterie qui sauta et fit périr une soixantaine d'européens et deux cents noirs sipahis ou indiens.

Le 23 septembre, le feu de l'ennemi est moins vif que ces jours passés, ce qui nous donnera le temps de remplacer quelqu'une de nos pièces démontées et de renforcer nos merlons aux dépens du terre-plein de nos remparts.

Le 24 septembre, nous avons entretenu pendant toute la nuit un feu roulant au bastion N. O. Cela n'a pas empêché que nous ne découvrîmes au jour l'établissement d'une batterie de 4 pièces qui donnaient sur les flancs des bastions d'Anjou et d'Orléans et surtout sur la porte de Madras qui en fut fort endommagée ; le tablier du pont-levis en vint à bas et on

fut obligé de masquer la porte avec de la terre. On avait fait feu aussi de mousqueterie pendant la nuit au bastion de l'Hôpital. M. Madec, partisan qui avait fait la guerre pendant 15 ans dans le Bengale avec différents princes du pays, sortit la nuit passée avec 20 blancs et 100 sipahis; il fut attaquer des bivouacs ennemis qui s'étaient avancés du côté de la rivière dans le sud, il leur tua une vingtaine de blancs et une trentaine de sipahis, amena un Anglais blessé, il n'eut que peu de monde blessé. M. Willerme, capitaine du régiment, chevalier de St-Louis, a eu le bras gauche emporté d'un coup de canon dont il est mort.

Le 25 septembre, on a continué à faire dans le N. un feu roulant au bastion N. O. Ce matin à quatre heures M. de Sauvergne, colonel du régiment de Pondichéry sortit par la porte de l'estacade du S. avec la compagnie de grenadiers de son régiment, la compagnie de chasseurs et un piquet de 50 hommes du régiment de Pondichéry, 2 pièces de canon, 10 soldats d'artillerie commandés par un officier et 50 sipahis.

Cette sortie était pour aller surprendre la batterie qui se faisait à quelques pas en avant de l'avant fossé vis-à-vis le bastion l'Hôpital côté 11 sur le plan. M. Madec était le conducteur que M. de Bellecombe avait donné à M. de Sauvergne pour cette sortie. Nous vînmes donc nous poster derrière le retranchement marqué 12, en attendant que M. Madec eut été à la découverte. Il revint un instant après nous apportant un fusil, et disant qu'il l'avait pris au factionnaire sipahis qui dormait et qu'il ne l'avait pas voulu tuer pour ne point faire de bruit. L'ordre était donné d'entrer dans les retranchements anglais baïonnette dans le ventre, sans tirer. C'était selon moi le temps de se former en colonne et de marcher en tournant vers la gorge de la batterie 11; mais M. de Sauvergne nous fit filer le long de l'avant-fossé où on était effectivement à l'abri du feu de l'ennemi, mais on ne pouvait par ce chemin se former en bataille, ni même en colonne. Nous filâmes donc comme nous pûmes par ce chemin, ayant de l'eau jusqu'à mi-cuisse. Comme nous avions fait plusieurs poses, le jour

commençait à pointer ; un ordre aussi avait été donné qui me paraît entièrement contradictoire avec celui qu'on m'avait donné et à tout le détachement de ne point tirer à un bivouac de 150 sipahis qu'on avait placé dans l'épaulement marqué 41, et qui fit feu sur la batterie 11, au moment où nous allions l'attaquer ; je puis même assurer que M. de La Roque, officier serre-file de 50 sipahis qui fut blessé mortellement à côté de moi lorsque nous défilions dans le passage entre le n° 11 et n° 12, n'a été blessé que d'un coup de feu de l'épaulement 41.

Enfin étant à la tête de la file de mes grenadiers arrivé près de M. de Sauvergne qui était assis par terre à quelques toises de l'épaulement de la batterie 11, l'ennemi répondait pour lors au feu de l'épaulement 41 ; je lui dis qu'il fallait dans le moment attaquer ou nous retirer, il me répondit que le jour étant déjà trop grand il fallait se retirer, ce que je fis sur l'ordre qu'il m'en donna en commandant à voix basse à mes grenadiers un demi-tour à droite en leur ordonnant de défiler comme ils se trouvaient. Plusieurs se trouvant mal à leur aise étant dans l'eau jusqu'au ventre prirent le parti de remonter au haut du ravin ; se trouvant pour lors à découvert, ils essuyèrent le feu de l'ennemi qui avait eu le temps de s'apercevoir de notre manœuvre ; le sous-lieutenant de ma compagnie eut le bras cassé en deux endroits, dont il mourut ; j'eus quatre grenadiers blessés dangereusement, il y eut plusieurs autres soldats de blessés. Pour les sipahis, ils avaient pris le parti de passer l'avant-fossé et de se retirer le long du fossé de la place. J'ai trouvé que nous avions été très heureux de nous en tirer à si bon marché, car enfin il était grand jour et nous nous retirions assez lentement par rapport à nos deux pièces de canon et que nous étions sous le feu de toutes les batteries et retranchements des ennemis.

Le 26 septembre, l'ennemi jette moins de bombes, ce matin ses boyaux sont poussés jusqu'à l'avant-fossé, vis-à-vis l'angle saillant du bastion l'Hôpital et s'approchent près du glacis au bastion N.-O.

Le 27 septembre, l'ennemi continue ses feux et nous tue et met beaucoup de monde hors de combat.

Le 28 septembre, on fit une petite sortie pour inquiéter l'ennemi du côté du S.-O., il y eut un officier anglais de tué, on ramena deux sipahis anglais.

Le 29 septembre, l'ennemi tire beaucoup de bombes, surtout dans le N.

Le 30 septembre, beaucoup de canon de la part de l'ennemi et peu de bombes dans le N., un peu plus dans le S., nous perdons toujours beaucoup de monde, nous sommes obligés de fermer toutes nos embrasures au bastion N.-O.

Le 1er octobre, l'ennemi continue à tirer beaucoup du canon et cesse ses bombes dans le N., il tâche cette nuit de s'emparer d'un petit retranchement fait à la digue vis-à-vis le bastion Villenour qui communique au Champ de Mars, mais il fut repoussé par nos bivouacs.

Le 2 et le 3 octobre, même feu de la part de l'ennemi, qui ne semble plus ne s'occuper qu'à vouloir détruire nos maisons. On ramasse beaucoup de boulets dans les rues que les noirs portent à l'arsenal, où on leur en donne un fanon pièce, une roupie des grosses bombes et 4 fanons des petites. L'ennemi pousse ses boyaux dans le S., jusqu'au bord de nos fossés.

Le 4 octobre, le feu de l'ennemi à l'ordinaire. Ce matin à 3 heures, M. Madec avec 50 européens, 150 sipahis, fut surprendre la batterie du S.-O., où il encloua 5 pièces de canon, tua ou blessa beaucoup de monde qui fuyaient, amena une pièce de fonte de 12, un canonnier européen et 5 sipahis. Nos gens rapportèrent les fusils, sabres, redingotes, lit des fuyards, mais on encloua mal les pièces, car à onze heures du matin elles tirèrent. M. de Bellecombe en voulant passer à la demi-lune entre le bastion Madras et N.-O., reçut un coup de fusil dans le côté qui ne fit qu'entamer les chairs.

Le 5 octobre, le feu de l'ennemi continue de tous côtés, le nôtre au contraire diminue tous les jours. Nous avions per-

du nos meilleurs canonniers et il ne nous en restait plus qu'une soixantaine en état d'agir ; nous avions fait un dernier effort en mettant 4 pièces de 24 en batterie sur la Courtine, entre le bastion Godlour et celui de l'Hôpital, ces quatre pièces percèrent de revers la batterie 11, que l'ennemi avait établie pour ruiner le bastion l'Hôpital. Nos quatre pièces dans deux heures de temps soutinrent le feu de cette batterie qui était couverte ; nous étions occupés à fermer un retranchement à la gorge du bastion l'Hôpital, mais cet ouvrage allait fort lentement vu qu'il n'était possible que d'y travailler la nuit et que souvent même la nuit, la quantité de bombes et perdreaux que l'ennemi tirait faisait fuir les coolies. On avait aussi formé plusieurs fourneaux sur la face droite et la face gauche de ce bastion pour les faire sauter au cas que l'ennemi tente d'y monter.

Le 6 octobre, l'ennemi continue son feu avec vigueur et nous démonte nos quatre pièces de la courtine entre Godlour bastion et l'Hôpital et nous tue plusieurs canonniers et soldats du régiment qui servaient les pièces. Cela donne le temps à l'ennemi de rétablir sa batterie couverte vis-à-vis la face gauche du bastion l'Hôpital. Nous faisons cependant encore grand feu dans le N. et dans le S. des canons qui nous restaient en état. La nouvelle batterie que l'ennemi avait établi dans le N. O. incommode beaucoup le flanc du bastion Madras ; il avait aussi deux pièces qui battaient sur le flanc du bastion St-Joseph, et celui de Valdaour, mais elles furent bientôt démontées. Les deux flancs de ces bastions ont tenu bon jusqu'à la fin et ont toujours été supérieurs et fort peu endommagés ; nous y avons eu cependant quelques hommes de tués, les boulets perdus dans la ville nous tuent beaucoup de monde.

Le 7 octobre, le feu de l'ennemi s'est un peu ralenti, ce matin nous avons aperçu dans le N., sur le bord de la mer, que l'ennemi avait remué de la terre, c'était un épaulement pour placer un bivouac. Depuis le commencement du siège

j'avais été placé avec ma compagnie de grenadiers et la compagnie de chasseurs et une garde de 30 européens et 50 sipahis, pour garder jour et nuit les deux batteries S. O. du N. et l'estacade de cette partie. Mais depuis plusieurs jours, ma compagnie avec celle des chasseurs allait alternativement d'un jour l'autre passer 24 heures sur le bastion de l'Hôpital et toutes les nuits avec plusieurs piquets d'européens et de sipahis. Elle y faisait le coup de fusil sur le boyau que l'ennemi avait formé entre nos deux fossés. La nuit, l'ennemi nous tirait beaucoup de bombes et de perdreaux.

Le 8 octobre, cette nuit et ce matin, nous avons eu deux officiers de tué au bastion l'Hôpital et 6 soldats et 2 sipahis, l'ennemi nous molestait beaucoup sur ce bastion ainsi qu'au bastion N. O. et à sa demi-lune surtout où nous perdions beaucoup de monde, par la quantité de grenades qu'ils nous jetaient dans les mortiers, ce que nous appelions perdreaux, ils y joignaient des fouguettes du pays qui sont plus épouvantables par leur bruit que dangereuses. Surtout quand elles n'ont point leur queue.

Le 9 octobre, nous avons eu beaucoup de pluie dans la nuit; il serait à souhaiter qu'elle eut pu durer pendant plusieurs jours, l'ennemi n'aurait pu rester dans ses tranchées, surtout dans la partie du S. qui se trouve ordinairement inondée dans une forte pluie de 24 heures. L'ennemi nous a avoué que si les pluies eussent continué, il se serait retiré, et eut changé le siège en blocus. Nous avons aperçu une frégate anglaise, qui chassait un navire fort loin dans le Sud. C'était une flotte française venant des îles dont elle s'empara.

Le 10 octobre, l'ennemi ne cesse de faire grand feu; nous fîmes cette nuit un épaulement à l'angle flanqué du flanc droit du bastion Valdaour, et on y posa une embrasure où l'on plaça une pièce de 18, qui tira merveilleusement sur la batterie 3 de l'ennemi et leur démonta 2 pièces de 24.

Le 11 octobre, le feu de l'ennemi n'est pas si vif qu'à l'ordinaire; il nous vint de l'ennemi un transfuge indien se disant

capitaine de cavalerie. Nous voyons au-delà de nos limites du nord un senau qui débarque des effets que nous croyons des munitions de guerre.

Le 12 octobre, nous continuons toujours une grande fusillade pendant la nuit au bastion N.-O. et à l'Hôpital et nous avons fait un grand feu sur la batterie 3 qui a toujours tenu ses embrasures fermées.

Le 13 octobre, les Anglais ont, pendant la nuit, fait une saignée à nos fossés, vis-à-vis la face gauche du bastion l'Hôpital, par un canal couvert qui s'est ouvert en s'élargissant par la violence de l'écoulement des eaux. Nous avons été obligés d'ouvrir les vannes de l'écluse vis-à-vis l'angle saillant du bastion Sans Peur, pour faire passer dans nos fossés l'eau de l'inondation afin d'y entretenir l'eau à la même hauteur.

Le 14 octobre, l'eau de nos fossés était fort peu diminuée ce matin, mais le soir elles le sont de 18 pouces, parce que le canal de la saignée de l'ennemi s'est fort élargi, nous continuons toutes les nuits une grande fusillade aux bastions l'Hôpital et N.-O.

Le 15, à une heure après minuit, les Anglais ont surpris la demi-lune du bastion N.-O. Une grande partie de la garde s'est sauvée à la nage, ils nous ont pris neuf soldats européens, plusieurs sipahis, ils enclouèrent trois pièces de canon et un mortier, ils ont tué le factionnaire européen qui était à l'angle saillant par où ils ont monté. Il n'y avait plus d'eau dans le fossé depuis qu'ils en avaient ôté près de trois pieds de nos fossés, cette demi-lune était en terre ainsi que sa contrescarpe. L'ennemi n'y resta pas longtemps et à la façon dont il encloua les pièces nous avons vu qu'il s'était retiré à la hâte, puisqu'il n'eut pas le temps d'emmener un soldat anglais tué et deux français blessés que l'on y retrouva le matin quand on eut repris possession. Il est vrai que la fusillade qu'on leur fit de la courtine vis-à-vis a dû leur tuer et blesser beaucoup de monde. Pendant la journée on travailla à évacuer la demi-lune, en transportant dans la place toutes les

munitions et artillerie qui y était. Les fusillades que nous faisions faisaient perdre beaucoup de monde à l'ennemi, ce dont nous nous apercevions par les cris lamentables et continus que nous entendions. A cette fusillade j'ai perdu deux de mes grenadiers et plusieurs de blessés.

Le 16, on prit cette nuit un Anglais qui venait sonder le fossé entre la demi-lune N.-O. et la courtine vis-à-vis. M. de Bellecombe tint hier un conseil de guerre; le manque de poudre et de boulets ainsi que de canons, dont la plupart avaient été démontés, et la garnison étant sur les dents et se voyant dans l'impossibilité de pouvoir opposer une résistance insuffisante aux attaques que l'ennemi pouvait et aurait dû faire pour un assaut, il se détermina à proposer la capitulation ci-jointe que l'Anglais accepta, ne s'imaginant point que nous étions réduits à un si grand état de faiblesse; en conséquence de la demande de cession d'armes à 10 heures du matin l'ennemi cessa son feu.

Le 17 octobre, les Anglais avaient envoyé deux officiers, un capitaine et un major en otage. M. de Bellecombe leur envoya deux capitaines du régiment de Pondichéry; sur le soir tous les articles furent signés.

Le 18, à midi, les Anglais ont pris possession de la porte de de Villenour et, sur les six heures du soir, nous sortîmes 432 hommes, tant du régiment de Pondichéry que de l'artillerie : c'était tout ce qu'il restait de soldats européens en état de marcher et environ 180 sipahis qui étaient les seuls sur lesquels nous avions pu compter pendant le siège. C'était là la garnison qui avait défendu pendant deux mois et demi cette grande ville mal fortifiée, car il est bon de dire que les revêtements en maçonnerie à l'escarpe, il n'y en avait aucun à la contrescarpe, n'avaient pas plus de six pieds d'élévation, et dans bien des endroits en pierre sèche. C'était là, dis-je, la garnison qui s'était défendue contre une armée de 35.000 hommes, qui avait tout ce qui lui était nécessaire en abondance. C'est cependant cette garnison qui a coûté à l'Anglais

5.000 hommes, y compris 58 officiers européens et 480 soldats. L'ennemi a jeté environ 11.000 bombes et 80.000 boulets depuis l'article de 12 jusqu'à celui de 24, mais plus de derniers; il lui en a coûté 11 lacs de pagodes pour les dépenses du siège, on monte à 1.600 tonneaux la consommation de munitions qu'ils ont fait pour le siège.

Nous avons perdu 9 officiers, autant de blessés, et 150 soldats européens, tant tués que blessés, une centaine de sipahis et beaucoup de coolies et autres indiens manœuvres, le nombre en monte à près de 400. Nos soldats se mirent aussitôt en route pour se rendre à Madras avec la plus grande partie des officiers.

12 décembre. Jusqu'à présent l'Anglais n'a pas été de la plus grande exactitude à remplir la capitulation, n'ayant point voulu permettre que les officiers restâssent avec le soldat et eussent la moindre inspection sur lui, ayant voulu forcer ces mêmes officiers, malgré l'article de la capitulation, de donner leur billet d'honneur comme ils se reconnaissaient prisonniers de guerre de S. M. B. Je vous prie, monsieur le duc, de vouloir m'excuser du griffonnage de mon plan, que je n'ai eu le temps que de calquer à la hâte sur un qu'un de nos ingénieurs faisait pour M. de Bellecombe, il suffira pour vous donner une idée de l'attaque et de la défense. M. Roussel, beau-frère de M. le comte de Tressan, pourra vous donner quelques détails sur la situation actuelle des Anglais dans l'Inde; comme il part pour l'Ile de France sur le *Brisson*, il pourra arriver en France avant nous, car il paraît que les Anglais ne pourront, faute de vaisseaux, tenir exactement ce qu'ils nous ont accordé par la capitulation. Je ferai un effort pour partir sur les premiers vaisseaux; ainsi je pourrais bien avoir l'honneur de vous saluer de vive voix vers le mois de juillet ou août prochain, ce que je désire bien ardemment.

Je suis avec respect, Monsieur le duc, votre très humble et très obéissant serviteur. SAINT-PAUL.

Commandant une compagnie de grenadiers.

Pondichéry, le 2 août 1784.

Monsieur le duc, me voilà enfin arrivé à Pondichéry, après treize mois, où je viens de recevoir vos lettres en réponse des miennes de Ténériffe. En arrivant ici, j'ai trouvé à placer mon fils cadet avec un de ses oncles maternels qui commande un vaisseau que le Roi lui a prêté ; il est allé à Manille ; mon fils s'est embarqué avec lui cinq jours après son arrivée ici. Monsieur le marquis de Bussy place mon aîné dans le corps d'artillerie de l'Inde, mais je crains, Monsieur le duc, que cette place ne soit trop précaire, parce que nous sommes menacés, dit-on, de n'avoir ici qu'une simple administration : vous savez sans doute aujourd'hui mieux que nous ce qui en est. J'ai trouvé, à mon arrivée ici, l'armée aux ordres de M. de Bussy, partie dans la ville, partie dans les environs, le général demeurant à une lieue de la ville, dans une maison de campagne à M. Law, le tout sous le bon plaisir du gouvernement de Madras. A l'arrivée des ordres de la cour pour la restitution de nos établissements, il est survenu des chicanes de la part des Anglais qui nous laissent ici dans la position la plus critique. MM. de Madras n'ont point voulu nous remettre Pondichéry et ses dépendances, spécifiées dans le traité de paix, qu'au préalable nous ne les eussions mis en possession des forts et ports de Trinquemalé. M. de Bussy leur a répondu qu'il était prêt de les leur remettre aussitôt, mais à condition d'exécuter l'article du traité des préliminaires entre la Hollande et l'Angleterre et suivant les ordres qu'il recevait de sa cour de ne les leur remettre qu'aux conditions que vingt-quatre heures après il le remettrait aux Hollandais ; mais comme ces messieurs avaient projeté de le garder, qu'ils avaient même fait, sous nos yeux, tous les préparatifs nécessaires pour pouvoir le garder, malgré la Hollande et la France, au cas qu'on voulut les forcer à l'évacuer, M. de Bussy avait mis tant de

bonne foi de sa part, qu'il avait déjà donné ordre de le leur remettre, quand la frégate *la Précieuse* est arrivée, portant des ordres positifs à ce sujet. MM. de Madras n'ont pas voulu en avoir le démenti : ils ont opiniâtrement refusé de nous remettre Pondichéry et ses dépendances, de sorte que nous sommes ici sans pavillon, les Anglais ayant un détachement faisant le service à la Porte marine. Ce qui rend la position de M. de Bussy plus fâcheuse, c'est qu'il se trouve sans argent. C'est ce qui le force à renvoyer toutes ses troupes aux îles de France ; sous quatre jours, il ne nous restera plus que le régiment d'Austrasie, réduit à 600 hommes et une centaine d'hommes du corps royal d'artillerie qui seront encore obligés de se rendre aux îles ainsi que le général, s'il ne vient pas d'argent ou d'autres ordres d'Europe. Il est incompréhensible qu'on laisse à 6000 lieues du royaume, des régiments, sans leur envoyer un sol pour subsister ; il parait qu'on n'est pas encore revenu du préjugé où l'on était en France, que l'on trouve dans ce pays-ci l'argent dont on a besoin.

L'Anglais, qui est aujourd'hui maître quasi de toute notre presqu'île et qui possède dans le Bengale un royaume quatre fois grand comme l'Angleterre, a bien de la peine à tirer aujourd'hui l'argent nécessaire pour l'entretien de ses troupes. Jugez de là, Monsieur le duc, de l'état *malheureux* où nous nous trouvons ici. Si le Roi s'en tient à une simple administration, Pondichéry ne sera plus qu'un beau village en proie aux insultes du premier brigand, et les révolutions continuelles de ce pays-ci n'en fournissent que trop. Tipou reste aujourd'hui au centre de ses états, il cherche à s'affermir dans l'état que son père lui a laissé. Quelque bonne éducation qu'il ait eue, il n'a pas les talents et l'activité qu'avait son père, nos arrangements pour l'Inde et notre triste situation ne l'intéresseront pas en notre faveur ; les gens de ces pays-ci ne se laissent frapper que par ce qu'ils voient : ils nous croient aujourd'hui sous la férule de l'Angleterre. Les Anglais

vont tâcher de se dédommager de la perte de l'Amérique en se formant un beau royaume des plus belles provinces du Mogol, et je crains bien que les conquêtes du pauvre Edevalikam ne passent bientôt entre leurs mains, ainsi que ses richesses. Je ne doute pas que la France dans dix ans d'ici ne regrette d'avoir eu autant d'indifférence pour ce pays-ci. On prétend que l'histoire de Trinquemalé pouvait bien occasionner la guerre ; pour nous, nous ne désirions rien tant et quelque événement qui puisse nous arriver, il ne peut pas nous arriver pis que nous ne sommes. Monsieur Gillot n'aura pas manqué, Monsieur le duc, de vous faire passer mes lettres de l'île Seychelles, les petits détails que je vous donne vous feront plaisir. Je vais travailler à tâcher de vous satisfaire sur les matières que je pourrai ramasser dans ce pays-ci. M. Monneron, notre intendant, qui est mon ami, m'a promis de me procurer une partie des terres curieuses dans le genre minéral qu'il pourra ramasser, nous avons ici près quelques pétrifications. Je me hâterai de vous faire passer le plus tôt que je pourrai ce que j'aurai ramassé ; vous n'aurez, Monsieur le duc, à payer que les frais du port où celà arrivera à Paris, si je ne trouve pas une occasion directe pour Paris.

A mon arrivée ici, j'ai marié ma fille unique à un gentilhomme des frontières de Champagne et de Bourgogne nommé de Changi ; voilà par ce moyen mes trois enfants placés, si toutefois le sort de mon aîné ne change pas des décisions de la cour sur le sort de ce pays-ci. Est-ce que vous serez à même, Monsieur le duc, de savoir avant nous? Pour lors j'aurais encore recours à vos bontés pour vous intéresser à demander au ministre une place pour lui à l'Ile de France ou dans quelque autre partie de l'Inde où le Roi aura des troupes. Mon fils aîné va dessiner la carte de l'archipel des îles Seychelles que j'ai eu occasion de rectifier. Je vous la ferai passer par la première occasion. Si je puis vous être utile pour quelque chose que ce soit dans ce pays-ci, je vous prie, Monsieur le duc, de ne point m'épargner, je tâcherai de m'acquitter

de vos commissions de façon que vous soyez satisfait. Puissé-je trouver les occasions de vous prouver l'attachement inviolable que je vous ai voué ainsi que le profond respect avec lequel je suis, Monsieur le duc, votre très humble et très obéissant serviteur.

SAINT-PAUL.

Pondichéry, le 20 janvier 1785.

Monsieur le duc, il y a peu de jours que j'ai reçu l'honneur d'une des vôtres, par duplicata, datée de la Roche-Guyon, du 22 novembre 1783, en réponse à ma lettre de Ténériffe. Je ne sais rien de celles que j'ai eu l'honneur de vous écrire du cap de l'Ile de France, de l'île Seychelle plus intéressante que les précédentes et enfin de Pondichéry, par la frégate le *Coventry* et la *Bellonne* ; dans ces dernières j'ai eu l'honneur de vous marquer ce qui avait été décidé ici pour le sort de mes enfants. M. le marquis de Bussy m'a reçu avec la plus grande marque d'amitié ; comme je le connaissais de longue main et que je savais qu'il fallait l'importuner pour obtenir quelque chose de lui, j'étais enfin parvenu à le faire décider à placer mon aîné dans le corps d'artillerie de l'Inde qu'il se promettait de former, lorsque les arrangements définitifs de la Cour arriveraient, car de ce corps il ne restait ici que 8 soldats et 9 officiers. Il avait ordonné en attendant de lui faire faire le service de volontaire avec 30 roupies par mois. Le 7 de ce mois il devait me signer l'ordre; mais le 6, à 10 heures du soir, finissant sa partie pour se mettre à table, il a fini comme vous aurez su qu'a fini M. de Chauvelin, par une goutte remontée. Son état valétudinaire, depuis son passage à l'Ile de France, avait terriblement diminué ses facultés tant morales que physiques, et a été la cause qu'il n'a pas profité de quelques heureuses occasions qui se sont présentées pour porter les plus grands coups à nos ennemis. Il était tombé

dans la plus grande apathie et ne s'est pas montré depuis la paix avec les Anglais avec toute la dignité possible. Aussi, ont-ils su profiter de sa faiblesse pour retarder la rétrocession de nos possessions. Le pavillon français ne flotte point encore à Pondichéry par les raisons que j'ai eu l'honneur de vous détailler dans mes dernières; mais je crois que sous peu de jours nous allons être chez nous. Milord Maccartney, gouverneur de Madras, vient d'écrire à M. Coutenceau, brigadier, et qui se trouve succéder à M. de Bussy comme le plus ancien, pour se remettre réciproquement les possessions de l'Inde. Ce M. Coutenceau a servi depuis 35 ans dans l'Inde, son esprit et des circonstances heureuses plus que ses services l'ont conduit au point où il est, car il a été pendant 20 ans mon inférieur. Je suis malgré cela fort lié avec lui, et en conséquence il s'est chargé de faire continuer à mon fils le service de volontaire d'artillerie et écrit au ministre en conséquence.

Vous voyez, Monsieur le duc, que j'aurai encore besoin de votre protection pour appuyer nos demandes au ministre. Mon fils cadet, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer, s'est embarqué sur une corvette du Roi pour Manille avec un cousin-germain de mon épouse qui la commande. Nous commençons même à être inquiets de son retour. Ce parent s'est chargé de ce cadet qui a une grande disposition pour la marine. Je n'ai pas perdu de vue, Monsieur le duc, vos objets de demande. Monsieur Monneron, l'intendant, qui est mon ami et qui fait des recherches pour ces objets m'a promis de m'en procurer s'il pouvait en découvrir; mais je crains bien que ce pays-ci n'en produise pas. Je n'ai jusqu'à présent eu aucune connaissance que de quelques pétrifications dont on puisse faire cas ; j'ai cependant écrit à plusieurs de mes amis dans le Bengale pour tâcher de m'en procurer; j'ai aussi écrit à quelques-uns de nos Messieurs, chez Tipou Sultan. Ce Tipou Sultan, fils d'Edevalikam, reste jusqu'à présent dans l'inaction dans la capitale du Mayrour. Monsieur de

Bussy était dans la plus grande indifférence à son sujet, en quoi il avait très grand tort, car nous sommes aujourd'hui dans le cas de le ménager plus que jamais. Comme ce pays-ci par sa constitution est sujet à des crises subites, nous avons tout à redouter dans l'état où nous sommes; sans place fermée, quel rôle pouvons-nous jouer ? Monsieur de Bussy a renvoyé toutes ses troupes; il ne nous reste ici que le régiment d'Austrasie qui n'est pas plus qu'au tiers de son complet. Depuis huit mois il n'y a pas le sol à la caisse du roi ; on est obligé d'user de toutes sortes de moyen pour payer la troupe et faire une subsistance aux officiers. Nous espérons tous les jours que cet état de misère finira par l'arrivée de quelque frégate. Nos forces maritimes sont réduites à rien, nous venons encore de perdre le *Fendant*, un de nos meilleurs vaisseaux. C'est cependant sous le commandement d'un de nos meilleurs marins (Monsieur Panier) que ce vaisseau a échoué près de Godlour par le plus beau temps du monde. Monsieur de Bussy ayant marqué au ministre, il y a quelque temps, de lui faire parvenir ses ordres à Suez avait destiné une corvette à partir dans cette mousson pour les aller chercher. M. Coutenceau n'a rien changé à cela et en conséquence il fait partir demain ou après cette corvette ; il remet en même temps les paquets à Monsieur de Canaple lieutenant-colonel, homme d'esprit et qui a beaucoup de connaissance de ces pays-ci ayant été quelque temps à la cour de Dehli et ayant beaucoup voyagé dans l'Indoustan. Il se charge de mes lettres et je l'ai prié, si vous êtes à Paris lors de son arrivée, de vous remettre lui-même ma lettre, persuadé, Monsieur le duc, que vous serez charmé de converser avec lui sur les affaires de ce pays-ci, dont il a une entière connaissance, surtout des dernières années où il était présent et dont je ne puis vous parler que par le récit des autres. Ce Monsieur tient de près, je crois, à Monsieur de Baudoin, maréchal de camp, qui depuis bien des années est chargé par les ministres des affaires de l'Inde. Si par hasard vous le

connaissiez, il est dans le cas de faire terminer l'affaire de mon fils, je lui écris par cette occasion. Je l'ai connu, il y a 35 ans ; son père était grand ami du mien. Monsieur le comte de Rhally, colonel en second du régiment d'Austrasie, part aussi par cette occasion : il vient d'être nommé colonel commandant du régiment du Maine. Je compte, Monsieur le duc, que vous recevrez ma lettre dans le courant d'avril : il part encore des vaisseaux dans ce temps pour l'Inde, je serais très flatté d'avoir l'honneur de votre réponse, qui pourra me parvenir en septembre prochain. Monsieur Baudoin pourrait fort bien me faire employer dans mon grade dans ce pays-ci, surtout si le Roi y entretient, comme on le dit, plusieurs régiments. Je ne manquerai pas, Monsieur le duc, de profiter de toutes les occasions de vous instruire de ce qu'il pourra arriver d'intéressant dans ce pays-ci.

J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect, Monsieur le duc, votre très humble et très obéissant serviteur.

SAINT-PAUL.

LES MÉMOIRES DE MME D'ÉPINAY (1)

(Suite)

Mme de Montbrillant à M. de Montbrillant.

J'espérais trouver une longue lettre de vous, mon cher ami ; j'ai été trompée dans mon attente... Il y a des choses auxquelles on ne se fait point... Je vois qu'il vaut mieux vous entretenir des autres que de moi ; vous verrez au moins que je fais tout ce que je dois pour ne pas penser... à mon état. Madame de Vignoles, qui est arrivée depuis huit jours de sa terre, est venue hier passer la journée avec moi, et m'a pris tout mon temps. J'ai vu mon tuteur ; il est furieux contre nos parents, et je ne trouve pas qu'il ait trop de tort. Il est d'autant plus en droit de se plaindre qu'on en agit mal avec lui, et qu'il me semble qu'on ne lui rend point justice. Il jure de ne plus remettre les pieds chez votre père, pas même si on l'en priait ; cela va faire une cruelle différence dans ma vie, il en faisait toute la douceur depuis votre absence. Que je lui ai d'obligation !... Hélas, sans lui je ne serais peut-être plus ! Est-ce un grand service qu'il m'a rendu ?... L'avenir en décidera. Ma ressource, à présent, sera de vous écrire à tous deux. La campagne va me paraître très déserte, et je ne vois pas de moyen de raccommoder tout ceci.

(1) Voyez *Souvenirs et Mémoires*, t. I, p. 7, 118, 223, 325 et 430 ; t. II, p. 151 et 363 ; t. III, p. 66, 244 et 455 ; t. IV, p. 338 et 551.

Vous avez vu par les lettres que je vous ai envoyées que M. du Traisi trouve la mienne à Madame de Sally beaucoup trop sévère ; peut-être a-t-il raison ? Mais je ne saurais la faire autrement. Je suis convenue avec lui qu'il emploierait quelques jours à prévenir Madame de Sally et à l'accoutumer à s'entendre dire des vérités aussi fortes, avant de lui remettre ma lettre. J'ai été la voir ; mais il y avait tant de monde chez elle que je n'ai pu lui dire un mot. Je repars ce soir pour la campagne, j'emmène la marquise de Vignoles.

M. de Rinville, votre ami, doit y venir aussi demain, afin d'y faire plus commodément sa tournée des environs de Paris. J'ai encore mille choses à faire avant mon départ. Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui, mon cher ami. J'ai obtenu de votre père la permission de vous envoyer votre argent avant le premier du mois, j'en ferai partir la rescription lundi prochain : je ne retiendrai rien, puisque ce n'est pas votre intention, j'espère que vous n'aurez point oublié combien je suis mal à mon aise et que vous y aurez égard. Adieu, j'attends aujourd'hui de vos nouvelles; serais-je encore trompée dans mon attente ?

M. de Montbrillant à Mme de Montbrillant.

Je ne suis point du tout étonné, ma chère amie, du peu de succès de M. de Lisieux dans ses projets. Je suis fâché des tourments que cela vous cause, ainsi qu'à ma sœur ; mais je l'avais bien prévu. En vérité, c'était une folie à votre tuteur de prétendre épouser à son âge et sans bien une fille aussi jeune et aussi riche que ma sœur. Quant à elle, j'espère qu'elle en sera bientôt consolée ; elle a tant de raisons pour cela ! Elle épousera toujours qui elle voudra; il ne tiendra qu'à elle de choisir. Je ne vois pas que ce soit un si grand malheur pour vous attendrir sur son sort comme vous le

faites. Mais voilà comme vous êtes, vous autres femmes, quand vous vous chaussez une idée dans la tête, vous croyez tout perdu lorsque cela ne va pas comme vous l'avez arrangé. Au reste, vous avez beaucoup de vapeurs, je ne sais si c'est cela qui vous en donne. Prenez-y garde, je vous en avertis en ami, vos lettres s'en ressentent, et cela dépare bien votre style.

Votre lettre à Madame de Sally est fort bien, vous y avez mis d'excellents principes ; mais votre morale se perd quelquefois dans les nues. Malgré cela, j'ai eu de la peine à croire d'abord que ce fut vous seule qui l'ayez faite. Si je trouve encore quelque chose à dire, c'est que vous n'appuyez pas assez sur le ton que Madame de Sally prend avec son mari. Je ne sais pas non plus pourquoi vous voulez qu'elle voie sa mère malgré lui, et comment vous croyez qu'il doive l'en respecter davantage pour cette désobéissance ; vous voyez bien qu'il n'y a rien de si inconséquent. Il y a bien d'autres endroits que je pourrais relever si j'en avais le temps. Dites-moi par exemple à propos de quoi vous placez les causes du bien et du mal dans la société ? C'est un petit écart d'imagination dont l'et cœtera vous a tirée heureusement. Je trouve la réponse de M. du Traisi très bonne, très bien écrite, quoique je ne sois pas absolument de son avis sur les ménagements qu'il veut apporter à donner des conseils à Madame de Sally. Ainsi vous voyez bien que ce n'est pas la prévention qui me fait parler. Continuez malgré cela à me rendre compte de vos petites intrigues domestiques. Rien ne prouve mieux que c'est le vrai partage des femmes, que la grâce et la vivacité que vous mettez dans tous ces narrés ; mais je voudrais bien qu'ils ne vous fissent pas toujours oublier de parler de vous. Vous me faisiez, il y a quelque temps, des reproches sur la froideur de mes lettres ; je pourrai, ma chère amie, vous montrer les vôtres, pour vous prouver que je ne suis pas le seul dans le cas, et que si c'est un tort, nous le partageons également. Est-ce là le sujet de vos vapeurs par hasard ?

Mais en ce cas il faut que je tombe en convulsion, moi. Allons, allons, ma petite femme, qu'il ne soit plus question de tout cela, embrassons-nous, et plus de misères. Entends-tu ?

Mme de Montbrillant à M. de Montbrillant

Je ne réponds point à présent, mon cher ami, aux objections que vous me faites sur quelques endroits de ma lettre à Madame de Sally. J'ai toute autre chose à cœur..... Tu me fais des reproches sur la froideur de mes lettres, et sur ce que je n'y parle pas de toi ! Oh, mon ami, mon cher ami, il faut que je te remercie de ce reproche ; ensuite tu écouteras ce que j'ai à te dire pour ma justification. Vois le tableau de mon cœur, et juge-moi. Avouerai-je toute la peine que m'a faite l'aventure de ton portrait ? Combien la légèreté que tu m'as montrée sur une affaire aussi grave, avait ulcéré mon âme ?... Passons, passons ; je ne veux pas m'en souvenir... Pardonnez, je veux vous en parler encore ; je le dois, mais c'est pour vous. Je vais me détacher autant que je pourrai de l'idée d'offense personnelle. Sans doute je ne m'abuse pas ; je t'aime assez pour ne voir que toi, que ton intérêt..... ou plutôt c'est toujours moi. Peux-tu te manquer à toi-même, ternir ta réputation, t'exposer au blâme public, sans que j'en ressente une humiliation mortelle ? Voilà le seul tort que j'envisage dans tout ceci, mon ami, le seul que mon cœur ne te pardonne pas ; et quand à la suite d'une démarche inconsidérée qui t'expose à perdre la considération à laquelle tu pouvais prétendre, je te vois traiter de plaisanterie, de fadaise ou d'humeur, les représentations mesurées que je vous fais, pour vous engager à en arrêter les suites, quand vous ne sentez pas ou vous feignez de ne pas sentir l'injure cruelle que vous me faites, ni combien ma passion pour vous a lieu d'être blessée, je dis que vous êtes peu flatté d'être aimé

aussi tendrement, aussi délicatement que je vous aime, et je dois supprimer les expressions d'un sentiment qui doit vous être importun en faisant votre condamnation perpétuelle, et par conséquent votre tourment. Croyez-vous qu'il ne m'en ait rien coûté pour vous cacher mon ressentiment? Croyez-vous que je n'attendisse pas impatiemment le reproche que vous me faites aujourd'hui? Qu'il est arrivé tard ce reproche!... Mais enfin il arrive. Tu m'aimes encore, puisque tu as cru que le ton de mes lettres en méritait. Ah! je le vois, tu me rendras le bonheur que je croyais perdu pour moi; toi qui es si cher à mon cœur, laisse-moi lire dans le tien. Qu'aurais-je donc fait pour le perdre? Suis-je moins occupée de te plaire? Eh, par quelle fatalité te plairais-je moins en effet? Parle, parle, mon ami, tous tes goûts raisonnables seront les miens... Je viens de te prouver que je n'ai d'autre volonté que la tienne dans une occasion dont je faisais dépendre ma sûreté et celle d'un être où nous devons réunir toutes nos affections... Oublions tout. Aime-moi, aime-moi, mon ami, si tu ne veux pas que je meure.

Je ne puis m'empêcher de relever un ou deux articles de votre lettre. Voici, par exemple, de ces préjugés auxquels je ne puis me soumettre. Tu dis en parlant de ta sœur, « son malheur n'est pas bien grand, elle est jeune, riche, elle épousera qui elle voudra. » Il fallait ajouter excepté celui qu'elle désire. Elle épousera celui qui plaira le plus au public, et dès qu'il aura décidé qu'un tel est un grand parti, si elle n'est pas heureuse, elle aura tort. Il semble que tout soit dit dans le monde lorsqu'on a cent mille livres de rente et un nom; l'on n'a plus rien à redouter ni à désirer; et moi je dis que les richesses ne sont bonnes qu'à nous rendre comptables envers le public de nos goûts, de nos opinions, et qu'elles nous font perdre de plus le droit de nous plaindre, et la triste consolation d'être plaints.

Croyez-vous aussi, mon cher ami, que je puisse passer sous silence la petite critique que vous faites des femmes en les

accusant d'aimer l'intrigue. Je ne sais si j'étais de mauvaise humeur ; mais en vérité cet endroit de votre lettre m'a tout-à-fait fâchée. Si mon récit vous a plu, si vous avez trouvé celles de mes lettres qui roulent sur nos détails intérieurs mieux écrites que les autres, ne pouviez-vous pas plus aisément supposer que je cherchais à vous plaire et à vous amuser plutôt que de soupçonner un motif si éloigné de moi que celui de l'intrigue ? Apprenons donc à nous connaître, mon ami, et qu'une estime méritée et réciproque nous mette pour jamais à l'abri de toutes fausses interprétations.

Ta sœur commence à être un peu plus calme ; le premier jour je crus que la tête lui tournait. J'espérais bien que sa douleur ne serait pas longue, mais je ne prévoyais pas qu'elle serait si vive. Je la crois sauvée ; car elle met son histoire en vers.

Monsieur du Traisi m'a fait dire hier qu'il avait remis ma lettre à Madame de Sally, et qu'elle l'avait très bien reçue.

Je désire qu'elle contribue à son bonheur.

J'ai été obligée d'interrompre deux fois ma lettre. Madame la marquise de Vignoles, qui est ici depuis huit jours, ne me laisse presque pas de temps à moi. Je la garde encore toute l'autre semaine.

Adieu, mon cher ami, rends donc plus de justice à ma tendresse, moi qui ne suis occupée que de toi, qui gémis sans cesse de ton absence, qui regarde comme un siècle ce temps fixé pour ton retour tandis que tu l'annonces comme prochain... Point de remarques fâcheuses, je n'en veux plus faire. Adieu, adieu.... Que fais-tu ? tandis que je passe le jour à embrasser ton ombre.... Voici une lettre que je reçois de M. du Traisi dont je vous envoie la copie.

M. du Traisi à Mme de Montbrillant

Ne regardez plus comme moments perdus, madame, ceux que vous avez employés à donner des avis à Madame de Sally.

Vous êtes injuste, si vous doutez qu'elle ne les ait reçus comme elle le devait. Elle a senti de quelle conséquence il était pour elle d'en profiter; et bien persuadée que votre amitié vous a suggéré tout ce que vous lui avez dit, elle espère que vous voudrez bien continuer de la guider: son bonheur en dépend et vous devez vous y intéresser. Achevez donc, madame, un ouvrage digne de vous; ne craignez point de perdre la confiance de votre amie; craignez encore moins des reproches d'indiscrétion en parlant avant d'être consultée, vous ne devez point connaître cette sorte de prudence que la faiblesse seule introduit. Quand on est capable de donner des conseils, on sait garder des ménagements, et l'on peut sur l'un et l'autre soin s'en rapporter à vous. En un mot il n'appartient qu'à vous de réparer tous les défauts de la mauvaise éducation de Madame de Sally. C'est une entreprise dont le succès ne me parait plus équivoque depuis que je connais vos talents et sa docilité.

En donnant des leçons à Madame de Sally, vous m'en avez aussi donné sans vouloir, je crois, vous en donner la peine; je ne vous en ai pas moins d'obligations. J'avais vécu jusqu'à présent persuadé qu'une femme de dix-neuf ans et faite pour plaire, ne connaissait que l'amour. Vous m'avez appris qu'avec de l'esprit et de la vertu elle pouvait aussi connaître l'amitié et en remplir les devoirs dans toute leur étendue. Ce n'est pas là le ton du siècle où nous vivons, et c'est ne pas donner trop bonne opinion de vous. Permettez-moi cette réflexion.

Madame de Sally aurait grand besoin que vous vinssiez faire un petit voyage à Paris. Votre séjour auprès d'elle serait nécessaire pour ne point perdre de vue votre ouvrage. Nous nous flattions que vous ramèneriez madame de Vignoles. Le pauvre Duverdier se meurt de son absence. De fort ennuyeuses occupations m'empêchent, Madame, de vous faire ma cour à la campagne. Recevez, avec mes regrets, les assurances de mon respect.

En effet, mon ami, Monsieur Duverdier fait toujours l'impossible pour avoir accès chez la Marquise. Elle ne veut pas se prêter à le recevoir, je n'en suis pas étonnée ; il s'annonce comme un amant auprès d'elle : il faudrait être bien imprudente pour risquer de le recevoir ; avec cette persuasion cela serait affreux. J'espère pour elle que son goût pour les petits mystères ne la mènera pas à se compromettre. C'est une manie bien singulière cependant que de vouloir passer pour avoir des intrigues, lorsqu'au fond on serait bien fâchée d'en avoir. Au reste, M. Duverdier déplait souverainement à M. de Vignoles, il me semble qu'il doit déplaire à tout ce qui a le sens commun. Son teint blême, ses taches de rousseurs, ses petits yeux, ses six pieds de haut, sa maigreur, son nez pointu et sa bouche pincée, ne doivent pas lui faire pardonner ses galanteries fades, encore moins son ton suffisant et moqueur avec les femmes. Il est fort riche et est, dit-on, magnifique ; mais il a trop l'air de croire que c'est un aventage pour être bien reçu. Enfin, il me déplait aussi, et je suis très aise de n'être pas dans le cas de le voir. Adieu, adieu, mon ami. Ah ! qu'il est doux de causer avec toi.

Je supprime une lettre de Madame de Montbrillant, où elle me rendait compte de celle que l'on vient de lire.

M. le marquis de Lisieux à Mme de Montbrillant

Votre lettre me devenait nécessaire, ma chère pupille, dans un temps où banni de votre maison, d'une manière d'autant plus sensible pour moi qu'elle n'était point méritée, je me vois privé du plaisir de vous voir et de m'entretenir avec vous ; vous connaissez mes vues et mes intentions ; vous m'avez suivi dans toutes mes démarches auprès de Mademoiselle de Bernon et de vos parents, et vous m'avez rendu la justice qui n'aurait pas dû m'être refusée par ceux mêmes qui ne voient que la fortune dans ces sortes d'établissements. Je

ne dirai pas que j'ai besoin d'être consolé. Je m'intéresserai toujours au sort de Mademoiselle de Bernon. Quoique touché de son caractère, sur lequel je fondais des espérances qui auraient pu faire mon bonheur, j'avais bien prévu qu'elle ne serait pas longtemps affectée de mon mauvais succès; ce projet n'a fait qu'émouvoir son âme, sans l'intéresser; j'en suis ému moi-même, mais je ne suis pas dans la douleur. Je lui souhaite tout le bonheur que l'on espère lui trouver ailleurs; mais je vous l'avoue, ma chère pupille, je suis tout autrement sensible à la manière dont on a refusé ma proposition. Avoir des soupçons sur ma probité! Croire que j'ai voulu profiter des relations qui m'appelaient dans la maison de M. de Bernon pour gagner et séduire sa fille!... Me serai-je adressé à vous? Si j'ai eu avec elle et avec vous quelques conversations sur mes projets, n'était-ce pas avoir une déférence juste pour votre raison et vos sentiments, et Madame votre mère ne devait-elle pas me rendre plus de justice, elle qui a eu tant d'occasions de me connaître et de voir comme j'en ai agi sur tout ce qui vous a intéressées l'une et l'autre? Elle s'est sans doute laissée emporter à la façon de penser de M. de Bernon qui n'a rien vu dans tout ceci que le défaut d'une fortune qui n'était pas égale à la sienne et sans laquelle tout arrangement lui paraît mauvais. Dès que l'on me marquait avoir des inquiétudes sur mes sentiments, je me serais défendu moi-même l'entrée de votre maison; mais aujourd'hui que l'on m'en a banni, je n'y ai d'autre regret que celui d'être privé des occasions de vous voir, ma chère pupille; mais je ne m'en intéresserai pas moins à tout ce qui vous regarde. La preuve en est que je vous prie de vouloir bien me faire part de tout ce qui vous arrive, et surtout des événements où vous croirez que je pourrais encore vous être de quelque utilité. J'ose vous dire que je mérite votre confiance par mon attachement et par ma franchise; s'il vous en fallait une preuve nouvelle, prenez-la dans le conseil que je vais prendre la liberté de vous donner.

N'allez pas si vite avec votre mari. A votre place j'aurais entamé une explication, puisque sa lettre y donnait lieu ; mais j'aurais attendu un retour plus marqué de sa part pour lui prodiguer les expressions de ma tendresse. Il faut ressentir les injures jusqu'à la réparation tout au moins, quand on ne veut point autoriser les gens à nous manquer.

Vous avez raison de blâmer les airs mystérieux de Madame de Vignoles, et vous ne sauriez trop craindre de vous y habituer à les voir indifféremment : c'est de tous les faux airs le plus dangereux. L'on croit quelquefois se faire valoir par là dans le monde. Il est aussi plus que dangereux de se recommander par des choses que l'on sait être ridicules, et cependant cela n'arrive que trop souvent. Je reviens à ce qui m'intéresse. Que l'injustice de vos parents (je puis avec vous me servir de ce terme) que le tort qu'il me font, ne laissent dans votre cœur aucun préjugé contre moi. Soyez toujours pour moi ce que vous avez été, et recevez, ma chère pupille, les sentiments et les assurances de mon respect.

Mme de Montbrillant à M. de Lisieux

Je n'ai peut-être jamais eu tant besoin de vous, mon cher tuteur, que depuis que je ne vous vois plus. Nous sommes dans une solitude dont votre présence faisait tout l'agrément. Le brouhaha où m'ont tenue tous les gens qui sont venus nous voir, m'a étourdie pendant quelques jours ; mais depuis l'autre semaine que nous sommes seuls, je ne me reconnais en vérité plus. Je ne suis pas comme ma Mimi qui s'en va chantant ou psalmodiant sa peine aux échos d'alentour, la mienne est moins communicative et se passe tout au dedans de moi ; aussi ma douleur est-elle plus grande que la sienne, premièrement, parce que mes malheurs sont plus réels, et puis parce que je n'y sais point de consolation. Toutes les occu-

pations qui me faisaient des ressources contre la peine et contre l'ennui, me sont devenues fastidieuses, la lecture m'ennuie, la peinture me dégoute, le travail me fatigue, et je ne sais plus que faire. Toutes mes idées sont noires ; je me porte bien et je m'écoute toute la journée, dans l'espérance de me trouver malade. Je dis l'espérance, parce que c'est en effet le seul désir que j'éprouve. Vous me demanderez qui est-ce qui m'a amené à cette disposition d'âme. Je n'y vois guère autre chose qu'une lettre froide et aigre mêlée de plaisanteries assez indécentes que j'ai reçue de mon mari, en réponse à la lettre que je lui écrivais et des reproches peut-être trop tendres que je lui ai faits. Vous avez bien raison, elle l'était trop ; mais si vous saviez combien j'étais pressée d'oublier ses torts, et combien j'ai besoin d'être heureuse ! Ce qui est fait est fait.

Je vous envoie un extrait de sa dernière lettre pour que vous en jugiez ; car je crains de m'exagérer les motifs de ma peine, tant je me trouve singulière depuis quelque temps. Imaginez-vous, mon tuteur, que mon plus grand plaisir, les moments où je goute une satisfaction réelle, sont ceux où je vais m'enfermer dans le sombre bois de Villers. Là, je m'assieds auprès de cette fontaine qu'à peine le jour éclaire, et je me représente à l'agonie, ma mère, vous, mon mari, et tous mes amis autour de moi. Je vous dis à tous les choses que la circonstance peut dicter à une âme sensible ; ensuite je pardonne à Monsieur de Montbrillant tous les chagrins qu'il m'a causés, je ne veux pourtant pas qu'il ignore qu'ils m'ont conduit au lit de mort ; je lui recommande nos domestiques, je console ma sœur par mon exemple du chagrin qu'elle a de ne point épouser celui qu'elle aime, non pas qu'elle eut eu de semblables chagrins à redouter, mais au contraire par la peine qu'elle aurait un jour à quitter la vie si elle se trouvait plus heureuse que moi. Ensuite, je sors de cette triste rêverie pour compter combien j'ai encore de temps à passer d'ici à mon accouchement. Je me familiarise

peu à peu avec l'idée de ma fin, et je l'envisage à présent avec assez de sang-froid pour l'attendre peut-être même avec impatience. Je comptais aller incessamment à Paris ; mais mon beau-père et ma mère projettent d'y faire un petit voyage de deux jours qu'ils n'ont point fixé encore, et je les attendrai....

Nous avons reçu ces jours-ci des nouvelles de Rochefort. M. de Ménil, M. et Madame de Grangé sont en très bonne santé. Les deux derniers comptent venir passer l'hiver prochain à Paris, et ramèneront mon beau-frère. J'aimerais bien autant que ce dernier revint tout seul ; mais qu'est-ce que cela me fait : vraisemblablement je n'y serai plus... Je ne fais plus de projets. Adieu, mon tuteur... Je voulais vous demander... Une femme mariée peut-elle faire un testament ?... Il faut que je vous aime bien pour oser être si noire avec vous. Pardonnez-moi mes sombres lamentations, et donnez-moi de vos nouvelles.

M. de Montbrillant à Mme de Montbrillant

Vous voilà donc, ma chère amie, remontée sur le ton de la plus belle tendresse, et votre mari doit être flatté que vous lui prodiguiez les expressions d'un sentiment qui se réveille ou s'endort à volonté, suivant que vous êtes plus ou moins occupée des choses qui y sont étrangères. Je vous sais gré de ce que vous me marquez d'obligeant et de tendre, et je vous fais réparation sur ce que j'avais osé vous confondre avec le commun des femmes. Je croyais qu'elles et nous étions tous faits à peu près sur le même modèle ; et comme nous nous occupons beaucoup d'elles, je pensais qu'elles nous rendaient la pareille ; mais je me suis trompé. A la bonne heure, vous m'apprendrez à les connaître, et ce sera à vous à me faire voir que j'ai eu tort sur ce qui peut vous regarder en particulier.

Vous êtes aussi surprise de ma façon de penser sur l'importance dont est le plus ou le moins de fortune dans un établissement ? J'admire votre délicatesse, mais je dis qu'elle n'est bonne qu'en raisonnement ; et quant à moi j'éprouve que l'argent est très nécessaire dans un ménage. J'imaginais bien que le cœur de ma sœur n'était pas si bien pris par la beauté des sentiment de votre tuteur, que ce fut là précisément l'homme qu'il lui fallait, ou qu'elle voulait. Il a le mérite de vous plaire et de s'être intéressé à vos affaires, il a de plus celui d'entrer volontiers dans les petits détails d'intrigues femelles, pardonnez-moi ce mot, il m'est encore échappé ; mais tout le monde n'est pas aussi sensible, aussi reconnaissant, ni aussi raisonnable que vous. Mimi n'a que quatorze ans ; vous lui aviez mis un peu de romanesque dans la tête, cela s'est dissipé promptement ; je n'en suis pas fâché pour elle.

Continuez à me parler de vos amusements et de vos occupations. Vous avez des choses d'une simplicité bien comique, si toutefois vous ne les dites pas exprès ; car je n'en voudrais pas jurer. Qui diable vous a dit que Madame de Vignoles serait si fâchée au fond de son âme d'avoir un amant, et pourquoi cela serait-il si abominable ? Son mari est un vieux hibou qui n'est bon ni à rôtir ni à bouillir. Il n'aurait que ce qu'il mérite : car, sur mon honneur, sa femme ne saurait l'aimer ; et quand elle le fera ce que vous savez, elle peut compter sur mon absolution. Oh, s'il était jeune et aimable, cela serait bien différent. Eh bien ? donnez-vous encore des leçons à Mme de Sally ? Votre portrait de Duverdier est assez bon. J'attends aussi que vous me donniez des nouvelles des préparatifs de votre accouchement. N'est-ce pas là votre principale occupation ? Il ne faut pas attendre au dernier moment à revenir à Paris. J'espère qu'il y aura encore des vides, dans votre vie, qui vous laisseront le temps de m'écrire. Pour moi, la mienne est si occupée que je ne puis vous en rendre compte. J'en suis étonné moi-même, et dans le vrai il ne me reste que

le temps de vous embrasser, et de vous dire, ma chère amie, que je suis entièrement à vous.

M. de Bernon à M. de Montbrillant

Vous ne vous attendez pas, mon cher fils, à la bonne nouvelle que j'ai à vous apprendre. Votre femme est accouchée hier au soir très heureusement d'un beau garçon. La mère et l'enfant se portent à merveille. Votre tante et moi ayant quelques affaires à Paris nous résolûmes mardi matin de partir et d'y venir passer deux jours. Votre femme voulut nous accompagner ; nous ne fûmes pas à moitié chemin qu'il lui prit quelques douleurs qui ne firent qu'augmenter à notre arrivée. Elle nous a donné bien de l'inquiétude, ayant souffert depuis avant-hier, le moment de notre départ, jusqu'à hier à neuf heures du soir qu'elle fut heureusement délivrée. Elle est aussi bien qu'elle peut être, et moi fort content de pouvoir vous donner cette bonne nouvelle et de vous en féliciter. Votre tante et moi avons tenu ce matin l'enfant qui se porte bien sur les fonts de baptême.

Ma belle fille vous embrasse et se flatte que vous serez aussi content que nous du joli présent qu'elle nous fait. Sa mère ne la quittera point. Je m'en retourne ce soir à Montbrillant, pour ramener toute la maison qui ne peut être partagée. Je ne tarderai pas à vous donner de mes nouvelles ; je compte apprendre bientôt aussi votre départ de C..., car vous devez avoir terminé toutes les affaires de la compagnie. Songez, mon cher fils, à dépêcher votre besogne, sans en rien négliger. Lorsque vous serez prêt, je solliciterai votre congé ; votre présence devient ici nécessaire pour la satisfaction de votre chère femme, pour vos intérêts particuliers et pour nous tous. Je ne vous en dis pas davantage aujourd'hui. Adieu, mon cher fils. Je suis comme je serai toujours votre affectionné père.

Mme de Sally à M. le marquis de Lisieux.

Je vous écris, monsieur, auprès du lit de notre accouchée. Elle m'a persécutée pour prendre la plume ; elle avait, disait-elle, cent choses à vous dire. J'ai cru aller écrire sous sa dictée ; mais apparemment que l'abondance de ses idées la suffoque, car depuis un quart-d'heure que je suis devant cette table, l'oreille en l'air, et attentive à ce que sa jolie bouche va prononcer, elle me regarde, se met à rire et ne dit mot. Je prends donc le parti de griffonnner toute seule, en attendant qu'elle prononce. Vous saurez qu'elle se porte à merveille et... attendez, la voici qui parle. Pour ne point perdre de temps, je vous avertis que les moments où elle s'interrompra, je continuerai pour mon compte ; au moyen de quoi je ne désespère pas que cette lettre ne vous devienne inintelligible.

ELLE. — En vérité, mon cher tuteur, je m'impatiente tous les jours davantage de ne point vous voir. Vous me manquez beaucoup dans un moment où ma situation exige que je sois renfermée.

MOI. — Ah! quels lieux communs et froids... Remarquez ceci le style s'échauffe...

ELLE. — Je ne sais si c'est parce que c'est vous que je voudrais voir, mais il y a de certains moments où tous ceux qui m'entourent me sont insupportables.

MOI.— Phrase obligeante pour le secrétaire,.. Insu... por... tables.... Après, Madame.

ELLE. — Je me porte beaucoup mieux que je n'espérais.

MOI.—Je lui ai déjà dit; passez à autre chose, ma cousine...

ELLE. — Mais vous me faites tourner la tête avec vos folies. Comment voulez-vous que je dicte, si vous parlez toujours ?...

MOI. — C'est que je vois bien que vous n'avez rien à lui

dire que des choses que vous avez déjà répétées cent fois, si ce n'est que le marmot se porte bien, qu'il crie comme un sourd, qu'il est en campagne avec sa nourrice et que son père arrivera bientôt...

ELLE. — Pardonnez-moi, ma cousine; je suis accoutumée à lui rendre compte de tout ce que je fais, de la vie que je mène...

MOI. — Ah ! c'est en effet une chose bien intéressante que la vie d'une femme en couches. Ne voulez-vous pas écrire quatre pages sur un sujet aussi piquant? Laissez, laissez-moi faire ; je m'en vais lui dire tout cela en quatre mots...

Monsieur, elle ouvre ses rideaux tous les matins entre onze heures et midi, après en avoir dormi dix sans s'éveiller. On lui donne vite à déjeuner; sans quoi elle est d'une humeur affreuse. Elle reçoit son père et sa mère, qui se croient trop heureux quand elle leur a fait un petit sourire ; quand ils l'ennuient, elle boude ou fait semblant de dormir. Alors, on lui parle de son petit ; on lui dit qu'il est charmant, qu'il a la colique, qu'il tète avec une grâce singulière ; cela la fait rire ou pleurer, suivant que sa tête est montée. A trois ou quatre heures elle dîne ; à cinq, Madame de Vignoles ou moi venons lui tenir exactement compagnie. Quand elle a de l'humeur, elle nous ennuie beaucoup ; mais quand elle est gaie, elle parle comme un ange qu'elle est.

A huit heures, elle soupe et puis s'endort jusqu'au lendemain, qu'elle recommence la même vie. Vous voyez, monsieur, que tout cela n'est pas bien intéressant, mais si j'eusse voulu la laisser faire, elle aurait trouvé le secret d'en faire un volume. Moi qui crois que vous en savez plus qu'il n'en faut sur cette matière, je deviens inexorable, et je ne dis pas un mot au-delà des assurances de mon attachement.

Le comte de Gersai à M. de Bernon.

Je vous fais compliment de tout mon cœur, cher beau-frère, sur l'heureux accouchement d'Emilie. Un gros garçon! Voilà ma foi de belle et bonne besogne; j'en suis tout ragaillardi. Ah! le drôle, je le vois gambiller d'ici. Je ne sais pas pourquoi on a empêché sa mère de le nourrir, puisqu'elle en avait tant d'envie. J'aurais trouvé cela fort convenable et pour elle et pour son enfant. Ce lait que l'on fait descendre par force de la tête au talon en vingt-quatre heures fait des ravages du diable, et à quoi bon? Pour se trouver hors d'état de faire ce qu'on doit faire. Parbleu, les hommes sont drôles, lorsqu'on pense comme ils se tourmentent, comme ils mettent de l'attache à ceci, de la honte ou du ridicule à cela, et savez-vous pourquoi? Ce n'est ma foi que pour avoir le droit de critiquer et de blâmer son voisin et de se supposer un petit moment meilleur que lui. Cela ne vaut-il pas bien la peine de se contrarier et de passer ainsi sa vie entre des étaux. Dites bien, je vous prie, à ma nièce que je l'embrasse, et que je vais boire tout à l'heure à sa santé et à celle de l'enfant. Je prévois qu'il sera un jour la pomme de discorde entre nous, ce marmot. Chacun voudra l'avoir; mais si vous faites bien, vous me l'enverrez quand il aura fini ses études. Je lui formerai le tempérament, moi; je le rendrai fort, robuste et sage: il n'y a qu'à la campagne où l'on conserve ses mœurs. A votre chienne de ville, tout est corrompu; les hommes faits et les plus honnêtes ont bien de la peine à se tirer d'affaire. On y attaque tout indifféremment: jeunes, vieux, etc. Enfin, quand je pense que dans mon dernier voyage, sans respect pour mon âge, je ne pouvais pas y faire un pas sans être raccroché à chaque borne, comment voulez-vous que la jeunesse y résiste? Envoyez-le moi, vous dis-je; je le ferai chasser et je vous promets qu'il rentrera

le soir si las qu'il ne pensera guère à la bagatelle. La chasse perdrait plutôt les mœurs des gens de mon âge. A soixante ans, on ne saurait poursuivre un lièvre quand il va comme un diable, on reste là tandis que les chiens le courent. Ma foi, malheur à la poulette qui se trouve sous l'affût du chasseur. Je ne dis pas qu'il n'en arrive parfois autant à la jeunesse, mais si elle fait une sottise par ci par là, au moins n'y a-t-il rien à craindre pour la santé ni pour la bourse. J'écrirai à Emilie lorsqu'elle sera en état de lire et de me répondre. Adieu, mon cher beau-frère, vous connaissez les sentiments de votre très dévoué. Comte de GERSAI.

Mme de Montbrillant à M. le marquis de Lisieux.

Je n'ai le temps de vous dire qu'un mot, mon cher tuteur; mon mari est arrivé hier au soir; quel changement dans mon âme, dans ma situation! C'est son impatience qui l'a fait arriver sitôt, car je ne l'attendais que dans huit jours. Toutes mes peines, mes inquiétudes ont disparu par sa présence. Il m'aime, il me l'assure, il a l'air vrai. Je vois même qu'il a été très occupé de moi pendant sa tournée: il a fait à mon intention plusieurs emplettes dont il ne me parlait pas dans ses lettres. Depuis son arrivée, il m'a accablée de présents! Est-ce qu'on en fait quand on n'aime pas? Que de choses il m'a dites déjà qui prouvent sa confiance, son amour! Mes inquiétudes n'étaient pourtant pas tout à fait sans fondement... mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage.

Je suis bien impatiente de vous aller voir! Mais quoique je me porte bien, il est d'étiquette de ne pas sortir avant six semaines, et vous savez que toutes ces choses indifférentes et même ridicules se font dans ce monde méthodiquement. Adieu donc, mon cher tuteur. Je vous quitte brusquement, sans quoi je me laisserais peut-être aller au plaisir de causer

avec vous, et j'en ai un plus grand que vous ne serez pas fâché que je vous préfère, puisque mon mari m'attend dans sa bibliothèque pour ranger beaucoup de livres qu'il a rapportés. Adieu donc, mon cher tuteur.

M. de Lisieux à Mme de Montbrillant.

Tout dans votre lettre, ma chère pupille, me serait agréable, si je pouvais m'assurer que votre félicité présente est aussi solide que je le désire. Vous m'apprenez l'arrivée de M. de Montbrillant; vous vous livrez à des espérances de bonheur dont je crois qu'il faut vous défier. Ce n'est pas que je veuille en rien ôter à vos plaisirs. Je suis votre ami, je le serai toujours; mais plus je vous suis attaché, plus je voudrais rendre votre bonheur solide et durable. Pour y parvenir, peut-être serait-il bon d'apprécier les choses à leur juste valeur. Permettez-moi de vous rappeler ici votre lettre du 20 septembre et celle de votre mari dont vous m'envoyâtes l'extrait; voyez combien vous étiez touchée du ton de cette lettre, et l'impression qu'elle vous fit? Vous paraît-il à présent que vous aviez raison de vous alarmer? Je ne vous cacherai pas qu'elle me déplut; mais elle ne devait pas vous mettre au désespoir. Aujourd'hui M. de Montbrillant arrive quelques jours plutôt que vous l'attendiez; il vous témoigne de l'empressement; il vous donne des marques toutes simples de son attention, en partageant avec vous ce qu'il apporte de ses voyages; alors tout se change en espérance, en réalité; et voilà, toutes ces choses vous paraissent des preuves évidentes de sa passion; voyez, je vous prie, s'il n'y a point d'excès dans cette façon de vous affecter. Comparez ces deux positions de votre âme, si voisines l'une de l'autre et si opposées, votre manière de les envisager n'en font-elles pas toute la stabilité? Le bonheur ou le malheur n'existe-t-il donc

que par des illusions? N'y a-t-il pas un égal danger à ne rien voir que par l'œil de la passion? Vous prétendez que votre mari soit aujourd'hui votre amant. Vous avez raison, cette prétention est fondée à bien des égards, MAIS il est jeune, à peine a-t-il vu le monde ; il est dans l'âge des passions, il n'a pas encore eu le temps de se repentir de les avoir satisfaites. Vous n'avez encore éprouvé qu'une très petite partie des peines, des plaisirs, du bonheur et des vicissitudes auxquelles vous pouvez être exposée. Vous croyez être dans le port, ma chère pupille, et vous êtes en pleine mer. Que l'orage qui vient de se calmer vous serve à prendre des mesures pour être moins tourmentée de celui qui peut venir encore. Je ne veux rien ôter à vos sentiments pour votre mari ; mais ne vous flattez pas de le fixer auprès de vous, ni de lui tenir lieu de tout. Il m'en coûte de troubler ainsi vos plaisirs ; mais peut-être m'en saurez-vous gré un jour.

Dussiez-vous ne pas m'approuver, ma chère pupille, je crois que c'est le moment de vous communiquer une idée dont l'exécution doit influer sur votre bonheur.

Au milieu des plaisirs dans lesquels je vois que vous allez être entraînée, soit par complaisance pour votre mari, ou peut-être par votre propre goût, ne pourriez-vous pas employer quelques moments à tenir un journal de votre vie ; des impressions produites sur votre âme par les diverses situations où vous pourrez vous trouver, et des réflexions qu'une pareille occupation ne peut manquer de faire naître dans un esprit comme le vôtre.

Ce journal deviendrait à la longue un miroir dans lequel vous vous verriez telle que vous avez été et telle que vous seriez. Si un pareil examen doit vous aider à embellir votre existence, pourriez-vous craindre d'en mettre le tableau sous vos yeux.

Ce n'est pas comme tuteur sévère, c'est comme homme qui connait le monde et comme votre ami que j'ose vous rappeler à vous-même. Alors votre sentiment pour votre mari pourra

faire votre bonheur, si vous pouvez en modérer la vivacité. Ce ton de moralité et de vérité vous paraîtrait-il singulier? Non, ma chère pupille; et si cet examen que je vous propose doit vous aider à embellir votre existence, pourriez-vous craindre de vous voir. J'aurais à vous parler de moi; mais ce qui vous regarde ne m'en laisse pas le temps. Dédommagez-moi par vos lettres des moments que je passais chez vous et dont je suis privé. Assurez-vous, madame, que je vous conserve le même attachement et les tendres sentiments que vous méritez de ma part.

Mme de Montbrillant à M. de Lisieux

Ah! mon tuteur, quelle lettre j'ai reçue hier de vous? Comment vous rendre tout ce qui s'est passé dans mon âme en la lisant? Il est vrai qu'elle m'a trouvée aussi dans une situation singulière..... En vérité, les termes me manquent. Pourquoi faut-il que vous ne sachiez pas tout! Mais indépendamment de ce que moi-même je ne sais par où commencer, il y a des choses que je voudrais que vous connussiez, sans que je vous les eusse dites. C'est une des raisons qui me fait saisir avidement votre idée d'un journal. Il me semble que je vous le laisserai plutôt lire que je ne vous écrirais les choses qui y seront. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai de voir que vous me conseillez cette méthode; parce que l'idée m'en était venue souvent; mais je n'aurais jamais osé la suivre, craignant qu'on ne me prît pour folle de m'écrire ainsi à moi-même. Je vais donc commencer. Je ne sais pas trop si je vous le communiquerai en entier. Au moins, je vous en détacherai quelques morceaux. Je ne vous dirai rien de plus sur votre lettre, mon cher tuteur; sur cet article, je vous renvoie à mon journal, vous jugerez bien mieux de l'impression qu'elle m'a faite.

J'ai fait ces jours-ci deux nouvelles connaissances, Madame la marquise de Saint-Amand avec qui j'ai soupé plusieurs fois chez Madame de Maurepaire et M. de Formeuse, beau-frére de M. de Saint-Jules que ce dernier me présenta hier. Madame de Saint-Amand a une figure singulière qui m'a longtemps prévenu contre elle ; mais l'ayant vue un peu plus souvent cet été, Madame de Maurepaire m'en ayant dit du bien, je l'ai priée de me l'amener, mon état ne me permettant point encore de sortir.

Il y a quelques jours que je n'ai vu Madame de Sally, elle est enrhumée, à ce que m'a dit M. du Traisi, que j'ai vu hier. Madame de Vignoles soupa tête-à-tête avec moi ; mon mari étant resté chez Madame de Rinville, il rentra à onze heures. Remarquez bien cela, mon cher tuteur, à onze heures. La Marquise me dit que M. Duverdier faisait toujours l'impossible pour s'introduire dans toutes les maisons où elle va. Comme elle lui a défendu de se faire présenter chez elle, elle le rencontre partout. Il a employé toute son éloquence pour la persuader de prendre une lettre qu'il voulait lui donner l'autre jour à l'Opéra ; il n'a pu y réussir. Je trouve qu'elle a grande raison de l'éviter ; mais il me semble que lorsque le hasard les rassemble, elle devrait prendre avec lui un ton moins amical et plus sérieux.

Je vous quitte à regret ; mais je vais commencer mon journal ; je le daterai des premiers jours de la semaine. Je vous y parlerai toujours, que vous le voyiez tout entier ou non ; sans cela comment ferai-je ? Il me semble que je ne saurais parler ainsi à mon bonnet.

(A suivre).

FORMOSE (1884-1885)

Notes de Campagne

(Suite) (1)

---

10 mars. — La pluie s'est remise à tomber de plus belle dès le 8 au soir, et nous sommes pour quelque temps réduits à l'inaction. Mais cette rude colonne de trois jours a secoué tout le monde, et l'on ne pense plus maintenant, dans la joie de pouvoir circuler à l'aise autour de nos positions, qu'à continuer le mouvement en avant. Que faire, en attendant?

On va aux nouvelles, on se répète les incidents émouvants de la lutte. Pendant toute la durée de la colonne, l'amiral qui était revenu de sa croisière des mers de Chine, s'est fait hisser dans une « pièce d'hune, » autrement dit dans un tonneau, au sommet du grand mât du *Bayard*, pour suivre plus aisément les mouvements de nos troupes. On le dit malade, exténué par cette longue campagne et incapable de nous suivre à terre. Mais si le corps faiblit, l'âme reste toujours ferme et inaccessible au découragement.

Le colonel a été ému, dit-on, des défenses formidables et de la résistance opiniâtre des Chinois, et il aurait déclaré qu'il ne se serait pas lancé à l'attaque avec d'aussi faibles ressources,

(1) Voyez *Souvenirs et Mémoires*, t. V, p. 97, 257 et 326.

s'il avait soupçonné tous les obstacles que la bravoure de nos hommes a si heureusement vaincus. La victoire a été chèrement achetée : nous avons 200 hommes et 8 officiers hors de combat, le 1/6 de l'effectif engagé.

On me cite un fait qui prouve une fois de plus l'insatiable cupidité de cette race chinoise. Au combat du 5, un adjudant d'artillerie de marine, de Feuvyl, est tué sur la ligne des tirailleurs en faisant le coup de feu, ses canons ne tirant pas pour le moment. Le soir venu, on l'enterre sur place, on nivelle et bat le sol à cet endroit et on bivouaque ; puis on repart le lendemain pour continuer la lutte. Quand on est revenu le soir même à l'emplacement, le corps du malheureux adjudant avait été déterré, la tête manquait ainsi que ses 2 manches de vareuse portant ses galons de grade. Comment pareille profanation a-t-elle pu se produire ? Ce ne peut être que par les paysans ou pêcheurs du côté de Petao, qui ont dû s'embusquer pendant le combat, rôder pendant la nuit autour du bivouac, malgré la menace d'un coup de fusil, et qui auront fait leur coup dès qu'ils ont vu lever le bivouac. De pareils faits exaspèrent nos hommes et ils se promettent bien de ne faire aucun quartier.

Mon ancien ordonnance, Chalvet, qui me cuisinait de si bonnes choses à Saïgon, aura-t-il subi le même sort ? Le pauvre garçon a été tué aussi ce jour-là, je l'ai appris de mon ami T.-L., qui l'avait pris à son service. Il a été très crâne, aussi, ce brave T.-L. Il a enlevé de haute lutte un pavillon chinois.

Et maintenant, à ma compagnie, nous nous préparons à filer aux nouveaux avant-postes, dès que le beau temps le permettra.

20 mars. — Le beau temps revient. Nous partons demain. Depuis les derniers événements, nous jouissons d'un calme relatif, dont nous avions grand besoin. Sur toute la ligne de l'Est, les postes de surveillance, les services de garde sont réduits au strict nécessaire. Mais on n'a pas perdu de temps

sur notre nouvelle ligne d'avant-postes. Par un des derniers courriers nous est arrivé un capitaine du génie, J...., qui est chargé de diriger tous les travaux de fortification. J'ai fait connaissance avec lui, et nous avons eu l'agréable surprise de nous trouver compatriotes, presque du même village. Je ne l'aurais pas cru du Midi, à voir sa belle barbe blond clair qui lui donne plutôt un air d'Allemand. La besogne ne lui manquera pas ici, et déjà il s'est mis à l'œuvre.

On a décidé de construire 3 forts sur nos nouvelles positions, sur les dernières pentes qui commandent la rivière de Tamsui : forts de la Table, du Sud et Bertin ; en outre le fort Bambou remanié, formera réduit en arrière. Ma compagnie est désignée pour aller, avec une compagnie de Zéphyrs, occuper le fort du Sud. Nous allons donc revoir ces bons Chinois. Le fort, me dit-on, est à peine à 500 m. de la rivière ; il est sur le fameux éperon enlevé d'assaut par la Légion et les Marsouins le 7 mars.

On nous dit aussi que les Chinois ne restent pas inactifs de l'autre côté de la rivière, et qu'on voit parfaitement des emplacements de pièces dans leurs nouvelles lignes. Il est fort heureux que nous ne leur ayons pas laissé le temps de monter leurs canons au « Bambou ». Nos chefs savaient en effet que des Krupp de campagne avaient été débarqués tout récemment sur la côte Occidentale, c'est pourquoi ils étaient si impatients de commencer la colonne de mars, pour n'avoir pas à compter avec ce nouvel élément de résistance de nos adversaires.

22 mars. — Nous sommes partis hier matin de notre fort Ber pour venir occuper notre nouveau poste. J'avoue avoir quitté sans regret cette paillotte qui m'a abrité pendant près de 6 mois, ce pauvre petit carré de terre où j'ai vu mourir tant de nos pauvres soldats, où nous avons souffert mort et misère au cours de ces mornes journées de pluie et de brouillard qui n'en finissaient plus.

Le temps était superbe hier. Nous avons gravi allègrement

cette colline du fort Bambou qui nous a été hostile pendant si longtemps, et que je trouvais maintenant si pittoresque et si gaie. Nous arrivons au col d'où l'on m'envoyait des fusées Congrève. A droite, le fort Bambou nous domine encore par un escarpement d'au moins 20 mètres, et je me confirme là dans mon sentiment sur la folie de cette attaque du 10 janvier. A gauche, commencent les retranchements qui vont jusqu'à la Table ; puis à mesure que nous dévalons le revers de la colline, partout des lignes de retranchements, des redoutes plus ou moins régulières, une profusion de terrassements à rendre les taupes jalouses. Quels sapeurs que ces Chinois ! Devant nous, vers le Sud, des vallonnements et des gorges très accidentées, des bois de pins du plus gracieux effet, et enfin, comme une immense corbeille émergeant de la verdure, notre nouveau fort du Sud dont les pentes Nord sont encore couvertes de fougères et d'azalées roses ; cette position est en effet formidable, et l'on se demande comment on a pu grimper là-haut.

Arrivés au pied du rocher, l'impression est encore plus poignante, d'autant plus que les tumulus qui bossuent le sol dans le bosquet de bambous, abattus à présent, démontrent éloquemment combien a été meurtrier ce dernier combat du 7 mars.

On creuse en ce moment un chemin, défilé des vues des Chinois, sur le flanc droit de la colline, et déjà des 80 de campagne ont pu être amenés sur la position.

Arrivés sur la colline, nous y sommes accueillis par la compagnie de Zéphyrs avec qui nous allons vivre côte à côte.

Notre fort est un fer à cheval tourné vers le sud, dont la branche orientale plus courte se relève par un piton, où est installé un canon-révolver servi par quelques matelots. La branche occidentale se prolonge en croupe allongée vers la rivière. La gorge se creuse en ravin très profond et est exposée aux coups des Chinois. Mais sur les branches du fer à

cheval, sur les flancs escarpés et défiant toute escalade, nous sommes inexpugnables.

Nous nous sommes installés tant bien que mal sous nos tentes d'officiers de marine, dites *bonnets de police,* en attendant de nous construire une paillotte.

Puis, aujourd'hui, la pluie est revenue, et le brouillard noyant les pics environnants, je me fais l'effet d'habiter un îlot perdu au milieu d'une mer grise indéfinie.

25 mars. — Nos premières journées de séjour au fort du Sud ont manqué d'agréments. Il a fallu s'installer au milieu de la boue, sous la pluie toujours obstinée, et en même temps activer nos travaux de défense. D'abord, l'installation. Nous n'avons qu'une mauvaise paillotte pour tous les officiers du fort, et nous sommes 5, 2 dans chaque compagnie et le sous-lieutenant d'artillerie de marine Cl..., qui commande 2 canons de 80 de campagne. Nous avons naturellement laissé nos camarades arrivés ici avant nous garder leur gîte sous la paillotte, et nous passons nos nuits sous nos tentes *bonnets de police*, où l'on ne peut se tenir que couché. Grâce au concours de mon ingénieux ordonnance, j'ai rendu ma tente habitable. Je ne tenais guère à me coucher dans la boue qui en forme le sol. J'ai coupé quelques bambous avec lesquels j'ai formé 2 chevalets rudimentaires pouvant former support à 0 m. 20 au-dessus du sol. Puis un sac de distribution traversé de 2 grands bambous m'a fourni le sommier nécessaire ; quelques brassées de fougères là-dessus et j'ai un lit admirable. On est venu l'admirer en effet, et on s'est empressé de m'imiter. Il est de fait que j'ai très bien dormi sous cette toile de tente toujours ruisselante d'eau. Les nuits sont fraîches, et ma vieille capote de St-Cyr remplit très bien son office de couverture de campagne. Néanmoins, je vais quitter bientôt ma tente. Les officiers de zéphyrs et l'artilleur ont déjà leurs cases à peu près terminées, et nous dormirons sous la grande paillotte en attendant que notre case, non encore commencée, soit faite à son tour. Pour le moment, tous nos coolies anna-

mites travaillent d'arrache-pied pour aider à nous retrancher au plus vite. Ils font avec les bambous de superbes gabions, qui vont d'abord former les revêtements extérieur et intérieur de notre batterie de 80. Cl... élève la sienne à vue d'œil, et déjà nos 2 canons, bien abrités, allongeant leurs cous par les embrasures, sont en mesure de dire leur fait aux Chinois. Mais de la batterie, qui forme le saillant le plus avancé de notre fer à cheval, jusqu'au fond où nous avons la case commune et où nous prenons nos repas, la crête est encore bien exposée. Nous n'avons qu'une simple ligne de gabions pour abriter les tentes côniques où sont nos hommes. Il faudra s'enfoncer peu à peu dans le sol en creusant le revers de la colline, sans quoi nous pourrions avoir quelque surprise désagréable.

A notre droite comme à notre gauche, aux forts Bertin et de la Table, on ne reste pas inactif non plus, et on pousse ferme les travaux. La Table, occupée par deux compagnies de légion, ne semble guère préoccuper les Chinois. Il n'en est pas de même du fort Bertin, à droite, situé à l'extrémité du contrefort venant du fort Tamsui et admirablement placé pour enfiler toute la vallée, que nous avons explorée lors de notre reconnaissance du 3 novembre dernier. Aussi des tirailleurs Chinois installés sur une crête en face, un peu sur la droite à 700 ou 800 m., commencent à inquiéter les travailleurs du fort. Ici, ils nous laissent tranquilles.

Tout à l'heure, histoire de n'en pas perdre l'habitude, et surtout pour faire connaissance avec notre nouveau domaine, je suis parti après déjeûner avec une vingtaine d'hommes, notre contingent habituel de reconnaissances. J'ai dans la compagnie quelques soldats très entendus à ce service spécial et qui le font avec bonheur, alléchés par l'espoir de quelque aubaine à récolter. Le soleil était très chaud sur le coup de 2 heures de l'après-midi, l'état de l'atmosphère, lourde et suffocante, semblait présager un orage.

Nous filons sur la croupe qui prolonge notre batterie et que

nous avons complètement débroussaillée, puis, au bout d'une centaine de mètres, nous descendons rapidement et nous approchons de la rivière. Quels jolis sites, et qu'il ferait bon venir flâner dans cette gorge où coule la rivière, un ruisseau plutôt qui forme de temps en temps de petits bassins creusés dans la roche! Le lit, en effet, est tout obstrué de grosses pierres, et en sautant de l'une à l'autre, il serait facile de passer de l'autre côté. La tentation est forte. Ce coin est si paisible, ombragé de bambous, de bananiers, de pins, d'orangers! La rive opposée, surtout, est si verte et si pittoresque! Justement voici quelques maisons basses enfouies dans la verdure; tout autour, des jardins bien cultivés, avec des carrés de salades, de patates douces, de cakis, etc. Mes hommes, en bons ménagers, ne peuvent résister au plaisir de faire leur petite provision de légumes et d'assurer le dessert de l'escouade. Excellente idée que j'approuve, tout en veillant à ce que mon monde ne se disperse pas trop.

Pendant ce temps, j'explore la rive ennemie, et je vois à travers le bois de pins un retranchement qui va presque s'appuyer jusqu'à la rivière et qui semble désert, bien que la terre me paraisse toute fraîche. Mais notre présence a dû être vite éventée, car je ne tarde pas à voir remuer quelques larges chapeaux de paille au-dessus du parapet. Pour parer à toute surprise, quittant au plus tôt notre fond de vallée, je remonte avec mes hommes à flanc de coteau, et aussitôt quelques détonations assez fortes se font entendre. Comme je ne venais que pour voir, je juge inutile de riposter et je presse le retour, car le temps m'inquiète et le soleil est voilé de gros nuages. Nous revenons à travers les champs de thé étagés sur la pente de notre colline, par le flanc qui regarde la Table, et nous n'avons qu'à grimper toujours; c'est au sommet que nous trouverons notre fort, invisible encore pour nous. Nous montons péniblement, hors des vues des Chinois qui n'ont pas continué leur tir, et nous apercevons tout en haut le pavillon qui flotte à côté de notre hotchkiss,

quand tout à coup le vent qui se lève de la haute mer pousse vers nous une buée blanche, épaisse et cotonneuse, qui en quelques minutes nous entoure complètement. C'est le fâcheux brouillard, qui nous a tant de fois immobilisés, mais jamais je ne l'avais senti aussi opaque, aussi intense. Nous ne voyons plus rien, c'est comme si nous étions ensevelis dans un océan d'ouate. Fort heureusement, nous sommes près d'arriver et il n'y a plus qu'à monter. Mais je songe avec terreur qu'un quart d'heure plus tôt seulement, nous étions perdus dans cette masse opaque, et Dieu sait comment nous aurions pu retrouver notre route.

Il semble cependant que la saison des pluies tire à sa fin. Les périodes de pluies et de brouillards ne durent maintenant que quelques jours.

28 mars. — Ce matin, vers 6 heures, j'étais encore couché dans la grande case, et j'entendais dans un demi-sommeil les coolies annamites travailler aux gabions, les soldats creuser le sol pour renforcer le parapet, quand soudain un sifflement strident et, aussitôt après, un fracas épouvantable me font sauter en l'air. Ah ! je n'ai pas été long à me trouver dehors et à courir au retranchement. Qu'y a-t-il ? Quel est ce bruit ? Mais voici la réponse : Nouveau sifflement, nouveau fracas, avec un bruit de ferraille et de mort au-dessus de nos têtes. Cette fois, j'ai bien vu. C'est un obus qui est arrivé en plein dans le retranchement et dont les éclats ont passé par-dessus. Du coup, les Annamites ont lâché leur atelier de gabions ; c'est justement au milieu d'eux que l'obus est arrivé, sans en toucher aucun. Nous faisons terrer nos hommes, et nous allons à nos 2 canons de 80. Posément, calme comme au polygone, Cl. pointe ses canons et riposte. Sur une crête à notre gauche, à 2.000 mètres environ, du côté où j'avais poussé ma reconnaissance l'autre jour, nous voyons, au milieu de la verdure, une vaste embrasure qu'on ne voyait pas hier encore. Avec la lunette de batterie, on distingue que les merlons de la batterie sont en sac à terre ;

on voit de même les sarraux bleus des servants chinois qui aident à la manœuvre.

Le duel d'artillerie a duré une demi-heure environ, puis, sur un coup d'obus à balles de notre fort, nous avons vu les Chinois déménager, comme s'ils emportaient quelque mort ou blessé. Ils ont dû étrenner.

Cette alerte passée, nous échangeons nos impressions. Ce qui nous a frappés, c'est la précision du tir des Chinois, encadrant parfaitement leur but et nous envoyant de vrais obus, éclatant comme les nôtres. Justement un artilleur de marine, qui n'a peur de rien, nous arrive avec un obus qui n'a pas éclaté et qu'il vient de dévisser sans plus d'émoi, au risque de se faire écrabouiller. C'est un obus prussien de 7 c. 5, analogue à notre 80 de montagne. Les voilà bien, les canons dont on nous avait tant parlé. S'ils avaient pu du Bambou être pointés contre notre position du fort Ber, il aurait bien fallu décamper; ici, heureusement, nous sommes dans une position telle, qu'il est à peu près impossible de nous toucher ou de bouleverser nos ouvrages, surtout avec du canon de montagne.

Mais qui peut si bien pointer du côté des Chinois ? Il n'est pas possible qu'ils n'aient pas avec eux quelques Européens.

Alors les officiers de zéphyrs nous disent que ce doit être quelque allemand déserteur de la Légion, et ils nous parlent d'un certain Trüner, ancien maréchal-des-logis de l'artillerie saxonne, qai a disparu depuis quelques jours et que les officiers de la Légion croyaient tué.

Dans la matinée, c'est le fort Bertin qui, à son tour, a reçu des coups de canon. Mais là, ils sont moins bien protégés que nous, et puis ils sont aussi exposés à la fusillade.

Allons, les alertes vont recommencer.

1er avril. — Le beau temps revenu nous ramène la guerre.

Depuis la canonnade de l'autre jour, chaque matin, les Chinois ont pris l'aimable habitude de venir nous sonner le réveil avec une vingtaine d'obus. Ils ne nous font pas grand

mal, par exemple, bien que leur tir soit toujours bien ajusté. C'est une habitude prise chez nous maintenant. Dès qu'on entend le premier obus chinois, les hommes continuent à travailler derrière le parapet qui se renforce de jour en jour; un d'entre nous se tient à la lunette, signale le départ du coup (l'obus met 14 secondes à nous arriver), et nous nous couchons à plat, jusqu'à ce que l'obus ait passé ou qu'il se soit enfoncé dans la colline, où il ne fera pas grand dommage.

Hier, les Chinois nous ont envoyé quelques obus d'un autre point, situé sur le prolongement de notre croupe, à 2.000 mètres également. Nous étions réunis sur la plateforme, tous les cinq officiers du fort, en train d'observer les travaux d'une fourmilière de terrassiers chinois élevant un retranchement. La tentation était trop forte : Cl... pointe ses deux pièces avec des obus à balles à 2.000 mètres, et boum ! boum ! — en plein au milieu des Chinois. Il fallait voir ce remue-ménage, et comme la place a été vite nette. Nous en riions encore, quand soudain nous voyons là-bas un gros nuage de fumée blanche, et, quelques secondes après, un obus nous arrive en plein sur la plongée, à 2 mètres de nous, à 0m.50 de notre cuisinier couché sur les gabions et qui a été retourné comme une omelette. Nous nous regardons stupéfaits, mais l'entonnoir de l'obus est bien là, notre cuisinier se tâte les côtes, ne comprenant rien à son aventure. Tout compte fait, il n'y a personne de touché. C'est égal, les Chinois ont manqué un beau coup, et ils pouvaient nous ramasser tous les cinq à la fois. Puis leur tir a continué, en devenant plus court à chaque coup. Ils ont essayé du tir fusant, mais leurs fusées prussiennes n'ont que 10 secondes de durée, et l'obus éclate trop tôt. Ils sont vite revenus au tir percutant, sans nous faire, d'ailleurs, plus de mal qu'avant.

Au fort Bertin, fusillade et canonnade ne cessent pas de la journée, et on commence à perdre du monde.

Nos deux forts deviennent le but de promenade des marins qui s'ennuient sur leurs bateaux. Ils choisissent le moment du départ d'une corvée en armes qui vient nous ravitailler, et ils arrivent tout guillerets, croyant s'offrir une partie de plaisir. Mais, l'autre jour, un aspirant s'est fait blesser en allant au fort Bertin, et depuis, pour ce dernier fort du moins, toute promenade que ne justifient pas des motifs de service, est interdite.

Nous continuons, nous, à recevoir : mais les visiteurs se font rares, et je passe de longs moments, le soir surtout, à écouter les récits d'Afrique du père M..., le capitaine de la compagnie de zéphyrs et commandant du fort. Il est âgé, a droit à sa retraite, mais, en vieux brave qu'il est, il a voulu faire encore campagne, avant d'aller prendre sa retraite à *Kheuchila-la-Divine,* comme il dit, dans le Djébel-Aurès. Ah! le beau pays de chasse qu'il me dépeint! Et des histoires de toute espèce sur l'Afrique, les tirailleurs, les joyeux, les Arabes! Il est inépuisable. Avec sa belle barbe grise en éventail, il figure assez bien le Nestor de notre petite troupe.

5 avril. — Mauvaises nouvelles du Tonkin. Les bruits venus du cantonnement parlent de catastrophe irréparable : Négrier tué, le Haut-Tonkin évacué, nos troupes refoulées jusque sous les murs d'Hanoï. Evidemment tout cela doit être exagéré.

Dans la journée, le colonel est venu, nous a pris à part et nous a confirmé les mauvaises nouvelles. Le général Négrier est blessé, et nos troupes ont reculé, évacuant Lang-Son. Il nous est recommandé de ne rien dire à nos hommes et de redoubler de surveillance, car les Chinois ne vont pas manqner de nous inquiéter, surexcités qu'ils sont par leur succès. Le colonel nous laisse même entrevoir que nous pourrions bien, sous peu, être obligés d'évacuer, pour aller renforcer nos camarades du Tonkin.

Tout cela nous a causé une émotion assez vive, surtout par l'imprévu de cette funeste aventure, succédant à tant de

succès. Quelle impression on a dû ressentir en France! Pour nous, la perspective de filer au Tonkin est loin de nous déplaire; nous ne pourrions qu'y gagner, car aucune épreuve ne nous a été épargnée ici, depuis 6 mois.

Tous ces jours-ci, les Chinois nous ont harcelé sans trêve. Je ne parle plus de leurs canonnades matinales, nous y sommes habitués. Mais, dans notre fort, aussi bien qu'au fort Bertin, ils viennent régulièrement nous régaler de leurs feux de mousqueterie.

La nuit dernière, ç'a été une pétarade qui n'en finissait plus. Réveillé en sursaut par la sentinelle qui crie : *Aux armes !* je cours encore endormi au parapet, et criant, moi aussi : *Aux armes !* comme dans un rêve. Mon cri m'a tout à fait réveillé, étonné un instant de ma voix blanche, de ma voix de rêve que je ne reconnaissais pas. Nous sommes restés un moment aux écoutes, puis plus rien. Dans la vallée, à 500 mètres de nous, la fusillade s'est éteinte peu à peu. Ces bons Chinois ont dû avoir une panique et se sont crus attaqués.

Je reste un moment accoudé au parapet, n'ayant plus sommeil. Tous les fonds des vallées sont noyés de brume blanche, et le paysage prend un aspect fantastique, les sommets des collines, les pics, les mamelons émergeant comme des îlots sombres sur une vaste mer de lait. Quel calme! quelle sérénité! Un moment, il me semble qu'il n'est pas vrai, que là, dans ce fond, là-bas, en face, veillent des hommes prêts à s'entre-tuer : que dans quelques heures le soleil va se lever et éclairer à nouveau le spectacle des fureurs humaines. Et pendant que je rêve à la lune, voici que monte du fond de la vallée un bruit déjà familier : c'est le bruit rhythmé en 3 temps que font les bâtonnets sonores avec lesquels les Chinois battent leur veille, en murmurant quelque mélopée interminable, racontant les hauts faits des ancêtres. Ce son grêle et doux met une note étrange dans cette belle nuit; il bat le rappel de toutes les hostilités qui nous entourent, de tous les périls qui nous guettent.... Ma rêverie s'est envolée.

10 avril. — Nous sommes toujours dans la même situation d'attente anxieuse. Allons-nous rester ? Allons-nous partir au Tonkin ? Tous ces jours-ci, on a fait de vastes préparatifs de défense du côté de notre cantonnement. On a construit un ouvrage au-dessous du point A, comme pour appuyer notre retraite. Puis les chemins ont été jalonnés avec des bambous, comme si on devait se retirer pendant la nuit. Et chose étrange, les Chinois nous laissent presque tout à fait tranquilles. Au fort Bertin, il y a bien eu des coups de canon, un obus a même pénétré dans la case des officiers et est allé crever une caisse qui servait de siège à l'un d'eux. L'obus lui a passé littéralement entre les jambes, et il n'a rien.

En voilà de la chance ! Mais depuis 2 ou 3 jours, nous jouissons d'un calme relatif. Serait-ce quelque surprise qu'on nous réserve ? Bah ! nous verrons bien.

17 avril. — Hier soir, vers les 9 heures, nous causions après dîner des bruits qui courent au cantonnement, on disait que la paix était faite, que l'affaire de Lang-Son avait été exagérée. Bref, nous ne savions guère que penser, dans l'ignorance de toutes choses où nous sommes. Alors, coup sur coup, trois détonations assez violentes sont venues interrompre notre conversation qui commençait à languir. Nous sortons, nous interrogeons les sentinelles ; elles nous disent qu'elles ont vu des éclairs au-dessus de notre fort, qu'elles ont bien entendu les détonations, mais aucune chute de projectiles, aucun éclat. Nous ne savons que penser, puis, après un bon moment passé aux écoutes, nous rentrons nous coucher.

Ce matin, l'explication est arrivée. L'armistice est signé depuis hier ; les Chinois l'ont su avant nous par Tamsui et comme en bons Chinois qu'il sont, il faut qu'ils célèbrent tout heureux évènement par des pétards, ils ont trouvé ce moyen facétieux de nous signaler la fin de la guerre.

Eh ! bien, ma foi ! je l'avoue franchement, nous avons tous

été bien heureux de la nouvelle. On veut bien faire la guerre, voir des pays nouveaux, courir les aventures ; mais être toujours assiégé, toujours sous la pluie ou dans la boue ! Non, on en a assez, on en a par-dessus la tête. Donc, vive la paix pour aujourd'hui, et que demain cela recommence, mais sur un autre théâtre, et avec un peu plus de champ.

Fin avril. — C'est une sensation vraiment délicieuse de se lever tous les matins sans le rappel brutal des coups de canon, sans être obligé de veiller constamment, de borner ses promenades, de renoncer même aux rares distractions que nous offre notre colline.

Certes, nous n'avons pas abandonné notre service de sûreté, nous continuons à travailler à nos fortifications comme si la lutte allait reprendre ; mais, sans être encore bien sûrs de la fin de nos alarmes, nous jouissons déjà du répit sensible qui nous est accordé. Depuis le 17, pas un acte d'hostilité ne s'est produit du côté des Chinois. De notre côté, même correction. On occupe les hommes aux retranchements et aux paillottes. Nous avons maintenant des logements superbes, et récemment, nous avons inauguré notre case, la case des officiers de la compagnie, qui est tout à fait confortable. Il y a encore quelques tentes côniques qui abritent nos hommes, mais ils sont au large là-dedans. D'ailleurs, le temps s'est mis tout à fait au beau, et la chaleur commence même à se faire sentir très vivement.

Levé de bonne heure, je flâne au bas de notre colline, dans les gorges qui regardent le fort Bertin, ou bien entre notre fort et le fort Bambou. Il y a des coins adorables. En descendant le ravin, sous les arbres qui forment un dôme de verdure, nous avons découvert de petits bassins creusés par l'eau dans les rochers, nous nous baignons tous les jours dans ces vasques charmantes, à l'abri des ardeurs du soleil. Mais nous évitons toute excursion du côté de la rivière de Tamsui, malgré notre envie. Un incident surgit si vite !

Nos hommes ne se montrent pas aussi scrupuleux que

nous, surtout les zéphyrs, qui ne se gênent guère pour aller marauder dans les maisons isolées du bord de la rivière. Aussi a-t-il fallu prendre des mesures énergiques, et des sentinelles sont maintenant placées à quelques centaines de mètres de nos positions, du côté ennemi, pour arrêter tout soldat qui essaierait de franchir la ligne.

On veut surtout éviter les désertions ; on nous dit, en effet, que plusieurs légionnaires sont passés aux Chinois, et on vient d'en arrêter un notamment, du fort de la Table, un Mayençais, nommé Laufersweiler, comme il allait atteindre la rivière.

Nous n'avons pas eu de déserteurs dans notre fort, mais les zéphyrs nous ont donné de la tablature, et ils vont donner aussi de l'occupation au Conseil de guerre qu'on est en train de convoquer au cantonnement.

A la dernière corvée de ravitaillement de notre fort, il pleuvait ferme, et les escouades attendaient avec impatience la corvée qui allait leur apporter la viande pour le repas du soir et aussi le vin et le tafia, qu'on distribue régulièrement. Ma compagnie reçut bien ses vivres, mais à la compagnie de zéphyrs, notre voisine, plusieurs escouades n'eurent pas leur compte, surtout en vin et tafia. Cris, réclamations. Le capitaine B... va voir ce qui se passe, interroge les hommes de corvée, et voit immédiatement ce qui est arrivé. Trois de ces hommes sont ivres comme des Polonais; sans doute, pour se donner des forces à la montée, ils ont bu à même les bidons pleins qu'ils apportaient à leurs camarades, et se sont saoûlés à ne pouvoir tenir debout. Au milieu des imprécations que leur prodiguent leurs camarades, ils sont, sur l'ordre du capitaine, ficelés, les mains derrière le dos, les pieds entravés et amarrés à plat ventre sur la plate-forme de notre petite batterie. La pluie qui continue à tomber mettra de l'eau dans leur vin et leur inspirera quelques réflexions salutaires sur les inconvénients de l'intempérance.

J'ai assisté en curieux, à côté du capitaine, à cette opéra-

tion appelée la « crapaudine », et nous revenons tranquillement à notre case, quand nous entendons tout à coup un grand vacarme. Nous nous retournons, et dans la demi-obscurité qu'amène la fin du jour, et la pluie fine tombant toujours, nous voyons un homme qui s'enfuit avec de grands gestes en avant de notre retranchement, sur la croupe qui descend vers la rivière. — « C'est un de mes trois ivrognes, dit le capitaine. Courons. » — Arrivés sur la plate-forme, nous voyons alors notre zéphyr se retourner, et d'une voix emphatique, avec un geste théâtral, il crie aux joyeux camarades : « Vous direz au capitaine, que Siméon Barrau passe aux Chinois ! » — Bien déclamé, mais pas de chance vraiment. A peine a-t-il lancé son manifeste, que notre nouveau Coriolan bute contre un des nombreux piquets de bambou qui parsèment la croupe et s'étale lamentablement en poussant des cris de douleur. Le malheureux s'est assis sur quelques petits piquets. Il n'y a qu'à envoyer deux hommes le prendre, et le farouche Siméon rentre plus docile et plus résigné qu'un mouton.

C'est un Gascon, brun et râblé, qui ne paraît pas trop mauvais diable. Arrivé devant le capitaine qui s'est avancé à sa rencontre, notre Barrau regrette son incartade et se remet de bonne grâce à la crapaudine, en promettant d'être bien sage.

Mais en voici bien d'une autre. Pendant que nous nous occupions de Barrau, les deux autres zéphyrs ont profité d'un moment d'inattention du sergent, qui achevait de les ficeler, pour se relever, le bousculer et essayer de fuir. Ils sont vite remis à la raison, et cette fois solidement amarrés.

Mais alors, le capitaine survenant, c'est une scène scandaleuse et répugnante qui a lieu. Les deux hommes sont là, couchés sur le ventre, dans la boue, et furieux, exaspérés d'avoir manqué leur tentative d'évasion, ils se mettent à insulter le pauvre capitaine, à lui dire des choses abominables.

Ce sont deux Parisiens, Bouton et Lévêque, le premier petit et rageur, le second grand et fort, tous les deux pâles, imberbes ; des têtes de souteneurs. Leur vocabulaire cynique et poissard, aussi bien que leur accent faubourien dénote la race du voyou des barrières, qui forme l'appoint le plus sérieux des bataillons d'Afrique. Pour mettre un terme à cette scène révoltante, on transporte ces deux mauvais garnements en dehors du retranchement, sous la gueule de nos canons. Ils resteront là toute la nuit, hors de la protection de nos sentinelles, et s'ils continuent leurs vociférations, les Chinois pourraient bien venir les cueillir. Malgré leur ivresse furieuse, ils comprennent la situation, à ce qu'il me semble, car maintenant que la nuit est tout à fait venue, ils se taisent après avoir crié encore quelque peu, histoire de ménager leur amour-propre ; et nous rentrons, le capitaine et moi, passablement écœurés.

Le lendemain on les a transportés toujours ligottés, au cantonnement, en attendant leur comparution devant un Conseil de guerre.

Ce pénible incident a naturellement éveillé d'autres souvenirs, et les officiers de zéphyrs nous ont raconté les nombreuses difficultés qu'ils ont quelquefois avec ces mauvais drôles. Dans les garnisons du sud de l'Algérie, dans le désert, l'amarrage dans un silo, la privation de nourriture sont les seuls moyens vraiment pratiques de les réduire. Il y a deux sortes de recrutement pour les bataillons d'Afrique : d'abord les appelés de la classe qui, antérieurement à leur appel, ont subi des condamnations correctionnelles, et puis, les soldats qui, pendant leur service, ayant passé devant un Conseil de Guerre, ont encore un certain temps à faire, leur peine expirée. De l'avis de tous les officiers d'Afrique, la première catégorie renferme les plus mauvais éléments : c'est à celle-là qu'appartiennent Bouton et Lévêque. C'est la lie des grandes villes, de Paris surtout, camelots, souteneurs, la fine fleur des boulevards extérieurs, cyniques, gouailleurs, fanfarons de

vices. Les autres sont de mauvaises têtes pour la plupart, mais chez qui ne sont pas éteints les sentiments de morale et d'honneur. Aussi, il serait préférable, à tous les points de vue, de former des compagnies ou des bataillons, d'un côté, avec les ressources du recrutement, les sortants des Ecoles, comme ils disent ; de l'autre, avec les anciens soldats condamnés.

Et à l'appui de leur dire, les officiers de zéphyrs nous parlent de quelques-uns de leurs hommes que nous commençons à connaître. Ce petit gringalet, à la figure de papier mâché, dont je ne me rappelle que le surnom pittoresque de Mal-au-Ventre, exerçait la noble profession de pître forain et fut englobé dans l'affaire Gilles et Abadie. Faute de preuves suffisantes, on le relâcha pour l'envoyer dans un bataillon d'Afrique, ses 21 ans arrivés. Au début, nous disent ses officiers, c'était un vrai sauvage, un Mohican de Paris, ignorant du bien et du mal, volant tout ce qui était à portée de sa main, vendant pour quelques sous ses effets d'équipement. Au lieu de le faire passer en Conseil de Guerre, — à quoi il n'aurait rien compris, — on le mit au silo et on lui fit payer « sur le ventre » les effets dissipés, par la retenue de ses modestes allocations. Il a « tiré » ainsi 8 mois de silo, et c'est maintenant un soldat tout à fait assoupli. Il s'est tellement plaint, le pauvre pître, d'avoir mal au ventre, pendant ses jeûnes forcés, que le nom lui en est resté. Il est très fort pour imiter le cris des oiseaux, et il nous a donné des séances amusantes.

Celui-ci, grand, osseux, noir et velu, à tête de forban, est un ancien contrebandier de la frontière suisse, qui n'en est plus à compter ses condamnations. Honnête garçon d'ailleurs, à part ses petits démêlés avec les gendarmes et les douaniers. Il s'est si bien conduit pendant la campagne, s'est si bien distingué dans les divers combats, qu'on vient de le nommer caporal et qu'il pourrait bien revenir sergent, chose tout à fait rare pour un « joyeux ». Maintenant que je commence à

connaître les zéphyrs, je voudrais bien faire connaissance avec les légionnaires. C'est là surtout qu'on doit trouver les contrastes les plus frappants, les professions les plus bizarres !

2 mai. — L'affaire de nos mauvais drôles n'a pas traîné. Bouton et Lévêque sont condamnés à mort. On a aussi condamné à mort le légionnaire Lausferweiler, le déserteur de la Table. On n'attend plus que l'ordre de l'amiral commandant en chef, pour exécuter le jugement. A ce propos, nous apprenons que l'amiral est toujours aux îles Pescadores, dont il s'est emparé le mois dernier, et où le bataillon d'infanterie de marine est plus que décimé par le choléra.

Il ne restera bientôt plus rien de ce malheureux régiment. Est-ce que nos hommes seraient aussi gagnés par la contagion de l'exemple ? Un de mes caporaux, un gamin de 19 à 20 ans, le jeune Deshoesses, vient de déserter. Placé à quelques centaines de mètres du fort pour empêcher les hommes de s'écarter, c'est lui-même qui décampe. En le voyant pas venir au bout de ses 4 heures de quart, nous avons envoyé un sergent avec un coolie à sa recherche. Le sergent est allé jusqu'à la rivière sans plus s'émouvoir, a été fort bien reçu par le poste chinois, dont le chef lui a dit, par l'intermédiaire du coolie parlant un peu chinois, que le caporal était venu s'offrir à eux et qu'on venait de l'expédier sur Tamsui. Nous sommes confondus par cette incroyable aventure. Que va devenir ce malheureux ? Je le vois encore avec sa figure imberbe et candide ; c'était un des plus assidus chanteurs de la « Chanson des Blés d'Or », la rengaîne sentimentale que nous servent nos hommes tous les soirs. Qui sait ? Quelques récits d'aventures, l'exemple des aventuriers anglais, américains ou autres, ou tout simplement un coup de soleil ; et voilà un homme de plus à la mer.

11 mai. — Nous sommes toujours au fort du Sud, menant une existence de rentiers en villégiature, nos hommes

uniquement préoccupés de battre la brousse dans la partie permise à leurs pérégrinations, tandis que nous, n'ayant plus rien à surveiller, nous cherchons les coins d'ombre et de fraîcheur dans les fonds avoisinants, en attendant les heures des repas. La saison chaude paraît maintenant tout à fait établie, et si le mois de mai est moins dur ici qu'en Cochinchine, il nous condamne néanmoins au repos absolu. Cet armistice est arrivé bien à propos. Continuer notre rude vie de campagne par cette température aurait été presque impossible.

Hier matin, j'ai bien cru un moment que la musique allait recommencer. Il pouvait être entre les 8 et 9 heures, le temps était très lourd et il soufflait un fort vent qui, remontant la vallée de Tamsui, secouait ferme nos paillottes et nos cuisines, orientées plutôt pour se garer des souffles du large. Je me promenais seul, entre le fort et la position du Bambou, à l'ombre de la colline, rêvant fort paisiblement au prochain départ, quand tout à coup une vive fusillade éclate du côté du fort. Brusquement éveillé de ma rêverie, je prends aussitôt le pas gymnastique et file vers le fort, me demandant, tout en courant, ce qui pouvait bien se passer, m'attendant pour le moins à quelque mauvais tour des Chinois. En quelques minutes je suis au bas de la colline, je grimpe aussi vite que possible, étonné du peu d'émoi que je remarque sur les figures des hommes que je rencontre, et cependant le crépitement de la fusillade continue de plus belle.

J'arrive enfin, et... qu'est-ce que je vois? Notre jolie case en bambous notre belle paillotte toute neuve est en flammes. Voilà la fusillade expliquée. Un coup de vent plus fort que les autres a mis le feu au toit d'une cuisine voisine de notre case, ledit toit a été projeté contre notre paillotte et tout brûle à présent. Ce sont les bambous enflammés qui produisent ce crépitement de fusillade, par l'échauffement de l'air enfermé entre les nœuds de la tige; ce sont de vraies

détonations, et l'illusion est si complète, que l'on voit au loin les Chinois qui regardent ce qui se passe, ayant cru, eux aussi, à la fusillade.

Mais il faut agir au plus vite et circonscrire le désastre. Tous nos effets d'habillement, nos armes, nos revolvers chargés qui sont dans la case, sont irrémissiblement perdus. Mais il y a des tentes de troupe à côté, avec des caisses blanches à cartouches, l'une d'elles est déjà entamée par le feu. Nous faisons vivement déblayer le terrain, on abat les tentes, on jette la caisse à cartouches dans le ravin ; il était temps, le bois commençait à brûler. Il y a bien, par ci par là, quelques cartouches isolées qui éclatent, mais en somme, personne n'est blessé et en quelques minutes tout danger est conjuré.

Quand nous avons pu fouiller les débris fumants de notre case, nous avons retrouvé les revolvers absolument perdus, les ressorts détrempés, les bois brûlés; le mien, seul, échappe au désastre. Le feu ayant brûlé la courroie qui le tenait suspendu, il est tombé à terre dès le début de l'incendie et a été recouvert presque aussitôt par les décombres. Je l'ai retrouvé dans l'étui intact, sauf la courroie à demi-consumée, encore chargé de ses six balles.

Le moins drôle, c'est que nous avons perdu le peu d'effets que nous avions avec nous. Heureusement nous avons une réserve dans nos grandes malles du cantonnement.

Nous avons dû recourir de nouveau à l'hospitalité des officiers de zéphyrs et notre première nuit a été arrosée. L'orage, en effet, qui se préparait depuis ce maudit coup de vent du matin, a crevé dans la soirée et toute la nuit ç'a été un vrai déluge. Les coups de tonnerre étaient particulièrement effrayants. Leurs détonations, amplifiées par tous les obstacles naturels de ce pays de gorges étroites et contournées, répercutées aux parois abruptes des vallons, avaient des résonnances parfois fantastiques. C'étaient des

sifflements d'obus, des éclatements de mitraille, à croire que toutes les artilleries de la Chine nous tiraient dessus. Ce matin, le temps redevenu beau, nous sommes allés visiter ce qui fut notre pauvre paillotte. Est-ce bien la peine maintenant d'en reconstruire une autre?

15 mai. — On commence à parler de notre prochain départ. La paix est faite décidément et il ne reste plus qu'à ratifier les signatures. Or la diplomatie chinoise ne brille pas précisément par la précipitation; une sage lenteur est même sa caractéristique la mieux établie. Si nous devons rester ici, tant que les diverses questions ne seront pas réglées, nous avons des chances de passer encore tout l'été dans nos forts. Nous faisons néanmoins comme si nous devions partir, c'est-à-dire que nous ne faisons rien. Le plus clair de nos occupations consiste à combiner des plats inédits et à tenter des expériences culinaires qui feraient faire la grimace à feu Brillat-Savarin. C'est ainsi que l'autre jour nous avons mangé d'un mets assez inattendu : tout simplement une façon de boa ou de grande couleuvre en matelotte. J'avais vu revenir quelques-uns de nos hommes avec un serpent long d'au moins 1m20, qu'ils venaient de tuer d'un coup de bâton, et je ne pensais plus guère à tout cela, quand à l'heure de notre déjeûner nous voyons arriver cérémonieusement le maître-coq le plus renommé de la compagnie portant une assiette en fer blanc pleine d'un ragoût d'aspect réjouissant.

Le brave garçon vient nous offrir les plus beaux morceaux de sa cuisine. Qu'est-ce que c'est? D'où vient cette belle anguille? C'est tout bonnement une anguille de haie, le boa de tout à l'heure. Nous faisons la grimace; mais un peu par curiosité gourmande, un peu aussi pour ne pas désobliger le cuisinier et ses camarades, nous attaquons le plat. Eh! bien, il était exquis, le serpent en matelotte et nous avons fait place nette. Un autre jour, on nous a servi un gros cabri, un jeune bouc presque, rapporté du marché qui se tient au bord de la

mer, et que nous avons mangé en « méchoui », cuit à la mode arabe par un zéphyr du fort.

Les paysans et pêcheurs chinois affluent depuis l'armistice au cantonnement et le marché est assez amplement pourvu. Du moment qu'il y a des piastres à récolter, l'homme jaune ne se fait pas tirer l'oreille et sa rancune ne dure guère. Ah! si nous pouvions agrémenter notre table des produits de la chasse! Mais la défense est absolue. C'est qu'aussi la tentation est par trop forte. Tous les matins, en nous levant, nous entendons les faisans dans les champs de thé, nous les voyons gratter la terre comme de vraies poules dans nos basses-cours, et cela à notre barbe, à 50 mètres de nous parfois. Positivement, ils nous narguent. A propos de thé, nous avons eu également, en cette fin d'avril et au commencement de mai, le spectacle de la cueillette de la précieuse feuille. Dès que la saison des pluies est terminée et que les pousses nouvelles ont mis une auréole vert tendre aux arbres à thé, nous voyons, sur toutes les collines environnantes, des troupes d'hommes et de femmes s'égailler dans les champs comme nos vendangeurs, en septembre, dans nos vignes de France. Chaque travailleur muni d'une large corbeille en sparterie, cueillait délicatement entre le pouce et l'index toutes les feuilles nouvelles, et aussi les fleurs, pareilles à la rose de l'églantier. Ce sont ces feuilles qui, plongées dans des étuves, séchées au soleil, ayant subi des manipulations que j'ignore, donneront ce thé excellent qu'on boit dans le monde entier. Le thé que nous avons essayé de faire avec des feuilles vertes cueillies par nous était franchement détestable.

L'affaire des zéphyrs Bouton et Lévêque et du déserteur légionnaire Laufersweiler a eu hier son épilogue. Ces malheureux ont été passés par les armes. La réponse de l'amiral, toujours aux Pescadores, avait été que la sentence du conseil de guerre devait être exécutée. Cruelle nécessité, mais nécessité inéluctable! En campagne, sous les yeux de

l'ennemi, il n'est pas permis de tolérer la rébellion ou la désertion ; c'est une question de vie ou de mort pour une troupe digne de ce nom.

On a donc été avisé dans les forts et cantonnements que, l'exécution devant avoir lieu de bon matin à Kelung même, près d'une pagode abandonnée, contre le cantonnement de la Légion, tous les postes auraient à envoyer des détachements pour assister à l'exécution. Je n'ai pas été désigné et je ne le regrette pas. Ce terrible exemple a dû fortement frapper nos hommes, surtout les « joyeux », si j'en juge par leur mine au retour. Au dire de ceux de nos camarades qui étaient présents, l'attitude du légionnaire a été superbe. Il s'est avancé ferme et résigné, a fait le salut militaire à mesure qu'il passait devant un chef ou un détachement; puis il est allé se placer devant le peloton d'exécution, toujours aussi tranquille qu'à la manœuvre. Toute autre a été l'attitude des deux zéphyrs. Dès qu'on est venu les avertir qu'ils allaient être fusillés, ils se sont mis à crier, à lancer des injures abominables contre tout le monde. Il a fallu les traîner devant les troupes, et là, la scène a été encore plus écœurante. Les pauvres misérables appelaient leurs camarades à l'aide criaient à l'assassinat, puis demandaient grâce. Pour en finir au plus vite, on les a poussés contre le mur de la pagode et sur un signe de l'adjudant commandant le peloton, le déchirement de la fusillade a mis fin à tous ces cris, à toutes ces imprécations, qui visiblement commençaient à énerver la troupe.

Puissions-nous n'avoir pas à faire de nouveau un aussi terrible exemple !

20 mai. — Les gens heureux n'ont pas d'histoire et notre existence continue à être toujours aussi calme et monotone, mais non dépourvue de charmes. Avec le beau temps, avec la bonne nourriture et aussi avec la fin des fatigues et des alertes, la santé est revenue chez nous et il n'y a plus de malades au fort. Il est vrai que la sélection s'est faite pendant

tout cet hiver, et elle a été terrible. Nous restons maintenant une soixantaine de la compagnie de 150 hommes que nous étions, il y a 8 mois, au départ de Saïgon.

Nous allons rentrer quelque peu réduits, car nous rentrons vraiment. Hier, nous avons reçu la visite de l'amiral Courbet, arrivé dernièrement des Pescadores. Quel changement!

Je ne l'avais pas vu depuis les débuts de la campagne. Il était maigre alors, il est étique maintenant. De plus, son teint s'est plombé, ses yeux sont voilés, il semble marcher par un effort suprême de volonté; mais il a l'air bien malade. Il ferait bien de rentrer au plus vite en France. Toujours affable et accueillant, il a eu un mot aimable pour tout le monde, nous a dit que nos travaux et nos épreuves de Formose étaient terminés et qu'il allait bientôt nous emmener sur les bateaux de l'escadre, pour nous déposer soit au Tonkin, soit en Cochinchine.

Et pour commencer puisque la garnison du fort du Sud n'a plus besoin d'être bien forte ma compagnie va descendre au cantonnement. Nous goûterons enfin les douceurs de la vie citadine. C'est donc une ville, notre cantonnement? Le mot ferait rire, ailleurs. Mais tout de même, avec ses quelques maisons au bord de la mer, son apparence de marché, le va et vient des officiers, des barques et des mercantis, le cantonnement nous apparaît comme une capitale.

C'était bien notre tour ; depuis le 1er octobre 1884, je suis aux avant-postes.

24 mai. — Demain matin je descends aux bords de la mer avec la compagnie. Enfin ! il me semble que c'est le commencement du retour en France.

66 jours, que je viens de passer sur cette colline, nez à nez avec les Chinois ! Que d'émotions au début, et puis au commencement d'avril quelles sinistres appréhensions.

Tout cela est passé. Encore un dernier regard à cet horizon familier de la vallée de Tamsui, à tout cet appareil formidable des retranchements chinois qui gâtent les massifs de verdure

et demain, demain, je ne veux plus avoir d'yeux que pour toi, mer bleue, mer propice où je vois déjà s'avancer le bateau qui nous ramènera aux doux rivages de France...

26 mai. — Je suis au bord de la mer depuis hier, et cette nuit j'ai dormi, pour la première fois depuis 8 mois, sous un toit de tuiles, et dans un vrai lit quoique chinois, et dans des draps blancs. Positivement, je me suis trouvé mal à l'aise au début, et je trouvais presque bizarre de se déshabiller pour dormir. La vieille habitude reviendra bien vite.

Nous sommes arrivés hier matin vers les 9 heures dans la partie du cantonnement qui nous a été affectée, et qui a été successivement occupée par diverses compagnies désignées tour à tour pour venir se refaire ici. La maison des officiers est très confortable. Nous avons notre entrée sur la rue. La maison, se prolongeant en long boyau, donne par derrière sur la mer, c'est-à-dire sur la rade, et dans cette partie de notre demeure sont les cuisines, communs, etc., où se sont installés nos ordonnances. Nos hommes sont aussi très confortablement logés, et tout leur travail consiste à fournir un service de garde très anodin ; le reste du temps, ils le passent à pêcher à la ligne sur les sampans ou les appontements primitifs du fond de la rade.

Quant à nous, nous vivons assez nombreux, 7 ou 8 officiers, le débris du 1er bataillon, et nous tenons table ouverte pour les vieux amis qui viennent nous voir des forts.

Que de vides la campagne a faits parmi nous ! Peu de morts en somme, mais beaucoup partis malades ou en fin de séjour.

J'ai vu ce matin ce qui reste des prisonniers chinois amenés en janvier et qu'on nous avait donnés comme porteurs, — pendant ce triste mois de février surtout. Je me promenais au bord de la mer au milieu des paysans et pêcheurs chinois qui avaient apporté leurs denrées au marché, et mon attention s'est fixée tout de suite sur certains d'entre eux à la mine dolente, vêtus de haillons indéfinissables, mais régulièrement

marqués d'un gros numéro noir dans le dos. Je m'informe auprès d'un gendarme, et il m'explique que ce sont là les survivants de la razzia de cet hiver. Depuis la fin des hostilités, on les laisse vaguer en toute liberté, mais les malheureux sont si anémiés, si à bout de forces qu'ils restent encore, prisonniers volontaires, pâles fantômes errants, attendant le retour de la santé pour regagner leurs foyers, ou bien aussi dans l'espoir d'être rapatriés par leurs mandarins, dès que nous ne serons plus là. J'ai eu la curiosité de les compter ; j'ai trouvé jusqu'à un n° 102, et ils étaient 300 à leur arrivée.

Une visite encore plus poignante est celle du cimetière qui s'étend dans un vallon assez large, au bord de la mer, à côté du fort Villars. Des soldats des divers corps sont en ce moment occupés à tailler des pierres tumulaires pour les tombes des officiers, et à élever des monuments funèbres très simples pour chaque corps de l'expédition, marsouins, marins, légionnaires et zéphyrs. Ce sont en général des pyramides quadrangulaires portant sur leurs faces les noms des tués de chaque combat. Il y en a bien là de 500 à 600 pauvres petits soldats français, qui dorment leur dernier sommeil dans cette terre barbare. Pauvres morts obscurs ! Leurs noms sont gravés sur les pierres qui se dressent de ci de là sur cette plage sinistre, mais pour combien de temps encore ? Qui donc ira donner un souvenir, une larme à tant de noms inconnus, quand nous ne serons plus là, quand les hommes jaunes nous auront vite remplacés sur ce rivage, qu'il ne restera plus que ces vestiges et ces pierres comme témoins du passage d'ennemis abhorrés ?

Voici encore l'emplacement du poste qu'on avait installé pour arrêter l'odieuse industrie des déterreurs de cadavres. La guerre finie, nos têtes ne sont plus mises à prix, et le poste est devenu inutile ; mais après notre départ, il est à prévoir que ces rapaces Chinois se livreront à une visite en règle des sépultures dans l'espoir d'y découvrir quelques bijoux ou

quelques objets de valeur vénale. Le mercantilisme de cette race jaune dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Je pense à tout cela en revenant par le marché qui se tient au bord de la mer. Il y a là des chevreaux, des oies, des poulets, des canards, des poissons et des fruits de mer de toutes variétés, des légumes aussi et des fruits des tropiques, bananes, mangoustaces, letchis, oranges, etc., etc. Eh ! bien, tous ces gaillards, dont plus d'un a certainement fait le coup de feu contre nous ou — chose pire — coupé quelque tête, tous ces gaillards, dis-je, sont câlins, empressés, vous poursuivent de leurs boniments, prennent des airs désolés pour les prix qu'on fixe à leurs denrées sans discuter, comme si on les ruinait ; mais au fond ils sont enchantés, on le voit à la flamme fugitive qui passe dans leurs petits yeux féroces, et ils doivent mépriser de plus en plus ces barbares d'Occident qui s'entendent si peu au commerce.

Fin mai. — Cette fin de séjour à Formose est charmante. Je fais une saison de bains. Ce n'est pas Trouville, ni Etretat ; néanmoins Kelung-plage n'est pas à dédaigner, et puis tout le monde ne peut pas s'offrir une station aussi originale. Toute la partie nord de la baie qui s'étend du fort détruit « Lutin » jusqu'aux premières maisons de Kelung, constitue notre champ d'évolutions, si on peut appliquer ce terme à une plaine liquide. Pas de cabines, encore moins de casino. Pour décors, les derniers contreforts du Mont-Clément et du fort de l'Ouest, qui se terminent brusquement dans la mer par quelques rochers très curieusement découpés. Entre ces rochers, dont plusieurs sont à moitié immergés, un sable très fin nous permet de marcher pieds nus jusqu'à une vingtaine de mètres du bord. L'eau est calme comme dans un lac, et elle est très propre, depuis que Kelung a été déserté de ses habitants. Quelques sampans, stationnant au milieu de la petite baie, font l'office de postes d'alarme et nous garent de tout accident.

Nous sommes bien en tout une vingtaine d'officiers au

cantonnement qui n'avons plus qu'à nous reposer. Or, après la promenade du marché au matin, le déjeûner, la sieste, comment occuper son temps ? On fait bien quelques parties de pêche à la ligne, mais le poisson ne mord guère. Alors nous avons inauguré l'heure du bain. A partir de 5 heures du soir, quand le soleil est moins chaud et que s'allongent les ombres des rochers du nord de la rade, côté du Mont-Clément, nous sortons peu à peu de nos moustiquaires, et grâce à quelques sampans abandonnés au fond de la rade, nous traversons les quelques centaines de mètres qui nous séparent du côté de l'ombre ; et alors les parties de pleine eau commencent. Nous passons régulièrement notre temps de 5 à 7 heures à la baignade. Comme intermède on cherche dans les rochers des crabes, des bigorneaux, puis on se remet à l'eau, les bons nageurs vont au milieu de la rade, les autres restent sur les bords ; bref, on se distrait, on gamine même, et la hiérarchie des grades est pour quelque temps oubliée, d'autant plus que nous en sommes tous au costume d'Adam avant le péché. Quel dommage que le « Cerfeuil » ne soit plus là ! Il nous manque bien.

Je suis allé l'autre jour, avec le capitaine G..., visiter l'ami S.., confiné avec sa section dans son commandement de l'île Pahn. Il est là, avec ses 20 hommes, heureux comme un roi. Les pêcheurs chinois, assez nombreux dans l'îlot où il y a un rudiment de village, l'approvisionnent de poissons. Il a gréé lui-même un sampan qu'il gouverne à la voile, et avec lequel il vient de temps en temps à Kelung. Il peut rêver et paresser à son aise ; il est très heureux. Il nous a régalé d'une excellente bouillabaisse confectionnée par lui (c'est le fils d'un marin catalan), et puis nous sommes allés nous promener en mer avec son sampan à voile. Au retour, dîné de poissons cueillis à l'instant dans une anfractuosité de rocher formant vivier. La garde dudit vivier est confiée Chinois Naupéa. Naupéa n'ayant pas fait une bien brillante pêche, s'est vu administrer sur la tête quelques seaux d'eau

de mer. Drôle de punition par cette température ; c'est plutôt une attention délicate.

10 juin. — La saison balnéaire bat son plein. Tranquillité complète sur toute la ligne. On a eu quelques alertes de nuit dans les cantonnements de la Légion, mais c'étaient tout bonnement des maraudeurs chinois qui venaient enlever des boiseries dans les maisons abandonnées. Qui sait ? Nous les traitons de maraudeurs, et c'est probablement les propriétaires des maisons, impatients de rentrer dans leurs domiciles et venant constater l'état des lieux. Le résultat de leurs visites nocturnes n'a dû les satisfaire que fort médiocrement, car on a pratiqué de larges percées dans les quartiers de la ville, et il ne reste pas la moitié des maisons debout. Devant l'attitude des postes de la Légion, les visiteurs de nuit n'ont pas insisté. C'est que nos légionnaires n'entendent pas plaisanterie sur ce chapitre. La nuit, nous faisons de temps en temps une ronde, simple histoire de n'en pas perdre l'habitude. Maintenant, avant même d'entendre le cri de la sentinelle, dont l'accent germanique trahit aussitôt la qualité, je sais si j'ai affaire à un légionnaire, ou bien à un marsouin ou zéphyr. Dès que dans l'obscurité j'entends retentir un maniement d'armes énergique et précis comme sur la place d'exercice, je suis fixé, c'est un légionnaire. Ces gens-là ont beau être déserteurs de leur propre armée, être de mauvaises têtes, des aventuriers dont le passé n'est pas des plus purs ; leur tempérament militaire persiste quand même.

Notre état sanitaire est redevenu satisfaisant. Mais les nouvelles du bataillon qui a pris les Pescadores sont déplorables. Les malheureux sont la proie du choléra, qui sévit là-bas avec une intensité effroyable. On parle déjà d'une centaine de morts, sur les 400 hommes qui sont partis à la fin mars. Si on attend encore, ce pauvre bataillon sera anéanti. On n'a pas l'air de s'en douter, de toutes ces choses, dans les sacro-saints bureaux de la rue Royale. Ce qui le prouve, c'est l'ordre incroyable que nous a communiqué le major de notre

régiment de marche. Voici : le Ministère de la Marine vient d'envoyer l'ordre de fournir, avec le régiment de Formose, un bataillon de guerre destiné à terminer nos affaires de Madagascar. Ils ignorent donc tout, là-bas à Paris : 8 mois de campagne, des combats nombreux, le choléra, la fièvre et les rapatriements très fréquents de ces derniers mois et les centaines de morts qui dorment là sur la plage ! Pauvres petits marsouins ! N'y en a-t-il pas encore assez de semés sur toutes les routes de tous les pays d'outre-mer ? Allons, depuis le Mexique et les Terres-Chaudes, on continue à ne pas se gêner avec nous ; les mères de familles peuvent se rassurer c'est l'infanterie de marine qui ira essuyer les plâtres à Madagascar, et s'il en reste encore après Madagascar, eh ! bien, les récalcitrants, on les enverra au Soudan.

La réponse télégraphique, qu'on a faite d'ici aux ordres du Ministère, a dû étonner les gros bonnets des bureaux. Les hommes bons pour faire campagne sont si rares, que ce n'est plus un bataillon qu'on formera pour Madagascar, mais une compagnie, et encore sera-t-elle composée des derniers renforts arrivés et tenus en réserve aux Pescadores, car d'après les conventions de l'armistice il ne doit plus venir de renfort ici-même.

13 juin. — L'amiral Courbet est mort ! La funèbre nouvelle nous a été apportée ce matin par une canonnière de l'escadre. venue des Pescadores. C'est à bord du *Bayard* que l'amiral a rendu le dernier soupir, hier 12 juin, emporté par une attaque de choléra. La nouvelle s'est répandue rapidement dans le cantonnement et a jeté tout le monde dans une consternation profonde. On est attéré par ce malheur si soudain, on s'aborde en se parlant bas, on demande des détails, on espère une fausse nouvelle. Mais les pavillons en berne, le va-et-vient des embarcations entre les grands bateaux, tout nous dit que la nouvelle est, hélas ! officielle.

La fortune jalouse n'a donc pas encore désarmé ! Depuis les désastres de l'Année terrible, voici un héros qui avait

renoué la tradition de nos gloires militaires en inscrivant dans nos fastes Son-Tay et Fou-tchéou, qui était la fierté du présent et l'espoir des luttes futures, qui avait rendu au pays la conscience de sa force et son ancienne fierté, — et il meurt enseveli dans son triomphe, au moment de rentrer en France, de recevoir les acclamations de tout un peuple reconnaissant ! Nous sommes trop malheureux !...

14 juin. — Ce matin, a eu lieu sur la plage, en plein air, sur un autel improvisé, un service funèbre en l'honneur de l'amiral. Le commandant Trêve, qui commande l'*Atalante*, en rade, et a le commandement supérieur à raison de son ancienneté, a pris l'initiative de ce touchant témoignage d'admiration et d'affection envers notre illustre chef. Tout le monde, officiers, soldats, matelots, reflétait le même sentiment : une douleur vraie, simple et touchante, où il rentrait beaucoup de regrets pour l'homme et d'angoisse patriotique pour la perte irréparable que vient de faire le pays. Le commandant Trêve a traduit avec émotion les sentiments qui nous étreignaient tous. La cérémonie empruntait un caractère tout particulier au cadre qui nous entourait et au costume de l'officiant, le P. B..., un missionnaire du Quang-Si, réfugié à bord de l'escadre pendant les troubles en Chine, et encore affublé de son costume bleu de ciel de mandarin chinois.

Les détails sur la mort de l'amiral sont touchants et montrent bien les qualités de cœur de ce rude homme de guerre. Déjà malade, épuisé, presque mourant, sa dernière descente à terre fut pour aller à Mékung, embrasser ce pauvre Jehemme, qui succombait aux atteintes du choléra. Jehemme, blessé de 2 balles à Son-Tay, décoré pour sa belle conduite, avait demandé aussitôt rétabli, à venir à Formose pour servir sous les ordres de l'amiral qui aimait en lui le fils de son ancien camarade d'école blessé à Sébastopol. Revenu à bord du *Bayard*, l'amiral succombait à son tour sous une attaque de la terrible maladie.

20 juin. — Nous partons demain, demain nous quittons pour toujours cette terre de mort et de désolation. Ce sera avec un immense soupir de soulagement que tout le monde s'éloignera de cette terre funèbre où l'on sent planer une menace perpétuelle. La mort soudaine de l'amiral a réveillé toutes nos haines qui s'assoupissaient peu à peu dans la douce quiétude de ce commencement de bonne saison. Les bains ont duré jusqu'au dernier jour, on a repris les promenades, à l'île Pahn, mais la fièvre du départ nous tenait, et on ne songeait plus qu'à l'arrivée de l'ordre promis.

L'amiral Lespès, qui commande nos forces navales en Extrême-Orient depuis la mort de l'amiral Courbet, est ici depuis quelques jours avec un nombre respectable de bateaux de guerre qui nous transporteront d'abord aux Pescadores. On va nous répartir par 2 ou 3 compagnies sur les bateaux de l'escadre. Avec ma compagnie et la 26e, nous sommes désignés pour embarquer sur l'*Atalante*. Tous les préparatifs sont faits, nos bagages déjà à bord, nos visites d'adieux faites. Ceci peut paraître une plaisanterie. Cependant le fait n'en est pas moins authentique.

Hier matin l'amiral Lespès a reçu la visite du maréchal Tsô, le commandant en chef des forces chinoises qui nous ont combattues pendant toute cette campagne. Cette visite de politesse (les Chinois sont gens très polis) vaut la peine d'être contée.

Hier matin donc, vers les 8 heures, alors que la chaleur commençait à taper ferme, on nous signale une longue procession de mandarins et de soldats chinois descendant par la route de Tamsui vers la ville. C'est le maréchal Tsô et sa suite. Nous sommes en curieux répandus sur la plage, n'ayant sous les armes qu'un poste d'honneur formé de légionnaires à la maison de l'amiral. Puis, de notre cantonnement, nous voyons successivement l'escorte s'engager dans la rue de la Légion, traverser le yamen des zéphyrs, et déboucher sur la plage ; maintenant elle défile sous nos yeux. Voici d'abord

quelques réguliers habillés d'un sarrau et d'un large pantalon de couleur rougeâtre, avec grande profusion de caractères chinois dans le dos et sur la poitrine ; ils sont pieds nus et portent un chapeau de paille recouvert d'une étoffe de même couleur que le reste de l'accoutrement. Pour armes ils ont des Berdau et des Mauser en assez bon état, qu'ils portent dans le bras gauche, et puis l'inévitable coupe-coupe. Ces soldats ont fière tournure et nous regardent avec des airs féroces. Mais attention : un palanquin assez somptueux s'avance, c'est le maréchal Tsô qui est dedans. J'ai eu tout loisir de voir un bon moment le grand chef des Chinois et de le détailler tout à mon aise. J'ai vu une figure de vieille femme au fond du palanquin, une figure impassible, ravagée par des dartres plaquées de taches rougeâtres, et sur cette face deux yeux perçants et durs : le reste du corps disparaît sous les amples vêtements de gala de tout grand dignitaire chinois. Tel m'apparaît le maréchal Tsô ; c'est ainsi, me semble-t-il, que devaient être les grands tueurs tartares, ou mongols, les Gengis-Khan et les Timour, des idoles effroyables et impassibles qui ne sortaient de leur immobilité figée que pour ordonner la destruction et la mort. Dans un autre palanquin, je vois une figure rougeaude, encadrée de cheveux blonds filasse, surmontant un grand corps, de blanc tout habillé. Il fallait bien qu'il en fut ainsi : c'est un Anglais l'inévitable aventurier que nous trouvons partout contre nous, c'est l'interprête et le conseiller de Tsô. Puis, avec un autre piquet de soldats chinois, c'est un groupe nombreux de mandarins de tout âge et de tout rang, des officiers, nous dit-on, de toutes les armes de l'armée chinoise.

(La fin prochainement)

LES LIVRES D'HISTOIRE

L'éducation militaire de Napoléon. — L'assassinat des ministres français à Rastatt. — Trois ans en Allemagne

C'est une recherche passionnante entre toutes, que celle de vouloir apprendre comment le génie s'est formé, par suite de quel obscur travail il a pris conscience de lui-même, quelles ont été les origines et la cause de son éclat. Sans doute, quelque pénétrant qu'il puisse être, l'œil du critique et de l'historien ne peut parvenir à sonder tous les mystères, à suivre avec certitude toute la lente évolution de l'éclosion d'un esprit. Dans ses productions physiques ou morales, la nature ne se découvre pas tout entière au regard humain et celui-ci doit constater sans les expliquer bien des forces ignorées, dont il voit les effets, sans pouvoir démontrer la cause. Aussi l'analyse de la formation d'un caractère reste forcément, sur bien des points, hypothétique et conjecturale, car le connu n'explique pas toujours l'inconnu et son évolution obéit à des influences lentes et continuelles dont l'action est d'autant plus puissante qu'elle est plus insensible, et le mystère plus profond qu'il est plus inconscient et plus prolongé.

La formation du génie militaire de Napoléon devait, à ce titre, attirer plus que tout autre, car nul plus que lui ne sut se montrer

créateur et faire éclater une personnalité plus puissante en des circonstances plus mémorables. Quelle avait été son éducatton militaire? Par quelle voie progressive était-il parvenu à l'apogée d'une gloire, qui éblouissait les contemporains au point de leur enlever la notion exacte de son rayonnement? M. le capitaine J. Colin se l'est demandé et il a exposé sa réponse dans un livre sur l'*Education militaire de Napoléon* (1), dont le premier mérite est d'avoir traité avec une sagacité clairvoyante un sujet si difficile. Pour essayer de trouver une solution satisfaisante, il fallait commencer par étudier de près les principes tactiques en honneur au XVIII[e] siècle, dégager des ouvrages, qui avaient alors la vogue, ce qu'il y avait de juste et ce qui pouvait paraître utile à un esprit non prévenu, soucieux de logique et conscient des besoins de son temps. Il fallait encore recueillir dans l'histoire des guerres de la Révolution ce que la pratique des combats avait insinué de nouveau dans les règles de la stratégie passée, et ce que le commandement de jeunes armées avait fait surgir dans la tête de jeunes généraux. C'est par là que M. Colin débute et ce qu'il en dit est bien fait pour nous instruire sur les idées militaires de Napoléon. Il s'y attarde, et c'est à bon droit, car « peut-être, comme il le dit, la question ne vaudrait-elle plus la peine d'être posée si l'on connaissait plus exactement l'état de la science militaire en France, à la fin du XVIII[e] siècle : on verrait alors la tactique révolutionnaire et napoléonnienne succéder par une transition insensible à celle de Guibert et de Gribeauval : on saisirait tout d'un coup comment de cette tactique est née la stratégie même de Napoléon, dont les traits de génie, en apparence les plus spontanés, sont le produit d'une doctrine immuable, synthèse de quelques conceptions vagues ébauchées par ses maîtres ».

Voilà qui est fort clair et, en apparence, fort vraisemblable : il suffit, semble-t-il, pour le mettre en évidence, d'étudier les faits avec impartialité et de savoir choisir parmi eux ce qui importe à la défense de la thèse. C'est ce à quoi s'emploie M. J. Colin avec beaucoup de diligence. Après avoir marqué ce que fut l'esprit de la

(1) Paris, Chapelot, 1900, in-8 de x-508 p. et cartes

guerre ancienne et celui de la guerre moderne, les conditions de l'une et celles de l'autre. il montre ce qu'était la tactique française à la fin du XVIII[e] siècle et par quelles modifications insensibles elle tendait vers des méthodes plus audacieuses à la fois et mieux comprises, telles que l'emploi des tirailleurs, l'extension du front et l'irrégularité du combat, soit en retraite et par échelons, soit par la dispersion des forces. Grâce à un ensemble de conditions, désormais réalisées, l'esprit offensif des chefs va devenir un facteur effectif à la guerre, au lieu de demeurer en puissance comme il l'avait été jusqu'alors. L'emploi de la cavalerie et de l'artillerie, dont on n'a fait qu'un usage maladroit et indécis, se précise et devient un instrument assuré de la tactique. L'aptitude manœuvrière et la force offensive des armées s'accroit chaque jour davantage et prépare ainsi une manière décisive de mener l'action qui, au pouvoir d'un chef habile, maître de lui, de ses hommes et de son terrain, donnera aux opérations une rapidité jusqu'alors inconnue, un résultat insoupçonné, avec de l'audace et du coup d'œil.

Tel était l'état des choses lorsque Bonaparte débuta dans la carrière qu'il devait si brillamment parcourir. M. J. Colin en trace un tableau sobre et précis. Il n'est pas malaisé après cela de connaître ce que le nouveau venu put prendre à ses précurseurs. Il suffit, après avoir analysé la doctrine courante, de suivre d'un regard attentif les années d'étude du jeune homme et de scruter ses coups d'essai. Ecolier, Napoléon Bonaparte ne s'occupe guère d'art militaire ; la littérature et la philosophie absorbent presque tout son temps et c'est de là, de ses lectures historiques surtout, qu'il tirera quelques-unes des idées qui domineront sa vie, comme il prendra aux mathématiques et aux recherches spéciales aux artilleurs une conception personnelle du but de la guerre et du rôle de celui qui la fait. Vienne le temps d'appliquer pour son propre compte des idées ainsi acquises, il le fera avec l'assurance d'un esprit qui sait pouvoir compter sur lui-même. Sa doctrine de guerre est encore indécise, mais l'avenir la fortifiera et l'expérience lui imposera des principes dont il avait deviné l'importance sans en éprouver tous les effets. Deux idées essentielles dominent dès lors sa stratégie : le principe de la concentration des efforts et celui de la liaison des forces, et celui-ci-ci surtout ouvre l'horizon

à la conception de la grande tactique soupçonnée jusque là, mais non encore pratiquée. L'étude des premières opérations de Napoléon faite à ce point de vue psychologique est particulièrement intéressant. M. J. Colin analyse ainsi le siège de Toulon et la guerre d'Italie et ce travail consciencieux sert de base à un important chapitre sur les premiers principes de la guerre napoléonienne dont les traits sont fixés et la méthode appliquée. Les guerres d'autrefois n'ont presque rien appris au jeune général et il s'est contenté d'accommoder à son usage quelques conseils épars dans les écrivains militaires français de la fin du XVIIIe siècle pour en tirer, à l'application, de merveilleux résultats. Son aptitude au commandement aidant, il domine ses adversaires et ses rivaux de toute la hauteur d'un génie qui, logique et hardi, sait profiter de toutes les chances et changer à son avantage tous les hasards.

∴

La question de l'assassinat des ministres français à Rastatt, le 28 avril 1799, a déjà fait couler des flots d'encre. C'est un de ces problèmes historiques qui surexcitent la curiosité publique et auxquels, par malheur, il n'est guère possible de faire une réponse satisfaisante, car les éléments d'information certains font défaut et l'enquête à leur sujet a été si mal conduite dès le début qu'on ne peut pas espérer la mieux conduire lorsque les passions sont moins en éveil. Quels sont les instigateurs de ces meurtres qui soulevèrent en leur temps une réprobation si unanime? Qui donc osa, au mépris du droit des gens, frapper et faire périr des agents étrangers sur territoire ennemi, machiner la plus traîtreuse des embuscades pour se débarrasser de personnes gênantes? Bien des noms ont été prononcés à ce sujet. On a accusé successivement le Directoire, le général Bonaparte, le gouvernement autrichien, le ministre Thugut et le comte Lehrbach, le cabinet anglais et la reine Caroline de Naples. Mais toutes ces imputations ont été émises sans preuves suffisantes; elles ne rencontrent pas dans les esprits non prévenus la créance que doivent obtenir de semblables incriminations.

Un officier autrichien, le capitaine Oscar Criste, vient à son tour de consacrer à ***Rastatt, l'assassinat des ministres français, le 28 avril 1799*** (1) un très important ouvrage écrit d'après les documents inédits des Archives impériales et royales de Vienne et qui a été traduit de l'allemand en français par un ancien officier supérieur. Est-ce là la réponse péremptoire à une question non résolue jusqu'ici? L'auteur se défend d'avoir eu l'espoir de découvrir les noms ignorés des assassins de 1799 et, de fait, il ne prononce contre personne une pareille accusation. Le but de son livre est tout autre et sa portée différente. Il rapporte toutes les conditions du drame, résume tous les témoignages, les confronte et les pèse, essaie de tirer de cet ensemble de documents disparates une raison de faire cesser le soupçon qui pèse depuis un siècle sur la diplomatie de l'Autriche et sur son gouvernement. C'est là le but patent et avoué de ce livre, très modéré d'allures et très bien informé, qui discute les faits avec conscience et les présente avec impartialité.

La leçon de tout celà se dégage-t-elle aussi clairement que le voudrait l'auteur? Je ne le pense pas. Sans doute son effort n'est pas inutile, il ébranle fortement quelques idées préconçues et montre que ce guet-apens, auquel plus de gens qu'on ne croit pouvaient avoir intérêt, pourrait bien, pour cette raison, n'avoir pas été le fait d'une seule espèce de conjurés. Cet ouvrage a encore un autre avantage : écrit sur des documents inconnus des archives de Vienne, il met au jour et à portée des lecteurs quelques pièces capitales du procès. Plusieurs d'entres elles sont de première importance. Telle est celle que l'auteur intitule le ***Protocole de Villingen***, c'est-à-dire le procès-verbal et le résultat de l'enquête que l'archiduc Charles fit faire pour essayer de connaître la vérité sur ces déplorables événements. Le général autrichien fit interroger ses compatriotes et ses soldats, sur les causes de l'événement, les motifs, l'identité des auteurs du crime, les mesures de précaution prises en pareilles circonstances, tout ce qui, en un mot, pouvait éclairer un acte aussi obscur. Cet interrogatoire tend manifestement à disculper les hussards de Szeckler d'un forfait dont ils portent encore le poids, pour faire peser la respon-

1. Paris, Chapelot, 1900, in-8 de x-448 p. et 3 cartes.

sabilité d'un tel acte sur d'autres personnages qui sont suffisamment désignés, les émigrés français. Mais, loin de pousser plus avant la recherche du dernier mot de cette énigme passionnante, les contemporains s'en tinrent là et, en Autriche plus qu'ailleurs, on ne se montra guère soucieux de venger l'honneur national du soupçon qui pesait sur lui. C'est sans doute qu'on ne croyait pas outre mesure à la force probante des pièces qu'on avait en main, et cette considération suffit à elle seule pour infirmer fortement la valeur du document qui est produit aujourd'hui, comme une pièce décisive, après en avoir si longtemps négligé le témoignage.

∴

Encore un livre sur l'Allemagne contemporaine. C'est le récit d'un séjour de *Trois ans en Allemagne*, par M. C. Benedetti (1), écrit d'une plume alerte et sans prétentions. L'esprit de l'observateur est à fleur de peau, mais lui-même ne prête pas à ses remarques plus d'importance qu'il ne convient et présente sans exagération ce qu'il a cru devoir recueillir. D'ailleurs nous avons trop d'intérêt à bien connaître nos voisins pour négliger de lire ce qui peut nous renseigner sur leur compte. A ce titre, le petit volume de M. Benedetti n'est pas inutile et il nous montre au moins comment un citoyen de l'Amérique du Sud — l'auteur est colombien — comprend et juge l'essor d'un peuple dont l'évolution progressive surprend et effraie un peu la routine de la vieille Europe.

M. Benedetti a voulu être informé sur les principaux points de la vie politique et sociale de l'Allemagne, et il a pris des renseignements en conséquence. Il n'a pas manqué d'approcher du plus près qu'il a pu les personnages en vue, dont l'opinion était importante à connaître et les entrevues qu'il a eues ainsi avec le Fürst Bismarck et avec l'empereur Guillaume II, sont pleines d'intérêt.

(1). Paris, Daragon, 1900, in-12 de 248 p.

Les chapitres suivant sont consacrés à différents aspects de l'Allemagne et étudient diverses questions qui préoccupent les esprits : le militarisme, le socialisme et le républicanisme, ce qu'on pense de la France au-delà du Rhin. Tout cela, comme on le voit, nous touche plus ou moins et M. Benedetti, sans découvrir des choses bien neuves, a su voir nettement et parler comme il avait vu.

P. B.

Le directeur-gérant : PAUL BONNEFON.

AUXERRE. — IMPRIMERIE A. LANIER, 43, RUE DE PARIS.

LE SIÈGE D'EHRENBREISTEIN EN 1796

ET LES FUNÉRAILLES DE MARCEAU

Journal d'un officier français

Nous avons publié récemment le journal du siège de Pondichéry, tenu par un officier français de la garnison assiégée. C'est à dessein que nous donnons aujourd'hui un autre document de même nature : le journal du siège d'Ehrenbreistein en 1796, dressé par un officier subalterne, mais bien à même de voir les évènements et de dire ce qui advint. Et jamais contraste ne fut plus saisissant. Les situations ont changé et l'état d'esprit aussi. A une politique incertaine et mal assurée a succédé l'action souvent turbulente, manquant d'unité, mais précise dans l'ensemble et cherchant à mettre en œuvre, avec conviction, les moyens à employer. Sur l'ordre de Carnot, une triple offensive était prise : Jourdan et Moreau, avec les armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, allaient envahir l'Allemagne en même temps que Bonaparte l'Italie.

Le récit qui va suivre est un épisode de la campagne sur le Rhin, épisode fort mal connu encore, car la Fortune, en suivant Bonaparte au delà des Alpes, allait attirer tous les regards de ce côté. La chose était naturelle sinon juste, car tandis que la campagne sur le Danube et sur le Rhin n'offrait qu'une série d'évolutions sans cohésion et de combats partiels sans résultat décisif, l'ordre régnait dans les plans de l'armée d'Italie et elle marchait de victoire en victoire avec l'assurance d'un chef qui se

sentait fait pour les plus éclatants succès. Mais si la valeur des généraux fut inégale ici et là, partout le courage des soldats fut pareil et il y eut autant d'initiative, autant de vaillance dans tel petit fait d'armes aujourd'hui ignoré que dans telle bataille contemporaine dont le nom sonne avec éclat à nos oreilles. Le siège d'Ehrenbreistein, en 1796, est un de ces faits d'armes qu'il convient de connaître. La position fut maintes fois, au cours des campagnes qui se déroulèrent sur les bords du Rhin, prise ou perdue alternativement par les Allemands et par les Français. On verra ci-dessous avec quelle ardeur entraînante ceux-ci savaient investir une forteresse qui leur tenait au cœur. L'officier anonyme dont on va lire les impressions nous le dira avec conviction. Quel est-il ce témoin inconnu dont la voix se fait entendre ainsi? Quelque fervent de l'histoire militaire de la Révolution nous l'apprendra bientôt sans doute. Quant à nous, nous n'avons pas su le découvrir. Au lieu de nous attarder à chercher le mot de cette petite énigme, nous préférons laisser la parole au sympathique inconnu et publier ici ce récit bien français, qui nons a été communiqué par M. Noël Charavay avec son obligeance habituelle.

17 fructidor, quatrième année républicaine (3 septembre 1796). — A six heures du soir, j'arrive avec le général de division Castelverd à Vallendar sous Ehrenbreitstein, dont il est chargé de commander le siège ; nous sommes partis hier de Cologne sans y dire adieu à personne.

Le général de division Poncet a commandé ici jusqu'à présent. Mais, comme d'après les nouvelles dispositions, l'armée du Nord se charge des sièges et de Mayence et de ce fort, il doit être relevé, ainsi que ses troupes, par les nôtres. On n'a pas travaillé d'aujourd'hui à nos ouvrages, parce que les baillis circonvoisins n'ont pas envoyé les sommes exigées pour le rachat de leurs hommes de corvée.

Comme le général Poncet est allé dîner à Coblentz, il n'en revient que quelque temps après notre arrivée ; et comme le jour tombait déjà il s'est adressé à un jeune officier d'infanterie légère qui se promenait, revêtu de son uniforme, dans le jardin, et lui a demandé si c'était au général Castelverd, qu'il avait l'honneur de parler.

Nous avons soupé assez délicatement en grande compagnie; je me suis ennuyé comme à tous les grands repas.

18 fructidor. — Je me suis levé de bonne heure, et je n'en ai pas mieux fait, car je suis venu chez mon général, duquel je me suis encore attiré des reproches d'étourderie par quelques paroles lâchées avant la réflexion.

On n'a pas tiré de la nuit.

Le général Poncet est monté à cheval avant dix heures avec son état-major. Le général Castelverd, auquel il a prêté un cheval, l'a accompagné. Son aide de camp, auquel on n'en a pas prêté, piqué d'abord de cette malhonnêteté, a pris son parti en commençant à écrire ce journal.

L'ennemi est fort tranquille. Nous ne travaillons pas encore à nos ouvrages de siège.

Les généraux sont revenus après avoir visité les localités.

Dîner semblable au souper de la veille ; à l'exception que je suis vis-à-vis de la plus belle femme à mon goût que j'aie encore vue. Un teint médiocrement animé, mais un air de langueur qui sied bien, une belle peau, des traits réguliers, une taille ordinaire, mais une gorge superbe, l'expression la plus touchante répandue sur la physionomie la plus douce. Ah ! que d'objets vis-à-vis desquels on ne s'ennuie plus ! Madame Dester ne parle pas français, mais quel bonheur pour qui serait son Abeilard. Zéphyr, charge pour elle tes ailes de mille baisers et comme ton bourdonnement ne ressemble pas mal à l'allemand, quand c'est elle qui le parle, qu'il me serve de truchement, qu'il soit la traduction de ce que je sens, l'expression de ce que je suis et de ce que je voudrais être.

Il est bon de dire ici deux mots de notre quartier général. Vallendar est un vilain bourg au bord du Rhin et à une bonne demi-lieue d'Ehrenbreistein. Il n'y a pas d'autre maison que celle où nous sommes, mais elle est trop belle pour celle d'un tanneur ; les jardins surtout en sont délicieux. M. Dester à qui elle appartient, l'a fait bâtir des bénéfices de son métier, après avoir commencé à l'exercer avec un petit écu. Il a avec lui une fille dont je parlerai peut-être et deux fils dont l'aîné est l'heureux mari de la belle allemande.

Après dîner je suis introduit dans la famille, et j'ai le plaisir de l'y voir. O palpitations de toutes mes artères, ne trahissez pas mes sens mutinés ; puisque son époux est celui même qui m'a introduit, respectez les lois de l'hospitalité et de la reconnaissance.

Un nouveau plaisir m'est pourtant réservé, si rien mérite encore ce nom. Mademoiselle Fritz, la fille de la maison, se met à son piano, et un toucher brillant me fait oublier pour les sensations de la jouissance mes illusions sentimentales. Ah ! Mademoiselle Fritz que n'êtes vous Madame Dester. La famille forme cependant un concert. Les deux frères se saisissent de l'harmonieux violon. Un excellent musicien qui vit dans la maison est leur régulateur, et les sonates me font passer délicieusement la soirée ; flexibilité de l'esprit humain, transition imperceptible du mal au mieux, avec quelle facilité dissipâtes-vous de ma mémoire et les dangers des assiégeants et les inquiètes souffrances des assiégés.

Les deux belles viennent à notre souper, et ce n'est pas moi qui les amène. On les reconduit, et je ne les accompagne pas. — Jusqu'à quand me ployerai-je donc à ton joug, pusillanime timidité, fruit ridicule de l'inexpérience et du despotisme de l'opinion ?

Dans la nuit on tire peu, excepté depuis 3 heures du matin. Nous avons 3 ou 4 blessés dont un est mort.

19 fructidor. — La canonnade se fait entendre de loin en loin ; de six canonniers qui se trouvent de l'autre côté du Rhin, auprès d'une pièce, quatre sont tués et deux blessés par une bombe du fort.

Le 1er bataillon de la 1re d'infanterie légère arrive à 11 heures. Il va à Coblentz y relever un bataillon de la 66e qui doit en conséquence rentrer au camp.

Le dîner comme à l'ordinaire. Mademoiselle Fritz est à Coblentz. Mais Madame Dester s'y trouve avec son mari. Un officier du génie la reconduit. Quand aurai-je donc enfin assez de génie pour oser aussi être bête ?

Je passe désagréablement l'après dîner. Quelques reproches de la part du général, touchant ma maladresse, me font couler quelques heures amères.

Le général Jacobé Trigny qui doit commander une des deux brigades arrive à l'instant de Bonn.

On avait beaucoup tiré cette nuit, nous n'avons pourtant eu qu'un blessé. Il est de la 10e d'infanterie légère.

20 fructidor. — L'ennemi tire toujours. Il arrive ce matin un escadron du 23e de chasseurs à cheval. On l'envoie au Coq rouge.

Il arrive aussi le 1er bataillon de la 42e, qu'on fait rétrograder à Neuwied.

Le père Dester est fort malade, personne de sa famille n'assiste à notre dîner, qui est donc purement et tristement militaire.

Je vais à 4 heures me promener seul dans les travaux. Je fais de très belles réflexions sur le libre arbitre et le fatalisme en entendant siffler les boulets. Tel que Pascal, je devine ensuite par la seule impulsion de mon génie, ce que c'est qu'un boyau et une parallèle. Je parcours les différentes batteries que l'on construit. Je vois de très près les Autrichiens, auxquels nos avant-postes parlent aisément. Une bombe vient éclater vers l'aile droite de la circonvallation, en dehors du talus de la place, à 5 ou 6 toises de l'endroit où je suis. Tous nos soldats montent promptement sur la banquette, pour braver cette bombe, et ils se mettent à rire, en la voyant éclater.

Après avoir parcouru environ un quart de cercle, je reviens tout rêveur à Vallendar. En passant pour gagner le Rhin, par un hameau détruit, j'y vois....... ma plume tremble dans ma main, j'y vois un paysan et sa femme, assis à terre près d'une cabane détruite, et partageant un morceau de pain avec deux enfants. Les blasphèmes, les imprécations se précipitent à ma bouche. Mon cœur saignant, mon imagination ulcérée sentent et représentent trop vivement ; et bientôt ma sensibilité, insusceptible de rien plus analyser, semble perdre son ressort par sa tension même.

Un mouvement machinal fait quelque temps errer ma main dans mes poches. Fâché de n'y rien trouver que je pusse partager avec ces malheureux, je poursuis abattu et hors de moi.

A peine sorti d'un engourdissement apathique je me rappelle ces vers de mon ode à l'ambition, et je m'écrie :

Nature, tendresse, bonheurs,
Dieux qu'avec respect mon cœur nomme
Pour vivre au sein de vos faveurs,
L'homme devrait fuir l'homme.

Et vous, panégyriques de nos crimes publics, paraissez : ma logique bouillante vous défie. Citez-moi cet axiôme insupportable d'un bien général résultant des maux particuliers, et le motif louable d'une action, par lequel la conduite en doit être excusée, et la souffrance individuelle comme un point dans l'espace. Barbares ! les résultats avantageux des actions criminelles en purifieraient-ils la source ? N'aurions-nous pas éternellement à gémir sur un bonheur acheté par les tiraillements de la douleur, les convulsions de la souffrance et les horreurs de la destruction ? Quant à citer les lois d'une nécessité barbare qui force l'homme à s'en constituer l'affreux ministre, qu'il laisse d'autres fléaux se conjurer; leur concert a-t-il besoin de son appui spontané ? La nature, cette mère malheureuse des hommes, leur impose-t-elle l'obligation de rougir leurs bras parricides du sang de leurs frères ? Quittons cette thèse affreuse, tous mes organes en sont bouleversés.

Ici, c'est un père éploré
Reprochant au ciel sa famille,
Et dans son sein deshonoré
Recueillant sa honte et sa fille.

Cet endroit, dont la flamme encore
Dévore les tristes débris,
C'est un village que l'aurore
Vit s'éveiller au sein des ris.

Plus loin, la chaumière écrasée
Arrache à ses vieux possesseurs,
L'espérance, hélas, abusée
De la pouvoir transmettre aux leurs.

Baignés tous de larmes amères.
Pauvres ! même de pitié,
Les aïeux, les enfants, les pères
N'ont, pour sustenter leur misère,
Qu'un pain peut-être mendié.

Souper militaire toujours trop long, il y vient un commissaire des guerres nous annoncer que beaucoup de militaires et de chevaux se trouvent à Montabauer sans ordre de route. Le général Poncet lie pour le lendemain la partie d'y aller.

On a tiré passablement dans la journée, c'est-à-dire l'ennemi, puisque nous n'avons pas une seule pièce de canon qui fasse feu. Nous attendons, il est vrai, de l'artillerie de Luxembourg, elle viendra par la Moselle.

21 fructidor. — On a beaucoup tiré cette nuit, parce que, depuis l'arrivée des troupes du Nord, on a de nouveau commandé chaque nuit des travailleurs, à peu près cent par demi-brigade.

Le 1er bataillon de la 42e, renvoyé hier à Neuwied, rentre ce matin, il va à Montabauer.

Les généraux sont partis ce matin à 7 heures pour le même endroit. Le nombre des blessés de la nuit est peu de chose.

Triste dîner, ensuite duquel je me prépare à aller encore visiter la tranchée, quand j'apprends le retour des généraux, ce qui me fait changer d'avis. Je suis instruit d'une nouvelle qui me méduse : c'est celle d'une retraite de cent lieues, qu'opère l'armée de Sambre-et-Meuse. Le général Ernouf doit coucher ce soir à Montabauer.

Il commence à défiler une quantité de voitures et de chevaux dans le plus grand désordre.

L'adjudant général Deplanque et le commissaire des guerres Chenet arrivèrent vers six heures, de Dusseldorf.

J'ai ce soir le plaisir d'entendre Mlle Fritz, toucher du forté, c'est encore quelques instants disputés à l'anxiété d'une passe critique. Mon attention est cependant un peu troublée par les petits voyages que fait Mme Dester, en passant plusieurs fois par devant moi. Tous mes sens alors sont en insurrection: s'éloigne-t-elle, mon œil la voit quoiqu'absente, tandis que l'oreille écoute; reparait-t-elle, adieu l'harmonie, mon oreille est sourde.

Beauté que mon cœur adore,
Mais qu'il saura respecter,
Ne va pas t'effaroucher
D'un sentiment qui l'honore,
Il te croirait moins aimable
S'il eut osé t'aimer plus,
Et ta figure adorable
Doit son lustre à tes vertus.
Que d'un effort chimérique
Nul ne me soupçonne atteint,
Mon cœur vraiment platonique
Sent le bonheur d'un feu saint.

Après une longue absence, Mme Dester reparait enfin à notre souper. Sans recourir à des métaphores italiennes, je peux bien me comparer à un tournesol après quelques jours d'un temps nébuleux.

On reste longtemps à table après son départ; mais j'y souscris d'autant plus volontiers que je jouis d'une conversation très pertinente, sur la politique et la fortification, ce qui me donne une haute idée de M. Deplanque. Il pleut assez fort.

22 fructidor. — L'ennemi a tiré malgré le mauvais temps, mais je n'ai pas appris que nous eussions beaucoup de blessés.

La retraite devient de plus en plus inquiétante, mais pour un œil indifférent elle serait bien risible; entre autres choses,

Je vois pour son échantillon
Une vivandière en charrette
Se servant pour son postillon
D'un capitaine en épaulette.

Je déjeûne avec un adjoint qui nous en donne quelques détails, et nous apprend la perte du bureau et de la correspondance du général Ernouf.

Le 2e bataillon de la 42e arrive à dix heures, de la Hollande.

Le général Ernouf, lui-même, arrive à notre quartier général, où il dîne, il se porte sur Neuwied.

Le général Prévot, qui doit commander une des brigades, arrive après-midi.

Le général Poncet monte à cheval, pour aller examiner le terrain qu'il serait nécessaire d'occuper en observation ; ce qui supposerait qu'il est enfin décidé à repartir d'ici. Ce général depuis l'instant où nous sommes ici, aurait dû nous abandonner la continuation du siège. Mais l'éloignement du général Jourdan et les embarras d'une retraite, ont empêché qu'il ne lui parvint un ordre qui lui prescrivit les dispositions nouvelles, d'ailleurs beaucoup d'amour propre l'ont empêché de déférer à l'instruction d'une lettre du général Beurnonville qui lui mandait que sa destination ultérieure, était de l'autre côté de Mayence.

Je rencontre Matignon et nous causons un instant ensemble, il continue ensuite sa route vers Neuwied. J'ai appris de lui que le général divisionnaire Collaud, dont on a refondu la division, a donné sa démission.

Il paraîtrait qu'ayant voulu rétablir une apparence d'ordre, il aurait été hautement contrarié par ses troupes. J'ai appris aussi la mort de Lottin.

On ne travaillera pas cette nuit, excepté des sapeurs arrivés hier. Mademoiselle Fritz vient à notre souper.

23 fructidor. — On a beaucoup tiré cette nuit. Ce qui a

engagé le général Castelverd à aller, vers les 3 heures, faire à pied une visite de tranchée. Ce matin enfin le général Poncet part avec sa division, et nous laisse seuls chargés de la poursuite du siège, ou plutôt du blocus.

La 2e demi-brigade d'infanterie légère en partant de son camp, après avoir été relevée, ayant été apercue par l'ennemi, il lui a blessé bien dangereusement 3 chasseurs.

Comme nous avons débloqué Mayence et que le général Poncet ne peut plus songer à cette distinction, il se porte tout simplement sur la Lahn, à Nassau, pour y soutenir l'effort de l'ennemi, et nous couvrir.

Après dîner je vais encore visiter, pour me promener, la tranchée et les batteries. On n'a pas tiré un seul coup de canon pendant tout le temps que j'y suis resté.

Une compagnie du 1er bataillon de la 42e détachée par ordre de l'adjudant-général Pille, avant qu'il partit d'ici, se trouve égarée.

Nous avons possédé à midi et ce soir la divine Madame Dester.

24 fructidor. — Par l'arrivée des troupes que le général Castelverd commande, l'armée de siège se trouve ainsi composée : La 22e chargée du plateau du Nord est campée à la droite. La 42e occupant le centre de la circonvallation en avant du village nommé le Coq rouge.

La 66e tient la gauche et est chargée de la défense des deux derniers plateaux.

6 compagnies du 1er bataillon de la 1re d'infanterie légère se trouvent faire la garnison de Coblentz.

Un escadron du 23e de chasseurs est en partie au Coq rouge, et à Vallendar.

Le général Prévot, chargé de commander la brigade de droite, conservera ici son quartier général. Le général Trigny chargé de la brigade de gauche, part pour établir au Coq rouge son quartier général.

L'adjudant-général Deplanque est chef de notre état-major.

On n'a pas travaillé cette nuit faute d'outils.

J'ai oublié de dire que d'hier sont arrivés le 3e bataillon de la 22e et les 2e et 3e de la 42e, ces différents corps venaient tous de la Hollande. Le grand parc de l'artillerie de l'armée de Sambre-et-Meuse a été pris par l'ennemi à Wurtzbourg.

Le général Marceau, qui commande l'aile droite de l'armée, est établi sur la Lahn. Son quartier général est à Limbourg.

Avant-hier un hussard chargé d'or, comme tous ses camarades, ayant voulu passer au pont établi proche de Neuwied, la garde de ce poste qui avait ordre d'arrêter tous les fuyards, s'y oppose; il poussa alors son cheval dans le Rhin, croyant le passer à la nage ; mais le poids du porte-manteau s'étant opposé au mouvement du pauvre animal, que je regrette plus que lui, ils y périrent tous deux.

Le fort tire très vivement toute la matinée. Il vient tomber une bombe dans Vallendar proche notre caisson; il arrive, en ordonnance, un officier d'artillerie envoyé par le général Jourdan, pour demander des munitions, qui le mettent à même de tenir la Lahn; je ne sais quelle réponse il emporte ; mais nous n'en avons pas pour nous-mêmes.

Il arrive, après dîner, une lettre qui fait assembler les généraux et les met en longue délibération. Son contenu ne me paraît rien moins que satisfaisant.

Le chef de bataillon du génie Detroye, chargé du siège de ce fort, part en ordonnance pour Nassau, ensuite de la délibération des généraux.

25 fructidor. — L'ordre avait été donné cette nuit d'enlever tous les factionnaires que les assiégés poussent impertinemment à brûle-pourpoint de nos gardes. Sans le départ du citoyen Detroye cela eut été exécuté.

Il déserte ce matin du fort un Polonais. Il rapporte qu'on y manque d'eau, qu'on est obligé de s'en procurer au Rhin, et qu'il y a plusieurs mines du côté du Thall.

Il arrive, ce matin, un escadron du 23e de chasseurs. Nous en avons donc à présent 2 à notre disposition.

Le chef de brigade Saint-Germain était arrivé hier soir.

L'infanterie légère qui est à Coblentz devait être relevée ce matin par le 1er de la 42e, mais on retarde ce petit changement. Il semblerait qu'un plus grand se prépare.

Le citoyen Aubrée, chef de la 22e, est chargé du commandement de la tranchée.

Madame Dester a dîné avec nous.

Après-midi est arrivé un aide de camp du général Jourdan; il était envoyé en mission vers le général Beurnonville, et son ordre lui prescrivait de solliciter de ce général des secours indispensables, surtout en cavalerie, qui seuls pourraient mettre à même de reprendre l'offensive et, par là, de contrebalancer les désavantages d'une *déroute*.

Comme le général Beurnonville est au-delà d'Utrecht, cet aide de camp n'a pas cru à propos de l'aller joindre, mais il a laissé quelque temps son ordre au général Castelverd, et je l'ai copié pour le transmettre à notre général.

Cette compagnie qui se trouvait égarée rentre à l'instant.

26 fructidor. — Le citoyen Detroye est revenu cette nuit, il a rapporté plusieurs lettres du général Marceau et du général Jourdan, qu'il a joint au-delà de Limbourg.

Quoique l'ennemi ait peu tiré, le canon a détruit presque toutes nos batterie nouvelles.

Je vais ce matin à Neuwied y chercher des cartes du pays.

Le général m'a prévenu que nous partirions cette nuit, pour nous porter sur la Lahn.

Grand conciliabule. Il part vers deux heures un courrier pour le général Beurnonville,

27 fructidor. — La division est partie cette nuit. Le général part ce matin vers 6 heures; comme le caisson casse, je reste en arrière pour le faire raccommoder.

La brigade du général Duvignot nous relève. Ce général était arrivé lui-même dès hier,

J'achète avant que de partir un cheval sellé et bridé, pour

5 louis. Je dîne dans la famille Dester avant de quitter Vallendar.

Adieu, belle Mayençoise; adieu, femme que je ne reverrai peut-être plus, mais dont ma mémoire se retracera sans cesse, et cet air de bénignité, miroir d'un bon cœur, et cette prévenance, l'aimant de la sociabilité, et cette familiarité honnête, témoignage bien adroit d'une confiance flatteuse, et cette articulation douce, qui même dans un idiome barbare semble intelligible à chacun, par le jeu sans apprêt d'une physionomie heureuse, par ces ressorts délicats et imperceptibles qui peignent l'âme. Je n'oublierai de ma vie, ni cette intimité affectueuse qui met tout le monde à son aise auprès de vous, qualité qu'on pourrait peut-être appeler la coquetterie de la vertu, ni cet inappréciable abandon, qui sans luxe, prétention, ni orgueil, annonce un esprit mûr, un jugement assis et un cœur droit.

Recevez de ma part un adieu bien sentimental; puissent mes yeux en vous témoignant ce que je sentais, vous avoir fait connaître de quelle manière je vous appréciais. Trop accoutumée à captiver la bienveillance universelle, vous aurez erré, peut-être, sur des témoignages trop usuels. Mais non : pourquoi mon imagination dont vous avez monté toutes les cordes ne vous créerait-elle pas des qualités, s'il vous en manquait? Vous aurez lu mes sensations; cette sagacité innée chez les femmes, vous aura fait démêler qu'une estime sentie, née au sein du feu, mais entretenue, accrue, avouée par une combinaison froide, était un clavier, sur lequel s'exerçaient vos perfections.

Quant à vous, Mlle Fritz, dont la physionomie oblique, l'esprit aigre-doux, la chevelure rousse et la gorge basse, sont bien insuffisamment *balancés.....* par de jolis talents en musique, que mes adieux servent de cadre à votre portrait.

Après avoir passé à travers des montagnes, par les chemins les plus affreux, m'étant trompé de route, j'amène enfin le

caisson sans qu'il se brise ; et je joins le général à Ems, d'où nous venons coucher, ou plutôt dormir à Nassau.

28 fructidor. — La nuit s'est passée tranquillement. Il arrive dans la journée une lettre du général Marceau dont le quartier général est à Dietz. Elle recommande au général Castelverd, dans le cas où il ne pourrait résister à des forces supérieures, d'opérer sa retraite sur Neuwied, par le Coq rouge. Voici notre position : à cheval sur la Lahn, depuis Oberlaustein jusqu'à Dietz, exclusivement.

Le 23e régiment se réunit aujourd'hui. Il est campé dans une plaine à deux lieues en avant de notre quartier général. Les demies-brigades sont disposées en arrière vers la droite et la gauche.

A quatre heures nous apprenons, par une ordonnance venue de Dietz, que l'ennemi attaque Un peu après nous entendons vers notre front même le bruit du canon, nous nous portons avec célérité à la division. Mais à notre arrivée il n'y avait plus que les tirailleurs qui se chamaillaient et voici ce qui s'est passé. L'ennemi a poussé contre nous une forte reconnaissance de cavalerie, composée de Barco, de Blankestein et de tirailleurs nommés manteaux rouges. Cette reconnaissance, appuyée d'artillerie volante, nous a d'abord enlevé un petit avant-poste de 5 chasseurs à cheval, et nous canonnait ensuite, mais une charge rigoureuse de la part du 23e leur a blessé beaucoup de monde et les a fait retirer. Comme nous n'avons que nos pièces de batteries, elles ont plus nui à notre défense qu'elles n'ont été utiles.

Cette affaire nous coûte 12 ou 13 chevaux et un peu moins d'hommes. Nous avons fait deux prisonniers, un de Kaiser et un de Barco.

L'adjudant-général Rostollant arrive ce soir, pour commander notre avant-garde.

Le général Prévot est allé avec sa 22e demi-brigade s'établir dès hier à Oberlaustein, au confluent de la Lahn dans le Rhin.

29 fructidor. — La nuit a été tranquille.

On entend le canon de loin en loin vers notre gauche.

Il nous arrive un obusier et une pièce de huit d'artillerie légère venant de Dietz.

Les rapports donnent à croire que des forces ennemies se portent sur Oberlaustein.

Nous avons fait partir ce matin nos caissons pour Coblentz.

30 fructidor. — Rien de nouveau jusqu'à dix heures du matin.

A cette heure une lettre du chef de brigade Aubrée instruit le général qu'on entend une canonnade et une fusillade assez soutenue vers Dietz.

A midi, une lettre du chef du 2e bataillon de la 66e, lequel est le plus éloigné vers notre gauche, nous annonce que l'ennemi a passé la Lahn vers Dietz.

Dans l'après-midi, nous en recevons une du général Marceau, qui nous mande qu'il se bat depuis 9 heures du matin, mais qu'il a tenu jusque là ; que si le débouché de Limbourg ou le pont de Dietz étaient forcés, nous eussions à nous conformer à sa dernière instruction laquelle, en révoquant la 1re, nous prescrivait de diriger notre retraite par Montabauer sur Neuwied, chargeait spécialement la division de l'occupement et de la conservation de la tête du pont.

Cette lettre du général Marceau nous prévenait que c'était seulement sur un avis du général Bonnet que nous devions nous décider à la retraite.

A 10 heures du soir, il arrive une lettre de l'adjudant-général Becker, commandant l'avant-garde du général Bonnet. Elle portait en substance : « La ville de Dietz est forcée par l'ennemi, mais je couvre les routes de Montabauer et de Holzapell sur les hauteurs, en-deçà de la Lahn ».

Cette nouvelle laconique et maladroitement conçue, qu'on pouvait supposer être annoncée comme prescrivant retraite, puisque les routes ainsi couvertes sont celles que l'instruction prescrit de tenir, cette nouvelle décide l'ordre de retraite ; le

seul tort peut-être dont on aurait pu se garantir, fut celui de ne pas envoyer un officier d'ordonnance auprés du général Marceau, dans la supposition que la communication de lui à nous fut encore libre. Cette omission décida de l'ordre de retraite dont on lui donna connaissance en même temps qu'on l'intimait aux corps et au général Prévot.

Je cherche à m'endormir, jusqu'à l'instant où il faut commencer la marche ; mais vers 3 heures je suis éveillé en sursaut par ce cri déchirant, prononcé avec toute l'énergie du désespoir :

« Au nom de Dieu, sauvez mon pauvre vieux père ! »

Cette exclamation, adressée au général Castelverd, était celle d'un fils dont nos barbares soldats venaient de sabrer le père. C'est ainsi qu'ils inoculent, chez les peuples conquis, l'amour de la liberté ; aussi ne devons nous qu'à une conduite de cannibales notre retraite d'un pays dont nous avons contraint les naturels de nous juguler.

Premier jour complémentaire. — A 5 heures nous partons de Nassau, toute la colonne est déjà en marche depuis une heure. Le 23e régiment de chasseurs fait halte en deçà du pont établi sur la Lahn, lequel nous brisons le mieux possible. Le général, qui ne part absolument que le dernier, reçoit, au nom de tous les habitants, des témoignages bien flatteurs de reconnaissance pour la conduite qu'il a tenue chez eux.

A peine sommes nous engagés dans les gorges, qu'il part une cinquantaine de coups de canon d'un plateau qui domine Nassau, et sur lequel l'ennemi a déjà amené plusieurs pièces de canon. J'étais précisément allé hier en faire la reconnaissance, parce que dès l'année passée ils y avaient avantageusement établi une douzaine de batteries, que j'y ai encore pu remarquer. Le brouillard empêche l'ennemi de nous pouvoir faire aucun mal.

L'adjudant-général Rostollant, après une heure de marche environ, demande au général à voir comment est conçu l'ordre qu'il a eu de commander la retraite. Il n'avait pas assisté

hier à la conférence dans laquelle on s'y décida. Sur la réponse qu'il reçoit touchant la manière dont la chose s'est passée, il parait improuver totalement la conduite qu'on a tenue.

Voici je crois ce qu'on pourrait dire à cet égard.

La Lahn est une petite rivière presque partout guéable, et encaissée entre des rochers, de manière à ne laisser de route pour la suivre, que précisément sur son bord de droite. La crête des montagnes ou leur revers n'en présentant sur leur longueur que d'impraticables, vouloir s'y établir est donc impossible, d'abord faute d'artillerie de position, ensuite parce que le chemin le plus court serait dominé par celle de l'ennemi ; que le chemin de Montabauer pourrait être occupé par lui, si l'adjudant général Becker ployait ; et ayant à dos la garnison d'Ehrenbreistein, nous pourrions être pris dans une cage.

Le pays est ruiné comme tous ceux par lesquels nous passons, et par conséquent tous les habitants sont contre nous espions nés. Les subsistances manquent au point qu'à Nassau les malheureux paysans portaient sur leur dos, par réquisition, le pain qu'ils se dérobaient, ils l'apportaient de deux ou trois lieues de distance, le front en sueur et les yeux en larmes. Comment espérer, si l'on s'asseyait là, d'y vivre.

Les moyens de transports sont bien nuls, puisque les bœufs qui ordinairement conduisent les charettes du pays, ont été par nous dérobés ou mangés.

L'ennemi ayant forcé Dietz est plus près que nous du point de notre retraite, eu égard à la route qui nous est fixée par Montabauer.

Nous n'avons pas d'ambulance puisque nous venons d'être obligés d'abandonner à Nassau deux blessés dont un a la cuisse emportée.

Si l'ennemi se porte en force vers le confluent où nous sommes faibles, il peut nous enfoncer, culbuter le blocus d'Ehrenbreistein, et pousser jusqu'à Neuwied; alors nous sommes perdus.

Ainsi, chargés de la double tâche et de tenir tête à l'ennemi, et de l'empêcher de parvenir jusqu'aux ouvrages devant Neuwied, nous sommes obligés de faire retraite ou de risquer à perdre la division en entier, ou par la famine, ou par un enveloppement. Nous devons, ou gagner la tête de pont, ou risquer d'y trouver l'ennemi avant nous : telle est notre alternative.

Voilà ce qui semble rigoureusement légitimer une retraite régulièrement opérée. Voici ce qui pourrait la condamner.

L'armée de Sambre-et-Meuse étendue sur une ligne prolongée, cette armée susceptible encore, après avoir combattu défensivement, de s'établir sur une chaîne de montagnes, compte sur le soutien intéressant de ses ailes, qui en ployant vont la mettre, ou dans le cas d'être tournée, ou dans la nécessité d'une retraite incalculée.

Une division d'aile, quant à se retirer, doit-elle se permettre de reculer de 10 lieues, sans avoir été combattue, ayant sur un ennemi, supérieur en forces à la vérité, l'avantage d'être de pied ferme et de sang-froid ?

Telles sont les considérations à balancer.

Que les militaires prononcent, qu'ils apprécient la situation d'un général qui, d'une armée différente, encore circonvenue d'une apparence d'ordre, est jeté sur la ligne d'une armée la plus débandée et la plus brigandine; d'un général, qui n'ignorant pas le levain de zizanie qui fermente entre les deux armées, est fondé à douter si sa position perplexe et intenable, émanée d'ordres impénétrables et croisés, n'est pas un sacrifice offert par des chefs bien immoraux à la jalousie. Qu'ils apprécient l'anxiété d'un général, qui, ayant en tête un ennemi triomphant et enflé de ses succès, ayant derrière lui un siège entrepris sans munitions et poussé par des troupes moins nombreuses que les assiégés, qui n'ayant ni troupes suffisantes, ni artillerie, ni subsistances, ni issues, sait de source certaine, que la famine empêcherait ses troupes, si elles étaient coupées, de se bâtir un chemin de cadavres.

A peine arrivés à la hauteur de Montabauer, nous recevons une lettre du général Marceau : « Tous les jours un point forcé par l'ennemi peut être récupéré. Vous entraînez, par votre retraite, l'armée entière. Je vous ordonne donc de marcher en avant et de reprendre la position des montagnes en deçà de la Lahn ».

Nous nous disposions à remplir les intentions de cet ordre, lorsqu'il arrive un autre ordre, du même général, portant que puisque nous avions commencé notre retraite, nous eussions à la continuer, et à gagner à tous prix la tête de pont.

Un convoi d'artillerie de plus de 100 caissons était arrêté devant Montabauer, où il attendait une destination ; nous le faisons rétrogader avec nous, sans quoi il était perdu, et nous poursuivons notre route vers Neuwied par des chemins incertains et par le soleil le plus brûlant.

Deux lieues avant le pont, nous voyons sur notre gauche une fusillade très vive, c'est la brigade du général Prévot qui se bat contre la garnison d'Ehrenbreistein qui vient de faire une sortie.

A dix heures du soir nous arrivons à Neuwied, après une marche de quinze heures. Les troupes des généraux Prévot et Duvignot y arrivent presque en même temps que nous. Ils n'ont perdu que quelques hommes et ont repoussé la sortie des assiégés.

Nous avons perdu aujourd'hui 14 hommes morts subitement de faim, de soif et de chaud, en route ou depuis leur arrivée.

Deuxième jour complémentaire. — La nuit a été assez tranquille. On s'occupe de la disposition des troupes. Deux escadrons du 16[e] régiment de dragons, venus de la Belgique, sont entrés d'hier dans la division. La tête de pont est un ouvrage irrégulier et indéfinissable, sa droite serait à peu près un ouvrage à cornes, dont la courtine est fort peu longue, sa situation paraît calculée sur la pente du terrain.

Cette tête est établie en face d'une île dont elle est, par conséquent, une espèce d'ouvrage avancé. Neuwied est à peu près à une petite portée de canon de là. Pour rendre respectables les ouvrages, il faut une quarantaine de bouches à feu, tant pour cette rive que pour l'autre.

Neuwied est une ville régulière et jolie, elle est bâtie environ depuis cent ans, et contient toutes sortes de sectes, également libres, ce qui l'a rendue commerçante par l'industrie des persécutés qui s'y sont transplantés. Les Moraves, entre autres, y sont nombreux. C'est une petite principauté de deux à trois lieues de diamètre, dont le souverain, qui est de la religion réformée, fournit vingt hommes pour son contingent. Il a un assez joli château, où nous avons établi le quartier général.

Troisième jour complémentaire. — Voici la manière dont les troupes sont disposées. Les dragons campent dans la plaine à droite. Les chasseurs à gauche. La 42e est dans la tête de pont. La 66e est dans l'île. La 22e garnit l'autre rive jusqu'à Andernack. L'infanterie légère est dans les villages en avant et de garnison à Neuwied. Le général Prévot est à Weistum et le général Trigni à Andernak. Le général Beurnonville vient nous voir et ne parait pas improuver la retraite. Le camp de Gorsel doit venir partager, sous ses ordres, nos dégoûts et notre misère; ce qui prouve que l'armée, en Hollande, se trouvera bientôt en ligne.

Un lieutenant de la 42e, en garnison à Montabauer avec 50 hommes, vient d'en revenir. Il a fabriqué un ordre faux, portant qu'il y était en qualité de sauve-garde, ce à quoi il a dû son renvoi.

L'ennemi, d'après son rapport, l'aurait traité avec toute sorte de distinction; il a mangé avec les généraux, qui lui ont dit qu'il n'était pas étonnant que l'armée de Sambre-et-Meuse fut repoussée et forcée de fuir, puisqu'elle arrachait le pain aux paysans avec qui les Autrichiens partagent le eur, puisque les généraux ont donné l'exemple du pillage

en s'en gorgeant eux-mêmes, etc. Le jour de notre retraite, l'ennemi a fait treize lieues pour nous suivre, et trois ou quatre manteaux rouges sont morts de faim ou de fatigue.

Nos grenadiers de la division qu'on avait formés en bataillon et envoyés au bout de l'allée du château contre le le Rhin, y sabrent une femme, volent les paysans et y cassent tout. Il leur est sur le champ enjoint, en raison de la conduite infâme qu'ils viennent de tenir, de retourner à leurs corps respectifs, pour n'y être employés qu'en arrière. Ils sont relevé par le 1er de la 66e.

Ainsi donc ces troupes de l'armée du Nord en Hollande, bien payées, parfaitement équipées, manœuvrant bien, ayant une réputation de discipline, se montrent à l'unisson de toutes les autres; tant il est vrai que cette discipline factice, née au bout de quelque mois de garnison, est le froid de la chaux qu'une goutte d'eau enflamme. Il faut que l'habitude de la subordinatien en ait fait naître chez le soldat un besoin capital. Il faut que l'esprit de corps le domine et qu'un uniforme le différencie, il faut qu'il ait des officiers et des sous-officiers : il n'est rien de tout cela. Qu'on ne vienne pas me vanter sa sordide bravoure et son avare férocité ; c'est la première qualité chez le tigre, ce ne devrait-être que la dernière chez lui. O humanité me rendras-tu poltron ! O peur est-ce toi qui me rend humain !..

Nous avons perdu ce soir un dragon tué en vedette, d'un coup de pistolet.

Quatrième jour complémentaire. — Ce matin l'ennemi attaque vers notre gauche. On lui répond vertement. La fusillade dura 3 ou 4 heures, mais nous n'avons qu'un capitaine d'infanterie légère de blessé.

Le général, en allant à la reconnaissance vers la droite, s'est douté que l'ennemi y avait une batterie masquée ; et voyant les dragons se livrer avec trop de bonne foi à l'impétuosité ordinaire, il s'est avancé seul en leur défendant de le suivre, pour éprouver la vérité, et leur donner une

leçon. Il a été bientôt environné d'obus et de boulets. « Vous voyez bien, leur-a-t-il dit, l'inconvénient d'être trop brave. Il aurait pu ajouter: « Faites donc ce que je vous conseille, et ne faites pas ce que je fais. »

Il nous est déjà mort de faim 3 ou 4 chevaux, depuis que nous sommes ici.

Cinquième jour complémentaire. — La nuit a été tranquille. J'ai fait la ronde de presque toute la ligne, et n'ai pas même entendu les sentinelles ennemies.

La municipalité de Neuwied travaille depuis un ou deux jours à obtenir une neutralité.

L'ennemi a un camp en face de notre front, en deçà de l'abbaye de Romersdorf ; il se compose des légions de Bussi et de Rohan, ainsi que des cuirassiers de Nassau, des hussards de Barco et d'un bataillon de Croates. Vis-à-vis notre gauche sont les manteaux-rouges qui paraissent campés aussi. Ces derniers que nous appelons pandours sont d'assez singulières troupes. Ce sont des hommes nés vers les confins du territoire de Venise, où, quelques provinces, telles que la Valachie, l'Esclavonie, la Croatie étant du domaine de l'empereur, il se réserve le droit, au lieu d'y exiger des contributions, d'y lever des hommes qui seraient payés aux frais de ce pays, et n'agiraient qu'en temps de guerre.

Ils sont habillés d'un grand pantalon très large, à la turque, d'un gilet sans manches qu'ils portent sur la peau et d'un grand manteau rouge. Ils ont une toque rouge et un espèce de turban. Leurs souliers sont en cothurne, leurs armes sont le fusil avec baïonnette, un grand sabre turc, un poignard et des pistolets en ceinture. Ils passent pour très féroces, ne faisant, ni ne demandant de quartier.

Premier vendémiaire, 5e année Républicaine.— Le brouillard de ce matin a vu un engagement d'avant-postes. On s'est réciproquement fusillé quelques heures.

En entrant au château avec le général, je le vois tout à

coup entouré d'une troupe de femmes dont l'extérieur peint la misère. Les bras couverts d'enfants à la mamelle, elles se précipitent à ses genoux, et n'ont pour premier interprète de leur infortune, que les larmes du désespoir. Enfin leur supplication traduite tend à obtenir la permission de passer nos postes, pour aller mendier leur pain. Le général hors de lui, s'arrache, plein d'amertume, à ce spectacle déchirant; et moi je m'enfuis dans l'écurie.

Ce sont nos soldats, encore nos soldats, dont la férocité porte à cette dure extrémité ces infortunées créatures. Non contents de s'emparer dans les maisons de ce qui leur convenait, ils ont brisé les meubles, les lits, démoli les murs. *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières,* telle était la légende de leur drapeau ; mais leurs yeux sont apparemment des microscopes, et de peur de se tromper, ils guerroient tout.

Cultivateurs trop malheureux, entendez mes stériles imprécations ; ou plutôt imitez vos compatriotes de la Franconie, armez vos bras, tombez sur nos affreux janissaires, morcelez-nous ; je mépriserai la ressource douteuse de vous crier : *je suis pur.* Non, vous ne devez de grâce à personne, puisque nous sommes tous revêtus de la livrée des brigands. Heureux d'être votre victime, si je vous voyais victimer vos bourreaux.

Mais remontons à la source. Le soldat manque de tout. Quoiqu'il soit moins à plaindre que celui des autres armées, il n'a du pain que par hasard, point de viande, pas de fourrage. Que lui dire s'il quitte son poste sous prétexte d'aller manger. La porte est ouverte à tous les excès. N'avons-nous pas vu déjà plusieurs de nos chevaux tomber morts de faim?... Le soldat, que son éducation militaire doit rendre une machine passive, devient par l'exemple, la facilité, l'impunité, ce qu'il y a de plus immoral et de plus corrompu. S'il a le nécessaire, c'est une poupée dont le préjugé gouverne les ressorts ; si tout lui manque, tous les liens sont brisés : c'est un tigre.

Au nombre des causes, on peut citer cette frénésie d'avoir voulu entortiller l'armée dans des formes républicaines. C'est avoir donné à un enfant de longues lisières, qui s'enlacent dans ses jambes et le culbutent. Pour y remédier, argent, organisation et despotisme ; sans cela, pas d'armée. Au surplus, messieurs les moralistes, lequel est préférable de faire peser le despotisme sur le soldat, ou la rage barbare du soldat sur les peuples, et par contre coup sur lui ?

J'ai cité quelques causes, je crois avoir touché au remède. Je suis loin de vouloir compulser les causes des causes, c'est un dédale trop inextricable.

Un de nos chasseurs à cheval vient de déserter avec armes et bagages. Avant de partir, il a demandé si l'on avait distribué le pain et la viande ; sur la négative, il a décampé. C'est le second que nous perdons ici. Un autre a été tué en vedette, il y a quelques jours.

Deux vendémiaire. — Il arrive vers onze heures du matin un officier, chef d'escadron des hussards de Barco, en parlementaire. Il reconduit le corps mort du général Marceau blessé vers Altenkirchen, le 3e complémentaire — d'un coup de feu à travers de la poitrine, lors de la retraite générale de l'armée, qui ensuite de notre départ de la Lahn est allée s'établir et prendre position sur la Sieg. Cet officier autrichien dîne avec nous. Il nous apprend l'ordre qui avait été donné, lors de notre retraite, aux troupes de l'Empereur, de ne nous pas harceler, mais de faire seulement en sorte de gagner la tête de pont avant nous. Il nous instruit aussi que l'ordonnance qui fut envoyée la nuit du premier complémentaire, vers le général Marceau, pour l'instruire de notre retraite, fut capturée par eux à l'instant de son retour, de sorte qu'ils ne lui trouvèrent qu'un reçu ; ce qui prouve qu'avant notre départ, l'ennemi s'était déjà encadré entre nous et le corps d'armée. Un officier du génie qui était demeuré avec le général Marceau depuis que sa blessure l'eut livré en la puissance de l'ennemi, nous dit que ce

général avant de mourir, se repentit de n'avoir pas garni davantage le front qu'occupait notre division; qu'il s'était figuré les troupes du Nord bien plus nombreuses et qu'il ne connaissait notre site que par l'inspection de la carte.

La manière généreuse et loyale dont se sont conduits les Autrichiens vis-à-vis de lui mérite de trouver ici sa place. Blessé comme je l'ai dit, il fut obligé de demeurer dans un village, où les Autrichiens, venant à entrer, ne le traitèrent pas comme un prisonnier, non plus que ceux qui restèrent avec lui. Ils lui prodiguèrent, au contraire, mille secours; tous les généraux vinrent le voir, le prince Charles arriva trop tard, il était mort. Plusieurs régiments réclamèrent la permission de faire ses funérailles; Barco l'obtint, comme ayant toujours été vis-à-vis de lui. 15 pièces, plusieurs divisions de cavalerie et plusieurs bataillons d'infanterie furent commandés pour son enterrement. Mais on a changé d'avis, et l'on s'est décidé à nous le renvoyer. Nous avions eu dès hier, avis de sa mort. Il n'a vécu que 24 heures après sa blessure, et est expiré en commandant encore ses troupes.

Je ne dirai rien de cet officier général, j'ai été trop peu de temps avec l'armée de Sambre-et-Meuse, pour qu'il me soit permis d'en juger par moi-même.

Un hussard, qui accompagne notre parlementaire, porte à son côté une médaille d'argent. Cette marque honorifique, qui lui vaut une haute paye de 5 sols, est en récompense de ce qu'il a sauvé 2 pièces de canon. Je demande si cela vaut mieux pour lui et les autres, qu'une insertion ou un avancement. Tandis que l'on reconduit à leurs avant-postes tous ces messieurs, je pars pour Coblentz, où j'escorte le cadavre, qui doit être inhumé dans le camp de la Chartreuse.

Trois vendémiaire. — Je viens vers midi de Coblentz, où j'ai couché; je trouve, en arrivant au château, un nouveau parlementaire, envoyé par le baron Kray, lieutenant-général qui commande les troupes que nous avons en tête. Ce parlementaire est un officier du premier bataillon des Esclavons,

que nous autres nous appelons Croates. Il apporte une lettre relative à la neutralité demandée par Neuwied.

On instruit dans la réponse le baron de la cérémonie funèbre qui aura lieu demain.

Le général Poncet est passé à midi avec sa division. Il se porte sur Coblentz, pour s'appuyer vers le Hemsdruck. Nous sommes toujours dans ces environs, maitres des îles d'Oberwert et de Niederwert.

Ce général vient de Bonn, où il a passé le Rhin, depuis sa retraite.

Quatre vendémiaire. — A dix heures, tout le camp prend les armes, et la cavalerie se met en bataille dans la plaine, en se disposant sur un seul rang pour développer un front plus imposant. Toutes les pièces commencent à tirer, pour l'enterrement qui se fait à Coblentz, à cette heure.

Deux malheureux canonniers d'artillerie légère ont l'un le bras, l'autre le poignet emportés par un écouvillon, suite de la maladresse de celui qui devait boucher la lumière.

C'est surtout le cas d'appliquer ce vers de Boileau :

Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Je suis cependant bien éloigné de blâmer cette pompe, à l'enterrement d'un homme marquant. C'est en détruisant ce qui était de décorum, seul moyen d'en imposer au vulgaire, qu'on a détruit toutes les nuances et confondu tous les rangs. Dans notre métier surtout, il est si nécessaire de parler à l'œil, puisque l'homme sans éducation ne faisant rien par morale, doit tout faire par mécanisme. Comment notre clergé avait-il soutenu une influence d'un si grand poids, si ce n'était en déployant un appareil éblouissant, et en mariant aux efforts de l'art et à l'éclat de la pompe, les prestiges de l'illusion. Vous voudriez peut-être en faire autant, me dira-t-on. Eh ! parbleu, ne faudrait-il pas toujours en revenir au trantran du siècle ; il serait bien plus beau, j'en

conviens, de n'agir que par l'impulsion de la raison, et la détermination du vrai. Mais ne cherchons pas à créer en logique un bel idéal ; et ne formons de règles qu'en raison de ce que les hommes sont, et non en raison de ce que la philosophie les voudrait. Les lois, dans notre état actuel de sociabilité, ne doivent être regardées que comme des instruments propres à diriger et à tromper nos vices. C'est sous le même rapport qu'il faut établir et maintenir les usages ; car si ce n'eût été le but tacite, et l'unique propriété des lois, elles eussent détruit le germe de mal et auraient cessé par le fait d'être lois. Il faut assaisonner les préceptes aux infirmités de notre débile raison, bien plutôt que de penser à les constituer régulateurs de la vertu. C'est toujours un fanatisme qui en détruit un autre. Il ne fait que changer d'objets et de sectaires. Approprions-nous le meilleur. Cette idée seule est le fondement et la preuve de mon raisonnement.

Cinq vendémiaire. — On nous amène ce matin un déserteur autrichien. Il est de la légion de Carneville, hussard émigré, qui se trouve réduite à 25 hommes. Il nous apprend que l'ennemi fait toutes les nuits plus de feu qu'il n'est nécessaire, et que ces tentes en si grand nombre que nous voyons, ne renferment chacune que 2 ou 3 hommes. Il paraît même que pour nous en imposer, on a, contre l'usage, fait camper les manteaux rouges.

Six vendémiaire. — Le général Damuis passe aujourd'hui et vient dîner chez nous. Il nous apprend que d'après les nouvelles dispositions, il va commander l'aile droite, le général Kléber commandera le centre, et le général Macdonald, la gauche, à laquelle se réunit toute l'armée du Nord. Le général Beurnonville succède au général Jourdan.

Sept vendémiaire. — Il arrive vers le soir au général Castelverd un aide-de-camp du général Kléber, maintenant à Andernack. Ses dépêches sont une instruction sur notre pro

chain départ. Il parait qu'une division de Sambre-et-Meuse va nous relever, parce que, sans doute, l'armée du Nord va se réunir.

Huit vendémiaire. — Il nous est déserté cette nuit, 3 hommes du premier bataillon, première demi-brigade d'infanterie légère. C'est un sergent-major qui emporte le prêt de sa compagnie, un sergent et un carabinier.

Le général Castelverd m'a fait écrire au baron Kray, pour l'inviter à nous rendre le sergent-major infidèle, afin que la punition réprimât un exemple aussi dangereux pour ses troupes que pour les nôtres. Le colonel Saint-Germain est envoyé en parlementaire pour lui porter cette lettre, en même temps qu'une du général en chef, relative à la neutralité, qui pourra être négociée par le général Kléber.

La 48e demi-brigade, que nous rend le général Duvignot, commandant à Coblentz, passe à onze heures et se porte vers Bonn.

Le général Bernadotte arrive vers midi avec un nombreux état-major.

C'est lui qui vient nous relever ici avec sa division. Nous faisons une visite de tous les postes, pour l'installer. Après midi, sa division commence à relever la nôtre, qui se met en marche à mesure.

Le colonel Saint-Germain revient et nous rapporte que le général Kray avait promis de nous rendre le déserteur demandé. S'il le fait, ce sera un trait de loyauté bien recommandable.

Neuf vendémiaire. — Nous partons de Neuwied à 6 heures du matin avec le général, et nous venons coucher à Cologne, chez le banquier Herstatt.

Nous avons vu et entendu en cotoyant le Rhin, une canonnade du diable.

Notre cavalerie ne partira qu'aujourd'hui ou demain pour

nous joindre, à cause du retard de celle du général Bernadotte.

Je pars à 6 heures du soir pour Maestricht où je vais chercher un cheval.

Je couche le *onze* à Herve dont il me souviendra.

Le *douze*, j'arrive à Liège et à 10 heures du matin je passe à travers un faubourg détruit sans m'en apercevoir. Mais ce qui ne m'échappe pas c'est que presque toutes les Liégeoises ont les cheveux noirs.

Liège est situé dans un fond fait comme un saladier, et s'il devait encore arriver un déluge, je plains ses habitants. On peut y retrouver son chemin en examinant, dans chaque rue quelle est l'espèce de mendiant qui y est établie. Le palais est ordinaire et son intérieur, qui forme une espèce de halle, est fort gothique. Quoique la ville paraisse ancienne, elle ne laisse pas que d'avoir des maisons assez comme il faut.

Comme j'y ai vu beaucoup de femmes qui ont des goitres, j'ai promis de ne m'y pas marier..., au moins aujourd'hui, car j'en pars à 4 heures avec ma malle et je viens coucher à Maestricht.

J'y couche trois nuits et après y avoir obtenu mon cheval, j'en repars pour Cologne où j'arrive le *dix-sept*.

Voici depuis mon départ ce qu'il y a eu de nouveau.

Le jour que nous sommes partis de Neuwied, c'est-à-dire le 9, l'ennemi a attaqué la division qui nous y a remplacé d'une vigoureuse manière. Deux fois, il s'est emparé de Neuwied, dont il a été repoussé. Enfin, la journée s'est terminée sans qu'il se soit rendu maître des ouvrages comme il l'avait projeté ; mais il paraît qu'il en est venu très près.

Le 23e régiment de chasseurs qui se trouvait encore là, y a perdu 11 ou 12 hommes.

On ne s'est pas battu vers Cologne, ou du moins d'une manière sérieuse. La division est en avant de Deutz, où est le quartier général. Il a été moins en arrière, mais il est revenu là depuis quelques jours.

La division du général Macdonald est en avant de Mulheim, où est son quartier général. Celui du général en chef est à Cologne. Le général Jacobé Trigny a décidément succédé au général Ernouf dans la place de chef de l'état-major. Son quartier-général est à Cologne.

La 8e demi-brigade d'infanterie légère s'est réunie à la division du général Castelverd, ainsi que deux escadrons du 19e et deux du 25e de cavalerie.

Dix-huit vendémiaire. — Rien de nouveau quant aux affaires militantes.

Le général Castelverd vient de m'apprendre une nouvelle à lui personnelle, dont je ne sais encore si je dois être fâché ou content.

Il quitte le commandement de sa division, par l'ordre du Directoire, auprès duquel on l'a noirci. Mais le général Beurnonville qui, sans passion, a évalué les choses et apprécié sa conduite, lui a proposé, au milieu de témoignages de regrets et d'estime, le commandement dans la Belgique, du département qu'il désirait. Il lui accorde aussi une permission d'aller en Hollande, où des affaires l'appellent.

C'est au général Jourdan qu'on doit cette belle équipée ; sur le couchant de son généralat, après une fugue (modestement appelée retraite) de 90 lieues, le général idolâtré, dont l'exemple fit porter des moustaches à toute son armée par un religieux enthousiasme, ce général dont les divisionnaires, jadis chauds apologistes, disent pis que pendre depuis qu'ils sentent son déclin, ce général dont on vient enfin de reconnaître la nullité complète en lui ôtant son commandement, a cru excuser auprès du gouvernement sa galopade de 20 jours, en faisant à l'armée du Nord un crime d'une retraite méthodique d'une journée.

Dix-neuf vendémiaire. — C'est à Bruges que le général va commander, nous devions partir dès aujourd'hui, mais cela est encore retardé jusqu'à demain.

Adieu donc boulets et bombes,
Adieu pays allemand,
Loin je vais fuir de nos tombes
L'affreux amoncellement,
Les humaines hécatombes
Et leur théâtre sanglant.

Adieu vierges allemandes
Que ma vue au moins connait.
Lestes, fraiches. vives, grandes,
Rien n'est chez vous sans attrait,
Je vais payer mes amendes
En traçant votre portrait.

Cheveux blonds, peau très unie,
Œil fendu, sourcils épais,
Gorge séparée, arrondie
Des mains du dieu des excès,
Corps svelte, taille hardie,
Fortes de loin et de près.

Aux charmes de la tournure
Joignant les arts d'agréments,
Aimables par la nature,
Plus encor par les talents.
La musique, la peinture,
Sont vos communs éléments.

Recevez l'adieu bien triste
D'un cœur vrai, d'un cœur aimant,
Mais non d'un panégyriste
Pris d'un banal sentiment,
Bien plus qu'un apologiste
En moi voyez un amant.

Et vous gens si catholiques,
Adieu donc maris bénins,
Adieu moitiés si pudiques,
Dont je plaindrais les destins,
Si vos bons charmes antiques
Perdaient mes concitoyens.

FORMOSE (1884-1885)

Notes de Campagne

(Fin) (1)

Mais le moyen de se reconnaître là-dedans ? Ils ont tous le même costume, le même chapeau surmonté soit de queues de renard, soit de plumes de paon, de boules de cristal ou de bougies en jade. Ce dernier insigne est, paraît-il, celui des artilleurs. J'en admire un particulièrement qui a plus de 2 mètres de taille ; bien proportionné, sa large figure bien ouverte, il a tout à fait l'air du bon géant des contes d'enfants. Leurs sabres, que ces mandarins portent dans le dos, ne parviennent pas à leur donner un air martial. Nous faisons escorte à ces bons Chinois pendant que le maréchal Tsô pénètre chez l'amiral Lespès.

Alors le menu fretin des mandarins, ceux qui sont restés à la porte, reviennent vers nous les mains tendues, la figure souriante, en nous baragouinant des : « Amis ! amis ! » qu'ils doivent juger irrésistibles. Après tout, pourquoi faire mauvaise mine à ces braves Célestes ? Ce que j'ai serré de mains jaunes ce matin-là ! Les soldats chinois n'ont pas voulu rester en arrière, et ont prodigué les marques de la plus vive affec-

(1) Voyez *Souvenirs et Mémoires*, t. V, p. 97, 257, 326 et 440.

tion aux nôtres ; c'était touchant. Et puis, le naturel reprenant ses droits, ils ont essayé d'un peu de commerce. A quoi bon garder des coupe-coupe, puisqu'on s'embrasse ? Ils sont venus nous les offrir à des prix doux, une piastre en moyenne. Dans la maison de l'amiral, on buvait le champagne et la bière, et les mandarins les plus près de la porte repassaient à ceux du dehors les bouteilles plus ou moins vidées, que ces derniers achevaient d'épuiser à même le goulot. Pas de tenue, messieurs les officiers chinois, mais bons garçons tout de même. Quand ils sont repartis, il a fallu encore subir leurs effusions interminables. Puis palanquins, mandarins et soldats, toute la longue théorie a repris processionnellement le chemin du matin par l'accablante chaleur de midi, tandis que nous rentrions dans nos maisons pour notre dernière sieste en terre chinoise.

21 juin.— En mer, en route pour les Pescadores. Ce matin, à partir de 6 heures environ, l'embarquement du corps expéditionnaire a commencé. D'abord les garnisons de nos postes avancés, forts Bertin, du Sud et de la Table, et j'ai pu au passage serrer la main à nos anciens compagnons du fort du Sud ; puis, les garnisons de la ville, Légion et Zéphyrs, et de quelques-uns des anciens forts. Enfin, c'est nous naturellement, les plus près de la mer, qui avons embarqué les derniers. A mesure que nos troupes évacuaient leurs anciennes positions, qui ont coûté tant de sang et que par une clause bien regrettable de la convention nous devons laisser telles quelles, on voyait les Chinois arborer des pavillons de toutes les couleurs sur ces mêmes positions et pousser des cris de triomphe. J'avoue que cela nous a quelque peu crevé le cœur. Mais les ordres étaient formels. Quant à nous, dès que notre tour est arrivé, nous n'avons rien eu à laisser derrière, mais du moins avons-nous pu nous soulager sur les maraudeurs qui nous arrivaient sur les talons. Nous n'avions pas encore quitté notre maison, que ces pillards entraient déjà ; avec nos ordonnances, nous sommes revenus sur cette tourbe,

et pour mon compte j'ai cassé ma canne en bambou sur un dos chinois. Encore un dernier regard sur la plaque, un souvenir à nos compagnons enterrés là, et nage vers l'*Atalante*. Quand tout le monde est à bord, que les navires ont appareillé et sont prêts à faire route, il est midi. Les pavillons sont hissés, les canons saluent la terre de 21 coups de canon ; c'est un moment d'émotion douloureuse qui nous tient muets. Que de souvenirs évoqués en cet instant ! Le triste concert ! et comme il ressemble peu à notre bombardement alerte et joyeux du 1er octobre 1884.

O morts qui dormez votre dernier sommeil sur cette terre ennemie, votre suprême asile ne sera pas abrité par ce drapeau, pour l'honneur duquel vous avez succombé. Vous avez donné votre sang simplement, héroïquement, sans chercher à savoir pour quelles combinaisons de la politique on vous le demandait. Il vous suffisait de savoir que l'honneur des armes et du pays était en jeu. Et maintenant, cette même froide et ingrate politique oublie même de revendiquer pour vos restes héroïques ce coin de plage, pourtant bien français, hélas ! La fortune vous trahit jusque dans la mort. Mais, nous les survivants, nous qui vous avons connus et aimés, nous vous consolerons de l'oubli des puissants du jour en vous élevant dans nos cœurs un monument que ne pourront détruire ni les injures du temps, ni l'hostilité des hommes, c'est le vivant souvenir de vos travaux et de vos exploits !...

22 juin. — Notre départ de Kelung a été favorisé par une mer splendide. Pendant que s'éloignent peu à peu les côtes de l'île, nous faisons connaissance avec nos nouveaux compagnons. Nous sommes présentés d'abord au commandant, très affable, qui s'émerveille à tout instant que nous ayons pu résister si longtemps aux fatigues de la campagne. Puis nous renouons connaissance avec les officiers du bord, dont plus d'un est venu nous voir à terre, au fort du Sud. Ils n'ont pas été heureux, non plus, les officiers de l'*Atalante* : le bateau étant assez médiocre marcheur, ils sont restés presque

tout l'hiver en observation devant Tamsui, à faire la bouée. Le soir, nous avons été invités à dîner par le commandant, toujours avide d'entendre le récit de nos misères. Nous voici à présent rassemblés en rade de Mekung, aux îles Pescadores. Toute l'escadre est là, environ vingt navires de guerre, cuirassés, croiseurs et canonnières, et entre tous, celui vers qui se sont portés nos regards, le *Bayard*, ayant à son bord la dépouille mortelle de l'amiral.

D'ici, du haut du pont de l'*Atalante*, je vois les maisons et les pagodes du petit port de Mekung, à quelques centaines de mètres. La rade est très belle, en eau profonde, et pourrait abriter aisément plusieurs escadres; elle est formée par une vaste échancrure de l'île de Mekung et par deux îlots, dont le plus important, l'îlot Fisher, porte une batterie rasante. Une autre batterie rasante, à côté de la ville de Mekung, montre ses énormes embrasures. Lors de la prise des Pescadores, à la fin mars, le tir de nos cuirassés et croiseurs eut vite raison des défenses pourtant très sérieuses de la rade de Mekung. Puis le petit bataillon d'infanterie de marine fut débarqué au sud de la ville, et là, comme il n'y a ni montagnes, ni brousse, ni bois, nos Chinois furent bousculés au pas de course et leurs tranchées profondes où ils se cachaient en vain, enlevées à la baïonnette. On en fit un grand carnage et il ne s'échappa que ceux qui eurent le temps de s'enfuir sur les nombreux sampans de pêcheurs et de gagner les îlots voisins à la faveur de la nuit.

J'ai hâte d'aller à terre autant pour serrer la main aux camarades du bataillon que pour voir s'il y a quelque chose de plus intéressant qu'à Kelung.

23 juin. — Je rentre de mon excursion à terre, à Mekung. Quelle impression poignante !

Nous sommes partis ce matin dans une embarcation du bord, avec le dessein de passer la journée à terre. Avec quelle joie on s'est serré la main, dès que nous avons retrouvé les vieux compagnons de Formose ! Mais il en

manque ! Ils nous conduisent tout d'abord au cimetière français, notre seul établissement dans l'île, un carré de terre entouré d'un mur en maçonnerie; au milieu une pyramide porte une inscription commémorative. Plus de 100 cadavres français sont déjà enterrés là et le bataillon était de 400 hommes ! Les attaques de choléra ont été ici bien plus terribles qu'à Formose. Notre camarade Jéhenne a un monument particulier. B... qui l'a tenu dans ses bras jusqu'au dernier soupir, nous raconte la triste agonie et la visite de l'Amiral.

Nous quittons le funèbre enclos et continuons nos visites. Au fort rasant de Mekung, je trouve un détachement de Légion destiné à Formose et arrêté ici par les préliminaires de paix. Le capitaine, un original, nous reçoit enveloppé dans sa capote de drap (et il fait au moins 35° à l'ombre) pour empêcher, dit-il, la chaleur extérieure de le pénétrer. La cour du fort est jonchée d'étuis de cartouches. Il nous explique que les émanations du cuivre de ces étuis sont un puissant remède contre le choléra. Décidément, il n'est pas banal.

Rien de remarquable dans Mekung. Une bourgade chinoise, d'ailleurs à moitié démolie, quelques pagodes misérables et c'est tout. La campagne est nue, la roche affleure le sol; c'est bien un pays de pêcheurs, la mer seule offre ses inépuisables ressources. C'est la mer qui nous a nourris sous la forme d'une succulente bouillabaisse confectionnée par un capitaine du bataillon, un Marseillais pur sang.

26 juin. — Notre nouvelle existence d'amphibies, mi-terriers, mi-marins, ne suffit pas à nous distraire et nous attendons avec impatience les ordres de départ qui ne peuvent tarder.

Le 24, le *Bayard* a quitté la rade pour ramener en France le corps de l'Amiral. Spectacle grandiose et émouvant par les souvenirs évoqués ! Tous les navires saluaient de leurs pavois et de leur artillerie, à mesure que passait devant eux la glorieuse dépouille de notre chef.

Puis la rade est retombée à son calme et notre vie à sa monotonie ordinaire. La chaleur est étouffante à partir de 9 heures du matin, et jusqu'à 5 heures du soir il faut se renfermer chez soi. Or, il ne fait pas précisément frais dans les cadres d'aspirant qui nous servent de couchettes dans l'entrepont. On se visite de bateau à bateau, on s'invite à dîner pour tuer le temps, mais l'impression générale est la lassitude, la hâte de partir. On s'ennuie enfin.

Hier soir, à bord de l'*Atalante*, nous étions nombreux au carré. Les officiers du bord avaient invité leurs camarades de la *Triomphante* et parmi eux Pierre Loti. J'étais très curieux de voir et d'entendre le jeune écrivain déjà célèbre par ses récits exotiques d'une couleur si intense et si personnelle; mais j'en ai été pour mes frais d'admiration anticipée. J'ai vu tout d'abord à côté du président de table un mince lieutenant de vaisseau serré dans un veston blanc historié de soutaches blanches, froid et raidi dans une attitude impassible, ayant l'air d'être absent de nos conversations et ne sortant de son mutisme que pour un vague acquiescement à une interpellation directe. Au milieu des conversations, je n'ai pas entendu le son de sa voix, et de mon bout de table je n'ai pu qu'observer sa figure, qui est toute en profil : en haut un front fuyant sous les cheveux châtains relevés en brosse, puis un grand nez busqué, l'œil vague enfoncé sous l'arcade sourcillière, le bas du visage se perdant dans la moustache et la barbiche pointue ; l'ensemble suggère une vague ressemblance avec une tête d'oiseau de proie.

2 juillet. — Je viens des portes du tombeau. Non, j'exagère peut-être, mais c'est égal, j'ai été bien malade et je le suis encore un peu, ma pauvre tête reste douloureuse.

Le 27 au matin, à 9 heures, je suis allé déjeûner à bord du *Cachar*, dont le capitaine nous avait invités, S... et moi. Le soir à 5 heures, je rentre à bord pour le dîner. Me sentant la tête lourde et nullement d'appétit, je me mets cependant à table avec mes camarades ; puis, sentant mon malaise

augmenter, je me lève, je veux sortir et... plus rien. Je ne sais plus ce qui s'est passé. Il paraît que je suis tombé comme une masse. Quand je suis revenu de mon évanouissement, j'avais la tête entourée de glace. J'ai eu une insolation, peu grave heureusement, et après cette nuit passée dans des alternatives de lucidité douloureuse et de délire, je suis resté plusieurs jours avec des douleurs affreuses à la tête, comme si j'avais une boule sous le front roulant perpétuellement d'une tempe à l'autre.

Grâce aux soins énergiques du docteur de l'*Atalante*, je suis sur pied, quoique pas bien fort, et je m'apprête à partir incessamment, dès que le courrier attendu du Japon s'arrêtera pour nous prendre. Nous sommes ainsi une douzaine qui, n'ayant pas de commandement de compagnie, prenons les devants. Le docteur me dit que le voyage achèvera de me remettre. Je le crois et je l'espère surtout; mais n'aurait-ce pas été vraiment trop bête d'avoir duré toute la campagne, d'avoir échappé aux balles et au choléra pour m'échouer sur une misérable petite insolation?...

3 juillet. — Sur le *Tanaïs*. Le courrier annexe du Japon nous est arrivé enfin ce matin, retardé par le typhon qui souffle depuis 2 jours dans le canal de Formose et qui n'est pas encore tout à fait calmé. Néanmoins nous avons embarqué joyeusement, malgré le vent qui fait rage dans la mâture et quoique tanguant encore un peu, nous filons à grande allure sur Hong-Kong. Déjà je vais mieux.

Nous avons à bord une mission d'officiers japonais qui vont aux grandes manœuvres de notre 12e corps à Limoges. J'ai lié connaissance avec l'un d'eux, lieutenant de cavalerie, qui parle assez bien le français; il se nomme Sagara. Grand, bien découplé, avec une légère barbe noire, il ressemble plutôt à un Roumain qu'à un Japonais.

7 juillet. — Sur le *Saghalien*, maintenant. Nous sommes arrivés à Hong-Kong le 5 au soir. C'est un curieux spectacle que celui de cette île qui émerge tout d'un coup au milieu de

la rivière des Perles pour atteindre à des hauteurs de 900 à 1000 pieds. La ville étagée sur le versant oriental de l'île est d'un aspect féérique, surtout la nuit avec ses milliers de feux.

Nous avons passé deux jours à Hong-Kong, mais comme je ne trouverai ici que des souvenirs de campagne, je ne m'étendrai pas davantage sur les péripéties de notre séjour. Je sais seulement que les soldats anglais sont très polis et très bien tenus, que la musique de leur régiment est détestable et que les policemen chinois employés par le gouvernement de la Reine ne paraissaient guère disposés à veiller à notre sûreté. Ils avaient flairé en nous l'ennemi, bien que nous eussions enlevé nos galons et autres insignes de nos vestes blanches.

En partant ce matin, j'ai remarqué deux grands vaisseaux anglais, couleur écruse, la couleur de leur marine de guerre ce sont deux « trup-ships », autrement dit deux transports qui viennent d'amener des troupes de l'Inde pour garder Hong-Kong, en prévision d'un conflit avec la Russie. Est-ce que l'éléphant et la baleine seraient enfin sur le point d'entamer ce duel tant de fois prédit, tant de fois ajourné ?...

12 juillet. — J'ouvre une dernière fois mon journal de campagne, pendant que le *Saghalien* entre dans la rivière de Saïgon, pour mettre le mot *fin* à ce carnet commencé en septembre dernier, dans ces mêmes parages. Avec quel enthousiasme je partais ! Que de projets et d'espoirs fous !

Je reviens, moins d'un an après, en quel état ? Mais trêve d'analyse. Je ne veux ni ne peux en ce moment philosopher. Je suis tout à la joie du retour, car Saïgon c'est le prompt retour, c'est la terre amie, les vieilles connaissances, la France enfin. Je ne suis pas trop endommagé, en somme : le séjour à bord du *Saghalien* a achevé de me remettre de ma secousse des Pescadores. Et je reviens bien portant et dispos, alors que tant d'autres sont rentrés malades, épuisés par les fièvres ou la dyssenterie, ou ne sont pas rentrés du tout, hélas ! Engloutis, dévorés par l'insatiable terre jaune.

Soyons donc tout à la joie. Encore un tour d'hélice, encore un tour et voici le cap Saint-Jacques qui fuit derrière nous, et les palétuviers qui apparaissent sur les bords, et les rizières qui ondulent sous l'accablant soleil, et là-bas, là bas, la cathédrale rouge et les toits rouges de l'arsenal et le bâtiment des messageries.

Dans une heure nous serons à Saïgon et nous retrouverons la belle rue Catinat et notre belle maison de la rue Chasseloup-Laubat et aussi notre place habituelle au Cercle et à la Rotonde. Et dans un mois, je serai en France!

JEAN DARAS.

LE

DUC DE CHOISEUL, LE CARDINAL DE BERNIS

et les Jésuites

LETTRES INÉDITES

Si l'affaire de la suppression des Jésuites, en 1773, a fait l'objet de bien des travaux, si le rôle qu'y ont joué respectivement le duc de Choiseul et le cardinal de Bernis a été maintes fois étudié et parfaitement tiré au clair, les dépêches qu'échangèrent, dans cette circonstance fameuse, notre ministre des affaires étrangères et notre ambassadeur à Rome n'ont pas, que je sache, été publiées intégralement. Et pourtant elles en vaudraient la peine, car elles sont fort instructives et elles ont un très réel intérêt, car il n'est pas indifférent de connaître comment et à l'aide de quels arguments fut traitée une affaire aussi importante.

Nous nous bornons à insérer ici *in extenso* deux seulement de ces dépêches, l'une du cardinal de Bernis et l'autre du duc de Choiseul ; elles suffiront à donner le ton de la correspondance échangée entre ces deux diplomates. Nous les avons transcrites sur les originaux qui manquent aux collections des Archives des Affaires étrangères, et c'est une raison de plus pour nous de les tirer de l'ombre où l'on risquerait de ne pas les aller chercher au moment opportun.

Rome, ce 9 septembre 1769.

J'ai l'honneur de répondre aux deux lettres particulières dont vous m'avez honoré le 26 août et à la dépêche écrite de votre main de même date, dont je vous envoie une copie.

Tout est dit sur mon traitement; je ne vous demandais de plus que ce que vous m'aviez offert vous-même dans vos lettres particulières; je suis content, je dois l'être en tout point et surtout de votre amitié.

Le cardinal Pallavicini se plaint du petit rôle qu'il joue avec tant de timidité et de circonspection que je suis persuadé qu'il gardera sa place, et par là il prouvera que le Pape a grande raison de ne pas lui accorder plus de confiance. L'Espagne en le choisissant n'a connu que sa probité, elle a ignoré son jésuitisme, son indécision et le peu d'aptitude qu'il a pour les grandes affaires. Le Pape le gardera puisque l'Espagne le lui a donné, et le cardinal Pallavicini aimera mieux avoir un titre que n'en avoir point. S'il venait à se dégoûter, il n'y aurait pas à balancer à demander sa place pour Marefoschi. Ennemi éclairé et modéré des Jésuites, sans fanatisme, instruit à fond des affaires ecclésiastiques, intimement attaché à nos maximes gallicanes, homme d'esprit et de probité, il voit Rome telle qu'elle est en effet; il ne la croit plus le centre de l'univers; il croit que le Saint-Siège ne peut subsister sans l'appui des grands princes, mais il pense qu'une meilleure administration de l'état ecclésiastique en bannirait la misère. Cet homme est incorruptible. Les Jésuites l'empêchèrent d'être cardinal sous l'autre pontificat: le cardinal Conti, honnête homme et éclairé, voulut remettre alors son chapeau pour le lui donner, cette offre fut rejetée. Je connais ses principes il : n' est nullement janséniste; il veut des mœurs dans l'Eglise, mais il n'est ni scrupuleux, ni

rigoriste; en un mot, c'est un homme de mérite, en qui le Pape m'a dit qu'il avait confiance. Il sera cardinal à la première promotion. C'est le seul homme que je connaisse ici et le seul qui m'ait paru mériter une véritable confiance. Il est peu instruit des intérêts politiques des princes, mais il y a longtemps qu'ils ne se traitent plus dans cette cour.

Ce n'est pas le cardinal Pirelli, que vous avez connu dans votre jeunesse, mais le cardinal Perrelli, homme de soixante-quatorze ans, qui a rempli plusieurs emplois avec distinction, que le Pape veut faire réviseur des désordres passés. C'est un homme fin, fort ami des Jésuites, mais qui ne veut se brouiller avec personne. Sa santé n'est pas bonne.

Le prélat Conti a eu tort d'écrire au nonce que je ne l'aimerais pas. Je l'ai servi avec chaleur pour le faire comprendre dans la première promotion. Je ne le connais pas, je ne vis point ici avec ses ennemis, je n'en ai jamais parlé que pour en dire du bien. Valentin, instruit par l'homme que vous avez placé, prétend qu'il mande de temps en temps beaucoup de mal de vous. Je n'en saurais douter par quelques mots que le Pape m'a lâchés en dernier lieu. Voilà la seule raison que j'ai de ne pas m'intéresser vivement à ce ministre; vous ne m'en saurez pas mauvais gré. Il est d'ailleurs public ici qu'il est attaché aux Jésuites et que ses amis leur sont entièrement dévoués. Il sera cardinal. Le bien que vous en pensez me le fera rechercher; je verrai bientôt s'il marche droit et alors je vous promets qu'il aura ma confiance et mon amitié. Je traiterai incessamment avec le Pape l'histoire de la promotion relativement à ce que vous me faites l'honneur de m'en écrire.

Venons à votre dépêche. Il y a trois points principaux : les tracasseries qu'on m'avait faites à la cour d'Espagne; la manière dont le Pape s'est expliqué sur l'instance de la suppression de l'ordre des Jésuites ; et l'état actuel de la négociation d'après les dernières dépêches de la cour de Madrid.

M. d'Aubeterre avait toujours regardé M. Aspara comme

un bon homme et un honnête homme. L'air de bonhomie m'a trompé si souvent qu'il ne me trompe plus. Vous savez, monsieur le duc, que vous approuviez qu'on donnât quelque temps au Pape, dans les premiers jours de son pontificat, avant de renouveler l'instance et que vous supposiez, ainsi qu'il était très vraisemblable et même très vrai, que le Pape avait une correspondance en Espagne. Sur ces deux motifs je proposai à Thomas Aspara et au cardinal Arini d'attendre quelque temps afin d'observer les égards convenables et de ne rien traverser de ce qui se faisait en Espagne. Les deux ministres furent d'autant plus de mon avis que j'avais décidé, lorsqu'ils m'en firent la question, de commencer par l'affaire des Jésuites, de laisser celle de Parme, d'Avignon et de Bénévent en arrière et de ne faire semblant de les traiter que pour mieux garder le secret sur la négociation des Jésuites, chose que le Pape exigeait avec prudence et raison. Je n'ai jamais prétendu confondre ni traiter ensemble ces différents objets, encore moins les rendre conditionnels les uns des autres. J'ai eu le plaisir de faire convenir M. Aspara et le cardinal Orsini de tous les faits, et de plus qu'en conseillant de donner quelques semaines au Pape j'avais toujours déclaré aux deux ministres de m'unir à eux pour renouveler l'instance toutes les fois que leurs ordres et leurs instructions l'exigeraient. Tous ces faits sont connus. Thomas Aspara les a dissimulés à la cour ; il m'a attribué des intentions fausses et des vues personnelles, il a voulu me faire croire, en dernier lieu que c'était le marquis Ternacci et l'agent d'Espagne qui avaient donné des soupçons contre moi à la cour de Madrid. Vous voyez le jugement que je dois porter sur Thomas Aspara, il ne s'apercevra pas de ma façon de penser sur son compte, il me sera très aisé d'oublier sa personne et de ne me souvenir que de son ministère. Au reste, M. Aspara n'avait pas mieux traité le cardinal Orsini que moi. Nous avions découvert ses cachotteries et ses menées au conclave; ils nous croyaient ses ennemis parce que nous le connaissions

et ils voulaient se débarrasser de nous. Tout cela ne surprend pas quand on a cinquante-quatre ans passés.

Pour écarter à jamais de pareils soupçons, je vais déclarer aux ministres d'Espagne et de Naples que j'ai ordre de presser très vivement l'affaire de l'extinction des Jésuites, que mon activité à cet égard ne peut être suspendue que par des intentions contraires de la cour d'Espagne qui me seraient clairement manifestées, et qu'ainsi ce sera moi, et non eux, qui, désormais, mettrai la plus grande vivacité dans la conclusion de cette affaire. Je ne m'écarterai plus de ce langage et je ne donnerai plus de conseils de prudence, de décence et de modération puisqu'on les interprète si mal à Madrid.

Je n'ai aucune arrière-pensée sur l'ordre des Jésuites. Ainsi que vous, monsieur le duc, je n'examine pas si on a bien ou mal fait de les chasser des quatre royaumes et si, après les avoir chassés, on a bien ou mal fait de demander formellement l'extinction de leur ordre dans tout l'univers. Je pars du point où nous sommes : il faut que les rois de France et d'Espagne gagnent la bataille qu'ils ont engagée sur le général des Jésuites. C'est le Pape seul qui peut la faire gagner; il s'agit de l'y déterminer : il est évêque, il doit suivre les formes canoniques et ménager le clergé et sa propre réputation; il est prince temporel et il est obligé à beaucoup d'égards envers la cour de Vienne et de Turin, ainsi qu'envers la Pologne. Cela demande du temps. La réponse qu'il a faite lorsque j'ai renouvelé l'instance, peut paraître suspecte, si en effet on a lieu de le croire trop faible ou d'un caractère faux. Un pauvre religieux, fils d'un médecin de village, sans parents, sans amis dans le sacré collège, ne peut avoir de courage que dans l'esprit et cette partie n'est pas dominante en lui comme Sixte Quint. Mais on ne peut l'accuser d'en manquer puisqu'il s'est déclaré ouvertement contre les Jésuites par des actes publics et qu'il a promis formellement aux ministres des trois couronnes

d'éteindre avec le temps cet ordre religieux. Il renouvellera incessamment cette promesse expressivement dans une lettre de sa propre main au Roi et au Roi d'Espagne. Tout cela n'est marqué ni au coin de la faiblesse ni de la fausseté. Le temps découvriradavantage ses intentions,et si elles paraissaient mau vaises, on aurait toujours le moyen d'employer les menaces et l'extérieur de la violence, qui seraient aujourd'hui aussi injustes que déplacées. D'ailleurs l'Espagne se contente pour le moment de faire ratifier par le Pape tout ce qui s'est passé dans les trois royaumes relativement aux Jésuites et à l'application de leurs biens. Le Pape y est disposé; il ne peut donner une meilleure preuve du désir qu'il a de supprimer l'ordre entier des Jésuites que d'éteindre pour jamais cette société en France, en Espagne, en Portugal et dans le royaume des Deux-Siciles. Quand il a parlé du consentement du clergé, il n'a entendu que d'obtenir un avis conforme de quelques évêques des quatre royaumes, afin d'avoir un prétexte d'adhésion au vœu du clergé général. Quand il veut ménager la cour de Vienne et les autres grands princes, il prouve qu'il est sage et éclairé et qu'il ne sait pas s'écarter des règles de prudence. Rien jusqu'ici ne prouve ni la fausseté ni une trop grande faiblesse. Sur ce dernier point j'observerai que si on le décourageait par des menaces, il deviendrait encore plus faible et, se voyant entre deux feux, il se jetterait entre les bras du sacré collège et des puissances amies des Jésuites. De tout ceci il faut conclure que le moyen de perdre la bataille contre le général des Jésuites, c'est de vouloir qu'elle se décide dans le moment. Le Pape ne peut ni ne veut le faire sans s'y préparer ;

2° Qu'il faut que l'Espagne s'accorde avec le Roi sur le temps et la manière de procéder de concert à l'extinction des Jésuites;

3° Qu'il serait plus sage et plus aisé de restreindre la suppression des Jésuites dans les états dépendants du Pape, que dans ceux des autres souverains qui paraissent favoriser cette société ;

4° Qu'un bon préliminaire serait d'obtenir du Pape que sous prétexte de soulager l'état ecclésiastique opprimé par la multitude des Jésuites chassés du Portugal, d'Espagne et de Naples, Sa Sainteté défendit au général de recevoir des novices dans ces états jusqu'à ce que tous les étrangers fussent morts. M. Marefoschi, de concert avec moi, a fait germer cette idée dans l'esprit du Pape;

5° J'ai encore proposé à M. Marefoschi de persuader au Pape, pour se rendre maître des archives et tirer les secrets et dérouler les intrigues de cette société, de nommer un vicaire général sans l'approbation duquel le général des Jésuites ne pourra donner aucun ordre et à qui il devra compte de son administration intérieure et extérieure. Par ce moyen le Pape lirait au fond des âmes, enchaînerait toutes les intrigues, déconcerterait tous les manèges et deviendrait enfin le vrai général des Jésuites, avec la certitude de trouver beaucoup de lumière et de moyen pour justifier et assurer le grand coup qu'il veut frapper. M. Marefoschi a saisi le plan. Le Pape lui a déjà dit que si le P. Ricci mourait il n'aurait point de successeur. Sa Sainteté m'a dit la même chose.

Tout l'art de la négociation doit consister à déterminer le Pape à faire tous les jours quelques pas afin qu'il se trouve engagé de façon dans le défilé qu'il ne puisse pas en sortir sans un éclat. Toute autre méthode n'est pas relative au caractère du Pape. Il ne veut pas avoir l'air dans une affaire de cette nature d'obéir aux princes plutôt qu'aux règles canoniques, et il a raison en conscience et en honneur.

Vous m'avez rendu justice, monsieur le duc, quand vous avez pensé que ne je me méprendrais pas aux motifs qui vous ont déterminé de faire au nonce la déclaration un peu plus forte que vous lui avez faite. Vous n'étiez pas encore instruit du renouvellement de l'ancienne instance ; il aurait été déplacé que j'eusse parlé au Pape un langage qui ne portait que sur une fausse supposition et qui n'avait d'objet que de calmer et de dissiper les soupçons de la cour de Madrid. Le

courrier que vous m'avez dépêché donnera beaucoup de force à mes raisons vis-à-vis du Pape et des ministres espagnols.

Vous m'annoncez que les orages des Pyrénées ne sont calmés que pour un moment. Je m'y attends, mais je les conjurerai bientôt parce que je serai toujours plus âpre et plus vif sur la destruction des Jésuites que la cour de Madrid.

Le roi d'Espagne a des scrupules. Pour moi, je pense que, sans toucher à la religion, on peut supprimer un ordre devenu redoutable par ses intrigues et qui est aujourd'hui fort décrié en Europe. Mais je ne veux pas et je ne crois pas qu'à la place des Jésuites, il faille établir les jansénistes, dont la théologie n'est pas exacte et dont la politique est de tendre à la république en rendant les Parlements trop puissants et le clergé du second ordre l'égal des évêques. Voilà ma profession de foi ; je l'ai faite au Pape et il l'a antérieurement approuvée.

L'affaire d'Avignon se fera toute seule, ou par voie d'indemnité, ou parce que le Pape, comme je le crois, laissera à la conscience du Roi de garder cet état ou de le rendre. Je lirai avec attention et intérêt le livre de M. de Monclar, dont je connais et j'estime les talents et les lumières.

Je crois avoir répondu à l'essentiel de votre dépêche et je finis par vous dire, monsieur le duc, que si la cour d'Espagne, au lieu d'en croire à des relations de petits-génies, voulait faire attention à la réputation d'honnêteté et de vérité que je me suis acquise généralement et à quelque expérience dans les affaires et m'accordait la même confiance que le Roi et vous, et qu'elle me laissât diriger la marche de ses ministres et dresser le plan successif de leurs opérations, on perdrait moins de temps, on s'entendrait mieux et on arriverait au but avec décence et sûreté. L'amour-propre n'a aucune part à cette réflexion ; l'ambition encore moins. La faiblesse

et le caractère soupçonneux de mes associés la justifient de reste.

Je comptais que le Pape, ainsi que je vous l'avais annoncé, me remettrait une lettre pour le Roi et que je chargerais de cette lettre le courrier extraordinaire; mais le Saint-Père s'est trouvé ces derniers jours trop occupé de fonctions et de béatifications, de manière qu'il n'a pas eu le temps d'écrire. Le jubilé commence demain; Sa Sainteté ne saurait s'attendre de jouir d'un moment pendant la semaine prochaine et une partie de la suivante. Elle veut écrire sa lettre elle-même et l'écrire en français, de sorte qu'elle doit d'abord en faire la minute en italien. Attendre à vous renvoyer ce courrier que cette lettre m'ait été remise, ce serait l'exposer à le retenir ici trop longtemps. Le Pape me charge d'assurer le Roi que cette lettre sera écrite au premier moment de loisir qu'il aura et satisfera Sa Majesté. Je ne vois point de difficulté de vous l'envoyer par le courrier ordinaire, ce que je ferai quand je l'aurai reçu.

Je me flatte, monsieur le duc, que vous rendrez toujours justice à la fidélité de l'attachement que je vous ai voué.

Le cardinal de BERNIS.

P. S. — Je viens d'avoir une conférence avec les ministres d'Espagne et de Naples. Je leur ai fait la déclaration contenue dans ma dépêche et j'ai ajouté de plus à M. Aspara que quelque ordre qu'il reçut de la cour sur l'affaire des Jésuites je m'unirais à lui pour l'exécuter auprès du pape, dès que lui, Aspara, jugerait qu'il serait convenable de l'exécuter.

En conséquence, il a été résolu dans notre conférence, que de lundi en huit, je présenterai au nom des trois cours, un mémoire concerté entre nous, pour demander au Pape, qu'en conformité de ses promesses il ratifie par un bref, dont la minute nous serait communiquée avant l'expédition, tout ce qui s'est fait dans les trois royaumes et à Parme à l'occasion

de l'expulsion, de la dissolution de l'ordre des Jésuites et de l'application des biens qu'ils y possédaient. Si le Portugal s'unit à nous pour le même objet, il en résultera que la société des Jésuites sera véritablement supprimée par le Pape, dans la moitié au moins de l'Europe catholique, et les souverains de la maison de France n'auront plus l'occasion d'avoir à cet égard, aucun scrupule. Nous prendrons bien garde aux termes dans lesquels le bref sera conçu et vous aurez le temps, monsieur le duc, de me faire parvenir à leur égard, des instructions particulières, si vous le jugez à propos. Mais la cour d'Espagne presse beaucoup et j'ai lieu de ne devoir pas lui donner sur ce point essentiel et utile de nouveaux soupçons. Après cette démarche, il parait que la ccur de Madrid est résolue de demander au Pape son plan, par rapport à la destruction totale des Jésuites.

A Compiègne, le 26 août 1769.

Votre Eminence aura été étonnée de la précipitation et de la force que j'ai mis dans les dépêches que je lui ai écrit, de la part du Roi, relativement à l'extinction des Jésuites, mais je ne doute pas qu'elle n'ait senti que j'étais forcé à cette démarche non seulement par la complaisance que le Roi doit au Roi, son cousin, pour cette affaire jésuitique, qui se trouve être par les circonstances et l'aversion beaucoup plus vive, contre les Jésuites, qui est dans le cœur du Roi d'Espagne, qu'elle n'est dans celui de M. d'Oeras (1), mais encore pour éviter à Votre Eminence, une foule de tracasseries dont nous ne nous serions jamais tirés, attendu que l'on ne revient pas en Espagne, des préventions que l'on prend, quand elles ne sont pas détruites dans le principe. Depuis ce que le roi d'Espagne

(1) Premier ministre de Joseph II, qui fut plus tard marquis de Pombal.

a dit à M. d'Ossun, et dont vous trouverez la copie, M. de Fuentès a eu ordre de me communiquer les pièces que je vous adresse en grand secret, car l'on m'a fait promettre de ne pas vous les communiquer, et je vous demande en grâce, de ne paraître jamais, vis-à-vis de M. Aspara, les avoir vues; je prends même des précautions pour que mon bureau ne puisse pas soupçonner que je vous les envoie. A la remise de ces pièces, je n'ai pas d'autres réponses à faire, que la communication du mémoire que vous aviez présenté au Pape, et qui, effectivement, est fait à merveille : ce mémoire ferme la bouche à toutes les imputations.

M. le comte de Fuentès en est convenu et j'espère que la tracasserie espagnole est suspendue pour le moment. J'ai lu le mémoire dans le conseil du Roi pour dissuader en même temps sur les soupçons espagnols qui avaient produit quelques effets ; il a été approuvé généralement. Il me reste sur cette matière à vous parler de votre conduite ultérieure, sur laquelle je ne suis pas d'accord avec vous. Je ne pense pas : 1° qu'il faille confondre la dissolution des Jésuites avec les autres objets en contestations desquels il ne faut pas même parler à présent, le seul objet actuel est cette dissolution, tous les autres objets s'accommoderont d'eux-mêmes quand il n'y aura plus de Jésuites ; 2° je pense avec la cour d'Espagne que le Pape est ou faible ou faux, faible en tâtonnant d'après ce que son esprit, son cœur et ses promesses exigent, faux en cherchant à amuser les couronnes par des espérances trompeuses. Dans les deux cas les ménagements sont inutiles à son égard, car, nous aurons beau le ménager, s'il est faible, il le sera encore davantage quand il verra qu'il n'a rien à craindre de nous ; s'il est faux, il serait ridicule de lui faire concevoir l'espérance que nous sommes sa dupe. Ce serait l'être, monsieur le cardinal, d'attendre que le Saint-Père eut le consentement de tous les princes catholiques pour l'extinction des Jésuites. Vous sentez combien cette voie entraîne de longueurs et de diffi-

cultés; la cour de Vienne ne donnera son consentement qu'avec des restrictions et avec négociations avantageuses; l'Allemagne le donnera avec peine; la Pologne, excitée par la Russie, pour nous faire niche, le refusera; la Prusse et la Sardaigne (j'en ai connaissance) en useront de même. Ainsi le Pape ne parviendra sûrement pas à réunir ce consentement de princes, et, quand il nous avance ce préliminaire, il nous traite comme des enfants qui n'ont aucune connaissance des hommes, des affaires et des cours. Mais lorsque le Saint-Père ajoute qu'au consentement des princes il faut y joindre celui du clergé, il se moque réellement de nous. Vous savez aussi bien que moi, monsieur le cardinal, que le consentement du clergé ne pourra pas se donner dans la forme qu'en assemblant un concile, et que de fait cette assemblée ne peut pas avoir lieu dans aucun pays catholique, soit par la volonté des princes, soit par celle du Pape même. Si ce que j'expose à Votre Eminence est juste, il est aisé d'en conclure que ce doivent être les princes seuls de la Maison qui doivent solliciter le Pape d'éteindre une société de moines qui leur est nuisible et que c'est pour les princes seuls de la maison de Bourbon que le Pape doit se porter à cette condescendance. Si le Saint-Père a la volonté de rendre ce service au Roi et au Roi d'Espagne, sans déplaire aux autres couronnes, qu'il fasse dans ses Etats ce qui a été fait en France et en Espagne, qu'il éloigne l'ordre des Jésuites dans l'étendue de sa domination temporelle et qu'il donne une bulle pour que les princes qui voudront garder des Jésuites aient la liberté de les conserver comme une congrégation particulière, dont le supérieur sera dans chaque Etat qui aura eu le goût de garder des Jésuites. Les souverains de la Maison ne peuvent pas se plaindre de ce qu'il convient au roi de Prusse, à la Maison d'Autriche, au roi de Sardaigne d'avoir dans leurs Etats une congrégation qui suive les constitutions de Saint Ignace et du Père Acquaviva; mais il sera de fait que le Pape aura pensé comme ces souverains

et aura agi en conséquence. Enfin, le Saint-Père protège ou ne protège pas les Jésuites : s'il les protège, comme l'on ne peut pas être tiède avec cet ordre, le Saint-Père nous trompe et nous amuse, il déplaît à nos maîtres et à ses protégés ; s'il ne les protège point, c'est qu'il les croit dangereux, au moins nuisibles, il a le pouvoir en mains dans ses Etats, comme le Roi en France, et de plus le pouvoir spirituel, pourquoi ne s'en défait-il pas à la sollicitation des princes qu'il aime et sur lesquels il peut compter ? Je sais bien que le parti à prendre demande de la force. C'est cette force qu'il est nécessaire que Votre Eminence donne à Sa Sainteté, si le Saint-Père est de bonne foi ; s'il n'est pas de bonne foi, c'est un poltron que nous pouvons intimider tout autant que qui que ce soit dans le monde.

Je reçois au moment où je vous écris une lettre du 19 de ce mois d'Espagne, où M. d'Ossun me mande que le mémoire a fait le meilleur effet, que le roi d'Espagne est revenu sur votre compte et que la cardinal Orsini continuera à être chargé des affaires de Naples. Voilà le premier mouvement passé ; mais je vous préviens que cette tranquillité ne sera pas longue si le Pape ne fait rien, et quoique l'affaire soit finie en Espagne pour le moment, je crois toujours devoir vous envoyer ce courrier extraordinaire : 1° pour vous faire connaître les gens à qui vous avez affaire ; 2° parce que l'arrivée d'un courrier à Rome est une grande nouvelle et que vous vous en servirez, de cette arrivée, ainsi que vous le jugerez à propos. Quand je vous ai mandé de déclarer au Pape que les ministres du Roi se retireraient, vous sentez que cette menace est comminatoire et qu'elle doit vous servir pour que le Pape vous prie de rester et pour qu'il vous engage à écrire au Roi pour rester, et à vous faire valoir auprès de Sa Sainteté. Je finirai l'histoire des Jésuites en mettant sous vos yeux un tableau qui, je crois, vous frappera. Je ne sais pas s'il a été bien fait de renvoyer les Jésuites de France et d'Espagne ; ils sont renvoyés de tous les états de la

maison de Bourbon. Je crois qu'il a été encore plus mal fait, ces moines renvoyés, de faire à Rome une démarche d'éclat pour la suppression de l'ordre et d'avertir l'Europe de cette démarche. Elle est faite, et il se trouve que les rois de France, d'Espagne, de Naples, sont en guerre ouverte contre les Jésuites et leurs partisans. Seront-ils supprimés? Ne le seront-ils pas? Les Rois l'emporteront-ils? Les Jésuites auront-ils la victoire? Voilà la question qui agite les cabinets et qui est la source des intrigues, des tracasseries, des embarras de toutes les cours catholiques. En vérité, l'on ne peut pas voir ce tableau de sang-froid sans en sentir l'indécence, et, si j'étais ambassadeur à Rome, je serais honteux de voir le Père Ricci l'antagoniste de mon maître.

Pour ce qui est d'Avignon, je vous adresse le réquisitoire de M. de Monclar, dont, je crois, vous serez content. La justice de notre droit y est portée jusques à l'évidence. Il est bien certain que nous ne rendrons *jamais* Avignon, du moins tant que je conseillerai le Roi. Je pense que cette affaire est plus intéressante en fonds à la France et même plus juste que celle des Jésuites; mais rien ne périclite à Avignon. Chaque jour nous gagnons de l'ancienneté sur la possession; elle est réelle et tant que le Pape voudra garder le silence sur cette partie nous ne l'interromprons point. Avignon n'a rien de commun avec Bénévent: M. de Rannucci s'accommodera ou ne s'accommodera pas; nous ne lui devons que de bons offices que nous ne lui demanderons pas même pour Avignon. Les affaires de Parme vont très bien; les édits sont exécutés et s'il convient au Pape de rester ainsi, je n'y vois pas grand inconvénient. Mais l'affaire des Jésuites est commune à toute la Maison; c'est la seule, à proprement dire, qui exige des démarches communes, ce qui est une raison de plus de ne la point confondre avec les autres. Le cardinal Pallaviccini a écrit au nonce ici qu'il l'informât s'il était bien certain que le Roi voulut garder Avignon. Vous jugez comme j'ai repoussé cette insinuation par une affirmation bien décidée. J'ai de

plus répondu que vous saviez les intentions du Roi à cet égard et que vous les déclareriez quand vous seriez interrogé. Je crois que cette longue lettre, que vous lirez, si vous pouvez, mettra Votre Eminence au fait de notre système sur les affaires de Rome, de manière qu'il n'y aura plus d'équivoques dans les négociations confiées aux soins de Votre Excellence. Comme je ne garde pas de minute de cette lettre, je la prie de m'en faire faire une par Bernard qu'elle me renverra par mon courrier.

Votre Eminence connait et rend justice aux sentiments d'attachement que je lui ai voués pour ma vie.

Le duc de CHOISEUL.

LETTRES INÉDITES

du Maréchal de Saint-Arnaud[1]

XXIV *(Suite)*

Nous supposons que l'armée va retourner au bivouac de Mousaya. Nous aurons fort à faire au passage de l'Oued Nador; il y a beaucoup d'infanterie dans la montagne, les cavaliers inondent la plaine et nous suivent toujours. De Mousaya il faudra bien finir par passer ce col de Teniah si redouté, et arriver enfin à Médéah... Il est temps ; nous reviendrons à Alger nus comme des vers, en supposant que la campagne ne dure que tout *mai*. J'avais toutes bonnes choses sur moi et je suis obligé d'écrire au tailleur pour trouver en rentrant une capote à mettre... De la ruine, voilà ce que les expéditions rapportent le plus souvent, sans parler des coups, et des rhumatismes obligés. Vilain métier, toute l'armée est fatiguée, le Prince en tête, et tout le monde demande un dénouement quelconque à tout prix, et du repos ensuite. En causant avec le général Dumigny, mon général de division, j'ai appelé le maréchal Fabius *cunctator*. Le

(1) Voyez *Souvenirs et Mémoires*, t. IV, p. 481 ; tome V, p. 78 et 346.

général a ri et dit : Oui, mais pourvu qu'il finisse de même. Le vieux Louis XI *jouit* de la haine générale, et son gendre de l'exécration plus générale encore. C'est le bouc émissaire, tout cela est outré et injuste... Je crois que le maréchal lui-même est saoul du pouvoir et surtout de l'Afrique, il lui tarde d'être tranquille chez lui, et comme il a raison !!!!!

Mes idées sont toujours les mêmes : l'hôpital en rentrant, un congé de convalescence et toi, toi frère, et ma mère et mes enfants chéris que j'embrasse tous en pensée. Je ne peux plus vivre ici, il faut que j'aille chercher de l'air de France et me retremper près de toi. A Paris je verrai la R., le Prince, le ministre, Trézel, Bugeaud, etc., etc., et je soignerai tout aussi bien mes affaires, mieux même.— Qu'en dis-tu ? Tu as le temps de répondre à tout cela et de me donner tes idées, ton opinion.... Maintenant nous avons la guerre pour longtemps et des expéditions insignifiantes ne manqueront pas. Pendant les grandes chaleurs on fera peu de choses, c'est alors que je serai en France... Depuis trois mois, j'ai vieilli de 15 ans pour l'apparence, pour la réalité j'ai 60 ans, j'en avais 30 à Djijelli avant ma maladie. Il y a juste un an — fatale année... Encore si elle m'avait donné une fiche de consolation... rien que des rides, et des cheveux blancs et des souffrances cruelles — M... — c'est peu propre, mais c'est vrai.

Adieu, frère, je fermerai ma lettre à Cherchell dont je te dirai deux mots... écris à ma mère, vois le général Bugeaud, je lui écrirai au premier jour, je suis si fatigué que je n'ai de forces que pour t'écrire à toi, t'embrasser et donner mille baisers à mes enfants. A toi de cœur.

ACHILLE.

Nous voici donc dans Cherchell, frère, Cherchell véritable Eden digne d'être occupé par des hommes, et d'être remarqué par nous africains qui avons tout vu de l'Afrique. La Mosquée est admirable. C'est la plus belle que j'ai vue. Les ruines

Romaines sont jetées, serrées partout comme pour faire plaisir à l'œil de l'étranger qui pense. Aux environs, des ruines d'aqueducs magnifiques.

Cette lettre-ci tu la recevras peut-être plutôt que celles des 1er et 5 mai envoyées à Blidah, et qui attendront peut-être longtemps un convoi pour Alger; tu sais l'important: c'est que nous nous battons ferme et que je me soutiens à force de dire que je veux me soutenir.

Encore une embrassade.

XXV

Ambulance de Mousaya, 15 mai 1840

Cher frère, j'ai payé mon tribut et avec le même bonheur qui m'a protégé dans les grandes circonstances de ma vie... Or donc ne t'effraye pas, j'ai été blessé le 11 mai en commandant ma compagnie déployée en tirailleurs pour protéger la marche de l'armée au départ du bivouac de Bordj-el-Arba pour aller à Mousaya. La balle a traversé capote, pantalon, caleçon, chemise, gilet de flanelle et grâce à tous ces *impedimenta* n'a que très peu pénétré dans mon bas-ventre, d'où je l'ai retirée moi-même entourée des morceaux de drap bleu et rouge qu'elle avait emportés. Six lignes de plus j'étais cuit. *In statu quo* je me porte aussi bien que possible comme blessé, mais mal comme fièvreux, car ma gueuse de fièvre m'a rempoigné aussi. J'ai fait aussi une multitude de sottises, je suis d'abord remonté à cheval au bout d'un quart d'heure sans être pansé, et comme la position était importante je n'ai pas voulu quitter mon poste, où je suis resté 3 heures commandant et guidant ma ligne de tirailleurs. Une autre balle est venue alors fracasser la mâchoire inférieure de mon pauvre cheval, ce malheur qui m'affecte plus que le mien m'a mis à pied; j'ai

voulu continuer, mais impossible; les douleurs m'ont pris et mon lieutenant ayant été atteint d'une balle à la cuisse on nous a mis tous deux sur des cacolets et nous avons été transportés à l'ambulance. Là j'ai été pansé et j'allais si bien le soir, j'avais passé une si bonne nuit que j'ai eu l'idée de me servir de mon infâme bêtise.... L'armée partait pour le col de Téniah, c'était là le grand coup... le manquer c'était affreux... J'ai trop présumé de mes forces, je n'ai réfléchi ni aux 4 lieues de montagnes et de ravins et d'obstacles, ni aux courses à faire pour s'emparer des positions, j'ai suivi mon bataillon à pied. — Te dire ce que j'ai souffert pendant 4 heures c'est au-dessus de mes forces; enfin elles ont manqué, je suis tombé et je me suis retrouvé à l'ambulance du col de Téniah. L'armée s'en était emparé avec de grandes pertes... bien des braves ont arrosé de leur sang cette terre stérile... Bien de mes amis y restent ensevelis.. 300 blessés gémissent autour de moi — mais on a passé, mais on fortifie les redoutes que les Arabes avaient construites... Ils y étaient retranchés environ 5.000 fantassins tant bataillons réguliers que Kabyles. Abd-el-Kader et 6.000 cavaliers sont à cheval sur la route de Médéah dans la plaine... Le général Rumigny est blessé à la cuisse, le général Marbot au genou... 15 officiers environ blessés, 6 tués raides. Les blessures sont ou très graves ou légères — mon bon ange ou plutôt mes bons anges, toi, ma mère, mes enfants, m'ont envoyé le dernier lot. Le 2e léger et les zouaves ont le plus souffert, demain on sera à Médéah.... mais tu ne te figures pas une pareille campagne, on compterait les heures par les bévues, jamais meilleure armée n'eut un chef plus stupide. Il est l'exécration de l'armée, le Prince en tête. On va le retirer bientôt en France, il sera remplacé, c'est impossible autrement; je n'ai pas le temps de te donner d'autres détails, parlons de nous... Donc ma blessure n'est rien et je te rapporte la balle dans un morceau de papier. — La fièvre m'a repris, voilà ma maladie; je serai évacué dans 4 ou 5 jours pour Blidah, de là Doucra, de là Alger après

lequel mon corps brisé, rompu, soupire... Ah! mon Dieu, je crois que je mourrais de plaisir dans un lit... Tu ne te fais pas d'idée de l'horreur de notre position ici, mal pansé, mal soigné, manquant de tout; on comptait sur 100 malades, il y en a déjà 300 et 150 sont partis il y a huit jours pour Blidah, et pour Alger par Cherchell. Ce Cherchell d'où je t'écrivais si content et le surlendemain pan... Une fois à Alger je demande un congé de convalescence et je vais revivre près de toi... qu'on me fasse chef de bataillon, qu'on ne me le fasse pas, peu m'importe : je ne pense plus qu'à ma santé... j'espère cependant avoir acquis de nouveaux droits, j'espère qu'on ne les oubliera pas... et à Paris je les ferai valoir. Mon général divisionnaire Rumigny sera là, le Prince aussi, nous agirons... En attendant vois le général Bugeaud, conte lui tout cela et à Pontonnier. — Ecris de suite à ma mère dans le cas où les noms des blessés seraient mis dans les journaux... mais je ne le crois pas : le maréchal cachera tant qu'il pourra ses bévues. De l'hôpital d'Alger j'écrirai au général B. la relation de la campagne ; j'écrirai aussi à ma pauvre mère... Dis donc au général Bugeaud que tout le monde l'appelle ici ; ce n'est qu'un cri dans l'armée : Si Bugeaud était là — si Bugeaud était là ! !

Dis-lui donc que cette fois il ne peut plus refuser. Mon pauvre cheval a été abattu, il n'était plus bon à rien et on n'a pas voulu le laisser aux Arabes même moitié vif... quelle perte pour moi... enfin.

Voilà la 4e lettre que je t'écris depuis notre entrée en campagne, le 1er mai, le 5, le 9 et le 15... tu recevras peut-être tout ce paquet à la fois, car le vieux tyran, pour empêcher les nouvelles d'arriver à Alger, arrêtait les lettres à Blidah et à Cherchell... Ainsi donc, frère, attends-moi, attends-moi bientôt... Cette idée, la joie de t'embrasser, embrasser mes enfants, ma mère, me trouver au milieu de vous, me guérit à moitié. Je suis sûr que ma fièvre ne montera pas avec moi en diligence, je la laisserai en Afrique. Prends tes mesures, donne

moi tes instructions, et que je reçoive tout cela bientôt à Alger — je t'écrirai aussitôt mon arrivée à l'hôpital. Embrasse bien tout le monde mille fois, mes enfants, mon frère Adolphe et toi-même si tu peux.— Adieu, frère, j'ai bien failli ne plus t'écrire que je t'aime, mais je crois que je t'aime encore davantage depuis que je songe que... c'eut été dommage, n'est-ce pas ?

Adieu, frère. St ARNAUD.

Ne fais pas attention à ma mauvaise écriture; je t'écris étendu par terre dans une mauvaise position, sous une tente où nous sommes six, rôtis par 35 degrés de chaleur.

XXVI

Hôpital du Dey, 30 mai 1840.

J'ai reçu, frère, tes trois lettres, une grande et deux petites des 6, 13 et 20 mai, j'avais besoin, grand besoin de cela dans mon triste séjour, avec mes vilaines idées, avec ma tête qui travaille et mon corps qui souffre... Tu ne te portes pas très bien : mes enfants, le travail, le diable et peut-être les soucis qui te viennent d'Afrique t'ont pris ta santé... Ce m'est un grand poids sur le cœur que j'ai là et je désire encore plus être près de toi pour te soigner et te rendre ce que je t'ai fait perdre... Moi, je suis persuadé que tu me rendras la santé, pourquoi ne t'en rendrais-je pas aussi ?

Le bonheur d'être ensemble y sera pour beaucoup..... Quand je pense, frère, que dans vingt jours je puis être dans tes bras, le sang me monte au cœur comme un coup de pistolet... Vingt jours et toper ton front chauve et t'embrasser à mon aise, et causer et rire de notre rire à nous que je n'ai retrouvé nulle part, et te regarder et te rosser, et voir nos

enfants là, tout autour, à portée des calottes et des baisers.., Tout cela me donne la fièvre et c'est du superflu. Pour couler cet article, M. Monard, médecin en chef, me veut en France, tout le monde m'y envoie. Je n'attends donc que la visite du général Corbin qui revient ce soir de Blidah. Il se décide sur l'avis du médecin, donc, pas d'obstacle... D'un autre côté pour aller plus vite j'ai prié le colonel Bedeau, qui est venu me voir, de parler à de Salles afin que le maréchal me donne, si cela se peut, un congé de suite, car je voudrais partir d'aujourd'hui en huit... Je n'aurai peut-être pas reçu de lettre positive de toi, mais j'arrangerai mes affaires comme je pourrai, je trouverai bien de l'argent pour mon voyage et je partirai, car il faut que je parte et le temps presse de toute façon... J'ai toujours une petite fièvre lente, mais assez de forces pour entreprendre le voyage, d'ailleurs les 7 jours de repos au Lazaret me remettront... Ma blessure est fermée, finie, enterrée — je ne m'en rappelle plus que quand je tousse. Ce soir j'aurai une réponse de Bedeau et je saurai ce que le maréchal aura voulu faire... S'il veut attendre la visite régulière du général délégué pour cette sorte d'opération, j'attendrai... Mais cela peut aussi être promptement terminé et me permettre de partir comme je l'espère. Je ne fermerai pas ma lettre sans te reparler de cela. Voilà une affaire entendue, parlons d'une autre bien plus grave encore et qui ne promet pas d'aller aussi vite et aussi bien.

Le Prince est parti emportant le rapport et les propositions... jusqu'au dernier moment tout s'est ressenti du froid, de la glace, qui séparait les deux principales têtes... De Salles malade, pour mon malheur peut-ère, n'a pas assisté au travail qui a été fait très secrètement entre le Prince et le Maréchal; le pauvre de Salles démoralisé, fiévreux, accablé sous la clameur publique, garde le lit, et sa tête se ressent du choc. Je l'ai vu cependant et suis resté longtemps avec lui... Si je n'avais pas fait la part de sa position, j'aurais été très mécontent de lui... mais je l'ai vu souffrant, préoccupé, malheureux;

j'ai compris et je ne lui ai dit que la moitié bien doucereuse de ma façon de penser... Enfin voilà ce que j'en ai arraché, tu jugeras... « Je ne sais rien... j'ignore absolument si vous « êtes ou non proposé, mais cela devait être... On a fait sans « discernement trop de demandes pour les 4 compagnies de « la Légion qui ont fait partie de l'expédition, cela pourrait « vous faire du tort, etc... Mais vous avez donc des ennemis « au ministère ? le général Trézel ne vous veut donc pas de « bien ? Pourquoi ne vous a-t-on pas nommé à la suite de la 2e « proposition faite en novembre, et appuyée par le Prince ? « c'est inconcevable — j'attendais votre nomination le 1er « mai.» — Cela m'a embêté, je l'ai arrêté.«Assez de récriminations et de répétitions, lui ai-je dit, laissons le passé avec « les injustices et ses fausses promesses et parlons du présent, « je vous ai dit et écrit que soit pour un motif, soit pour un « autre à moi totalement inconnus, M. le général Trézel voulait une nouvelle proposition pour me nommer. — Certes, il « était facile de la faire cette fois — moi malade faisant la « campagne, moi blessé, etc..... Si on ne l'a pas faite, peu « m'importe, je vais à Paris, je verrai les Princes, le Roi s'il « le faut : aux Princes je dirai où est l'effet de vos promesses ; « au Roi : Sire, un maréchal de France a dit dans un ordre à « l'armée en s'appuyant sur une lettre de V. M. que toutes « les demandes faites seraient accueillies et accordées à « mesure que les vacances donneraient des emplois. J'ai été « proposé deux fois, et il y a des vacances depuis, je me suis « fait blesser et je suis encore là... Ensuite je verrai le ministre et le directeur général et nous verrons »... De Salles m'a dit que j'avais raison, que je ferais bien... Que conclure de tout ceci : qu'il est plus que douteux que je sois proposé, que je sois même cité dans le rapport ; l'un est la conséquence de l'autre... Il faut parer à tout cela, je ne perds pas espoir, je frapperai à toutes les portes moi-même, et j'irai jusqu'au pied du Trône... Maintenant dressons nos batteries... Mets Pontonnier à l'affut, qu'il sache de suite si je suis ou non

proposé... Si je le suis, travaille le général Bugeaud auquel je vais écrire aujourd'hui, les bureaux, le diable et j'arriverai, — Si je ne suis pas proposé, prépare les demandes d'audience au Roi et au duc d'Orléans; dès le lendemain de mon arrivée, je les leur enverrai et je te réponds que je n'aurai pas ma langue dans ma poche... Je travaillerai aussi le père Bugeaud et par lui je mettrai le Comité d'infanterie dans mes intérêts, enfin je n'épargnerai rien pour rentrer en Afrique avec le grade que j'ai gagné et que l'on m'a promis et que la *vox populi* me décerne ici depuis longtemps — c'est une consolation... Tu conçois, frère, que les incertitudes, que ces doutes m'agitent, me tourmentent et ne vont pas à ma santé qui veut tant de repos moral et physique — n'importe. C'est encore une épreuve à soutenir, et je ne reculerai devant rien. D'ailleurs une fois ensemble nous nous entendrons, nous nous concerterons et nous réussirons. J'ai reçu une lettre de ma mère qui sera à Paris en même temps que moi, elle agira de son côté, mais sa Reine est une poire molle qui n'est bonne à rien. Une seconde expédition se prépare, c'est le complément de la première. – Le maréchal part dans quelques jours à la tête d'environ 8000 hommes divisés en 3 brigades. Il va ravitailler Médéah, s'emparer de Milianah et faire une pointe dans le Chélif, ainsi que son pompeux ordre du jour l'a annoncé il y a un mois.— Fera-t-il tout cela? le fera-t-il bien? c'est ce que la suite nous apprendra, mais il commence sur de fâcheux auspices... Les chaleurs arrivent brûlantes, les hommes harassés de fatigues tombent malades comme des mouches, et les mulets par suite de la 1re expédition si longue et si harassante pour eux sont presque tous blessés.— Or qui portera les fusils et les vivres et les munitions? Sans soldats ni mulets, en Afrique comme partout, il faut rester couché... La Légion envoie à cette expédition les deux bataillons qui sont en Algérie... C'est encore un crève-cœur pour moi de voir ma compagnie partir et moi de rester... Si je pouvais, frère, j'aurais encore été de la partie, je te l'avoue franche-

ment et j'aurais reculé le bonheur de vous embrasser, mais c'est impossible, il n'y faut pas penser... Nous rattraperons cela plus tard; — d'ici à octobre ou novembre, on ne peut rien entreprendre de bien sérieux, le soleil est l'allié des Arabes... Alors je serai ici et je serai fort, je l'espère... d'ailleurs je serai peut-être à cheval.

Allons, frère, pensons au moment de nous revoir... je t'écrirai encore une fois d'Alger, ensuite de Toulon pendant ma quarantaine et puis plus de lettres de bonnes et douces paroles... Ne réponds pas à cette lettre-ci... Je te remercie mille fois de la bonne fin où tu as mené l'affaire du nom... C'est un fier pas pour mes enfants... Nous n'avons pas foi dans les bêtises et cependant nous avons trop de raison pour ne pas comprendre toute l'influence occulte d'un nom dans la vie d'un homme. Un *de* c'est un commencement de fortune... à mérite égal la particule écrase et souvent elle perce malgré le mérite supérieur... Il faut de suite signifier cela dans les bureaux de la guerre pour que je sois nommé de St-Arnaud, si on me nomme. C'est un grand point d'emporté. Voilà notre famille ennoblie sans avoir monté dans les carrosses, non mais elle est montée à l'assaut, cela vaut mieux... Nous avons la double noblesse de robe et d'épée. Pauvre père Truet que la terre lui soit légère... j'en ai vu mourir beaucoup ici autour de moi qui n'avaient pas le tiers de son âge... Ce pauvre Guyon qui était avec moi au gymnase, avec lequel tu as joué à l'école de natation, décoré par le Prince, il y a un mois, plein d'avenir, plein d'espérance, consolation de sa mère, a eu le cœur traversé d'une balle en montant le col... et combien d'autres avec lui. C'est le sort de la guerre. J'aime mieux cela que l'hôpital... Adieu, frère, mille amitiés à la famille, à Richard, à ce brave Pontonnier qui va rentrer en campagne pour moi, à tous les amis que je verrai bientôt, embrasse mille fois mes enfants chéris. Dans vingt jours, peut-être je verrai cette marmaille sur mes genoux bien près de mon cœur. Et le philosophe, avec quel plaisir je le mesurerai pour

voir s'il a l'audace d'être plus grand que moi. Et toi, mon pauvre Adolphe que j'aime tant... comme je vais jouir de toi après 4 ans... c'est trop long... un gros baiser que tu me rendras bientôt.

Ton frère, ACHILLE.

J'ai attendu vainement, frère; le colonel Bedeau n'est pas venu ; je ne sais donc rien pour mon congé, mais je n'en suis pas moins sûr de partir dans huit jours. Le courrier me presse et je suis forcé de fermer ma lettre, c'est fort ennuyeux, car j'écris à Bedeau et dans quelques heures je saurai à quoi m'en tenir, mais le bateau sera parti... Adieu donc, frère... En fait de nouvelles on dit que les Smésas, nos alliés d'Oran, ont tourné casaque, ce qui serait fâcheux. On dit aussi qu'à Bône on se bat ferme... On parle de dix officiers de tués dans une affaire ; cela me paraît fort, ce qu'il y a de positif c'est que sur tous les points en Afrique on se bat. La position se complique — tant mieux, on saura à quoi s'en tenir et on en finira d'un seul coup avec cette canaille, on comprendra enfin que le temps des ménagements est passé — Adieu.

XXVII

Alger, le 5 juin 1840.

Je reçois, frère, ta lettre du 27 mai qui m'accuse réception de toutes celles que je t'ai écrites pendant l'expédition, excepté cependant la dernière et la plus intéressante, celle qui te portait de mes derniers *hauts faits*, qui seront probablement si *hautement* récompensés. Tu étais inquiet, tourmenté; maintenant tu ne l'es plus, tu sais, tu es fixé. Ma blessure est entièrement guérie à l'extérieur, de vives douleurs me rappel-

lent quelques fois intérieurement, si j'avais envie de l'oublier qu'on est bête de se sacrifier, d'exposer sa vie loyalement et sans cesse, pour ce qu'on appelle des princes et un gouvernement, j'oserais même dire une patrie. Tout cela mots, purs mots. — La fièvre a changé de manière, elle saute par petits bonds faibles et courts, s'annonce par de petits froids aux plaies, par de petites chaleurs qui se succèdent et ne durent que quelques instants. — La nuit, elle me visite encore plus longuement, elle provoque des sueurs qui me fatiguent, mais les forces renaissent, la maigreur se remplit, le teint de la vie reparaît et tout cela, je le dois, je crois, au plaisir que j'ai à penser que dans 15 jours je serai près de toi. — Sorti de l'hôpital depuis le 2, avec mon congé en poche, je suis évidemment mieux. Le maréchal a mis beaucoup d'empressement à me renvoyer en France, c'est la seule chose que j'aurai obtenue de ce vieillard *décharné, hargneux* et *lubrique*, voilà comme on l'appelle ici... Sans ce chagrin bien vif de désappointement, d'injustice criante et non méritée, d'escobarderie infâme, je crois que je reverrais la France sans fièvre, et que la santé me reprendrait à Toulon. Maintenant parlons de notre affaire et dressons notre plan d'assaut. J'ai déjà ici ménagé, préparé la brèche par laquelle je veux entrer dans le corps de la place. Tu ne te fais pas d'idée du tour de sauteur que m'a joué le général Schramm, et de la turpitude de ce vieux gueux de maréchal, qui s'est donné à lui-même un démenti formel à mon endroit... M. Schramm, tout en me comblant d'éloges et en disant partout que je suis un excellent officier et qu'il m'aime beaucoup, pour favoriser Meyran, qu'il aime mieux, l'a porté à ma place pour chef de bataillon et m'a proposé moi pour officier de la Légion d'honneur... La croix d'officier, je m'en fous bien, il y a un an que je l'aurais, si je l'avais voulu. Ce sont des grades qu'il me faut. — Je tiens cela du général Rumigny lui-même, qui s'est déclaré mon protecteur, auquel j'ai raconté ma position et mon historique militaire

africain. Retenu au lit par sa blessure, il n'a pu faire le travail qui a été arrangé par ce gros carlin de Schramm... Comment trouves-tu cela ? — Ils m'ont trouvé digne d'une récompense, puisqu'ils m'ont cité à l'ordre de l'armée, car je suis cité à l'ordre et je suis si furieux que cela ne me fait rien, ils m'ont proposé deux fois pour chef de bataillon et à la troisième, pour placer un homme qui était aux eaux pendant que je me battais à Djijelli, ils vont me proposer pour autre chose, et le gueux de lubrique ours l'a souffert et le *Prince* l'a appuyé.— C'est à écrire dans tous les journaux, — c'est à donner sa démission et à se faire cocher. Et encore ils me feront officier de la Légion, comme ils m'ont fait chef de bataillon... Maintenant, me raidissant contre ces ordures-là, j'ai songé au moyen bien difficile de les éviter. D'abord le général Rumigny écrit au Prince ce courrier pour lui exposer mes griefs et le prévenir que je vais lui demander audience à mon arrivée, et lui demander le grade et non la croix d'or. Il lui fait de moi tant d'éloges que j'en suis honteux. — Il rentre en France dans 15 jours et il m'a dit qu'il parlerait au Roi, au ministre, etc., mais sera-t-il temps ? Ce brave général veut qu'on me donne la croix d'or d'abord et qu'on donne cours ensuite à la proposition de novembre. — Il rêve, qu'on me donne la moitié que je demande et je suis content...

J'écris au général Bugeaud la lettre ci-jointe, elle t'expliquera ce que j'attends de lui ; — porte-la lui toi-même et vois ce qu'il a dans l'âme. Vas le faire demander à la Chambre, c'est le moyen le plus sûr de le trouver et de lui parler librement et tranquillement.

Toi, de ton côté, vois Pontonnier de suite, et consulte-le ; écris au général Trézel, vois-le, fais le diable.

J'arriverai d'aujourd'hui en quinze, frère, conçois-tu cela ? Il ne devrait y avoir que de la joie en t'écrivant cela, et au lieu de parler du plaisir de nous revoir, il faut calculer les dates et les jours pour s'occuper d'affaires. — Il faut, vers le

15 ou le 16, demander en mon nom une audience au Prince et au ministre de la guerre, consulte d'ailleurs le général Bugeaud à ce sujet... J'ai bien peur que nous n'arrivions trop tard et que toutes les promotions ne soient faites quand j'arriverai. — N'importe, nommé ou non officier de la Légion, je n'en suis pas moins déterminé à réclamer au Prince, au Roi et partout. — Je veux le grade, on me l'a promis, je l'ai mérité et je veux l'avoir... la proposition de novembre doit avoir son effet parce que le Roi l'a promis et elle l'aura... La croix d'or est en dehors, c'est la récompense d'une campagne nouvelle, d'une blessure, mais elle ne détruit pas les services de Djijelli et les promesses dont a entouré ces services. Voilà le raisonnement du général Rumigny... c'est naturellement le mien aussi et le tien, je pense...

Je ne recevrai pas la lettre que tu auras répondue à celles que je t'ai adressées, depuis mon retour de l'expédition, je ne sais donc pas quelles sont tes intentions pour mon voyage. Sans le sol et avec bien des choses à payer avant de partir, obligé surtout de me débarrasser des plus pressées et des plus nécessaires, je vais aller chez M. Lacroust, où je prendrai 500 francs ; je tirerai sur toi pour fin juillet... Nous aurons le temps de nous débrouiller. Mon Dieu ! quand donc serai-je chef de bataillon pour ne plus t'assassiner ainsi. Quand je compte tout ce que je t'ai coûté cette année, c'est à dire seulement depuis cinq mois, j'ai une sueur froide et j'arrive nu comme un Saint-Jean, pas une chaussette bourgeoise seulement. Pauvre frère, quel cautère, quelle sangsue le ciel t'a donné là. — Et le père et les enfants, c'est à en perdre la tête et quand j'y pense je voudrais voir tous les Bédouins de l'Afrique sur mon dos. Quel débarras pour toi, mon Dieu... enfin cela finira. Voilà vingt ans que cela dure et tu te ferais une fortune de ce que tu m'as donné. Tiens, je finis, frère, parce que j'ai le cœur trop gros.

Embrasse mes enfants. —Je t'écrirai du Lazaret où je serai

mardi 9, d'où je sortirai lundi 15. — Sans toutes ces choses-là, comme je serais heureux.

A bientôt, je t'aime. Ton frère, ACHILLE.

XXVIII

Lazaret de Toulon, le 12 juin 1840.

J'espérais, cher frère, te présenter une figure un peu passable et un frère pas trop avarié; le mieux que j'avais éprouvé pendant les derniers jours à Alger me donnait cet espoir, encore une triste déception. La mer m'a éprouvé le premier jour et je m'attendais à en retirer quelque soulagement. Le lendemain de notre départ dans la nuit nous avons relaché à Mahon, d'où nous ne sommes repartis que lundi vers trois heures du matin. Notre état de quarantaine nous a privé de descendre, mais j'ai pu voir assez de Mahon et de ses environs pour augmenter le dégout que m'a toujours inspiré le gouvernement Espagnol. Quel beau pays abandonné ! que de jeunes ruines ! cela serre le cœur. Mardi à trois heures après midi nous étiòns dans la rade de Toulon. J'ai salué mon pays avec des tremblements d'une fièvre affreuse qui m'avait repris à une douzaine de lieues du port... Je me suis fait traîner au lazaret; heureusement que beaucoup de gens qui me connaissaient et qui rentrent en France avec moi ont eu pitié de moi et m'ont entouré de soins. On m'a de suite fait faire un lit et je le quitte pour t'écrire... J'ai eu un bien fort accès auquel s'est joint une dyssenterie qui me fait beaucoup souffrir. Me voilà rejeté en arrière pour ma guérison, je suis aussi faible que je l'étais il y a trois mois et je me trouve mal à chaque instant... Je prends de l'eau de riz et de l'opium en masse, mais j'espère surtout dans la révolution que me fera

le bonheur de te revoir et de me retrouver en famille ; il n'y a pas de fièvre qui résiste à cela. Malgré tout, frère, je serai samedi prochain 20 courant dans tes bras ; entends-tu bien cela, frère, dans huit jours. J'ai fait retenir ma place au courrier à Marseille. Le directeur y a mis toute l'obligeance imaginable. Je sors de cet infâme lazaret où tout le monde vous gruge et le soleil vous cuit, où l'on vous pèse et vous vend un air qui ne souffle pas. Lundi 15, le soir du même jour, à 8 heures, je pars pour Marseille où j'arriverai à 4 heures du matin ; je me coucherai et reposerai, clystériserai et baignerai toute la journée du mardi puisque je ne peux faire autrement et mercredi 17 à 6 heures du matin je monterai dans le courrier d'où je descendrai le 20 entre 4 et 5 heures du matin à Paris rue J.-J. Rousseau, où j'espère bien te trouver *seul* sans enfants ; je les verrai après chez toi à mon aise et quand le plaisir aura rendu à mes yeux un peu d'animation et à mes joues un peu de couleur. Tu m'entends : je veux t'embrasser à mon aise et tout seul, cependant s'il te plait d'amener Adolphe II qu'il vienne. Cette lettre me précédera donc de quelques jours seulement.

J'ai lu ici le rapport du maréchal Valée ; — on ne ment pas avec un toupet semblable ; c'est du de Salles pur sang... S'il avait fait sur le terrain la centième partie de la stratégie qu'il fait sur le papier nous aurions exterminé les Arabes dix fois. Tout est tronqué, il cite des faits indifférents et en omet d'importants. J'aurais dû moi, entr'autres, être cité deux fois, je ne le suis qu'une : ce bois qu'il dit avoir été enlevé le 30 par la Légion étrangère c'est ma *seule compagnie* qui l'a enlevé et moi à 40 pas en avant d'elle. Ne revenons pas là dessus, cela me fait mal ; nous aurons le temps d'en parler.

Outre ce rapport il a paru à Alger un ordre à l'armée qui mentionne les noms des officiers qui se sont distingués pendant l'expédition... Je t'ai écrit que j'y étais - tout cela ne me fait plus rien. Maintenant mon affaire est décidée, réglée et je suis bien sûr qu'on m'a fait l'injustice complète : je ne serai

ni chef de bataillon ni rien et j'aime mieux être rien qu'officier de la Légion d'honneur ; au moins je pourrai crier et réclamer à mon aise.

Prépare tout comme nous en sommes convenus, c'est-à-dire comme je te l'ai écrit dans mes dernières lettres ; — moi je n'ai pas reçu de toi la plus importante de toutes, la dernière, j'ai vu passer, se croiser avec moi en mer le bateau qui la portait en Afrique. — J'ai bien peur d'arriver trop tard pour voir le général Bugeaud ; — la session va finir et il va se sauver dans son Excideuil.

Ma santé elle-même me permettra-t-elle de voir quelqu'un? Allez donc demander des audiences quand on ne peut pas se tenir sur ses jambes. Ah ! que cette faiblesse me gêne et m'afflige. Enfin nous verrons comment me traitera mon pays. Le voyage va bien me fatiguer, mais j'ai hâte d'en finir, un jour pour moi c'est un siècle... Je fais peut être une imprudence d'entreprendre une course continuelle de plus de 3 jours avec la dyssenterie et en craignant la fièvre, mais quand je resterais, à flâner sur la route, je souffrirais de même, je mangerais de l'argent et je retarderais de beaucoup le plaisir de te voir.

J'apporte d'Alger, pour tout le monde, un petit souvenir chacun aura le sien. — Ma mère, toi, mon frère, mes enfants, Melle Richard, Pontonnier. — Les mieux partagés seront ma mère et Melle Richard. — Toi aussi pas mal, le grand diable de fusil bédouin que j'ai pris à Djijelli et que je t'apporte avec mon sabre de Constantine me gêne beaucoup. Pontonnier aura un joli *poignard* dont il pourra faire un remarquable couteau à découper; — je ne veux pas te dire le reste pour te surprendre. La meilleure parole de toutes, frère, sera de nous retrouver ensemble et de ne pas nous quitter de trois mois. C'est bien peu après quatre ans d'absence, mais c'est toujours bon et d'ailleurs nous pourrons prolonger encore de 2 mois et selon l'état de la santé, et les circonstances politiques et guerrières de l'Afrique.

On dit ici que M. Cubière va en Afrique comme gouverneur, et le général Bugeaud comme commandant les troupes. C'est un conte absurde, aucun de ces deux hommes n'accepterait cette position... encore quelques jours et nous saurons tout celà.

Adieu, frère, je suis fatigué.

Voilà la dernière fois, pour quelque temps, que je te charge d'embrasser la marmaille pour moi : je vais enfin faire mes commissions moi-même et voir à mon aise ce petit peuple là... C'est un bonheur que j'ai peine à me figurer... et être impotent, souffrant... Ma mére sera-t-elle à París ? Adieu, bon frére, à samedi, est-ce que ce n'est pas un rêve? Samedi dans la même cour où nous nous sommes embrassés il y a quatre ans... comme j'ai failli n'y jamais rentrer — il y a une providence, à samedi, à samedi.

Ton frère, ACHILLE.

Louis qui va aux eaux pour son bras, est avec moi au lazaret. Le pauvre garçon m'a bien soigné, il me parle sans cesse de toi et de mes enfants. Je vais un peu mieux aujourd'hui et j'espère bien avoir assez de force pour faire le voyage sans trop souffrir.

XXIX

21 juin 1840

Bonne mère, je ne t'annonce pas mon arrivée puisque me voilà au bureau d'Adolphe t'écrivant, t'embrassant, te désirant. — Je tiens la plume pour mes deux paresseux de frères qui sont là abêtis, fiers et à me crier aux oreilles : dis à ma mère que je l'embrasse, qu'elle revienne, etc., etc...

J'ai tant de bonheur, tant de joie dans le cœur de me trouver avec mes frères et mes enfants et mon neveu, que je n'ai pas le temps d'être malade ; sans cela je me trouverais bien souffrant, bien avarié. Nous arrangerons tout cela. Ton retour sera un médecin de plus et un bon... Quelle idée a ton excellent mari de rester à Taste pendant le règne de son auguste patron, nous aurions eu tant de plaisir à le fêter ici au grand complet de famille... en attendant fais-lui mes compliments affectueux... Arrive, arrive, je n'ai que trois mois de bonheur à espérer, cela passe si vite, ne me rogne pas ma portion si petite... Les frères, les enfants t'envoient une pluie de baisers. Adieu, bonne mère, en route bien vite.

Ton fils, SAINT-ARNAUD.

XXXII

Samedi 22 août

Rien, rien de nouveau, cher frère, toujours les mêmes ennuis, toujours les mêmes incertitudes, qui grandissent, qui s'accroissent à mesure que le temps marche et s'écoule. Sous quelle étoile maudite suis-je donc né ?

Le ministre était de retour à Paris jeudi 20 à midi. Il n'a rien rapporté... Tout est resté à Eu... Voilà ma seule fiche de consolation... aucune ordonnance n'était revenue signée. J'ai vu Pontonnier vendredi ; il m'avait engagé à voir le général Trézel aujourd'hui. J'y suis allé, le général était au Comité et ne recevait pas. J'ai parlé au C[el] de Guise qui ne m'a rien dit si ce n'est *vous êtes en bonne position.* Strophe banale équivalent des lettres de la Reine. Je retournerai lundi chez le général Trézel. En attendant je rage, j'étouffe avec peine tous les orages qui s'amoncèlent dans mon pauvre

cœur et le gonflent... ma santé paye tout cela... je souffre et de l'estomac et de la poitrine. Je le crois bien, tout mon sang reflue là...

Enfin patience encore et vive la patience quand elle ne tue pas... Paris m'est en horreur, je n'y respire plus. Je vais demain à Noisy.

Tous les jours j'ai vu M. de Forcade, dîné avec lui, causé avec lui, promené avec lui et chaque jour je l'ai trouvé mieux et meilleur. A mon retour de Noisy, je serai installé chez lui.

Je t'ai suivi d'heure en heure sur la route; au moment où je t'écris tu es encore à quelques douze lieues de Bordeaux et demain vous vous défatiguerez tous à Taste... quand y serais-je avec vous ? Dieu ou le Diable le sait.

On est venu pour toucher une rente de 500 fr. que paye Delattre, ou plutôt Jean... Madame Richard a qui l'on s'est adressé n'a pas payé n'ayant pas d'ordre pour le faire... Elle te prie de lui envoyer tes instructions et surtout le modèle du reçu qu'elle devra exiger, le monsieur reviendra dans les premiers jours de septembre.

J'ai vu le colonel Lafontaine qui arrive d'Afrique. Il est aussi méritant que moi et si l'on ne lui donne pas son brevet de général il prendra sa retraite.

Il vient de Constantine. Le régiment de Ligneau s'est *coulé, ses chefs* en tête... je te donnerai les détails.

Tes voisins te font une masse de compliments; moi je t'embrasse de cœur, l'âme bien triste, le cœur bien gros... chaque jour qui passe m'enlève du bonheur et m'apporte du chagrin — ce n'est pas tenable. — Ce pauvre Pontonnier souffre presque autant que moi... Embrasse bien mes enfants chéris que je cherche dans ce grand taudis et qui me font un vide qui m'effraye pour l'avenir. — Je ne puis te dire à quel point vous me manquez tous, j'erre de chambre en chambre comme une âme en peine.

Embrasse ma mère et mon frère, amitiés à Galatée, amusez-vous bien et pensez à moi. Ton frère, SAINT-ARNAUD.

XXXIII

Paris, le 25 août.

Pour Adolphe 1er : Pas plus avancé aujourd'hui, frère, que je ne l'étais le jour de ton départ. Je ne sais vraiment pas comment je résiste à tant d'ennuis, à tant d'inquiétudes. Ma dernière lettre te disait que je verrais le général Trézel lundi... c'était hier... je ne l'ai pas vu... Le général était occupé à une commission, son aide de camp m'avait engagé à revenir aujourd'hui sans m'assurer que je pourrais avoir audience. Je suis retourné chez Pontonnier tenir conseil et nous avons décidé que je ferais une tentative auprès de Mahéraut... Pontonnier a forcé la consigne pour moi et j'ai été fort bien reçu... toujours les mêmes paroles... « Ne vous désespérez pas, patience. Les ordonnances restent « quelques fois un mois chez le Roi, aussitôt que j'aurai reçu « quelque chose, vous le saurez, etc., etc... Mais, Monsieur, « je ne puis plus tenir à cette vie-là, après tant de promesses, « rien... j'aimerais mieux que l'on s'expliquât franchement ! « Eh bien, je vous dis franchement que je ne vous laisserai « pas vous leurrer d'un vain espoir, mais que vous n'avez « pas lieu de désespérer. Les choses sont toujours au même « point — attendez — ». Ces malheureux-là ne sentent pas que chaque jour d'attente est un siècle de torture... Vous là-bas, moi ici et le temps qui marche et me pousse en Afrique, si loin de vous tous... j'ai le cœur bien gros, bien ulcéré, aurai-je la patience de souffrir encore longtemps ? Si je suis nommé dans un régiment de l'Est, dans le 22e par exemple, ou tout autre de la province de Constantine, je suis bien déterminé à prendre un mois de congé de plus et à le passer avec vous. Je souffre trop et depuis trop longtemps ;

j'ai besoin de me refaire avec du repos et de la tranquillité d'esprit... mon sang se calcine ici.

Je suis établi chez M. de Forcade depuis hier et j'y confis dans la thérébentine comme un cornichon dans le vinaigre. Je suis bien fâché de n'avoir pas retardé mon installation, car cette odeur me tue, mais j'ai pensé être plutôt agréable à ma mère, j'ai quitté ton appartement avec un vrai crève-cœur, il me semblait que c'était une seconde séparation... Là-bas, tout me parlait de toi, de mes enfants, ici, je suis dépaysé, ennuyé.

Je suis allé à Noisy dimanche avec la Trinité Richard et MM. Legrand père et fils. La journée avait été charmante; notre promenade dirigée sur Gournay s'était terminée par une navigation en bachot sur la Marne, de Gournay à Noisy. Puis Madame Richard nous a laissés et nous nous sommes baignés dans une eau tiède délicieuse... Nous sommes rentrés à 6 heures avec un appétit de baigneurs et de promeneurs, et, après un bon dîner et une bonne causerie dans le jardin jusqu'à 9 heures, tout le monde était sur le flanc à 10 heures, lorsqu'à 10 heures 1/2 j'entends battre la générale... A moitié endormi, j'ai cru un instant que les Bédouins voulaient joindre ma tête aux 125 qu'ils viennent de couper près de Coléah et je m'apprêtais à mettre obstacle, quand je suis retombé d'Afrique à Noisy. Je ne m'en suis pas moins levé et je suis sorti pour savoir la cause qui réveillait les tranquilles citoyens; on criait dans la rue: le feu est à Villiers — allons donc à Villiers. J'appelle Richard 1 et 2, Legrand 1 et 2 et nous voilà partis, tous au galop. C'est le mot, tirant la pompe, portant les seaux jusque sur le théâtre de l'incendie... De l'avoine brûlait, encore en gerbe, dans un vaste grenier et sous un hangar de la première maison à droite en entrant dans Villiers. Il y avait beaucoup de désordre, j'ai pris la direction de la manœuvre des pompes — j'ai gueulé comme un blaireau, couru, fatigué, etc., etc. Mon petit monde pompait ferme, Richard père regardait et

était prêt à tout événement, Legrand était on ne peut plus cornichon, propre à rien. A minuit 1/2, on était maître du feu, il n'y avait plus de dangers. Nous étions harassés, mouillés, trempés autant de sueur que d'eau, j'ai donné le signal de la retraite et nous sommes rentrés à Noisy en courant, car la nuit était froide et il fallait conserver notre état de transpiration. A 1 heure, nous étions au port, mais dans quel état... chacun a changé comme il a pu... Moi, je ne pouvais plus parler et je conserve encore aujourd'hui les restes glorieux de mon extinction de voix... Madame Richard a eu la superbe idée de nous faire du vin chaud et tout le monde s'en est parfaitement trouvé. Le lendemain, nous avons eu des compliments et des remerciements... On citait particulièrement le petit Richard et moi. C'est bien dommage que la moitié du village n'ait pas brûlé, nous aurions eu des médailles... Les mouches mangent tout à Noisy. Prunes, pêches, raisins, elles ne respectent rien... J'espère bien ne plus y retourner... je lui ai adressé mes derniers adieux. Toute cette fatigue, cet exercice violent, j'ai dû les payer, mais cela m'a coûté moins cher que je ne pensais. — J'ai eu une petite fièvre hier, et aujourd'hui, sans la thérébentine, je serais très bien. Je ne t'écrirai plus maintenant que pour te dire quelque chose de positif... mais toi, tu peux m'écrire ici. Madame Richard te fait mille compliments et te prie de lui écrire au sujet de cette rente pour Jean... je t'en ai parlé dans ma dernière lettre... elle embrasse bien tous les enfants...

Heureux mortels que vous êtes tous... vous vous amusez, vous vous promenez, vous êtes ensemble... et moi qui ai attendu quatre ans ce bonheur-là, qui ai fait 400 lieues pour le trouver, pour en jouir — je suis ici tout seul... Il y a vraiment de quoi perdre la tête, j'ai des moments de rage qui m'effrayent et qui se terminent par des envies de pleurer comme un enfant... En y pensant bien ma position est atroce, j'ai quelquefois envie d'envoyer tout faire foutre et

de partir pour Taste... et vraiment je le ferai, je le ferai comme il n'y a qu'un Dieu... Je leur donne encore la semaine et après cela, ma foi tant pis, arrive qui pourra, moi je n'y tiens plus, je deviendrais fou, je m'en irai... réponds-moi de suite et conseille-moi...

Pour ramener un peu de calme dans mon esprit, embrasse ma mère, mon frère et mes enfants... Je mets ma lettre dans celle de Monsieur de Forcade. Nous faisons ensemble de la politique à faire trembler l'univers, mais nous ne sommes pas d'accord.

Adieu, frère, écris-moi sans retard, mille amitiés à Galatée. Comment trouve-t-elle Taste ?

Je t'aime de cœur. Ton frère,

ACHILLE.

XXXIV

Paris, 27 aout 1840

Enfin ! ! Enfin ! ! ! Enfin ! ! ! ! frère, je suis nommé, nommé par ordonnance du 25, et comme il est écrit que je ne goûterai jamais un plaisir pur, un bonheur sans mélange, je ne retourne pas en Afrique, mais je suis envoyé à Metz au 18e léger... le premier moment a été abasourdissant. J'ai juré, ragé, pesté, puis j'ai réfléchi, puis j'ai été causer avec ce bon Pontonnier qui hier m'avait envoyé une ordonnance à cheval, puis j'ai dormi là-dessus, et comme tu le sais, la nuit porte conseil ; puis enfin je suis allé ce matin au ministère de la guerre où j'ai vu MM. Mahéraut et Maillard, les colonels Bourjade et de Guise, j'ai causé avec tous ces braves gens et si quelque chose m'a plus flatté encore que ma nomination ce sont les marques d'intérêt, d'estime, d'amitié véritable dont j'ai été comblé partout... C'était à qui me complimenterait, m'enivre-

rait de choses flatteuses et de témoignages d'estime et de dévouement... j'ai presque eu un moment d'orgueil... C'est passé...

En allant au ministère mon intention était presque de me plaindre et de demander comme un droit mon envoi en Afrique... Mahéraut est le premier que j'ai vu... il a abordé la question avant moi... « Vous voulez aller en Afrique, avez vous bien réfléchi?... je ferai ce que vous voudrez... une place est vacante au 58e de ligne... il n'est pas certain qu'il fasse l'expédition d'Oran... Vous êtes dans un beau régiment sur la frontière... s'il y a guerre en Europe vous êtes bien placé et que de regrets n'auriez-vous pas alors d'aller en Afrique... S'il n'y a pas guerre... reposez-vous, rétablissez votre santé, jouissez de votre congé et au printemps nous vous renverrons en Afrique et vous aurez eu le temps de choisir un régiment.» Je lui disais moi : « Si vous m'envoyez de suite dans un régiment qui fasse l'expédition d'Oran, je pars... mettez-moi dans le 3e ou 13e ou 15e léger... Mahéraut a regardé, pas de place... Non. Eh bien j'attends au mois d'avril, j'aurai l'hiver devant moi pour attendre les évènements et refaire ma santé... C'est sage, a dit Mahéraut. Alors comme aujourd'hui disposez de moi... Chez M Maillard même discours, même opinion de la part de MM. de Bourjade et de Guise... je reste donc si tu partages mon opinion... Il serait cruel d'aller en Afrique rattraper la fièvre, rester les bras croisés et de voir le 18e léger marcher à l'ennemi sur le Rhin... D'une année, je n'ai rien à espérer en Afrique, on m'opposerait toujours mon peu d'ancienneté de grade; tu l'as vu à Djijelli... Voyons venir les évènements; nous agirons suivant eux. Je suis vu, bien placé au ministère ; voilà un fait... je ne serai nulle part obscur et ignoré, mes œuvres sont là... Il y a trois ans et 12 jours j'étais lieutenant dans la Légion étrangère, je suis aujourd'hui décoré et chef de bataillon au 18e léger, ce n'est pas avoir perdu son temps. Pontonnier est tout à fait de mon avis.

Une seule chose me contrarie : ce sont mes dettes et cette

sale retenue sur mes appointements, mais partout le même inconvénient aurait existé...

J'ai écrit à Montera en le priant de régler nos comptes particuliers et les petits comptes d'Alger et je le prie en envoyant mon dossier au trésorier du 18e, de le prévenir sur le genre de retenue que je souffre et de bien lui dire que je ne suis pas un faiseur de dettes. Montera le fera.

Il est convenu entre M. de Forcade et moi (et nous te prions d'y veiller) que ma mère n'adressera à la Reine aucune lettre de remerciement, attendu que d'après la date même de l'ordonnance signée à Paris, elle ne s'est pas plus inquiétée de moi que du grand Turc et même beaucoup moins.

M. de Forcade vous a abonnés au *Journal des Débats* ; il répondra à la lettre qu'il attend de ma mère.

Maintenant, frère, j'ai hâte, j'ai soif d'être près de vous... quel bonheur, passer ensemble près de six semaines, sans soucis, sans inquiétudes — je règle mes affaires et je pars... Il faut que j'obtienne du général Pajol l'autorisation de passer à Taste et le reste de mon congé et une prolongation, j'écris à de Salles à ce sujet. — J'ai écrit au colonel Bedeau : un numéro de moins j'étais dans son régiment... ç'eut été trop beau.

Madame Richard n'a pas reçu les 300 fr. de ton collègue... elle me les a offerts malgré cela... je n'en ai pas besoin... je ne prendrai chez elle que ce dont j'aurai besoin pour payer le mémoire de Dassier qui s'élèvera plus haut aujourd'hui qu'il faut que j'aie schakos, plumet, bonnet de police, etc., et que rien de mon ancien uniforme ne peut plus me servir... ceci est un des mauvais côtés de l'affaire.

Nous penserons à la selle et à l'harnachement du cheval quand je serai près de partir pour Metz. Et si Dieu le permet ce ne sera que dans les premiers jours de novembre. Je vais écrire à mon colonel M. Thierry pour lui faire part de ma position et lui demander son agrément... Je n'en ai pas besoin, mais c'est une affaire de formes.

J'écris aussi à Madame Masson pour qu'elle me renvoye une petite malle que j'ai laissée chez elle à Alger... Elle contient des objets qui me sont nécessaires — tous mes livres militaires, du linge et des habits.

Frère, en y réfléchissant bien, c'est peut-être un bonheur d'avoir été nommé en France... L'Afrique ne me manquera pas, elle est là... et il y a de la besogne pour longtemps.

Je ne sais pas si j'attendrai ta réponse pour partir ; cela dépendra de la réussite de mes démarches près le général Pajol... En tout cas je t'écrirai la veille de mon départ. Il faudra que je reste un jour à Bordeaux pour régulariser ma position à la division militaire.

Dans quelques jours donc, frère, je serai sur la route et mon cœur saute de joie à cette idée, nous aurons le temps de causer, de bien examiner les choses et de prendre un parti définitif.

Monsieur de Forcade prétend qu'on est à la paix et que personne ne veut plus la guerre que le Roi ; moi, je ne dis pas cela et j'attends. J'ai un beau bataillon à conduire, nous en ferons quelque chose.

En attendant, embrasse ma mère, mon frère, mes chers enfants que je reverrai bientôt... je te porterai les valses demandées, ta calotte, et une foule d'autres calottes... Je suis commandant, donc je te ris au nez ainsi qu'à certain grand puîné que je ne respecte pas encore...

Je renvoie un gros baiser à *Mlle Galaté*. La joie de tes voisins était bien bonne et bien sincère quand je leur ai appris la promotion, tu peux les en remercier.

Adieu, frère, à bientôt; je t'aime et t'embrasse de cœur.

Ton frère, ACHILLE.

XXXV

Paris, le 31 août.

Mon cher Adolphe, après bien des démarches ennuyeuses, j'ai enfin obtenu d'aller attendre à Bordeaux le congé de deux mois que le général Pajol demande instamment pour moi, demande appuyée sur une nouvelle visite de médecins. Je pars donc mercredi 2 par Laffitte et Caillard, et j'irai déjeûner à Bordeaux, dans l'hôtel que tu m'as indiqué... Le petit Coclès de Trézel voulait me faire rejoindre de suite à Metz — je l'ai laissé dire. M. de Guise et Pontonnier m'ont dit de partir toujours; — j'ai besoin d'être au milieu de vous tous pour me refaire de toutes ces secousses qui m'ont abîmé.

Je serai obligé de passer un jour à Bordeaux pour me mettre en règle à la division. Si tu viens à ma rencontre tant mieux, sinon je ne serai pas long à aller vous rejoindre, il me tarde de vous embrasser.

En cas de quelque farce ou de quelque événement qui nécessite ma présence immédiate à mon régiment, j'ai tout fait préparer mes affaires ici, uniformes et tout et je n'aurai qu'à les prendre en passant.

Tous mes petits arrangements de budget sont dérangés par ma nomination au 18e. J'en aurais été quitte pour bien meilleur marché si j'avais été nommé en Afrique. Enfin, il n'y a pas moyen de se plaindre, me voilà le pied à l'étrier, nous aurons le temps de causer de tout cela. Je sais seulement depuis une heure que je pourrai partir et l'heure du courrier me presse.

Je vous embrasse tous et de toute mon âme, à bientôt.

Ton frère, ACHILLE.

J'emporterai le plus que je pourrai de tes commissions.

XXXVI

Paris, le 26 septembre 1840.

Je suis arrivé, cher frére, plus fatigué que je ne puis te le dire... Tu nous a vu six encaqués dans la boîte, mais c'était six mâles et je me gênais peu, mes hardes et mes pieds me servaient de *Municipal* et grâce à eux j'avais une large part de place... mais à Angoulême, mon voisin du milieu a quitté et sa place a été prise par une jeune femme fort aimable... Je lui ai offert ma place qu'elle a d'abord refusée, mais quand le sommeil l'emportait, elle tombait sur mon épaule que je mettais de grand cœur à sa disposition; mais elle se fatiguait et moi aussi, j'ai réitéré mes offres avec instance et on a fini par accepter... Comme l'épaule de la dame n'était pas aussi complaisante que la mienne, j'ai fini mon voyage au milieu, raide comme un pieu et brisé sur toutes les coutures, Je suis arrivé à l'état de momie... un bain de deux heures et du sommeil m'ont remis, mais j'ai eu un peu de fièvre en arrivant... Il était 3 heures quand nous entrions dans la cour de Laffitte et Caillard chargés de toutes mes malédictions durant la route. J'ai diné chez M. de Forcade qui ne m'attendait nullement, il ne comptait sur moi que pour samedi ou dimanche; ça ne m'étonne pas, ma pauvre mère avait écrit. J'ai remis toutes les lettres.. nous avons beaucoup et longtemps causé de vous tous et nous nous sommes retrouvés avec un véritable plaisir, du moins de mon côté. Brunette est toujours aussi grosse, mais comme son chat engraisse et ne bouge plus, la maison va assez bien. Brunet a encore bêtifié, ce que je ne croyais plus possible... je ne sais vraiment pas où ce brave homme là s'arrêtera... C'est inquiétant... M. de Forcade est toujours à la paix quand

même... à Paris on attend les événements avec anxiété. Les fortifications marchent, elles sont poussées avec vigueur...

On annonce un voyage du Prince qui irait visiter les places fortes du Nord... je ne serai pas fâché de le voir à Metz... J'ai trouvé chez mon beau-père une audience du ministre pour aujourd'hui samedi à 10 h. 1/2; j'ai reconnu là l'obligeance de Pontonnier...Je ne fermerai ma lettre qu'après mon audience afin de t'en rendre compte; je verrai aussi le général Trézel, M. de Guise, Pontonnier et tout le ministère. Nous causerons de cela ce soir ou demain. Hier j'ai diné chez le lieutenant-général Pajol ; son fils capitaine d'état-major, mon ami intime, de retour de ses courses en Angleterre, m'a raccroché à la division où j'allais faire viser ma feuille de route, il m'a conduit chez son père qui m'a invité à dîner. Le général croit à la guerre, mais pas avant le printemps. L'Italie se remue, la Pologne grogne... gare dessous. Le soir je suis allé avec Pajol voir Polyeucte et Japhet. — Rachel est au-dessus de tout ce que tu m'as dit; à côté d'elle Ligier, Beauvallet, qui est cependant beau dans Polyeucte, ne sont que des gniaffs... Sévére-Ligier n'a ni noblesse ni dignité, il ne comprend pas son rôle... Marius-Félix n'est qu'un cochon... Mais Rachel, Rachel elle est supérieure à tout éloge : elle a dit le je *crois*... à envoyer toute la salle à confesse en sortant.— Tous les rires que Japhet m'a arrachés n'ont pu ôter le mal de tête que les larmes que Rachel avaient fait couler sur mes pauvres moustaches, m'avaient donné... j'ai pleuré comme dans notre bon temps, comme un vrai veau; j'en étais honteux... Rachel enterre tout ce que nous avons vu de tragique, Raucourt, Duchenois, Georges... tristes pisseuses...Aujourd'hui, demain, je dine chez mon beau-père et je pars lundi; j'ai écrit à mon colonel pour m'annoncer.

Toutes mes affaires sont prêtes... Eppeneter m'a fait des uniformes vraiment admirables... tu les verras à Metz... c'est *chicocandard*... Ma selle est emballée et partie... tout est fort beau, surtout fort solide et bien conditionné et j'en ai jus-

qu'au jour où je serai nommé général... Mais que c'est cher, frère, et que je me sens triste et malheureux quand je calcule la somme énorme que tu as dépensée pour moi, cette année, et nous avons encore ce malheureux cheval qui me tourmente d'avance... Quand donc aurai-je fini de te sucer jusqu'au sang... crois-tu que je ne souffre pas quand je me vois équipé, vêtu à tes dépens, et quand je sais que tu te prives de tout pour arriver là?.. j'aurai beau essayer de me faire tuer vingt fois pour avancer plus vite, je ne payerai jamais tout cela qu'en amour et en tendresse, mais, encore là, je te retrouve au moins mon égal... Mon pauvre frère... il y a des choses qui ne peuvent ni se dire ni s'écrire, mais je suis sûr que tu les sens, que tu les comprends comme moi... Dans notre vie commune ton lot est d'avoir la belle part, je n'en suis pas jaloux...

La schabraque et le porte-manteau coûtent 100 fr., la bride d'ordonnance 65, enfin tu verras le compte ; Richard l'a payé, il se monte à l'énorme somme de 395 fr. et nous comptions 280... et il n'y a pas une boucle de trop et je serai obligé d'acheter bien des choses encore à Metz. — M. de Forcade ne m'a pas parlé des 250 fr., nous en causerons aujourd'hui... Richard me les donnerait en tous cas...

J'ai été deux fois chez Garnier sans le rencontrer. Sacredieu ! je vais m'apprêter pour aller chez le ministre. A ce soir...

27

J'ai vu le ministre. *O tristus, trista, trist'*homme ! Quelle manière de recevoir un officier supérieur qui a rendu quelques services. — Cependant, il m'a dit que je méritais mon grade... bel effort. — Il m'a demandé des nouvelles de ma blessure et quelques détails insignifiants sur la Légion étrangère...Après cinq minutes, je me suis retiré le cœur serré de voir cette tête à la tête de notre tête. — Le petit Coclès était

très occupé, je n'ai pu le voir. Le colonel de Guise s'est chargé de mes adieux. — Il m'a remis une lettre pour le général Achard. J'ai remercié le colonel Bourgade, dit adieu à ce bon Pontonnier. On est à la guerre tout tranquillement. — Il n'y a je crois en France que mon beau-père de réellement pacifique... Il me donne ce soir les 250 fr. et me charge de te dire que ton affaire Jobart est toujours au même point; l'huissier poursuit... J'ai vu Edmond plus fou que jamais — il imbécilise... il a un peu de névralgie cérébrale et on lui a posé au-dessus de l'œil un vésicatoire qui achève de le peindre.

Adieu, frère, embrasse tout le monde à deux bras, mère, frère, enfants chéris, à qui je pense trop pour être parfaitement heureux. Il n'y a rien de bête comme d'être père seulement pour adorer ses enfants. Ne ferais-je donc que cela pour eux ? Mille bonnes amitiés à Galatée. M. de Forcade m'a fait un millier de questions sur elle auxquelles je n'ai pas répondu. Se plait-elle ? ne se plait-t-elle pas ? fera-t-elle l'affaire, etc., etc., etc... L'avenir se chargera de la réponse.

Le temps me presse, je t'embrasse encore, écris-moi à Metz. Tu recevras de moi une lettre qui te donnera les détails de ma réception.

Je t'embrasse de cœur. Ton frère, SAINT-ARNAUD.

On attend Mlle Richard aujourd'hui ou demain, je suis toujours par voie et par chemin et je n'ai déjeûné qu'une fois avec Richard.

XXXVII

Metz, le 1er octobre 1840.

Je suis arrivé à Metz, cher frère, très fatigué, mais surtout gelé, transi de froid, j'ai fait toute la route de Paris ici *seul*

dans le coupé ; mon pauvre caban africain ne m'a pas fait oublier que nous passions au Nord. Enfin, c'est oublié. En arrivant j'ai fait faire du feu et je ne maudis plus que la pluie qui nous menace d'un second déluge. Canaille de pays... Cochon de temps... mes épaulettes ont déja reçu une foule de rincées et mon pompon ressemble à la queue d'un caniche qui sort de l'eau. Petite misère de la vie humaine.

J'ai été reçu au 18e à bras ouverts, c'est le mot... mes deux collègues et le major Folly m'ont mené chez le colonel... Tous ces messieurs sont on ne peut mieux... on m'a accablé de choses flatteuses à me donner des coups de soleil... Aujourd'hui mes collègues me traitent, ils ont invité les trois adjudants majors... Demain je suis reçu à la tête du régiment et je dîne chez le colonel qui est ici en famille... Le corps d'officiers de mon bataillon me sera présenté demain après la revue... D'après ce que j'ai vu, le régiment est superbe.

J'ai été faire ma visite au général qui m'a admirablement reçu... je suis invité par lui à le visiter souvent... Sais-tu qui j'ai trouvé son aide de camp : Lombard, le fameux Lombard que j'ai remplacé auprès du général Bugeaud à Blaye... nous nous sommes fait mille amitiés... Il y a encore ici un Blayais, c'est le lieutenant-colonel Bellencontre qui est lieutenant-colonel d'artillerie et qui commandait l'artillerie de Blaye comme chef de bataillon, c'était mon maître d'échecs, nous nous retrouverons ici. J'ai retrouvé aussi comme capitaine de place un officier de l'armée d'Afrique. Enfin je suis en pays de connaissance et je suis *connu*, ce qui ne me fait pas de peine. En arrivant, mon colonel, homme positif, essentiellement militaire, et quoique raide, plein de formes, a attaqué la question de nom ; j'y étais préparé, j'ai répondu l'ordonnance royale à la main. Je suis donc installé au 18e comme Le Roy de St-Arnaud, malgré la bévue du *dit* du ministre de la guerre.., je l'ai expliquée au colonel qui a parfaitement compris... Mes collègues de Morgan et Legrix sont fort bien ils sont beaucoup plus vieux que moi, mais très

verts... Ils m'ont piloté partout... J'entre dans le logement du chef de bataillon que je remplace, j'en ai pour mes 60 fr. par mois avec écurie pour mon cheval et chambre pour mon domestique... je suis convenablement logé rue de la Fontaine n° 19 au 2e, une antichambre, un salon, une chambre à coucher... Tu y seras reçu et accolé quant tu viendras à Metz et logeras chez moi avec Adolphe, mon frère, l'autre, que j'envoye régulièrement au diable vingt fois par jour, car mon polisson de pouce me fait encore souffrir...

Le colonel m'a demandé de suite si j'étais habillé, équipé, etc., etc., monté... pour cela je lui ai répondu que non... il m'a proposé le cheval de mon prédécesseur, bon, fort, cheval assez beau, 10 ans et 900 fr. C'est très cher... mais d'après les informations déjà prises, les chevaux sont rares ici et hors de prix... je n'ai touché de ma solde, retenues comprises, non le le 5e, mais la retenue des Invalides, etc., etc., que 610 fr., ce n'est pas 900... j'aurai peut-être bien pour payer le reste, deux mois de délai... je tâcherai d'attendre ta réponse à cet égard, mais le colonel a l'air d'un homme qui veut avoir tout son monde prêt sous la main, à tout événement... On parle ici d'un camp de 30.000 hommes... cela m'embêterait infiniment... Metz est une grande ville assez belle mais fort ennuyeuse à ce que prétendent ces messieurs... Il n'y a pas ou peu de société... j'en ai déjà plus que je n'en veux, car j'ai l'intention de rester chez moi et de travailler. La société coûte toujours.. As-tu reçu des lettres d'Afrique pour moi?.. J'attends celle de Montera surtout avec impatience pour savoir à quoi m'en tenir... dans tous les cas je lui dirai que je ne lui enverrai son argent que vers le 15 décembre, ce sera toujours un peu de répit pour nous... Mes 600 fr. y suffiront, je l'espère, nous n'aurons donc à penser qu'au cheval... Damné cheval, va.

Auvity est à la campagne avec sa femme. J'ai encore retrouvé ici dans le 3e de génie le petit lieutenant qui a dirigé les ouvrages de génie à Djijelli... Toutes ces petites connaissances là ne me font pas de mal... Qu'en penses-tu?

Résumons. — Le colonel me plait beaucoup, c'est un vrai type militaire, homme de 45 à 48 ans, 5 pieds 8 pouces, droit, vert, quoique louche, le regard franc... C'est assez extraordinaire. Tenue superbe... se mêlant de tout dans son régiment, en homme qui s'y connait... Mes deux collègues, fort bien, belle tenue, l'air fort militaire, nous en reparlerons. Le major, homme distingué, mais plus âgé, moins bien tenu, moins vert. — Généralement la tenue des officiers m'a paru superbe et je m'en félicite; je trouverai encore le moyen d'être aussi bien que tout le monde, sinon mieux...

Je suis dans le cours de mes visites partout et Dieu sait quelle masse j'ai à absorber — j'aime cependant cette manière toute sciante qu'elle soit, elle vous met bien avec tout le monde et c'est le moyen de se foutre du reste.

Et toi, frère, que fais-tu là-bas... Si vous avez au midi notre exécrable temps du Nord-Est, adieu paniers, vendanges sont faites... Je pense bien souvent à vous et je suis contrarié pour les Bordelais qui le sont peut-être pour les *Messins*. Quel cochon de temps — je t'écris entre deux averses et je vais être obligé de ressortir avec mon caban sur le dos... C'est gai.

(A suivre)

LES LIVRES D'HISTOIRE

Le mariage de Louis XV. — Un gentilhomme poète : Racan. — Mélanges historiques

M. Henry Gauthier-Villars est un homme heureux : humoriste, il a des trouvailles inattendues qui font pâmer d'aise ses lecteurs ; historien, — car c'est ainsi qu'il se délasse de ses amusements, — il sait encore mettre la main sur des découvertes plus sérieuses, mais non moins imprévues. Le voilà qui vient d'écrire un volume sur *le Mariage de Louis XV* (1) et qui, après tant d'autres, veut dire son sentiment sur une union qui surprit fort les contemporains. On pouvait croire la cause entendue, les circonstances de ce fait connues depuis longtemps. Point du tout : il restait encore à trouver, et, par une de ces bonnes fortunes qui surviennent seulement à ceux qui savent les mériter, M. Henry Gauthier-Villars a trouvé du nouveau sur la matière et cet inédit avait un réel intérêt.

Il s'agit de la correspondance qu'entretint, durant les négociations, le roi Stanislas Leczinski avec le chevalier de Vauchoux, un intrigant qui, pour servir les rancunes de la marquise de Prie, s'entremit pour faire que le roi de France épousât la fille du roi détrôné de Pologne, pauvre fille malheureuse et sans dot qui n'apportait aucun de ces avantages qu'un monarque devait alors exiger en se mariant. L'affaire n'était pas de celles qui vont toutes seules et il y fallut fortement travailler pour la faire aboutir. Comment s'y prit-on ? On connait déjà la suite des négociations diplomatiques auxquelles elle donna lieu ; on sait le travail extérieur auquel s'employèrent ceux qui avaient rêvé de faire

(1) Paris, Plon, 1900, in-8 de XII-420 p. et deux portraits.

réussir l'entreprise. Grâce à M. Henry Gauthier-Villars et aux documents qu'il a su si habilement mettre en œuvre, nous pouvons maintenant pénétrer plus avant dans les secrets dessous de cette mystérieuse affaire, soulever à peu près complètement le voile qui recouvre l'intimité de ces trafics. Ce sont des lettres que l'ancien roi de Pologne écrivait à Vauchoux, qui, dans la circonstance, était son factotum et avec lequel il ne se gênait guère. Tous deux, d'ailleurs, se comprenaient à merveille et étaient faits pour s'entendre: Stanislas Leczinski, préoccupé avant tout de marier sa fille sans dot et séduit par la perspective d'être le beau-père du roi de France, faisant assez bon marché pour y réussir de la dignité et des convenances; Vauchoux, maquignon habile, si l'on peut dire, sans scrupules, ambitieux et retors, condescendant en apparence aux intentions du monarque détrôné, mais ne suivant en réalité que les conseils de son ambition et les suggestions de son propre intérêt, et aussi le besoin d'un certain machiavélisme qui le rend heureux de se trouver mêlé ainsi à une affaire d'importance sur laquelle tant de gens ont les yeux fixés.

Ce fut d'abord de la stupeur quand on apprit les fiançailles du roi de France avec la jeune princesse qu'il devait finir par épouser. Bien des projets d'union avaient déjà échoué, soit par la faute de ceux qui s'étaient entremis, soit par quelqu'une des mille raisons auxquelles la politique s'attache ; rien pourtant ne semblait destiner Louis XV à s'allier ainsi à une fille pauvre, sans alliance et sans beauté. Pareille aventure ne peut s'expliquer que par des intrigues de cour et on ne saurait jamais trop analyser les incidents de la poursuite de cet étonnant mariage pour voir comment il s'accomplit. Et c'est là que Vauchoux entre en scène ou plutôt qu'il se met à travailler dans la coulisse, discret et ondoyant, autant que pouvait l'être un ancien lieutenant-colonel de cavalerie, bien intentionné assurément et dévoué à ceux qui l'employaient, sans se faire d'illusions sur ses propres mérites et sur ses moyens de faire sa fortune. En réalité, il servait à la fois les deux parties en présence, le premier ministre du roi de France, soucieux de marier son maître et l'ex-roi de Pologne, désireux de placer sa fille. Vauchoux s'entend pour aplanir les difficultés soulevées d'une ou d'autre part, informe chacun de

ce qu'il doit connaître, le tout à la satisfaction générale. Bref, les fiançailles sont déclarées et Vauchoux exulte, car dans la maison de la nouvelle reine, il va être écuyer de quartier. C'est bien la juste récompense de ses services, d'autant qu'on a encore besoin de lui. Les cérémonies du mariage ne sont pas achevées, tant s'en faut ! car l'étiquette est minutieuse sur ce point et il ne saurait être question de rien omettre. M. Henry Gauthier-Villars a tracé de toutes ces cérémonies un tableau plein de verve, comme tout le reste de son livre, dans lequel on entrevoit encore la physionomie de Vauchoux. Celui-ci sert toujours de confident à la joie de Stanislas, qui, entre autres revenants-bons, avait gagné au mariage de sa fille d'être hébergé à Chambord. Ainsi finit cette histoire, contée par l'auteur avec un luxe de détails typiques qui fait de son livre un attrayant roman des mœurs du temps.

*
* *

M. Louis Arnould s'est fait l'historiographe d'un poète dont le nom est plus célèbre que la vie n'est connue, Racan, et il accomplit la besogne qu'il s'est tracée bénévolement avec un zèle pieux et bien entendu. Après avoir consacré à Racan la thèse qui le fit docteur ès-lettres et qui fut remarquée en son temps, M. Arnould a revu son œuvre et il la redonne au public dans une édition nouvelle, ainsi qu'il le dit, revue et abrégée, et dont le titre est le suivant : *Un gentilhomme de lettres au XVIIe siècle, Honorat de Bueil, seigneur de Racan* (1). Qu'on ne s'y méprenne pourtant pas : cet abrégé n'est pas, comme on pourrait le croire, un de ces épitomés semblables à ceux qu'on aime à consacrer de nos jours aux grands noms de la littérature. Malgré les retranchements, malgré la condensation, le volume est encore de grosseur respectable et, s'il a gagné quelque chose en légèreté, il n'a rien perdu en science. C'est toujours une de ces monographies substantielles et complètes, traitées à la façon qu'affectionnent nos jeunes professeurs et qui épuisent un sujet considéré sous tous ses aspects.

Le danger de ces sortes de travaux est de paraître inutilement

(1) Paris, Armand Colin, 1900, in-8 de XLIV-562 p., et 16 planches hors texte.

prolixe et que la question à traiter ou le personnage à ressusciter ne se dégage pas bien de l'amas de documents dont on l'accable. Ce danger a été évité par M. Arnould. La physionomie de Racan, telle qu'il a prétendu la peindre est présente à nos yeux dans son volume, et l'on y saisit les traits d'un visage familier à son historien. Et la physionomie est aimable et avenante, vivante surtout par la conviction mise à la ranimer. Poète, succédant à dix générations de soldats, Honorat de Bueil reçut un baptême qui aurait dû en faire un soldat à son tour: son père, tandis qu'il conduisait le nouveau-né et la nourrice en un lieu moins exposé que son logis des champs, fut attaqué brusquement par un parti de la Ligue et on dut rendre les coups de feu. Malgré cela, malgré l'atavisme, l'enfant, en grandissant, se sentait attiré vers la poésie ; il rimait pour se délasser et certaine rencontre, qu'il fit vers ce temps-là, ne fut pas pour enrayer ce penchant.

C'était celle de Malherbe, dont l'astre éclatant avait séduit le roi et la cour et dont la personnalité autoritaire allait dominer si bien les poètes de son entourage. Racan, lui, fut subjugué par ce maître qu'il voit de près au travail, dont il écoute les théories et dont il connait les sentiments les plus intimes. Et désormais le jeune homme sera le disciple docile de ce tyran des syllabes, non qu'il ait jamais abdiqué sa propre personnalité et aboli ses façons de sentir, mais parce que l'empreinte avait été trop forte, pour ne pas marquer profondément sur une nature nonchalante et bonhomme. Nous ne saurions suivre ici, sur les traces de M. Arnould, la suite des productions de Racan, poète profane avant son mariage, poète religieux après. Quelques-uns des accents les plus vrais de Racan sont venus jusqu'à nous et c'est tout ce qui suffit à la gloire d'un poète pour que son nom ne cesse pas d'errer sur les lèvres de la postérité. Des vers d'un sentiment doux et mélancolique ont sauvé de l'oubli sa Muse d'ordinaire un peu monotone, plus gracieuse que forte, et servent à marquer encore ce que fut l'inspiration de ce rimeur campagnard qui aima les champs et sut les célébrer comme il les aimait. A la lyre trop tendue de Malherbe manquait une corde plus molle et plus souple et c'est Racan qui la mit. A l'ombre de celui qui lui enseigna la technique de son art, il put garder quelques impressions vives et heureuses et les traduire comme il les ressentait. Ce sont ces accents qui flottent maintenant autour de son

nom et qui chantent dans nos mémoires tandis que nous parcourons page à page le récit de l'existence de ce gentilhomme poète, retracé avec tant de diligence par M. Louis Arnould.

.˙.

Les *Mélanges* recueillis en un volume par M. Victor Jacquemont du Donjon (1) sont d'allures assez diverses, mais presque tous apportent quelque chose de nouveau : une idée ou un fait. Ici ce sont deux lettres inédites de Mme de Pompadour ; plus loin d'autres lettres — plus importantes et plus attrayantes — de La Fayette et de Victor Jacquemont ; plus loin encore c'est le carnet de route d'un officier d'artillerie en 1812, Porphyre Jacquemont, le frère de Victor. Nos lecteurs se souviennent assurément de ces souvenirs qui ont paru ici même pour la première fois. Voilà qui touche surtout au passé. Mais M. Victor Jacquemont du Donjon n'aime pas seulement à remonter le cours des âges, à se perdre dans les reliques de jadis. Il veut être aussi de son temps, c'est à dire de maintenant, et sa curiosité s'étend sur ses contemporains ; elle passe nos frontières et revient les mains pleines de remarques et d'impressions. Il y a des pages charmantes dans son recueil sur la Toscane et sur la Roumanie, et ces carnets de route, plus récents que celui dont nous parlions tout à l'heure, ne sont pas un des moindres attraits de ce volume dont ils augmentent la variété.

P. B.

(1) Paris, Garnier frères, 1900, in-12 de 182 p.

Le directeur-gérant : PAUL BONNEFON.

AUXERRE. — IMPRIMERIE A. LANIER, 43, RUE DE PARIS.

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

BIBLIOTHÈQUE DE LA TRADITION NATIONALE

Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique

Publiée

sous les auspices de la Société d'Ethnographie nationale et d'Art populaire

Sous la direction de M. Gustave BOUCHER.

LA TRADITION EN POITOU

ET CHARENTES

Art Populaire, Ethnographie, Folk-Lore, Hagiographie, Histoire

Ouvrage orné de 14 gravures hors texte. *Paris*, 1897, gr. in-8 de 600 p., broché, couverture illustrée. **10 fr.**

Les guerres de Vendée à l'exposition de Niort, par H. Bagnenier-Desormeaux. — Légendes inédites et superstitions du Poitou, par C. Puichaud. — Gilles de Rais, par J. K. Huysmans. — Les fêtes de village en Poitou et en Angoumois, par P. Boissonnade. — La chanson en Poitou et dans la Haute-Bretagne, par J. Philippe. — La danse en Poitou, par L. Desaivre. — Les patois poitevins, par H. Gélin. — L'apostolat et les œuvres du bienheureux Grignion de Montfort dans le Poitou et les Charentes, par le R. P. Tessier. — Les Noëls au pays Mellois, par Aug. Gaud, etc.

LA TRADITION

au Pays Basque

Ouvrage orné de 31 photogravures d'après les photographies de MM. Ducoureau et Lemaire

Un superbe volume grand in-8 de 600 pages, broché. Prix. 10 fr.

Cet intéressant volume réunit les discours et les mémoires qui furent lus au congrès de la Tradition Basque, à Saint-Jean-de-Luz le 15 août 1897 : La Race basque, étude anthropologique, par le Dr R. Collignon. — Les Basques ont-ils une histoire ? par A. Planté. — Basques d'autrefois, par A. Nicolaï. — Coutumes morales du Pays basque, par Berdeco. — Les coutumes successorales du Pays basque, par L. Etcheverry. — L'idée religieuse dans la famille basque, par Carmelo de Echagaray. — La contrebande au Pays basque, par C. Hapet. — L'émigration, par A. Arzac. — Recherches historiques sur les corsaires de Saint-Jean de Luz, par Ducéré. — Les pastorales basques, par W. Webster. — Les mascarades souletines, avec airs notés, par J. Sallaberry. — Proverbes, sentences et dictons basques, par l'abbé Haristoy. — La musique populaire des Basques, par Ch. Bordes. — Quelques légendes poétiques du pays de Soule, par J. de Jaurgain. — La langue basque, par A. Campion. — Mauléon et le pays de Soule pendant la Révolution, par le Dr Larrieu. — Eléonore d'Autriche et la rançon de François Ier, par F. Habasque. — Saint-François-Xavier, par le R. P. Etchebarne. — Le maréchal Harispe, par A. Dutey-Harispe. — Antoine d'Abbadie, par C. Petit, etc., etc.

ENTREVUE DE FRANÇOIS Ier AVEC HENRI VIII

à Boulogne-sur-Mer, en 1532

Intervention de la France dans l'affaire du divorce, d'après un grand nombre de documents inédits

par le P. A. HAMY, S. J.

Un magnifique volume in-8 de 500 pages orné de planches et d'un grand plan de Boulogne au XVIe siècle, broché. 10 fr.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43

Troisième Année **N° 25** **15 Juillet 1900**

Souvenirs et Mémoires

RECUEIL MENSUEL

DE

Documents autobiographiques — Souvenirs
Mémoires — Correspondances

DIRECTEUR : PAUL BONNEFON, BIBLIOTHÉCAIRE A L'ARSENAL

SOMMAIRE :

PARIS
LUCIEN GOUGY, LIBRAIRE
5, QUAI DE CONTI, 5

CONDITIONS DE PUBLICATION

La Revue « **Souvenirs et Mémoires** », publiée dans le format in-8° jésus, paraît une fois par mois par fascicule de 6 feuilles d'impression donnant 96 pages de texte.

Les abonnements sont annuels et partent du 15 juillet de chaque année. Le prix en est :

Paris	**20** fr.
Départements	**22** fr.
Etranger	**24** fr.

S'adresser :

Pour tout ce qui concerne la rédaction à M. Paul BONNEFON, Bibliothécaire à l'Arsenal, 1, rue de Sully, Paris.

Pour tout ce qui concerne l'administration à M. Lucien GOUGY, Libraire, 5, quai de Conti, Paris.

En vente à la même Librairie

VOYAGE AUTOUR DU

SALON CARRÉ

au Musée du Louvre

Par F.-A. GRUYER

Ouvrage orné de *quarante* héliogravures exécutées d'après les tableaux originaux

Par Braun

Paris, Didot, 1891 ; 1 vol. in-4, tirage à 150 exemplaires numérotés sur *papier du Japon*, contenant chacun une double suite des gravures :
L'une sur Japon et l'autre sur Chine, les deux avant la lettre.

En feuilles dans un carton *(au lieu de 200 fr.)*. . . . . **75 fr.**

L. VALLET

LE CHIC A CHEVAL

Histoire pittoresque de l'Équitation

Préface de **Henri LAVEDAN**

Ouvrage illustré de **300 gravures** dont **50** hors texte en couleurs d'après les dessins de l'auteur. Paris, Didot, 1892, in-4.

L. VALLET

A TRAVERS L'EUROPE

CROQUIS DE CAVALERIE

Deuxième série du Chic à Cheval

Préface par **Roger de BEAUVOIR**

Ouvrage illustré de **300 gravures** dont **50** hors texte en couleurs d'après les dessins de l'auteur. Paris, Didot, 1893, in-4.

Ces deux ouvrages pris ensemble. Tirage à 50 ex. numérotés sur PAPIER DU JAPON, contenant chacun une *aquarelle originale* de Vallet.

Les 2 volumes en feuilles, chacun dans un carton. *Au lieu de 200 fr.* **100 fr.**

LE CENTAURE

RECUEIL TRIMESTRIEL de LITTÉRATURE et D'ART

rédigé par

HENRI DE REGNIER, PIERRE LOUYS, A. LEBEY, A. GIDE, J. DE TINAN, H. ALBERT, etc.

et orné de lithographies et d'eaux-fortes par

A. BESNARD, CHARLES LÉANDRE, PAUL RANSON, ARMAND POINT, ROPS, etc.

Année 1896 seule parue

Le 1er vol. en feuilles, le 2 cart. n. r., les 2 vol., au lieu de 20 fr. **6 fr.**

MAX ROOSES

CHRISTOPHE PLANTIN

IMPRIMEUR ANVERSOIS

Deuxième édition

Anvers, Jos. Maés, 1890, un superbe vol. in-4 de 414 pages, illustré d'une grande quantité de gravures dans et hors texte, broché. (*Au lieu de 60 fr.*) **20 francs**

Ce livre est une biographie complète du célèbre imprimeur Anversois faite par le conservateur du Musée Plantin Moretus dans les archives duquel il a pu puiser les documents les plus intéressants et les plus authentiques.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43.

Troisième Année **N° 26** **15 Août 1900**

Souvenirs et Mémoires

RECUEIL MENSUEL

DE

Documents autobiographiques — Souvenirs Mémoires — Correspondances

DIRECTEUR : PAUL BONNEFON, BIBLIOTHÉCAIRE A L'ARSENAL

SOMMAIRE :

PARIS
LUCIEN GOUGY, LIBRAIRE
5, QUAI DE CONTI, 5

CONDITIONS DE PUBLICATION

La Revue « **Souvenirs et Mémoires** », publiée dans le format in-8° jésus, paraît une fois par mois par fascicule de 6 feuilles d'impression donnant 96 pages de texte.

Les abonnements sont annuels et partent du 15 juillet de chaque année. Le prix en est :

PARIS	**20** fr.
DÉPARTEMENTS	**22** fr.
ETRANGER	**24** fr.

S'adresser :

Pour tout ce qui concerne la rédaction à M. PAUL BONNEFON, Bibliothécaire à l'Arsenal, 1, rue de Sully, Paris.

Pour tout ce qui concerne l'administration à M. LUCIEN GOUGY, Libraire, 5, quai de Conti, Paris.

CONDITIONS DE PUBLICATION

La Revue « **Souvenirs et Mémoires** », publiée dans le format in-8° jésus, paraît une fois par mois par fascicule de 6 feuilles d'impression donnant 96 pages de texte.

Les abonnements sont annuels et partent du 15 juillet de chaque année. Le prix en est :

PARIS	**20** fr.
DÉPARTEMENTS	**22** fr.
ETRANGER	**24** fr.

S'adresser :

Pour tout ce qui concerne la rédaction à M. PAUL BONNEFON, Bibliothécaire à l'Arsenal, 1, rue de Sully, Paris.

Pour tout ce qui concerne l'administration à M. LUCIEN GOUGY, Libraire, 5, quai de Conti, Paris.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43.

Troisième Année **N° 27** **15 Septembre 1900**

Souvenirs et Mémoires

RECUEIL MENSUEL

DE

Documents autobiographiques — Souvenirs
Mémoires — Correspondances

DIRECTEUR : PAUL BONNEFON, BIBLIOTHÉCAIRE A L'ARSENAL

SOMMAIRE :

PARIS

LUCIEN GOUGY, LIBRAIRE

5, QUAI DE CONTI, 5

CONDITIONS DE PUBLICATION

La Revue « **Souvenirs et Mémoires** », publiée dans le format in-8° jésus, paraît une fois par mois par fascicule de 6 feuilles d'impression donnant 96 pages de texte.

Les abonnements sont annuels et partent du 15 juillet de chaque année. Le prix en est :

PARIS	**20** fr.
DÉPARTEMENTS	**22** fr.
ETRANGER	**24** fr.

S'adresser :

Pour tout ce qui concerne la rédaction à M. PAUL BONNEFON, Bibliothécaire à l'Arsenal, 1, rue de Sully, Paris.

Pour tout ce qui concerne l'administration à M. LUCIEN GOUGY, Libraire, 5, quai de Conti, Paris.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

Audé (Léon). Catalogue de la bibliothèque de la ville de Napoléon-Vendée. *Napoléon-Vendée, Ivonnet*, 1857, gr. in-8 de XXXI-545 pages, br. (*12 fr.*). **2 fr.**

Excellent catalogue bien rédigé, classé par ordre de matières et suivi d'une table complète des noms d'auteurs.

Boutiot. Etudes sur la géographie ancienne appliquées au département de l'Aube. *Paris, Techener*, 1861, in-8 de 180 pages et 1 carte, br. (*4 fr.*). **2 fr.**

Recherches curieuses, dont une grande partie est consacrée aux noms de lieux.

Crapelet (G.-A.). Etudes critiques et littéraires sur la typographie. *Paris, Crapelet*, 1837, 2 vol. in-8, br. **6 fr.**

Tout ce qui a paru de cet excellent ouvrage qui traite des origines de l'imprimerie, de son établissement à Paris, des imprimeurs parisiens de toutes les époques, et des correcteurs.

Etienne-Gallois. La Champagne et les derniers Carlovingiens. Lutte des derniers Carlovingiens et des premiers Capétiens. — Intervention des archevêques de Reims dans cette lutte. — Heribert II de Vermandois et sa maison. *Paris, Techener*, 1853, in-8 de XI-198 pages, br. (*5 fr.*). **2 fr.**

Dans ce travail historique fortement documenté, l'auteur montre la Champagne mêlée de la manière la plus intime aux grands évènements du Xe siècle. Ses destinées, pendant cette période, sont étroitement liées à celles de la maison carlovingienne; elle lutte avec une énergie persévérante contre les premiers chefs de la dynastie capétienne et ne s'arrête qu'alors que toute résistance est devenue inutile. L'archevêché de Reims est ensuite envahi par la maison de Vermandois et toute la Champagne est forcée de subir la domination de cette maison puissante.

Fallot (Gustave). Recherches sur les formes grammaticales de la langue française et de ses dialectes au XIIIe siècle, publiées par Paul Ackermann, et précédées d'une notice sur l'auteur par M. B. Guérard *Paris, Imprimerie royale*, 1839, gr. in-8 de XXXIX-587 p., br. **10 fr.**

Travail remarquable où l'auteur expose le principe de la mutation et de la fixation des langues, et ayant égard aux lieux et aux temps, caractérise les divers dialectes de l'ancienne langue d'oil, puis fait voir comment s'est formée la langue française en même temps qu'il montre comment il faut en traiter l'histoire.

Georges (abbé Etienne). Coup d'œil sur les progrès de la langue française en Champagne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. *Chalons-sur-Marne, Laurent*, 1863, in-8 de 295 pages, br. **2 fr.**

L'auteur a eu pour but de faire connaître la place importante que la Champagne occupe dans l'histoire littéraire de la France et a été ainsi amené à composer un livre dans lequel défilent tous les auteurs champenois depuis le XIIe siècle, avec des extraits de leurs œuvres.

Histoire querieuse et terrible doou tems de Monsieur du Malberoug et qui interesse in brin l'ounour des femmes doou païs du Poussese et eti du messieurs leus maris, tous bons champunès. Tiree d'un bouquin ecrit en patois doou pais et lingage gothique. Grossoïe et mis in espedition confourme par li Tabellioun-Garde-noute de la ville du Poussesse, in Parthois. *Paris, Techener*, 1851, gr. in-8 de XV-16 pages, demi-rel., n. rog. **5 fr.**

Publication à 120 exemplaires, par les soins de M. Louis Paris, d'un poème en patois champenois ayant pour sujet l'incursion en Champagne, dans l'année 1712, de Growesteins, chef de partisans hollandais, qui, à la tête d'une poignée de soldats de fortune, pénétra en France, porta l'épouvante jusqu'aux murs de Paris, rançonna tout le pays qu'il traversa et revint chez lui gorgé d'or et de butin.

Labruyerre (L.). **Les Ruses du Braconnage mises à découvert ou instructions et mémoires sur la Chasse et le Braconnage.** Nouvelle édition. *Paris, Pairault*, 1886, pet. in-8 de 246 pages sur papier vergé, br. (*6 fr.*). **3 fr. 50**

Du traineau. — De la pentière. — Du hallier. — De la culle. — De la tonnelle. — Des collets. — Braconnage au fusil. — Chasse des lapins au panneau. — Chasse au furet. — Chasse des lapins au bâton. — Chasse avec le chien et la pioche. — Fumigations et plumaceaux. — Chasse furtive aux cerfs, biches, chevreuils, etc. — Chasse du sanglier au fusil. — Braconnage aux faisans, etc.

La Noue (Frédéric de). **Notice sur le combat de St-Cast.** *Dinan, Bazouge*, 1858, gr. in-8 de 100 pages avec 1 planche et 2 cartes, br. (*4 fr.*). **1 fr. 50**

Récit de la bataille gagnée sur la flotte anglaise, le 11 septembre 1758 par le duc d'Aiguillon, commandant la province de Bretagne.

Le Blanc (Th.-Prosper). **Etude sur le Symbolisme druidique.** *Paris, Techener*, 1849, in-18 de 205 pages avec 5 planches, br. **2 fr.**

Recherches intéressantes sur la religion des anciens Gaulois dans ses rapports avec la nature.

Le Glay. Catalogue descriptif des manuscrits de la bibliothèque de Lille. *Paris, Renouard*, 1848, in-8, de XXXVI-443 pages, br. (*6 fr.*). **2 fr.**

Catalogue rédigé avec soin et érudition, précédé de notices sur les bibliothèques des monastères qui ont formé celle de la ville de Lille et sur les bibliophiles lillois qui méritaient un souvenir pour leur amour des livres et leur ardeur à les chercher et à les rassembler.

Lelewel (Joachim). **Réapparitions du type gaulois dans le coin du Moyen Age.** *Bruxelles*, 1841, in-8 de 43 pages et 3 planches de monnaies gravées en taille-douce, br. (*6 fr.*). **2 fr.**

Les études numismatiques de cet érudit distingué sont recherchées avec avidité par les collectionneurs de monnaies et de médailles; celle-ci a été tirée à 100 exemplaires seulement.

Lettre d'un Conseiller de Nantes à son amy, **sur l'évasion** de Monsieur le Cardinal de Retz, à Nantes, M. DC. LIIII ; **suivie** d'une lettre du duc de Brissac. *Paris, Techener*, 1854, gr. in-8 de 15 pages, br. **1 fr.**

Réimpression à 100 exemplaires. Ces lettres confirment les récits du cardinal lui-même et de Claude Joly, de son évasion du château de Nantes; mais le but principal que se propose l'auteur de la première lettre, c'est de justifier Paul de Gondy du reproche qui lui fut alors adressé, d'avoir manqué à sa parole, en trompant la surveillance du maréchal de la Meilleraye.

Meaume (Edouard). **Etude biobliographique sur les livres** illustrés par Sébastien Le Clerc. *Paris, Techener*, 1877, gr. in-8 de 83 pages, sur papier vergé, br. (*6 fr.*). **3 fr.**

Tiré à 100 exemplaires.

Méray (Antony). La Vie au temps des Cours d'amour. Croyances, usages et mœurs intimes des XIe, XIIe et XIIIe siècles, d'après les chroniques, gestes, jeux-partis et fabliaux. *Paris, Claudin*, 1876, in-8, pap. vergé, br., couvert. (*Epuisé*). **7 fr.**

— *Le même*. Exemplaire en Grand Papier de Hollande. (*Rare*). **10 fr.**

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43.

Troisième Année **N° 28** **15 Octobre 1900**

Souvenirs *et* *Mémoires*

RECUEIL MENSUEL

DE

Documents autobiographiques — Souvenirs
Mémoires — Correspondances

DIRECTEUR : PAUL BONNEFON, BIBLIOTHÉCAIRE A L'ARSENAL

SOMMAIRE :

PARIS
LUCIEN GOUGY, LIBRAIRE
5, QUAI DE CONTI, 5

CONDITIONS DE PUBLICATION

La Revue « **Souvenirs et Mémoires** », publiée dans le format in-8° jésus, paraît une fois par mois par fascicule de 6 feuilles d'impression donnant 96 pages de texte.

Les abonnements sont annuels et partent du 15 juillet de chaque année. Le prix en est :

PARIS	**20** fr.
DÉPARTEMENTS	**22** fr.
ETRANGER	**24** fr.

S'adresser :

Pour tout ce qui concerne la rédaction à M. PAUL BONNEFON, Bibliothécaire à l'Arsenal, 1, rue de Sully, Paris.

Pour tout ce qui concerne l'administration à M. LUCIEN GOUGY, Libraire, 5, quai de Conti, Paris.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43.

Troisième Année **N° 29** **15 Novembre 1900**

Souvenirs et Mémoires

RECUEIL MENSUEL

DE

Documents autobiographiques — Souvenirs
Mémoires — Correspondances

DIRECTEUR : PAUL BONNEFON, BIBLIOTHÉCAIRE A L'ARSENAL

SOMMAIRE :

PARIS
LUCIEN GOUGY, LIBRAIRE
5, QUAI DE CONTI, 5

CONDITIONS DE PUBLICATION

La Revue « **Souvenirs et Mémoires** », publiée dans le format in-8° jésus, paraît une fois par mois par fascicule de 6 feuilles d'impression donnant 96 pages de texte.

Les abonnements sont annuels et partent du 15 juillet de chaque année. Le prix en est :

PARIS	**20** fr.
DÉPARTEMENTS	**22** fr.
ETRANGER	**24** fr.

S'adresser :

Pour tout ce qui concerne la rédaction à M. PAUL BONNEFON, Bibliothécaire à l'Arsenal, 1, rue de Sully, Paris.

Pour tout ce qui concerne l'administration à M. LUCIEN GOUGY, Libraire, 5, quai de Conti, Paris.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43.

Troisième Année **N° 30** **15 Décembre 1900**

Souvenirs et Mémoires

RECUEIL MENSUEL

DE

Documents autobiographiques — Souvenirs
Mémoires — Correspondances

DIRECTEUR : PAUL BONNEFON, BIBLIOTHÉCAIRE A L'ARSENAL

SOMMAIRE :

PARIS
LUCIEN GOUGY, LIBRAIRE
5, QUAI DE CONTI, 5

CONDITIONS DE PUBLICATION

La Revue « **Souvenirs et Mémoires** », publiée dans le format in-8° jésus, paraît une fois par mois par fascicule de 6 feuilles d'impression donnant 96 pages de texte.

Les abonnements sont annuels et partent du 15 juillet de chaque année. Le prix en est :

Paris	**20** fr.
Départements	**22** fr.
Etranger	**24** fr.

S'adresser :

Pour tout ce qui concerne la rédaction à M. Paul BONNEFON, Bibliothécaire à l'Arsenal, 1, rue de Sully, Paris.

Pour tout ce qui concerne l'administration à M. Lucien GOUGY, Libraire, 5, quai de Conti, Paris.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43.

